



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





4° H. misc. 131  $\frac{9}{9}$

Hbh  
~~VI~~  
~~481~~ 9  
K 520













# LE MYSTÈRE DE SAINT LOUIS

H16h

VI

48.1 19

K 520 19

9

60 11 -  
10 11 -

22 F

Tr. disque-11  
Le mystère  
de st. Louis





[illegible]

hupour moy gert de gert loul  
hupour moy p p p p p p p p  
qy p p p p p p p p p p p p  
et a p p p p p p p p p p p p

A p p p p p p p p

Gigat p p p p p p p p p p  
hupour moy p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p

A p p p p p p p p

Lamur nar dny de alle a p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p

A p p p p p p p p

p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p

A p p p p p p p p

p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p  
p p p p p p p p p p p p

A p p p p p p p p

Digitized by Google





LE  
MYSTÈRE DE SAINT LOUIS  
ROI DE FRANCE

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS  
D'APRÈS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR  
FRANCISQUE-MICHEL

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE  
DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE VIENNE  
DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN  
DES SOCIÉTÉS DES ANTIQUAIRES DE LONDRES, D'ÉCOSSE ET DE NORMANDIE  
DE L'ASSOCIATION ARCHÉOLOGIQUE CAMBRIENNE, ETC.

---

IMPRIMÉ POUR LE  
**Roxburghe Club**

---

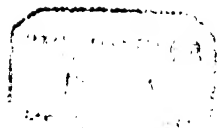
[*publication*]

WESTMINSTER  
NICHOLS ET FILS, 25, PARLIAMENT STREET

---

M.DCCC.LXXI.

F





# LE MYSTÈRE DE SAINT LOUIS.



**Roxburghe Club.**





## **The Roxburghe Club.**

MDCCCLXX.

**THE DUKE OF BUCCLEUCH AND  
QUEENSBERRY, K.G.,**

**PRESIDENT.**

**HIS EXCELLENCY MONSIEUR VAN DE WEYER.  
EARL OF CARNARVON.  
EARL OF POWIS, V.P.  
EARL BEAUCHAMP.  
EARL OF CAWDOR.  
LORD DUFFERIN, K.C.B.  
LORD HOUGHTON.  
LORD ORMATHWAITE.  
SIR STEPHEN RICHARD GLYNNE, BART.  
SIR EDWARD HULSE, BART.  
SIR WILLIAM STIRLING MAXWELL, BART.  
SIR JAMES SHAW WILLES.  
HENRY BRADSHAW, ESQ.  
REV. WILLIAM EDWARD BUCKLEY.  
PAUL BUTLER, ESQ.  
REV. WILLIAM GEORGE CLARK.  
REV. HENRY OCTAVIUS COXE.  
FRANCIS HENRY DICKINSON, ESQ.**

**GEORGE BRISCOE EYRE, ESQ.  
THOMAS GAISFORD, ESQ.  
HENRY HUCKS GIBBS, ESQ.  
GRANVILLE LEVESON GOWER, ESQ.  
RALPH NEVILLE GRENVILLE, ESQ. *Treasurer.*  
JOHN BENJAMIN HEATH, ESQ.  
KIRKMAN DANIEL HODGSON, ESQ.  
ROBERT STAYNER HOLFORD, ESQ.  
ALEX. JAMES BERESFORD HOPE, ESQ.  
HENRY HUTH, ESQ.  
HENRY SALUSBURY MILMAN, ESQ.  
JOHN COLE NICHOLL, ESQ.  
EVELYN PHILIP SHIRLEY, ESQ.  
EDWARD JAMES STANLEY, ESQ.  
SIMON WATSON TAYLOR, ESQ.  
GEORGE TOMLINE, ESQ.  
CHARLES TOWNELEY, ESQ.  
CHARLES WYNNE FINCH, ESQ.**

- 1849. 71. REV. JOHN STUART HIPPISELEY HORNER.
- 1849. 72. HIS EXCELLENCY MONSIEUR VAN DE WEYER.
- 1849. 73. MELVILLE PORTAL, ESQ.
- 1851. 74. ROBERT STAYNER HOLFORD, ESQ.
- 75. PAUL BUTLER, ESQ.
- 76. EDWARD HULSE, ESQ.
- 1855. SIR EDWARD HULSE, BART.
- 1853. 77. CHARLES TOWNELEY, ESQ.
- 1854. 78. WILLIAM ALEX. ANTH. ARCH. DUKE OF HAMILTON AND BRANDON.
- 79. HENRY HOWARD MOLYNEUX, EARL OF CARNARVON.
- 1855. 80. SIR JOHN BENN WALSH, BART.
- 1868. LORD ORMATHWAITE.
- 81. ADRIAN JOHN HOPE, ESQ.
- 82. RALPH NEVILLE GRENVILLE, ESQ.
- 1856. 83. SIR JOHN SIMEON, BART.
- 84. SIR JAMES SHAW WILLES, KNT.
- 1857. 85. GEORGE GRANVILLE FRANCIS, EARL OF ELLESMERE.
- 86. WILLIAM SCHOMBERG ROBERT, MARQUIS OF LOTHIAN.
- 87. FREDERICK TEMPLE, LORD DUFFERIN.
- 1858. 88. SIMON WATSON TAYLOR, ESQ.
- 89. THOMAS GAISFORD, ESQ.
- 1861. 90. JOHN FREDERICK VAUGHAN, EARL CAWDOR.
- 1863. 91. GRANVILLE LEVESON GOWER, ESQ.
- 92. HENRY HUCKS GIBBS, ESQ.
- 1864. 93. RICHARD MONCKTON, LORD HOUGHTON.
- 94. CHRISTOPHER SYKES, ESQ.
- 95. REV. HENRY OCTAVIUS COXE.
- 96. REV. WILLIAM GEORGE CLARK.
- 97. REV. CHARLES HENRY HARTSHORNE.
- 98. JOHN COLE NICHOLL, ESQ.
- 99. GEORGE BRISCOE EYRE, ESQ.
- 100. JOHN BENJAMIN HEATH, ESQ.
- 1866. 101. HENRY HUTH, ESQ.
- 102. HENRY BRADSHAW, ESQ.
- 1867. 103. FREDERICK, EARL BEAUCHAMP.
- 104. KIRKMAN DANIEL HODGSON, ESQ.
- 1868. 105. CHARLES WYNNE FINCH, ESQ.
- 1870. 106. HENRY SALUSBURY MILMAN, ESQ.
- 107. EDWARD JAMES STANLEY, ESQ.

# **Korburghe Club.**

---

## **RULES AND REGULATIONS.**

**I. The Club shall consist of forty Members, including the President, Vice President, and Treasurer.**

**II. Every Member shall contribute a Book to the Club.**

**III. Every Member shall pay annually a subscription of Five Guineas to the Treasurer upon his election, and subsequently on the Seventeenth of June in each year.**

**IV. The sum thus raised, or a competent portion of it, shall be expended under the direction of the Printing Committee in printing some inedited Manuscript, or in reprinting some Book of acknowledged rarity and value.**

**V. The total number of Copies printed of each Work shall not exceed one hundred.**

**VI. Every Member shall be entitled to two Copies of each Work printed at the expence of the Club.**

**VII. These Copies shall be distinguished by the engraved title, and shall have the Name of the Member printed in red ink.**

VIII. The Name of the Member in the second Copy shall have an asterisk prefixed to it. The remaining copies of each Work shall be delivered by the Printer to such Members, whose subscriptions are not in arrear, as may apply for them, upon payment of the sum fixed for each Work by the Printing Committee.

IX. The sum so received shall be carried to the account of the Club, and applied to its general expenditure.

X. All Works printed by the Club shall be ready for distribution at the Anniversary Meeting, but no Members shall be entitled to their Copies whose subscriptions are in arrear.

XI. Due notice of the publication of each Work shall be given to every Member by the Printer.

XII. Every Member shall write in his second Copy the name of the Person or Public Society to whom he may present it.

XIII. The Printing Committee shall be appointed annually, and shall consist of the President, and not less than seven Members of the Club.

XIV. Four Members of the Committee shall constitute a quorum.

XV. The Printing Committee shall prepare annually a chronological List of the Members of the Club, from its foundation, with the dates of their election, and a similar Catalogue of the Books printed by or presented to the Club, and of those contributed by its Members.

XVI. This List of Members and Catalogue of Books shall be inserted in each Member's first Copy of all Books printed by the Club, and shall be printed with the Rules and Regulations of the Club for the use of its Members.

XVII. The Printing Committee shall present an Annual Report at the Anniversary respecting a Publication by the Club for the ensuing year.

XVIII. The Treasurer of the Club shall keep an account with Messrs. Herries, Farquhar and Co., Bankers, St. James's Street, entitled the Roxburghe Club Account.

XIX. A Statement of the Funds of the Club shall be prepared annually by the Treasurer, and laid before the Club at the Anniversary Meeting.

XX. One General Meeting of the Club shall be held between the Meeting of Parliament and Easter.

XXI. The President shall be empowered to call at his discretion other General Meetings, at such times as he may deem expedient, for the election of Members, and for the transaction of the general business of the Club.

XXII. The Anniversary Meeting of the Club shall be held on the seventeenth of June, provided that it fall upon a Saturday; otherwise, on the first Saturday after the seventeenth of June.

XXIII. No alteration of any Rule of the Club shall be made, except at a General Meeting.

XXIV. Any Member proposing an alteration in any Rule shall give notice to the President of such alteration at least fourteen days before a General Meeting, and such proposed alteration shall be previously printed and circulated among the Members of the Club.

---





# **Roxburghe Club.**

---

## **CATALOGUE OF THE BOOKS**

**PRESENTED TO**

**AND PRINTED BY THE CLUB.**

**LONDON :**

**MDCCLXXI.**



## CATALOGUE.

---

Certaine Bokes of VIRGILES *Aenaeis*, turned into English Meter.

By the Right Honorable Lorde, HENRY EARLE OF SURREY.

WILLIAM BOLLAND, Esq. 1814.

*Caltha Poetarum* ; or, The Bumble Bee. By T. CUTWODE, Esq.

RICHARD HEBER, Esq. 1815.

The Three First Books of OVID de Tristibus, Translated into English. By THOMAS CHURCHYARDE.

EARL SPENCER, PRESIDENT. 1816.

Poems. By RICHARD BARNFIELD.

JAMES BOSWELL, Esq. 1816.

DOLARNEY'S *Primerose* or the First part of the Passionate Hermit.

SIR FRANCIS FREELING, BART. 1816.

*La Contenance de la Table*.

GEORGE HENRY FREELING, Esq. 1816.

Newes from Scotland, declaring the Damnable Life of Doctor Fian, a notable Sorcerer, who was burned at Edenbrough in Ianuarie last 1591.

GEORGE HENRY FREELING, Esq. 1816.

A proper new Interlude of the World and the Child, otherwise called *Mundus et Infans*.

VISCOUNT ALTHORP. 1817.

HAGTHORPE Revived ; or Select Specimens of a Forgotten Poet.

SIR SAMUEL EGERTON BRYDGES, BART. 1817.

Istoria novellamente ritrovata di due nobili Amanti, &c. da LUIGI PORTO.

REV. WILLIAM HOLWELL CARR. 1817.

The Funeralles of King Edward the Sixt.

REV. JAMES WILLIAM DODD. 1817.

A Roxburghe Garland, 12mo.

JAMES BOSWELL, Esq. 1817.

Cock Lorell's Boat, a Fragment from the original in the British Museum.

REV. HENRY DRURY. 1817.

Le Livre du Faucon.

ROBERT LANG, Esq. 1817.

The Glutton's Feaver. By THOMAS BANCROFT.

JOHN DELAFIELD PHELPS, Esq. 1817.

The Chorle and the Birde.

SIR MARK MASTERMAN SYKES, BART. 1818.

Daiphantus, or the Passions of Love. By ANTONY SCOLOKER.

ROGER WILBRAHAM, Esq. 1818.

The Complaint of a Lover's Life.

Controversy between a Lover and a Jay.

REV. THOMAS FROGNALL DIBDIN, VICE PRESIDENT. 1818.

Balades and other Poems. By JOHN GOWER. Printed from the original Manuscript in the Library of the Marquis of Stafford, at Trentham.

EARL GOWER. 1818.

Diana; or the excellent conceitful Sonnets of H. C., supposed to have been printed either in 1592 or 1594.

EDWARD LITTLEDALE, Esq. 1818.

Chester Mysteries. De Deluvio Noe. De Occisione Innocentium.

JAMES HEYWOOD MARKLAND, Esq. 1818.

Ceremonial at the Marriage of Mary Queen of Scotts with the  
Dauphin of France.

WILLIAM BENTHAM, Esq. 1818.

The Solempnities and Triumphes doon and made at the Spousells  
and Marriage of the King's Daughter the Ladye Marye to the  
Prynce of Castile, Archduke of Austrige.

JOHN DENT, Esq. 1818.

The Life of St. Ursula.  
Guiscard and Sigismund.

DUKE OF DEVONSHIRE. 1818.

Le Morte Arthur. The Adventures of Sir Launcelot Du Lake.

THOMAS PONTON, Esq. 1819.

Six Bookes of Metamorphoseos in whyche ben conteyned the Fables  
of OVIDE. Translated out of Frensshe into Englysshe by  
WILLIAM CAXTON. Printed from a Manuscript in the Library  
of Mr. Secretary Pepys, in the College of St. Mary Magdalen,  
in the University of Cambridge.

GEORGE HIBBERT, Esq. 1819.

Cheuelere Assigne.

EDWARD VERNON UTTERSON, Esq. 1820.

Two Interludes : Jack Jugler and Thersytes.

JOSEPH HASLEWOOD, Esq. 1820.

The New Nothorune Mayd. The Boke of Mayd Emlyn.

GEORGE ISTED, Esq. 1820.

The Book of Life ; a Bibliographical Melody.

Dedicated to the Roxburghe Club by RICHARD THOMSON.

8vo. 1820.

Magnyfycence : an Interlude. By JOHN SKELTON, Poet Laureat to  
Henry VIII.

JOSEPH LITTLEDAL, Esq. 1821.

Judicium, a Pageant. Extracted from the Towneley Manuscript of Ancient Mysteries.

PEREGRINE EDWARD TOWNELEY, Esq. 1822.

An Elegiacal Poem, on the Death of Thomas Lord Grey, of Wilton.  
By ROBERT MARSTON. From a Manuscript in the Library of  
The Right Honourable Thomas Grenville.

VISCOUNT MORPETH. 1822.

Selections from the Works of THOMAS RAVENSCROFT; a Musical  
Composer of the time of King James the First.

DUKE OF MARLBOROUGH. 1822.

LÆLII PEREGRINI Oratio in Obitu Torquati Tassi. Editio  
secunda.

SIR SAMUEL EGERTON BRYDGES, BART. 1822.

The Hors, the Shepe, and the Ghoos.

SIR MARK MASTERMAN SYKES, BART. 1822.

The Metrical Life of Saint Robert of Knaresborough.

REV. HENRY DRURY. 1824.

Informacōn for Pylgrymes unto the Holy Londe. From a rare  
Tract in the Library of the Faculty of Advocates, Edinburgh.

GEORGE HENRY FREELING, Esq. 1824.

The Cuck-Queanes and Cuckolds Errants or the Bearing Down the  
Inne, a Comædie. The Faery Pastorall or Forrest of Elues.  
By W—— P——, Esq.

JOHN ARTHUR LLOYD, Esq. 1824.

The Garden Plot, an Allegorical Poem, inscribed to Queen Eliza-  
beth. By HENRY GOLDINGHAM. From an unpublished Manu-  
script of the Harleian Collection in the British Museum. To  
which are added some account of the Author; also a reprint of  
his Masques performed before the Queen at Norwich on  
Thursday, August 21, 1578.

VENERABLE ARCHDEACON WRANGHAM. 1825.

*La Rotta de Franciosi a Terroana novamente facta.*

*La Rotta de Scocesi.*

EARL SPENCER, PRESIDENT. 1825.

*Nouvelle Edition d'un Poeme sur la Journée de Guinegate.*

Presented by the MARQUIS DE FORTIA. 1825.

*Zuléima, par C. PICHLER.* 12mo.

Presented by H. DE CHATEAUGIRON. 1825.

*Poems, written in English, by CHARLES DUKE OF ORLEANS, during his Captivity in England after the Battle of Azincourt.*

GEORGE WATSON TAYLOR, ESQ. 1827.

*Proceedings in the Court Martial held upon John, Master of Sinclair, Captain-Lieutenant in Preston's Regiment, for the Murder of Ensign Schaw of the same Regiment, and Captain Schaw, of the Royals, 17 October, 1708; with Correspondence respecting that Transaction.*

SIR WALTER SCOTT, BART. 1828.

*The Ancient English Romance of Havelok the Dane; accompanied by the French Text: with an Introduction, Notes, and a Glossary. By FREDERIC MADDEN, ESQ.*

PRINTED FOR THE CLUB. 1828.

*GAUFRIDI ARTHURII MONEMUTHENSIS Archidiaconi, postea vero Episcopi Asaphensis, de Vita et Vaticiniis Merlini Calidonii, Carmen Heroicum.*

HON. and REV. G. NEVILLE GRENVILLE. 1830.

*The Ancient English Romance of William and the Werwolf; edited from an unique copy in King's College Library, Cambridge; with an Introduction and Glossary. By FREDERIC MADDEN, ESQ.*

EARL CAWDOR. 1832.

The Private Diary of WILLIAM, first EARL COWPER, Lord Chancellor of England.

REV. EDWARD CRAVEN HAWTREY. 1833.

The Lyvys of Seyntes; translated into Englys be a Doctour of Dyuynite clepyd OSBERN BOKENAM, frer Austyn of the Convent of Stocklare.

VISCOUNT CLIVE, PRESIDENT. 1835.

A Little Boke of Ballads.

Dedicated to the Club by E. V. UTTERSON, Esq. 1836.

The Love of Wales to their Soueraigne Prince, expressed in a true Relation of the Solemnity held at Ludlow, in the Countie of Salop, upon the fourth of November last past, Anno Domini 1616, being the day of the Creation of the high and mighty Charles, Prince of Wales, and Earle of Chester, in his Maiesties Palace of White-Hall.

Presented by the HONOURABLE R. H. CLIVE. 1837.

Sidneiana, being a collection of Fragments relative to Sir Philip Sidney, Knight, and his immediate Connexions.

BISHOP OF LICHFIELD. 1837.

The Owl and the Nightingale, a Poem of the Twelfth Century. Now first printed from Manuscripts in the Cottonian Library, and at Jesus' College, Oxford; with an Introduction and Glossary. Edited by JOSEPHUS STEVENSON, Esq.

SIR STEPHEN RICHARD GLYNNE, BART. 1838.

The Old English Version of the Gesta Romanorum: edited for the first time from Manuscripts in the British Museum and University Library, Cambridge, with an Introduction and Notes, by SIR FREDERIC MADDEN, K.H.

PRINTED FOR THE CLUB. 1838.



Illustrations of Ancient State and Chivalry, from MSS. preserved in the Ashmolean Museum, with an Appendix.

BENJAMIN BARNARD, Esq. 1840.

Manners and Household Expenses of England in the thirteenth and fifteenth Centuries, illustrated by original Records. I. Household Roll of Eleanor Countess of Leicester, A.D. 1265. II. Accounts of the Executors of Eleanor Queen Consort of Edward I. A.D. 1291. III. Accounts and Memoranda of Sir John Howard, first Duke of Norfolk, A.D. 1462 to A.D. 1471.

BERIAH BOTFIELD, Esq. 1841.

The Black Prince, an Historical Poem, written in French, by CHANDOS HERALD; with a Translation and Notes by the Rev. HENRY OCTAVIUS COXE, M.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1842.

The Decline of the last Stuarts. Extracts from the Despatches of British Envoys to the Secretary of State.

PRINTED FOR THE CLUB. 1843.

Vox Populi Vox Dei, a Complaynt of the Comons against Taxes. Presented according to the Direction of the late

RIGHT HON. SIR JOSEPH LITTLEDALE, KNT. 1843.

Household Books of John Duke of Norfolk and Thomas Earl of Surrey; temp. 1481—1490. From the original Manuscripts in the Library of the Society of Antiquaries, London. Edited by J. PAYNE COLLIER, Esq., F.S.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1844.

Three Collections of English Poetry of the latter part of the Sixteenth Century.

Presented by the DUKE OF NORTHUMBERLAND, K.G. 1845.

Historical Papers, Part I. *Castra Regia*, a Treatise on the Succession to the Crown of England, addressed to Queen Elizabeth by ROGER EDWARDS, Esq., in 1568. *Novissima Straffordii*, Some account of the Proceedings against, and Demeanor of, Thomas Wentworth, Earl of Strafford, both before and during his Trial, as well as at his Execution; written in Latin by ABRAHAM WRIGHT, Vicar of Okeham, in Rutlandshire. The same (endeauord) in English by JAMES WRIGHT, Barrister at Law.

REV. PHILIP BLISS, D.C.L., and REV. BULKELEY BANDINEL. 1846.

Correspondence of SIR HENRY UNTON, KNT., Ambassador from Queen Elizabeth to Henry IV. King of France, in the years MDXCI. and MDXCII. From the originals and authentic copies in the State Paper Office, the British Museum, and the Bodleian Library. Edited by the REV. JOSEPH STEVENSON, M.A. PRINTED FOR THE CLUB. 1847.

*La Vraie Cronicque d'Escoce. Pretensions des Anglois à la Couronne de France. Diplome de Jacques VI. Roi de la Grande Bretagne.* Drawn from the Burgundian Library by Major Robert Anstruther.

PRINTED FOR THE CLUB. 1847.

The Sherley Brothers, an Historical Memoir of the Lives of Sir Thomas Sherley, Sir Anthony Sherley, and Sir Robert Sherley, Knights, by one of the same House. Edited and Presented by

EVELYN PHILIP SHIRLEY, Esq. 1848.

The Alliterative Romance of Alexander. From the unique Manuscript in the Ashmolean Museum. Edited by the REV. JOSEPH STEVENSON, M.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1849.

Letters and Dispatches from SIR HENRY WOTTON to James the First and his Ministers, in the years MDCXVII—XX. Printed from the Originals in the Library of Eton College.

GEORGE TOMLINE, Esq. 1850.

Poema quod dicitur Vox Clamantis, necnon Chronica Tripartita, auctore JOHANNE GOWER, nunc primum edidit H. O. COXE, M.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1850.

Five Old Plays. Edited from Copies, either unique or of great rarity, by J. PAYNE COLLIER, Esq., F.S.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1851.

The Romaunce of the Sowdone of Babylone and of Ferumbras his Sone who conquerede Rome.

THE DUKE OF BUCCLEUCH, PRESIDENT. 1854.

The Ayenbite of Inwyt. From the Autograph MS. in the British Museum. Edited by the REV. JOSEPH STEVENSON, M.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1855.

John de Garlande, de Triumphis Ecclesiæ Libri Octo. A Latin Poem of the Thirteenth Century. Edited, from the unique Manuscript in the British Museum, by THOMAS WRIGHT, Esq., M.A., F.S.A., Hon. M.R.S.L., &c. &c.

EARL OF POWIS. 1856.

Poems by MICHAEL DRAYTON. From the earliest and rarest Editions, or from Copies entirely unique. Edited, with Notes and Illustrations, and a new Memoir of the Author, by J. PAYNE COLLIER, Esq., F.S.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1856.

Literary Remains of KING EDWARD THE SIXTH. In Two Volumes. Edited from his Autograph Manuscripts, with Historical Notes and a Biographical Memoir, by JOHN GOUGH NICHOLS, F.S.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1857.

The Itineraries of WILLIAM WEY, Fellow of Eton College, to Jerusalem, A.D. 1458 and A.D. 1462; and to Saint James of Compostella, A.D. 1456. From the original MS. in the Bodleian Library. PRINTED FOR THE CLUB. 1857.

The Boke of Noblesse; Addressed to King Edward the Fourth on his Invasion of France in 1475. With an Introduction by JOHN GOUGH NICHOLS, F.S.A.

LORD DELAMERE. 1860.

Songs and Ballads, with other Short Poems, chiefly of the Reign of Philip and Mary. Edited, from a Manuscript in the Ashmolean Museum, by THOMAS WRIGHT, Esq., M.A., F.S.A., &c. &c. ROBERT S. HOLFORD, Esq. 1860.

De Regimine Principum, a Poem by THOMAS OCCLEVE, written in the Reign of Henry IV. Edited for the first time by THOMAS WRIGHT, Esq., M.A., F.S.A., &c. &c.

PRINTED FOR THE CLUB. 1860.

The History of the Holy Graal; partly in English Verse by Henry Lonelich, Skynner, and wholly in French Prose by Sires Robiers de Borron. In two volumes. Edited, from MSS. in the Library of Corpus Christi College, Cambridge, and the British Museum, by FREDERICK J. FURNIVALL, Esq., M.A., Trinity Hall, Cambridge.

PRINTED FOR THE CLUB. 1861 AND 1863.

Roberd of Brunne's Handlyng Synne, written A.D. 1203; with the French Treatise on which it is founded, Le Manuel des Pechiez by William of Waddington. From MSS. in the British Museum and Bodleian Libraries. Edited by FREDERICK J. FURNIVALL, Esq., M.A.

PRINTED FOR THE CLUB. 1862.

The Old English Version of Partonope of Blois. Edited for the first time from MSS. in University College Library and the Bodleian at Oxford, by the REV. W. E. BUCKLEY, M.A., Rector of Middleton Cheney, and formerly Fellow of Brasenose College.  
PRINTED FOR THE CLUB. 1862.

Philosophaster, Comcedia; Poemata, auctore Roberto Burtono, S. Th. B., Democrito Juniore, Ex Æde Christi Oxon.  
REV. WILLIAM EDWARD BUCKLEY. 1862.

La Queste del Saint Graal. In the French Prose of Maistres Gautiers Map, or Walter Map. Edited by FREDERICK J. FURNIVALL, Esq., M.A., Trinity Hall, Cambridge.  
PRINTED FOR THE CLUB. 1864.

A Royal Historie of the excellent Knight Generides.  
HENRY HUCKS GIBBS, Esq. 1865.

The Copy-Book of Sir Amias Poulet's Letters, written during his Embassy in France, A.D. 1577.  
PRINTED FOR THE CLUB. 1866.

The Bokes of Nurture and Kervynge.  
HON. ROBERT CURZON. 1867.

A Map of the Holy Land, illustrating Wey's Itineraries.  
PRINTED FOR THE CLUB. 1867.

Historia Quatuor Regum Angliæ, authore Johanne Herdo.  
SIMON WATSON TAYLOR, Esq. 1868.

Letters of Patrick Ruthven, Earl of Forth and Brentford, 1615—1662. DUKE OF BUCCLEUCH, PRESIDENT. 1868.

The Pilgrimage of the Lyf of the Manhode, from the French of Guillaume de Deguileville. PRINTED FOR THE CLUB. 1869.

Correspondence of Colonel N. Hooke, 1703—1707.  
PRINTED FOR THE CLUB. 1870.



## PRÉFACE.

---

L'ouvrage que nous publions dans ce volume, sans être inconnu avant M. Guessard, paraît avoir été signalé pour la première fois par cet ingénieux académicien dans la préface d'une autre composition du même genre.\* L'éloge qu'il semble faire du *Mystère de saint Louis*, l'un des plus anciens drames nationaux que la France ait produits,† et la mention finale du manuscrit qui nous l'a conservé,‡ auraient suffi pour le recommander à l'attention des dénicheurs de curiosités littéraires, si, dès l'abord, ils n'avaient

\* . . . “ la *Vie de monseigneur saint Loys*, sujet deux fois traité au moins, la première fois par un auteur anonyme, vers 1470, et la seconde fois, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, par Pierre Gringore. Ces deux derniers mystères, encore inédits, quoiqu'ils nous paraissent offrir plus d'intérêt que les monuments du même genre déjà publiés, ne sont pas sans analogie avec le *Mystère du siège d'Orléans*; mais ils lui sont postérieurs. C'est du moins notre opinion quant au premier, et, pour le second, le fait est hors de doute.” (*Le Mystère du siège d'Orléans*, publié pour la première fois d'après le manuscrit unique conservé à la Bibliothèque du Vatican, par MM. F. Guessard et E. de Certain. Paris, Imprimerie Impériale, MDCCCLXII in-4<sup>o</sup>, p. xxviii et xxix.)

† Avant le *Mystère du siège d'Orléans*, qui est incontestablement antérieur à celui de saint Louis, nous ne connaissons que les miracles de Clovis et de Berthe, que nous avons publiés dans notre *Théâtre français au moyen âge*, p. 609-668, et dans la *Collection de poésies, romans, chroniques, &c.* imprimée à Paris par Crapelet pour le libraire Silvestre, en 1838 et années suivantes, de format in-16. Les annales du théâtre anglais recueillies par J. Payne Collier ne nous présentent rien d'aussi ancien dans ce genre.

‡ On peut consulter, sur la troupe d'acteurs permanents dite *Confrérie de la Passion*, 1<sup>o</sup> de Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France, &c.* Paris, MDCCXXXV, in-8<sup>o</sup>, t. I, p. 196-198; 2<sup>o</sup> les frères Parfaict, *Histoire du théâtre françois, &c.* t. I, p. 50, et suiv.; 3<sup>o</sup> A.-H. Taillandier, *les Confrères de la Passion, d'après les registres manuscrits du parlement de Paris*, mémoire inséré dans la *Revue rétrospective*, N<sup>o</sup> XXII, première série, t. IV (Paris, 1834, in-8<sup>o</sup>), p. 336-361.

a

été rebutés par des difficultés de plus d'une sorte. Ainsi que l'on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les fac-simile joints à ce volume, l'écriture du livre de la bibliothèque des confrères de la Passion, qui est sur papier, est des plus mauvaises. Parvient-il à surmonter ce premier obstacle, le lecteur ne tarde pas à en rencontrer d'autres de nature à décourager le plus intrépide. Le rimeur (car il ne mérite pas d'autre titre) ne s'est mis en frais ni d'invention ni d'exécution. Il a pris pour guide l'un des biographes de saint Louis, sans rien emprunter aux mémoires du sire de Joinville, qui pourtant étaient connus de son temps, comme on le voit par la citation qu'en fait un aumônier de la reine Anne de Bretagne, mort en 1505.\* Notre auteur n'a voulu d'autre guide qu'un hagiographe autorisé, Guillaume de Chartres; c'est dans sa relation qu'il est allé prendre le personnage qu'il appelle *Dido* et qui figure dans la Vie et les Miracles de saint Louis sous les nom et titres de *Magister Dudo, physicus et clericus domini regis*, titres remplacés plus loin par celui de *canonicus Parisiensis et medicus*.†

Quant aux autres personnages, ils sont historiques ou imaginaires, et tous, ainsi que l'on doit s'y attendre, apparaissent sur la scène avec les idées et le langage qui avaient cours au xv<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les Français n'avaient pas encore perdu le souvenir de la guerre de cent ans, et, si les flèches des archers anglais avaient cessé de siffler à leurs oreilles, ils continuaient, cependant, à l'exemple de leurs ancêtres, à décocher à l'ennemi les traits du ridicule,‡

\* *Histoire de Bretagne, avec les chroniques des maisons de Vitré et de Laval*, par Pierre le Baud. A Paris, m.dc.xxxviii. in-folio, ch. xxi, p. 240.

† Guillelm. Carnot. de Vita et Miraculis sancti Ludovici regis, ap. Chesnium, *Historiæ Francorum Scriptores*, t. V, p. 475, C; et Bolland. *Acta Sanctorum Augusti*, t. V, p. 567, col. 1, B, § 38, et p. 648, col. 2, F, § 291.

‡ Il existe une satire en vers du xiii<sup>e</sup> siècle, intitulée *la Pais aus Englois*, qui paraît avoir été composée à l'occasion de l'arbitrage dont saint Louis fut chargé en 1263, à l'occasion des violents débats qui s'élevèrent entre le roi Henry III et ses barons. Cette pièce, écrite dans un jargon calculé de manière à donner une idée de la prononcia-



à lui prêter un langage barbare, émaillé de jurons pareils à ceux

tion de notre langue par les Anglais de l'époque, a été mal publiée, avec une traduction française, qui n'est qu'une série de contre-sens, par M. Achille Jubinal, dans le sixième numéro du *Journal de l'Institut historique*, et, avec une traduction anglaise, par M. Thomas Wright, dans *The Political Songs of England* (London, printed for the Camden Society, M.DCCC.XXXIX. in-4°), p. 63-68. L'énormité de l'ordure qui caractérise cette production, nous empêche d'en donner le moindre extrait.

L'auteur anglais du mystère de la Salutation angélique et de la Nativité a mis dans la bouche de l'un des personnages, Octavyan, une douzaine de vers français conçus dans le même style. (*The Chester Plays*, edited by Thomas Wright. London: printed for the Shakespeare Society, 1843, in-8°, p. 101, and notes, p. 249.) S'il faut en croire Warton (*History of English Poetry*, édit. de 1840, vol. II, p. 510, cité par J. Payne Collier, *The History of English Dramatic Poetry*, &c. London, M.DCCC.XXXI. in-8°, vol. I, p. 51, note †), un écrivain anglais du temps de Henry VII, John Skelton, avait inséré dans une pièce représentée à Woodstock devant ce prince antérieurement à 1501, des tirades en français, sans doute barbare, pour faire rire les spectateurs.

Dans sa Vie du cardinal Wolsey, Cavendish fait mention d'un intermède en latin et en français représenté en 1528 à Greenwich en présence de Henry VIII et des ambassadeurs de France venus en Angleterre pour ratifier une traité de paix entre les deux couronnes; le biographe ajoute que les dames masquées, qui dansaient avec nos compatriotes, parlaient en bon français, à la grande satisfaction des cavaliers, qui ne s'attendaient à rien de semblable (*The Life of Cardinal Wolsey*, edited by Samuel Weller Singer. Chiswick, MDCCCXXV, in-8°, vol. II, p. 136, 137); mais, ainsi que le fait remarquer Collier, qui commence par relever une erreur de Warton, (*History of English Poetry*, vol. III, p. 5), l'édition de 1708 de l'ouvrage de George Cavendish porte expressément que l'intermède en question était en latin (*The History of English Dramatic Poetry*, vol. I, p. 105, note \*); et Holmes (*The Life of Cardinal Wolsey*, London, MDCCCLII, in-4°, p. 116) s'en est tenu à ce texte.

Mentionnons encore des scènes d'une comédie de Ben Jonson (*The Case is altered*, acte III, sc. III; acte IV, sc. I et V), dans lesquelles un page, français de naissance, parle une espèce de jargon, qui devait paraître fort divertissant au public anglais de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

En ce qui touche la prononciation de notre langue par les Ecossais, qui, au temps de la composition du Mystère de saint Louis, fourmillaient en France, nous avons deux morceaux, une *Balade de deux Escossois*, et un *Nouvel en Escossois*, que nous avons reproduits au deuxième volume, p. 5-8, de notre ouvrage intitulé *Les Ecossais en France, les Français en Ecosse*. Londres, Trübner et C<sup>ie</sup>, M.DCCC.LXII. in-4° et in-8°.

que Ben Jonson devait présenter plus tard comme une importation française.\*

Ces traces de l'ancienne prononciation de notre langue par les Anglais, pareille, selon toute apparence, à celle du français de Stratford-le-Bow parlé par la prieure de Chaucer,† ont semblé aux membres éclairés du Roxburghe Club bonnes à recueillir, outre qu'ils pensent, comme le président Fauchet, "qu'il n'y aye si pauvre autheur qui ne puisse quelque fois servir, aumoins pour le témoignage de son temps."‡

Sans de pareilles considérations, il faut bien l'avouer, l'ouvrage ne méritait guère les honneurs de l'impression : on n'y découvre aucune espèce de plan, et le style en est plat et sans couleur. Pour comble de disgrâce, le manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds de Navarre n° 25, où se trouve le *Mystère de saint Louis*, est l'œuvre d'un copiste ignorant, qui ne savait ni lire ni écrire, de telle sorte que nous nous sommes vu dans l'étroite obligation de corriger nombre de fautes d'orthographe, et même de compléter, entre

\* STEPHEN. Not I, body of me ! By this air ! St. George ! and the foot of Pharaoh !

WELLBRED. Rare ! Your cousin's discourse is simply drawn out with oaths.

E. KNOWELL. 'Tis larded with them ; a kind of French dressing, if you love it.

*Every Man in his humour*, act III, sc. II.

† And Frensch she spak ful fair and fetysly,  
Aftur the scole of Stratford atte Bowe,  
For Frensch of Parys was to hir unknowe.

*The Canterbury Tales*, the Prologue, v. 124.

Ces vers ont passé de bonne heure en proverbe. Dans une comédie de Ben Jonson, *The new Inn*, acte II, sc. III, l'un des personnages, en quête de renseignements sur un autre, demande s'il est instruit. "Oui, lui répond son interlocuteur, il parle une sorte de latin de cuisine (*a little tainted, fly-blown Latin*) d'après l'école . . ."—"De Stratford o' the Bow," dit un troisième ; "car le latin de Lillie lui est inconnu."

Les vers de Chaucer ont donné lieu à d'intéressantes remarques, consignées dans les *Notes and Queries*, cahiers des 5 et 26 novembre 1870, p. 386, 465.

‡ A Paris, par Mamert Patisson, M.D.LXXXI. in-4°, p. 209.

crochets, plusieurs vers défectueux sous le rapport de la mesure ou de la rime.

Dans son introduction au "Mistère du siège d'Orléans," M. Guessard, entre autres remarques judicieuses, qui ne sont pas sans intérêt pour la complète intelligence du Mystère de saint Louis, expose avec beaucoup de clarté le système prosodique de son auteur. Comme ce système ne diffère en rien de celui du nôtre, nous pouvons nous borner à renvoyer au volume de la Collection des documents inédits sur l'histoire de France, publiée par le ministère de l'instruction publique.

Le second mystère cité par M. Guessard semble avoir été signalé pour la première fois par M. Onésime le Roy dans ses *Etudes sur les Mystères*.\* Il fait partie des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et forme un volume grand in-folio sur vélin, coté 2191, et Saint-Germain 1535.† L'ouvrage de Gringore qu'il renferme est divisé en neuf parties ou livres, dont le premier s'ouvre à l'année

\* Paris, 1837, in-8°, p. 313-364.—Considérablement abrégée, l'analyse de M. O. le Roy a reparu dans les *Etudes sur le théâtre en Lorraine et sur Pierre Gringore*, par M. Henri Lepage, insérées dans les *Mémoires de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy*. 1848 (Nancy, 1848, in-8°), p. 257-260.

† Méon en avait fait une copie, qui de son cabinet passa dans la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne; il figure en ces termes au catalogue sous le n° 580, où il est porté à 50 francs: "Cy commence la Vie Monseigneur saint Loys, roy de France, par personnaiges (au nombre de 50), composée par Pierre Gringoire, à la requeste des maistres et gouverneurs de la confrarie dudit saint Loys, fondée en leur chappelle de saint Blaise, à Paris," &c. — Le libraire Jannet avait annoncé une édition des *Œuvres complètes de Gringore réunies pour la première fois par MM. Ch. d'Hericault et A. de Montaignon*; mais il n'a paru, sous ce titre, qu'un premier volume, consacré aux œuvres politiques. (Paris, MDCCCLVIII, in-12.) La notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, qui devait terminer la collection, n'ayant pas vu le jour, les curieux peuvent recourir aux Bibliothèques françaises de la Croix du Maine et de du Verdier (édition de Rigoley de Juvigny, t. II, p. 284, et t. V, p. 283-285); aux *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, de Nicéron, t. XXXIV, p. 47-71; à l'*Histoire du théâtre français*, etc. par les frères Parfaict, t. II, p. 248-250, et t. III, p. 216-223; à la *Bibliothèque du théâtre français* du duc de la Vallière (Dresde, c'est-à-dire Paris, M.DCC.LXVIII. in-8°),

1226. Louis VIII, après de nombreux exploits, venait de mourir sans testament, laissant la couronne de France à l'aîné de ses fils, Louis IX, âgé de onze ans, et la régence à la reine Blanche, sa femme, mais verbalement, en présence seulement de quelques évêques et seigneurs. Plusieurs grands vassaux, notamment les comtes de Champagne, de la Marche, et le duc de Bretagne, jaloux de l'autorité royale, et se fondant sur l'absence de dispositions testamentaires, veulent contester à la reine-mère le droit de gouverner son fils. Une éducation militaire suffit, selon eux, à un jeune roi. Dès la première scène, voici sur quel ton ils osent en parler à la reine :

LE DUC DE BRETAGNE.

Vous le faictes entretenir  
A ung tas de freres prescheurs,  
Bigotz, ses maistres et recteurs :  
Cela, certes, ne nous peut plaire.

LE CONTE DE LA MARCHE.

En vouldrez-vous un moine faire,  
Qui presche d'esglise en esglise ?  
Quelque chose qu'on en devise,  
Cela nous desplaist, somme toute.

LE CONTE DE CHAMPAIGNE.

Ung prince doibt aymer la jousté,  
Estre large et habandonné :  
Pour ce cas est roy ordonné  
Et en triumphal estat mis.

La seconde scène se passe entre le jeune roi et un frère

t. I<sup>er</sup>, p. 85—88, et à deux notices, l'une de M. Hérisson, qui précède son édition du *Blason des hérétiques* (Chartres, 1832), l'autre placée par feu Grattet Duplessis en tête d'une réimpression des *Feintises du Monde*, exécutée en 1841, in-8°.

prêcheur, son gouverneur, qui lui dit, entre autres choses : Vous devez

Vous faire priser et aymer  
A vostre simple popullaire,  
Affin que puissiez à Dieu plaire ;  
Car ung roy fier et orgueilleux,  
Inconstant et avaricieux,  
Ne peut rester longue saison.

## SAINT LOYS.

Je vueil tout faire par raison,  
Moyennant la divine grace.

Blanche, qui vient assister à cette scène intéressante, se dit en entrant :

Je ne sçaroye estre à mon aise  
La journée que ne voy Loys,  
Mon filz ; à le veoir m'esjoys  
Trop plus qu'on ne pense : il me semble,  
Quant nous sommes nous deux ensemble,  
Que suis en ung droit paradis.  
Voulentiers escoute les dis  
Des Jacobins freres prescheurs,  
Qui lui monstrent les bonnes meurs  
Que jeunes roys doivent avoir.  
Je voys jusques-là pour sçavoir  
Comme il se porte.

La reine adresse à son fils ces mots, qui peignent sa piété :

Mon amy, mon cher fils Loys,  
Plus aymer je ne te sçauroye  
Que je fais ; mais mieulx aymeroye . . .  
Mon filz, posé que tu soyes roy,  
A te veoir mourir devant moy  
Que te veoir ung peché commettre.

L'auteur ramène sur la scène les comtes de Champagne, de la Marche, et le duc de Bretagne, qui ont résolu de s'emparer de l'esprit du jeune roi, ou de s'armer contre son autorité. Que trouvent-ils en entrant au palais ? Des pauvres à table, mangeant et buvant à cœur joie, et sans façon aucune. L'ébahissement des trois seigneurs redouble quand ils voient passer devant eux Louis, qui ne les remarque pas et qui s'approche des pauvres, auxquels il dit avec bonté :

S'il vous fault rien, qu'on le demande,  
 Mes amys ; mais tout doucement  
 Buvez, mangez atrempement :  
 Trop boire et manger nuit au corps  
 Et à l'ame. Soyez recors  
 Qu'onceques excès ne valut riens.

## LE LADRE.

Ha, sire ! de vostre grant bien  
 Remercier nous vous devons ;  
 Nostre refection avons  
 Tous les jours à vostre maison.

## LE DUC.

Bref, il n'y a point de raison . . .  
 Et luy-mesmes les sert à table !  
 Mieux ayne l'estat miserable  
 Qu'il ne faict le seigneurial.

## DE CHAMPAIGNE.

Puisqu'il veult estre liberal . . .

## DE LA MARCHE.

Il se monstre par trop benyn.

## LE DUC.

Voyons quelle sera la fin ;  
 Regardons tout et sans mot dire.

Les trois seigneurs sont stupéfaits quand ils voient le roi ému de compassion pour le plus à plaindre de ces infortunés, un lépreux, s'approcher de lui, l'embrasser, embrasser son frère, un membre de Dieu, vouloir panser ses plaies. Tout à coup le pauvre malade s'écrie qu'il se sent un tout autre homme :

Ha, sire ! vostre seigneurie  
M'a remis en pleine santé ;  
Maintenant suis sain et joyeux.

SAINT LOYS.

Remerciez le Roy des cieulx,  
Mon chier amy, et non pas moy.

Les seigneurs, frappés du miracle dont ils n'ont perdu aucune circonstance, en causent entre eux. On croit qu'ils vont se rendre à ces marques éclatantes de la protection du ciel, et se soumettre au prince qui en est l'objet. Point. Les ambitieux interprètent le miracle d'une manière aussi imprévue que caractéristique. Écoutons-les :

LE DUC.

Trop esbahir je ne me puis  
De cecy.

DE CHAMPAIGNE.

Velà ung grant cas ;  
Mais pourtant ne lairons-nous pas  
A parfaire nostre entreprise.

DE LA MARCHE.

Peut-estre que Dieu tant le prise  
Qu'il veult qu'il vive en continance  
Sans avoir la preeminance  
Sur les François, ne seigneurie.

*b*

## PRÉFACE.

## LE DUO.

Je croy que Dieu veut que le prie  
 Et qu'il laisse mondanité.  
 Aux armes n'est point usité,  
 Mais en toute bigoterie.

## DE CHAMPAIGNE.

Dieu ne veut point qu'il seigneurie,  
 Nous le voyons bien par cecy.

Après avoir fait, en espérance, un moine de l'un de nos  
 meilleurs rois, ils sortent pour lever contre lui leurs armes. Sa  
 mère, effrayée, l'informe du complot et ajoute :

Je suis plaine de desconfort  
 Quant voy, comme povez entendre,  
 Que ceulx qui vous deussent defendre  
 Vous veullent la guerre livrer.

## SAINT LOYS.

Dieu m'en saura bien delivrer . . .  
 Hommes font guerre, il est notoire ;  
 Mais Dieu seul donne la victoire.  
 Ses servans au besoin ne laisse.\*

## LA ROYNE.

Veu que vous estes en jeunesse . . .  
 On veult dessus moy entreprendre.

## SAINT LOYS.

Je suis tout prest de vous deffendre  
 Encontre tous, je le dis franc . . . .

## LA ROYNE.

Tu as le courage très-bon,

\*  
 Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?  
 dit le petit Joas dans *Athalie*.



Mon enfant ; mais en ta jeunesse  
 Il me semble que ce soit simplesse  
 Te vouloir armer.

SAINT LOYS.

Pourquoy est ?  
 Mais que mon peuple me voie prest  
 De combattre, il s'efforcera  
 De m'aider et me gardera . . . .  
 N'en faictes aucune ygnorance.

LE FRERE PRESCHEUR.

Dieu vous veuille donner puissance  
 De resister aux ennemys !

Le frère prêcheur, qui n'a presque pas quitté la scène, représente à peu près le meneur du jeu, mais avec plus d'art que dans d'autres mystères, puisqu'il est lié à l'action. Quand la reine et son fils sont sortis, il finit en adressant au public l'allocution suivante :

Freres, seurs, qui presentement  
 Avez veu le commencement  
 De la vie monsieur saint Loys,  
 Ayez couraiges resjouys,  
 En luy suppliant desormais  
 Qu'il prie Dieu qu'ayons bonne paix  
 Au noble royaume de France.  
 Adieu, prenez en paciance.

Le second acte commence par saint Louis et sa mère, qui ont appelé à leur secours trois personnages dont les traits et le costume étaient sans doute allégoriquement caractérisés, suivant l'usage de ce temps. L'un est Bon Conseil, l'autre Chevalerie, et le troisième le Populaire. Ce dernier, qui n'est autre que le peuple de Paris, dit au roi :

Ne soyez de rien estonné :  
 Je suis armé, embastonné,

Pour combattre vos ennemys.  
Sire, je me suis en point mis  
De bon cueur et de bon couraige.

Bon Conseil persuade aisément au roi de tomber sur ses ennemis, avant qu'ils aient eu le temps de se fortifier dans leurs châteaux. Louis, accompagné de Chevalerie, et de Bon Conseil, qui ne le quitte jamais, prend congé de sa mère. Nous allons le suivre et changer bien souvent de lieu.

Les seigneurs, qui avaient douté de la valeur du roi, ne tardent pas à en sentir les effets. Le comte de Champagne, assiégé dans son château, se dit à lui-même :

Quant à mon cas pense,  
Il n'y a rime ne raison.  
Seray-je cause que traison  
On face à sa noble personne  
Et sa mere, qui est tant bonne ?

Il finit par se rendre à saint Louis en lui disant :

Devant la très-illustre face  
Du triomphant prince royal  
Je me viens purger de mon mal,  
Requerant pardon et mercy.

LE ROY LOYS.

Beau cousin, très-bien venez cy ;  
Joyeux suis de vostre venue.

LE CONTE.

Sire, j'ay ma faulte congneue  
Et l'offence que j'ay commise,  
Faisant contre vous entreprise.  
Je m'en repens ; à vous me donne,  
Cueur, corps et biens habandonne  
Pour vous servir et nuyt et jour.

## LE ROY.

En signe de paix et d'amour  
Je vous veil beser à la bouche.

## LE CONTE DE CHAMPAIGNE.

Prince esprouvé comme or en touche,  
Très-bon, très-juste et très-puissant,  
En toute vertu florissant,  
Jamais ne vous seray contraire.

Il tint parole. Les autres seigneurs ne l'imitèrent point en cela ; après une feinte soumission, ils tentent de s'emparer de la personne du roi, qui, informé de leur complot, dit douloureusement :

Las ! je voy  
Que fidelité n'a plus lieu.  
Pensent-ilz point qu'il soit ung dieu  
Qui a pouvoir sur tous les hommes,  
Et que par luy esleuz nous sommes ? . . . .

“ Helas ! je ne pense point leur avoir meffait,” ajoute-t-il. Au moment d'être pris par ses deux ennemis, qui ont réuni toutes leurs forces, il se retire, de l'avis de Bon Conseil, dans le château fort de Montlhéry, d'où il envoie un héraut à Paris pour y demander du secours.

Nous passons au palais de la reine. Blanche, seule, pense à son fils, aux dangers que lui font courir ses implacables ennemis,

Envyeux, comme on peut savoir,  
Qui taschent tous les jours d'avoir  
Du royaume gouvernement ;  
Mais je sçay que piteusement  
Il seroit gouverné par eux.

Ainsi parle la reine, quand le héraut est introduit. Il lui apprend les dangers que court le roi. Blanche, effrayée, regrette que Bon Conseil ne soit pas là pour la guider. Bon Conseil, se présentant, dit ingénieusement à la reine :

Je ne suis gueres loing de vous.

LA ROYNE.

Las ! Bon Conseil, comme arons-nous  
La sacrée majesté royalle  
En ceste cité principalle ?  
C'est Paris, qui luy veult complaire.

BON CONSEIL.

Il fault avoir le Populaire,  
Qui l'ira querir où il est.

LE POPULAIRE.

Soiez asseur que je suis prest  
De partir pour l'aller querir,  
Car je doy le roy secourir  
En son besoing : c'est la raison.

LA ROYNE.

Oultre plus, il fault qu'advise  
Qui conduira cest appareil.

LE POPULAIRE.

Il fault que ce soit Bon Conseil.

BON CONSEIL.

C'est bien dit : j'yray avec vous  
Et vous mettray en ordre tous :  
Par ainsi menerez le roy  
Dedens Paris, et son arroy,  
En despit de ses ennemys.

## LE POPULAIRE.

Puisqu'à ce faire suis commis,  
J'y employeray et corps et ame.

## LA ROYNE.

Or alez tost.

## BON CONSEIL.

Très-noble dame,  
Je vous prie, n'ayez peur de rien.

Lorsque Bon Conseil est sorti avec le Populaire, nous passons aussitôt sous les murs de Montlhéry, où nous entendons le duc de Bretagne dire au comte de la Marche :

Cousin, nous ne sommes pas bien :  
Penser nous fault de nostre affaire,  
Car j'entens que le populaire  
De Paris s'esmeut contre nous.

Laissons-les causer à l'écart, et suivons le Populaire chez le roi :

## LE HERAULT.

Sire, voyez  
Bon Conseil qui admene icy  
Le Populaire pour vous querre.

## LE POPULAIRE.

Si quelqu'un vous veult faire guerre,  
Je suis tout prest de le combattre.  
Venez vous hardiment esbatre  
A Paris, c'est vostre cité,  
Qui a tousjours, d'antiquité,  
Entretenu les roys de France.  
Nul ne vous peut faire nuysance,  
Mais que croyez les habitans

D'icelle, qui sont consentans  
 Vous faire plaisir et service.  
 Bon Conseil fait regner justice,  
 Par quoy vostre cas bien se porte.

LE ROY.

Le Populaire me conforte,  
 Car il m'ayme de tout son cueur :  
 Par quoy prie nostre Seigneur  
 Qu'en paix il les veuille tenir !

Le roi rentre dans sa capitale, accompagné du Populaire, que Bon Conseil conduit.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, au milieu de ses démêlés avec le pape, ne doutant pas que le roi de France ne prenne la défense du saint-siège, fait demander à saint Louis, par un de ses agents, de se rendre à un lieu fixé. Le roi consulte Bon Conseil, qui reconnaît dans cet agent Oultraige, et devine que l'intention de l'empereur est de s'emparer de la personne du roi. Saint Louis se rend au lieu indiqué, mais accompagné de Chevalerie, ce qui déconcerte l'empereur. Il se tourne alors vers l'Eglise, veut lever sur elle un impôt, et lui envoie Oultraige. Elle ne répond pas.

OULTRAIGE.

Holla ! holla ! qui est icy ?  
 Hau ! faictes-vous la sourde oreille ?

L'ESGLISE.

Et qu'i a-il ?

OULTRAIGE.

Qu'on s'appareille  
 Tost du decyme me bailler.

L'ESGLISE.

Quoy ! me voulez-vous travailler  
 Maintenant ?

## OULTRAIGE.

Paix, vieille bigote !  
 Baillez-le moy, que ne vous oste  
 Tous voz biens, à peu de langaige.

## L'ESGLISE.

Nous veult l'empereur par Oultraige  
 Le decyme faire paier ?

## OULTRAIGE.

Garde-toy bien de delayer,  
 Aultrement tu auras des coups . . . .

## L'ESGLISE.

Hellas ! pensez-vous point l'offence  
 Que commettez, gens execrables,  
 Quant vous touchez par violance  
 Sur devotes gens venerables ?

## OULTRAIGE.

Et çà, çà, de par tous les diables !  
*Sancte, sanctorum meritis,*  
 J'emporteray ceci gratis,  
 Puis on pensera du surplus :  
 L'empereur l'a ainsi conclus.

Et c'est ce qu'il fit. Aussi le Populaire, que guidait toujours  
 Bon Conseil, s'écrie :

Pardieu ! l'empereur est bien lasche.

Louis, de l'avis non-seulement du Populaire, mais de tout son  
 peuple, fait faire à l'empereur de vives remonstrances, et s'efforce  
 de mettre un terme aux malheureux débats de l'empire et du sacer-  
 doce, lorsqu'il est frappé de la maladie au milieu de laquelle il  
 promet à Dieu de se croiser et d'aller délivrer les chrétiens d'Orient  
 de leur dure captivité.

Après avoir tout disposé pour la croisade, remis la régence à sa mère, et contraint à le suivre les seigneurs qui pouvaient le plus troubler la paix du royaume, saint Louis partit pour Cluny, où se trouvait le pape, des mains duquel il voulait recevoir la croix. Entrant dans la salle où se trouve le saint-père, il dit à ses chevaliers :

Sus ! tost, Chevalerie,  
Rendre luy fault honneur, obedience.

LE PAPE (*aux cardinaux*).

Voicy le roy : allons, je vous en prie,  
Par devers luy en humble reverence.

LE ROY.

Vostre Sainteté et Clemence  
Jesus vueille en paix maintenir,  
Pere-saint !

[Luy baise la main.]

LE PAPE.

La noble presence  
Du très-chrestien roy de France  
Vueille son plaisir obtenir !

LE ROY.

Devers vous suis voullu venir  
Pour aucune cause certaine,  
Et ma Chevalerie admaine  
Pour nous transporter oultre mer.

CHEVALLERIE.

Pere-saint que devons aymer,  
Cuers, corps et biens nous emploirons  
Pour vous obéir, et yrons  
Oultre mer, se le commandez.



## LE PAPE.

Puisqu'ainsi est que pretendez  
 Faire à Dieu service agreable,  
 Prince puissant et amyable,  
 La croix sur vous je poseray  
 Et après vous je croyseray  
 Vostre chevalerie.

[Les pape les croise.]

Plusieurs prélats demandent la permission d'accompagner saint Louis en terre sainte. Le pape, après la leur avoir accordée, prononce sur tous, du haut de la chaire de saint Pierre, ces paroles solennelles :

Je vous donne absolucion  
 De tous les pechez qu'avez fais  
 En vous pardonnant vos meffais,  
 A tous ceulx aussy qui iront  
 Oultre mer et croisés seront  
 Pour soustenir foy catholique.

Dans la scène suivante, nous sommes chez les Turcs, au milieu d'un marché où nous voyons deux mécréants s'approcher d'une croix, que les chrétiens captifs y ont fait élever sans prendre la précaution indiquée par le poète latin.\* L'un de ces Turcs, nommé *Brandiffer*, ne voit pas cette croix de bon œil. A peine a-t-il ouvert la bouche que Billouart, son camarade, la lui ferme ainsi :

Ung chacun de ses dieux ordonne  
 Comme il lui plaist. N'en parlons plus.

Deux chrétiens viennent, de leur côté, parler de l'espoir qu'ils ont de voir arriver bientôt le roi de France, dont on leur a donné depuis peu des nouvelles. Leur entretien est interrompu par un bateleur, qui conduit un ours et se met à crier :

Çà, maistre ! çà, çà, venez çà !

\* Pueri, sacer est locus : extra Meite.—*A. Persii Flacci Satira* I, v. 113.

Tournez-vous ung petit, tournez.  
 — Petis enfans, mouchez vos nez,  
 Si verrez mon esbatement.  
 — Ung petit sault joyeusement  
 Pour l'amour de la compagnie !  
 — Vous verrez, je vous certifie,  
 Mon ours, que voyez cy, voler  
 Ainsy comme ung oiseau en l'er,  
 Presupposé qu'il n'a point d'elles ;  
 Et puis monstrera ceulx et celles  
 Qui dorment grasse matinée . . .

Le bateleur fait le tour de la société en suivant son ours, qui tout-à-coup s'écarte et va expulser le superflu de sa boisson contre la croix, ce qui révolte les chrétiens. Un d'eux dit à son ami :

Il me fait mal de voir cela.

LE BATELEUR à l'ours.

Tenez-vous droit.—Hollà ! hollà !  
 Vecy une chose nouvelle.  
 Quoy ! mon ours trepine et chancelle  
 Ainssi comme s'il estoit ivre.  
 Se Jupiter ne le delivre . . .  
 Helas ! mon povre ours, tu es mort.  
 Jamais si saige n'en auray ;  
 Ne sçay de quoy je gaigneray  
 Ma vie doresnavant, hélas !

Les chrétiens présents disent que c'est par miracle que l'ours est mort. Un d'eux ajoute :

On ne sçauroit trop honorer  
 La croix où Jhesus-Crist pendit.

BRANDIFER.

Jhesus estoit homme maudit,  
 Cherchant sa vie par les chemins,

Menant ung grant tas de coquins  
 Qui abusoient les povres gens.  
 Povres souffreteux indigens  
 Estoient ainssy comme leur maistre.

Et pour prouver que l'ours n'est pas mort par miracle, il frappe la croix. Aussitôt sa main se dessèche. Son compagnon Billouart, qui lui succède, et à qui l'on raconte l'aventure, loin d'y croire, se conduit comme l'ours, et, comme lui, il est frappé de mort.

Ce triple prodige, qui convertit au christianisme Brandifer et le bateleur, est sans doute une tradition populaire qui s'était conservée jusqu'au temps de Gringore. Guillaume de Nangis paraît être le seul qui l'ait sommairement rapporté.\*

Gringore passe ensuite au récit de la captivité de saint Louis. Les émirs Sarrasins consentent à rendre la liberté au roi de France et aux siens, à des conditions qu'il accepte, purement et simplement. Mais, lui dit un des chefs ennemis,

Mais tu nous jureras icy  
 Devant toute la seigneurie  
 Que tu regnyes le Filz Marie,  
 Se tu ne nous tiens ta promesse.

LE ROY.

Je n'en feray rien. C'est simplesse  
 Dire que de bouche ou de cueur  
 Je regnye Dieu, mon createur :  
 Jamais cela ne passeray,  
 Jamais je ne le regniray.

Un personnage allégorique, que nous avons déjà vu, Oultraige, entendant les émirs se plaindre que Louis leur réponde trop fièrement, lui dit :

Se n'accordez tout maintenant

\* *Chronique latine de Guillaume de Nangis, de 1113 à 1300, etc.* publiée par H. Géraud. Paris, M.DCCC.XLIII. in-8°, t. I<sup>er</sup>, p. 201, sub anno MCCXLVII.

Aux admiraulx, je t'occiray ;  
 Par pieces te deppeceray :  
 Nulli n'i sçaroit contredire.

L'un des émirs lui fait une singulière proposition :

Je vueil que je soys de ta main  
 Chevallier : roy françois, je prie  
 Que ay l'ordre chevallerie  
 De par toy.

LE ROY.

Voulientiers l'auras,  
 Pourveu que te baptiseras.  
 . . . . . soyes chrestien :  
 Je te donneray plus de bien  
 En mon royaulme que tu n'as.

LES ADMIRaulX.

Par Mahommet ! je ne vueil pas  
 Estre chrestien.

LE ROY.

De par moy  
 Ne seras donc point, par ma foy !  
 Fait chevallier.

Louis, mis en liberté avec ses prélats et ses chevaliers, leur propose de visiter à pied les lieux saints. Il y consentent et arrivent devant Cana, où Jésus fit son premier miracle.

LES PRELATZ.

Sire, resjouy vous devez,  
 Car tant avez fait de chemin  
 Que au lieu où Dieu fist d'eaue vin  
 Estes arrivé aujourd'huy.

## LE ROY.

J'en loue et remercie Celuy  
Qui tout sçait, tout congnoist et peult.

## CHEVALLERIE.

Tout le cueur au ventre me meult  
De la joye que j'ay d'y estre.

Les prélats montrent à Louis d'autres lieux encore, avant d'y arriver :

Velà la montagne Tabor,  
Où la transfiguration  
Fut de Jhesus.

## LE ROY LOYS.

## Devocion

Devons avoir à ce saint lieu,  
Quant Jhesu-Crist, le filz de Dieu,  
Y monstra sa divinité  
Aux apostres et aux prophettes.

Les derniers malheurs ne tardent pas à frapper le saint roi. Il apprend successivement que les Anglais menacent d'envahir la Normandie ; que sa mère est morte ; qu'enfin les Turcs, aussitôt son départ, au lieu de rendre à la liberté, suivant les conventions, les prisonniers chrétiens, les retiennent, et exercent sur eux les traitements les plus barbares.

Jaloux de mettre un frein à d'autres excès, saint Louis confère à Etienne Boileau la charge de prévôt de Paris, et le nouveau magistrat signale son avènement par deux actes de "bonne et roide justice." Une veuve, encore jeune, a un fils, que, malgré tous ses écarts, il faut aimer "trop plus," dit-elle. A peine ose-t-elle se plaindre à lui de ses chagrins :

Toutes les foyes que me recorde

Des maulx que tu me fais, mon fils,  
 Mes membres sont tous desconfis . . .  
 A suyvre folle compaignye,  
 Cuydes-tu qu'il t'en prenne bien ?

## LE FILZ.

Paix, paix ! vous n'y entendez rien.  
 Voulez-vous que bigot je soye,  
 Et que le monde point ne voye ?  
 Par Dieu ! vous la me baillez belle.  
 Tenir me voulez en tutelle,  
 Pour ce que vous estes ma mere.

## LA MERE.

Tu as jà la part de ton pere  
 Mangée . . .  
 Tu hantes ruffiens et paillars,  
 Pippeurs et joueurs de hazards,  
 Où il n'y a sens ne raison.  
 Je t'ai rachetté de prison  
 Par plusieurs foyes . . .

## LE FILZ.

Le dyable y ait part !  
 Tous jours me tencez tost et tart,  
 Ainsi qu'on feroit d'un novice.

## LA MERE.

Si tu es repris de justice,  
 Je mourray de dueil, par mon ame !

## LE FILZ.

Maugré en ait bien de la femme !

Elle finit par lui dire qu'elle craint qu'il ne fasse, avec les gens  
 qu'il hante, "quelque tour vilain."

LE FILZ.

Eh ! le prevost est mon parrain :  
Cela me met hors de soucy.

LA MERE.

C'est ton parrain, il est ainsy ;  
Mais tu ne fais pas comme luy.

LE FILZ.

Comment ! vous ne cessastes huy  
De me rompre l'entendement . . . .  
Taisez-vous : je suis assez grant  
Pour faire ce que j'ay affaire.  
Je m'en voys. Vous avez beau braire,  
Je feray comme je l'entends.  
Pourquoy ne passeray-je temps  
Comme les aultres ? Je m'en voys.

[Icy s'en va.]

LA MERE.

Je ne sçay pas que j'en feray ;  
Par devers le prevost yray,  
Mon compere Estienne Boyleau,  
Car j'ay espoir que bien et beau  
Le corrigera de parolle.  
Je l'ayme tant que j'en suys folle.

La pauvre mère se présente devant le prévôt, qui lui dit :

ESTIENNE.

Certes, ma commere, m'ame,  
Ce n'est que par vostre simplesse.  
Vous l'avez durant sa jeunesse  
Mal corrigé, et maintenant  
Qu'il est beau filz, puissant et grant . . .  
Envoyez-lay par devers moy  
Et je vous prometz, par ma foy !

*d*

Commere, je feray si bien  
Qu'il ne vous robera plus rien.

LA MERE.

A Dieu vous command, mon compere.

ESTIENNE.

A Dieu soyez !

La scène change bientôt, avec les interlocuteurs :

LE FILZ.

Le dyable y ait part !  
Aux ribaudes et au hazart  
Tout ce qu'avoys est despendu ;  
Mais je n'en suys guere esperdu,  
Car ma mere m'en baillera . . .  
Vueille ou non . . . il le fault.  
Tantost luy donneray l'assault,  
Car d'or et d'argent je n'ay point.

LA MERE.

Mon filz est venu tout à point  
Pour l'envoyer vers mon compere.

LE FILZ.

Il me fault de l'argent, ma mere.

A cet exorde *ex abrupto*, la pauvre femme s'écrie qu'elle n'en a point.—“ Empruntez,” répond-il, et il part de là pour vanter les délices que lui et ses “ bons compagnons ” se procurent :

A gaudir nous baignons,  
Et faisons mille bonnes cheres,  
Et n'y a choses, tant soient cheres,  
Qu'on n'ait par argent. Sans doubtaunce,  
Passer temps vueil, vivre à plaisance,



Tandis que je suys en jeunesse ;  
Et mais que je vienne en viellesse,  
Je prendray travail et soucy.

La mère, sans savoir à quoi elle expose son fils, l'envoie chez le  
prévôt sous prétexte de luy emprunter dix écus.

LE FILZ.

Mon parrain a assez de quoy  
Prester argent : je m'y en voys.  
Je gaudiray à ceste foy.

Le jeune fou entre chez le prévôt, et lui dit sans façon :

Dieu vous tienne en prospérité,  
Monsieur mon parrain !

ESTIENNE.

Mon filleul,  
Que dictes-vous ? sçavoir le vueil . . . .

LE FILZ.

Ma mere vous prie que sur gaige  
Luy prestez dix escus.

ESTIENNE.

Pour quoy faire ?  
Est-ce chose si necessaire ?  
Quelqu'un la veult-il travailler ?

LE FILZ.

Mon parrain, c'est pour me bailler :  
La verité vous en devise.

ESTIENNE.

Menez-vous quelque marchandise ?

LE FILZ.

Nenny, c'est pour passer le temps.

ESTIENNE.

A ce que je voy et entendz,  
 Vous estes ung mauvais garçon . . . .  
 Mon filleul, gardez la maison  
 Et besongnez : vous ferez bien ;  
 Car vous ne povez gaigner rien  
 A hanter ung tas de paillars,  
 Pippeurs, macqueraulx et pillars,  
 Dont il ne peut nul bien venir.

LE FILZ.

Je ne m'en sçauroie tenir.

Le parrain continue ses remontrances, auxquelles le filleul fait toujours même réponse. Il aime, lui, les bons compagnons. Chacun son goût et son opinion. Et puis il ne saurait les quitter.

ESTIENNE.

Vous ne sçauriez ? Ha ! non ? non ?  
 Je vous promectz que sy ferez.  
 Par ma foy ! vous les lesserez,  
 Veuillez ou non, et vous prometz  
 Qu'avec eulx vous n'yrez jamais ;  
 Et sy ne despendrez les biens  
 Vostre mere, puyisque vous tiens  
 Pour ce jour d'uy dessoubz ma main.

LE FILZ.

Je vous crye mercy, mon parrain . . . .

ESTIENNE.

. . . . . A vostre conscience  
 Je vous condampne par sentence

D'estre ennuyt au gibet pendu  
Et estranglé.—Au residu,  
Bourreau, prenez ce mignon tost.

LE BOURREAU.

Fait sera, monsieur le prevost;  
Subget suys, obéir vous doy.

ESTIENNE.

Ostez-la hors de devant moy.

LE FILZ.

Helas ! hélas ! miséricorde !

LE BOURREAU.

Vecy une assez forte corde  
Pour vous lier bien serrément.

LE VARLET.

Il y a desjà longuement  
Que ne gagnasmes nulz deniers

LE BOURREAU.

Quant les prevostz estoient fermiers,  
Mon varlet, vous devez entendre  
Que jamais ils ne faisoient pendre  
Les gens, se n'estoit par la bourse.

Ils sortent avec le patient.

Dans l'autre scène, un fripon, convaincu d'avoir nié un dépôt de cent écus, en promet trente, comme une chose toute naturelle, au prévôt, qui est son compère, s'il veut l'absoudre et faire en sorte que les cent écus lui restent. Le prévôt, sans lui répondre, montant sur son tribunal, condamne le coquin au gibet. "Mon compère," s'écrie celui-ci.

## ESTIENNE.

De rien n'y sert le compairage.  
 Puisque suys commis en l'office  
 Où il fault que face justice,  
 Je la feray, sans plus attendre,  
 Au grant, au petit et au mendre ;  
 Car le bon roy le veult ainsy.\*

A ces scènes de justice expéditive en succède une autre qui l'est moins et dont l'honneur revient au roi.

Chez un abbé de Saint-Nicolas-aux-Bois, près de Laon,† se trouvaient trois enfants de la Flandre, sur l'âge desquels les historiens ne sont pas d'accord. Le confesseur de la reine Marguerite, femme de saint Louis, les qualifie "nobles jovenciauz," et Guillaume de Nangis "nobles enfans."‡ A l'ouverture de la scène, l'abbé, entrant chez ses élèves, leur dit :

\* La concordance d'un passage des Mémoires du sire de Joinville avec partie de ce qui précède dans le mystère de Gringore, donnerait à penser que le rimeur les connaissait : "La prevosté de Paris, dit le bon sénéchal, estoit lors vendue aus bourgeois de Paris, ou à aucuns ; et quant il advenoit que aucuns l'avoit achetée, si soustenoient leur enfans et leur neveux en leur outrages ; car les jovenciaus avoient fiance en leur parens et en leur amis qui la prevosté tenoient." (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XX, p. 296, v.) Dans une note du vaste recueil où nous avons puisé cet extrait, l'un des éditeurs dit d'Étienne Boilesve : "On rapporte qu'il fit pendre un sien filleul parce qu'on disoit qu'il ne pouvoit se tenir de rober (dérober) ; item un sien compere qui avoit nié (un dépôt). Nous voici bien près du récit de Gringore, et arrivé à cette conclusion qu'il l'a puisé à la *Mer des Histoires*, citée par Du Cange (*Histoire de S. Louys*, &c. A Paris, m.dc. lviii. in-folio, Observations, p. 107), auquel le Nain de Tillemont se borne à renvoyer (*Vie de saint Louis*, &c. A Paris, m.dccc.xlvii.—li. in-8°, t. v, p. 439), ce que n'ont point fait MM. Daunou et Naudet.

† Il figure dans le *Gallia Christiana*, t. IX, col. 613, a, sous le nom de Thierry I<sup>er</sup>.

‡ Vie de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite, ch. XVIII. (*Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XX, p. 113, e.—115, b.)—*Gesta Sancti Ludovici per Guillelmum de Nangiac*. (*Ibid.* p. 398, c.) Voyez encore André du Chesne, *Histoire généalogique des maisons de Guines, d'Ardres, de Gand, et de Coucy*, &c. A Paris, m.dc.xxxi. in-8°, liv. VI, ch. viii, p. 235, ann. 1256, et Preuves, p. 375, 376 ;

Or çà ! mes gentilz escuiers,  
 Aprenez-vous bien le langaige  
 De France ?

PREMIER.

De très-bon couraige,  
 Pere abbé, taschons de l'apprendre.

Il leur promet, s'ils étudient bien, qu'ils iront jouer en la forêt.  
 " En la forest ! " s'écrie le second. " Chasserons aux petits connins " (lapins) ?

Dans une scène suivante, deux gardes forestiers nous apprennent combien le sire de Couci, maître de la forêt, est jaloux de ses droits de chasse et terrible envers ceux qui oseraient y porter la plus légère atteinte. Il vient de leur donner l'ordre d'arrêter le premier délinquant.

Cependant l'abbé, après s'être félicité de la douceur et de la gentillesse de ses élèves, leur dit qu'ils ont assez étudié, et qu'ils peuvent aller s'ébattre en la forêt. Ils partent triomphants. Bientôt, emportés par leur âge, ils passent de la forêt de Saint-Nicolas dans celle de Couci, contiguë, et s'arrêtent sous un couvert touffu, où ils joignent leur jargon puéril au ramage des oiseaux :

PREMIER.

Ces arbres sont beaulx,  
 Et puyx les doulx chans des oyseaulx  
 Nous resjouissent à merveilles.

DEUXIEME.

Nous voyons choses nompareilles  
 En ce boys.

D. Toussaints du Plessis, *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*. A Paris, M.DCC.XXVIII. in-4°, p. 68-70; et la *Vie de saint Louis*, par le Nain de Tillemont, ch. CCCLXXVII-LXXIX, t. IV, p. 180-192; et t. VI, p. 286.—Onésime le Roy cite Joinville; mais c'est une méprise: le sénéchal de Champagne ne rapporte rien de semblable, et Gringore ne paraît pas l'avoir connu.

Les pauvres enfants, voyant près d'eux un lapin, lui décochent leurs flèches, croient l'avoir atteint, et le poursuivent en poussant des cris de joie. Les gardes, à l'affût, les saisissent ; et, comme ils se débattent, Enguerrand arrive :

MESSIRE ENGUERRAN.

Qu'est-ce que ces paillars ont fait,  
Forestiers ?

LE PREMIER.

Monseigneur, ils chassoient  
En vostre boys et pourchassoient  
Le gibier parmy ces buissons.

MESSIRE ENGUERRAN.

Ha, traistres ! ha, paillars garçons !  
En ma forest ! Je regny Dieu  
Se jamais partez de ce lieu.

Pendant qu'il se livre à son brutal transport, deux hommes traversent la forêt. Il les appelle et leur demande ce qu'ils sont, où ils vont.—“ Nous allons à Laon,” disent-ils.—“ Et votre métier ? ”

— Pardonnez-moy : de mon office  
Suys executeur de justice.  
Monseigneur, je ne vous mentz point.

MESSIRE.

Tu es venu aussi à point,  
Le sangbieu ! que t'avois mandé.

LE BOURREAU.

Ce qui me sera commandé  
J'acompliray.

MESSIRE ENGUERRAN.

Pren ces paillars,

Traistres, larrons, pendars, pillars,  
Et à cest arbre me les pends.

LE BOURREAU.

C'est assez dit, je vous entends.

[Icy prend le premier.]

Çà ! venez.

PREMIER.

Que voulez-vous faire !

LE BOURREAU.

Je vous vueil, pour le faire court  
En ce bel arbre, hault et court  
Estrangler, les aultres aussi  
Qui sont avec vous.

PREMIER.

Qu'est-ce cy,  
Jhesus ! et dont vient cest oultraige ?  
Nous n'avons fait aucun dommaige  
En vostre forest.

LE BOURREAU.

Il vous fault,  
Pour passer temps, monter là-hault.

Le second, ne soupçonnant pas qu'un même sort l'attend, se dit  
à lui-même :

Helas ! et fault-il que je voye  
Mourir si genereux enfant ?

LE VARLET.

Vous en aurez tantost autant,  
Et si estes bel et mignon.

e

## LE BOURREAU.

Aussy feray son compaignon,  
Car il m'est commandé.

## TROISIÈSME.

Helas !  
Ou nous vent bien cher le soulas  
Qu'en ce bois avons voulu prendre.

## LE PREMIER.

Mes compaignons, il fault entendre  
Que vecy la fin de nos jours.  
Nul ne nous peut faire secours,  
Mourir fault sans nulz contreditz.  
Je pry Dieu qu'en son paradis  
Au jour d'uy le voyons tous troys.  
Adieu, mes amis.

[Ycy le gette le bourreau.]

## LE BOURREAU.

Hault le boys,  
En velà jà ung depesché.

## LE VARLET.

Il n'a gueres longtemps presché,  
Mon maistre.

LE BOURREAU prend le deuxiesme.

Au plus près de luy  
Serez ataché au jour d'uy,  
Car vous estes enfant de sorte.

## DEUXIÈSME monte.

En Jhesu-Crist me reconforte,  
En luy seul est mon esperance.



PRÉFACE.

XXXV

Helas, hélas ! notre plaisance  
Est montée en dueil et courroux.

TROISIÈME.

Ha, beau cousin ! que ferons-nous ?  
Mourir nous fault cruellement  
Et le porter paciamment,  
Mon amy.

DEUXIÈME.

Helas ! que diront  
Noz nobles parens, quant sauront  
Nostre mort très-dure et amere ?

TROISIÈME.

Je plains mon pere.

DEUXIÈME.

Et moy ma mere . . . .

MESSIRE ENGUERRAN.

Meshuy depesche-lay, paillart.

LE BOURREAU le gette.

Regardez se je suis fetart :  
Le velà depesché soubdain.  
L'autre.

LE VARLET.

Je le tiens par la main,  
Tout aussy comme une espousée.  
Il est tendre comme rosée,  
Le jeune enfant.

LE BOURREAU.

Tay-toy, tay-toy . . . .

[A l'enfant.]

e 2

Mon amy, montez après moy,  
Et pensez à Dieu.

[Ycy l'atache.]

## DEUXIESME.

A grant tort  
Nous faictes endurer la mort ;  
Mais force est prendre en patience.  
Nostre bon pere abbé ne pense . . .  
Sans avoir aucun mal commis,  
Tous trois sommes à la mort mis  
Par ung homme plain de malice.  
Las ! où est droit, où est justice ?  
Où est amour, fraternité ?  
Où est pitié et charité ?  
Il ne les fault plus ycy querre.

LE BOURREAU le gette.

Depesché est, sans plus enquerre :  
Il nous faisoit trop long sermon.

Enguerrand, qui s'est tu pendant toute l'exécution, dit, en  
donnant un pour-boire au bourreau :

Velà le vin du compaignon.

N'oublions pas, dans ce douloureux tableau, l'attendrissement,  
les regrets que les deux gardes expriment à part, en voyant les  
victimes de leur indiscrete fidélité. L'un dit :

Ils estoient les plus gracieux  
Que je véisse onc en ma vie.

L'autre ajoute :

Je vous prometz et certiffie  
Que l'abbé ne s'en tera pas.

En effet, l'homme de Dieu dénonce au roi le crime d'Enguer-

rand. Louis, saisi d'horreur, a peine à croire à tant de scélératesse. Il se fait répéter les faits par l'abbé, qui lui dit :

Il les a faict livrer à mort  
Tous troys. Le plus viel des enffans  
N'avoyt qu'environ xiiij. ans.

Le roi ayant demandé quelle est leur famille, l'abbé répond :

L'un est cousin, il est commun  
A messire Gilles le Brun,  
Vostre connestable de France.  
Les autres, n'en faictes doubtance,  
Ne sont pas de moindre lignie.

Demeuré avec Bon Conseil, le roi dit :

Quant au villain, je pense  
Du seigneur de Coucy, j'en suis  
Si courroucé, que plus n'en puis ;  
Et feray à justice tort,  
S'il ne meurt de pareille mort  
Qu'il a faict les enffans mourir.

Le roi fait emprisonner Enguerrand dans la tour du Louvre et le cite à son tribunal. Enguerrand réclame le privilège d'être jugé par les pairs de France. Il comparaît devant cette assemblée, présidée par le roi ; mais la plupart des juges, à commencer par le monarque lui-même, sont parents ou alliés de l'accusé. Ils se refusent et se retirent, à l'exception du roi, qui, resté presque seul sur son siège avec un petit nombre de conseillers, n'en persiste pas moins à vouloir prononcer contre le coupable la peine du talion. Chevalerie intercède et dit au roi :

Helas ! sire  
Ne vous plaise pas escondire  
Vostre noble chevalerie.  
Plaise-vous luy saulver la vie ;

Et il paiera amende telle  
Qu'il vous plaira.

Après qu'Enguerrand abattu a été forcé de crier merci, le roi prononce cet arrêt, en tout point conforme à l'histoire :

Se n'estoit que je me consens  
Beaucoup plus à miséricorde  
Qu'à justice, si vous recorde,  
Que, pour sa vie acquiter,  
Il en payra, sans point doubter,  
Dix mille livres pour l'amande.  
Et outre plus, je lui commande  
Qu'il soit, sur peine de le pendre,  
Trois ans pour aider à deffendre  
La terre sainte d'outre-mer,  
A ses despens ; car trop blasmer  
Ne le puis de ce qu'il a faict.  
Et aussi j'ordonne en effect  
Que deux chappelles on fera  
A ses despens.

Quant à l'argent, ajoute le roi,

. . . je vueil que faire on en voise  
Une maison-Dieu à Pontoise . . .  
Aux freres mineurs une eglise,  
A Paris.

L'arrêt suprême, auquel Bon Conseil assiste, est confirmé par le Populaire, qui termine l'acte en bénissant la justice du roi.

Louis nourrissait le projet d'entreprendre une seconde croisade. Chevalerie, qui représente la noblesse, est prête à le suivre ; mais le Populaire s'écrie :

Hellas ! tout mon sens me deffault  
Quant je pense à la departie  
Du bon roy.

Pour ce qui est de Bon Conseil, quoiqu'il parle longuement, on ne comprend pas trop s'il approuve cette expédition ; on aimerait à trouver en lui la franchise d'un écrivain de l'époque, qui ne craint pas de s'élever hautement contre une autre croisade.\*

Saint Louis, parti pour l'Afrique, après avoir remporté sur les sarrasins de rapides succès, est atteint, près de Tunis, de la cruelle maladie qui vint rompre tous ses projets et ne lui laissa que le temps de léguer, de son lit de mort, à son fils présent, de hautes leçons, à tous un grand exemple. Cette situation sublime est la seule qu'offre encore l'ouvrage de Gringore ; mais elle est fort bien préparée.

Dès son départ, le saint roi, comme s'il avait un pressentiment de sa fin prochaine, semble de plus en plus détaché des honneurs de la terre. A propos du titre modeste de *Louis de Poissy* qu'il se donne, parce qu'il était né dans ce village, Chevalerie lui dit :

Que ne vous appelez-vous *roy* ?

. Il fait cette réponse intéressante, où nous voyons que ces rois de la fève, sortis d'un gâteau, et venus jusqu'à nous dans leur règne éphémère, sont d'une ancienneté dont peu de dynasties approchent : †

Mon amy, je suis, par ma foy !  
Ainsi comme un roy de la febre,  
De qui la seigneurie est brefve :  
De son royaulme un soir faict feste . . .

\* Dans un pamphlet du XIII<sup>e</sup> siècle, un mendiant se présente à l'auteur sur la route d'Amiens à Corbie, et le dialogue suivant s'établit entre eux : "Sire, faites bien au povre homme ki ot les iex crevés et les piés copés en Aubegois.—Ki vos croisa ?—Li cardenaus de Rome.—Si vous em prendés à lui : cuidés-vous ke je velle amender toutes les folies k'il vous fist faire ?" (*La Riote du Monde*, &c. A Paris, M.DCCC.XXXIV. in-8°, p. 9.)

† Voyez la dissertation de Bullet, *du Festin du roi-boit*, réimprimée plusieurs fois, et en dernier lieu, par C. Leber, dans la *Collection des meilleurs dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, t. X (Paris, M.DCCC.XXVI, in-8°), p. 36-53.

Lendemain, il n'en est plus rien.  
 Le royaume aussi que je tien,  
 Comme luy, puis perdre soudain ;  
 Car nous n'avons point de demain  
 Au monde.

Saint Louis, se sentant tout-à-coup défaillir, laisse tomber ces mots :

Mon humaine fragilité  
 Dechet de tout point . . .  
 Et, pour ce, veuillez tost entendre  
 A preparer ung lit de cendre,  
 Sur lequel je me coucheray,  
 Et mon esprit à Dieu rendray,  
 Considerant, sans plus enquerre,  
 Que je suis venu de la terre  
 Et qu'en terre je retourneray.

## L'EGLISE.

Bien, sire, je prepareray  
 Ung lit de cendre pour vous mettre.

Après qu'on l'a placé sur cette couche, Chevalerie et l'Eglise dépeignent ainsi l'attitude du saint, à son dernier moment :

Le bon seigneur a les mains jointes,  
 Eslevant ses corporelz yeux  
 Très-humblement devers les cyeux ;  
 De pitié que j'ay je m'en pasme.

## L'EGLISE.

Il a rendu sa devote ame  
 Entre les bras du doulx Jhesus . . . .

## CHEVALERIE.

A rendre l'ame.

## L'EGLISE.

C'en est fait.

Philippe, présent aux derniers moments de son père, donne, avec l'Eglise et Chevalerie, des ordres pour qu'on embaume le corps et qu'on le transporte en France.

Après avoir entrevu le "grant dueil de l'ost," suivons cette pompe sainte et funèbre, on plutôôt arrivons en France avant elle, avec la nouvelle de la mort du roi ; nous allons entendre des regrets dont l'histoire nous a parlé : \*

## LE POPULAIRE.

Ha, le bon roy !

Il a observé la justice,  
Il a soustenu la police  
Honnestement, selon la loy,  
Droit et raison.

## BON CONSEIL.

Ha, le bon roy !

Toute l'église militante  
A esté docte et florissante,  
Paisible, vivant à requoy,  
Durant son temps.

## LE POPULAIRE.

Ha, le bon roy !

Il supportoit bourgeois, marchans,  
Mesmes les laboureurs des champs,  
Pugnissant gens plains de desroy,  
Pillars, larrons.

\* Il existe un petit poème du XIII<sup>e</sup> siècle, intitulé: *Les Regrets de la mort S. Loys* ; nous l'avons publié à la suite de l'édition des *Mémoires de Jean, sire de Joinville*, que nous avons donnée à Paris en 1859, en un volume in-12. Ce morceau, qui se compose de cinquante-cinq stances, chacun de quatre vers de douze syllabes, occupe les pages 317-326.

## BON CONSEIL.

Ha, le bon roy !  
Simples, ygnorans supportoit,  
Pauvres, mendiens confortoit,  
Observant de Jhesus la foy,  
Redoubtant Dieu.

## LE POPULAIRE.

Ha, le bon roy !

Ainsi finit un drame dont l'analyse, qui précède, démontre surabondamment tout l'intérêt. Au lieu de copier, comme nous l'avons fait (en l'abrégeant, toutefois), le travail d'Onésime le Roy, nous l'aurions recommencé, le manuscrit sous les yeux ; mais hélas ! une guerre impie nous en interdit l'accès, et, pillés par les barbares, nous en sommes réduits à piller à notre tour. Puisse l'aveu de notre plagiat forcé nous valoir un bill d'indemnité, pareil à celui que les amis des lettres ne manqueront pas d'accorder aux membres du Roxburghe Club pour avoir donné, chez eux, le pas, nous voulons dire les honneurs d'une impression intégrale, au plus ancien des Mystères de Saint Louis !

FRANCISQUE-MICHEL.

ATHENEUM CLUB,

Londres, 15 décembre 1870.



# LE MYSTÈRE DE SAINT LOUIS,

## ROI DE FRANCE.

---

LA ROYNE BLANCHE.

Fol. 1 recto.

Beau filz Loys, vous sçavés bien  
Que le vray Dieu, où est tout bien,  
Naguere a faict, c'est chose clere,  
Sa voulenté de vostre pere.  
En ma garde estez demouré :  
Affin que soiez honnoré,  
Il vous fault de meurs estre sage,  
Combien que soyez jensne d'aage,  
Et à bien vivre regarder,  
Affin que Dieu veille garder  
Vous, vostre royaume et vos gens.  
S'à bien faire estez diligens,  
Dieu de tout mal vous deffendra  
Et le royaume maintendra  
En paiz et en tranquillité.  
Fuez tousjours iniquité,  
Voz fais soient vers Dieu atournez :  
Grans biens vous a habandonnez,  
Si l'en debvés et soir et main  
Regracier de cuer certain  
Et le servir d'affeccion.

SAINT LOYS, ROY DE FRANCE.

Mere, vostre monicion  
M'est à ouir bien gracieuse.

Je pry à Dieu que fructueuse  
Me puisse estre et prouffitable.  
J'ay le propos ferme et estable  
D'aymer le Dieu qui point ne ment,  
De tout mon cuer parffaitement,  
Sans que peché envers ly face ;  
Et je ly prie de sa grace  
Qu'il me donne la voulenté  
De le servir en equité  
Sans faire peché vicyeux.

LA ROYNE BLANCHE.

Certez, beau filz, j'aymeroye mieux  
Vous voir ycy mort en ce lieu,  
Que vous eussez offensé Dieu,  
Vostre createur eternal,  
En ung tout seul peché mortel ;  
Sy vous aymay-je par droiture  
Dessus toute aultre creature ;  
A vous tout mon seul desir tent.

SAINT LOYS.

Au plaisir de l'Omnipotent,  
Madame, tant que je pourray,  
De peché je me garderay ;

B

£

Car l'Escript dit, ce n'est pas fable,  
Que peché fait l'ome dampnable,  
Et il est vray, je le sçay bien.

LA ROYNE BLANCHE.

Or vous tenés en ce maintien,  
♦ Mon enfant, je le vous conseil.

Fol. 1 verso.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Seigneurs et barons de conseil,  
Escoutez-moy, je vous empy.  
France doit bien mener grant cry,  
Car elle a perdu par meschef  
Son seigneur, son prince, son chef,  
Qui pour le crisme d'heresie  
Et pour garder la foy prisie  
De Jhesus, le hault roy dez rois,  
A Thoulouse et en Albigois  
Estoit alé, se sçavés-vous.  
Or a nostre Createur doux  
Fait son commandement de ly.  
Il est au royaume faly :  
Sy fault adviser, selon droit,  
Que le sien hoir couronné soit  
Et enoingt, comme il apartyent,  
Affin, s'au royaume survient  
Quelque turbacion ou mal,  
Que nous ayons j. chef leal  
Qui nous garde paisyblement.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Vous parlés très-notablement,  
Seigneur de Nesle, ce me semble.  
Tandis que nous sommes ensemble,  
Avisons que nous le menons  
A Reins, et que le couronnons

En bref temps : certes, il n'est tel.  
— Qu'en dictiez-vous, maistre d'ostel,  
De ce qu'icy nous devisons ?  
S'il vous semble que nos raisons  
Soyent valans, dictiez quelque chose.

LE GRAND MAISTRE D'OSTEL DU ROY.

Autel comme vous je propose,  
Car vous ne dictiez que tout bien.  
Avis m'est que le roy a bien  
Aage pour estre couronné  
Et pour estre roy ordonné.  
Il ataint jà le xij<sup>e</sup> an  
Et est jà beau fiz, par saint Jehan !  
Sy se fault de ce conseiller.  
Que vous en sembl'-il, chancelier ?  
Respondés à nostre semonce.

LE CHANCELIER DE FRANCE.

Je vous dy, pour toute responce,  
Qu'il est temps, se sy tart ne fust,  
Que le roy estre sacré deust ;  
Car il est jà assez personne  
Pour bien regenter la couronne ;  
Car, jà soit qu'il est jeusne d'aage,  
Sy est-il jà prudent et sage  
Et avisé, comme je tien.  
Je sçay qu'il gouvernera bien,  
S'il a bon conseil entour ly.

Fol. 2 recto.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Chancelier, pas n'avés faly  
A bien parler, à mon advis.  
Huy meilleur conseil je ne vis  
Que cely que donné avés.

LE CHANCELIER DE FRANCE.

j.c. Seigneurs, plus que moy vous sçavés.  
 Vous povez entendre et sçavoir  
 Se je mens ou se je dy voir ;  
 Car ce que je dy, sur mon ame,  
 Je dy pour le bien du royaume,  
 Où j'ay affection parfaicte.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Il fault que la chose soit faicte  
 Brefve, ce sera le meilleur ;  
 Et avisons quelque seigneur  
 D'Eglise, notable personne,  
 Que pour le sacrer on ordonne.  
 Le siege de Reins est vacant :  
 Il fault avoir j. suffragant,  
 Qui sache toutes lez façons.

LE MAISTRE D'OSTEL DU ROY.

Nous prenrronz Jaquez de Suessons :  
 C'est un evesque très-notable,  
 Et est sa personne acceptable  
 Tant envers Dieu qu'envers le monde ;  
 Il est homme de grant faconde,  
 Noble seigneur, prudent et sage.  
 Envoyer ly fault j. message,  
 Qui ly dise de par la court  
 Qu'il voise en terme bref et court  
 A Reins pour la chose aprester.

LE CONTE DE BLOIS.

Il ne nous fault pas se haster  
 C'on ne parle par bon arroy  
 Premier à la royne et au roy,  
 Pour sçavoir quel jour faurra prendre

Pour vers la cité de Reins tendre.  
 Rien n'y vault, s'à eux on ne pale.  
 Parlons à eux, ilz sont en salle,  
 Car meilleur conseil je n'y voy.  
 Je le conseil.

Fol. 2 verso.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sy fais-je, moy.  
 Ralons devers luy, je vous prie.  
 [Ilz entrent où est le roy, et n'y a point de  
 pose.]  
 Le Filz de la vierge Marie,  
 Noble roy, vous gard de difame,  
 Et vous aussy, ma noble dame !  
 Nous voulonz au roy et à vous  
 Parler ij. motz courtois et doux,  
 Se de Vostre Magnificence  
 Nous en est donnée la licence  
 Et l'octroy.

LA ROYNE BLANCHE.

Dictez vostre gré,  
 Seigneurs, volentiers je l'orré.  
 Vous povez dire vostre veil.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Dame, nous avonz par conseil  
 Advisé, pour le commun bien,  
 Que chascun de nous ayme bien,  
 Que il seroit bon, mais qu'il pleust  
 Au roy et à vous, qu'il receust  
 Le saint sacre, comme fait ont  
 Ses predecesseurs, qui mors sont.  
 C'est très-digne et très-sainte chose,  
 Et je croy la plus digne rose  
 Qu'il puist queillir en son royaume.

## LA ROYNE BLANCHE.

Sire, pas de ce ne vous blasme,  
 Vous dictiez, certes, bien et bel :  
 Le roy ne peut plus solempnel  
 Honneur en cestuy monde avoir  
 Que le sacre, cela est voir.  
 Vos conseilz point je ne desdiz,  
 Mais m'acorde en fais et en diz  
 C'on determine et c'on pourvoit  
 Certain jour que sacré il soit  
 A Reins, comme de coustume est.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Très-noble dame, s'il vous plaist,  
 Pour pourvoir au premier estat,  
 Vous ordonnerez j. prelat  
 Qui ara la charge et le fait  
 Du sacre.

## LA ROYNE BLANCHE.

Cela bien me plaist,  
 Je n'y veil pas mettre deffens.  
 Point n'y a d'arcevesque à Sens :  
 Il est trespasé puis j. peu.  
 Puisque point n'y en a, veu  
 C'on voise, sans querir demain,  
 Dire au suffragant prochain  
 (C'est, je croy, cely de Suessons)  
 Que la charge ly en laissons,  
 Et que, pour la chose parffaire,  
 Il pense devers Reins se traire ;  
 Et à l'abé de l'abaye  
 De Saint-Remy de par nous dye  
 Que tout ce qui est neccessaire  
 Pour acomplir cestuy mistaire  
 Il ace en ordonnance mettre.

Fol. 3 recto.

## LE CHANCELIER.

Nous ly rescriprons une lettre,  
 Madame, que dieter je vois.

[Le chancelier escript et clot une lettre, et la  
 baille au seigneur de Nesle tout coymement, sanz  
 rien dire, tandis que la royne parle.]

## LA ROYNE BLANCHE.

Sà, seigneurs et princez courtois,  
 Aprestez, et ne faillez mie,  
 Tout nostre estat, je vous emprie ;  
 Sy yrons, sans point sejourner,  
 A Reins pour le roy couronner,  
 Comme on a sez predecesseurs.

## LE CONTE DE BLOIS.

Madame, trestouz lez seigneurs,  
 Quant il vous plaira, prestz seront ;  
 Pour vous et pour le roy feront  
 Ce qu'ilz pourront, je le sçay bien.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Où es-tu, Fleur-de-liz ? Sà vien :  
 J'ay j. peu à toy à parler.  
 Il te fault à Suessons aler  
 Dire à l'evesque c'on ly mande  
 Par amour et amitié grande  
 Qu'à Reins s'en voise, sy luy plest,  
 Et que ce que contenu est  
 En ceste lettre-cy il face  
 Et execute sans espace,  
 S'il veult au roy faire plaisir.

ij.c

FLEUR-DE-LIS, PREMIER HERAULT  
DU ROY.

Sire, je prendray le loisir  
 D'y aler, quant le commandez

A moy, bien vous en attendez ;  
Le message très-bien feray  
Et la lettre luy bailleray,  
Puisqu'il plaist au roy que j'en soingne.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Va à Dieu ; fais bien la besoingne,  
Et tu araz robe nouvelle.

FLEUR-DE-LIZ, PREMIER HERAULT.

Devers Suessons, la cité belle,  
Me fault mon chemin adresser.  
Je m'en vois païs tracasser,  
A la frecheur de la rosée.

Fol. 3 verso.

[Il trote parmy le parc.]

LA ROYNE BLANCHE.

Seigneurs, nous avonz proposée  
Ugne chose très-convenable  
Pour le royaume, et très-valable :  
Sy fault, sans prolongacion,  
La mettre à execucion,  
Aincy comme il a esté dit.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Dame, nul n'y met contredit.  
Aprestez-vous de vostre part,  
Et nous trestouz, se Dieu nous gard,  
Férons ce que nous debvrons faire.

LA ROYNE BLANCHE.

Faictes sy c'on se puisse traire  
Devers Reins, la cité valable.

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy l'evesque notable  
De Suessons, à qui parler veil.

— Cely Dieu qui fit le soleil,  
Evesque de Suessons, vous sault !

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Bien vengne ce gentil herault !  
Car de le voyr je m'esjouis.

FLEUR-DE-LIZ.

Sire, de par le roy Loys  
Et de par son conseil aucy,  
J'ay esté envoyé ycy  
Pour vous dire que vous alez  
Tost à Reins, et point ne falez  
(Pour ce vers vous suis-je venu),  
Et là faictes le contenu  
De la lettre que je vous baille,

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Herault, j'acompliray sans faille  
Le contenu du mandement.  
Au roy Loys très-humblement  
Me recommand, je te pry, frere,  
Et aucy à sa bonne mere  
Et aux seigneurs de son conseil.

FLEUR-DE-LIZ.

Voulientiers, sire, je le veil ;  
A vostre gré je me retourne.

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Plus ne fault que cy je sejourne,  
Puisqu'il plaist à madame Blanche ;  
Car il me fault sacrer dimenche  
A Reins le roy des fleurz-de-lis.  
— Seigneurs, en cest escript je lis  
Qu'il nous fault, ne le quier celer,

Fol. 4 recto. En la cité de Reins aler.  
 Le roy des François souverain  
 Y sera sacré par ma main  
 Dimenche matin, se Dieu plest.

LE CHAPELAIN DE L'EVESQUE DE  
 SUESSONS.

Sire, se vostre gré y est,  
 Partez de matin ou de suer,  
 Et je vous suivray de bon cuer  
 Comme leal servant et liege ;  
 Sy sera tout vostre colege,  
 De ce ne fais-je nulle doubte.

L'EVESQUE DE SUESSONS.

De par Dieu metonz-nous en route ;  
 Si luy plaist, il nous conduira.  
 [L'evesque de Suessonz et son chapelain et encor  
 j. ou deux si lez vont abiller, et vont parmy  
 le parc.]

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz Loys, il nous faurra  
 Tirer devers Reins, s'il vous plest ;  
 Car trestout vostre estat est prest ;  
 Et, sy plest au Roy souverain,  
 Vous serez sacré de la main  
 Du bon evesque de Suessons.

SAINT LOYS.

Mere, bien me plest que façons  
 Ce que cy-endroit avez dit ;  
 Je n'y mettray jà contredit.  
 Se tout l'estat est ordonné,  
 Faictes tost, n'y ait sejourné,  
 Que chascun se mette en la voye.

LA ROYNE BLANCHE.

Oy, beau filz, se Dieu me voye ;  
 Car g'y vourroye très jà estre.  
 —Sus, seigneurs ! pensez de vous mettre  
 En chemin, se chascun est prest.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Très-chere dame, bien nous plaist,  
 Par nous la chose point ne tarde.  
 Vecy lez archerz de la garde  
 Du roy, qui sont trestous en point.

LE CAPITAINE DEZ ARCHERS DE CORPZ  
 DU ROY.

Noble dame, ne doubtez point :  
 J'ay mez archers de touz costez  
 Bien armez et bien aprestez  
 Pour le roy mener et conduire  
 Partout où il luy plaira dira.  
 Faictes la trompette sonner,  
 Et vous [les] verrez atourner  
 Et estre en arroy gent et coint.

LE PREMIER ARCHER DE CORPZ.

Il est aincy, n'en doubtez point :  
 Nous sommes tous prestz, au mains moy.

LE DEUXIESME ARCHER DE CORPZ.

Fol. 4 verso.

Je suis prest pour servir le roy  
 A trestout ce qui luy plaira.

LE TROISIESME ARCHER DE CORPZ.

Le corps de moy le servira,  
 Aincy comme je l'ay juré.

iiij.c.

LE QUATRIESME ARCHER DE CORPZ.

On peut de moy estre asseuré ;  
Toujours l'ay servy volentiers.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sus ! preigne chascun lez sentyers,  
Sy prenons chemin, il le fault.  
Trompettez, sonnez cler et hault,  
Sy yront lez archers avant ;  
Et nous viegne chascun suivant,  
Qui ne veult estre reprouvé.

[Sy vont parmy le parc cinq heraus devant, le  
roy au milieu d'eux et lez archers entour ly, le  
conestable tout devant, et la royne Blanche  
et ses damoiselles et lez seigneurs derriere.]

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Puisqu'à Reins je suis arrivé,  
Je vais voir, sans jour ne demy  
Targer, l'abé de Saint-Remy,  
Afin que par ly soit congneue  
L'occasion de ma venue  
Et le vouloir du roy de France.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Marchons avant de grant puissance,  
Beaux seigneurs, ad ce matinet.  
Nous avonz beau chemin et net,  
Car j'ay d'estre à Reins grant desir.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Chascun cheminne de plaisir,  
On le peut bien apercevoir.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

De cy puis le bon abé voir,

Je ly veil donner j. salut.  
— Vaillant abé, Dieu qui voulut  
Naistre de la vierge Marie  
Vous doint honneur, je ly emprie,  
Et mantiengne en prosperité  
Vostre bonne Paternité,  
Et la veille croistre en tout bien !

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Evesque de Suessons, le bien  
Soyez-vous à Reins arrivé !  
Je suis bien joyeux que trouvé  
M'avez à l'ostel de requoy.

[Il monte en hault.]

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Sire, il fault que vous et moy  
Penssons le plus tost c'on pourra  
Comment le roy sacré sera ;  
Car pour vray je vous acertainne  
Que c'est la cause qui m'amainne,  
Et veritablement je vous dy  
Qu'ennuit ou demain sera cy,  
S'en chemin il n'est [re]tenu.

Fol. 5 recto.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Il puist estre le bienvenu !  
Sa venue très-bien je prise.  
Il nous fault aler à l'eglise,  
Pour Dieu, et anuncer ce tiltre  
A tous lez seigneurs de chapitre,  
Affin que tout soit préparé.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Alons-y ; volentiers g'yray,  
Sy leur raconteronz le fait.  
[Ilz vont j. peu.]

## LE SEIGNEUR DE COUCY.

Nous serons tantost, se Dieu plait,  
Dedens Reins, la cité nobille.  
J'aperçoy jà de cy la ville :  
Tost y serons, comme je tien.

## L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

J'aperçoy de cy le doyen,  
Qui par l'église se pourmainne.  
— Sire, la Vierge souverainne  
Vous puist acroistre voz honneurs !

## LE DOYEN DE REINS.

Dieu vous doint joye, mez seigneurs !  
Quel vent dont vous amainne cy ?

## L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Monseigneur le doyen, vecy  
De Suessons l'évesque vaillant,  
Qui, de par Loys, le roy franc,  
Vient pour mettre tout en arroy  
Ce qu'il fault à sacrer le roy ;  
Sy s'est adrecé devers nous.

## LE DOYEN DE REINS.

Mon bon seigneur de Suessons, vous  
Soyez à Reins le bienvenu !  
Tout le peuple, grant et menu,  
S'y sera eslevé en joye,  
Mais que le roy Loys envoie.  
Aucy seront par bonne guise  
Trestous mez seigneurs de l'église ;  
Chascun de le voir joye ara.

## L'EVESQUE DE SUESSONS.

Monseigneur, quant il vous plaira,

Jusqu'à l'église nous yrons  
Ensemble, et preparerons  
Tout ce que nous sçavonz qu'il fault  
A faire mistere sy hault :  
C'est le meilleur, comme je tien.

## LE DOYEN DE REINS.

Fol. 5 verso.

Monseigneur, vous dictiez très-bien :  
Je m'acorde à vostre parler.

## LE CHANCELIER.

Fleur-de-lis, il te fault aler  
Dedens Reins, n'y ait atargé ;  
Si enquerras où est logé  
L'évesque de Suessons, sy ly  
Diras qu'avant ce jour faly  
Nous entrerons dedenz la ville.

## FLEUR-DE-LIZ.

G'y seray à j. cop habille,  
Monseigneur, je n'y faurrai pas ;  
Je m'y en voys trestout au pas,  
Courant et saillant de grant guise.

## LE DOYEN DE REINS.

Chapelain, adournez l'église  
Le plus richement c'on pourra,  
Car le roy Loys bref venrra  
Cy pour le sacre recevoir.

## FLEUR-DE-LIZ.

Puisqu'à Reins je suis, je vois voir  
Se cely que je quier verray.  
Jusqu'à l'église me traïray,  
G'y en devray ouïr nouvelle.

[Il va à eux.]



iii.j.c. Beaus seigneurs, la Vierge pucelle  
Vous doint joye ! je l'en suply.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Bien veingne ce herault joly !  
J'ay de sa venue grant plaisance.

FLEUR-DE-LIZ.

Seigneurs, vecy le roy de France  
Qui est près de ceste cité.  
Je me suis devant excité  
Pour la nouvelle venir dire.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Je regracie nostre Sire  
Qui a par sa grace amené  
A Reins, pour estre couronné,  
Le prince dez aultrez pluz hault.  
A son encontre aler nous fault,  
Autant le grant que le mineur.

LE DOYEN DE REINS.

Alons au-devant pour honneur  
Ly faire, comme il est raison ;  
Et le bienvengnant ly faisons  
Dedens Reins, sa cité de bien.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Fol. 6 recto. Doyen de Reins, vous parlez bien :  
En son encontre tost alons.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Advis m'est que nous devalonz  
Au murz de Reins, nous sommes contre ;

J'aperçoy genz en nostre encontre :  
Ce sont lez seigneurs de la ville,  
Qui au devant du roy nobille  
Viegnent, aincy qu'il appartient.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Noble roy, le Dieu qui soustient  
Le monde, vous doint voz desirz tous !  
Le très-bien venu soyez-vous  
En Reins, vostre bonne cité !

SAINT LOYS.

Je voy chascun qui excité  
Est en grant joye à ma venue ;  
En temps et lieu sera congneue  
La bonté de ce populaire.  
Se jamais ont de moy affaire,  
L'onneur leur sera remery.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Bien veignez-vous, roy seigneurly,  
A Reins, vostre manoir très-bel !

LE DOYEN DE REINS.

Crionz à haulte vois *Noel*,  
Chascun de bon cuer sans faintise,  
En alant jusquez à l'eglise  
Rendre gracez au Roy du ciel :  
*Noel, noel, noel, noel !*  
[Lez gens du parc trestous suivent, criant *Noel !*  
et ilz vont à l'eglise.]

SAINT LOYS.

Faire veil devant cest autel  
Une oroison du Roy très-hault.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Abé de Saint-Remy, il fault  
Aler la sainte ampole querre,  
Que vous tenez dessous la serre :  
C'est, je croy, le principal point  
Qu'il nous fault.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Vous ne faillez point,  
Il la faut avoir voirement ;  
Je la vais querre vistement,  
Expediez au residu.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Très-noble roy, j'ay entendu  
Que vous venez cy pour avoir  
Le saint sacre et recevoir  
Selon lez façonz et teneurz  
Que lez roys vos predecesseurz  
Ont fait depuiz le roy Clauvis.  
Sy nous respondes dont se adviz  
Et propos vous avez non faint  
D'estre cy sacré et enoint  
Devant tous ces seigneurz de bien.

SAINT LOYS.

Sire, tel est le propos mien.  
De le recevoir ne me exempte ;  
Pour estre sacré me presente,  
Present le grant et le menu.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Il vous fault despouller tout nu :  
C'est le premier qu'avez affaire.

SAINT LOYS.

Voulentiers, sire, de bon aire,

Se Dieu mon proeme doint joye.  
Sà ! tost que despoullé je soye,  
Sy recevré le sacrement.

LE SEIGNEUR DE COUCY, *vice camerarii*.

Vous le serez tout prestement,  
Sire, pas ad ce ne faurré.  
Vecy le retrait préparé :  
Entrez dedenz.

SAINT LOYS.

Vous dictiez bien.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS

Aporte le sainte ampole couverte de drap  
d'or, et deux torchez devant.

Or ça, beaus seigneurs, je revien ;  
Pas n'ay faicte dilacion.  
J'apporte la sainte unccion,  
Je la vous presente en ce lieu.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Or la mettez cy, de par Dieu !  
Nous en avons tantost affaire.  
Elle nous est trop neccessaire,  
C'est la clef de nostre besoingne.

SAINT LOYS.

Je suis nu, il fault que je soingne  
De me presenter aux prelas.  
— Seigneurs, vemelà haut et bas  
Nu : pensez de sur moy parffaïre  
Ce que vous debvez, sans meffaïre ;  
Car bien me plaist, je vous assure.

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Aucy ferons-nous tout en l'eure,  
Puisque requérir le venez.  
— Sus, beaux seigneurs, le roy prenez,  
Sy le me posez cy-dessus.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Nous ne ferons de ce reffus,  
Monseigneur, je le vous prometz.  
Sà prenez-le, je me submetz  
A m'y employer quant le fault.  
[Ilz montent le roy sur lez fons.]

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Entre nous aultres cler et hault  
Dechanterons la letanye  
A Jhesu-Crit le filz Marie,  
Nous en avonz bonne saison.  
*Kyrie leisson.*

LE DOYEN DE REINS, l'abé de Saint-  
Remy respond.

*Kyrie leyson.*

[Tant qu'ilz veulent, ilz chantent le letanie.]

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Sire roy, pensser vous debvez,  
Se bon memoire en vous avez,  
Pour quelle cause estes tenu  
Dessur cez fons-cy trestout nu :  
C'est, je veil que vous le sachez,  
Affin que bien vous congnoissiez  
Que nu en ce monde mortel  
Vous venitez, le cas est tel;  
Et n'aportastez nule rien  
Que le corps, vous le sçavez bien.

c 2

Je vous dy yci devant tous  
Qu'autant en emporterez-vous.  
Nu vintez, nu vous en yrez,  
Quelque rien n'en emporterez,  
Synon le bien ou le mal fait  
Qu'en ce monde-cy arez fait.  
Quant la mort nous vient assaillir,  
Qu'un drap pour nous ensevelir  
Ne nous fault de tous maulx du monde.

SAINT LOYS.

Vous parlez de noble faconde,  
Sire evesque, je vous escoute  
Très-voultiers, n'en faictes doubte.  
Je retendray ce que me dictiez,  
Affin d'en avoir lez meritez  
Lassus ou resgne sideré.

L'EVESQUE DE SUESSONS.

Escoutez que je vous diré,  
En parfaicte devocion.  
Voyez cy la sainte unccion  
Dont vous serez enoint yci  
Maintenant en ce saint lieu-cy.  
L'onccion est moult à priser,  
Dieu l'envoya pour baptiser  
Le noble roy Clauvis jadis :  
Ce fut le premier, je le diz,  
Chrestien de tous roys françoiz,  
Et à cely le Roy des roys  
Envoya en ung champ d'assur  
Trois fleurs de lis d'or, j'en suis seur,  
Par quoy creust la fleur de l'Eglise ;  
Et à saint Remy fut transmise  
Ceste onccion-cy et ce cresseme  
Pour ly donner le saint batesme,  
Par quoy depuis, en ensuivant

Fol. 7  
verso.

Fol. 7  
recto.

Ceste coustume et poursuivant,  
 Et faisant de ce [de] monstrance,  
 On enoint tous les roys de France  
 De ladicte onccion, pour voir.  
 Et pourtant, pour la recevoir  
 Bien et dignement sans meffaire,  
 Il vous convient lez sermens faire  
 Telz que chascun roy faire doit.

SAINT LOYS.

Je feray ce qui est de droit,  
 Sans y obvier nullement.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Vous promettez premierement  
 De garder le droit et franchise  
 De nostre mere sainte Eglise,  
 Que sa dignité ne perisse ;  
 Et promettez de [la] justice  
 Bien garder en toute saison,  
 Et de faire à chascun raison,  
 Autant au petit qu'au greigneur.  
 Vostre peuple grant et mineur  
 Paissyblement gouvernerez,  
 Et lez coustumes maintendrez  
 Que ont fait lez roys enciens.  
 Aucy de l'onccion que tiens  
 Vous oindré, quant vous promettrez  
 Que leaument vous aquiterez  
 Dez sermens que cy je declere,  
 Et que l'Eglise, nostre mere,  
 Vous garderez sur toute riens  
 Contre la fureur dez payens  
 Et contre crime d'heresie.

SAINT LOYS.

Sy feray-je, je vous affie ;  
 G'y ay la volenté encline.

S'il plaist à la Vierge begnigne,  
 J'acompliray ce que je diz  
 En cuer, en corpz, en fais, en diz.  
 Je veil acomplir ma promesse ;  
 Jamais au cuer n'aroye leessee,  
 Se j'estoye trouvé defaillant ;  
 Pas ne seroye homme vaillant  
 D'enffraindre j. tel hault serment ;  
 Mais volentiers et bonement  
 Ad ce que dictiez je m'acorde.  
 Des sermens très-bien me recorde,  
 Je les tendray à mon povoir.

Fol. 8  
recto.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Puisque je voy vostre vouloir  
 Abandonné à tout bien faire,  
 L'unccion arez, sans retraire,  
 Sur la teste premierement,  
 Ou non du Pere omnipotent,  
 Du Filz et du Saint-Esperit,  
 Qui en trinité resgne et vit  
 Lassus ès cieux en unité ;  
 Et puis en signe de verité,  
 Qui toujours doit en vous resgner,  
 Le sacre je vous veil donner  
 Secondement sur la poetrine,  
 Pour science avoir et doctrine  
 De bien garder vostre serment.  
 Vous sçavez que communement  
 En cest endroit gyt conscience :  
 On le voit par experience,  
 En especial quant on jure :  
 On met sa main, selon droiture,  
 Com on voit, en cest endroit-cy ;  
 Et quant on veut prier mercy  
 Au haultain Dieu pour lez pechez  
 De quoy on se sent entechez,

vj.c.

Ensy fiert par contriction :  
Pour ce g'y mettré onction,  
Aincy comme il est de coustume.

SAINT LOYS.

J'en loe Dieu, car je presume  
Que l'ay receu devotement.  
Par le bon amonestement  
Dont vous m'avés cy adverty,  
Du tout à Dieu suis converty  
Et remply de parfaicte joye.  
J'ay tout ce qu'avoir desiroye,  
Qui au salut me peut valoir.  
Dieu me doint et grace et vouloir  
De le garder sy saintement  
Et d'en user sy dignement  
En ce monde-cy transsitaire,  
Que je puisse aquerir la gloire  
Du royaulme de paradis !

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Oyez encor que je vous dis.  
Ceste chemise vestirez  
Et par ix. jours la porterez,  
Sans la devestir, jour ne nuit.

SAINT LOYS.

De la vestir point ne me nuit ;  
Sire, mon corps la vestira.  
[Il vest la chemise, et lez genz d'Eglise ly aident  
seulement.]

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Or ça, beaux seigneurs, il faurra  
Avoir lez paremens royaulx  
Pour le vestir, richex et beaulx,  
Telz comme à ung roy apartient.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Monseigneur, à vous plus ne tient,  
Velez-cy trestous aprestez ;  
Nous lez avonz cy aportés  
Avec nous.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

C'est très-bien fait  
Pour fin finale. S'il vous plait,  
Sire, donnez conssementens  
C'on vous veste cez vestemens,  
Qui sont de grande demonstrence ;  
Car il convient que difERENCE  
Et mutacion de vesteure  
Soit endroit vous, selon droiture,  
Pour plusieurs raisons que g'y metz.

SAINT LOYS.

A toute raison me submetz,  
De faire ce que doy n'obvyer.

[On ly vest l'abit royal.]

Faictes-moy la cerimonie  
Toute telle qu'elle doit estre.

L'EVEQUE DE SUESSONS.

Comme roy et seigneur et maistre,  
Ce ceptre-cy vous porterez  
En vostre main dextre, et arez  
En vray signe d'obedience  
C'on vous doit, et de reverence :  
C'est la raison pour quoy l'avez  
Et pour quoy porter le devez ;  
Pour honneur il vous est donné.  
Après vous serez couronné,  
Aincy qu'il affiert, bien et bel.

[Ilz le couronnent.]

Fol. 8  
verso.

Fol. 9  
recto.

Regraciez le Roy du ciel  
Et la douce vierge Marie.

SAINT LOYS.

De tout mon cuer les remercy  
Et leur requier en ceste place  
Qu'ilz me conferent de leur grace  
Que sy bien gouverne mon resgne  
Que lassus ou ciel, où Dieu resgne,  
Je puisse voler sans peril.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Amen, sire, aincy soit-il !  
Chascun de nous prier en doit.

[Le roy se lieve tout couronné et prest.]

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz, Jhesus loué en soit  
Du sacrement qu'avez receu !  
Aiez cuer devot et esmeu  
A tenir ce qu'avez promis,  
Quant Dieu par son vouloir a mis  
Sur vous telle magnificence.

SAINT LOYS.

Chiere mere, la digne Essence  
Soit graciée en tous endroiz !  
Mon peuple, en raison et en droit,  
Sera par moy entretenu,  
Autant le grant que le menu,  
S'il plaist à mon doulz Createur.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sa, seigneurs, sans plus de faveur  
Il fault, sans plus cy deviser,

Chascun au retour adviser.  
Le roy est sacré, Dieu mercy :  
Sy ne fault plus arrester cy.  
Nous avons à Paris à faire  
Ugne besoingne necessaire,  
C'on ne doit point laisser trainer.

LE CONTE DE LA MARCHE.

C'est bien dit. Il fault ordonner  
Du retour, c'est nostre meilleur.

LE SEIGNEUR DE CHASTEILLON.

Vous dictiez très-bien, monseigneur ;  
Sachons se le roy le vorra.  
— Très-cher sire, qui nous croyra,  
De ce lieu-cy nous partirons  
Et tout droit à Pariz yrons  
Pour adviser à vostre estat.

SAINT LOYS.

A ce ne metz-je nul debaz ;  
Penssonz de faire bref retour.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Archers, mettez-vous en atour ;  
Chascun soit à son droit rengé.

SAINT LOYS.

Seigneurs, de vous je prens congié  
Et de vos painnes vous mercy  
Tant que je puis, et regracie.  
Tous lez droiz que debvez avoir  
En mon sacre, sachés de voir  
Que je lez vous feray garder.

vij.c.

Fol. 10  
recto.

Ycy ne povonz plus tarder,  
Temps est qu'à Pariz radressonz.  
Vous, sire evesque de Suessonz,  
Serez de nostre grant conseil.  
Venez à la court, je le veil :  
Vostre conseil nous sera bon.

[L'evesque de Suessons doit oster la chape, la mitre, la crois, et venir en rochet à Paris avec le roy.]

L'EVESQUE DE SUESSONS.

A vostre gré, prince de non,  
Je vourroye obéir toujours.

LE CONNESTABLE.

Archers, devant, sans lons sejourz !  
Tirez trestout droit à Pariz.

LE DOYEN DE REINS.

Roy ayant dez aultrez le pris,  
Nous vous conduiront, s'il vous plect.

SAINT LOYS.

Seigneurs, faictez ce qu'il vous plect ;  
Rien, certez, ne me desplaira.

LE CONTE DE BLOIS.

Marchez devant. Là il faurra  
Estre à Pariz devant iij. jours.

[Les trompettes sonnent, et ilz marchent comme le tiers ou la moitié du parc, chacun en ordonnance.]

SAINT LOYS.\*

Seigneurs, demourez à sejour  
En ce lieu-yci, de par Dieu !

N'esloingnez point tant vostre lieu.  
Nous avonz jà fait voye grande.  
En vos prieres me commande  
Et pren congié atant de vous.

L'ABÉ DE SAINT-REMY DE REINS.

Prince, dez aultrez le plus doux,  
Dieu par sa grace vous conduise !

LE CONTE DE LA MARCHE.

Cheminne devant de grant guise,  
Et tirons à Pariz tout droit.

[Les trompettes sonnent, et ilz cheminnent j. tand'.]

LE CHANCELIER.

J'aperçoy le lieu que par droit  
On apelle la fleur de France :  
Entrer y fault par ordonnance  
Et en honneur hault et notable.

LE SEIGNEUR DE CHASTEILLON.\*

C'est bien dit, chancelier notable ;  
Comme dictiez, y entrerons.  
— Sonnez, menestriers et cleronz,  
A la bien revenue du roy.

[Ilz entrent à pié à trompettes et menestriez, et vont en leur eschauffant tous.]

SAINT LOYS.

Je gracy Dieu que je me voy  
Roy couronné dedens Paris.  
Affin que je ne soye repris  
De cely Dieu c'on doit cherir,  
Je feray conseillers querir  
Qui soient prudenz, discrez et sages,

Fol. 10  
recto.

\* En deux endroits de la marge on lit le mot *redietes*, écrit d'une main du temps.

Et vous prendrez sy qu'outrage  
Au peuple on ne face point.

LA ROYNE BLANCHE.

Entretenez toujours ce point,  
Beau filz ; car tant que le ferez,  
En la grace de Dieu serez  
Et du peuple pareillement.

SAINT LOYS.

Sy feray-je certainement,  
Mere, ne doubtez de cela ;  
Car s'en tout mon royaume y a  
Renommée d'un bon preudomme,  
J'envoyraye avant jusqu'à Romme  
Que je ne l'aye, c'est mon veil.

[Lez seigneurs doyvent estre à part, comme ilz  
estoyent au commencement.]

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Seigneurs et barons de conseil,  
Il nous fault aviser comment  
Pourrons tenir j. parlement.  
Nous avonz, vous le sçavez bien,  
j. roy de gracieux maintien,  
De tout vice, à mon advis, net ;  
Mais d'aage il est josnet :  
Par quoy nous devons miex pensser  
Au fait du royaume avancer,  
Que s'il estoit d'age parfait.

LE CONNESTABLE.

Seigneur de Nesle, tout le fait  
De cecy gist presque sur vous :  
Sy nous en raportonz à vous ;  
Car quant est au gouvernement

De ce royaume entierement,  
Certez, aprez madame Blanche,  
Vous estez le pont et la planche ;  
Vous povez faire et commander.  
Se le conseil voulez mander,  
Mandez lez prelas, les seigneurs,  
De ce royaume lez greigneurs,  
Affin que, chascun d'eux venu,  
Le conseil puist estre tenu  
D'eux et de vous assemblément.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Vous parlez bien et gentement,  
Connestable, à mon adviz ;  
Hui meilleur conseil je ne viz  
Que le vostre, par verité.

LE CHANCELIER.

Le connestable a bien dicté,  
On ne sçaroit consseiller miex.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sà mon, par le hault Roy dez cieulx !  
Je l'ay volentiers entendu.

Fol. 10  
verso.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Je pourvoyray au residu  
Pour aler au fait poursuivant.  
— Où es-tu, Pariz ? Vien avant.  
Il te faurra aler à Sens  
Vers j. homme garny de sens,  
Arcevesque de la cité ;  
Sy ly diraz qu'il est cité  
Pour estre au conseil en personne :  
La court en cest estat l'ordonne.  
Va tost, avise lez sentiers.



PARIS, ij<sup>e</sup> HERAULT.

Je le feray très-volentiers,  
Sire, sans longue demourée ;  
Mais dictiez-moy, s'il vous agrée,  
A ung vray mot déterminé,  
Quel jour ly sera assigné  
Par moy.

viiij.c.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

L'uitiesme de ce mois.  
Va tost, ne fais pas long demeure.

PARIS, ij<sup>e</sup> HERAULT.

A vostre congé, monseigneur ;  
Vous me verrez bien revenir.

[Il s'en va.]

Il me fault ce chemin tenir :  
C'est plain chemin, et sans peril.

[Il trotte.]

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Fleur-de-liz, auy te fault-il  
Aler l'evesque de Paris  
Saluer aincy qu'es apria,  
Et ly dis que point ne s'absente  
Qu'au conseil il ne se presente  
Au jour qui déterminé est.

FLEUR-DE-LIZ.

Monseigneur, g'y vois sans arrest,  
Je le vous amerrai tantot,

[Il s'en va.]

PARIS.

Marcher me fault plus que le trot  
Jusqu'à tant qu'à Sens je me treuve ;

Au chemin fault que je m'espreuve  
Pour aquerir honneur et pris.

FLEUR-DE-LIZ.

Je voy l'evesque de Paris,  
Il fault qu'onneur je ly observe.  
— Sir' evesque, Dieu vous preserve  
De tout mal et de tout peril !

L'EVEQUE DE PARIS.

Bien veigne le herault gentil  
Qui me fait telle reverence !

FLEUR-DE-LIZ.

Sire, tout le conseil de France  
M'envoye devers vous chau pas  
Vous dire que ne faillez pas  
A estre dimenche au conseil.

Fol. 11  
recto.

L'EVEQUE DE PARIS.

Herault, très-bien aler g'y veil.  
Dis-leur hardiment de par moy  
Qu'aincy que faire je [le] doy,  
Au conseil je me trouveray.

FLEUR-DE-LIZ.

De par vous bien je leur diray  
Et pronuncerai cler et hault.  
Adieu vous dy, aler m'en fault ;  
Ne sçay s'on a de moy afaire.

PARIS.

Il me fault dedenz Sens retraire,  
Sy exploiteray mon message.

[Il marche un peu.]

D

Je voy le prelat noble et sage  
 Pour qui je suis ycy venu ;  
 A ly, comme je suis tenu,  
 Me fault parler courtoisement.  
 — Noble prelat, Dieu qui ne ment  
 Vous maintiengne en prosperité !  
 Vers vous je me suis exité  
 De par mez maistrez et seigneurs ;  
 Du conseil françois lez greigneurs  
 Vous font jour assigner par moy  
 Qu'au notable conseil du roy  
 Vous vous trouvez dedenz huyt jours.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

Gentil herault, sanz nulz sejours,  
 Au jour que cy assigné m'as  
 Au conseil tu me trouveras,  
 Se je n'ay du corps incidence.

## PARIS.

Monseigneur, à vostre licence  
 Je m'en vois passer par Chalons.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

Sà, seigneurs, à Paris alons,  
 Je suis au conseil ajourné ;  
 Marchons, n'y ait plus sejourné :  
 Je ne veil pas dez desrains estre.

LE CHAPELAIN DE L'ARCEVESQUE DE  
SENS.

Bien me plaist, mon seigneur et maistre,  
 D'aler partout où vous plaira.  
 Marchez, le mien corpz vous suivra  
 Partout où aler vous vourrez ;

De nous trestouz servy serez  
 Bonnement, je le vous assure.  
 [Ilz s'en vont.]

## L'EVEQUE DE PARIS.

Alons au conseil, il est heure.  
 — Sà, mez chapelainz et mez gens,  
 Soyez tous près et diligens  
 Pour me suir jusqu'à la court ;  
 Car je sçay bien qu'en terme court  
 Conseil royal il y ara.

Fol. 11  
verso.

## LE SECRETAIRE DE L'EVEQUE DE PARIS.

Toute vostre court vous suivra,  
 Monseigneur, je le vous affye,  
 Affin d'onneur et compaignie  
 Vous faire, comme raison est.  
 Voulez la mulle ?

## L'EVEQUE DE PARIS.

Bien me plaist \*  
 D'aler à pié : le temps est bel.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

A Paris sommez ; vers l'ostel  
 Du roy Loys traire me veil.  
 Là y ara grant apareil  
 De gens de grant auctorité.

## L'EVEQUE DE PARIS.

Seigneurs, je pry la Trinité  
 Qu'elle vous doint plaisir parfait.  
 Le roy Loys est-il en hait ?  
 Ly est-il venu rien que bien ?

\* On lit en marge : " S'il vent aler à la mule, le secretaire dit ceste ligne :  
 LE SECRETAIRE.— Velacy, sire, en harnaz."

LE CHANCELIER.

Il est haïté, seigneur de bien ;  
Il n'est de nul mal detenu.  
Puisque ceanz estez venu,  
Vous le verrez, mon seigneur doux.  
Venez vous soir avecques nous,  
De tant d'onneurs faictes défaut.

[Il se va seoir.]

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Les seigneurs saluer me fault,  
Puisque j'ay finé mon travail.  
— Dieu gard lez seigneurs du conseil  
Que je voy cy-endroit presens !

LE MAISTRE D'OSTEL.

Bien veignez, monseigneur de Sens ;  
Venez vous soir, n'atargez mie.

[Il se va seoir.]

L'ARCEVESQUE DE SENS.

ix.c. Dictiez-moy, et je vous emprie,  
Comment le faict le vaillant roy.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Il le faict bien, comme je croy,  
Il passe temps avec madame  
Sa mere ; la notable fame  
Ly aprent toujours quelque bien.  
[Ilz s'ascent, tous lez evesques ou milieu, comme  
presidens.]

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Or ça, seigneurs, vous sçavez bien  
Que nous avionz disposé  
Très jà pieça et proposé  
Qu'en conseil nous assemblerions

Concordement, et traicterions  
Du fait et du gouvernement  
De ce royaume.

Fol. 12  
recto.

LE CONTE DE BLOIS.

Vrayement  
Aincy fut-il, bien le sçavons.  
Puisque bons conseillers avons,  
Visons aux principaux espois.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

C'est bien parlé, conte de Blois ;  
Voz parolez, certez, sont fermez.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Nesle, metez le caz en termez.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Parlez, s'il vous plect, chancelier.

LE CHANCELIER.

Comme principal conseiller,  
Vous entamerez la matiere.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Par vostre command et priere  
Je proposeray devant vous.  
— Seigneurs, vous sçavez bien trestous  
Que Loys, nostre roy nouvel,  
A esté à Reins bien et bel  
Sacré, certez, bien et deument :  
Or a-il assez seurement  
Maintien et grande congnoissance ;  
Il est de belle corporance  
Et maintien, car dire je puis  
Qu'il est homme comme je suis.

D 2

Il est beau compaignon et droit:  
 Sy me semble adviz qui voudroit,  
 Que bon seroit c'on disposast  
 Ensemble et c'on advisast  
 Comment il seroit marié  
 Et en mariage lié;  
 Mais c'on ly trovast ugne fame  
 Convenable à ly, et grant dame,  
 Comme il affiert à sa personne.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

Vostre opinion est très-bonne,  
 Seigneur de Nesle très-gentil;  
 Car, certez, ce seroit peril,  
 Qui trop dommageable seroit,  
 Se le royaulme demouroit  
 Sans royalle succession.  
 Bon seroit sans dilacion  
 En parler à la royne Blanche.

## L'EVEQUE DE PARIS.

Se du roy ne sourt quelque branche  
 Qui aprez sa mort nous regente,  
 La chose ne sera pas gente;  
 Car se le Roy du firmament  
 Faisoit jà son commandement  
 De cely dont nous devisons,  
 On pourroit voir divisions.  
 Quelque seigneur se leveroit,  
 Par quoy le royaulme pourroit  
 Estre de gens estranges pris.

## LE CHANCELIER.

Certes, monseigneur, c'est bien pris;  
 Vous donnez très-vallant conseil.

De vostre part tant me veil,  
 Car la vostre parole sonne  
 Sy bien que peut dire personne,  
 Au mains selon ce qu'il m'en semble.  
 Alons devers la royne ensemble,  
 Affin que le fait on avance.

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Dire ly en fault l'ordonnance,  
 Et ly monstrier par motz bien pris  
 Lez domagez et lez perilz  
 Qui seroyent en ceste contrée,  
 S'il mouroit sans avoir lignée:  
 Il est mortel comme nous sommes,  
 Et tous nous sommes mortelz hommes;  
 Point ne sçavons quant nous mourrons.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

Nous tous vers la royne yrons  
 En sçavoir son opinion:  
 C'est le miex que nous y alon.  
 Ell' est seans en quelque lieu:  
 Parlons à elle ou non de Dieu;  
 Je sçay de vray qu'el n'est pas loing.

## L'EVEQUE DE SUESSONS.

Nous prendrions pour neant soing  
 D'y parler, se nous n'avisions  
 Quelle dame nous ly pourrions  
 Faire avoir; car certainement  
 C'est le premier commencement  
 De quoy il nous fault pourveoir.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Je cuide bien, à mon sçavoir,  
 Bien pensser où on trouveroit

Telle dame qui ly fauroit,  
S'on y alloit par bon arroy.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Est-elle point fille de roy,  
Ou yssue de baronnie ?

LE SEIGNEUR DE NESLE.

El n'est pas, je vous certifie,  
Fille à roy, sy haut pas ne monte ;  
Mais elle est fille d'un grant conte,  
Qui est yssu de grant noblesse  
Et d'aussi bonne gentillesse  
Et d'aussi cent lieux en la ronde.  
La dame est de belle faconde,  
Sage, prudent, noblement née,  
Et sy est bien moriginée ;  
Je n'en sçay encor ugne telle.

LE CONTE DE BLOIS.

Nommez-nous-la dont : qui est-elle ?  
Son non ? et on advisera  
Par le conseil se ce sera  
Pour le royaume chose utile  
Et prouffitable.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

C'est la fille  
Du noble conte de Prouvence.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

En verité, messire, et en ce  
Que dictiez n'y a que tout bien :  
La dame est de noble maintien ;  
Je congnois bien où elle habite ;

On l'a apellé *Marguerite*,  
Je m'en advise maintenant.  
Or procedons au remenant,  
Sans plus perdre nostre parler.\*

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Il n'y a plus que de parler  
A la royne, sy sçarons  
S'au surplus nous procederons ;  
Sans elle nous ne faisons rien.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Chastillon, vous dictiez très-bien :  
Alonz donques parler à elle.

[Il vont à la royne Blanche, sans descendre.]

Madame, la Vierge pucelle  
Vous veille tenir en sa grace !

LA ROYNE BLANCHE.

Mez seigneurz, et vous aussy face !  
Je l'en prie par sa douceur.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Comment se porte monseigneur  
Le roy Loys, vostre beau filz ?

LA ROYNE BLANCHE.

Il se porte bien, Dieu mercys :  
Loé en soit nostre Seigneur !  
Il est avec son confesseur,  
Où il aprent quelque doctrine.  
Je suis bien aise qu'il s'encline  
A bien faire, car très-grant bien  
Sera, aincy comme je tien,  
Pour le royaume dez François.

\* Ici on lit encore en marge : *Red'*, c'est-à-dire *Redictes*.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Dame, nous trestous d'une voiz  
Sommes par devers vous venus,  
Aincy que nous sommes tenuz ;  
Sy vous dironz, sans remanoir,  
Se c'est vostre gré et vouloir  
Qui nous amainne par deçà.

LA ROYNE BLANCHE.

Or dictez ce qu'il vous plaira,  
Seigneurs, car de bon cuer, sans yre,  
J'orray ce que me vorrez dire ;  
Car je sçay qu'à vostre pouvoir  
Ne direz chose dont doloir  
Je me doye en nulle magniere.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Très-noble dame, la matere  
Pour laquelle vers vous venons  
Est telle : advisé [nous] avons  
Que Loys, vostre filz greigneur,  
Qui est nostre roy et seigneur,  
Vient d'or en avant en bel age :  
Sy fust bon que par mariage  
Prist fame ; car je vous affye  
C'on ne scet de mort ou de vie,  
Et ce seroit trop grant ennuy  
Se ce noble royaume-cy  
Aprez sa vie définée  
Demouroit sans avoir lignée :  
Il en pourroit grant mal venir.

L'EVESQUE DE PARIS.

Qui mon conseil vourra tenir,  
Guere n'y ara delayé  
De temps qu'il ne soit marié ;

Car il pourra avoir tel dame  
Espousée, dont le royame  
Porté et soustenu sera  
Toutez fois que besoing sera,\*  
Et sy pourra en mariage  
Avoir lignée noble et sage  
Pour le royaume maintenir.

Fol. 14  
recto.

LA ROYNE BLANCHE.

Seigneurs, bien me veul assentir  
A ce que cy vous proposez ;  
Mais je vous suply, advisez  
Ugne dame bien renommée  
Qui soit de bien noble lignée  
Et à ly pareille de meurs ;  
Car je vous affy, beaus seigneurs,  
Se n'estoit pour lignée avoir,  
Il ne seroit de mon vouloir  
Marié.

L'EVESQUE DE SUESSONS.

En verité, madame,  
Ce sera le bien du royame ;  
Et quant le peuple le sara,  
Creez qu'il s'en resjouira.  
De ce ne me doubte-je point :  
Sy vous pry, advisonz le point,  
Comment marié il sera,  
Quant exploité on y ara,  
A ugne dame belle et bonne.

LA ROYNE BLANCHE.

Ma volenté bien s'y adonne,  
Qui querra fame à ly pareille,  
Qui le plaisir Dieu du tout veille,

\* Ici on lit encore en marge un signe qui paraît signifier *Redictes*. On le retrouve aux folios 15 recto et verso, 17 recto, 19 recto et verso, 22 recto et verso, 24 recto, 26 verso, &c.

xj.c. Belle, bonne, sage, prudente,  
Qui ait à servir Dieu entente  
Et hante volentiers l'esglise.  
Je vous prie qu'on en devise  
Ugne qui ait celle prudence.

## LE CHANCELIER.

La fille au conte de Prouvence  
Est une très-notable dame,  
Sage, prudente et sans diffame,  
Et bien noble, assez le sçavez.  
Sez parenz sont haultement nez :  
Sy est mon advis et me semble  
Que, se nous lez povionz ensemble  
Joindre, ce seroit mout grant joye.  
Il n'y a pas de cy grant voye,  
Ilz sont nos voisins et amis.  
Nous en avionz jà pris advis,  
Car le pere est seigneur gentil.

## LA ROYNE BLANCHE.

Fol. 14  
verso. Je pry à Dieu que de peril  
Le gart : il est seigneur de bien.  
J'ay, longtemps a, de son maintien  
Ouy parler. C'est j. seigneur,  
Certez, qui est garny d'onneur ;  
Et aroye joye en mon courage  
Que Loys eust par mariage  
Sa fille, car je suis bien seure  
Que la fille est prudente et meure.  
Pour tant à Loys le dirons  
Et, selon que de ly orrons,  
Nous ferons trestous tel debvoir  
Que nous la ly ferons avoir.  
Nous ne pourrions miex choisir.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Dame, se c'est vostre plaisir,

Alez luy faire la requeste ;  
Car, certez, elle est bien honneste.  
Elle ne ly desplaira jà,  
Chascun de nous ly monstrera  
Comment c'est belle chose et sage  
De bien maintenir mariage ;  
Et pour la grant amour de vous,  
Il optemperera à nous,  
Car il ne voudroit vous desdire.

## LA ROYNE BLANCHE.

Or ly alons la chose dire,  
Il nous dira sa volenté.  
— Beau filz, je pry la Trinité  
Qu'elle vous tiengne en saine vie,  
Et vostre bonne compaignie,  
Autant lez petis que lez grans.  
Beau filz, lez barons sont engrans,  
Mais que ce soit vostre plaisir,  
De parler à vous par loisir,  
Et moy aussey bien à eux.

## SAINT LOYS.

Volentiers, mere, si m'aïst Diex.  
Entrent dedenz, on les orra.

## LA ROYNE BLANCHE.

Seigneurs, entrez quant vous plaira,  
Le roy le veult.

## L'ARCEVESQUE DE SENS.

Ycely Dieu  
Qui tient de paradis le lieu,  
Sire roy, croisse vos honneurs !

[Ycy doit jouer le personnage de saint Loys ung  
homme, et devant jusqu'à cy j. enfant comme  
de xij. ans.]

SAINT LOYS.

Bien soyez-vous venus, seigneurs !  
Nous voulez-vous dire nouvelles ?

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Fol. 15  
recto.

Oy, sire, bonnes et belles.  
Nous tous avons, c'est chose clere,  
Avec madame vostre mere,  
Advisé que très-bon usage  
Fust que prissez par mariage  
Ugne dame de grant valeur ;  
Car, certez, ce seroit doleur  
S'aprez la fin de vostre vie  
Ne laissiez royalle lignye  
Qui peust regenter la couronne.

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz, l'opinion est bonne.  
S'elle vous venoit à plaisir,  
J'en aroye mout grant desir,  
Car Dieu ordonna mariage :  
Pour ce, se c'est vostre courage  
D'y entrer, filz, je vous supplie  
Que vous ne m'escondisez mie ;  
Mais veillez la nostre priere  
Ouir de voutenté entiere,  
Car le conseil est très-leal.

SAINT LOYS.

Mere, vous ne dictiez pas mal :  
Je me veil très-bien acorder  
Ad ce que vourrez commander ;  
Mais s'il est que de mariage  
Vous me voulez mettre ou servage,  
Quel dame avez-vous advisée  
Qui sera ma fame espousée ?  
Car, certez, se me marioye,

Ugne bonne fille voudroye  
Avoir qui fust de bonne vie.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Monseigneur, je vous certifie  
Qu'ugne en sçavonz de prudence.  
Le noble conte de Provence  
A ugne belle dame à fille,  
A oultrance belle et habille,  
Bonne, gente, certez, et sage.  
Se la voulez par mariage  
Prendre, sire, vous ferez bien,  
Car elle est d'un très-beau maintien ;  
Elle est digne d'avoir j. roy.

LE ROYNE BLANCHE.

Beau filz, par la foy que vous doy,  
Il est aincy que le vous conte.  
Son pere est ung bien noble conte  
Et vaillant et de belle vie ;  
Et la fille, je vous affye,  
Aincy comme dient plusieurs,  
Enssuit le pere en bonnez meurz :  
Sy vous dy, beau filz, et diré  
Que vous en serez bien paré ;  
Et, d'autre part, mon enfant doulx,  
Elle sera bien parée de vous.  
J'en suis aucy bien desirant.

xij.c.

Fol. 15  
verso.

SAINT LOYS.

Mere, de vous je sçay bien tant  
Que vous ne m'en voudriez pas  
Consseiller chose haut ne bas  
Qui me peust tourner à nul blasme  
N'à dommage de mon royaume ;  
Et puisqu'aincy est, desormais



A vous et à eux m'en submetz  
Et m'accord et accordé  
Que je soye donc marié :  
Sy vous fault, sans longue saison,  
Envoyer là seigneurs de non  
Qui de par vous et de par moy  
Requerront par très-noble arroy  
La belle au gracieux maintien ;  
Car comme j'entens, el vault bien  
C'on y envoie noble gent.

LA ROYNE BLANCHE.

C'est très-bien dit, mon enfant gent.  
Au plaisir de Dieu nous l'arons.  
Vecy dez notablez barons,  
Qui pour le bien de la couronne  
Et l'onneur de vostre personne  
S'y employeront, comme je tien.

SAINT LOYS.

Chere mere, comme je tien ;  
Mais je veil que j. homme d'Eglise  
De nostre conseil lez conduise,  
Et au fait ainssy me consens ;  
A vostre gré je m'en presens,  
J'en feray comme il vous plaira.

LA ROYNE BLANCHE.

Monseigneur de Sens, il faurra  
Qu'en l'embassade vous alez  
En Prouvence, et que parlez  
Au conte, le seigneur habille,  
Pour voir mon s'il vourra sa fille  
Donner à mon enfant Loys.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Certez, dame, bien estre esjouis

Debvront touz ceux de la Province,  
Quant sy haut et notable prince  
Prie leur fille de mariage.  
J'en feray très-bien le message  
A la dame, qui est tant belle.

Fol. 16  
recto.

LA ROYNE BLANCHE.

Je croy que le seigneur de Nesle  
Yra avec vous volentiers.  
Aussy feront cez chevaliers,  
Qui sont seigneurs de noble arroy.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Pour l'onneur de vous et du roy,  
Chere dame, très-volentiers  
Nous entreprendronz lez sentiers  
Pour aler de cy en Provence,  
Et le fait par bonne ordonnance,  
Selon la vostre intencion,  
Trestout le miex que nous pourrons.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Dame, nous nous y emploirons  
Sy bien que contente en serez.  
Quant temps sera et vous vouldrez,  
Nous entreprendronz le voyage,  
Et à la dame noble et sage  
Qui, se Dieu plaist, en ce royame  
Sera nostre maistresse et dame,  
Le roy bien recommanderons,  
Et, sy plaist à Dieu, tant ferons  
Que l'emprise sera parfaicte.

LA ROYNE BLANCHE.

Certes, seigneurs, bien me haicte  
Vostre responce gracieuse.

E

Vous me ferez forment joyeuse  
 Se vous me raportez nouvelle  
 De la dame, qui me soit belle ;  
 Mon cuer en aroit très-grant joie.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Temps est que nous mettonz en voye,  
 Seigneurs, pour ad ce proceder.  
 Penssons de mouvoir sans tarder,  
 Et emportonz signifiante  
 Que sonmez dez partyez de France,  
 Affin que le conte de pris  
 Ad ce que nous avons empris  
 Soit plus enclin ; [il] le fault.

SAINT LOYS.

Fleur-de-lis, mon gentil herault,  
 Vous y conduira par honneur,  
 Lequel au notable seigneur  
 Fera la salutation,  
 Aincy comme il est de raison ;  
 De ce n'est-il pas aprentis.

FLEUR-DE-LIS.

Cher sire, de bon apetis  
 Et bon cuer yray avec eux,  
 Et seray engrant et soingneux  
 De faire le miex mon debvoir  
 Que je pourray à mon povoir,  
 En gardant toujours vostre honneur.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

A vostre congé, monseigneur,  
 En alons vostre plaisir faire.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Penssons de partir sans demeure  
 A vostre, &c.

xiiij.c.

SAINT LOYS.

Jhesu-Crist, nostre curateur,  
 Vous veille garder de contraire !

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

A vostre congé, monseigneur,  
 En alons vostre plaisir faire.  
 [Ilz s'en vont.]

FLEUR-DE-LIS.

De ceste part-cy nous fault traire,  
 Car c'est vostre plus droit chemin.  
 A la frecheur de ce matin  
 Nostre voye s'expedira.

LA ROYNE BLANCHE.

Mon beau filz Loys, il faurra  
 Desormais comme vous croissez  
 En corps, aussy que vous pensez  
 De croistre aucy en bonnez meurs.  
 Et n'ayez point lez v sens meurs  
 Ne enclinez à nul peché ;  
 Car quant on y est aleché  
 Et couché en ceste orde pouldre,  
 A paine s'en peut-on resoudre,  
 Se ce n'est par vertu divine.  
 Cely qui fait peché s'encline  
 Au deable de deception.  
 Toute la retribution  
 De peché mortel c'est la mort,  
 Saint Pol le dit en son epitre.

Fol. 16  
 verso.

SAINT LOYS.

Mere, je garderay ce titre  
Tant qu'en ce monde je vivray :  
De peché je me garderay,  
J'ay le cuer ferme à cela.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Fol. 17  
recto.

Advis m'est que j'aperçoys là  
Lez tours et donjons de Prouvence.  
Entrer y fault. Sus ! c'on s'avance  
Sans plus faire dilacion.  
Je voy le conte de renon,  
Qui est en sa magnificence.  
— Heraut, de par le roy de France  
Le salue, nous le voulons,  
Et puis à ly nous parlerons  
Du fait que le roy nous a dit.

FLEUR-DE-LIS.

Il sera fait sans contredit :  
Devant ly presenter me voiz.  
— Sire conte, le Roy dez roys  
Vous gard de mal et de grevance !  
De par le noble roy de France  
Je vous salue à très-grant joye,  
Lequel par devers vous envoie  
L'embassade que vous voyés.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Seigneurs, les bienvenuz soyez !  
Montés en haut, n'atargez mie,  
Et se me dictiez, je vous prie,  
Comment le fait le roy Loys,  
Le noble jeusne roy de pris.  
Est-il sain et dru ?

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Oy, sire,  
Et sachez que fort il desire  
D'estre vostre amy très-parfait,  
Come orrez, se est vostre hait.  
Pour le bien qu'a de vous ouy  
Et de la vostre fille aucy,  
Il nous a devers vous transmis,  
Comme ses très-leaus amis,  
Pour j. point que nous vous dironz.

LE CONTE DE PROUVENCE.

A vostre venue buvons,  
Et puis bien vorray escouter  
Ce qu'il vous plaira nous conter.  
C'est mon amy, on le peut croire.  
— Chevaliers, donnez-nous à boyre  
De tel vin come vous sçavés  
Qu'il faut à seigneurs honnourer ;  
Faictiez bien tost sans nul demeur  
Nous avoir de tout [le] meilleur  
De ceans.

LE PREMIER DE PROUVENCE.

Sire, volentiers ;  
Assez en a en vos seliers  
Pour en avoir de plusieurs crus.  
Vecy de bon vin de Tournus.  
— Beaus seigneurs, bien m'en povez  
croire,  
Onc vin plus amoureux à boire  
Ne fut, certez, que cestuy est.

Fol. 17  
verso.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Verssez à boire sans arrest,  
Affin que nous en essayon.  
— Buvez, beaus seigneurs.

E 2

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Par raison  
Vous devez boire, ce me semble.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Sauf vostre honneur.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Buyonz ensemble,  
Sire, puisque c'est vostre veil.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Or sus, de par Dieu ! je le veil,  
A vostre plaisir je me tiens.

[Ilz boyvent.]

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sire conte, de voz baus biens  
Humblement vous remercions ;  
Mais s'il vous plaist, nous vous dironz  
Le fait et la cause pourquoy  
Venonz cy de par nostre roy :  
Car, certez, mon noble seigneur,  
Nous venons pour très-grant honneur  
Vous faire, bien l'entendrés, sire.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Dictez ce qu'il vous plaira dire,  
Voulientiers vous escouteray.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Monseigneur, certez, il est vray  
Que le roy de France à qui sommes,  
Par le conseil de plusieurs hommes

Dez plus sagez de son bernage,  
Veut prendre fame en mariage  
Qui soit de bien noble lieu née,  
A celle fin qu'il ait lignée  
Qui puisse obtenir la couronne  
Apréz ly, comme droit l'ordonne.  
Or est aincy, mon très-chier sire  
Qu'il a oy compter et dire  
Qu'avez ugne très-belle fille  
De bonnez meurs, jesusne et habille  
Et bien digne d'avoir j. prince :  
Pourquoy en yceste province  
Nous a transmis et envoyez,  
Aincy comme vous le voyez,  
Pour vous prier et requérir,  
Se c'est vostre gré et plaisir  
De vostre fille abandonner,  
A mariage que donner  
Ly veuillez ; car sans vous ruser,  
Il a vouloir de l'espouser :  
Ces seigneurs le scevent trestous.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Seigneurs, le roy Loys et vous  
Je mercye de tout mon cuer,  
Quant la mienne fille à sa suer  
Et à sa fame veoit requerre.  
Le cuer de joye sy m'en serre ;  
Mais ugne chose je regarde,  
A laquelle je prens bien garde :  
C'est le plus noble roy qui soit  
En ce monde mortel par droit ;  
Et plusieurs enverz, ce scet-on,  
Meuvent en bien peu d'achaison :  
Pour ce, certez, feroye doubte,  
Se ma fille en sy hault lieu boute,  
Que quelque chose advenir peust

Fol. 18  
recto.

Qu'à mon gré, certez, pas ne fust :  
 Sy aray-je d'un mariage  
 Joye parfaicte en mon courage ;  
 Mais entre eux deux, selon raison,  
 N'y a point de comparaison  
 Ne de puissance ne d'avoir.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Vous ne pourrez que miex valoir,  
 Monseigneur, de ce je me vente ;  
 Se de la marier entente  
 Avés, vous ne povez miex faire  
 De la luy donner sans retraire :  
 Sy sachez n'y ait arresté  
 De la fille la voulenté,  
 Et aussy s'à sa mere il plaist ;  
 Car la voulenté du roy est  
 De la prendre par mariage.

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Voulentiers sçaray son courage,  
 Foy que je doy à Dieu mon pere.  
 Elle s'esbat avec sa mere,  
 Le fait leur sera tost conté.  
 — Dame, Dieu vous gard en santé,  
 Et vous aussy, ma fille belle !  
 Il est venu grosse nouvelle,  
 Dont j'ay le cuer mout resjouy.

## LA CONTESSE DE PROUVENCE.

Monseigneur, qu'avés-vous ouy  
 De nouveau, qui tant vous resjoye ?

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Nous devons trestous avoir joye  
 En nos cuers, et très-grant deliz :

Loys, le roy dez fleurs de liz,  
 Envoye sez ambassadeurs  
 Par devers nous en grans honneurs,  
 Disans que nostre fille prie  
 Pour estre sa fame et amye :  
 Pour tant toutez deux me direz  
 Ce qu'en faire vous en vourrez.  
 — Ma fille, je vous fais sçavoir,  
 Plus noble ne vous peut avoir  
 Que luy ; car sur tous aultrez rois  
 Il a de noblesse la vois.  
 Vous serez, pour estre sa fame,  
 Royne du plus noble royame  
 Qui soit dessous les chrestiens.

## MARGUERITE, FILLE DE CONTE DE PROUVENCE.

Pere, je le mercy des biens  
 Et dez honneurs qu'il me presente.  
 Je n'avoye point encor entente  
 Ne vouloir de moy marier ;  
 Mais pas ne veil contrarier  
 Que ne veille faire et tenir  
 Vostre gré, sans moy retenir ;  
 Car, certes, vostre voulenté  
 Est la mienne en verité,  
 Je ne vous en desdiray jà.

## LA CONTESSE DE PROUVENCE.

Fille, nostre honneur en sera  
 Fort creu, s'à mary le prenez  
 Et s'à seigneur le retenez.  
 Il n'y a prince sy puissant  
 En ce monde, tant qu'il est grant,  
 Qui ne fist grant joye et grant feste,  
 S'un tel roy luy faisoit requeste  
 Sy honneste comme il nous fait.

MARGUERITE, FILLE DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Madame, point ne m'en desplait  
En quelque estat ne desplaira.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Fol. 19  
recto.

Ma belle fille, il fauldra  
Rendre ugne certainne responce  
Aux seigneurs qui telle semonce  
Vous font ; car ilz ont pris grant painne  
A venir de contrée loingtaine  
Ycy vous cest honneur faire :  
Sy vous prie que sans retraire,  
S'à ce fait vous voulez entendre,  
Que le me disez sans actendre ;  
Car se vostre gré y estoit,  
Mon cuer très-joyeux en seroit :  
Sy vous pry, faictez mon desir.

MARGUERITE, FILLE DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Pere, quant c'est vostre plaisir,  
Par raison ce doit le mien estre.  
J'acorde qu'à mary et maistre  
Je le preingne et à seigneur,  
Puisqu'il luy plect sy grant honneur  
De sa grace moy presenter.

LE CONTE DE PROUVENCE.

C'est bien dit, or l'alons conter  
Aux barons qui cy venus sont.  
Je sçay bien que joyeux seront,  
Quant sçaront vostre voulenté.  
— Seigneurs barons, en verité  
J'ay sceu le vouloir de ma fille,

Que voyez cy, gente et habille.  
Elle, comme enfant de bon aire,  
S'acorde à mon plaisir faire :  
Loué en soit Nostre Seigneur !

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Belle, pour vostre grant honneur  
Sommez de France la nommée  
Arrivez en ceste contrée,  
Affin, s'à vostre pere et mere  
Et à vous aussy, dame chere,  
Plest, que soyez nostre princesse,  
Nostre dame et nostre maistresse ;  
Car Loys, le bon jeusne roy,  
Qui de France tient tout l'arroy,  
A de vostre amour grant envie.

MARGUERITE, FILLE DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Luy et vous tous je remercy  
Du bien que vous me presentez.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Or çà, ma fille, or entendez.  
Je sçay bien vostre voulenté :  
Sy n'y ara plus arresté  
Que ce prelat ne vous fiance  
A [quelqu']ung pour le roy de France,  
Qui ayme tant et moy et vous.  
— Seigneurs, auquel d'entre vous tous  
Acorderons-nous Marguerite,  
Que le roy de France a eslite  
Et chosie pour estre sa fame ?

Fol. 19  
verso.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Sire, j'acorderay la dame  
A ce seigneur qu'est cy present.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Pour l'onneur du prince très-gent  
Qui ycy nous a fait venir,  
Expediés de parvenir  
A nostre fait ; plus n'atendez.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Ma belle fille, or entendés  
Et m'escoutez bien, je vous pry.  
Baillés à ce seigneur ycy  
[Il prent leur deux mainz.]  
La main, et entendez à moy.  
— Vous, sire, ou non du noble roy  
Loys, qui est seigneur d'eslite,  
Promettez cy à Marguerite  
Qu'à sa fame et à son espouse  
La prendra de penssée joyeuse.  
S'aincy luy voulez acorder,  
Dietez-le cy sans plus tarder,  
Et sy ne me desdietez point.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sire, je l'acorde en ce point  
De bon cuer volontairement.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Et vous, dame, pareillement  
Au bon roy Loys promettrez  
Qu'à mary vous le recevrez  
Moyennans toutez lez devises  
Qui de part et d'autre sont misez.  
Dietes-m'en vostre voulenté.

MARGUERITE.

Je l'acorde aincy en verité,  
Et si le prometz en ce lieu.

LE CONTE DE PROVENCE.

Or ce puist estre en l'eure Dieu,  
Qui veille le fait ordonner !  
Faictes les menestriers sonner  
Joyeusement, car grant joye ay ;  
Faire habis de magnificence,  
Affin quant ès parties de France  
Il nous faurra marier ma fille,  
Que chacun soit en point habille  
Et honneste comme il affiert  
Et que la chose le requiert,  
Car aux nopcez de mon enfant  
Et de Loys, le prince grant,  
Veil que soyonz tous en estat.

Fol. 20  
recto.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Sire, sans faire lonc debat  
Je feray pour grans et petis  
Faire robez et beaus habiz  
De draps d'or et de draps de soye,  
Pour à la feste mener joye ;  
Car tart m'est de voir la journée  
Qu'en France nous façons tourner.  
Nous la debvonz tous desirer,  
Quant vers [ung] tel prince adherer  
Nous fault, qui est de tel arroy.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Il nous faurra mander au roy,  
Nostre sire, que pour sa fame  
Il ara la notable dame  
Qu'il nous a envoyée querre,  
Et que bref verra en sa terre  
La très-amoureuse personne.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Certez, l'opinion est bonne.

Envoyer y faut sans deffault  
 Fleur-de-liz, son gentil herault ;  
 Car il comptera bien au roy  
 Toute la magniere et l'arroy  
 Du fait, je n'en fais point de doubte.  
 — Fleur-de-liz, vien çà et m'escoute.  
 En France te fault retourner  
 Legerement, sans sejourner,  
 Dire au roy que la damoiselle  
 Et très-gracieuse pucelle  
 Luy est donnée en mariage  
 De par son pere noble et sage ;  
 Et nous sera, sans rien desdire,  
 Acordé, comme pourras dire,  
 Ce que luy avons commandé.

## FLEUR-DE-LIS.

Sire, n'y ara plus tardé  
 Que tantost vers ly je ne soye.  
 Je m'en vois commencer ma voye,  
 En bref temps vers ly je seray.

[Il s'en va.]

Fol. 20  
verso.

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Seigneurs, vous estez, je le sçay,  
 Venuz ycy pour recevoir  
 Ma fille : sy nous fault pourvoir,  
 Pour la chose à fin demener,  
 Qu'en France la puissonz mener,  
 Sy que chacun en soit delivre.  
 Très-maintenant je la vous livre,  
 Faire en povez par vostre octroy.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Vaillant sire, je la reçoï  
 Ou non de Loys, son amy,

## MARGUERITE.

Mon très-doux pere, je vous pry,  
 Et vous, ma douce mere aucy,  
 Que vous me facez compaignie  
 Jusqu'en France, ou de soucy  
 Sera mon povre cuer noircy  
 Et ma vie sera transsyé.  
 Certez, onquez mais en ma vie  
 Ne me trouvé sy esbahie  
 Que je me trouve maintenant.  
 Se de vous je fais departye,  
 Ma joye sera amortie ;  
 Rien ne conte du remenant.

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Fille, n'alez plus souspirant ;  
 Car, certez, avec vous yray  
 Et à vostre amy vous merray,  
 Qui de vous voir ara grant joye.  
 — Seigneurs et damez, sus en voye  
 Nous mettonz tous par ordonnance,  
 Sy yrons voir le roy de France  
 Et trestoute sa noble gent.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Sà, le chariot prestement  
 Pour mettre cez dames d'onneur !

## LE CHARTIER.

Veley tout prest, monseigneur.  
 Et lez chevaux tous atellez.  
 Metez-lez ens quant vous voulez,  
 Et je troteray le sentier.



LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE PROUVENCE.

Tu ez j. habille chartier.  
Comment t'apel-on ?

LE CHARTIER.

Voiterot.

LE PREMIER CHEVALIER DE PROUVENCE.

Madame, entrez au chariot :  
Veley prest ycy aucy.

MARGUERITE.

Il me plaist très-bien, mon amy ;  
A tout ce c'on veut me humillie.

[On la met ou chariot.]

Mettez avec moy, je vous pryé,  
Mes damoisellez sans arrest.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE PROUVENCE.

Ma noble dame, bien nous plect ;  
Vous lez arez, se Dieu me gart.

[On met lez damoisellez dedens.]

LE CHARTIER.

Hay Moriau ! da avant, Grisart !  
Huoy ho huoiho, Fauveau !  
Da de là quene da, Moreau !  
Aly Morelot ! hardiment !

[Le chartier va devant.]

LE CONTE DE PROUVENCE.

En chemin sus legerement,  
Chascun chemine sans arter.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Faictes-nous en chemin chanter

Cez gracieusez damoisellez :

Ilz ont lez vois clerez et bellez,  
C'est tout plaisir de lez ouir.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Damoysellez, pour resjouir .  
Les seigneurs et la compaignie,  
Dietez ugne chanson jolye :  
Le temps plus aise en passerez.

LA PREMIERE DAMOISELLE.

Sire, voulentiers le feronz,  
Puisqu'il vous plaist, à cuer joyeux.

[Ilz chantent,

"Gente de corps, belle aux beaus iex," &c.]

FLEUR-DE-LIS.

En Paris, le lieu gracieux,  
Me fault entrer pour le roy voir,  
Sy que je face mon debvoir  
Du fait qui recommandé m'est.

[Il trote j. peu.]

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Chartier, chasse avant sans arrest,  
Tandis que tu as beau chemin.  
Nous serons demain au matin  
A Paris, ta voye sera faicte.

LE CHARTIER.

Vostre parler très-bien me haicte.  
Sire, par Dieu qui me fit naistre,  
G'y vourroie bien très-jà estre  
Pour revisiter cez fillettez

F

Fol. 21  
recto.

Et sçavoir à quelz esguillettez  
Il fault atacher leur harnas.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Chasse devant, chasse ; tu n'as  
La voulenté qu'à la cuisine.

[Ilz vont avant.]

FLEUR-DE-LIS.

Fol. 21  
verso.

Vers le roy fault que je m'encline,  
Je le voy là en son repaire.  
— Ycely Dieu qui tout peut faire,  
Cher sire, vous gard de grevance !  
Je vien du país de Prouvence,  
Où vous m'avez envoyé ;  
Car lez barons m'ont renvoyé  
Devant pour vous conter et dire  
Que le conte de cuer, sans yre,  
Vous a sa fille noble et sage  
Acordée par mariage ;  
Et pour ce lez baronz par moy  
Vous font saluer, sire roy,  
Sy qu'envoyez au-devant d'eux  
Ugne très-noble dame ou deux  
Legerement et sans sejour,  
Car, certez, ennuit est le jour  
Qu'ilz doyvent à Pariz entrer.  
Bien sçay où lez doy rencontrer ;  
Sire, je croy la chose telle.

SAINT LOYS.

Gentil herault, pour la nouvelle  
Qu'as aportée, qui m'est gente,  
Je te donne x. frans de rente  
Desur l'ostel du Moulinet.

FLEUR-DE-LIS.

Très-grant mercys, mon fait est net ;  
J'assembleray argent ensemble.

SAINT LOYS.

Mere, il nous convient ensemble  
Pensser c'on fera de cecy.  
Le conte m'a du bien de ly  
Donnée sa fille en mariage,  
Et sera, ce dit le message,  
Aujourd'uy ceans de quelque heure :  
Sy fault ordonner sans demeure  
D'aler au-devant de la dame,  
Qui cy vient pour estre ma fame  
A compaignie de barons.

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz, nous y aviserons  
Au mieux que faire se pourra.  
Quant au-devant d'elle on yra,  
Chacun yra de joyeux hait.  
Quant est de moy, très-bien me fait  
D'y aler pour la recevoir ;  
Car j'ay grant desir de la voir  
Pour tant qu'on dit communement  
Qu'elle est sage dame et prudent  
Et de maintien sy bel et doux.  
— Damoisellez, aprestez-vous  
Pour y venir avecques moy.

Fol. 22  
recto.

ESGLENTINE, DAMOISELLE DE LA ROYNE  
BLANCHE.

Très-chere dame, je l'otroy.  
Puisque plaist à vostre personne,  
G'y veil de voulenté très-bonne  
Y aler, j'en ay grant desir.

SAINT LOYS.

Mere, quant c'est vostre plaisir  
D'y aler, j'en ay très-grant joye.  
Vous lez rencontrerez en voye  
Bien près, je le sçay seurement.

LA ROYNE BLANCHE.

Il fault, sans plus lonc parlement,  
Y aler tous en bel arroy.  
Sà leans, seigneurs, conduisez-moy ;  
Alons au-devant de la belle  
Et très-gracieuse pucelle  
Que le roy doit avoir à fame.

LE CONTE DE BLOIS.

Très-voulientiers, ma noble dame ;  
Nous sommes près à vostre gré.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Dame, je vous compaigneré  
Partout où il vous plaira dire.

LA ROYNE BLANCHE.

Or alons, de par nostre Sire.  
— Beau filz, nous alons recevoir  
Vostre amye, sachez de voir ;  
Aujourd'uy en arez la veue.

SAINT LOYS.

Je pry à Dieu qui fit la nue  
Qu'aujourd'uy tous ceans vous voye.

[Ils vont au-devant.]

Officiers, il faut c'on pouvoye,  
Aincy qu'il est raison de faire,  
Trestout ce qui est necessaire  
Pour le fait de mon mariage ;  
Car je sçay bien qu'en grant parage  
Le noble conte prouvençal

Sera en mon hostel royal  
Aujourd'uy, et sa belle fille.  
Honneur à tous leur est bien deu.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Cher sire, tout sera pourveu  
Sy bien, que, quant elle venrra,  
Noblement on la recevra  
Pour vostre honneur premierement  
Et pour le sien secondement ;  
Car nous sommes tenus trestous  
De nous resjouir comme vous  
Contre sa venue amoureuse.

Fol. 22  
verso.

SAINT LOYS.

Chacun de penssée amoureuse  
En son fait diligent se monstre.

FLEUR-DE-LIS.

Dame, vecy en nostre encontre  
Le conte et la pucelle auy :  
Leur armez congnois bien de cy.  
Parlez à eux ay par mos eslis.

LA ROYNE BLANCHE.

Tu as très-bien dit, Fleur-de-lis,  
Et comme messenger notable.

LE CONTE DE BLOIS.

Cely qui a puissance estable  
Gard ceste compaignie de blasme !

LE CONTE DE PROUVENCE.

Si face-il vous, sire, et la dame  
Qui est en vostre compaignie !

F 2

Car pour certain je vous affye  
Que de vous voir je m'esjouys.

## LE CONTE DE BLOIS.

C'est la mere du roy Loys,  
Monseigneur, qui vient voir la dame  
Qu'à cely qui tient le royaume  
Dez fleurs de lis avés donnée.

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Ma très-chere dame honnourée,  
La très-bien soyez-vous venue !  
J'ay joye de vostre venue,  
Que je vous puis voir en ce lieu.  
Nous parferons, s'il plaist à Dieu,  
Le haut mariage de pris  
Qui par nous a esté empris.  
Diex doint qu'en bonne heure ce soit !

MARGUERITE, FILLE DU CONTE DE  
PROUVENCE.

Madame, se Dieu vous pourvoit,  
Dietez-moy, et je vous empry,  
Comment se porte mon amy ;  
Le roy Loys est-il haicté ?

## LA ROYNE BLANCHE.

Belle, il est en bonne santé,  
Comme verrez en peu d'espace.

## MARGUERITE.

Dame, Dieu ly envoyt sa grace,  
Sy ly plest et je l'en suplye !

## LE CONTE DE BLOIS.

Avant, seigneurs ! n'atargons mye ;  
Marchons à Pariz tout de tire.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE PROUVENCE.

Chartier, fais tirer de grant tire  
Tez chevaus jusquez à la ville.

## LE CHARTIER.

De ce faire seray-je habille,  
Sire, je le vous certify.

[Il tire avant.]

## LE SEIGNEUR DE COUCY.

Sire conte, la Dieu mercy,  
Nous sommes bien près de Pariz ;  
Entrer y fault par bon adviz,  
Sy yronz tous en bel arroy  
Ensemble saluer le roy,  
Qui sera, je le sçay de voir,  
Formement resjouy de vous voir.  
Tel joye n'eut pieça au cueur.

[Ilz vont avant jusquez devant le roy, et, tandis  
c'on parle au roy, on descent Marguerite et sez  
damoisellez.]

## LA ROYNE BLANCHE.

Au roy veil donner par douceur  
j. salut par la compaignie.  
— Beau filz, Dieu vous doint bonne vie !  
Vecy le conte de Prouvence,  
Qui amainne en belle ordonnance  
Sa fille, qu'il vous a donnée.

## SAINT LOYS.

Bien veigne toute l'asemblée !  
Je suis de la voir bien joyeux.  
— Conte de maintien gracieux,  
Des vaillans chevaliers l'eslite,

Et vostre fille Marguerite,  
Vous soyez les très-bienvenus !

Pour ces deux enfans marier  
Et assembler, quant temps sera.

LE CONTE DE PROUVENCE, en montant en  
haut et tenant sa fille par la main.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Noble roy sur autres tenus  
Et appelé très-chrestien,  
A vostre mandement je vien  
Liement et de très-bon cueur.

Je feray ce qu'il vous plaira,  
Dame, car la chose m'est belle.  
Je vois devant en la chapelle  
Moy disposer, puisqu'il vous plest.  
On me trouvera là tout prest,  
Quant on venrra, je vous affye.

SAINT LOYS.

[Il va en la chapelle où on doit espouser.]

Marguerite, ma doulce seur,  
Que pour m'amy ay esléue,  
Vous soyez la très-bienvenue,  
Et aussy vostre pere et mere !

LA ROYNE BLANCHE.

MARGUERITE.

Qu'on ordonne, je vous emprise,  
Ces deux enfans ; sy en yrons  
A l'eglise, et là ferons  
Le mariage d'entre eux deux.

Mon amy, mon seigneur, mon frere,  
Je mercy Dieu quant ly a pleu  
Que de mez yex vous aye veu ;  
Le cuer de moy s'en resjouyt.

LA DAMOISELLE DE LA ROYNE BLANCHE.

[Tous montent en hault.]

Nous le ferons de cuer joyeux,  
Madame, ne vous en doutez.  
En ceste chambre vous boutez,  
Sy verrez se nous ferons bien.

LA ROYNE BLANCHE.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Prouvençal conte, oyez mon dit.  
Penssonz d'espudier le temps  
De marier ces deux enfans :  
Le prolonger n'y vault plus rien.

Tantost venrra, comme je tien,  
Le roy et sa doulce compaignie.  
— Chapelain, il fault c'on ataigne  
Ma croce et mitre et mon anel.  
Le mariage solempnel  
Sera, la raison bien y est.

LE CONTE DE PROUVENCE.

LE CHAPELAIN DE L'ARCEVESQUE DE  
SENS.

Noble dame, vous dictiez bien,  
A vos bons plaisirs me conssens.

LA ROYNE BLANCHE.

Vaillant arcevesque de Sens,  
Disposez-vous, je vous requier,

Monseigneur, vecy trestout prest.

Quant la compaignie verrez  
Venir, vous vous apresterez.  
Atendonz-lez de pié quoy cy.

LA CONTESSE DE PROUVENCE.

Avant ! tout est prest, Dieu mercy ;  
Nous n'avonz plus de rien mestier,  
Synon que d'aler au moustier ;  
Nous sommes tous en paremens.

LE CHANCELIER.

Faictes sonner les instrumens,  
Il me semble que tout est prest.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Chascun en ordre sans arrest,  
N'arrestons plus en ceste place.

SAINT LOYS.

Fol. 24  
recto.

Dieu veille par sa digne grace,  
Puisqu'en mariage conjoindre  
Nous veut, que de s'amour desjoindre  
Ne nous veille, mais l'assemblée  
Puist estre en son non assemblée,  
Et nous maintiegne en telle vie  
Qu'il fit jadis le bon Thobie  
Et la fille de Raguel.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Chascun est en point bon et bel,  
Comme la journée le devise.  
Menestrez, devant à l'eglise  
Cornez j. beau motet ensemble.

[Les menestrez jouent, et ilz vont à l'eglise.]

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Nos gens viennent, comme il me semble :  
Il me fault vestir, de par Dieu.

[Tous arrivent à l'eglise, et s'aprestent.]

Seigneurs, nous sommes en ce lieu  
Assemblez par joyeux courage :  
C'est pour joindre en mariage  
Le roy et ceste dame-cy.  
Or, ce soit au non de Cely  
Qui sur tous est le souverain !  
— Sire, baillez çà vostre main,  
Et vous, dame, pareillement.  
Vous, Loys, debonnairement  
Dictiez-moy devant tous ycy  
Se Marguerite que vey  
Voulez par mariage prendre.

SAINT LOYS.

Oy, sire, sans rien mesprendre.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Sà, Marguerite, voulez-vous  
Loys à mary et espous ?  
Dictiez-m'en vostre voulenté.

MARGUERITE.

Ouy, sire, en verité.  
En cest estat je vous l'acorde.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Or Dieu vous tiegne en ceste corde,  
Et vous doint en tel estat vivre  
Qu'enfin de tous pechez delivre  
Chascun de vous vive avec ly !  
Sà lez aneaulx !

LE CHANCELIER.

Pas n'ay faly  
A lez apporter ; velezey.

Fol. 24  
verso.

L'ARCEVESQUE DE SENS.

Or çà, Loys, dictiez aincy  
Comme je feray, bien et bel :  
" Marguerite, de cest anel  
T'espou et de mon corps t'onneur  
Ou non de Dieu, nostre Seigneur,  
Pere, Filz et Saint-Esperit."  
Cely sous qui rien ne perit,  
Soit loé de ceste entreprise !

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sà, seigneurs, partons de l'eglise :  
On trouvera prest le disné.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Penssonz d'à l'ostel retourner,  
Sy y ferons chere amiable.  
[Les menestrez jouent, et on s'en reva à l'ostel.]

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Seigneurs et dames, tous à table !  
Et demenez chere joyeuse  
A ceste assemblée amoureuse ;  
Le roy le veult et le commande.  
— Maistre d'ostel, sans contremande  
Faictes faire chere jolye  
A toute ceste compaignie :  
Il est bien jour c'on le doit faire.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sire, j'ay pourveu pour le faire  
Le plus grandement que j'ay peu :

J'ay vin françoiz, vin de festu,  
Et de tous vins bien largement.

[Lez menestrez jouent, et chascun se siet et boit  
et mengut.]

SAINT LOYS.

Conte, je vous pry chèrement  
Que vous facez très-bonne chere ;  
Et vous aussy, ma chere mere,  
Faictes faire, je vous emprie,  
Très-joyeuse chere à m'amyé  
Et à toutez ces aultrez dames.

LA ROYNE BLANCHE.

Filz, il n'y a hommes ne fames  
Qui ne soyent joyex, Dieu mercy.

[Les menestrez jouent pendant qu'on disne.]

LE MAISTRE D'OSTEL.

Serviteurs, ostez tout de cy ;  
Tandis les menestrez jourront,  
Et les dames s'y esbatront  
Tant comme il leur venrra à plaisir.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Fol. 25  
recto.

Ostons trestout, car j'ay desir  
Que puisse dancier à mon aise.  
Pour commencer l'esbatement,  
Venrez-vous, dame ?

LA PREMIERE DAMOISELLE DE MAR-  
GUERITE.

Vrayement,  
Monseigneur, je ne dance point.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Çà, ça !

LA PREMIERE DAMOISELLE DE MARGUERITE.

Il me fault mettre à point,  
Que ma robe ne soit gastée.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Sanc Dieu ! vous estes plus crotée  
Qu'une cuvette de trois sous.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Mademoiselle, venrez-vous ?

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE DE MARGUERITE.

Je remetz à point mon atour.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Vous plect-il faire j. petit tour ?  
Ha !

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

Qu'avez-vous, sire ?

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Que ne peut  
Faire chascun aincy qu'il veult !

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE DE MARGUERITE.

Vous baillez toujours la farcette.

LE SEIGNEUR DE COUCY, en metant la  
main au sain.

Quel trouver, ugne tel garcette

En sez chous en j. jardinet,  
Pour se jouer j. tantinet !

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE DE MARGUERITE, en  
defendant son sain.

Sus ! sus !

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Mais sus ! je le veil bien.

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

Hé ! danssons, cecy ne vault rien.  
Vous farcez toujours.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Quel brassée !

Sà ! dançons, vous serez lassée  
Ains que vous partez de ma main.

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE DE MARGUERITE.

Par ma foy ! je ne vous en crain ;  
Vous en ferez premier yssue.

[Ilz danssent l'Orliennaise, ou aultre.]

LE SIRE DE CHASTILLON.

Est-il point là, saint Jehan, ton sire ?

LA PREMIERE DAMOISELLE DE MARGUERITE.

Et vraiment vous farcez toujours.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Çà ! ugne aultre sans loncz sejour,  
Et nous baillez la sauterelle.

[Ilz danssent.]

Fol. 25  
verso.



Très-grant mercy, mademoiselle.

ij. jours furent en oroison,  
Avant qu'ilz couchassent ensemble.

LA PREMIERE DAMOISELLE DE MARGUERITE.

MARGUERITE.

Sire, à vous est le grant mercy.

Vous dictiez très-bien, ce me semble.  
Prions Dieu par devotion  
Qu'il nous gard de temptation ;  
Car l'ennemy plain de decepte  
Toujours nous espie et nous guette :  
Sy acorde, sy vous agrée,  
Que jusque à la iiij<sup>e</sup> journée  
Nous soyonz toujours en priez.

LA ROYNE BLANCHE.

Loys, le jour est obscurcy :  
En vostre chambre vous convient  
Retraire, comme il apartient,  
Et vous, ma pucelle de bien.

MARGUERITE.

SAINT LOYS.

Chere dame, il me plaist bien,  
Sans vous offenser nulement.

[Ilz entrent où est le lit.]

— Enffanz, pensez de sagement  
Vous gouverner, et bien pensez  
Que point Dieu vous ne courrousez.  
Je vous lairai cy en ce liue ;  
Demourez en l'amour de Dieu,  
Qui soit en vostre compaignie !

[Elle s'en va, et Loys s'asiet sur le coing du lit,  
et Marguerite emprez ly et ly dit.]

Vray Dieu, de nous encien perez,  
Ciel, terre, toute creature,  
Te doit aourer par droiture ;  
Car tu formas, chose est certaine,  
De terre creature humaine.  
Tu sez que je ne prens pas fame  
Pour peché faire ne difame,  
Mais affin que belle lignée  
Me soit de par toy envoyée.  
Mon Dieu, sy en seras servy.

Fol. 26  
recto.

MARGUERITE.

SAINT LOYS.

Marguerite, ma chere amye,  
Ne veillonz, pour Dieu, encharcher  
Lez fais du peché de la cher ;  
Mais faisons, je vous en suplie,  
A l'exemple du bon Thobie  
Et de sa bonne fame serre,  
Qui se garderent de la guerre  
Du deable plain de traïson.

Vray Dieu, ayez de moy mercy  
Par vostre sainte et digne grace,  
Et nous veillez donner espace,  
Sy vous plest, de passer jeunesse  
En bien, si qu'en bonne viellesse  
Nous puissonz vivre en vous servant.

LE CONTE DE PROUVENCE.

Il sera temps d'or en avant

G

De moy retraire en mon pays.  
 A vous, dame, et au roy Loys,  
 Et à ma fille Marguerite,  
 Veil prendre congé tost et vite :  
 Sy vous requier, dame honnorée,  
 Que l'ayez pour recommandée,  
 Et vous aussy, seigneurs trestous.

## LA ROYNE BLANCHE.

Certez, sire, sy arons-nous,  
 Point ne vous en fault[-il] parler.  
 Je les vais tous deux apeller,  
 Qu'ilz viennent de vous congé prendre.  
 — Dieu vous gard, enfans ! venez rendre  
 Graces au conte de Prouvence.

## SAINT LOYS.

Point ne ferons de difERENCE,  
 Mais ferons vostre voulenté.  
 [Ilz viennent.]

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Noble roy, Dieu vous doit santé !  
 Sy vous plaisoit, j'aroye grant joye  
 Desormais de me metre en voye.  
 Il y a longtemps que je suis  
 Cy, sy me fault en mon pais  
 Prendre chemin d'or en avant.  
 [En baisant sa fille.]

Ma fille, à Dieu vous commant.  
 Je vous pryé d'affection  
 Que vous ayez dilection  
 A vostre partie de bien.

## MARGUERITE.

Helas, mon pere, or voy-je bien

A vostre parler et maintien  
 Que le prier n'y vaurra rien.  
 Me voulez-vous

Laisser seule, mon pere doux ?  
 Helas ! demourez avec nous,  
 Je vous en requier à genous  
 Et vous em prie.

Voulez-vous de la vostre amye  
 Et fille faire departye,  
 Qui sy doucement vous suplye ?  
 Ma douce mere,

Veillez escouter la pryere  
 De vostre doulce fille chere,  
 Qui a sa joye mise en biere,  
 Bien le voyez.

Mez très-doux parens, se povez,  
 Mon grant ennuy considerez,  
 Et encor j. peu demourez  
 Avecques moy.

## LA CONTESSE DE PROUVENCE.

Fille, ne prenez nul ennoy ;  
 Nous vous reverronz bien souvent.  
 Pensez d'aymer parfaitement  
 Vostre bon seigneur et amy.

## LE CONTE DE PROUVENCE.

Adieu d'or en avant vous dy,  
 Monseigneur, et vous, mon enfant.

## SAINT LOYS.

Sire conte, à Dieu vous commant :  
 Jhesu-Crit de peril vous gard !

LA CONTESSE DE PROUVENCE, en la  
baisant.

Adieu, fille, d'or en avant.

LA ROYNE BLANCHE.

Sire, &c.

MARGUERITE.

Ma mere, bien voy maintenant  
Que me laissez : le cuer m'en part.

SAINT LOYS.

Sire, &c.  
Jhesu-Crit, &c.

[Le conte de Prouvence et sa fame et sez genz  
s'en vont en leur eschauffant.]

LA CONTESSE DE PROUVENCE.

Il nous fault traire ceste part,  
Il y a un chemin très-gent ;  
On y rencontre toujours gent :  
C'est le meilleur, comme j'espere.

LE CONTE DE POTIERS.

Mon seigneur souverain et frere,  
Il vous a pleu en mariage  
Moy donner j. bel heritage :  
C'est à sçavoir la conté gente  
De Potiers, que sous vous regente ;  
Voulu avez que marié  
Je feusse et à fame lié,  
De fame m'avez haultement  
Pourveu, dont je doy bonnement  
Gracier, je n'en doubte mie ;

Aussy m'avez grant seigneurie  
Donnée en mains liex haut et baz,  
Et voulez, je n'en doubte paz,  
Que tous lez drois seigneuriaux  
Dez chevaliers et des vassaulx  
Je reçoive, comme il est droit :  
Pour ce devant vous cy endroit  
Au conte de la Marche prie  
Que de la terre et seigneurie  
Que de moy en Poito il tient,  
Me face, comme il apartient,  
Hommage, comme il est raison.

SAINT LOYS.

Pas ne demandez desraison ;  
Droit avés, se vous droit gardez.  
— Conte de la Marche, entendez.  
Vecy mon frere de Potiers,  
Qui, presens tous cez chevaliers,  
Vous requiert de ly faire hommage  
De la terre et de l'eritage  
Que de ly en Poito tenés.  
De ce faire vous ordonnés,  
Aincy que le requiert le cas.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Sire, je ne le feray pas ;  
Car, certez, pas n'y suis tenu.  
S'aultrement n'est par moy congneu,  
Jà seigneur ne le recevray.

LE CONTE DE POTIERS.

Par point je le vous monstreray  
Sy vraiment qu'il y parra.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira,  
On se gardera de mesprendre.

G 2

SAINT LOYS.

Selon ce que je puis entendre,  
 Vous parlez un peu grossement.  
 Conte de la Marche, comment  
 Requierés-vous vostre seigneur ?  
 Vous ne feistez pieça greigneur  
 Folye, je le vous prometz.  
 Ça ça ? laissons cecy huy mais,  
 Alons à l'estat quelque part.

Fol. 27  
verso.

[Le roy se retrait j. peu, et le conte de la Marche  
 et ses gens d'autre part.]

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je partirai, se Dieu me gard,  
 En tandiz que j'en ay loisir.  
 — Beaux seigneurs, il m'est pris plaisir  
 De retourner en mon país,  
 Car je suis mal du roy Loys ;  
 Mais au fort se j'ay à ly guerre,  
 Je suis bien du roy d'Engleterre.  
 J'ay espousé sa mere à fame ;  
 Mais, pour doubte de tout difame,  
 Je m'absenteray de la court.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
LA MARCHE.

Sire, prenez le terme court,  
 C'on ne nous puist aconsuir ;  
 Car la magniere de fuir,  
 Ce dit-on, est partir à heure.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Sy feray-je, je vous assure.  
 — Beaux seigneurs, puisqu'il est aincy,

Venez-vous-en, n'artez plus cy,  
 Que chaudement on ne nous charche.

[Le conte de la Marche s'en va, et deux de sez  
 premiers chevaliers.]

SAINT LOYS.

S'en va le conte de la Marche ?  
 Beaux seigneurs, ne me mentez mie.

ROBERT, LE CONTE D'ARTOIS.

Oy, monseigneur, je vous affye :  
 Il se doubtoit d'avoir meschef.

LOYS.

Nous l'yrons visiter bien bref  
 Sans prendre grant temps ne grant  
 terme.  
 Je vous commant que chacun s'arme,  
 Qui me vourra faire plaisir ;  
 Car j'ay vouloir d'aler saisir  
 Son país et toute sa terre  
 Et de ly faire bonne guerre  
 Jusqu'à tant que hommage il ait fait  
 A mon frere. Puisqu'il me plait,  
 Il le fera à quelque pris.

LE CONTE D'ANJO.

Monseigneur, vecy gens de pris  
 Assez, n'en ayez nule doubte :  
 Nous serons bientost mis en route  
 Et en ordonnance très-belle.

Fol. 28  
recto.

SAINT LOYS.

Se je ne muir en la querelle,  
 Il fera ce qu'il appartient  
 De raison.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

S'à vous il ne tient,  
Il le fera à brise-main.

## LE CONNESTABLE.

Sus, archers ! sans querir demain,  
Qui ne sera près, sy s'apreste.  
Mettez saladez en la teste,  
La trousse et l'espée au costé.

## LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Je seray tantot apresté  
Et armé, je le vous affye.  
Vecy mon espée mal fourbye,  
Et en mon poing j. arc turquois.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

J'ay ugne trousse de blanc bois  
Pour larder, s'il en est besoing,  
Et sy ay mon arc en mon poing  
Pour tirer quant on dira *hay*.

LE iij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Derriere pas ne demourray,  
Attendez-vous-y seurement.  
Je suis le plus faulx garnement  
Qui soit de cy jusqu'en Champaingne.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Se je m'enfui, on me menhaigne  
Desur la teste d'un maillet.  
Ou je seray maistre ou varlet,  
Ou je demourray en la place.

## SAINT LOYS.

Armé soyt chascun sans espace,  
Car il fault aler en la guerre.

[Le roy et tous sez genz s'arment.]

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Puisque je suis dedens ma terre,  
Il me fault aler voir ma fame.  
— Dieu vous doint joye et honneur,  
dame !  
Desirez-vous point ma venue ?

## LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Je mercy Dieu qui fit la nue,  
Monseigneur, que je vous puis voir.  
Longtemps y a, à dire voir,  
Qu'à veoir je vous desiroye.

## LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Fol. 28  
verso.

Cher pere, se Dieu me doint joye,  
Il m'estoit tart de vous revoir ;  
Et vous povez sçavoir de voir,  
Se vous ne fussez revenu,  
Je ne me fusse point tenu  
De vers vous emprendre la voye.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

A la court encore seroye,  
Se ne fust j. peu de hutin  
Qu'entre le conte poitevin  
Et moy est venu de nouvel.

## LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Ya-il rien qui ne soit bel ?  
Monseigneur, veillez-le-moy dire.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Oy dont j'ay au cuer grant yre.  
 Le roy sur lez François nommé  
 M'a, presens ses barons, sommé  
 Qu'à son frere hommage fëisse  
 Et que pour seigneur je le preisse,  
 Pour ce que de ly terre tien ;  
 Mais, certez, je n'en ay fait rien :  
 Pourquoi il s'est, par ce party,  
 Par courrous de moy departy ;  
 Et aucy je m'en suis venu  
 D'aulture part, de peur que tenu  
 Ne feusse.

## LE CONTESSSE DE LA MARCHE.

Vous avez bien fait,  
 Je remediray bien au fait.  
 S'il est besoing, j'envoyray querre  
 Mon beau filz Henry d'Engleterre,  
 Qui vous venrra faire secours.

## SAINT LOYS.

Or tost, seigneurs ! plus que le cours  
 Vers Gastinois nous avoyons,  
 A telle fin que nous voyons  
 Ce conte, qui est sy rebelle.

## LE CONNESTABLE.

Vous avez armée très-belle ;  
 Sire, quant vous plaira partir,  
 Vous verrez chascun espartir  
 Pour vous servir, n'en doutez pas.

## SAINT LOYS.

Dame, ne vous ennuyez pas

Se sans moy estre vous faurra :  
 La guerre guere ne durra ;  
 A grant vent ne fault pas grant pluye.

## MARGUERITE.

Fol. 29  
recto.

Je pry à Dieu qu'il vous conduye,  
 Monseigneur, par son doux plaisir  
 Et qu'à mon vouloir et desir  
 Bref revenir je vous revoye ;  
 Car, certez, jamez n'aray joye  
 Tant que vous voye, mon seigneur doux.

## SAINT LOYS.

Je revenray bref devers vous,  
 Sy plaist à Dieu, je vous amye.  
 Je vous command à Dieu, m'amyie ;  
 Je vous pry, ne vous courcez pas.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Marchez devant plus que le pas,  
 Homme ne demeure derriere.  
 Le roy sera à sa banriere  
 Au droit millieu de la bataille.

[Ilz marchent avant parmy le parc.]

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Seigneurs, il fault, comment qu'il aille,  
 Que nostre armée sy soit preste ;  
 Car je doubte bien, par ma teste,  
 Que le roy ne viegne en ma terre  
 Bien bref pour me livrer la guerre ;  
 Sur ma garde me fault tenir.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Viengne quant il vourra venir,

On me trouvera trestout prest.  
J'ay vestu j. harnas, qui est  
De Milan ; tant que je l'aray,  
Pour homme ne reculeray,  
Et y deusse mourir à honte.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Non feray-je, moy, sire conte,  
Je le vous jure par ma foy.  
Avoir povez fiance en moy  
Jusqu'au mourir, je le vous jure ;  
S'omme vivant vous fait injure  
Je vous vengeray, se je puis.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Monseigneur, sachez que je suis  
Prest pour vivre et mourir pour vous.  
Se besoing est d'aler aux coups,  
Nous yrons, je le vous affye ;  
Se perdre y devionz la vie,  
Sy vous servirons-nous leaument.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je vous diray, alez-vous-ent  
A Montereil, le gent demaine,  
Et sy dictiez au capitaine  
Que le chastel contre tous tiengne  
Et garde, quoy qu'il aviengne ;  
Et soyez viij. ou xv. jours  
Avecques ly tous à sejours  
Pour ly aider, se besoing est.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
LA MARCHE.

Nous y alons, puisqu'il vous plest,  
Monseigneur, ne vous en doubtez.

Puisque vous nous y commettez,  
Nous en ferons nostre debvoir.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Alez et pensez de pourvoir  
C'on ne vous preingne en desarroy.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Il n'y ara prince ne roy  
A qui ne façons resistance,  
Sy n'a sy orrible puissance  
C'on ne puist tenir contre ly.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Alez, je seray tot sailly  
Jusqu'à vous, s'il en est besoing.

[Ilz s'en vont.]

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Il me faudra prendre le soing  
D'envoyer j. de mes varlez  
A mon filz, le roy des Anglez,  
Dire à la fin qu'il vous aïde.  
S'il est necessité, je cuide  
Qu'à venir pas il ne faurra.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je pense bien qu'il y venrra,  
S'on le mande ; je m'y attens.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

En ce chastel trestout dedens  
Nous fault entrer par ceste voye.

— Capitaine, Dieu vous doint joye !  
Comment va ?

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Beaus seigneurs, très-bien.  
Vous venez, je n'en doubte rien,  
De vers monseigneur.

LE iiij<sup>e</sup> SEIGNEUR DE LA MARCHE.

Il est vray.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Qu'i a-il ?

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Je le vous diray.

Nous venons pour fortifier  
Ce chastel et redifier,  
Et pour le garder et deffendre.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Fol. 30  
recto.

[En verité] je puis entendre  
Qu'il y a bruit à vostre conte.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Le roy et monseigneur le conte  
Sont divisés.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Ce poise moy ;  
Nonobstant, foy que je vous doy,  
Tenray leaulté à mon maistre ;  
Quelque chose qu'il en doye estre,  
Je ne feray jà traïson.  
Fortifionz-nous et faisons  
Bon guet, c'est tant qu'avons à faire.

SAINT LOYS.

A ce chastel-là nous fault traire,  
J'en veil la maistrise tenir.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

J'aperçoy de cy gens venir,  
Qui sont en très-belle ordonnance.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Je voy la baniere de France :  
C'est le roy Loys, j'en suis seur.  
Tenir nous fault desur le mur,  
Que nous ne soyonz pris d'emblée.

SAINT LOYS.

Or tost en très-belle assemblée  
Assegeons ce chastel-ycy ;  
Trestout entor n'y ait cely,  
Affin que tantost l'assaillons.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Tyrons coulevrinez, raillons :  
Il nous assegent tout entour.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Vecy ugne arbalaistre à tour,  
J'en turay mains ains que je fine.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Je jourray de la coulevrine,  
Et viegne qu'avenir pourra.

[Ilz doyvent tirer trait et geter canonz, et le roy  
se doit loger.]



LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Ribaudaillez, on vous tenra.  
Faictes-vous guerre à vostre prince ?  
Rendez la terre et la province,  
Et requerez au roy mercy.

SAINT LOYS.

Certainement j'ay grant envye  
De voir ce chastel-là par terre.  
Assaillonz-le de bonne serre,  
A quelque pris ; ne faillez mie.

Fol. 30  
verso.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

Nous garderons ce chastel-cy  
Jusqu'au mourir.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sy ferons-nous, je vous affye,  
Monseigneur, comment qu'il en aille.

LE CHANCELIER.

Vous le rendrez  
Au roy, et trestous y mourrez,  
Avant que nous partons ce lieu.

ALPHONZ, CONTE DE POTIERS.

Alarme ! alarme ! à la muraille !  
Dreuez eschellez et montez.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Taillons desur eux, de par Dieu !  
Qui l'ara belle sy l'envie.

LE CONTE D'ANJO.

Sus, compaignonz ! rien ne doubtez,  
Chascun assaille fort et ferme.  
Alarme, alarme, alarme !  
Rendez-vous, ribaux, rendez-vous.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sur eux ! c'on leur tolle la vie,  
Aux portez coponz-leur le sault.

[Ceux de dedens saillent hors.]

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.  
Alarme ! alarme !

En bas !

LE SEIGNEUR DE COUCY.

A l'assault !  
Chacun ait bon courage et vert.

LE CONTE D'ARTOIS.

Vous y mourrés trestous,  
Se ceste eschelle ne me fault.

LE CONTE DE BLOIS.

Avant, gentilz galanz, en haut !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Rentrons en nostre boulevart,  
Ou mal yra, je vous affye.

LE CAPITAINE DE MONTEREIL.

En velà j. rué par terre.

[Ilz rentrent ou chastel.]

H

Fol. 31  
recto.

## LE CONTE DE BLOIS.

Cestuy est navré d'une pierre,  
Je me doubte qu'il ne soit mort.

## LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Je ne suis pas navré sy fort  
Qu'encor j. cop ne lez assaille.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Il y morront, comment qu'il aille,  
Ou maint bon archer y morra.

## LE CAPITAINE DES ARCHERS.

Sus, compaignonz ! sus ! on verra  
Les vaillanz en ceste journée.

[Il monte en haut.]

Ville gagnée ! ville gagnée !  
Tout sera nostre à cest assault.

## LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Bien voy que desemparer fault ;  
S'avoir debvoye lez rainz cassez,  
Je sailleray en ces fossez,  
Affin que je gaigne le bois.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Sy feray-je, meilleur n'y vois ;  
Je gaigneray au courir pris.

[Lez ij premiers chevaliers de la Marche s'en  
vont telement c'on ne lez doit point voir entrer  
en l'echauffant du conte.]

LE CONTE D'ARTOIS, en tuant le  
capitaine.

Vez-en-cy de mors et de pris ;  
Cestuy jamez ne mengera.

## SAINT LOYS.

De ce chastel ne jouira,  
De l'an qui entrera, le conte  
De la Marche, et à grant honte  
Venrra de sa rebellion.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Au conte fault que nous alion  
Dire la perte qu'avons faicte.

## LE CONTE DE BLOIS.

Que l'artillerye soyt retraicte  
Legerement en ce chastel,  
Tant que nous voyonz nostre bel  
Qu'entreprise s'y soit parfaicte.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Monseigneur, oyez, s'il vous haicte,  
Ce que vous sera recité :  
Le roy Loys a conquesté  
Le gent chastel de Montereil.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Ha ! que j'en ay au cuer grant dueil !  
Maugré saint Pere de ma vie.  
Je mourray de dueil et d'envie,  
S'il me va aincy combatant.

Fol. 31  
verso.

## LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Ne vous en alez debatant,  
Sire ; bien g'y remediray.  
— Messenger, oy que je diray :  
Il te convient aler bon erre

Tout droit de cy en Engleterre  
Dire à mon filz, le roy Henry,  
Que tout mon païs est pery  
Et en la main du roy de France,  
S'il ne me vient sans demourance  
Sequourir à force de gent.

LE MESSAGEUR DE LA MARCHE.

Dame, je seray diligent  
D'y aler, je le vous promès ;  
Vous ne me reverrez jamais,  
Tant que j'ay le message fait.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Certainement il me desplait  
De la guerre que lez François  
Maintenant à mon mary ; ainçois  
Que je muire, m'en vengeray.  
— Sà, escuiers ! je vous diray  
Deux motz en secret, s'il vous plect.

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Dame, chascun de nous est prest  
De faire ce que vous direz.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Je vous diray que vous ferez :  
Trouvez magniere que tantost  
Vous puissiez aler droit en l'ost  
Du roy Loys, aincy que font  
Gentilz gens qui en guerre vont,  
Et trouvez façon et magniere,  
Ou en devant ou en derriere,

Que Loys, le roy couronné,  
Soit de par vous empoisonné ;  
Et je vous jure par ma foy  
Ne par l'ame qui est en moy,  
Que je vous dorray bon gardon.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Dame, mais qu'ayonz à bandon  
Le venin et poisonnement,  
A vostre bon consentement  
En ferons ; nostre gré y est.

Fol. 32  
recto.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Velà vostre venin tout prest :  
Alez et besoingnez très-bien.  
Velà argent, n'espargnez rien,  
Faictes le miex que vous porrez.

LE PREMIER ESCUIER DE LA MARCHE.

Adieu, dame ; vous en orrez  
Nouvellez, bref, je vous affy.

LOYS.

Sus ! beaux seigneurs, partons de cy,  
Sy alons droit à Frontenay ;  
Car se la mestrise n'en ay,  
G'y feray faire beau hutin.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Cheminonz à ce beau matin,  
Il n'y a de cy que une veue,  
Selon ceste forès foillue ;  
Je voy le dongeon du chastel.

H 2

## LE CONNESTABLE.

Cheminonz avant, il n'est tel  
Que d'espédier de plain sault.

[Ilz cheminent vers Frontenoy.]

## LE BATART DE LA MARCHE.

Je voy gens cheminer là haut :  
Tenonz-nous dessus nostre garde.  
Par ma foy ! quant je les regarde,  
Il me font très-grant bien à voir ;  
Mais je vourroye bien sçavoir  
S'ilz vieignent devers moy ou non.

## LE CONTE DE BLOIS.

A ce chastel-là nous tournon,  
Qui soit assegé en l'entour.  
Il n'y ara carneau ne tour  
Qu'il ne soit de nous ocupé.  
Le conte sera atrapé,  
S'il y est, atout sa merdaille.

## LE PREMIER HOMME D'ARMES DE FRONTENAY.

Sà tost ! batart, à la muraille !  
Sy sçarons quelz gens ce sont là.  
Ilz queurent de çà et de là,  
Ilz feront quelque fait nouveau.

## SAINT LOYS.

C'on m'assege tost ce chasteau,  
Qu'omme sy n'en saille dehors,  
Qu'ilz ne soyent tous pris ou mors.  
Jamez nul n'en fera retor.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Logeons-nous trestous cy entour  
Legerement, sans plus actendre.

## SAINT LOYS.

Heraut, va lez sommer de rendre,  
Ou combattre, dedenz trois jours,

## PARIS.

Cher sire, g'y vois sans sejours ;  
Tantost en arez la responce.  
— Hau ! galanz, je vous fais semonce  
Que vous vous rendez en la grace  
Du roy et ly rendez la place ;  
Car sy non, on vous assaudra.

LE ij<sup>e</sup> HOMME DE FRONTENAY.

On se gardera qui pourra.  
Je vous dy à mot haut et bas,  
Certez, que ne nous rendronz pas :  
Faictez tout ce que vous vourrez.

## PARIS.

Prenez ce que vous en arez,  
Mordez-en vostre langue aux dens.  
— Sire roy, ceux de là dedens  
M'ont respondu rebellement,  
Et sy ne vellent nullement  
Obéir vostre Majesté.

## SAINT LOYS.

Je n'ay pas sy avant esté  
Pour oublier leur grant deffault.  
— Tost, seigneurs ! qu'ilz ayent l'assault  
Fort et aspre incontinant.

## LE CONNESTABLE.

Aucy aront-ils maintenant,

Très-cher sire, ou Dieu me faille.  
— Avant, archers ! à la muraille !  
Assaillez-lez de bonne guerre.  
Vous gagnerez bonne defferre,  
S'on lez peut prenrrre en desarroy.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Dedens, dedens ! Vive le roy !  
Ribaudaille, vous estes pris.

[Ilz eschellent.]

LE BATART DE LA MARCHE.

Aincy n'arez-vous pas le pris,  
Sy plaist au Roy de paradiz.

LE CONTE DE BLOIZ.

Avant, avant ! au bouhourdiz !  
Il les faut contraindre de rendre.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE  
FRONTENAY.

Ribaux, on vous fera descendre  
Par terre plus tost que le pas.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

A mort, à mort !

LE ij<sup>e</sup> HOMME DE FRONTENAY.

A bas, à bas !  
Ribaux, vostre puissance est morte.  
Saillonz hors par la faulse porte :  
Ilz se retrayent ès fossez.

[Ilz saillent hors.]

LE BATART DE LA MARCHE.

Vos orgueulx seront abessez,  
Se vous trouvez en nostre marche.

[En frapant.]

— Vive le conte de la Marche  
Et ceux de son ostel autant !  
A mort, à mort !

LE CAPITAINE DES ARCHERS.

Atent, atent !  
Qui s'aymera sy se deffende.

[Ilz combatent.]

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE  
FRONTENAY.

Rentrons dedens, c'on ne pretende  
A nous enclorre : c'est le mieux.

[Ilz s'en resfuient dedenz le chastel.]

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Ilz s'en resfuient tous honteux :  
Poursuivons-les de bonne pousse.

LE ij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES DE FRONTENAY.

Nous eussionz eu male destrousse,  
Se nous n'eussonz gaigné la porte.

SAINT LOYS.

Ilz aront bataille plus forte  
Se vous n'estez trestous falyz.  
Avant ! qu'ilz soyent assaillis  
De rechet, je le vous commant.

LE CONTE D'ARTOIS.

Sy seront-ils incontinant,

Fol. 33  
recto.

Monseigneur, la chose m'est belle.  
Je mettray la premiere eschelle  
Pour faire le premier assault.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE  
FRONTENAY.

Se mon arbaleste ne fault,  
Ce raillon sera employé.

[Il trait.]

LE CONTE DE POTIERS.

Hahay ! je suis navré au pié ;  
Je suis pugny, très-bien le voy.

Fol. 33  
verso.

SAINT LOYS.

Ha ! beau frere, ce poise moy,  
Il m'en desplaist, par mon serment !  
Ilz l'acheteront chèrement,  
Les traitres desleaux faillys.  
Or tost ! qu'ilz soyent assaillis  
Legerement de tous costez.  
Tuez, détruisez, abatez ;  
Je vous habandonne en tous sens  
Le chastel et ceux de dedens :  
Qui plus pourra plus gaignera.

LE CONNESTABLE.

Sus, compaignonz ! or y parra  
Qui le miex fera la besoingne.  
S'il y a homme qui se faigne,  
Par ma foy ! il sera pendu.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Amont ! on a trop attendu :

Il est bien temps c'on les recarche.

[En montant.]

Saint-Denis ! Saint-Denis !

LE BATART DE LA MARCHÉ.

La Marche !

LE CHANCELIER.

Dedens !

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE  
FRONTENAY.

Devalez.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Tuez tout.

LE ij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES DE FRONTENAY.

On me pende, se j'en desmarche !

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Saint-Denis ! Saint-Denis !

LE BATART DE LA MARCHÉ.

La Marche !

SAINT LOYS.

Archers, tenez-vous ceste marche,  
Qu'ilz ne fuyent par quelque bout.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Saint-Denis ! Saint-Denis !

LE BATART DE LA MARCHÉ.

La Marche !

LE CONTE DE BLOIS.

Dedens !

LE BATART DE LA MARCHE.

Devalez.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Tuez tout.

[Il monte dedena.]

Ville gagnée ! atout, atout !  
Ilz sont conquetez, lez ribaux.

Fol. 34  
recto.

LE CONNESTABLE.

Qu'on lez assomme comme veaux ;  
Car, certez, bien desservy l'ont.  
[Ilz tuent tout, fors que le Batart.]

LE SEIGNEUR DE COUCY.

En velà qui estormys sont ;  
Jamez ne leveront de cy.

LE BATART DE LA MARCHE.

Seigneurs, je pry au roy mercy  
De ce qu'ay vers ly offensé.  
Par moy n'est pas le cas brassé ;  
Mais j'ay eu tout, très-bien le croy.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

On vous presentera au roy,  
Il sera juge droiturier.  
[Il descendent et l'amainnent au roy.]

— Sire, vecy ce prisonnier,  
Dietez que faire vous en plaist.

SAINT LOYS.

Comment s'apelle-il ?

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Sire, c'est  
Le filz du conte de la Marche.

SAINT LOYS.

Boutez-le-moy dedenz ugne arche  
Et dedens ugne prison forte.  
De le faire occir me deporté ;  
Car, certez, bien je considere  
Que le filz doit servir le pere  
Et aider, s'il est en peril.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Monseigneur, aucy sera-il,  
Plus il ne vous fera encombre.  
De prisonniers avonz en nombre,  
Je croy, xl. chevaliers,  
Sans aultres menus souldoyers,  
Jusqu'à ung cent ou environ.  
[Ilz le remainnent en prison ou chastel, et ne le  
doit-on plus voir.]

SAINT LOYS.

Gardez-lez bien, nous lez verron  
A nostre plaisir aujourd'uy.

LE MESSAGER DE LA MARCHE.

En la ville de Londres suy,  
Au roy fault que die mon dit.  
— Sire, de par Dieu, qui tout fit,  
Soit vostre regne maintenu !

LE ROY D'ENGLETERRE.

Aiquet bin futy-vous venu !  
Je croy bin vous futy harau ;  
Vous porté de l'arm qui fut beau :  
Ce fut, je croy, l'arm de mon mer.

Fol. 34  
verso.

LE MESSAGER DE LA MARCHE.

Sire, el m'a fait passer la mer

Et atroter en Engleterre  
Pour vous denu[n]cer ugne guerre  
Que le roy leur fait par delà.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Jo yray. Moy n'entent point cela ;  
J'ous en pry, dit-moy que dit ly.

LE CONNESTABLE D'ENGLETERRE.

Milort, bigot ! flodin tast ly  
Gost art tol meust alst m'at goul det  
Ast gcde chine\* foule det  
L'Armenac a la Franchequin  
Hourson quenane à gent Helquin  
Galst stot forque tostot dog la.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bigot ! j'entendy bien cela.  
Contably, nous faut pas la mer.  
— Vin ça, harau. Landi mon mer  
Qui fout qu'à ly j'ale bin tot ;  
Dyt-moy, j'ous empy, tot de mot  
Je faity army tout mon gent.

LE MESSAGER.

Oy, sire, et diligent  
Soyez, ou tost ilz seront pris.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bi saint Gorg ! futy male guis,  
Se nous aly à la batail.  
La Franchequin frap tot de tail ;  
Ly tua et mort fré meny  
Tant qui ne dity piqueny

Il faity pende par sa col  
Trestout mon gent de g[ra]nt licol.  
Je sçavery bin, par saing Gorg !  
Qui copy à mon gent son gorg  
Et asommy de son grant dac.

LE SEIGNEUR DE TALEBOT.

Bigot ! j'alé à l'Armenac,  
Ma que je fut army bintot.  
J'eu fait crii *Vive Talbot !*  
Bin haut—Vin ça, conte Rondel ;  
Army-vous bintot et bel  
Pour porty de banier liepart.

LE CONTE DE RONDEL.

Fol. 35  
recto.

L'Armenac dity : *deable a part.*  
S'à moy pety aly en Frans,  
Je la balle de mon grant lans  
De grant lorion à sa hect ;  
Et s'avey de pag de verlet  
Dit mil qui faity de batail,  
Et asommy de toc, de tail,  
Tout l'Armenac que vene à ly.

LE DUC DE CLOCESTRE.

Sant Joan ! jour me dio moy à ly  
Avec vous, tout mon ge[n]t et moy.  
Entend vous bin, milort de roy,  
Et moy donny à l'Armenac  
De mon pée de si grant clac,  
Que moy là fut chascun tout mort.

LE CONNESTABLE D'ENGLETERRE.

Millort de roy, vous fut bin fort  
Pour tuy tout la Franchequin ;



Vous auré Jouan Thomelin  
Et Vuilam, qui fut bon larcher.  
La gard des vach et la porcher,  
Il faut que tout futy pelé.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Contably, vous très-bin palé;  
Vous dit que gente compegnon  
Vous fait vené tout ma goudin,  
Qui fut bin larmy de bon lam.

LE CONNESTABLE D'ENGLETERRE.

Velà cy Jouan et Willam  
Qui fouty prest, je sçavé bin,  
Et la bin jolé Mascoudin,  
Qui fut bon pour emblé la vach.

WILLAM, PREMIER ARCHER D'ENGLE-  
TERRE.

Bigot! moy alé à pilag  
Bintot, je faity bin cela;  
Moy embly, pily tout.

LE SEIGNEUR DE TALBOT.

Haha!

Vous fut bon lom, par saint Mare!

JOUAN, ij<sup>e</sup> ARCHER D'ENGLETERRE.

Millort, bigot! certes burlare  
Je roby de vac, de pourcel,  
Et couch en batally la vel  
Pour embly d'avain de paillarde.

THOMELIN.

J'avoy bon arc et bon salade,

Bon pé, bon dac de bon tritout.  
Moy fait sonny atout, atout!  
Tout la bon fam et la bon lom.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Vous fut tout gent de bon façon,  
Et sy futy très-bin billy.  
L'Armenac futy bin tuly,  
Sy se trouvy devant Willam.  
— Harau, je te pry par ton lam  
Que tu aly à la milort  
Qui futy pelé *duc d'Iorc*,  
Et dity à ly hautement  
Qu'il m'amény trestout son gent  
Pour aly bintot à [la] guerre.

LE HERAUT DE LA MARCHÉ.

Mon cher seigneur, je le feré  
Tant que ne m'en sçarez blasmer.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Raly-vous de là vers mon mer,  
Et dictez très-bin hardely  
Que moy bintost fouty à ly,  
Mais que j'aury semblé mon gent.

LE MESSAGER DE LA MARCHÉ.

Sire, je seray diligent  
Du fait, soyez-en informé.

LE DUC DE CLOCESTRE.

Archer, futy-vous bien larmé;  
Sy faly à vous trous ny ac,  
Vous aury malgré l'Armenac  
Et tout la fausse Franchequin.

JOAN, ARCHER.

Millort, moy port de cranequin  
A tué trestout la Franquet.  
Veley Thoumelin arquet  
Et Mascoudin, ma compenon,  
Qui portery nostre penon  
A la batail de Francillon.

THOUMELIN.

J'auray de flech et de raillon  
De cent que je prenny tantot.  
N'y fut Armenac que dit mot,  
Je donné sy grant à sa het  
Que je fendray sa bacinet,  
Quant ja mon pé a cul de fer.

WILLAM.

Je vate tout la deabl d'enffer,  
Homme n'auray de moy respit  
Gontre semorg et godesepit.  
Se moy fut à batail desout,  
Bi sainte Mare! moy tu tout;  
Tout qui veny à moy fut mort.

LE MESSENGER DE LA MARCHE.

J'aperçoy là le duc d'Iort :  
Saluer me fault sa value.  
— Monseigneur, le roy vous salue  
Et prie que [tost] vous alez  
Devers ly, et point ne falez  
Que vous ne menez vos gens tous.

LE DUC D'IORT.

Qui dicty-moy? ne tent point vous;  
Parly de langag d'Engleterre.

LE PREMIER CHEVALIER DU DUC D'IORT.

Milor, ly dit, by saint Mare!  
Que tout vot gent futy en larm  
Pour aly bintot a wacarm  
Atout la gent milort a rey.

LE DUC D'IORT.

Haha! arquet, dity-vous vray?  
Bi saint Joan! quant je fut larme,  
Je fait crii tel wacarme  
Que trestout mon gent fut billy.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU DUC D'IORT.

Harau, dyt-vous-moy où aly,  
J'ous empry, mon emy la rey,  
Et je done-vous, by me fay!  
Tout contenty de bon cu d'or.  
Godesepit en gode mor  
Alaquesoz en goudonach  
A tro magot houose aconach,  
Mais que nous futy bin larmé.

LE MESSENGER DE LA MARCHE.

Sire, je suis bien afermé  
Que c'est pour partir Engleterre  
Et pour aler en France en guerre :  
Aincy l'ay-je entendu de ly.

LE DUC D'IORT.

By saint Joan! moy fut bin joly  
Que nous faly aly en France.  
Pregny trestout de hach, de lans,  
De pé, de dac et de guisarm;  
Nous fait à Franchequin wacarm

Et guerre, ja sçavy trop bin.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU DUC D'IORT.

Milort, bigot ! à se bodin,  
Je futy prete pour pily ;  
J'alé de guerre hardely.  
Se l'Armenac futy bin fors,  
Bi saint Joan ! pour cela non fors ;  
Nous futy assez de bon gent  
Pour senede milort regent,  
Mais que j'avoy tout ma varlet.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU DUC D'IORT.

Millort, nous alé par Calet :  
Vente a de vin, cela je dy ;  
Et puis nous fut en Normedy  
Bintot, je sçavy cela bin.  
Velecy tretout ma cousin,  
Qui fut preste ly mauvydyt.  
Armé vous tout de dil sepit :  
Il faut nous aly à batail.

LE PREMIER CHEVALIER DU DUC D'IORC.

Je frapy de toc et de tail,  
Et coupy de test et de gorg,  
Et cy alarm Saint-Gorg, Saint-Gorg !  
Ja sçavy bin je fut hardy.

LE DUC D'IORC.

Alé trestout devant jeudi  
A milort de rey de Gleter.  
Vous futy tout faiti à guer :  
Chevaly demain de matin ;  
Preny-vous mon sendart tarquin ;  
Vous fut bin vaillant lom, je scey.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU DUC D'IORC.

Millort, je fait bin unne fey  
Godmoy troussen barquet.

LE DUC D'IORT.

Faicty tot sonny de tripet,  
Sy aly à milort de rey.

[Ils vont au roy d'Engleterre.]

LE MESSENGER DE LA MARCHE.

A vostre commant m'en yray,  
Sire prince courtois et gent.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Futy vous bin ville mon gent,  
Dyty-moy tot.

LE DUC DE CLOCESTRE

Grand millor, yé.  
Je fut armé de jamb, de pié ;  
Tretout que j'avey fut bin fet.  
J'auré bon salad en mon het,  
Bon gorg a bon protronnier.

LE SIRE DE TALBOT.

Saint Joan ! se i a de prisonnier,  
Quant j'alé en Frans, je fait ly  
Pende par sa col hardely,  
Sy ne promety par son fey  
Que ly servy millort de rey.  
Sy non fait, je coupy son gorg.

LE DUC D'IORT.

Millort de rey, la grant saint Gorg  
Vous guemy godio, godenuit !

12

Fol. 36  
verso.

Fol. 37  
recto.

Veley mon gent tra-bin truit,  
D'aly à guerre ja fut fort.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bin fut-vous venu, duc d'Iort !  
Vous aury bigo seabodfn.  
Bon gent nous faity grand houtin  
A la roy Francy, à son gent.  
Bis saint Mare ! vous fut regent  
Sus Franchequin voul vous bin.

LE DUC D'IORT.

Yé,  
Milort, je mety tout à pié  
L'Armenac et tout la Fracil.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Faicté-vous sonny la trompil,  
Et faicty de Londre depart,  
Dresse de banier deable-a-part :  
Moy vout parté, bi saint Mare !

LE CONTE D'ARONDEL.

Sy fait moy, bigot ! burlare  
Et la grand milort a Talbot.

LE CONNESTABLE D'ENGLETERRE.

L'archer, marchy devant bintot,  
Willam, Thomelin at harquet,  
Et sony tretout de trompet  
Devant la ray atout son gent.  
Moy futi fait millort regent  
Dessus tout la faus Armenac.

[Ilz partent, et lez trompettes trompent.]

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Je feray de croc et de haac

Tant, puisque faire le me fault,  
Qu'empoisonneray le plus hault  
Roy desur les chrestiens.  
Meslons-nous parmy lez gens siens,  
Voir s'à nos fins venir pourrons.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Voyons bien comment nous ferons,  
Que nous ne soyonz aperceus.

SAINT LOYS.

Mettez la nape là-dessus.  
Pieça n'eus apetis greigneur.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Fol. 37  
verso.

Très-voulentiers, mon cher seigneur ;  
Incontinent tout prest sera.  
Seez-vous quant il vous plaira,  
Cher seigneur ; bien servy serés.

SAINT LOYS.

Sà, beaus frerez ! vous vous serrez  
Emprès moy.—Conte de Potiers,  
Venez le premier.

LE CONTE DE POTIERS.

Voulentiers,  
Monseigneur.

SAINT LOYS.

Sà ! après, trestous.  
— Sus, seigneurs ! que ne faicté-vous  
Bonne chere ?

LE CONTE D'ARTOIS.

Nous la faisons,  
Monseigneur ; mais nous nous taisons  
Tandis qu'il y a cy de quoy.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Qui sont cez galans que je voy  
Parmy cest hostel ondiér ?  
Ce sont espies, à mon cuidier.  
Entrent-ilz sans qu'on lez demande !  
— Que faictiez-vous ? je vous demande.  
Galans, servirez-vous j. plat ?

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Sire, nous regardons l'estat  
Du roy et de la court aucy.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Archez, entendez tost icy.  
Je craing, à ouir leur blason,  
Qu'il n'y ait en eux trahison :  
Ilz sont devenus tous honteux.

SAINT LOYS.

Amenez-lez çà trestous deux,  
Qu'on sache qu'ils brassent yey.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Sire, nous vous crions mercy ;  
Nous ne voulonz rien se bien non.

SAINT LOYS.

Faictiez-lez tirer au baton,  
C'on sache leur iniquité.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Or tost, galans, dictiez verté :  
Le roy vous sera gracieulx.

Fol. 38  
recto.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Nous sommes deus aventureux,  
Monseigneur, qui hantons lez armes ;  
Nous ne voulonz, soyez-en fermes,  
Nul mal, croyez-nous à ce mot.

SAINT LOYS.

Connestable, mettez-lez tot  
En jayne, faictiez-leur tout dire.

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Helaz, pour Dieu mercy, cher sire !  
La vie sauve, je diray tout  
Et conteray de bout en bout  
Le cas, rien ne se celera.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Le roy gracieux te sera,  
Mais que ton corps verté entame.

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Ha, sire, la mauvaise fame  
Du conte de la Marche nous  
A envoyez yey pour vous  
Empoysonner, vous et voz gens.  
Nous en avons trop diligens  
Esté : nous nous en repentont,

Et en suplion vray pardon  
A vostre Majesté royale.

SAINT LOYS.

Connestable, pour fin finale  
Vous serez de juge en office.  
Faictes-leur raison et justice  
Aincy qu'il appartient de faire.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Mon très-cher seigneur debonaire,  
Sy feray-je, foy que vous doy.  
— Sà, archers, amenés-lez-moy :  
On enquestera lez poins tous.

LE PREMIER ARCHER DE CORPZ.

Connestable, sy ferons-nous,  
Croyez qu'ilz n'eschaperont pas.

[Ilz lez mainnent en une place commettre j. jugement.]

LE MESSENGER DE LA MARCHE.

Il m'a falu marcher mains pas  
Ains que cy revenu je soye.  
— Madame, Dieu vous ottroit joye,  
Et au noble conte, mon maistre !

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Le bienvenu puisses-tu estre,  
Messager, mon très-dous amy !

LE MESSENGER DE LA MARCHE.

Dame, dedens jour et demy  
Verrez venir en belle guerre

Henry, vostre filz, d'Engleterre ;  
Car je l'ay veu prest, creiez-moy.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

J'en ay grant joye, par ma foy !  
Le cuer de leesse m'en point.  
— Monseigneur, or ne craignez point  
François, qui tant vous ont marry ;  
Car j'ay mandé le roy Henry  
D'Engleterre, qui vient le cours  
Ycy pour vous faire secours  
Atout son ost grant et menu.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je vourroye jà qu'il fust venu  
Ains que je soye plus pressé.  
J'ay le roy Loys offensé :  
Je craing que je ne m'en repente.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Ne vous chaille, c'est vent qui vente  
On l'abessera qui pourra.  
Mon filz, le roy Henry, venrra  
Regaigner le païs pery.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Mon gent, et vous que moy diry ?  
Chemin trestout de bin bon taint  
Nous fut bin pret la vila Saint ;  
Moy vit bin de cy la clochy.

LE CONTE DE RONDEL.

Millort, nous fut bin là logy ;  
Mais qu'il y avoy de bon bier,

Nous fait y encor nuit bon chier,  
Nous y fait bin dunc faroual.

[Ilz vont avant.]

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sà, galans ! avant que plus mal  
On vous face ne de travaux,  
Dietez se vous estes conssaulx  
Ensemble de faire tel mal  
Que de trahir le chef royal  
Et le pris de toute noblesse.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Ha ! maudite soit la contesse  
Qui nous a baillé l'achaison  
De brasser celle traïson !  
Je voy bien que nous en mourrons,  
Jamez de cy n'eschaperons,  
La traïson nous sera male.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Dietez-moy la verité totale :  
Est-il vray que pour certain pris  
D'argent vous avez entrepris  
De bailler empoisonnement  
Au roy ?

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Oy, sire, certainement,  
Dont nous repentons maintenant.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Dietez trestout le remenant.

Vostre marché portoit-il point  
Qu'autre que ly deust estre point  
N'empoisonné ?

LE PREMIER ESCUIER DE LA CONTESSE  
DE LA MARCHE.

Nostre doux maistre,  
Ses iij. frerez le debvoyent estre,  
Et non aultre du sanc royal.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Deviez-vous point faire aultre mal ?  
Dietez trestout en audience,  
Deschargez vostre conscience,  
Ne suportez seigneur ne dame.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA CONTESSE DE LA  
MARCHE.

Sire, sur Dieu ne sur mon ame,  
Nous disons tout, je vous affye.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Vostre confession oye,  
Je vous condampne sans enquestez  
A avoir tranchées lez testez,  
Et, comme tristez desolez,  
D'estre après escartelez,  
Et vos corps mettre en lieu infame.

MAISTRE GOLU, en lez hapant.

Compaignonz, penssés de vostre ame,  
Puisque mis estes en ma main.  
Point, certez, n'avez de demain :  
Penssez de l'arme, je vous pry.

LE PREMIER ESCUIER DE LA MARCHE.

Fol. 39  
verso.

Helaz ! quel sentence ay-je ouye  
 Proferer en ce lieu ycy ?  
 Las ! nous fault-il mourir aincy ?  
 Maudit puist estre par qui c'est !

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Maistre Golu, sans long arrest,  
 Tantost qu'il seront confessez,  
 Faictez qu'ilz soyent escossez  
 Et que leur cry soit publié.

MAISTRE GOLU.

Sire, j'en suis joyeux et lié,  
 Je n'eu pieça telle saison.  
 Je lez vois mener en prison  
 Confesser à deux cordelliers.

[Il se muscent j. peu, faisant maniere c'on les  
 confesse.]

LE CONTE DE LA MARCHE.

Qu'en dictiez-vous, mez chevaliers ?  
 La chose, certez, seroit belle  
 Se nous povionz ouir nouvelle  
 Du roy qui est des Anglois chef.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Je sçay de vray qu'il venrra bref,  
 Monseigneur, puisqu'il l'a mandé.  
 Point n'a encore trop tardé,  
 Combien qu'il ne sera en voye  
 Jamès sytost que je vourroye ;  
 Mais il venrra bref, se Dieu plest.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Mon cuer en très-grant penssée est

Que je n'ay de mes genz nouvelle.  
 La chose ne seroit pas belle,  
 S'ilz estoyent jà aperceus :  
 On me courroit beaucoup plus sus  
 Qu'à mon mary on ne feroit.

LE CONNESTABLE D'ENGLETERRE.

Nous fut veue la voc bin droit,  
 Nous futy à Saint bin tantot.  
 L'Armenac non plus dity mot,  
 Quant sçaury quant nous fut venu.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bi saint Mare ! ce qui fut tenu  
 Je fait tout pendre par sa gorg,  
 Quant non criei *Vive saint Gorg* !  
 Tant l'Armenac futy pouré.

[Ilz cheminnent.]

MAISTRE GOLU.

Fol. 40  
recto

C'est bien longuement demouré  
 Pour faire deux confessions.  
 Avons-nous absolucions ?  
 — Oy, oy, la penitence est faicte.

[Il lez prent.]

Entrez dedenz ceste charrette,  
 Rien ne vous vaut le reculer.  
 Il vous fault lez ij. mains lier

[Il leur lie lez mains.]

Et tenir la croix devant vous :  
 C'est la façon, mes amy doux.  
 Il vous fault avoir pacience.  
 Se Dieu plaist, par la penitence  
 Que vous endurrez en ce monde,  
 L'ame s'en yra pure et munde  
 Lassus en la gloire celeste.



LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Golu, tire avant ta charrette,  
Affin qu'il n'ennuye aux seigneurs.

[MAISTRE GOLU.]

[Il charie en disant:]

Priez pour ces povrez pecheurs,  
Seigneurs et dames de noblesse ;  
Donnez-leur, pour Dieu, ugne messe  
Ou ugnez vigillez de mors.

[Il s'arreste.]

Avant que j'exploite les cors,  
Leur cry sera fait de par moy.  
— Oyez, seigneurs, de par le roy.  
On vous fait à tous asçavoir  
Que ces pecheurs que povez voir,  
Sy sont condampnez à mourir  
Pour ce qu'ilz ont voulu trahir  
Loys, le noble roy de France,  
A la requeste et à l'instance  
D'une dame trop felonnesse,  
Qui est de la Marche contesse.  
Veuillez pour leurz amez prier.

[Il descent à terre.]

— Sà! descendez sans detrier,  
Sy venez sur cest eschauffaut.  
Je sçay, se le bras ne me faut,  
Que pas ne partirez ce lieu.

[Il lez descent tous deux.]

Commandez voz amez à Dieu,  
Commander ne lez povez mieux.

[An premier.]

Sà! je te banderay les yeux ;  
Plus ne vivrez jour ne demy.

[Il ly bende les yeux et l'agenoille.]

Dis ton *in manus*, mon amy.  
N'ay peur, je ne feray que bien ;  
Dis tout, je ne te feray rien  
Tant que tu ayez tout finé.

Fol. 40  
verso.

LE PREMIER ESCUIER DE LA MARCHE.

*In manus tuas, Domine,  
Spiritus meum commendo.*

MAISTRE GOLU.

N'ay peur tant que je diray *ho*.

[Il frape.]

En paradis soit ton demeure !

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA MARCHE.

Bien doy avoir au cuer fremeur,  
Quant de mort ne me puis garder.

MAISTRE GOLU.

Sà! il te fault les yeux bender :  
C'est la coustume du mestier.  
Ayés en Dieu le cuer entier,  
Et vous agenoillez yey.

LE ij<sup>e</sup> ESCUIER DE LA MARCHE.

Mon Dieu, je vous requier mercy  
Et mon ame vous recommans.

[Il frape.]

MAISTRE GOLU.

J'ay aujourd'uy gaigné dix frans  
A faire office capitale.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Vien demain à la court royale,  
Je te feray maistre nommer.

K

## LE ROY D'ENGLETERRE.

Je là voy la mondam de mer  
 Et la cont la March, mon frer :  
 Moy paral à ly, by saint Mare !  
 Je congny bin mon mer, mon dam.  
 — Dieu gart la cont, aussy son fam !  
 Mon mer, comment fouty-vous bin ?  
 Comment porty tout ma cousin ?  
 Faityt-vous trestout bin bon cher ?

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Ha oy, mon seigneur très-cher,  
 Vous soyez le très-bien venu !  
 J'eusse esté trop estroit tenu  
 Du roy Loys que congnoissés,  
 Se cy venu vous ne fussés :  
 J'ay trop terrible guerre à ly.

## LE ROY D'ENGLETERRE.

Saint Joan ! ly fait bin grand foly  
 Et, bi me trot ! ly fait que fol.  
 Je fait tout pendre par sa col  
 Tout son gent qui futy trapé.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Il s'est en mon païs frapé,  
 Et a destruis mes chasteaulx tous.

## LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Beau filz, comment vous portez-vous ?  
 Estez-vous en bon point ?

## LE ROY D'ENGLETERRE.

Mondam,

Je futy bon point, par mon lam !  
 Baise-vous-moy, mon damisel.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Sire, faictez en mon hostel  
 Tout ce qu'il vous semblera bon.  
 Tout mon païs vous habandon,  
 Je vous en fais comme moy maistre.  
 —Sà, seigneurs ! il nous fault repaistre ;  
 Mettez la table.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Oy, sire.  
 Vostre bouteillé le vin tire,  
 Je l'ay veu à la cave aval.

## THOMELIN.

Nous ne veut que de bon goudal  
 Et de bon bier de grant bouteil,  
 De fromag et de gros pourcel,  
 Et couchy à palaid à pors.

[Ilz boivent trestous.]

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Noble roy, lez traistrez sont mors,  
 Plus ne vous peuent faire difame.

## SAINT LOYS.

Dieu leur face pardon à l'ame,  
 Que le deable ne lez encontre !

## LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Il nous fault aler en l'encontre  
 Dez François, qui tant nous font dueil.

Iz sont, je croy, vers Montereil  
Ou au chastel de Taillebourg.  
Il y ara assault trop lourt,  
S'on lez atrape au caquehan.

LE DUC D'IORE.

Nous y alé tout, bi saint Joan !  
Et sy fait sur ly de grand cry.  
— Trompet, sony-vous, j'ous em pry.  
Trestout mon gent futy presté.

LE FILS DU CONTE DE LA MARCHE.

Sus ! devant n'y ait arresté ;  
Marche chascun, comment qu'il aille,  
Dessous son enseigne en bataille ;  
J'aray l'avant-garde pour moy.

PARIS, HERAUT.

Fauc de moy, qu'est-ce que je voy ?  
J'aparçoy gens d'armes ensemble.  
Ce sont Anglois, comme il me semble,  
Qui vieignent au roy faire guerre :  
Je voy lez armes d'Engleterre,  
Le roy y est en sa personne.  
Se Jhesu-Crit santé me donne,  
Au roy Loys l'iray conter.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je feray François ahonter,  
Avant qu'il soit j. mois de cy.  
— Archers, alez ce pais-cy,  
Car le roy Loys tout y gaste.  
[Ilz cheminent.]

PARIS, HERAUT.

Noble roy, je vien à grant haste

Vers vous, comme faire je doys.  
J'ay veu sur lez champs les Anglois  
Avec le conte de la Marche.  
Se contr'eux tantost on ne marche,  
Ilz vous venrront cy asseger.

SAINT LOYS.

Je me sçaray bien d'eux venger,  
Se je puis aborder sur eux.  
Sà ! chevaliers hardis et preux,  
Abillez-vous tous sans arster,  
Affin que nous alons gueter  
Le pas à ces Anglois felons.

LE CONTE D'ANJO.

Monseigneur, très-bien le voulons  
Toutefois qu'il vous plaira dire ;  
Chascun cheminera de tire  
Pour s'aler contr'eux presenter.

LE CONTE D'ARTOIS.

Je ne m'en veil point absenter,  
Monseigneur, je le vous affye ;  
Se g'y debvoye perdre la vye,  
Sy [je] me monstreyeray contre eux.

SAINT LOYS.

En chemin trestous ! je le veux ;  
En ce lieu plus ne demouronz.  
Sonnez, trompectez et clérons,  
Et soit chascun sous son enseigne.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Cheminonz fort ceste champaigne,

K 2

Fol. 42  
recto.

Sy yrons François asseger,  
Affin que nous puissions venger  
D'eux et leurz oultragez pugnir.

## LE CONTE DE POTIERS.

Monseigneur, je voy là venir  
Gent : tenons-nous sur nostre garde.

## SAINT LOYS.

Vous dictiez vray, je lez regarde ;  
Il sont Anglois, j'en suis tout seur.  
Alons leur tantost courir seur  
Tout le plus tost que nous pourrons.

## LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Sire roy, je vous pry, ferons  
Ens : vecy François courageux.  
Je veil incontinent à eux  
Parler j. petit mot courtois.

[Il s'avance hors la bataille, et dit:]

Que je parle au conte d'Artois,  
S'il plaist au roy et je l'emprie.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Certainement je n'yray mye,  
Se je n'y voys à force d'armes.

## LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHÉ.

Ilz se tiennent contre vous fermez,  
Comme gens remplis de rigueur.  
Ralons-nous-ent, c'est le meilleur,  
Sans leur sonner j. tout seul mot.

## LE ROY D'ENGLETERRE

Tout mon gent, cule-vous bintot ;  
Nous reveny en Franc jamaiz.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Monseigneur, ilz se sont retrais ;  
Je ne sçay s'ilz le font par faintez.

## SAINT LOYS.

Couronz après eux jusqu'à Sainteiz,  
Et gastons ce qu'on trouvera :  
Le roy anglois plus nous craindra,  
S'on les poursuit de chant en chaut.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Il est vray, sire ; miex lez vault  
Poursuir que laisser aler.  
Après, aprez, sans plus parler !  
Alons leur livrer gros assaulx.

## LE CAPITAINE DES ARCHERS DE CORPS.

Demourez, demourez, ribaux :  
Vous ne povez fuir de cy

[Ilz frapent sur l'avant-garde, et tirent de costé  
et d'autre.]

## VUILLAM.

Fol. 42  
verso.

Armenac, cule-vous, jeu di ;  
Se vous aprochy, vous fut mort.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

On verra qui sera plus fort ;  
Qui plus ara peur sy se garde.  
— Sà ! frapons sur ceste avant-garde  
Trestous vaillamment sans sejour.  
Saint-Denis !

## JOAN.

Saint-Gour, Saint-Gour !

Rendy-vous tout sans Armenac.

[Lez archers tirent j. tandis, et puis assemblent à  
espééz j. peu, et puis retrayent.]

THOMMELIN.

Milort, ja vey de cont, de duc,  
Vin tot secoure vostre gent.

SAINT LOYS.

Sus ! compaignons, joyeusement  
Entrons dedens de bon courage.  
Ilz aront le vent au visage,  
Mais que nous ayonz bon conduit.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bigot ! je trape vous ennuit.  
Roy franchequin, vous jamez raly ;  
Vous futy tantot bien sailly  
De mon gent qui futy tout prest.

LE CONNESTABIE.

On se deffendra, se Dieu plaist,  
Comme le bon oysel, aux dens.  
— Avant, gentilz galans ! dedens !  
Qu'ilz soyent hors du champ banis.  
Saint-Denis ! Saint-Denis ! Saint-Denis !

TOUS LES ANGLOIS.

Saint-Gorg ! Saint-Gorg ! Saint-Gorg !  
[Ilz assemblent touz et combatent longuement, et  
puis retrayent j. peu, et le duc de Clocestre  
vient à ung archer, et dit:]

LE DUC DE CLOCESTRE.

Bigot ! je cop ennuit ton gorg.

LE SEIGNEUR DE TALEBOT.

Armenac, eule d'autre part.

[Ilz rassemblent et retrayent j. peu.]

LE CAPITAIN DES ARCHERS.

A l'estandart, à l'estandart !  
Frapons trestous de bonne serre  
Sur la baniere d'Engleterre ;  
Je voy qu'ilz sont là esbaïs.

[Ilz assemblent, et Joan doit faire choir à la re-  
traite navré et enseigne, et dit:]

JOAN.

Angleterre, ma bon païs,  
Adieu ta dy, moy mour en Frans :  
L'Armenac me bail de son lans  
En mon pans de lorion.

Fol. 43  
recto.

LE CONTE DE RONDEL.

Venge vous que naue hourson  
Vous fut plus pesneus que ung commer.

LE CONTE D'ANJO.

Je vois la bataille entamer  
Avant qu'ilz resoyent pugniz.  
Saint-Denis ! Saint-Denis ! Saint-Denis !  
C'on voy qui ara le plus fort.

LE DUC D'IORE.

Nous ne futy point encor mort ;  
Nous bien desus vostre het forg.  
Saint-Gorg ! Saint-Gorg ! Saint-Gorg !  
Vous fut tout tué, ribaudail.

[Ilz rassemblent longuement, et Thommelin et  
Willam sont abatus, et les iiij. chevaliers du duc  
de Clocestre.]

Retraite plus ne prise pail,  
Anglois tous mourront prestement.

WILLAM.

Milort, je fait ma tritement :  
 Je dony à la bon saint Gorg  
 Tout mon larm, qui fut de bon forg.  
 La Deau ou deable an ey mon lam !  
 Recommande-moy à mon fam  
 Et mon my, la joly Perret ;  
 Moy ne ly fait plus la choset  
 Qui fut pelé *la guillery*.

THOMMELIN.

Je fut fendre mon tripery ;  
 Milort, je mour en vostre guer.  
 J'os em pry, la prest d'Engleterre,  
 Pour Dieu et som mer Nostre-Dam,  
 Que ly ne fouty point mon fam,  
 Moignet que petit tantinet.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Bigot ! nostre fait fut point net.  
 — Dieu ay ton lam, Willam, mon my !  
 Toy et Thommelin fut sommy,  
 Aussy futy tout mon bon gent.  
 — Conte de Clocet, vint-vous-ent.  
 Nous fut tout mort, se nous fut pris.

[Ilz s'enfuient.]

LE CHANCELIER.

Nous avons sur Anglès le pris :  
 Les ungz fuient, lez aultrez sont mors.  
 Fuiiez après eux.

LE CONTE DE BLOIS.

Je l'acors.

SAINT LOYS.

Artez, ilz gaigneront le boys.  
 Pour miex venir à nos ataintez,  
 Nous lez assegerons à Saintes  
 Et lez arons. Revenés çà.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Conte la Marchy, vin vous çà.  
 Nous futy tretout berloué.  
 Faity pais à la rey Loué :  
 Sain Joan ! ce fut vostre plus bel.  
 Moy fuy à la vil [de] Bordel,  
 Je voy bin qu'il futy trop fort.

LE CONTE DE LA MARCHE.

G'y feray le plus tost acord  
 Que je pourray : c'est le meilleur.  
 — A Dieu vous commant, monseigneur.  
 Vous avez eu pour moy tribou.

LE ROY D'ENGLETERRE.

Non force pour cela adiou.  
 Faiety pais à la ray de Frans.  
 Moy voul avé perdy x. frans,  
 Et je fut à Cantorbery.

[Le roy d'Engleterre et ses gens s'en vont.]

SAINT LOYS.

Maint Anglez est yey pery :  
 Dieu veille lez ames avoir !  
 En ce chastel que là puis voir,  
 Nous alons j. peu rafermer.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Beau filz, alez vous desarmer

Et alez, je le vous ordon,  
 Prier au roy Loys pardon  
 Pour moy et pour toute ma court ;  
 Et, à ung mot certain et court,  
 Faictes à ly tout tel traité  
 Qu'il vourra : il ara pitié  
 De nous, se humilier nous voit.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Mon cher seigneur, g'iray tout droit,  
 Il n'y ara par moy deffault.  
 Je ly piray pardon sy hault,  
 Qu'il ara pitié de me ouyr.

SAINT LOYS, dedenz le chastel.

Nous nous debvonz bien esjouir  
 Quant Cely qui fait jour et nuit  
 Toutez nos besongnes conduit,  
 Sy que nul grever ne nous peut.

LE CONTE DE LA MARCHE, en entrant en  
 son eschaufaut.

Comment va, dame ?

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Comme il seut.  
 Et vous, monseigneur ?

LE CONTE DE LA MARCHE.

Malement.

Le roy Loys vilainement  
 Nous a chassez de bonne guerre.  
 Vostre filz va en Engleterre  
 Bien en haste, ce sçachez-vous.

LA CONTESSE DE LA MARCHE.

Helaz, sire ! et que ferons-nous ?  
 Nous debvonz bien estre esbahys.

LE CONTE DE LA MARCHE.

J'ay envoyé au roy Loys  
 Mon filz : il fera pais, s'il peut.

[Tous cex de la Marche se desarment.]

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Je vois leans ; se le roy veut,  
 Il orra le parler de moy.  
 — Beaux seigneurs, que je parle au roy  
 j. bien petit mot, sy luy plest.

LE iij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Qui estez-vous ? Dicter que c'est.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Le filz du conte de la Marche,  
 Qui sa misericorde charche,  
 Si luy plaist m'escouter j. mot.

LE iij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Je luy vois dire tout tantot,  
 Puisque j'ay vostre non congneu.  
 — Cher sire, ceans est venu  
 j. beau chevalier, qui est filz  
 Du conte qu'avez desconfis,  
 Qui requiert mout parler à vous.

SAINT LOYS.

Faictes-le venir devant nous :  
 Nous orronz que dire il vourra.

Fol. 44  
 recto.

Fol. 44  
verso.LE iij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Sire, entrés quant [il] vous plaira :  
Le roy en a donné licence.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Roy de haulte magnificence,  
Je vien vostre misericorde  
Impetrer pour la grant dyscorde  
Qu'avés à mon pere et seigneur.  
Roy de tous aultres le greigneur,  
Pour Dieu et sa mere Marie  
Pardonnez-nous la grant folie ;  
Et tout ce qu'il vous plaira faire  
Nous accomplirons sans meffaire,  
Ou la chose sera bien grande.

SAINT LOYS.

Levés-vous, il ne chet qu'amende  
En meffait, et nostre Seigneur  
Ne veult point la mort du pecheur,  
Aincy que nous dit l'Escripture.  
Non doy-je faire par droiture.  
Puisque vostre pere requiert  
Pardon, par raison il affiert  
Que misericordz je ly soye,  
Voire par tel cy et tel voye  
Qu'à mon frere hommage fera  
Et que l'amende paiera  
Des domagez et d[e l']interès  
Que par ly nous ont esté fais ;  
Aultrement je n'en feray rien.  
Dieu veult que chascun ait le sien ;  
Il dit en la saint Euvangille  
Aux Juifz, le peuple inutile,  
Qu'à Cesar le sien on rendist ;

De ce qu'est à Dieu autant dist :  
Pourtant, à conclusion brefve,  
Se voulez avoir pais ne trefve,  
Reparez-nous tous les despens  
Des heritagez qui suspens  
Sont en ma main ; puis n'arez rien.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Sire, c'est bon, comme je tien,  
Que me disez tout le traicté.

SAINT LOYS.

Le pais que j'ay conquesté,  
Tant seigneurie que beffons,  
Demourra à mon frere Alphons.  
Je veil que tel traicté se face,  
Et du residu en ma grace  
Vostre pere se submettra.

Fol. 45  
recto.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Tout vostre plaisir il fera,  
Sire, je le sçay tout de vray.

SAINT LOYS.

Puisqu'aincy est, je vous diray :  
Vous demourrez cy en hostaige,  
Et manderez par j. message  
A vostre pere le traictié  
Que par nous a esté traictié ;  
Et s'il veut venir à mercy  
Devers nous en ce lieu-ycy,  
Il n'est grace c'on ne ly face.

LE FILZ DU CONTE DE LA MARCHE.

Vous le verrez en peu d'espace,



Sire ; je le vous certify.  
 — Messenger, va tost, je te pry,  
 Dire à mon pere que le roy  
 Sy ly pardonne tout desroy, .  
 Mais qu'il veille congnoistre à sire  
 Le conte Alphons ; va ly tost dire,  
 Sans ly en celer j. seul mot.

## LE MESSENGER DE LA MARCHÉ.

Monseigneur, g'y vois tout tantot ;  
 Je seray d'y aler songneux.

## SAINT LOYS.

Beau frere de Potiers, je veux,  
 Puisqu'il est aincy que le conte  
 De la Marche congnoit sa honte  
 Et qu'il abesse son courage,  
 Que le recevez en hommage  
 Sans ly tenir courroux ne guerre ;  
 Et vous jouyrés de la terre  
 Que dessus ly avons conquise.

## LE CONTE DE POTIERS.

J'en-feray tout à vostre guise,  
 A vous du tout je m'en raporte.

## LE MESSENGER DE LA MARCHÉ.

Sire, nouvelles vous aporte  
 Qui vous mettront hors de soussy.  
 Je suis revenu, Dieu mercy,  
 D'où fut vostre filz envoyé.  
 De bon jour s'y est avoyé ;  
 Car, certez, vostre pais est faicte,  
 S'à vous ne tient [et s'il vous haicte]

Que vous venés hommage faire  
 Au roy Loys très de bon aire,  
 Et requerir pardon au roy.  
 Luy-mesmez en a fait otroy,  
 Voire par tel condiccion  
 Que sous sa dominacion  
 La terre que il a conquise  
 A force desur vous et prise,  
 Au conte de Potiers sera,  
 Et le remenant demourra  
 En la grace du roy Loys.

## LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Puisqu'aincy est, content j'en suis,  
 Je n'y mettré jà contredit.  
 — Oyez que le message a dit :  
 Dame, il fault qu'en [ung] terme court  
 Nous alons trestout à la court  
 Au noble roy Loys parler.

## LA CONTESSE DE LA MARCHÉ.

Je suis contente d'y aler,  
 Puisque vous ne povés miex faire :  
 Sy en ay-je au cuer grant contraire ;  
 Mais quoy ? il le fault endurer.

## LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Venés avant sans murmurer :  
 Le roy est prince très-courtois.

[Ilz vont au roy.]

LE ROY D'ENGLETERRE, en son es-  
 chauffaut.

Bigot ! moy non reentry jamais  
 En Frans de contre d'Armenac.

L

Ly bail à mon gent tant de clac,  
 Qu'i fondry tout sa bacinet.  
 Je fait pais à ly, par ma het !  
 Afin qu'il tuy plus mon gent.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Je voys en arroy bel et gent  
 Le roy desur tous ennobly :  
 Presenter nous fault devant ly,  
 Affin qu'il ait pitié de nous.  
 — Très-noble roy, piteux et doux,  
 Dont j'ay l'onneur osé offendre,  
 Pour Dieu veillez sur nous espandre  
 Vostre très-grant misericorde ;  
 Que vostre grace nous acorde  
 D'estre vos serviteurs petiz.

Fol. 46  
 recto.

## SAINT LOYS.

J'ay près de pleurer apetis,  
 Quant je voy vostre humilité.  
 J'à ne fault que soit recité  
 Le vostre orgueil et contumace.  
 Vous vous submetez en ma grace  
 En faisant à mon frere aucy  
 Hommage leal, sans nul cy,  
 Et voulez tenir le traicté  
 Qu'à vostre beau filz j'ay dicté ;  
 Mais avec ce vous laisserés  
 iij. chasteaulx que me livrerez,  
 Melpin, Crostu et Harquadi.  
 Se vous voulés ce que je dy  
 Faire, respondez sans arrest.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Ouy, sire, très-bien me plaist ;  
 Je veil acorder ces poins-là.

## SAINT LOYS.

Or vous levés donc, touchés là.  
 Les terres que vous gouvernez  
 Pour le présent et obtenés,  
 Je vous lez otroye et delivre.  
 D'or en avant tout à delivre  
 Soyez-moy souldoyer leal.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Vostre mercy, prince royal ;  
 De vostre grace nous louons.  
 A vostre congé en alons.  
 Toutez les fois qu'il vous plaira,  
 Chascun de nous obéira  
 A vos commandemens et dis.

## SAINT LOYS.

Je vous delivre vostre filz  
 Prisonnier, et cely aucy  
 Qui a tenu hostage cy  
 Pour les traictiez tenir feaulx.  
 Alez à Dieu, soyez leaulx,  
 A ma court je vous rabilite.

[Ilz s'en vont, et leur filz aucy.]

Or çà ! seigneurs, chascun soit vite,  
 Puisqu'aincy est, de s'atourner.  
 Je veil en France retourner.  
 L'orgueil au conte de la Marche  
 Est abessé : prenons la marche  
 A Paris, c'est nostre meilleur.

Fol. 46  
 verso.

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

A vostre plaisir, monseigneur ;  
 Exploitons-nous ad ce matin.

— Archers devant ! sus en chemin !  
A ce cop-cy chascun s'en voise.

SAINT LOYS.

Tirons hardiment vers Pontoise,  
Je sçay bien que ma mere y est.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Oy, sire, puisqu'il vous plect,  
[Ilz vont.]

Nous y serons coulez à cop.

MARGUERITE.

Madame, il m'ennuye trop  
Que mon seigneur point ne revient.  
Grant afaire sy le detient,  
Puisqu'il a trestant demeuré.

LA ROYNE BLANCHE.

Belle fille, je vous diré  
C'on m'a dit en ceste sepmainne.  
J'ay eue nouvelle certaine  
Qu'il venrra bref, quoy qui le tiengne.  
Je ne garde l'eure qu'il viengne ;  
Car, certez, j'en ay grant desir.

MARGUERITE.

Dieu le ramaint par son plaisir !  
Tant qu'il viengne, je n'aray joye.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Tant avons fait chemin et voye  
Que sommez venus à Pontoise.

SAINT LOYS.

Alons voir ma mere courtoise  
Et ma douce seur Marguerite.

FLEUR-DE-LIS.

Cely Dieu qui ou ciel habite,  
Dame, vous doit joye et honneur !  
Vecy Loys, mon cher seigneur,  
Et trestoute sa baronnie.

LA ROYNE BLANCHE.

Ha, Dieu ! que je suis resjouye  
Quant je voy ce que plus desire !

MARGUERITE.

Bien veignez, monseigneur mon sire ;  
[En baisant saint Loys.]  
Vostre venue resjoye mon cuer.

Fol. 47  
recto.

SAINT LOYS, baisant sa fame.

Comment vous est, ma doulce seur ?

MARGUERITE.

Bien, monseigneur ; sy soit-il vous !

LA ROYNE BLANCHE.

Mes enfans gracieux et doux,  
Vostre venue me conssole.  
Mes enfans, que je vous acole  
A vostre joyeuse venue.

SAINT LOYS.

Puisque ma gent est revenue

L 2

En victoire belle et louable,  
Je veil faire feste notable  
En bref temps, s'à Jhesu-Crit plest.

Monseigneur, hélas ! je vous prie  
Ou non de la vierge Marie  
Que vous prenez bon cuer en vous.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Tirez à Paris sans arrest,  
Compaignons, vous avez grant heure ;  
Que riens que l'estat ne demeure :  
Le roy veut, je le croy aincy,  
Rafrechir et reposer cy ;  
Car il a souffert grant labeur.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

A vostre congé, monseigneur ;  
Je merray à Paris l'estrade.

[Tout s'en va au lieu premier où le roy estoit,  
excepté sez frerez, le connestable, lez archers, le  
seigneur de Nesle.]

## SAINT LOYS.

Doulce seur, je me sens malade,  
J'ay près perdue toute force ;  
Tant plus je m'esmeu et m'e force,  
Et plus me sens debilité.  
J'ay perdue l'abilité  
De soustenir le corps humain,  
Je n'ay desur moy pié ne main  
Qui peussent le corps secourir.  
A Dieu me convient recourir :  
C'est, comme l'Escripture dit,  
Cil qui le corps et l'esperit  
Peut guerir par sa diction.

## MARGUERITE.

Aiez quelque gravacion,

## SAINT LOYS.

M'amie, ne prenés courrous  
En vostre cuer, que bien à point.  
Je vous dy que je me sens point  
De maladie fine et aspre ;  
J'ay le paus aussy froit que marbre.  
Trestous mes membres regenter  
Ne peust à mon corps substanter.  
Force me sera, bien le voy,  
De gesir en mon lit tout quoy :  
Il me fault venir à tels fins.

Fol. 47  
verso.

## MARGUERITE.

Apelez tost lez medecins,  
Beaux seigneurs, qu'ilz vieignent cy.  
Le roy semble jà tout transsy,  
A painne peut-il plus parler.  
— Fleur-de-lis, va tost apeler  
Dido, le medecin de bien ;  
Sy ly dy que pour nulle rien  
Ne targe que cy il ne viengne.

## FLEUR-DE-LIS.

Tantost l'arez, se Dieu me tiengne  
En santé.

## MARGUERITE.

Va tost, mon amy.  
Le cuer a peu me fent parmy  
Quant je voy mon leal espoux

Qui semble jà mort à demy  
Et debile de membres tous.  
— Monseigneur, vous coucherés-vous,  
A celle fin qu'on vous ordonne ?

SAINT LOYS.

Oy, seur ; oi penssés de nous,  
Car le mal près du cuer nous sonne.  
[On le couche en j. lit.]

FLEUR-DE-LIS.

Maistre, Dieu gard vostre personne,  
Que mal ne ennuy ne la serre !  
La royne vous envoie querre  
Pour le roy, qui est dehaictié.

DIDO, SURGIEN DU ROY.

Amy, g'iray de cuer haictié  
Pour faire de ly mon devoir.  
Je parlé à ly hier au soir,  
Qu'il estoit en assés bon point.

SAINT LOYS.

Confesseur, ne vous partez point  
D'avecques nous.

MAISTRE GEFFROY DE BEAULIEU, CON-  
FESSEUR.

Nennin, cher sire.  
Je pry au Roy du hault empire  
Qu'il vous preserve de peril.

SAINT LOYS.

Amen, beau pere, sy faç-il,  
Et le sien plaisir de moy face !

DIDO.

Cher sire, la divine grace  
Vous soit secours contre tout mal !

SAINT LOYS.

Ha, nostre medecin feal,  
Vous soyez le très-bien venu !  
Helas ! mon corps est sy tenu  
De mal, que plus ne peut souffrir.  
Après Dieu ne sçay recourir  
A nul qu'à vous, amy très-doux.

LA ROYNE BLANCHE.

Ha, beau filz ! prenés cuer en vous  
Et ne vous esbahissés point :  
Quant Dieu vourra en j. seul point,  
Il vous peut la santé donner.

SAINT LOYS.

A ly seul est d'en ordonner ;  
C'est cely qui esmouvoir peut  
Lez vens et la mer quant il veut,  
Et quant ly plest lez pacifie.  
Il a esmu la maladie :  
Pareillement, quant ce sera  
Son veil, il la pacifira.  
C'est le medecin souverain,  
Cely scet nostre jour desrain  
Et de nostre vie le terme.

DIDO.

Dame, le roy est très-enferme,  
Il a mestier de bonne garde :  
Faictes jour et nuit c'on le garde

Et c'on pensse très-bien de ly.  
 Son pous est jà tout affebly.  
 Je verray tantost son oryne,  
 Et ly baillera medecine  
 Telle qui ly sera très-bonne.

## LA ROYNE BLANCHE.

Faitez, sire, car sa personne  
 Est très-bien seant par deçà.  
 — Beau filz d'Artois, entendez çà,  
 Et vous aultrez deux que là voy.  
 Tous deux estez freres du roy  
 Loys, c'est chose bien certaine :  
 Sy convient que chascun se painne  
 De faire tant qui luy soit bien.

## LE CONTE D'ANJO.

Madame, vous dictez très-bien ;  
 Mais avis m'est qu'il seroit bon,  
 Avant que plus nous en parlon,  
 S'on voit que bref ne soit gueris,  
 Qu'au bon evesque de Paris  
 Mandissons qu'il se transportast  
 Jusque cy et point ne tardast.  
 C'est j. homme de bien, sans blasme,  
 Qui ayme très-bien le royame  
 Et le roy, je n'en doute point.

## LE CONTE DE POTIERS.

Beau frere, quant est ad ce point,  
 Vous ne proposez se bien non.  
 Il est seigneur de bon renon  
 Et reputé discret et sage.  
 Envoyer ly fault j. message  
 Qui le cas ly racontera,

Et je sçay qu'il n'arrestera  
 Guere qu'icy ne se transporte.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Ains que la maladie soit forte,  
 j. message envoyer ly fault.

## LA ROYNE BLANCHE.

Envoyez-y donc le herault  
 Du roy ; à ce faire l'eslis.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Où es-tu alé, Fleur-de-liz ?  
 Monstre-t'en place sans arrest.

## FLEUR-DE-LIS.

Vemelà, sire ; que vous plect ?  
 Se me voulez commander rien,  
 Je suis cely qui en tout bien  
 Vous veut obéir sans mesprendre.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Il te fault le chemin emprendre  
 Jusques en la cité royale  
 De Paris, pas n'y a grant ale :  
 De cy tost revenu seras ;  
 Et à l'evesque tu diras  
 Qu'il viengne visiter le roy,  
 Qui est en très-piteux arroy  
 D'une maladie despité,  
 Qui dedens le sien corps habite ;  
 Et entendis on pourvoyra  
 A son fait le miex qu'on pourra,  
 Se medecine y peut valoir.

FLEUR-DE-LIS.

Fol. 49  
recto.

Monseigneur, à vostre vouloir  
Obéiray-je volentiers.  
Trescy je prendray les sentiers  
Vers Paris, la cité de non,  
Et à l'evesque de renon  
Yray faire vostre message  
Comme messenger bon et sage ;  
Il n'y ara par moy deffault.  
Adieu, monseigneur ; Dieu vous sault !  
Je m'en vois mon message faire.

DIDO.

Dame, par le Dieu debonaire,  
J'aperçoy en cest orinal  
Tout le droit point original  
De la maladie qui pasme  
Le roy. Certes, ma chere dame,  
Elle est bien forte à despecher.

LA ROYNE BLANCHE.

Helaz ! Dido, mon ami cher,  
Se vous voulez, je le sçaré.

DIDO.

On l'apelle *dinssintaré*.  
El fait à l'omme telz debas,  
Qu'elle le met du tout au bas  
Et greffe forment ; mais à l'aide  
De Dieu on y met bien remede.  
G'y pensseray, je vous affye.

LA ROYNE BLANCHE.

Helaz ! maistre, je vous em prie,  
Faictes le miex que vous pourrés.

MARGUERITE.

Maistre Dido, vous me ferez  
Resjouyr le cuer tout parmy,  
Se vous guerissez mon amy  
Et mon espous, que j'ayme tant.  
Se de mal l'alés aquitant,  
Je vous feray certainement  
Remunerer sy haultement  
Qu'à tous jours miex vous en sera.

DIDO.

Madame, mon corps en fera  
Ce qu'il est possible de faire.  
Ne veillés plus crier ne braire,  
Ne faire de dueil quelque signe :  
Je ly bailleray medecine  
Qui ly sera au corps valable.

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy l'evesque notable  
De Paris, la cité vaillant.  
Affin que ne soye deffaillant  
Au commandement c'on m'a fait,  
Je ly veil raconter mon fait  
Et dire tout en aparent.  
— Pere en Dieu très-reverent,  
Vostre bonne paternité  
Et excellente dignité  
Soit stable de par Dieu ! Le roy  
Sy vous fait saluer par moy,  
Le vostre petit-filz en Dieu.

Fol. 49  
versc.

L'EVEQUE DE PARIS.

Bien soit arrivé en ce lieu

Fleur-de-lis, le herault royal !  
Comment le fait le roy ?

FLEUR-DE-LIS.

Très-mal.

Sire, la court est toute morte :  
Le roy a maladie sy forte  
C'on doubte fort de sa personne.  
Sez frerez et sa mere bonne  
M'ont envoyé par devers vous  
Vous suplier, mon seigneur dous,  
Que veuillez prendre la mesaise  
De venir jusques à Pontaise  
Le revisiter bonnement.

L'EVESQUE DE PARIS.

Fleur-de-lis, g'iray volontairement ;  
G'yray, à ce ne fauldray point,  
Veu et conssideré le point  
De la maladie du roy.  
— Chapelains, soyez en arroy,  
Et vous, mes officiers trestous ;  
Car il nous fault, ce sachés-vous,  
Mais qu'à Dieu et sa mere plaise,  
Aler de cy jusqu'à Pontaise  
Visiter le roy, nostre sire,  
Qui est, comme on m'a voulu dire,  
Malade ; certez, il m'en poise.

MESSIRE AMAURY, CHAPELAIN DE  
L'EVESQUE DE PARIS.

Sire, où que vostre corps voise  
G'iray, soit amont, soit aval  
Je veil, comme servant leal,  
Vous obéir bien et deument.

L'EVESQUE DE PARIS.

En la garde Dieu qui ne ment  
Soyons [tres]tous recommandés.  
— Fleur-de-lis, on nous a mandés  
Par toy : se n'as ailleurs affaire,  
Tu nous meneras jusqu'au repaire  
Du roy.

Fol. 50  
recto.

FLEUR-DE-LIS.

Ouy, se Dieu me voye.  
De par Dieu mettonz-nous en voye,  
Nous y serons bientost coulez.  
[Ilz vont au roy.]

SAINT LOYS.

Frere Geffroy, se vous voulez,  
Venés çà ; car à vous je veil  
Dire deux mos de mon consseil :  
Confesser me fault, au vray dire.

FRERE GEFFROY, CONFESSEUR DU ROY.

A vostre bon plaisir, cher sire ;  
Tout ce que voulez bien je veu.  
Que chacun se retrace j. peu  
Hors de cy.

SAINT LOYS.

*Benedicite.*

FRERE GEFFROY, CONFESSEUR DU ROY.

*Dominus*, qui en trinité  
Siet par dessus les seraphins,  
En nos commencemens et fins  
Soit par le sien divin otroi !  
[Ilz font magniere de confesser.]



L'EVESQUE DE PARIS.

Je voy de cy l'ostel du roy :  
C'est le meilleur, comme il me semble,  
Que nous y alons tous ensemble  
Pour le voir.

MESSIRE AMAURY, CHAPELAIN.

Vous ditez vray, sire.  
[Ilz montent.]

L'EVESQUE DE PARIS.

Jesus, le roy du hault empire,  
Gard de mal et de vilenie  
De France la grant baronnie  
Et la maintiengne en son estat !

LA ROYNE BLANCHE.

Bien veignez-vous, vaillant prelat !  
Nous avons de vous bon mestier.  
Venez veoir, je vous requier,  
Le roy Loys ; je vous afferme  
Pour certain qu'il est sy enferme  
Qu'à peu peut-il rien recevoir.

L'EVESQUE DE PARIS.

Puisqu'il vous plest, je l'iray voir,  
Car bien vourroye que bien ly fust.  
— Cher sire, Cil qui voulut  
Donner prolongement de vie  
Au très-vaillant roy Ezechie,  
Veille la vostre prolonger  
Et de vostre cors eslonger  
Le gref mal qui y est espris !

SAINT LOYS.

Ha, bon evesque de Paris,  
Le très-bien venu soyés-vous !  
Vous voyez, mon amy très-dous,  
Combien le haultain Dieu douté  
M'a en tel maladie bouté  
Que je n'atens que la droite heure  
De la mort, qu'à tous nous est seure :  
Sy priez pour moy, bon seigneur,  
Car onquez mais je n'eu greigneur  
Langueur ; j'ay besoing de secours.

L'EVESQUE DE PARIS.

Sire, ayez à Dieu recours  
Et le suplyez doucement  
Qu'il vous envoie alegement.  
En l'Euvangille nous lison  
Qu'il resuscita Lazaron  
Au iiij<sup>e</sup> jour de son trance :  
Pareillement, bon roy de France,  
Vous peut-il geter hors de serre,  
Qu'il fist le ladre de la terre  
Seulement par sa diccion.

DIDO.

Tout en soudainne motion  
Le roy est changé et terny.

MARGUERITE.

Las ! je pers consollacion  
Tout en soudainne mocion.

L'EVESQUE DE PARIS.

Je fais grant dubitacion  
Qu'il ne soit mort.

M

LA ROYNE BLANCHE.

Qu'il est verny.

LE CONTE D'ANJO.

Tant en soudainne mocion  
Le roy est changé et terny.

Fol. 51  
recto.

MARGUERITE.

Le roy est mort et esterny,  
Mon amy, je l'aperçoy bien ;  
Il est de vie deguerny :  
Helas ! vous n'y faictes plus rien.  
Mon soulas, mon plaisir, mon bien,  
Pourquoy ne muyr-je avecque vous ?

DIDO.

Il n'est pas mort, comme je tien :  
Dame, cessés vostre courrous.

DIEU.

J'ay Loys, mon serviteur dous,  
De grant maladie affligé,  
Et son corps de mal corrigé,  
J'à soit ce que pas, ne sa paire,  
Ne soyt adonne à nul mal faire ;  
Mais quant le corps macéré est,  
Pas n'en est à peché sy prest,  
Et quant il a au mal lité,  
Il congnoit sa fragilité  
Et à moy servir miex s'oblige.  
Ceux que j'ayme je les corrige,  
Affin qu'ilz ne s'absentent point  
De mes mandemens par nul point  
Et qu'ilz demeurent en ma grace.  
J'ay fait gesir par ugne espace

Le roy Loys de maladie :  
Sy est temps que g'y remédie  
Et que santé je ly renvoye.  
Sa guerison je ly otroye  
Et amodere ses douleurs.

SAINT LOYS.

Sire Dieu, qui pour lez pecheurs  
Portas en crois dure souffrance,  
Tant j'ay en ugne estroite transse  
Esté tandis que j'ay geu cy ;  
Mon corps estoit presque trancy,  
L'esprit fut près desjoint d'aveque.  
— Helas ! où est ce bon evesque  
De Paris ?

L'EVEQUE DE PARIS.

Vemelà, cher sire.

SAINT LOYS.

Pour le Roy du haultain empire,  
Ou non duquel j'ay creu et crois,  
Je vous pry, baillez-moy la crois  
Pour ung pelerinage faire.

Fol. 51  
verso.

L'EVEQUE DE PARIS.

Velecye, sire debonnaire ;  
Elle estoit toute preparée.

SAINT LOYS se lieve et la baise et dit :

Sainte crois, qui fus decorée  
Du sanc du fis de Dieu le Pere,  
Tu soyez de moy aourée  
Et receue par tel mistere

Que, moy guery, comme j'espere,  
Je prometz aler pour la foy  
Sur la gent sarrasine à mort,  
Sy plaist à Jhesu-Crit le roy !

MARGUERITE.

Comment va mon seigneur ?

SAINT LOYS.

Je croy,  
M'amy, que bien me sera.

MARGUERITE.

Mon cuer jamais joye n'ara  
Tant qu'en ce point soyez tenu.

SAINT LOYS.

Je sens mon cuer tout revenu ;  
M'amie, devant des jours quatre,  
Sy plaist à Dieu, g'iray esbatre  
Sur les champs pour me resjouir.

MARGUERITE.

Helaz ! Dieu vous en veille ouir !  
Je ne ly demande aultre chose.

SAINT LOYS.

Cloyez tout, que je me repose ;  
Pieça à l'aise ne dormy.

MARGUERITE.

Aucy ferons-nous, mon amy ;  
J'espoir que miex vous en sera.

[On tire les courtinez du lit et entour lez es-  
chauffas, pour diner, et cy fine le premier  
demy-jour.]

PARIS.

Seigneurz et damez, qui ara  
La bouteille gente et jolye  
De bon vin de Beaune remplye,  
Et viande consequamment,  
Sy repaisse legerement ;  
Car les compaignons reposer  
Se vellent j. peu et aisier  
Pour boire, c'est la voye plus seure ;  
Et dedens ugne demye-heure  
On commencera de plus belle  
Quelque autre matiere nouvelle  
Qui vous plaira plus en verté  
Que celle qui faite a esté.  
Buvez, mengez, desjunez-vous,  
Je vous pry, pour lez joueurs tous,  
Car pas ne ferons grant espace ;  
Et ne bouge nul de sa place,  
Car vous n'atendrez que j. tantet.  
— Menestrier, jouez ung motet.

Fol. 52  
recto.

[Chacun disnet ; et s'aucuns personnagez en jouent  
deux, il se doivent abiller en eschauffaus encour-  
tinez sans c'on lez voye, et estre en leur siegez  
tous en estat, quant on commencera lez es-  
chauffant. Et s'enssuivent lez nonz dez per-  
sonnagez precedenz :

La royne Blanche.

Saint Loys.

Le conte de Potiers, } frerez du roy  
Le conte d'Artois, } Loys.  
Le conte d'Anjo, }

Le seigneur de Nesle.

Le maistre d'ostel.

Le chancelier.

Le connestable de France.

Le conte de Blois.

Le seigneur de Chastillon.

M 2

Le seigneur de Coucy.  
 Le premier archer de corps.  
 Le ij<sup>e</sup> archer.  
 Le iij<sup>e</sup> archer.  
 Le iiij<sup>e</sup> archer.  
 Le capitaine dez archers.  
 Fleur-de-Lis, premier herault.  
 Paris, ij<sup>e</sup> herault.  
 La premiere damoiselle de la royne  
 Blanche.

Le conte de Prouvence.  
 La contesse de Prouvence.  
 Marguerite, fille du conte de Prou-  
 vence.  
 La premiere damoiselle } de Mar-  
 La ij<sup>e</sup> damoiselle } guerite.  
 Le premier chevalier de Prouvence.  
 Le ij<sup>e</sup> chevalier de Prouvence.  
 Le chartier.

L'evesque de Suessons.  
 L'abé de Saint-Remy de Reins.  
 Le doyen de Reins.  
 Le chapelain de l'evesque de Suessons.  
 L'arcevesque de Sens.  
 L'evesque de Paris.  
 Le chapelain de l'arcevesque de Sens.  
 Le secretaire de l'evesque de Paris.  
 Le conte de la Marche.  
 La contesse de la Marche.  
 Le filz du conte de la Marche.  
 Le batart de la Marche.  
 Le capitaine de Montereil.  
 Le premier homme d'armes de } Fron-  
 Le ij<sup>e</sup> homme d'armes de } tenay.

Le premier chevalier }  
 Le ij<sup>e</sup> chevalier } de la Marche.  
 Le iij<sup>e</sup> chevalier }  
 Le iiij<sup>e</sup> chevalier }  
 Le messenger de la Marche.

Le roy d'Engleterre.  
 Le duc de Clocestre.  
 Le conte de Rondel.  
 Le connestable d'Engleterre.  
 Le sieur de Talbot.

Le duc d'Iorc.  
 Le premier chevalier }  
 Le ij<sup>e</sup> chevalier } du duc d'Iorc.  
 Le iij<sup>e</sup> chevalier }  
 Le iiij<sup>e</sup> chevalier }

Joan, }  
 Vuillam, } archers angloiz.  
 Thoumelin, }

Le premier escuier de la Marche.  
 Le ij<sup>e</sup> escuier de la Marche.  
 Maistre Golu, bourreau.

Tous lez Anglois ne jeuent plus, qui sont en  
 somme xiiij.

Le batart, le fis de la Marche, le capitaine de  
 Montereil, lez ij hommes d'armes de Frontenay,  
 le messenger de la Marche, la contesse de la  
 Marche, ses ij escuiers, maistre Golu, le conte  
 de Prouvence, la contesse de Prouvence, leur ij.  
 chevaliers, l'abé de Saint-Remy, le doyen de  
 Reins, l'evesque de Suessonz, ne son chapelain,  
 ne l'evesque de Paris, ne son chapelain, ne  
 son secretaire, ne jeuent plus de ce jour, qui  
 sont en somme xx.

Somme toute : dis personnagez de ceste demye-  
 journée, dezquelz n'en jeue plus que xxx,  
 c'est-à-sçavoir : l'estat du roy et le conte de la  
 Marche et sez iiij chevaliers.]

Fol. 53  
recto.

FLEUR-DE-LIS commence la ij<sup>e</sup> partie du  
present livre.

Messeigneurs, qui en ceste place  
Estes venus de vostre grace  
Pour escouter en dit notoire  
Du vaillant roy Loys l'istoire,  
Nous vous prions, faictes silence,  
Sy que nous ayons audience  
Pour parfaire nostre entreprise.  
Pour Dieu, plus homme mot ne dise,  
Et vous verrez par quelles fins  
Il ala sur lez Sarrasins  
Avec ses bons princez leaulx.

LE PAPE INNOCENT QUART.

Evesques, abez, cardinaulx,  
Arcevesques et patriarchez,  
Tous chés d'eglises et monarches,  
Qui debvez deffendre l'Eglise,  
Mon espeuse, en toute guise,  
Entendez çà à la parole  
De vostre chef et apostolle.  
Vous sçavés, aussy fait maint homme,  
Comment le saint siege de Romme  
A esté vague et en desrois  
L'espace de xxij mois,  
Par la grant persecucion  
Et piteuse turbacion  
Que fit Federic l'empereur  
Aus servans de Nostre-Seigneur ;  
Toutefois par la grace Dieu,  
Qui est et regne en tout bon lieu,  
Par la vois umaine et divine  
J'ay esté esleu, moy indigne,  
Et conffermé par le concille,  
Selon la forme et le droit stille

C'on a acoustumé de faire.  
Sy nous a le faux adverssaire,  
Federic, par ses grans efforts  
Fait tant de greftes et de tors  
Que n'en sçarions dire les sommes :  
Par quoy transportez nous nous sommes  
En ceste cité de Lion  
Pour la fiere rebellion  
Eviter du faulx regnyé.  
Nous l'avons escommenyé :  
Escommenié donques soit.

EUDES DE CHASTEAU-ROUL, CARDINAL.

Certez, pere saint, à bon droit  
Excommenié vous l'avés ;  
Car certainement vous sçavés  
Qu'il ne sert, ne ayme ne prise  
Dieu ne nostre mere l'Eglise :  
Sy en doit estre hors getté.

Fol. 53  
verso.

LE ij<sup>e</sup> CARDINAL.

Se la vostre Paternité  
Le conssent, je dy qu'il vaut miex  
Dechasser de tous poins gens tiex  
Que lez hanter en nul estat.  
Ce Federic a maint debat  
Fait à l'Eglise, on le scet,  
Et de jour en jour y renchet.  
A-il pas tenu les prelas  
De France prisonniers en las  
Qu'ilz venoyent à vostre mand,  
En contempnant [le] vostre mand ?  
Et se n'eust esté à l'instance  
De Loys, le bon roy de France,  
Il ne lez eust point delivrez,  
Mais peusse que lez eust livrés  
A mort, dont feust esté mechef.

LE PAPE INNOCENT.

Ha ! le bon Loys, c'est le chef  
De tous aultrez roys chrestiens  
Et le seigneur des terriens  
De qui nostre mere l'Eglise  
Est miex gardée en toute guise ;  
C'est de droite ligne encienne  
L'escu de la foy chrestienne  
Et le champion principal.

LE ij<sup>e</sup> CARDINAL.

En tous temps a esté leal  
A l'Esglise le roy de France.  
Quant l'Eglise a quelque grevance,  
A Dieu et à vous courir doit.  
Après ces deux toujours on voit  
Le roy des François, qui est triple ;  
Il est vray filz et vray disciple  
A l'Eglise, c'est chose clere.

SAINT LOYS.

Je vous prie, ma dame et mere,  
Puisque mes menbrez sont guaris,  
Que nous retournons à Paris,  
La noble cité de renon.

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz, trestout à vostre bon  
En faictiez, point je n'y obvie ;  
Aussy est, je vous certiffye,  
Marguerite, la vostre espeuse,  
Bien grosse : je suis très-doubteuse  
Qu'el n'acouche quelque matin.

SAINT LOYS.

Il nous fault remettre à chemin,  
Puisque le mal plus ne nous blesse,

Devers là cité de noblesse,  
Affin que nous sachons comment  
Se porte nostre parlement  
Et nostre menu populaire.

LE CONTE D'ANJO.

Devant chascun pense de traire  
Vers Paris, sans se forvoyer.

[Le roy et sez gens revont à Paris.]

LE PAPE.

Beaus seigneurs, il fault envoyer  
Vers le roy de France real,  
Bien bref et tost, j. cardinal,  
De par nous legat et message,  
Pour luy remonstrer le dommage  
Que Sarrasins, le peuple amer,  
Fait en la terre d'oultremer.  
On m'en a des lectres transmisez,  
Disans qu'ilz destruisent eglisez,  
Et qu'aux sains lieux où on faisoit  
Le servise qu'à Dieu plaisoit,  
Dressent ydole ou simulacre ;  
Et la terre d'Egipte et d'Acre  
Est d'idolatrie jà plaine.

LE ij<sup>e</sup> CARDINAL.

Vostre Paternité haultaine  
A très-bien parlé, pere en Dieu.  
Avisés j. homme en ce lieu,  
Qui yra vers Loys le roy  
Pour ly remonstrer le desroy  
Que vous dictiez, et le triboul.

LE PAPE.

Vous, sire Eudez de Chastel-Roul,

Pour pourveoir à cest estat,  
 Nous vous faisons nostre legat  
 Pour aler ès parties de France,  
 Et vous donnons plaine puissance  
 De lier et de deslier  
 Et à Dieu les bons ralier  
 Et conduire à salvaciôn.

Ne feray que la voy ne preigne  
 Vers France, quoy qu'il en aviengne.  
 Moy et mes gens tost y seront,  
 Et au roy et à ses barons  
 Remonstreray sy bien le fait  
 Que nous en mectrons à effait  
 j. bout bien bref, comme j'espere.  
 Vostre benediction, pere  
 Saint, et je me mettré en voye.

Fol. 54  
 verso.

LE PREMIER CARDINAL.

Pere saint, de l'eleccion  
 Que me donnés vous regracy.  
 Ce que pourray ailleurs et cy,  
 Par le vostre commandement,  
 J'accompliroye bonnement ;  
 Vostre voulenté est la mienne.

LE PAPE.

Frere, pour la foy chrestienne  
 Secourre et garder de grevance,  
 Vous yrez vers le roy de France,  
 Qui est aincy, comme je croy,  
 Le droit champion de la foy ;  
 Et comme bien faire sçarez,  
 Les poins vous ly remonstrerés  
 De la fiere guerre mortelle  
 Que la gent sarrasine felle  
 Faict à nos freres chrestiens.  
 Ammonestez-ly et les siens  
 De secourir nos povres freres  
 Chrestiens, qui sont en miseres  
 Jour et nuit pour garder la foy.

LE PREMIER CARDINAL.

Pere en Dieu, foy que je vous doy,  
 Après la benediccion  
 De vous, nulle dilacion

LE PAPE.

Cely Dieu qui est vie et voye  
 Vous benisse et gart en tout lieu !

LE CARDINAL PREMIER.

A vostre congé, pere en Dieu,  
 Je me pars de vostre presence.

[Il s'en va accompagné de deux ou iij vestus  
 long.]

SAINT LOYS.

O souverainne sapience,  
 Haulte indefaillant science,  
 Bien te doy aler aourant,  
 Quant m'as par ta doulce clemence  
 Fait venir en convalescence  
 Du mal où j'aloye mourant.  
 J'estoye en mon lit langourant  
 Et sentoy la mort acourant,  
 Son arc tendu encontre moy :  
 S'esté ne m'eussez secourant  
 Du mal où j'aloye labourant,  
 Plus n'eusse veu Paris, je croy.

Fol. 25  
 recto.

LA ROYNE BLANCHE.

La mercy au souverain Roy,  
 Mon beau filz, vous estes guery.

SAINT LOYS.

Je cuidoy bien estre pery.

LE CONTE DE POTIERS.

L'ame s'en est presque volée.

LA ROYNE BLANCHE.

Glaude, où est la royne alée ?  
 Dicter-moy.

LE PREMIERE DAMOISELLE MARGUERITE.

Elle est en sa chambre,  
 Où en grans douleurs se remembre.  
 Les dames sont avecques elle.

LA ROYNE BLANCHE.

Ha ! g'y vois donc.—Qu'esse, la belle  
 Fille ? Qu'avés ?

LE CONTESSE D'ARTOIS.

Je vous plevis,  
 Madame, qu'elle a j. beau filz.  
 Regardez-le, par vostre foy.

LA ROYNE BLANCHE.

Alez-le dont monstrier au roy  
 Bientost.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

N'y ara sejourné.  
 — Velà que Dieu vous a donné :  
 Sire, loez le Roy celeste.

SAINT LOYS.

En la bonne heure ce puist estre !

Le Roy du ciel loé en soit !  
 Or faictes bientost c'on le voit  
 Batiser ; penssés d'y aler,  
 Et le faictes *Philippe* apeller  
 En l'onneur saint Philippe l'apostre.

LE CONTESSE D'ARTOIS.

On en fera au plaisir vostre,  
 Ains que ce jour soit achevé.

LE CARDINAL PREMIER.

Je suis à Paris arrivé  
 Sans aler amont ne aval.  
 Choisir me fault le scel real,  
 Sy iray visiter le roy.  
 Je voy l'ostel, comme je croy ;  
 G'y veil entrer.—Dieu vous doint joye,  
 Galant !

Fol. 55  
verso.

FLEUR-DE-LIS.

Monseigneur, Dieu vous voye !  
 Que vous plest ?

LE PREMIER CARDINAL.

Mon corps bien vourroit  
 Parler au roy, si luy plaisoit ;  
 Car je vien de loing pour le voir.

FLEUR-DE-LIZ.

Sire, je vois à ly sçavoir ;  
 Je revenrray incontinent.  
 — Cher sire, il est maintenant  
 Venu ceans j. notable homme  
 Qui semble cardinal de Romme,



Lequel requiert à grant instance  
Vous voir.

SAINT LOYS.

Dis-tu, sans demourance ?  
— Seigneurs, alez, car je le veil,  
Trestous en notable apareil  
Au-devant de ce cardinal.  
Il a auctorité papal,  
A mon cuidier ; car on disoit  
Pieça que le pape vouloit  
Envoyer en France ung legat.

LE CONTE DE POTIERS.

Monseigneur, en très-bel estat  
Le recevrons honnestement,  
Puisqu'en avons commandement  
De vostre haulte Majesté.

LE CONTE D'ANJO.

Ce ferons, mon frere, en verté,  
Chascun de bon cuer, sans faintise.  
— Noble et vaillant prelat d'Eglise,  
Bien facez à Paris entrée.  
Nous vous prions, s'il vous agréé,  
Que veuillez le roy venir voir.

LE CARDINAL PREMIER.

Voulentiers, seigneurs, car pour voir  
Pour ceste cause vien-ge en France.  
— Dieu qui fut navré à oultrance  
Pour l'umainne redemption,  
Veille garder d'afficion  
Des Frans le grant et le menu !

SAINT LOYS.

Vous soyez le très-bien venu,  
Vaillant seigneur ! Se c'est le gré  
De vous, en ce lieu je sçaré  
Pour quel matere et à quelz fais  
Vous venés au regne françois.  
Faites-nous-en narracion.

LA PREMIER CARDINAL.

Roy, je vien'en legacion  
Par le pape, ce sachés-vous,  
Vers vous et vos barons trestous.  
Le cas pourquoy, s'il plaist à Dieu,  
Je vous diray en temps et lieu ;  
Vous sçarez trestout mon estat.

SAINT LOYS.

Puisque du pape estez legat,  
Je doy, comme filz de l'Eglise,  
Vous faire honneur en toute guise ;  
Mais pardonnés-moy ceste fois.  
— C'à, c'à ! tantost du vin françois !  
Sy buverés, vaillant seigneur.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Tantost en arez du meilleur ;  
Sire roy, velecý tout prest.

LE PREMIER CARDINAL.

Buvez, sire roy, s'il vous plest.

SAINT LOYS.

Certez, monseigneur, c'est pour vous.  
Buvez, car le vin très-bon est.

N

LE PREMIER CARDINAL.

Buvez, sire roy, s'il vous plect.

SAINT LOYS.

Monseigneur, s'il ne vous desplaist,  
Certez, vous burez devant nous.

LE PREMIER CARDINAL.

Buvez, sire roy, s'il vous plect.

SAINT LOYS.

Certez, monseigneur, c'est pour vous.

[Ilz boivent.]

Quant il vous plaira, sire doux,  
Vous me desclarerez le fait  
Pourquoy vers nous vous estes trait;  
Car je vous certiffy pour voir  
Que j'ay desir de le sçavoir.  
S'il vous plaist, de vous je l'orray.

Fol. 56  
verso.

LE PREMIER CARDINAL.

Sire roy, je le vous diray.  
Innocent, nostre pere saint,  
Vous salue de cuer non faint,  
Par moy, et sy m'a fait entrer  
En France pour vous demonstrier  
La grant cruaulté et grant guerre  
Que font dedenz la sainte terre  
De Jherusalem les payens.  
Ilz occient les chrestiens  
Par tourment horrible et amer.  
J'ay veuez lettrez d'outremer,  
Qu'un seigneur et vaillant satrape  
A envoyées vers le pape;

Mais, certez, il n'est creature  
Qui en peust ouir la lecture  
Sans pleurer, aincy que je croy.  
Ces faulx ennemys de la foy  
Traynent nos freres chrestiens  
A chevaulx aincy comme chiens,  
Et par leur desleable envie  
Ilz les escorchent tous en vie;  
Après lez font crucifier,  
Quant ne vellent sacrifier  
A leur ydolez et faulx diex.  
Aux aultres ilz crevent les yex  
Et leur copent membrez et teste.  
Nul ne pensseroit la tempeste  
Qu'aux chrestiens souffrir ilz font;  
Tous les jours sur lez champs il sont  
Et gaignent pais à puissance,  
Par quoy le pape a grant doubtance  
Que la foy n'en ait à souffrir.

SAINT LOYS.

Certez, g'iray mon corps offrir  
Contre eux, s'il plaist au Roy des rois;  
J'en ay très jà prise la crois  
De la main d'un noble prelat.  
J'assembleray tout mon estat  
Et mon conseil, je vous prometz,  
Aussy bien les clers que les lais,  
Et à l'aide du Roy du ciel  
Et de vous j'aray conseil tel  
C'on expediera la besoingne.

Fol. 57  
recto.

LE PREMIER CARDINAL.

Sire, besoing est c'on ensoingne  
Et tout le plus tost qu'on pourra.

SAINT LOYS.

Seigneur de Nesle, il vous faurra,  
Ou par escriis ou par heraux,  
Mander tous les barons feaulx  
Qui de nostre royaume tiegnent.  
Rescripsez-leur que tous ilz viengnent.  
Et se tiennent en nostre court.  
Bientost en est terme bien court ;  
Car j'ay disposé que brefment  
Je veil tenir mon parlement  
Presens mes princes et barons,  
Et y là nous adviserons  
Se nous pourrons licitement  
Donner aulcun alegement  
Aux bons chrestiens qui deffendent  
La foy, et leur membres estendent  
Contre lez sarrasins maudis.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Très-noble roy, selon vos dis  
Et commandemens debonairez,  
Je feray par vos secretairez  
Escripre mandemens exprès,  
Bref, pour eux trouver devant vous.

SAINT LOYS.

Faictes et revenez vers nous,  
Sy lez verronz de mot en mot.  
— Sire, on mandera tantot  
De France tous lez grans barons.  
Devant x. jours nous lez verrons  
Trestous ceans, sachez de voir.

LE PREMIER CARDINAL.

J'ay très-grant desir de lez voir ;

Par cely Dieu qui tous nous garde,  
La venue d'eux mout me tarde ;  
Je vourroy jà qu'ilz fussent cy.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Cher sire, regardez, vecy  
Expediée la besoingne.  
Velà pour le duc de Bourgoigne ;  
Et ceste qui a ceste ensseigne  
Sy est pour le duc de Bretaigne,  
Maintenant bien je m'en recol ;  
Et ceste au conte de Saint-Pol ;  
Et la derrainne que je sarche,  
S'adresse au conte de la Marche :  
Velalà, il ne fault plus rien.

Fol. 57  
verso.

SAINT LOYS.

Vous avez besoingné très-bien,  
Vous en serez remuneré.  
— Sà, Fleur-de-Lis, je te diré ;  
Tu es le roy de nos heraulx :  
Il te faurra faire mains saus  
Avant que ta voye soit faicte.  
Metz ces lettrez en ta boicte  
Et fais tant que ton corps ataigne  
La Bourgoigne et la Bretaigne,  
Et de là tu prendraz ta marche  
Droit en la conté de la Marche  
Et de Saint-Pol ; et quant seras  
En ces liex-là, tu bailleras  
Ces lettres aux ducz et aux comptez  
Du pais, et très-bien leur contez  
Qu'à tous je leur mande salut,  
Et qu'en l'onneur Dieu, qui voulut  
Souffrir mort, ilz viengnent vers moy.

N 2

FLEUR-DE-LIS.

Mout volentiers, très-noble roy ;  
 Vostre vouloir j'acompliray,  
 J'à article n'en oublieray  
 De ce que m'avés dit, je m'en vente.

[Il s'en va.]

SAINT LOYS.

Paris, tu enprendras la sente.  
 A Bourges alon en bref temps,  
 Et puis de là à Orléans ;  
 Et aux prelas pense de dire  
 Qu'ilz viengnent à moy tous de tire  
 D'un acord, sans que nul s'absente,  
 Et tu aras c. sous de rente  
 Sur la recepte de Potiers.

PARIS.

Cher sire, g'iray volentiers,  
 Puisque j'en ay commandement.  
 Après desjuner vistement  
 S'en trotera le compaignon.

[Il s'en va.]

FLEUR-DE-LIS.

Devers le franc duc bourguignon  
 Me convient de cy tout droit traire  
 Pour la volenté du roy faire ;  
 J'ay droitement temps à souhait.

SAINT LOYS.

Mere, dictiez-nous comment fait  
 Nostre beau filz, Philippe.

LA ROYNE BLANCHE.

Bien, sire.

Je vous certify, au vray dire,  
 Qu'il yra tantost tout par ly.

FLEUR-DE-LIS.

Je croy que je n'ay pas faly  
 A mon chemin, comme je pense.  
 — Je voys, en sa magnificence,  
 De Bourgoigne le duc et sire.  
 Saluer le veil pour ly dire  
 Du roy Loys le mandement.  
 — Cely qui fit le firmament  
 Vous doint honneur, prince courtois !  
 De par Loys, le roy françois,  
 Qui vostre souverain doit estre,  
 Je vous presente ceste lettre :  
 Voyez-la, car aler m'en fault.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Bien veingne-tu, gentil herault !  
 Sy plaist au très-doux Jhesu-Crit,  
 Tantost orray de ton escript  
 La lecture, et puis feray  
 Selon que dedens trouveray ;  
 Car je veil au roy Loys franc,  
 Comme doit souldoyer très-franc,  
 Servir : il est de moy greigneur.

FLEUR-DE-LIS.

A vostre congé, monseigneur ;  
 Je ne puis plus arter ycy.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

J'aperçoy par cest escript-cy

Qu'il me convient, sans rappeler,  
A Paris vers le roy aler.  
Il y a, je n'en doute pas,  
A la court quelque nouvel cas,  
Puisque lez barons sont mandés.  
— Chevaliers, à moy entendez.  
Pensez de vous tost aprestez ;  
Car il nous fault, sans arrester,  
Aler tous à la court du roy.  
Mettez-vous tous en bel arroy  
Et en point d'armez par honneur  
Pour deffendre vostre seigneur,  
S'il en est besoing en chemin.

LE PREMIER CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Très-noble duc, par saint Fremin !  
En sy bel estat nous verrez  
Tantost, que seurement pourrés  
Aler sur les champs près et loing.  
Vecy jà ma hache en mon poing,  
Et ma salade sur ma teste :  
Vous nous verrez faire tempeste,  
Se nous entrons en escarmouche.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

S'il convient que je m'escarinouche  
En bataille ne hault ne bas,  
Vous y verrez sy beaux debas  
Qu'après la mort de nos enfans  
On en parlera v<sup>e</sup> ans ;  
Car vous n'avez homme couart,  
Se ce n'est Guvain Renouart :  
Il se tient volentiers derriere.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Or garde que je ne te fiere :

Te fault-il donc parler de moy ?  
Velà mon gage pour à toy  
Combatre, s'à mon sire plest,  
Nonobstant que je suis tout prest  
D'aler où mon seigneur voudra  
Toutez lez fois qu'il ly plaira,  
Tout tantost sans querir demain.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Je metz ce debas en ma main  
Et vous deffens à tous la guerre ;  
Car il me fault hors de ma terre  
Aler, et avec moy venrez.

LE iiij<sup>e</sup> SEIGNEUR DE BOURGOINGNE.

Sire, commandez, vous verrez  
Tous vos gens en place saillir ;  
Car de bon vouloir, sans faillir  
Et de volenté et de cuer,  
Nous vous servirons main et suer :  
Tout seur vous en povez tenir.  
Homme ne se veult detenir  
De faire vostre bon vouloir.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Or tost ! il est temps de mouvoir ;  
Cheminons, n'artonz plus yey.

[Ilz s'en vont.]

PARIS.

Je suis à Bourges, Dieu mercy ;  
Le prelat saluer me fault.  
— Sire arcevesque, Dieu vous sault  
Et preserve de tout peril !

Fol. 59  
recto.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Bien veigne le herault gentil !  
Qu'i a-il ? galant, dis-le-moy.

PARIS.

Sire, Loys, le noble roy  
De France, m'a vers vous transmis,  
Comme à un de ses bons amis,  
Lequel vous prie tant qu'il peut,  
Se vostre Paternité veult,  
Que vers ly vous prenés la voye.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Gentil herault, se Dieu me voye,  
Je n'y seray pas refusant ;  
Ad ce que me vas proposant  
Point n'y veil faire de refus,  
Car vers le roy pieçà ne fus :  
Il m'ennuye que ne le vois.

PARIS.

Or faictez, sire ; je m'en vois  
Devers l'evesque d'Orleans  
Le saluer, ly et ses gens,  
Qu'il veingne à la court comme vous.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Paris, attens-nous, amy doulx.  
Puisque vers Orleans tu vas,  
Jusque-là tu nous conduiras ;  
Et puis nous yrons vers le roy,  
L'evesque d'Orleans et moy :  
Sa compagnie bien me plest.

PARIS.

Je ne puis faire long arrest,  
J'eusse jà besoing d'ailleurs estre.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Chapelain, penssons de nous mectre  
A chemin sans prendre loisir.

LE CHAPELAIN DE BOURGES.

Monseigneur, à vostre plaisir.  
Marchés, quant vous vourrés, devant,  
Et chascun vous yra suivant  
De bon hait, je le vous affy.  
Sytost que le herault vint cy  
Et vous eut le salut donné,  
J'avoy vostre estat ordonné  
Et mis trestout en apareil.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Or nous en alons, je le veil,  
Avec ce herault sans demour.  
— Herault, mainne-nous par amour  
Le droit chemin, je t'en suply.

Fol. 59  
verso.

PARIS.

Ouy, sire, je vous affy ;  
Car tart m'est que Paris r'ataingne.

[Ilz s'en vont.]

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy le duc de Bretaigne :  
Il fault que sa lettre luy donne.  
— Cely Dieu qui ou saint ciel tonne  
Gard de Bretaigne le hault prince !

LE DUC DE BRETAGNE.

Bien veigne en nostre province  
Fleur-de-lis, le herault gentil !  
Dis-moy, amy, que te plaist-il ?  
Qui t'a transmis en ceste ville ?

FLEUR-DE-LIS.

Sire, le roy Loys noble,  
Qui obtient, cela bien scet-on,  
Sur tous de noblesse le non,  
Par moy doucement vous salue.  
Quant avez ceste lettre leue,  
Vous sçarez bien les poins trestous  
Pourquoy il m'envoye vers vous.  
Atant, prince de grant haussage,  
Je m'aquite de mon message  
Et de vous m'en vois tout alant.

LE DUC DE BRETAGNE.

Adieu soit le gentil galant !  
Je pry Dieu qu'il le gard de mal.  
Vecy j. mandement royal,  
Le signe très-bien je congnoy.  
Selon qu'en cest escript je voy,  
Il me fault traire vers Paris  
Vers le roy Loys de hault pris :  
Force m'est d'y estre en bref termes.  
— Chevaliers, mettez-vous en armes,  
Car il nous fault sans demourance  
Tirer ès parties de France.  
Le roy Loys sy m'a mandé.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRE-  
TAGNE.

Sire, ce qu'avés commandé

Sera tost acomply sans faille,  
Tantost nous verrez en bataille  
Très-bien ordonnez devant vous.  
Il ne nous fault ne fers ne clous  
En nos harnas n'en nos saladez ;  
Nous en ferons plusieurs maladez,  
Se nous nous trouvonz en hesmée.

Fol. 60  
recto.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAGNE.

Mais que j'aye la teste armée,  
Je seray comme j. chandelier  
Tout prest pour aler bateiller  
De cy, par Dieu, en Femenie.  
En telle guerre m'esbanie  
Voulentiers, quant je m'y rencontre ;  
Sy m'y suis-je veu en rencontre,  
Où j'ay esté presque vaincu.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAGNE.

J'ay le bec de faucon bequu  
En mon poing. Tant que je l'aray,  
Pour homme vivant ne fuiray,  
S'il n'est aussy grant comme Oger ;  
Je m'oseroye revenger,  
Mais que j'eusse espié de fer,  
Contre quatre deablez d'enfer,  
Aussy grant que Sansson Fortin.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAGNE.

Je ne demande que hutin.  
Quant de moy, qui veut dire *heu*,  
Je suis tout prest de dire *beu*.  
Le feu me bout dedens la teste,  
J'ay toujours ugne dez mains preste  
Pour donner plain poing de farine,  
Ou pour bailler sur la narine  
Au premier qui me diroit mot.

LE DUC DE BRETAGNE.

Metons-nous à chemin tantot  
Et penssons de nous traire tous  
Devers France, le pais doulx,  
Pour voir le roy dez fleurs-de-lis.  
Mes meilleurs chevaliers eslis  
Venrront jusque-là avec moy.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRETAGNE.

Voulientiers, sire, par ma foy !  
Nous vous suivrons de bonne guise.

LE DUC DE BRETAGNE.

Chascun marche avant sans faintise,  
En mue plus ne nous tenons.

[Ilz s'en vont.]

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Il m'est advis que nous venons  
Tout à point, ear là j'aperçoy  
L'evesque d'Orleans, je croy.  
Sa personne très-bien congnois.  
— Vaillant prelat orliiennois,  
Dieu vous gard par le plaisir sien !

L'EVEQUE D'ORLEANS.

Monseigneur de Bourges, le bien  
Veignez-vous en nostre heritage !  
Entrez ens, et sans arrestage  
Nous dictez qui cy vous amainne.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Paris, le herault, me mainne,  
Par le commandement du roy,

Et vient vers vous, comme je croy,  
Selon lez mos que j'ay oys.

PARIS.

Sire evesque, le roy Loys  
M'a envoyé, dont je suis las,  
Saluer plusieurs des prelas  
De son royaume, pour leur dire  
Qu'à ly, qui est le roy et sire,  
Ilz vieignent sans dilacion.  
Je voy par ma commission,  
Se bien je me veil aquiter,  
Que de par ly vous doy citer  
Et apeler, velà le cas.

L'EVEQUE D'ORLEANS.

Paris, ad ce ne faudray pas ;  
Car par tous lez sains de leans,  
Dedens la duché d'Orleans  
Jour ne demy n'arrestaray,  
Jusques à tant que veu aray  
Le roy Loys en sa personne.  
D'aler vers ly je m'abandonne,  
Je partiray quant on vourra.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Sire, le mien cors vous tenrra  
Compaignye, car il me semble  
Bon que nous deux alons ensemble :  
A mon advis, c'est le meilleur.

L'EVEQUE D'ORLEANS.

A vostre plaisir, monseigneur ;  
Puisqu'il vous plect, il me plaist bien.  
Je ne vous dediray de rien,  
Je m'acord à ce que vourrés.



PARIS.

Beaus seigneurs, vous vous en yrez  
A court, je vous lais cy-endroit ;  
Car je m'en vois à Lan tout droit  
Sy mettre mon voyage à fin.

Fol. 61  
recto

L'EVEESQUE D'ORLEANS.

Sire, mettons-nous à chemin,  
Sy verronz de Paris le lieu.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Mettons-nous-y en le non Dieu,  
Je vous pry, et nous en alon.  
— Je voy l'arcevesque de Paris, non  
De Reins, prelature d'eslite :  
Devers ly fault que je m'aquite,  
Comme il apartient, bel et bien.  
— Sire, le Dieu où est tout bien  
Vous veille garder de contraire !  
Je viens vers vous pour vous retraire  
Que par le roy dez fleurs de lis  
Vous et aultrez seigneurs esliz  
Estez mandez pour vous trouver  
A la court.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Herault, esprouver  
Me veil d'emplir en fais et dis  
Le veil du roy : quant le me dis,  
Du faire seray bien joyeux ;  
Mais tu m'atendras, se tu veux,  
Afin qu'ensemble nous alon.

PARIS.

Monseigneur, je vois à Laon

Dire à l'evesque qu'il s'espreuve  
De s'en venir et qu'il se treuve  
A la court aucy comme vous.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

G'iray avec toy, amy dous,  
Puisque ton chemin s'y adonne ;  
Car je seray de sa personne  
Acompaigné, se Dieu me voit.

PARIS.

Or alons, de par Dieu ce soit,  
Qui nous deffende de peril !

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy le conte gentil  
De Saint-Pol, saluer le veil.  
— Cely Dieu qui fit le soleil  
Vous doint joye, conte très-preux !

LE CONTE DE SAINT-POL.

Messenger gentil et joyeux,  
Le très-bien soyez-tu venu !

FLEUR-DE-LIS.

Sire, j'ay fait maint pas menu  
Pour venir en vostre presence.  
Loys, le noble roy de France,  
Vous mand que point ne vous tenés  
Que devers ly vous ne venés  
Tout le plus tost que vous pourrés.  
Penssés de vous trouver à court.

Fol. 61  
verso.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Herault, en terme bref et court,

Selon qu'en la lectre verray,  
A la court je me trouveray  
Pour faire du roy le plaisir.

FLEUR-DE-LIS.

Sans quelque terme ne loisir  
Convient que le chemin je sarche  
Droit à la conté de la Marche,  
Au conte qui pas ne m'atent ;  
Car ma commission s'estent  
Jusqu'à la personne de ly.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Je te prie, herault joly,  
Que tu ly dies qu'il ne voise  
Pas à la court sans moy : bien aise  
Je seray de sa compaignie.

FLEUR-DE-LIS.

Ad cela ne faudray-je mie ;  
Sire, je le vous certify.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Dis-ly que je l'atendray cy.

FLEUR-DE-LIS.

Aucy feray-je, monseigneur.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Avant, compaignonz ! sans demeure  
Pensez tous de vous mettre en point ;  
Car il fault, je n'en doubte point,  
Qu'au chemin tant nous esprouvonz

Que dedenz Paris nous trouvons  
Avant que la sepmainne passe.

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Sire, je soye hors de grace  
Se je ne suis en j. moment  
Habillé aucy gentement  
Qu'omme d'armez de vostre garde.  
Velà mon harnas, il me tarde  
Très jà que je l'aye endossé.  
Je ne seroye jamais lassé  
De mon mestier, foy que vous doy.

Fol. 62  
recto.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE SAINT-POL.

Monseigneur, non seroy-je, moy.  
Qui diroit demain ou après  
Qu'il falit aler à Calais,  
Qui à force ne me tenroit,  
Je me fays fort c'on m'y verroyt  
Aler tous dez premiers devant.  
Quant vous plaira, marchés avant :  
Vous arez de suivant grant compte.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Nous attendronz ycy le conte  
De la Marche j. peu de temps ;  
Car s'il vient, je suis bien contens  
Que nous alons trestous ensemble,  
Et c'est le meilleur, ce me semble :  
Nous n'en serons que miex prizez.

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Certez, sire, vous avisez  
Très-bien, nous serons plus de gent ;  
Tandis je seray diligent  
De moy aprester de ma part.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Monseigneur de Lan, Dieu vous sault  
Et preserve de perilz tous !  
Je suis venu par devers vous  
Pour faire avec vous aliance,  
Pour ce que le herault de France  
Me dit qu'il ly faloit courir  
Par devers vous pour vous querir,  
Pour comparer au mandement  
Du roy Loys hastivement.  
D'y aler sommez avoyez.

Fol. 62  
verso.

L'EVEQUE DE LAN.

Sire, le bienvenu soyez !  
J'ay joye de vostre venue ;  
Car par moy compaignie tenue  
Vous sera, se c'est vostre gré.  
Quant il vous plaira, je seré  
Apresté pour la voye entreprendre ;  
Car, selon que je puis entendre,  
A la court tous estre nous fault.  
Je voy avec vous le herault.

PARIS.

Sire, le roy vous fait semonce  
Que veuillez devers ly venir.  
Pensez dez aultrez prevenir :  
Nous aultrez vous ferons convois.

L'EVEQUE DE LAN.

Puisqu'il est itel, je m'en vois  
Avec vous, sy que le roy serve.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Alons, nous yrons en caterve,  
Et cheminonz pas diligent.

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy là le conte gent  
De la Marche : il me fault parler  
A ly ains que m'en puisse aler,  
Sy que mon message parface.  
— Sire conte, Dieu doint sa grace.  
A vous et vostre baronnie !

LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Dieu gard de toute vilenie  
Le herault habille et courtois !

FLEUR-DE-LIS.

Sire, Loys, le roy françois,  
Vous fait saluer de son bien,  
Et sez lectrez-cy que je tien  
Vous mande ; voyez la lecture.

LE CONTE DE LA MARCHÉ.

De lez lire prenray la cure  
Pour l'onneur du roy : c'est raison.  
— Il me fault partir ma maison  
Ceans, seigneurs : le hault roy de France,  
A qui je doý obéissance,  
Le me mande par cez presentez.  
Il nous faudra prendre les sentez  
D'y aler, puisque c'est son veil.

Fol. 63  
recto.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHÉ.

Monseigneur, avec vous je veil  
Aler partout, soit loing, soit près,  
Ou hault ou bas, où vous vourrez.  
De trestous ceulx de vostre hostel  
Serez compaigné bien et bel,

Sans ce que nul y contredise ;  
Chacun vous suivra sans faintise  
Tantost, n'en faites nulle doubte.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Nous nous mectronz testous en route,  
Sire, quant vous plaira partir ;  
Sy bien nous verrez espartir,  
Quant au depart vous mouverez,  
Que bien content de nous serez ;  
Car je sçay qu'il n'y a cely  
Ceans qui ait le cuer faly,  
Ne qui ait le corage mol.

FLEUR-DE-LIS.

Sire, le conte de Saint-Pol  
M'avoit dit qu'il vous attendroit  
En son païs tant qu'il sçaroit  
Se vous seriez passé ou non.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Dieu gard ly et son bon renon !  
Puisque le caz m'en est conté,  
G'iray tout droit en sa conté,  
Avant qu'en aultre lieu sejourne.

FLEUR-DE-LIS.

Adieu, sire ; je m'en retourne  
A Paris vers le roy Loys.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Beaux seigneurs, vous avez oys  
Lez motz qu'on vous a recitez :  
Sy fault que soyez exitez

D'aler vers le conte vaillant  
De Saint Pol.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Sire, defaillant  
Ne serons à vostre vouloir.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Non, monseigneur, sachez de voir ;  
Quant vourrez, mettez-vous en voye.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Fol. 63  
verso.

Je pry à Dieu qu'il nous convoye  
Et gard de tout empechement.

FLEUR-DE-LIS.

J'ay jà cheminé longuement ;  
Le soleil a jà fait son terme :  
Je m'en vois boire à la taverne  
j. cop : j'en chemineray mieux.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Je voy, de quoy je suis joyeux,  
De Saint-Pol le conte notable.  
Je veil j. salut honnourable  
Luy donner : raison sy le doit.  
— Le Dieu qui tout scet et congnoit  
Gard le gent conte de value !

LE CONTE DE SAINT-POL.

Monseigneur, de vostre venue  
Je suis joyeux, se Dieu me voye ;  
Car de pié quoy vous attendoye  
Pour le mand qui m'a esté fait.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Pour la cause me suis-je trait  
Vers vous, je le vous certifie,  
Affin qu'aye la compaignie  
De vostre notable personne.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Alons-nous-ent en l'eure bonne,  
Car Paris de cy bien loing est.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Dieu nous conduie, sy luy plaist,  
Que mal ne soyonz rencontrez !  
[Ilz s'en vont.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Nous sommez à Paris entrez :  
Il nous fault aler le roy voir.

LE PREMIER CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Monseigneur, vous avez dit voir :  
C'est le miex que faire puissons.  
Avant qu'autre chose façons,  
Miex nous vault à la court aler.  
[Ilz vont devant le roy.]

LE DUC DE BRETAINGNE.

Nous n'avonz plus qu'à devaler,  
Que dedenz Paris nous soyonz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Vous dictiez vray, nous le voyons  
De ce lieu-cy tout à devys.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

J'aperçoy le roy vis-à-vis,  
Je ly veil j. salut donner.  
— Cely Dieu qui habandonner  
Se vot à mort pour l'omme humain,  
Vous donne honneur, prince haultain,  
Et à vostre belle compaignie !

Fol. 64  
recto.

SAINT LOYS.

Nostre beau cousin de Bourgoigne,  
Vous soyez le très-bien venu,  
Et tout vostre ost grant et menu !  
Pas ne debvez estre hay ;  
Car vous avez bien obéy  
A nostre command, bien le voy.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Je le doy faire, sire roy,  
Comme vostre leal vassault.

SAINT LOYS.

Vous dictiez bien, montez en hault  
Et vous venez reposer cy.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Le roy Loys voy, Dieu mercy :  
Offrir me fault à sa presence.  
— Sire roy, en magnificence  
Le hault Roy du ciel vous maintiegne !

SAINT LOYS.

Bien viegnez-vous, duc de Bretaingne !  
Je vous ay transmis mon herault  
Pour j. cas. Quant serez sà-hault,  
Le vray on vous en declarra.

## LE DUC DE BRETAGNE.

Sire roy, le mien corps fera  
Ce qu'il vous plaira ordonner.  
Je veil mon corps habandonner  
Pour vous, sans estre deffaillant.

## SAINT LOYS.

Vous estes j. prince vaillant  
Que nous amons et cher tenons.

## FLEUR-DE-LIS.

Très-noble roy de grant renon,  
Dieu vous deffende de contraire !  
Je vien de vostre mand parfaire ;  
Seigneurs viennent de tous costez  
Par devers vous, tous vous hastez,  
Et sont jà plains, selon m'entente.

Fol. 64  
verso.

## SAINT LOYS.

On te donne x. sous de rente.

## FLEUR-DE-LIS.

Je dy grant mercy, sire roy.

## LE CONTE DE SAINT-POL.

Advis m'est que de cy je voy  
Loys, le hault roy, en son siege :  
Je veil, comme son servant liege,  
Le saluer.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

C'est bien raison :  
Il fault que honneur nous ly faisons

Comme à un tel prince on doit faire.

— Cely qui pour la loy parfaire  
Fut circoncis, comme je croy,  
Gard de France le noble roy  
Et sa baronnie trestoute !

## SAINT LOYS.

Bienveigne celle belle route !  
J'ay joye de la regarder.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

Noble roy, Dieu veille garder  
Vostre resgne en prosperité !  
Vostre herault s'est aquité  
De vostre mandement nous dire :  
Sy sommez, sans nous escondire,  
Venus vers vous, comme debvonz.

## SAINT LOYS.

Bien soyez venuz ! Nous avons  
Grant joye de vous voir icy.  
Tenez-vous à la court ainssy  
Q doyvent faire gens de non.

## PARIS.

Sire roy de noble renon,  
J'ay fait de vostre mand devoir ;  
Je vous fais pour vray asçavoir  
Que vous arez tantost avecques  
Vous evesques et arcevesques,  
Qui vieignent tous à vostre mand.

## SAINT LOYS.

Bien vieignent, je ne demand

Fol. 65  
recto.

Plus qu'eux ; vey ma baronnie,  
Qui est en belle compaignie  
Venue depuis ton depart.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Nous povonz voir de ceste part  
Toute la majesté royale  
Du roy. La mercy Dieu, nostre ale  
Est faicte, j'en ay grant plaisance.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

Offrons-nous devant la presence  
Du roy.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Saluons-le de prez.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

Arcevesque, vous parlerez  
Au roy trestout premierement.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Voulentiers par commandement,  
Comme le vostre obéissant.  
— Noble roy, sur tous fleurissant  
En honneur, vaillance et noblesse,  
Dieu maintiengne vostre Haultesce  
Et vostre royaume en franchise !

SAINT LOYS.

Bienveignez-vous, seigneur d'Eglise !  
Par cely Dieu qui fit la nue,  
J'ay désiré vostre venue  
Il a maint jour, je le vous somme.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

Sire, chascun, comme vostre homme,  
Vous veut servir, n'en doubtez rien.

SAINT LOYS.

Vous estes trestous gens de bien,  
Qui bien m'aimez, comme je croy.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Je voy de cy Loys le roy,  
Devant ly presenter me veil  
— Noble roy, Dieu qui le soleil  
Forma vous maintiengne en valeur,  
Et à tous les seigneurs d'honneur  
Que je vois assis entour vous !

SAINT LOYS.

Bien soyez-vous venus trestous !  
Ceans, seigneurs, mandez vous ay  
Pour ung cas que je vous diray  
Et declareray sans espace.  
Prenez, chascun endroit soy, place,  
Affin que mon vouloir vous dise.  
Seigneurs barons et gens d'Eglise  
Que j'ay mandez en mon repere,  
Je vous dy que nostre saint pere  
A transmis vers nous ce legat  
Pour nous [re]monstrer le debat  
Dez chrestiens, nos povrez frerez,  
Qui souffrent painnez et miserez  
Par lez sarrasins despitez.  
Ilz destruisent villes, citez,  
Par faulte de rebellion.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Sire, tous nous humilion

Fol. 65  
verso.

Comme à la personne du pape,  
Pour l'onneur du chapel et chape  
Et legacion que vous faictiez.

LE CARDINAL.

Beaux seigneurs, puisque cy tous estes,  
Je feray sans dilacion  
Deux mos de predicacion.

SAINT LOYS.

Faictiez, je le vous lo.

LE CARDINAL, en chaire.

*Estote fortes in bello,  
Et pugnate  
Cum antiquo serpente.*  
Vaillans seigneurs, sur ces deux mos  
Je vourray fonder mon propos.  
Mettez-le tous bien en memoire,  
Car Jhesu-Crit, le roy de gloire,  
Lez dist jadis à ses consors.  
Soyez en la bataille fors  
Et combatés virilement ;  
Mais sans vous tenir longuement,  
Je vous diray, se ne sçavés,  
Comment combatre vous debvez  
Selon raison et selon droit ;  
Car auleun demander pourroit,  
S'auleun entreprenent ce peril,  
Pourquoy n'à qui combatra-il.  
Doit-il combatre pour sa terre ?  
S'auleun à tort te mainne guerre,  
Pour s'en ton heritage embatre,  
Tu peus lycitement combatre.  
Chaton haultement le cria,

Disant : *Pugna pro patria.*  
Pareillement qui greveroit  
Ton corps, tu peus, ce dit le droit,  
Te deffendre, chascun le scet.  
*Vim vi repellere licet,*  
C'est le texte du droit canon.

Or ça ! au principal venon.  
Je dy que qui se veut offrir  
En bataille pour y souffrir  
Jusqu'à estre victorieux,  
Face comme lez glorieux  
Martirs qui au conflict sont mors  
Et en ont acquis lez tresors  
De paradis, où est leur estre ;  
Mais, comme nous dit la lettre,  
En ce monde-cy decevable  
Le monde, la cher et le deable,  
Qui de leur pover et vertu  
Te combatent, à ceux dois-tu  
Resister. La cher par delices  
Te couche en pechez et en vices,  
Et en met plusieurs à la mort.  
L'apostre dit, je m'en record :  
Se selon la char vous vivez,  
Vous mourrez. Sçavez qui est celle  
Mort-là ? c'est la mort eternelle :  
Au deable donc et à la cher  
Debvez-vous toujours resister  
De vostre puissance totale.  
D'autre bataille faut que pale.

Je vous demande, par vostre ame,  
Se l'un de vous a ugne dame  
Où tout bien et sens soit parfait,  
Et son grant ennemy luy fait  
Et luy livre guerre mortelle,  
La laisseriez-vous dont en telle  
Necessité sans secourir ?



Certez, vous y devrois courir  
Pour la delivrer de souffrance.  
Ha, Loys, noble roy de France !  
Ceste parole chet sur toy.

Ton ennemy mortel guerrie  
Ta dame, et sy fort la mestrie  
Que le cuer ly croistra parmy,  
Se ne la secours comme amy.

T'amy, je le te devise,  
Sy est la foy de sainte Eglise,  
Et ton ennemy, qui s'aplique  
A la grever, sy est l'antique  
Serpent ; c'est le deable d'enfer,  
Qui nuit et jour fait eschauffer  
Lez sarrasins et les enflamme  
Pour guerrier la noble dame  
De qui tu es le champion.  
Tu es la verge, le sion,  
Qui pour la sainte foy luté  
*As cum antiquo serpente.*  
Enssy tez bons predecesseurs  
Et tez noblez antecesses,  
Qui ont tout leur temps deffensée  
La sainte foy et exaussée,  
Tant que leur ame à Dieu compest ;  
Et se tu veux sçavoir qui est  
Ton ennemy et le serpent,  
C'est le faux deable qui expent  
A mal son engin et sa painne.  
Chascun jour il conduit et mainne  
Le peuple sarrasin maudit  
Pour la foy du doux Jhesu-Crit.  
Cez motz en ton cuer bien remembrez :  
Il est le chef, ilz sont sez membrez ;  
Il lez mainne et sy les conduit  
Et à mal faire les aduit,  
Pour miex parvenir à sez tentez.

Le pape a eu lettres patentes,  
Qui dient que cez sarrasins  
Desleaus sont très jà ès fins  
D'Egipte et de Jherusalem,  
Et font à la foy tel ahan  
Que se contre eux on ne s'avance,  
Certez, elle sera en balance ;  
Car ces sarrasins, cez faulx chiens,  
Font à nos freres chrestiens  
Tous maulx qu'ilz peuvent proposer  
Ne dont on se peut adviser.

Ilz ont pris depuis j. tandis  
Jherusalem, je le vous dis,  
Et ont, les faulx chienz outrageux,  
Contaminez tous lez sains lieux,  
Et au long de Jherusalem  
Espandu le sanc chrestien  
Par leur fausse rage despite ;  
Et là est le dit du Psalmite  
Complet, dont à painne me tais :  
*Deus, venerunt gentes in hereditatem  
tuam,  
Poluerunt templum tuum, poluerunt  
Jherusalem,  
In pomorum custodiam.*  
En ces mos-yeu vouloit dire  
Le prophete à nostre Sire :  
Sire, aulcunez gens venus sont  
En ton heritage, et ont  
Polu ton temple saint et franc ;  
Ilz ont espandu humain sanc  
Sans pitié ne misericorde.  
En verté, quant je me recorde  
Des painnes que nos freres bons  
Ont par ces sarrasins felons,  
J'en ay le cuer tout apaté,  
Et sy doit avoir en verté

Fol. 66  
verso.

Fol. 67  
recto.

Chascun servant du Roy dez rois :  
 Pour ce, noble roy dez François,  
 Ton cuer en charité atise  
 Et oy nostre mere l'Esglise,  
 Qui chante souvent à hault ton :  
*Aprehende arma et scutum,*  
*Et exurge in adjutorium michy.*  
 L'Esglise te peut dire ainssy :  
 " Roy le plus noble qu'onc fut veu,  
 Prens ton glaive et ton escu,  
 Toy qui es le très-chrestien,  
 Et bientost à mon secours vien ;  
 Car aultre fois m'as-tu aidé.  
*Effunde frameam et conclude*  
*Adversus eos qui persecuntur me.*  
 Mon champion, mon bienamé,  
 Montre contre ceux ton effort  
 Qui me persecutent sy fort."

Pour obvier ad ce meschef,  
 Vous, seigneurs, avec vostre chef  
 Monstrés qu'à Dieu servir voulez  
 Et contre ces faulx chiens alez  
 Tous d'un acord et d'un courage,  
 Pour venger le tort et l'outrage  
 Que font les tristez desconffis  
 Aux serviteurs du cruceyfis ;  
 Et, se Dieu plest, tant y ferez  
 Que le regne en aquesterez  
 Du saint lieu de Jherusalem  
 Celeste. Aincy soit, Amen !

SAINT LOYS.

Ains qu'il soit le bout de cest an,  
 S'il plaist à Dieu, le roy des cieux,  
 Encontre cez chiens oultrageux  
 Je me treuveray en personne.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

Se Dieu bonne santé me donne,  
 Pour y aler voil la crois prendre.

L'EVESQUE DE LAON.

A y aler du tout me donne,  
 Se, &c.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

Que l'armée s'ordonne,  
 Je suis près de la voye entreprendre.

LE CHANCELIER.

Se Dieu . . . .  
 Pour y aler, &c.

LE CONTE D'ARTOIS.

Sire, je veil très-bien contendre  
 Pour y aler avecquez vous.

L'ARCEVESQUE DE BOURGEEZ.

Cher sire, sy faisons-nous tous,  
 Et y mourir, se besoing est.

LE CONTE DE POTIERS

Je m'y treuveray, se Dieu plaist,  
 Très-maintenant, je le prometz.

LE CONTE D'ANJO.

D'entreprendre la voye me submez,  
 Très cy je m'en voue pelerin,  
 Et ou non du hault Roy divin  
 De la crois prendre est bien mon veil.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Reverend pere, de vous veil  
Prendre la crois sans arrestage,  
Pour aler en ce saint voyage  
Et nos freres en Dieu aidier.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Pour nostre sainte foy garder,  
Avec toute ceste compaignie  
Me croiseray, quoy qu'il aviengne,  
Et passeray oultre la mer  
Encontre ce faulx peuple amer  
Qu'aux chrestiens faict telz destrois.

Fol. 68  
recto.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Sire, je veil prendre la crois  
De vous, car au voiage saint  
Je veil aler de cuer non faint.  
Tout chrestien s'en doit par droit  
Pener ; car qui ne secourroit  
Lez bons combatans contre ceux  
Qui envers Dieu sont outrageux,  
Il s'en ensuivroyt j. grant mal.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Comme de la foy vray vassal,  
Avec vous aler me vourray,  
Et yey la crois je prenray,  
Comme bon pelerin doit faire.

LE CONNESTABLE.

Sy plaist au doux roy debonnaire  
Et lez aultrez, partir je voy.  
L'alée ne sera pas sans moy ;

Car s'une fois je m'y rencontre,  
Je feray aux sarrasins contre  
Destoidée et bien diverse.

LE CONTE DE BLOIS.

Se fortune ne me renversse  
Ou de maladie ou de mort,  
G'iray, de ce je me fais fort  
Trescy et maintenant j'en veu  
A Dieu la promesse et le veu,  
Et prenray la crois comme vous.

LE PREMIER CARDINAL.

Je la vous bailleray à tous,  
Puisque le vouloir en avez.  
Or ça, beaus seigneurs, recevez  
La crois, comme l'avez requise,  
Et aussy par bonne guise,  
Ducz, contez, champions vaillanz.  
Ne soyez à la foy faillanz  
Ad ce besoiing, mes amis doux.

[Il leur baille une crois à tous.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Pere et vous, noble roy, de vous  
Je veil prendre congé bon erre ;  
Car aler me fault en ma terre  
Pour faire armer mes chevaliers  
Et querir gens et souldoyers  
Qui en ce voyage venront  
Et qui pour la foy combatront  
Vaillamment jusquez à la mort.

Fol. 68  
verso.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

D'aler au voyage m'acort

Pour lez chrestiens secourir ;  
 Car pour la foy vivre et mourir  
 Je veil, j'ay la voulenté telle.

## LE SEIGNEUR DE COUCY.

Je vourray pour ceste querelle  
 M'armer avec vous, sire roy,  
 Pour les ennemis de la foy  
 Grever de toute ma puissance ;  
 Se Dieu me garde de grevance,  
 Mon vouloir n'en sera changé.

## LE DUC DE BOURGOINGNE.

Noble roy, à vostre congé,  
 Se je n'ay grevance trop forte,  
 Je seray au port d'Aiguemorte :  
 Vous le povez de vray sçavoir.

## SAINT LOYS.

Alez et faictez bon debvoir,  
 Et nous le ferons par deçà.  
 — Beaus seigneurs, or entendez çà.  
 Je voy par vos dis qu'en bref terme  
 Qu'il fault que toute la court s'arme ;  
 Et puis, quant armez nous serons,  
 Au chemin nous expedironz  
 Le plus tost qu'il se pourra faire.  
 Pensse chascun à son afaire,  
 Selon la garde dont il est.  
 Vous, connestable, il nous plect  
 Que vous ayez pour le present  
 Le regard dessus nostre gent ;  
 Et vous, capitainne, esprouvez  
 Vos archers comme vous sçavez  
 Qu'il est de faire en tel matiere.

## LE CAPITAINNE DES ARCHERS.

Sire, de voulenté entiere  
 Ad ce faire je m'employray ;  
 Vos archers ordonner feray  
 Le miex que faire se pourra.  
 — Cà, archers, il vous convenra  
 Ordonner et mettre en arroy,  
 Car j'ay entendu que le roy  
 Sy veult oultre la mer passer  
 Pour le grant orgueil abesser  
 Dez faulx sarrasins et abatre.

Fol. 69  
 recto.

## LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Sire, avant dez heures quatre  
 Nous serons trestous en estat.  
 S'il y a noise ne debat  
 En quelque lieu, sy nous le dictiez ;  
 Car d'y courir nous serons vistez  
 Trestous, je le vous certifie.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Se g'y debvoye perdre la vie  
 Pour demarcher j. tout seul pas,  
 Sy ne demarcheroy-je pas,  
 Se j'estoye entrez en bataille.  
 S'il y a rien, vaille que vaille,  
 Ou il nous faille employer trait,  
 Sy le nous dictiez, s'il vous plait :  
 Nous ne demandonz qu'à heurter.

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Abillez-vous tost sans arter,  
 Et sy gardez bien sur vostre ame  
 Qu'il ne vous faille clou ne lame ;  
 Car vous verrez, je le vous conte,

Aujourd'uy maint duc et maint conte  
En armez mettre pour ce cas,

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Sire, mais que j'ay mon tarcaz  
Où est mon grant trait barbelé,  
Je seray tout aoutillé  
De ce qu'un archer doit avoir.  
Vous me pourrez en l'eure voir  
En estat bel et soufisant.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Mais que j'ay mon espée luisant  
Au costé, avec ma taloche,  
S'il y a teste ne caboche  
Qui encontre moy se rebarbe,  
Vous ly verrez faire sa barbe  
Sans mouler, de ce bien me vente.  
Je ne fuiray pour vent qui vente,  
Pour demourer en la gaschere.

LE iii<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Je ne demourray pas derriere :  
Je suis abillé le premier.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Pour assaillir ung coulommier,  
Je suis bien et bel abillé.

LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Ne suis-je donc pas bien taillé  
D'avoir tost donné ung tatin ?

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Quant je ne suis point au hutin,  
Il me semble c'on me fait tort.

LE CAPITAINNE DEZ ARCHERS DU CORPS.

Vous estes gens de bon acord ;  
Je vous merray demain aux champs  
Pour ouir dez oyseaulx lez chants  
Et de ces gentilz oysellons.  
Tyrez-moy chascun ij railons  
Ou une flaiche sans retraire ;  
Je veil voir que vous sçavez faire,  
Car au roy Loys aincy plait.

LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Je vois tirer le premier trait.

[Il tire.]

LE CAPITAINNE DEZ ARCHERS DE CORPS.

Tu es gentil galant : passe oultre.  
Après.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Puisqu'il fault que je montre  
Ma prouesse, on me verra.

[Il tire.]

LE CAPITAINNE DES ARCHERS.

Passe.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Çà, çà ! il me faurra  
Ruer au long une saiecte.

[Il tire.]

LE CAPITAINNE DEZ ARCHERS.

Va, passe oultre, ta pais est faicte ;  
Tire après.

LE iiij<sup>e</sup> ARCHER DE CORPS.

Sy feray-je, sire.  
Me vecy tout prest. Vire, vire.

[Il tire.]

Mon trait va joliment volant.

LE CAPITAINNE DES ARCHERS DE CORPS.

Passe, tu es gentil galant,  
Sy sont tez compaignonz trestous.  
Je vois faire raport de vous  
Au roy, nostre souverain prince.  
— Sire roy, en nule province  
Gens ne pourroyent estre trouvez  
Plus vaillanz ne miex esprouvez  
Que vous avez en vostre hostel.

SAINT LOYS.

Gentil capitainne, il n'est tel  
Que de prendre gens bons et fermez.  
Pensez tost de vous mettre en armez  
Aincy que vous avés apris.  
— Ducz, contez et barons de pris,  
Chevaliers et aultres vassaulx,  
Qui avés en plusieurs assaulx,  
Esté et en guerrez mortellez,  
Il fault damez et damoysellez  
Laisser les terrez gouverner,  
Ou avecques nous lez mener.  
S'il plaist au doux Roy de puissance,  
Je merray la royne de France;  
Puisqu'el n'est point d'enfant chargée;  
Car Dieu le sçache, je ne sçay  
Quant par deçà je revenrray.  
Nous faisons cy grant assemblée  
Et disposons de nostre alée;

Mais Dieu, nostre bon redemptour,  
Sy disposera du retour  
Selon sa voullenté divine;  
Sy faurra que, sans lonc termine,  
Chascun abandonne son lieu.  
— Or avant, chevaliers de Dieu!  
Enemis d'infidélité,  
Chascun ait en soy voullenté  
De venger vostre sanc humain.  
Prenez chascun en vostre main  
L'escu de foy resplandissant  
Pour aler la foy exaissant  
De Dieu, qui est souverain roy.  
Armez-vous trestous comme moy,  
Sy yrons en pelerinaige  
Encontre ces chiens plains d'oultraige  
Qui ne croyent Dieu ne sa mere;  
Et jusques à la mort amere  
Nous y employonz de cuer vray.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Sire roy, tantost je seray,  
Moy et mes gens, très-bien en point  
Tout devant vous, n'en doubtez point.  
Je vous feray cy en present  
D'aucy vaillanz [hommes] present  
Qu'il en a point en ceste terre.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Puisqu'il nous fault aler en guerre,  
Avec la personne du roy  
Il me faurra mettre en arroy  
Souffisant, comme il appartient.

[Il descent à bas.]

Sà, tous mes genz! Il vous convient  
Regarder se vous estes bien

Fol. 70  
recto.

Fol. 70  
verso.

En estat, ne s'il vous fault rien ;  
Car il fault, tout certain je suy,  
Que le roy vous voye aujourd'uy  
En monstre ; mais pas ne sçay où.

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Il ne me fault ne fer ne clou  
En mon harnas n'en ma salade.  
Je feray maint home malade,  
S'en quelque bataille me treuve ;  
Car j'ay fin harnas à l'espreuve,  
Qui m'est fait tout juste et à point.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE SAINT-POL.

Sy ay-je, je n'en doubte point,  
Et hache très-bien enhantée.  
Mainte cope en sera testée,  
Avant qu'on me puisse entamer.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Pensser me convient de m'armer,  
Qu'en haste ne soye surpris.

[Il s'arme en j. retrait, et ses genz demeurent ou  
parc.]

LE CONTE DE LA MARCHE.

Puisque le noble roy de pris  
Veult partir Paris en bref terme,  
Il fault, c'est force que je m'arme ;  
Car il nous fault en guerre aler.  
Chevaliers, oyez mon parler :  
Gardez bien trestous, sur vos testez,  
Se hault et bas bien armez estez,  
Que ne soyez en guerre infame.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Sancbieu ! et que feront nos famez ?  
Entandez, quant bien g'y regarde.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Noz curez sy s'en prenront garde ;  
Ilz lez visitent volentiers,  
Et ces clers et cez escoliers :  
Nous ne povonz estre partout.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE. Fol. 71  
recto.

Je ne suis pas encor au bout  
De l'an, que marié je fus.  
Il n'y a rien qu'un mois, sans plus :  
Fault-il laisser mal assenée ?

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Tu la reverraz à l'année ;  
Croy, quant perdu elle t'ara,  
El querra ce qui ly faurra.  
Elle n'ara point de deffault.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Laissonz cela, chanter nous fault  
Ugne chançon en nous armant,  
Que j'ay songée en mon dormant ;  
J'en ay encore souvenance.

[Ilz chantent.]

CHANÇON.  
?

Adieu lez damez de vaillance  
Qu'il fait si plaisant acoler.  
En la guerre nous faut aler :  
C'est pour servir le roy de France.

Adieu m'amour et ma plaisance,  
 Adieu celle que doy amer :  
 Il nous convient passer la mer,  
 Pour faire longue demourance.  
 Adieu lez, &c.

Gentez damoisellez de France,  
 Priez pour nous Dieu de cuer fin,  
 Car sur le peuple sarrasin  
 Nous faurra endurer souffrance.  
 Adieu.

Adieu toute resjouissance  
 Et le joly pais François ;  
 Adieu dame au cuer courtois,  
 Pour vous dorrons maint cop de lance.  
 Adieu.

SAINT LOYS.

Dame, entendez ma plaisance.  
 Vous voyez que tous lez seigneurs  
 De mon royaume, et les greigneurs,  
 Sont d'aler oultremer esmeus,  
 Et tous leur genz, grans et menuz.  
 Avecques eux croisé me suis  
 Present vous, nyer ne le puis :  
 Sy vous convenra, sans retraire,  
 Adviser lequel voudrés faire,  
 Ou demourer ycy en France,  
 Ou endurer painne et souffrance  
 Avecquez moy oultre la mer.

MARGUERITE.

Le depart me seroit amer,  
 Monseigneur, s'avec vous n'aloie :  
 Pour ce, tant que vous puis amer,  
 Vous pry, monseigneur, que ne soye

De vous veufve, mais la voye  
 Me veuillez mener avec vous ;  
 Car aultrement soulaz et joye  
 Je perdroye, mon seigneur doulx.  
 Le mien cuer seroit desroux

De courroux,  
 Certez, se ne vous veoye ;  
 Mais ameroye avec vous  
 Lez maulx tous  
 Souffrir que souffrir pourroye,  
 Pour Dieu, qui est vie et voye,  
 Qui avoye  
 Et resjoye  
 Ceux qui en ly ont fiance.  
 Souffrés que mon oeil vous voye  
 Et convoye,  
 Pour en joye  
 Me tenir et en plaisance.

SAINT LOYS.

Dame, vous n'arez pas l'aisance  
 Que vous ariez ceste part.

MARGUERITE.

Las ! je morray de desplaisance,  
 S'une fois de vous me depart.  
 Quant je voy vostre doux regard,  
 De joye l'oeil me lermie.

SAINT LOYS.

Vous y venrez, Dieu y ait part !  
 Puisque c'est vostre gré, m'amie.  
 — Or tost, seigneurs, n'atargez mie ;  
 C'en ordonne le chariot  
 Pour la royne. Çà, voiterot !  
 Dicter-ly que soit apresté.



Fol. 72  
recto.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sire, n'y ara arresté  
Que trestout ne soit tantost prest.

SAINT LOYS.

Or que chascun s'arme : il nous plaist,  
Car nous partirons tout sur l'eure.  
— Vous, dame, voyez sans demeure  
Quelz damez, pour vous gouverner,  
Voulez avecquez vous mener  
Qui puissent bien souffrir la painne.  
— Mere, vous serez chevetainne  
Et de mon royaume chef,  
Pour obvier à tous meschef;  
Pour aide ad ce je vous confere  
Vostre filz Alphons, mon beau frere :  
Plus ferm homme pour vous ne vois.  
Il venrra bien j. autre fois  
Au voyage qu'il a promis,  
Mais qu'il ait le royaume mis  
A vostre aide en tranquillité.

LA ROYNE BLANCHE.

Beau filz, de vostre humilité  
Vous me baillez très-grosse charge;  
Mais ce non obstant je m'en charge  
Avec mon beau filz de Potiers.  
Toujours me sert-il volentiers  
Et de cuer.

SAINT LOYS.

Je l'em prie, mere,  
Qu'il ne vous face chose amere,  
Mais vous serve et vous conssole.

LE CONTE DE POTIERS.

Monseigneur, à vostre parole  
Je veil obéir sans mesprendre.

Au royaume garder entendre  
Je voudray de tout mon pouvoir.

SAINT LOYS.

Je sçay que vous ferez debvoir  
Tel c'on ne vous devra blasmer.  
— Sà, seigneurs ! venez-moy armer,  
Car j'ay de partir grant desir.

LE CONTE D'ANJO.

Cher sire, à vostre plaisir :  
Vecy vostre harnas tout prest.  
Armé serez, puisqu'il vous plect,  
De beau harnas cler et poly.  
Vecy le tonnelet joly  
Et lez lamez qui vont par bas,  
Les avant-bras, les gardebras  
Et le timbre royal pour vous.

[Le roy s'arme.]

Fol. 72  
verso.

SAINT LOYS.

Connestable, escoutez-nous.  
Nous voulonz, et bon il nous semble,  
Voir nostre armée tout ensemble  
Et lez seigneurs en leurs estas.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sire, ad ce je ne fauldray pas ;  
Je vois tantost faire debvoir.  
— Beaus seigneurs, le roy vous veut  
voir

Trestous ensemble en plain sentier.  
Chascun seigneur en son quartier  
Se tiengne : c'est du roy le veil.

LE DUC DE BRETAINGNE descent et dit :

Sà, tous mes gens ! monstrar vous veil  
Devant le roy, se Dieu me gard.

Q

LE PREMIER CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Sà, Bretaingne de ceste part  
Avec son prince ! et sy se tiengne  
Ung chascun de son enseigne  
Garny de dars et de batons.  
Velà l'estandart des Bretons  
Desployé, qui voir le vourra.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Conte de Saint-Pol, il faurra  
Voir vos gens.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Très-voulientiers, sire.

[Il descent.]

— Sà, galans ! que chascun se tire  
Aincy que dez aultrez voyez,  
Et mon estandart desployez :  
Sy congnoistront mez gens et moy.

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Voulientiers, sire, par ma foy !  
Il est desployé : velelà.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Conte de la Marche !

LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Hau là !

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Faictes c'on voye vos souldoyers  
D'une part.

LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Sire, voulientiers.

[Il descent.]

— Or ça tost, compaignonz de guerre !  
Faictes, je vous pry, c'on se serre  
D'une part : sy verronz chascun ;  
De tous mes genz ne me fault ung  
Qui ne soyent cy, je m'en vent.  
Mettez mon estandart au vent :  
Le roy nous venrra voir tantot.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHÉ.

Monseigneur, c'est fait à ung mot,  
Il ne vous en fault plus parler.

LE CONTE D'ANJO.

Advis m'est que je doy voler,  
Tant suis armé à mon plaisir.  
Homme ne me sçaroit saisir  
Maintenant, car je suis à l'aise  
De mon corps ; mais qu'à Dieu il plaise,  
Je feray encore vaillance.  
— Ma fame, il [vous] fault lesser France,  
Puisqu'avec nous la royne vient :  
Vous y venrrez, il appartient,  
Pour faire à la royne plaisir.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Monseigneur, j'en ay grant desir ;  
Le fait, certez, bien me delite.  
Avec la royne Marguerite  
M'en yray mectre en ordonnance.

[Elle parle à la royne.]

— Dame, se c'est vostre plaisance,  
Puisque Robert, le mien espoux,

Va oultremer avecquez vous,  
G'ray et je vous en suplie :  
Je ne sçaroye chere lye  
Faire, certez, s'il m'eslongoit.

MARGUERITE.

A vostre bon plaisir en voit,  
Belle seur d'Artois ; faictes-ent  
Trestout à vostre bon talent.  
Qu'i veignez seray bien joyeuse ;  
Mais, certez, je suis bien douteuse  
Qu'il ne vous surviengne feblesse  
A cause de vostre grossesse,  
Quant vous sentirez la marine.

LA CONTESSE D'ARTOIZ.

S'il plaist à la Vierge begnigne,  
Je n'aray pas le cuer sy mat.

SAINT LOYS.

Ains que nous soionz en estat,  
Tous ordonnonz comment qu'il aille ;  
Je veil voir toute la bataille,  
A celle fin qu'estimer puisse,  
Avant que de mon royaume ysse,  
Quel puissance je puis avoir.

LE CONTE D'ARTOIZ.

Sire, vous povez de cy voir  
De vos gens chascune chambrée.  
Velà au long de ceste préee  
Le duc de Bretagne et sa gent,  
Qui est en estat bel et gent :  
De ly on doit tenir grant conte.  
De ceste part velà le conte

De Saint-Pol, qui est homme preux.  
Il a gens fors et courageux ;  
Nul d'eux pour mourir ne demarche.

Velà le conte de la Marche,  
Qui a des genz felonz et fors ;  
Et vey vos archers de corps  
Et les seigneurs de vostre chambre,  
Armez de harnas plus fin qu'ambre.  
Bref, vous avez de gens grant somme.

SAINT LOYS.

Sus ! devant en chemin tout homme,  
Chascun dessouz son estandart !

LE CONTE DE BLOIS.

Conte de Saint-Pol, à l'escart  
Marchez devant sans long atarde ;  
Il vous fault tenir l'avant-garde.  
La Marche derriere sera,  
Qui l'arriere-garde fera ;  
Et Bretaingne et Anjo seront  
Avecque le roy ; ilz tenront  
La bataille en vous suivant.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Je vois donques tenir l'avant-  
Garde, puisque je suis commis.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Or sus ! en chemin, mes amis !  
A ce cop-cy nous partirons.  
Sonnez, trompettez et clérons,  
Sytost que le roy partira.

SAINT LOYS.

Seur Marguerite, il vous faurra  
Entrer en vostre chariot.

q 2

Fol. 73  
verso.

Fol. 74  
recto.

MARGUERITE.

Monseigneur, g'y vois tout tantot,  
Quant à Dieu commandé aray  
Madame Blanche.

SAINT LOYS.

Je vourray  
Ly dire adieu, bien appartient.  
— Mere, à Dieu qui tout soutient  
Vous commans, de vous prens congé.  
Je voy mon ost trestout rengé,  
Qui est apresté pour marcher.

LA ROYNE BLANCHE.

Adieu, Loys, mon enfant cher ;  
Ne sçay quant plus je vous verray.

MARGUERITE.

A Dieu vous recommanderay ;  
Madame, avec mon seigneur vois.

LA ROYNE BLANCHE.

Adieu, ma fille au cuer courtois,  
Sur toutez aultrez damez franche.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Adieu vous dy, madame Blanche.

LE CONTE D'ARTOIS.

Madame, à Dieu je vous commandz.

LA ROYNE BLANCHE.

Que je vous baise, mes enfants.  
[Elle lez baise tous, et principalement Loys et sa  
femme.]

LE CONTE D'ANJO.

Adieu, ma noble dame et mere ;  
Adieu, Alphons, mon noble frere,  
Et trestous nos leaulx amis.

LE CONTE DE POTIERS.

Adieu, le roy des fleurs-de-liz ;  
Adieu, toute fleur de noblesse ;  
Adieu, d'honneur lez plus esliz ;  
Adieu, de France la prouesse ;  
Adieu, les pris de gentillesse ;  
Adieu, de parssus d'honneur ;  
Adieu, dez François la haultesse ;  
Adieu, de paix le gouverneur.

SAINT LOYS.

Adieu, France la bieneurée ;  
Adieu, France, pays courtois ;  
Adieu, France, terre honnourée ;  
Adieu, France, pris de tous roys ;  
Adieu, France, de tous lieux choiz ;  
Adieu, France, lieu de doulceur ;  
Adieu, France.

LA ROYNE BLANCHE.

Adieu, roy courtois ;  
Adieu, de paix le gouverneur.

SAINT LOYS.

Adieu, la cité de Paris ;  
Adieu, de justice fontainne ;  
Adieu, clargye de hault pris ;  
Adieu, sapience haultainne ;  
Adieu, la cité souverainne ;  
Adieu, le lieu de tout bon eur ;  
Adieu, nostre royal demainne.

Fol. 74  
verso.

LE CONTE DE POTIERS.

Adieu, de paix le gouverneur.

SAINT LOYS.

Prince du ciel, au dire adieu,  
Prens de mon resgne la teneur,  
Garde le grant et le minneur.  
Je m'atens de garder mon lieu.  
Adieu, de paix le gouverneur.

[Ilz marchent avant.]

— Que vous semble bon, monseigneur?  
Nous traironz-nous droit à Lion,  
A cele fin que voir alion  
Le pere saint, car il y est?

LE CARDINAL.

Sire roy, vostre gré me plaist :  
Tout à vostre bon plaisir faictes.

SAINT LOYS.

Sonnez cez clerons et trompectez,  
Et prenez chemin sans aloingne  
Parmy la terre de Bourgoingne,  
Pour aler à Lyon tout droit

[Ilz marchent, et trompectez et menestreuz  
sonnent.]

LE DUC DE BOURGOINGNE, en son  
eschauffaut.

Seigneurs, il est temps c'on pourvoit  
Que chascun se mette en arroy ;  
Nous yrons au-devant du roy  
Devers le regne cyprien.  
Il yra, je n'en doubte rien,

Tout son plus droit chemin syfforte,  
Mais qu'il ait le port d'Aiguemorte  
Passé ; il yra tout droit là.

LE PREMIER CHEVALIER DE BOUR-  
GOINGNE.

Sire, advis m'est que je voy là  
Bons gens d'armez et bien en point.  
Il feront, je n'en doubte point,  
Eschet, s'ilz entrent en bataille.  
Il n'y a point de happemaille,  
Ce sont trestous gens à l'eslite ;  
Cely n'y a qui ne soit viste  
Aux armez et très-bien instruit.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Creez que nous ferons beau bruit,  
S'une fois en bataille entrons.  
Nous-mesmez nous entrebatrons,  
Se ne trouvonz à qui heurter.  
Menez-nous aux champs sans arter,  
Se vous nous voulez faire feste.  
Nous avons le feu en la teste :  
Il faut faire quelque hemée.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Mais que j'aye la teste armée,  
Il ne me chault du remenant.  
Ha ! que ne suis-je maintenant  
Contre ce Turc qui est en Grece ?  
Je ly eschauffaré la fesse,  
Ce me semble, ou g'y morroye,  
Par la mortbieu ! je le turoye,  
Et eust x. m. vriez au corps.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Prie Dieu pour ceux qui sont mors

Fol. 75  
verso.

De ta main, et parle tout bas ;  
 Mais ne tue rien s'il n'est gras,  
 Car il ne fait pas bon saler.  
 — Monseigneur, quant vourrez aler  
 Sur les champs, soit ou loing ou près,  
 Dicter-le : nous sommes tous près ;  
 Ne fault que sonner la trompecte.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Buvez une fois, il me haicte,  
 Avant que sur lez champs alion.

[Ilz boivent trestous.]

LE CONTE DE SAINT-POL.

Je voy la cité de Lion.  
 Sire, quant entrer y vourrez,  
 Aincy que vous ordonnerez  
 Chascun en fera.

SAINT LOYS.

C'est bien dit.

— Fleur-de-liz, entens à mon dit.  
 En ceste cité-là repaire  
 Et salue nostre saint pere  
 En ly disant que nous alonz  
 Vers ly et que le voulonz.  
 Le legat qu'envoyé nous a,  
 Avec toy saluer l'yra,  
 Et nous vous suivrons pié à pié.

LE CARDINAL.

Sire, de cuer joyeux et lié  
 G'iray, puisqu'il vous plaist le dire.

SAINT LOYS.

Alez, nous vous suivonz de tire  
 Aucytost que vous y serons.

[Ilz s'en vont.]

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Devant trestous sy entrerons  
 Dedens la cité lionnaise,  
 Affin que voyonz à nostre aise  
 Le pape qu'à present s'y tient.

[Ilz cheminent]

LE CARDINAL.

Cely qui le monde soutient  
 Vous sault, pere saint debonnaire !

LE PAPE INNOCENT IIIL.

Nostre legat et commissaire,  
 Vous soiez le très-bienvenu.  
 Vous vous estez longtems tenu  
 En France, ce nous est advis.  
 Comment le fait le roy Loys ?  
 Nostre filz est-il sain et dru ?

LE LEGAT.

Oy, sire ; il est venu  
 Vers vous en belle compaignie,  
 Luy et toute sa baronnie  
 Et lez prelas de son royaume.

LE PAPE INNOCENT.

Je pry Dieu qu'il le gard de blasme,  
 Le bon roy qui sy bien nous prise :  
 C'est le premier filz de l'Eglise  
 Et de tous roys le chef royal.

[Le legat se siet.]

Fol. 76  
recto.

SAINT LOYS.

J'aperçoy en pontifical  
Le noble lieutenant de Dieu ;  
Jamais ne partiray ce lieu  
Que ne le salue, il le fault.  
— Lieutenant du Roy le très-hault,  
Je me humilie et encline  
Vers vostre personne digne,  
Laquelle Dieu tiegne en puissance !

LE PAPE INNOCENT III.

Loys, très-noble roy de France,  
Piller de foy très-ferme et stable,  
De l'Eglise vray connestable,  
Vaillant champion de la foy  
De Dieu, nostre souverain roy ;  
Destructeur de toute heresie,  
Jhesus et sa mere prisie  
Parfacent vostre intencion !  
Vecy grant congregacion  
De princez et de chevaliers.  
Dieu lez face sez souldoyers,  
Pour le servir de cuer non faint !

SAINT LOYS.

Aucy sont-ilz, pere très-saint ;  
Car le vouloir d'eux et de moy  
Est de combatre pour la foy,  
Et par ce lieu-ycy passon  
Pour avoir vostre beneisson,  
Affin que nous puisse valoir ;  
Car nous alons de franc vouloir  
Oultre la mer sur les païens,  
Qui gueroient lez chrestiens  
Et tiennent en calamité.

LE PAPE INNOCENT.

Puisque m'en avez invité,  
Vous l'arez sans dilacion.  
Entrez le congregation,  
Roy de France, bien y povez,  
Et les seigneurs vos avouez :  
Bien voy que nul n'a le cuer faint.

Fol. 77  
verso.

SAINT LOYS.

A vostre congé, pere saint ;  
Je feray vostre volenté.

LE PAPE INNOCENT.

Cely qui est en trinité  
Et qui lassus ou saint ciel tonne,  
Par sa grande begnignité  
Sa bendiccion vous donne,  
Et sy vray qu'à l'eure de nonne  
Pour lez pecheurs en crois pendoit,  
Tous vos pechés il vous pardonne  
Et ou voyage vous convoit !

SAINT LOYS.

Amen, pere saint, aincy soit !  
Tous sains nous soyent adjuteurs !

LE PAPE INNOCENT.

Or avant, noblez bellateurs  
De la sainte foy chrestienne !  
Encontre celle gent payenne  
Combatez vaillamment et fort,  
Et ne redoubtez point la mort  
Ne aucy painne transsitaire ;  
Mais pensez à la noble gloire  
De paradis que vous arés  
Quant en la guerre mourrez,  
Se pour la foy mourir vous fault.

Vous volerez ou ciel là-hault  
 En la gloire perpetuelle  
 Qui jamez ne faudra, laquelle  
 Le doux Jhesu-Crit vous dorra,  
 Qui sans fin resgne et resgnera  
*In secula seculorum.*

SAINT LOYS.

Pere saint, nous nous partiron,  
 Mais que ce soit le gré de vous.  
 Je vous prie, priez pour nous,  
 Que le deable ennuy ne nous face.

LE PAPE INNOCENT.

Dieu vous conduie par sa grace  
 Et produise vostre besoingne!

[Ilz s'en vont.]

SAINT LOYS.

Fleur-de-lis, au duc de Bourgoigne  
 Va dire que nous alonz fort  
 Et que nous aprochonz le port  
 D'Aiguemorte.

FLEUR-DE-LIZ.

Voulientiers, sire.

[Il s'en va.]

LE CONNESTABLE.

Avant, seigneurs! que chacun tire  
 Au chemin, car la voye est forte  
 De cy jusqu'au port d'Aiguemorte.  
 Tirons pays jusquez-y là.

FLEUR-DE-LIS.

Je suis hors de painne. Velà

De Bourgoingne le droit seigneur.  
 — Noble duc, Dieu vous doint honneur!  
 Loys, le hault roy de value  
 Dez François, par moi [vous] salue,  
 Et vous mande qu'il se transporte  
 Trestout droit au port d'Aiguemorte.  
 En ce lieu on le trouvera.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Il m'est advis que bon sera  
 Que par aultre lieu nous parton;  
 Mais au droit port de Ninneton,  
 Qui est en Cypre, me rendray  
 A jour prefilz, point me faulrray;  
 Tout seurement il s'y attende.

FLEUR-DE-LIZ.

Il fault que mez jambez j'estende  
 A retourner par devers ly.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Dieu mercy, pas n'avonz failly:  
 Vecy le port que nous querrons.  
 Il fault qu'en la navire entrons,  
 Sy singlerons voilez au vent,  
 Et nous serons, de ce me vent,  
 Tost de cy en Cypre coulez.

LE CHANCELIER DE FRANCE.

Que lez patrons soient appellés  
 Largement.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Trestout tantot.

— Hau, patron!



LE PATRON DE GALERE.

Qui est-ce là ?

LE SEIGNEUR DE COUCY,

.j. mot.

Il convient que par toy menez  
Nous soyonz en Cypre et tournez,  
Et tu araz de nos deniers  
Largement.

LE PATRON DE GALERE.

Sire, voulentiers.

J'aperçoy à vostre ordonnance  
Qu'en ce lieu est le roy de France.  
Voulentiers je le serviray.  
— Gripart, fais ce que je diray.  
Legerement, sans te grever,  
Il te fault penser de lever  
Le tref tantost, puisqu'il me plest.  
Despeche-toy.

GRIPART, MATELOT.

Il sera fait.

Vire là, vire, vire, vire !

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Coucy, descendez-nous, beau sire.

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Je le feray à chere lie.

[On descent lez damez.]

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Très-cher sire, je vous suplie

Qu'en la mer point je ne me boute ;  
Car, certez, fort je la redoubte  
Pour cause que je suis ensainte.  
S'il me venoit jà ugne fainte  
En mer, je croy que je mourroye.

SAINT LOYS.

Belle seur, miex vault aultre voye  
Choisir, qu'en tel danger se mectre ;  
Miex vous vaurroit à Pariz estre  
Pour garder le fruit que portez.  
De cy vous y retransportez.  
Hue en Chastillon yra  
Avecques vous, point n'en faurra,  
Il le fera très-voulentiers ;  
Et quant beau frere de Potiers  
Venrra et qu'atente serez,  
Avec ly revenir pourrez.  
— Robert, beau frere, dis-je bien ?

LE CONTE D'ARTOIS.

Oy, sire, comme je tien ;  
On en fera ce que vourrez.

SAINT LOYS.

Chastillon, vous la remerrez  
Avec de mez archers de corps.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Très-cher sire, je m'y acordz.  
Je le feray voulentiers, car  
C'est raison.

SAINT LOYS.

Mettez-la au car

Et alez à Dieu.

R

Fol. 78  
recto.

Fol. 77  
verso.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Adieu, dame.

MARGUERITE.

Belle seur, je voudroy, par m'ame !  
Que peusiez venir avec nous.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Adieu, mon mary et espous.

LE CONTE D'ARTOIS.

Adieu, ma compaigne leale ;  
Dieu vous gard d'amertume male !

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Aincy soit-il !

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Adieu, cher sire ;  
Il nous fault de vous absenter.

LE PATRON DE GALERE.

Riflart, va bientost garroter  
Ce mast, aincy qu'il est mestier.

RIFLART, MATELOT.

Voulientiers, car c'est mon mestier.  
N'ayez point peur qu'à ce je faille.

LE PATRON DE GALERE.

Entrez trestous, comment qu'il aille :  
Nous avonz bon vent pour tirer.

[Ilz entrent ez navirez et nagent j. peu.]

SAINT LOYS.

Patron, pensse de naviger  
En Cypre, bien bref y seronz.  
Joye aray quant nous y verronz  
Pour y estre j. peu à requoy.

[Ilz nagent fort.]

LE CONTE DE BLOIZ.

Beaus seigneurs, de cy j'aperçoy  
De Cypre le puissant royaume ;  
Je requier Dieu et Nostre-Dame  
Qu'ilz nous y facent droit tourner.

[Ilz nagent.]

L'ADMIRAL DE LA MER, en j. petit  
caquet.

Il ne nous fault plus sejourner,  
Ycy là bien alonz[-nous-]ent,  
Car j'aperçoy venir grant gent :  
Ne sçay s'ilz viennent escumer.  
Il fault lez navez cy fermer,  
Ou fuir pour toute doubtance.

LABION, PREMIER ESCUIER DE MER.

Je voy la baniere de France  
Tout au plus hault, mon très-cher sire :  
Au roy cyprien aler dire  
Le fault, nous y sommez tenus.

Fol. 78  
verso.

L'ADMIRAL DE LA MER.

Puisqu'ilz sont jusquez-cy venus,  
Le roy le sçara, quoy qu'il soit.

[Ilz vont au roy.]

SAINT LOYS.

Patron, mainnez-nous trestout droit  
Au port de Cypre.

LE PATRON DE GALERE.

Peu s'en fault  
Que nous n'y soyonz, autant vault;  
Le bateau s'y en va tout quoy.

[Ilz nagent.]

L'ADMIRAL DE LA MER.

Dieu vous doint honneur, noble roy !  
J'estoye huy alé estraner  
Et moy esbatre sur la mer ;  
Mais g'y vy planté de vesseaulx  
A estandars et pennonneaux :  
Je m'en croy, je lez ay oys.

LE ROY DE CYPRE.

Seroit-ce bien le roy Loys  
Qui voyse païs conquister ?  
Connestable, sans arrester,  
Et vous, mareschal, il vous fault  
Aler veoir de chault en chault  
Se ce seroit le roy de France.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Très-noble roy, sans demourance  
Yrons, puisque le commandez.  
A vous, bien vous en actendez,  
Nous yrons honnourablement,  
Et enquerronz paisiblement  
Qui est le prince chevetaïn.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Nous yrons sçavoir, roy haultain,  
Tous tantost, point n'arresterez,  
S'il y a princez ne barons  
Ou roy puissant en renommée ;  
Le non vous en sera nommée  
Ou desclaré en ce jour d'uy.

GRIPART, MATELOT.

Advisez comment je me duy  
A jouer de ce gouvernau.

LE PATRON DE GALERE.

Avale ce tref, larronceau.  
Qu'on te pendre ! Que fais-tu ? dis.

Fol. 79  
recto.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Loé soit Dieu de paradis !  
En Cypre sommez, seur en suy.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Beaus seigneurs, Dieu vous gard  
d'enuy,  
De desplaisir et de courroux !  
Le roy de Cypre envoye à vous  
Pour sçavoir quelles genz vous estes ;  
Car, certez, point ne veult sez mettez  
Laisser d'estrangez gens saisir.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Nous n'en avonz nul desplaisir,  
Dictiez-ly qu'il ne doubte rien ;  
Car nous ne venonz que pour bien,  
Tiengne-s'en pour tout asseuré.

R 2

LE MARESCHAL

Qui est le seigneur preferé ?

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Vous luy direz que c'est Loys,  
Le noble roy des fleurs-de-liz,  
Qui au plaisir de Dieu veult tendre  
Sur les sarrasins pour deffendre  
Chrestiens de leurs ennemis.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Certez, il m'estoit bien advis,  
A cez bannerez d'onnourance,  
Que c'estoyent lez armez de France.  
Je sçay que bienvenus serez  
De nostre roy, tost le verrez  
Dessus ce lieu ; je le vois querre.

[Ilz vont à leur roy.]

SAINT LOYS.

Que tout homme se mecte à terre,  
Chascun dessoubz son estandart.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Cher sire, Jhesu-Crit vous gard !  
Je revien d'où j'estoye alé.  
Vray est que nous avonz parlé  
A cez gens nouveaulx descendus.  
Il sont jà à terre expanduz :  
De lez voir ariez plaisance.

LE ROY DE CYPRE.

Quels sont-ils ?

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Fol. 79  
verso.

C'est le roy de France,  
Qui est à très-grant ost venu  
De son peuple, grant et menu,  
Pour combatre lez sarrasins.

LE ROY DE CYPRE.

Du roy de Cypre et sez affins  
Veoir aray-je très-grant joye ;  
Affin que plus tost je lez voye,  
Je leur veil aler au-devant.  
— Chevaliers, je veil maintenant  
Que chascun seigneur de noblesse  
Monstre de ly la gentillesse :  
Sy vous mettez en bel arroy  
Pour aler au-devant du roy  
Loys ; il ly fault faire chere.

L'ADMIRAL DE LA MER.

Sire, pas ne seray derriere  
Pour festoyer le roy de France.  
G'y employeray ma chevance  
Voulentiers, tout seur en soyez.

LE ROY DE CYPRE.

C'est bien dit, or me convoyez  
A aler voir ce noble roy.  
Je vous afferme en bonne foy  
Que j'ay joye de sa venue.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Sa compaignie sera reçue  
De nous bien honnourablement,  
Car c'est j. prince vraiment  
Que j'ay à voir moult désiré.

L'ADMIRAL DE LA MER.

Il y sera par nous monstre  
Comment on doit recevoir prince.  
Il ne fut oncquez en province  
Reçu plus honnourablement.

LE ROY DE CYPRE.

Avancez-vous legerement,  
Monstrez l'onneur de ce royaume.

LABION, PREMIER ESCUIER DE MER.

Aussy ferons-nous, par mon ame !  
Chascun vous est obéissant.  
[Ilz viennent au roy Loys.]

LE ROY DE CYPRE.

Roy Loys, sur tout fleurissant  
En honneur, puissance et prouesse,  
Bienveigne vostre Gentillesse !

SAINT LOYS.

Vostre mercy bonne,  
Noble roy.

LE ROY DE CYPRE.

Je vous habandonne  
Tout le royaume entierement.  
Se vous voulez que vostre gent  
Et vos baronz y soyent logés,  
Moy et lez miens seront très-liez  
De recevoir tel compaignie.

SAINT LOYS.

Sire, c'est vostre courtoisie ;  
Je vous en mercy humblement.

LE ROY DE CYPRE.

Alons-nous-ent joyeusement  
Festier dedens mon palais.  
[Ilz vont au palaiz de Cypre.]

LE PATRON DE GALERE.

Entens ça, larronceau mauvaiz,  
Metz-moy tost à point ce cordaige,  
Car j'ay sy grant suef que j'enraige ;  
Nous yrons boire tout tantot.

GRIPART, MATELOT.

Ce sera fait tout à j. mot,  
Ne vous alez plus marmousant.

SAINT LOYS, en entrant au palaiz de  
Cypre.

Vecy j. manoir bien plaisant  
Et qui est d'ouvraige bien chere.

LE ROY DE CYPRE.

Pour Dieu ! faictes-y bonne chere ;  
Sire, j'en seray bien joyeux.

Il fault repaistre, je le veux.  
Beaus seigneurs, tenez table ronde,  
Tant que toute la court redunde ;  
Et faictes que tout soit tost prest.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Oy, sire, puisqu'il vous plect,  
Trestout est jà en ordonnance.

LE ROY DE CYPRE.

Très-noble royne de France,

Bien veignez-vous en ce royaume !  
A vostre plaisir, noble dame,  
Vous aisez, j'en seray bien aise.  
Seez-vous cy.

MARGUERITE.

Ne vous desplaise,  
Vous vous serrez.

LE ROY DE CYPRE.

Mais vous devant.

MARGUERITE.

Non feray vraiment.

LE ROY DE CYPRE.

Avant ;  
Puisqu'il vous plect, je m'yray soir.  
Or vous seez.

MARGUERITE.

A vostre vouloir  
Faire maintenant me presente.  
[Ilz disnent, et les menestrez jouent j. peu, et les  
trompectez.]

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Sarrasins, oyez mon entente  
Et la mauvaise volenté  
De quoy je suis entalenté.  
Je sens mon cuer plus gros qu'un bief  
Dedens mon ventre, qui a suef  
D'espandre le sanc chrestien.  
Onquez limier, mastin ne chien,  
Lou sauvage ne forcené,

Ne fut sy sur beste ahyné  
Que je suis sur cez desleaux  
Chrestiens ; se ne lez assaulx  
Bien bref ou fais quelque dommage,  
J'enrageré de male rage.  
J'ay fain de leur faire besitre :  
Qui ne vourra estre pour trître  
Tenu à la loy Mahommet,  
Sy prengne espée, bacinet  
Et armez pour aler sur eux.

Tristez mauvez et oultrageux,  
Se ne vous armez sans attendre,  
Je vous feray au gibet pendre  
Et estrangler comme larrons.  
Armez-vous, tristez, sy yrons  
A cez chrestiens faire guerre.  
Le cuer de dueil me creve et serre  
Que je ne les tue et meurtry.

FARCHADIN, ADMIRAL.

Souldan, vous menez hideux cry,  
Et vous tenist par la poitrine  
Le deable et toute sa convine !  
Vous estes demy-enrragé.  
Se vous voulez estre vengé  
De ces chrestiens desleaulx,  
Faictez armer par grans tropeaulx  
Vos gens, et puis c'on lez assaille.

Fol. 81  
recto.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Par Mars, le grant dieu de bataille,  
Qui est j. de nos plus grans dieux,  
S'une fois j'arrive sur eux,  
Je feray lez ungs escorcher  
Tous vis et lez iex arracher.  
Lez seigneurs de non et lez rois

Fol. 80  
verso.

Feray trayner par grans desroys  
A chevaulx parmy le palu,  
En despit de leur dieu Jhesu,  
De qui ilz me font sy grant feste.  
Aux chevaliers trancher la teste  
Je feray ycy devant vous  
Et decoper lez menbrez tous,  
Ou nos diex leur feray amer.  
Lez aultrez feray en la mer  
Noyer, ugne grant pierre au col,  
Ou estrangler à ung licol.

Lez damoyselez et lez damez  
Qui n'esconteront mez blasons,  
Feray vilener à difamez  
Et violer par mez garçons.

Je feray livrer cez pucellez  
A mez bouchers à dehacher,  
Et puis leur feray arracher  
A grans tenaillez lez mamellez.  
Onquez mais painnez sy cruellez  
Ne tourmens sy très-oultrageux  
Ne furent excerssés sur eux  
Qu'ilz seront, de ce je me vens.  
Je feray lez petitz enfans  
Et ces beaulx jeunez jouvenceaux  
Tuer ou berceau comme veaux,  
Sans en avoir compassion.

Lez damez de religion  
Feray ardre et bruir en feu.  
A tous mes grans diex je le vou  
Et prometz, se je ne muir bref;  
Et se je parvien à mon chef,  
En leur templez et leur eglisez,  
Où ilz font à leur dieu servisez,  
Je mettré famez et bordeaulx  
Et mez ruffiens et hardeaulx :  
G'y feray tous maulx perpetrer.

S'une fois puis sur ex entrer,  
Je lez atrairay à ma corde.  
Or tost, beaus seigneurs ! qui s'acorde  
A moy, sy me dise son veil.

CARCAHU.

Sire souldan, servir vous veil  
Et obéir toute ma vie,  
Car tout mon temps j'ay eu envie  
De grever en fais et en diz  
Ces tristes chrestiens mauldis ;  
Je lez ay haÿs et haÿray  
Et toujours je lez greveray,  
En despit de leur crucifis.

RIFFAUT.

Je soye mort et desconffis,  
Sire souldan, se je m'y fains  
De fraper, se je lez atains !  
De ceste espée-cy maint ventre  
Creveray, se dessus eux j'entre,  
Car je lez hay mortellement :  
C'est le plus bel esbatement  
Que je treuve, je vous prometz.

MARMOT.

Sire souldan, je me submetz  
De faire à cez chiens despitez  
Trestous lez vij. pechés mortelz :  
Je m'y employray volentiers.  
Je bouteray en leurs moustiers  
Le feu et les ardre dedens :  
De cela faire je me vens,  
A moy bien vous en atendez.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Estez-vous en point? Regardez  
 Qu'il ne vous faille fer ne lame.  
 Je feray à chrestiens blasme  
 Avant que ceste eure m'eschape,  
 Et ad ce souldan de Halape,  
 Qui par son orgueilleux oultrage  
 A reffusé moy faire hommage.  
 A peu que je n'en muir de dueil,  
 Quant je pense à son grant orgueil  
 Se ne fust pour garder ma terre  
 Dez chrestiens, j'alasse en guerre  
 Contre ly et le meisse à mort.

Fol. 82  
 recto.

## MALORTIE.

Je voy j. herault qui vient fort ;  
 Il cheminne de chault en chault.

## LE HERAULT DE BABILONNE.

Au souldan que voy là me fault  
 Raconter deux mos de nouvelle.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

D'où vient ce herault ?

## LE HERAULT DE BABILONNE.

De Chamelle  
 Et du pais d'e[n]tour, cher sire.  
 Je vous vien dez nouvellez dire  
 Dont vous ne serez pas joyeux.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

En despit de tous mez grans diex,  
 Mes gens ont-ils quelque contraire ?

## LE HERAULT DE BABILONNE.

Nennin, monseigneur ; mais retraire  
 Vous vien pour pure verité,  
 Que Loys, le roy redoubté,  
 Est en Cypre en armée belle.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Harau ! vecy maise nouvelle,  
 En despit de mes diex trestous.  
 Helas ! seigneurs, que ferons-nous ?  
 Nous serons à ce cop meschans,  
 Nous ne serons desur lez champs  
 Aler en guerre de cest an.  
 Encor ay-je guerre au souldan  
 De Halape, que, maugré m'ame,  
 Je pourray perdre mon royame  
 Et mourir eu dure souffrance,  
 Se Loys, ce grant roy de France,  
 Vient encontre moy.

## FARCHADIN.

Monseigneur,  
 Reposez-vous, c'est le meilleur,  
 Et sy pensez d'amasser gent ;  
 Car je sçay bien que pour nient  
 Le roy de France ne vient pas.  
 Il fault apaiser tous debaz,  
 Et par amour ou ficcion  
 Faire tant qu'avez paccion  
 A ce souldan qu'avez en guerre,  
 Affin de garder vostre terre  
 Contre ce roy Loys qui vient.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Admiral, aincy en convient

Fol. 82  
 verso.



Faire par force ou par amour.  
Puisque Loys fait son demour  
En Cypre, je ne doubte pas  
Qu'il ne viengne yey tout chault pas ;  
Sy vous diray que nous ferons :  
Vers le calife nous traironz,  
Affin qu'il envoie j. satrape  
Devers le souldan de Halape,  
Pour faire la pais de nous deux.

MALORTYE.

Monseigneur, vous ne povez miex  
Faire qu'aincy que dit avez ;  
Car certainement vous sçavez  
Que, se vous deux estez en guerre,  
Vous pourrez perdre vostre terre :  
Sy vous vault miex avoir souffrance,  
Et croyez que le roy de France  
Ne demanderoit aultre chose.  
Faictes donc ce qu'on vous propose,  
Ou vous orrez male chançon.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Il me fault donc trouver façon  
De pais au souldan de Halape,  
Affin que François dessous trape  
Ne m'ayent : il m'en desplairoit.  
Alons-nous-ent, comment qu'il soit,  
Au calife, nostre apostole ;  
Car je veil, à brefve parole,  
Avoir pais à ce faux souldan.

FARCHADIN.

Il le fault, sire.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Alons-nous-en.

Jamais en place n'arteray  
Tant que la pais à ly j'aray,  
Ou pais leale ou pais fourrée.

[Ilz vont au calife.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Sus, compaignonz ! sans demourée :  
Il est temps de se mettre en voye ;  
Car nous avonz, se Dieu me voye,  
Grant chemin, je n'en doubte mye ;  
Nous traversserons Rommenye  
Et yrons en Cypre tout droit.

Fol. 83  
recto.

LE PREMIER CHEVALIER DE BOUR-  
GOINGNE.

A vostre bon plaisir en soit,  
Monseigneur ; car très-bien nous plect.  
S'en Cypre le roy de France est,  
Le meilleur est d'y cheminer.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Devant trestous sans sejourner,  
Car le jour vient jà sur le tart,  
Et desployez mon estandart  
Au vent.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Sire, très-volentiers.  
Alonz-nous-ent par cez sentiers  
De cy en la terre roumaine :  
Il y a mainte belle plaine,  
Il semble qu'onquez mais n'y plut.

[Ilz s'en vont par le parc.]

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Je voy le calife, j. salut

s

Luy feray honorable et beau.

— Mahomet, qui fut d'un pourceau  
Mengé, vous gard, sire calife !  
Il fault sans trufe ne sans nyfe  
Et pour le bien de nostre loy,  
Que ung bien peu vous penez pour moy  
Pour j. cas nouvel advenu.

LE CALIFE.

Souldan, bien soyez-vous venu  
Et voz bons chevaliers trestous !  
Venez vous seoir emprez nous,  
Et puis nous vous orronz parler.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Sire, [moult] me plaist d'y aler,  
Pas je ne le refuseray.  
— Calife, certez il est vray,  
Dont ne debvonz estre esjouis,  
Que le roy de France Loys  
Est de nouvel party de France  
Et est en Cypre en grant puissance,  
Et sy veult cest yver tenir  
En proposant de cy venir  
A l'esté pour nous guerre faire :  
Qui nous seroit à grant contraire  
Et aucy aux sarrasins tous.  
Sy suis venu par devers vous,  
Comme de la loy emperiere,  
Affin que nous trouvonz magniere  
De faire pais à ce souldan  
De Halape. J'aray mal an  
Et ly aucy, je n'en doub point,  
Se le roy Loys set le point  
Avant que la pais en soit faicte.

Fol. 83  
verso.

LE CALIFE.

Souldan, certez très-bien me haicte  
De me pener et traveiller  
Affin de vous reconseiller  
Ensemble et vous mettre en pais.  
G'y envoyray, je vous prometz,  
Telz messagez qu'il vous plaira,  
Et je pensse qu'il en fera  
Partye de ce que diray.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Envoyez-y, et j'attendray  
La responce de son parler.

LE CALIFE.

Marinare, il vous faut aler,  
Vous et Norgant, en embassade  
Devers le souldan de Halape,  
De par la noble personne  
Du grant souldan de Babilonne ;  
Et ly direz que je ly mande  
Et de par la loy ly commande  
Et par les diex où est tout bien,  
Qu'au souldan babilonien  
Pensse de se reconseiller,  
Car le roy françois bateiller  
Vient sur nous, aincy c'on m'a dit.

MARINARE.

Calife, tout à vostre dit,  
Norgant et moy, nous en ferons ;  
Ensemble lez racorderons  
Ains que revenonz par deçà.  
— Sà, grant Norgant, entendez ça.  
Il nous fault aler sans tarder

Fol. 84  
recto.

[Dev]ers Halape embassader  
Pour le souldan de Babilonne.

NORGANT.

Marinare, ad ce m'abandonne,  
De m'y employer bien me plect ;  
Car le souldan de Halape est  
Bien mon amy et mon seigneur.  
Je suis bien certain et asseur  
Que de chose que je ly die,  
S'il ne luy tourne à villenye,  
Il ne me contredira pas.

MARINARE.

Alons devers ly tout chault paz :  
Il n'y a que deux pas de voye.  
[Il s'en vont au souldan.]

LE CALIFE.

Souldan, j'auroye bien grant joye  
Se racordez vous povez estre,  
Avant que partissez cest estre,  
Le souldan de Halape et vous.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Sy aray-je, par nos diex tous,  
Sy ne sçay-je qu'il en fera !  
Mais, par ma loy, mal en venrra  
A tous deux, s'il en fait reffus :  
Ou j'aray de ly le dessus,  
Par tous nos diex, ou ly de moy.

MARINARE.

Le souldan de Halape voy  
En son estat.

NORGANT.

Ce faictez mon ;  
Dietez-ly tost, sans long sermon,  
La cause qui cy nous amainne.

MARINARE.

Mahommet, qui tient son demainne  
Ou ciel, vous gard, sire souldan,  
De tout desplaisir et enhan,  
Et tous vos gens, grans et menuz !

Fol. 84  
verso.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Vous soyez les très-bien venuz,  
Seigneurs ! qu'y a-il de nouvel ?

NORGANT.

Rien, sire, qui ne soit très-bel.  
Le grant calife de Baudas  
A vous nous envoye chau pas  
Et salue vostre personne.  
Le grant souldan de Babilonne  
Sy est en guerre contre vous,  
Et à vous [a] mortel courrous,  
Et vous à ly, dont c'est dommage ;  
Car vous estes gens de parage,  
De qui la loy de nos grans diex  
Doit estre gardée en tous liex :  
Sy est le meilleur, ce nous semble,  
Que nous vous rapaisons ensemble ;  
Car se vous estes dyvisez  
Et lez chrestiens advisés  
En sont, il y ara desroy.  
Le calife de nostre loy  
Vous l'amoneste tant qu'il peut.

s 2

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Le triste mastin, il me veult  
 Apaiser par son beau blason ;  
 Je n'en feray rien, par Mahon :  
 Il est trop tart de m'en requerre.  
 Je veil avoir à ly la guerre,  
 Il y mourra ou g'y mourray,  
 Ou il m'ara ou je l'aray.  
 Qui en peut avoir sy en ait.  
 Le triste, il m'a trop mesfait ;  
 Il n'a point de foy, l'arragé.  
 J'en seray ugne foyz vengé,  
 Se mez diex me vellent aidier.  
 Se le triste n'avoit mestier  
 De moy, pas n'en feroit parler ;  
 Il me cuyde par son parler  
 Faire tantost à ly pais faire :  
 J'ameroye le voir detraire  
 Et demembrer à bons chevaulx.

Fol. 85  
recto.

## MARINARE.

Ha ! sire souldan, moult de maulx  
 En venrront, je le vous prometz,  
 S'ensemble vous ne faictez pais.  
 Je vous prie, faictez acordz.  
 Gens divisez sont demy-mors ;  
 Prenez-y garde, s'il vous haicte.  
 Le calife vous l'ammoneste  
 Et commande de par nos diex.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Gerny Mahon ! j'ameroy miex  
 C'on me pendist et l'estranglast,  
 Que jamez à moy il parlast  
 Par amour ne par amitié.

Jà à ly ne feray traité  
 De pais pour chose c'on me die ;  
 Car je sçay bien sa maladie :  
 La faulx mastin triste me cuide  
 Et veult mener à son aide  
 Encontre ceux qui ly font guerre.  
 Je n'ay que faire de sa terre  
 Garder, avant la destruiroye ;  
 Par tous mes grans diex, je vourroye  
 Le tenir lié d'un licol :  
 Je le pendroye par le col  
 Et estrangleroye comme j. veau.  
 Il n'y aroit aultre bourreau  
 Que moy, j'en feroye l'office.

## NORGANT.

Ce n'est pas chose bien propice  
 De faire ce que proposez.  
 Je vous prie, sire, advisez  
 Quelque traité qu'il vous plaira ;  
 Le calife s'y employra  
 A son povoir, je le sçay bien.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Par Mahon ! je n'en feray rien,  
 Pour neant tant vous m'en parlez.  
 R'alez-vous-ent, se vous voulez ;  
 De moy aultre respons n'arez.  
 Le calife me saluez,  
 S'il vous plaist, je vous en requiers.

Fol. 85  
verso.

## MARINARE.

Sire souldan, très-volentiers  
 Le ferons et de cuer leal ;  
 Mais en verté il nous fait mal

Qu'au puissant souldan babilon  
Par pais nous ne vous racordon :  
Il nous en poise vraiment.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Recommandez-moy chèrement  
Au calife, et sy ly dictiez  
Que, pour lez traysons despitez  
Du grant souldan de Babilonne,  
Pais n'assurance ne luy donne,  
Mais luy tenray toute rigueur.

NORGANT.

A vostre congé, monseigneur,  
Nous en r'alons en nostre lieu.

[Ilz s'en revont.]

LE SOULDAN DE HALAPE.

Foy que je doy Mahon, mon dieu,  
Le souldan babilonnien  
A beau huer se je fais rien  
De chose c'on me prie pour ly.

LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Il convient qu'il soit assailly  
Par vous, monseigneur, s'il vous plect ;  
Et se pris ou tenu il est,  
Que vous ly facez, sans arreste,  
Dessur j. bloc trancher la teste,  
Et aprez à j. gibet pendre.  
Il fait grand folye d'emprendre  
La guerre à vous, ce m'est advis.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Mourir le feray, se je vis

Et mes gens me servent leaument,  
C'est j. très-mauvez garnement  
Et pire c'on ne sçaroit dire.  
Ugne fois le feray occire,  
Se je ne muir devant ung an.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Vous dictiez bien, sire souldan ;  
Il a trop contre vous faly :  
Sy vous faudra venger de ly  
Par quelque tour, se vous povez ;  
Mais que nous soyonz avouez  
De vous, je m'ose faire fort  
Qu'il n'y ara feble ne fort  
En son ost qui ose saillir  
Sur lez champz pour vous assaillir :  
Je m'ose bien de ce venter.

Fol. 86  
recto.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Le ribaut vous cuide enchanter  
Par son parler sedicieux ;  
Mais à l'ayde de nos dieux,  
Puisqu'il a contre vous debat,  
Nous le ferons echec et mat  
Avant qu'il soit cest an passé.  
Il a par son orgueil brassé  
j. brouet qui trop ly pura.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Par tous mes diex ! il en mourra,  
Se hors de son pais il sault.

MARINARE.

Calife, Mahomet vous sault !  
Nous venonz de legacion,

Où, par vostre ordination,  
Nous avionz esté transmis.

LE CALIFE.

Or sà ! qu'avez fait, mes amyz ?  
Serons-nous jà par vous joyeux ?

MARINARE.

Nennin, sire, par tous nos dieux !  
Nous avonz nostre temps perdu.  
Le souldan nous a respondu  
Qu'au grant souldan de Babilonne  
Trevez ne acord il ne donne ;  
Il est en cuer très-obstiné,  
Il semble demy-forcené,  
Tant [est] de dueil et d'ire plain.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Par Mahon, mon dieu souverain,  
Avant que ce moys soit faly,  
Très-bien me vengeray de ly,  
Ou je puisse perdre la vye !  
— Calife, je vous remercy  
De vos servicez et bienfais ;  
Et, par ma loy, je vous prometz  
Qu'en despit de ceste nouvelle,  
Je m'en vois asseger Chamelle,  
Qui est au souldan de Halape ;  
Et se homme dedens eschape  
Que je ne mette tout à mort,  
Le grand deable d'enffer m'emport  
A Lucifer, leur maistre et roy !

LE CALIFE.

Vrayment, souldan, ce poise moy

Qu'entre vous deux ne puis pais mettre ;  
Je vourroye, par ma loy, estre  
Oblygé en mille besans  
De fin or massis et pesans,  
Et chascune partye me creust.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Grant mercy, calife, ce fust  
Le meilleur pour ly et pour moy ;  
Car je sçay se Loys le roy  
Aproche de ceste contrée,  
Il y fera sy lourde entrée  
C'on ne l'en mettra hors des moiz.  
A Mahon, vous dy-je, m'en vois ;  
Sy feray armer mes gens tous.  
A Mahon vous command trestous,  
Je m'en vois en mon lieu retraire.

[Ils s'en vont en leur eschaufault.]

LE CALIFE.

Il nous sera force de faire  
De ces deux souldans l'amitié,  
Trouver y fault quelque traité ;  
Car se le roy de France preux  
Scet le descord qu'est entre eux deux,  
Il venrra plus hardiment cy.

MARINARE.

Sire calife, il est aincy,  
Besoing est d'y remedier,  
A celle fin c'on puisse aidier  
L'un l'autre sans quelque reproche ;  
Car se le roy Loys aproche,  
Il faurra, je n'en doubte pas,  
Grant gent à ly gueter le pas.

Fol. 87  
recto.

J'ay ouy conter en mains lieux  
Que François sont hardis et preux ;  
Il ne fuiront jà pour mourir.

LE SOULDAN DE BABILONNE, en son  
eschauffault.

Se Mahon me puist secourir,  
Je feray tantost œuvre fiere.  
Admiral, prenez ma baniere,  
Sy alons en compaignie belle  
Mectre le siege à la Chamelle.  
Je bouteray le feu dedens,  
Malgré le visage et lez dens  
De cely à qui il compete.

FARCHADIN.

Ne fait que sonner la trompette,  
Chascun se mettra en avant.  
Sus, compaignonz ! marchez devant  
Et tirez, comment qu'il en soit,  
A la Chamelle trestout droit.  
Là sera nostre voye tournée,  
El vous sera habandonnée  
A feu et sanc, je vous affye.

CARCAHU.

Se g'y devoye perdre la vie,  
Puisque nous y avonz butin,  
Sy me trouveray-je au hutin  
Dez premiers ; se je treuve couple,  
Je jourray à quite et à double,  
Et y deusse laisser la peau.

RIFFAULT.

Carcahu, tu dis bien et beau,

Ad ce ne te faurray-je pas.  
Je ne demande que debaz  
Et noysez : c'est tout mon deduit ;  
Je suis à tout mal faire duit ;  
Advis m'est que je suis en mue,  
Toujours se je ne baz ou tue :  
Là est ma plaisance parfaicte.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

En chemin ! sonnez la trompette  
Et cheminonz de grant courage.  
[Ilz s'en vont, et les trompettes sonnent longue-  
ment.]

MARMOT.

Nous avonz fait nostre voyage,  
J'aperçoy de cy la Chamelle.  
Mainte teste et mainte cervelle  
Y sera par nous effondrée.  
Se dedens povonz faire entrée,  
Tout yra à destruccion.

Fol. 87  
verso.

LE GUET DE CHAMELLE trompe fort et  
dit :

Hau ! capitainne, par Mahon !  
Je voy venir ycy grant ost.  
Alez à la muraille tost :  
S'ilz entrent ceans, nous mourrons.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Descens tost, si t'arme, larron,  
Et ta trompette fort raisonne.

LE MARESCHAL DE HALAPE escrie en  
Chamelle.

C'est le souldan de Babilonne,

Le faulx et desleal mastin,  
 Qui cuide par son faulx latin  
 C'on luy doye Chamelle rendre.  
 Se le tien, je le feray pendre  
 A ung gibet vilain et hault.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Avant, compaignonz, à l'assault !  
 Ugne estampie à ceste porte.

MALORTIE.

N'ayons point la volenté morte ;  
 Donnonz-leur l'assault, je vous pry,  
 De très-bon hait et de hardy.  
 Je lez voy très jà aux carneaulx  
 Arrangez, lez tristez ribaux.  
 Par Mahomet, c'on doit douter !  
 On les fera bien rebouter,  
 S'il ne nous ruent lez premiers jus.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Avant, compaignonz ! saillonz sus ;  
 Cez ribaux, ilz aprochent fort.

[Ilz saillent hors.]

A mort, ribaudaillez, à mort !  
 Vous estes mors, ou autant vault.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Sus, galanz ! sur eux de plain sault !  
 Que lez ribaux soyent assailliz.  
 [Il combatent main à main hors le boulevard, et  
 puiz se retrayent.]

LE CAPITAINE DE CHAMELLE.

En male heure soyez sailliz !

Nous sommesz flambez, il y pert.  
 Rentrons en nostre boulevard,  
 Car ilz sont oultrageuse gent.

FARCHADIN.

Fol. 88  
 recto.

Par Mahon ! nous entrerons ens  
 Aujourd'huy, je n'en doubte rien.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE  
 escrie en Chamelle.

Souldan, nous nous garderons bien,  
 Nous ne vous craingnonz point d'un  
 blanc.

Je vous defy à feu et sanc ;  
 Faictes du pis que vous pourrez,  
 Car, par Mahon ! vous y mourrez,  
 Ou g'y mourray.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Velà pour toy.  
 Compaignon, rassaillez-lez-moy  
 De bon hait, je vous en suply ;  
 Car, par mon dieu Mahon ! cely  
 Que miex je verray bateiller  
 Sera ycy fait chevalier  
 Tresqu'il ara vaillance faicte.

CARCAHU.

A l'assault sonnez la trompette,  
 Et en alonz, comme qu'il aille,  
 Fraper jusquez à la muraille  
 A cop, sans faire long debat.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Capitaine, sus en estat !



C'est force de crier alarme.  
J'ay mon harnaz et ma guisarme,  
Je m'en vois monter aux creneaux.

LE CAPITAINE DE CHAMELLE.

Sus, gentilz compaignon leaulx !  
Deffendez-vous, ne faignez mie.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE.

Sy ferons-nous, je vous affye ;  
Nul ne vous fera trayson.  
Je puisse regnier Mahon,  
S'en fuite ne lez fais tourner !

LE REGENT DE CHAMELLE.

Au gibet lez feray mener,  
Se d'eux je puis homme tenir.  
— Alarme ! je lez voy venir ;  
A la muraille tost à hault !

MALORTIE.

Compaingnonz, livrons-leur l'assault,  
Assaillonz-lez de grant ardeur.

FARCHADIN.

Sus, ribaulx ! acquerez honneur  
A ce cop-ycy, sy le fault.

RIFFAUT.

A l'assault ! (*iiij. fois.*)  
Saille hors qui sera hardi.

LE CAPITAINE DE CHAMELLE.

Ren-toy, triste mastin pourry :  
A moy ne te peus revenger.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE.

Je te feray le chef trancher,  
Ou escorcher, se te puis prendre.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Par Mahon ! je vous feray pendre  
A j. gibet tout au plus hault.

FARCHADIN.

A l'assault ! (*iiij. fois.*)  
Frapés à travers et à tors.  
[Il combattent.]

LE REGENT DE CHAMELLE.

Retrayons, ou nouz sommes mors.  
J'ay beu j. cop dont je me dueil.

LE CAPITAINE DE CHAMELLE.

Harou, Mahon ! je muir de dueil,  
Que je lez voy sy orgueilleux.  
A la poursuite dessus eux !  
— Rens-toy, ribaut, ou tu mourras.

RIFFAUT.

Triste mastin, tu demourras.  
Recommence-tu le hutin ?

LE REGENT DE CHAMELLE.

Rens-toy à moy, faulx chien mastin,  
Ou tu mourras cy de mort triste.

CARCAHU.

Ce ne sera pas pour j. triste,  
Pour neant as sy hault parlé.

T

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Sur eux ! sur eux !

[Ils reculent dedens leur ville.]

MALORTIE.

Ilz ont vellé ;

Ilz s'en refuient, les ribaulx.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Nous avons eu cruex assaulx,  
Je ne cuidé onc miex mourir ;  
Se gaigné ne l'eusse au courir,  
G'y eusse laissé lez huseaulx.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Admiral, et vous, mez vassaulx,  
Je vous diray que vous ferez.  
Le siege ycy vous tenrez  
Jusquez à tant qu'ilz se rendront  
A moy et qu'ilz m'obéiront.  
S'ilz ne le font, je vous command  
Qu'il n'y ait ne petit ne grand  
De la ville pris à mercy.  
— Farchadin, je vous lais très cy  
Avec mez gens, et vous ordonne  
Mon lieutenant pour ma personne ;  
Car je sens j. peu mon cuer mas.  
Je m'en vois jouer à Damas,  
Sy sçaray comment on s'y porte.

FARCHADIN.

Sy vuide homme hors de la porte,  
Monseigneur, je veil estre occis ;  
Puisque le siege est sy assis,  
Ou eux ou nous dirons le mot.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Herault, vien-t'en avec moy tot,  
Et vous, Marmot.

MARMOT.

Très-voulentiers.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Or je vous prie, chevaliers,  
Que vous tenez très-bien de rire  
Ces ribaux-là.

MALORTIE.

Creez, cher sire,  
Homme n'en sera hors bouté,  
Synon à vostre voulenté,  
Ne par rençon ne par argent.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Or çà ! Marmot, alons-nous-ent  
Jusquez à Damas faire j. sault.

[Il s'en va à Damas, ly et Marmot, et le herault  
de Babilonne et lez aultrez demeurent au siege.]

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE. Fol. 89 verso.

Beaus seigneurs, adviser nous fault,  
Se ceans voulez arrester,  
Comment nous pourrons resister  
Contre ce faulx souldan despit.  
Homme de nous n'ara respit,  
S'il nous peut conquerer n'avoir.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Mareschal, vous avez dit voir.

Fol. 89  
recto.

Pour voir, y convenra, c'est force ;  
Car le triste mauvais s'esforce,  
En tant qu'il peut, de nous grever.  
Quelque façon nous fault trouver  
Ou de saillir dessus son ost,  
Ou de mander secours bien tost ;  
Car il y [a]ra caquehan.

Tout nostre fait ly conteras,  
Et ly diras par mos rengés  
Comment nous sommes assegés  
Par le souldan de Babilonne ;  
Et se bref secourz ne nous donne,  
Nostre besoingne yra très-mal.

Fol. 90  
recto.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Il fault envoyer au souldan  
Nuncer la chose comme elle est,  
En luy suplyant, sy luy plect,  
Que s'il veut que gardonz sa place,  
Qu'il nous envoie de sa grace  
Gens d'armez pour nous secourir ;  
Aultrement nous faudra mourir,  
Ou enfuir vilainnement.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE.

Mander ly fault legerement,  
Ou nous aronz que fort resoingne  
Bien à faire en nostre besoingne ;  
Car il n'y a ne iij. ne iiij.  
Qu'el ne faille rendre ou combatre  
A eux, car il sont puissans genz.  
Nous sommes encloz cy-dedenz  
Comme regnarz en la taniere.

LE GUET DE CHAMELLE.

Je treuveray très-bien magniere  
D'aler au souldan qui vourra.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Mais on t'en prie, on te payra  
Sy bien que content tu seras.

LE GUET DE CHAMELLE.

Je m'en vois tout selon ce val  
Qui costoye la grant forès ;  
Je feray très-bien vostre fait.  
[Il s'en va.]

LE CALIFE.

Marinare, il fault, s'il vous plait,  
Au souldan de Halape aler  
Avec Norgant, pour ly parler  
Que je luy commande et ordonne  
Qu'au grant souldan de Babilonne  
Face pais, et je l'en requiers.

MARINARE.

Sire, nous yrons voutentiers,  
Puisqu'il vous plect le commander ;  
Et ce que ly vourrez mander,  
De très-bon cuer acomplironz.

NORGANT.

Sire calife, nous ferons  
Ce que commander vous plaira ;  
Vostre command dit ly sera,  
Quant par vous en avonz haussage.

LE CALIFE.

Remonstrez-ly bien le domage

Qui de ce venir nous pourroit,  
 Se le roy de France venoit  
 En ce pais ; car on scet bien  
 De certain, on n'en doubte rien,  
 Qu'il est en voye pour venir  
 Contre nous : sy nous fault tenir  
 Unis pour ly miex resister.

## MARINARE.

Nous ly sçaronz très-bien conter,  
 Sire, n'en faictes nulle doubte.

## LE CALIFE.

Or avant ! mettez-vous en route,  
 Prenez là le chemin de Tyre.

Fol. 90  
 verso.

## MARINARE.

A vostre mand y alons, sire.

## LE CALIFE.

A Mahon puissez-vous aler !

[Ilz vont.]

## LE GUET DE CHAMELLE.

Il me fault au souldan parler,  
 Je le voy en trosne là-hault.  
 — Sire souldan, Mahon vous sault,  
 Et la grant deesse Venus !  
 Je suis de Chamelle venus,  
 De Chamelle pour j. gros point.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Mes gens sont-ilz tous en bon point ?  
 Font-ilz grant haït ?

## LE GUET DE CHAMELLE.

## En très-grant soing

Ilz sont, sire, et à besoing  
 M'envoyent vers vostre personne ;  
 Car le souldan de Babilonne  
 En armée belle et rengée  
 Sy a la Chamelle assegée,  
 Dont nous sommes en grans travaux.  
 Il nous a fais plusieurs assaulx,  
 Où nous avons eu grant dommage.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Harou, harou ! j'enrrage,  
 Quant me voy aincy combatu.  
 Mahon ! pourquoy me mandez-tu ?  
 Ne tien-tu donquez de moy conte ?  
 Ne vengeray-je point la honte  
 Que me fait ce tritre larron ?  
 Je regny mon dieu Barratron  
 Se je ne leur esmen hutin,  
 En despit du triste mastin  
 Qui guerrie et moy et vous.  
 — Chevaliers, armez-vous trestous  
 Legerement, ne faillez pas ;  
 Sy yrons plus tost que le paz  
 Contre ce mastin despité  
 Qui a assegé ma cité.  
 Hastez-vous, nous demouronz trop.

## LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Souldan, nous serons prez à cop,  
 Tantost nous verrez touz en point ;  
 Creez que nous ne faurronz point  
 A vous servir jusqu'à la mort.

Fol. 91  
 recto

Il n'y ara feble ne fort  
Que tantost ne voyez armé.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Mais que mon gorgerin armé  
Soit, aultre chose ne me fault.  
Je suis jà prest, ou autant vault  
C'on se soucie point de moy

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Je suis bien armé, par ma loy !  
Partez, sire, quant vous plaira :  
Je me fais fort c'on me verra  
Faire rage de museller ;  
Je ruray jus, d'une volée,  
De cabochez ugne douzainne.

LE SOULDAN DE HALAPE.

En chemin que chascun se painne  
De marcher avant, je le veil ;  
Sy yray abaisser l'orgueil  
De ce faulx souldan enragez.

[Ilz s'en vont.]

MARINARE.

Nostre chemin est abregé,  
J'aperçoy venir le souldan.  
— Mahomet vous octroit bon an,  
Noble souldan, et je l'en prie !  
Où alez à tel compaignie ?  
Chrestiens sont-ilz sur lez rens ?

LE SOULDAN DE HALAPE.

Je m'en vois secourir mez genz

Et mez subgez : c'est bien rayson,  
Car le hault souldan babilon  
Lez a assegez à Chamelle.

NORGANT.

Vecy ugne guerre mortelle,  
Qui nostre loy trop fort desole.  
— Souldan, de par nostre apostele  
Et calife vous admonneste  
Expressement que pais soit faicte  
Tantost entre vous deux souldens.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Fol. 91  
verso.

J'aymeroye miex perdre lez dens,  
Jerny Mahon et Jupiter,  
Que je daignasse pais traiter  
Vers ly : haïne y est trop grande.

MARINARE.

Souldan, et je le vous commande  
De rechef ugne fois, deux fois ;  
Car Loys, le roy dez François,  
Est en Cypre à grosse gent ;  
Et se ugne fois il ot le vent  
Qu'entre vous deux souldans ait guerre,  
Il venrra gaster vostre terre  
Et mettre en sa subjeccion :  
Sy sera la destruccion  
De toute la loy Mahomet.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Est-il aincy ?

NORGANT.

Je vous promet,  
La verté en est toute clere.

LE SOULDAN DE HALAPE.

C'est j. point qui ne me plaist guere,  
Je n'y eusse penssé jamais.

MARINARE.

C'est force que vous facez pais,  
Et le meilleur point c'on y voye.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Se le roy Loys ne doubtoye,  
Je feroye ou pis ou miex.

MARINARE.

Je vous prie, pour tous nos diex,  
Que vous cessez tout mal talant ;  
G'iray au siege tout alant  
Parler au souldan de ce cas.

LE GUET DE CHAMELLE.

Il s'en est alé à Damas,  
Sire, et a lessé sa gent.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Je feray pais par tel convent  
A ly et convenance telle,  
Que ceux qui sont devant Chamelle,  
Ma cité, se departiront  
Et que le siege leveront  
Et s'en yront hors ma contrée ;  
Autrement la pais reformée  
Ne sera point entre nous deux.

MARINARE.

Touchez là, et, par tous nos diex,

Je vous prometz qu'aincy ferons.  
Au siege trestout droit yrons  
Et ferons partir les gens d'armez  
Hors de vos finz et de vos termes,  
Puisqu'à pais vous estes submiz ;  
Et puis vous demourrez amis  
Ensemble, le souldan et vous,  
De Babilonne. Devant tous  
Le promettez ?

LE SOULDAN DE HALAPE.

Je m'y accord  
Et le promès.

NORGANT.

C'est le plus fort ;  
Nous pourvoyrons au resydu.  
Tandis n'y ara attendu,  
Je le vous jure sur nos diex.  
Nous en alons parler à ceux  
Du siege, voir qu'ilz nous diront.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Alez çà ; s'acord ilz ne font,  
Je seray, comment qu'il en aille,  
Demain devant eux en bataille,  
Puisque j'ay preste mon armée.

NORGANT.

La pais sera huy confermée  
Entr'ex et vous, s'à Mahon plest.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Or y alez sans long arrest,  
Et me mandez que fait arez.

MARINARE.

Oy, sire, tost le sçarez  
Aussytost que vous arons fait.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Jerny Mahon, il me desplait  
C'on m'a empesché mon voyage.  
J'eusse fait ennuy et dommage  
A ceulx qui me font ces debaz.  
— Galant, tu t'en retourneras  
Dire à mes gens que tost le cours  
Je leur yray faire secours,  
Se leurs ennemis ne s'en vont.

LE GUET DE CHAMELLE.

Sire, bien joyeux en seront,  
Car ils sont en très-grant danger.

[Ilz s'en va.]

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Par Mahon ! c'est pour enrager  
Que nous n'alonz tantost l'assault  
Livrer à ce triste ribault  
Qui à vos gens fait tel outrage.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Il se fault attendre au message.  
Quant j'aray la responce ouye,  
Croyez que je ne faurray mie  
A aler sur eux tout batant.

FARCHADIN.

Compaignonz, que faisons-nous tant ?  
Ycy sonnez-nous de requoy ?  
Faictez trestous aincy que moy :  
Je vous emprise, il n'est tel.

Alons rassaillir ce chastel  
Soudainnement sans dire gare.

RIFFAUT.

Sire, ne faut que dire *hare*,  
Et vous verrez, je m'en fais fort,  
Que chascun fera tel effort  
Qu'il y parra, ne vous en chaille.

FARCHADIN.

Alarme, alarme ! à la muraille !  
Vaillamment que chascun se painne.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Sus, compaignonz ! esprouvez-vous,  
Montez lassus sur cez carneaulx.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE CHAMELLE.

Descendez sus, tristez ribaux ;  
Encor n'y entrez-vous pas.

MALORTIE.

Rens-toy, tritre.

LE MARESCHAL DU SOULDAN DE HALAPE. Fol. 93  
recto.

Descens en bas ;  
Titre, tu araz ce tatin.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Descens en baz, triste mastin,  
Que de ceste espée ne te serre.  
Le ribault est tumbé à terre,  
Aincy esterny comme j. veau.

Fol. 92  
verso.

CARCAHU.

Retrayons-nous, c'est le plus beau :  
Vecy Malortie navré.

MALORTIE.

Je suis de sanc tout abruvé  
Le corps ; mais je ne m'en plains point.

LE GUET DE CHAMELLE.

Je suis armé tout à point,  
J'avoye peur d'avoir du rost.  
— Seigneurs, vous verrez bref en l'ost  
Venir legas d'estat abille  
De par le calife noble,  
Pour le siege faire lever ;  
Synon vous verrez esprouver  
Demain le souldan, nostre maistre,  
Pour venir ycy en cest estre  
Nous secourir.

LE REGENT DE CHAMELLE.

Dis-tu verté ?  
Ou a dont fait de pais traité,  
Puisqu'on a telz terméz concluz ?

LE GUET DE CHAMELLE.

Sà mon, et sy ne reste plus  
Que ceux qui en ce siege sont  
S'en voïsent.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Puisqu'ilz s'en yront,  
Nous avonz eus amis en voye.

MARINARE.

Farchadin, Mahon vous doint joye !  
Il fault que vous vous departez  
De cy et plus ne combatez  
Ceux de ceste ville que voy :  
Le calife de nostre loy  
Le vous mande par mos exprez ;  
Car le roy de France est prez  
De cy en armée très-grosse.  
Nous doubtons qu'il ne nous escoce :  
S'il entre en ceste region,  
Vous estans en division,  
Grand peril soudre nous en peut.  
Le souldan de Halape veut  
Bien faire pais pour le present ;  
Il venoit cy à grosse gent,  
Se ne l'eusse fait retourner.

Folio 94  
recto.

FARCHADIN.

Seigneurs, pour vostre sermonner  
Ne feray rien, je vous affye,  
S'il n'y a pais vraye et unie  
Entre messeigneurs lez souldanz.  
Avant aray ceux de ceans,  
Puisque mon maistre agréé et haïcte.

MARINARE.

Alez-vous-en, la pais est faicte,  
Le souldan si s'en est soumis  
A vous, et sy nous a promis  
Que jamais ne vous grevera ;  
Mais a juré qu'il s'armera  
Avec le souldan, vostre maistre,  
S'en pais ugne fois peuvent estre  
Pour aler encontre le roy



De France, qui en bel arroy  
Vient pour destruire sarrasins.

FARCHADIN.

Nous vuidérons donquez sez finz ;  
Puisqu'à mon seigneur veut pais faire,  
Vers Damas nous voulonz retraire  
Pour ly en dire la nouvelle.

NORGANT.

Hau ! capitaine de Chamelle,  
Venez hardiment sur le mur ;  
Vous pouvez estre tout asseur ;  
Ouvrez hardiment vostre fort :  
Les deux souldans sy sont d'acort,  
Vous avez plain asseurement.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Loé soit Mahon, qui ne ment !  
Leur guerre m'estoit trop grevainne.

FARCHADIN.

Adieu, hau ! adieu, capitaine ;  
Nous laissons en pais vostre lieu.

LE CAPITAINNE DE CHAMELLE.

Adieu, galanz ; adieu, adieu,  
Et bons amis comme devant.

FARCHADIN.

Compaignonz, cheminons avant,  
Vers Damas jouonz de l'estrade.

[Ilz s'en vont à Damas au souldan.]

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Par Mahon ! je suis sy malade  
Que je ne me puis soustenir.  
Je vous pry, portez-moy dormir :  
Je n'ay plus alainne ne pouls.

MARMOT.

Qu'est-ce là, souldan ? qu'avés-vous ?  
Est-ce dont à la bienvenue  
Du roy Loys ?

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Je pers la veue ;  
Maugré Apolin, je forcenne.  
Diable, baille-moy ugne chesne  
Au col, que plus de mal ne sente.  
Ha ! que ne suis-je à là descente  
De Loys et dez chrestiens ?  
J'en sail a peu hors de mon sens,  
Tant en ay au cuer de courroux.

MARMOT.

Souldan, je vous pry, dormez-vous ?  
Gary serez par reposer.

[On le couche en j. beau lit.]

SAINT LOYS.

Seigneurs, il nous fault adviser  
Desormais à nostre besoingne,  
Je sçay que le duc de Bourgoingne  
Est près de cy. Quant il sçara  
C'on devra partir, il venra :  
J'ay lectrez qu'il est en chemin.

U

LE ROY DE CYPRE.

Sire, s'il plaist au Roy divin,  
G'iray en vostre compaignie  
Encontre la faulse maignie  
Sarrasine, que Dieu confonde !

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

S'il plaist au Redempteur du monde,  
Sire, de vous y compaigner  
Ne me verrez jà ressoigner  
Pour crainte de vie ne de mort.  
D'y vivre et d'y morir m'acort,  
Tart m'est que g'y puisse arriver.

SAINT LOYS.

Fol. 94  
verso.

Certez, pour sarrasins grever  
Suis-je de ma terre party.  
Qui vourra tenir mon party,  
Autant le grant que le menu,  
Chascun soit le très-bien venu :  
Tant plus serons de gens de bien,  
Et miex vaurrons.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Vous dictiez bien.

Sire, il n'[y] a grant ne petit  
En ce lieu qui n'ait apetit  
D'aler avec vous, s'il vous plest.

SAINT LOYS.

Or c'on face que tout soit prest,  
Sy nous en yrons de grant guise.  
Vous, sire legat de l'Eglise,  
Et vos aultrez prelas trestous,  
Que je voy ycy, armez-vous :

C'est le plus seur de vous armer ;  
Car quant nous serons sur la mer,  
On ne scet qui peut advenir.

LE CARDINAL.

C'est le plus seur de nous garnir  
Pour tout danger. Quant est de moy,  
S'il plaist à Jhesu-Crit le roy,  
Je m'armeray très cestuy lieu.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Sy feray-je, s'il plaist à Dieu :  
J'en seray à l'assault plus ferme.

L'ARCEVESQUE DE REINZ.

Sà ! tost mon harnaz, que je m'arme ;  
J'en seray plus seur en l'assault.

L'EVESQUE D'ORLEANS.

De ce harnaz armer me fault.

L'EVESQUE DE LAN.

Sil fait-il moy aincy que vous ;  
Car je voy que chascun de nous  
Sera tantost en mer espave.

[Chascun s'arme.]

LE ROY DE CYPRE.

Admiral, faictes que la nave  
Soit aprestée et bien garnie  
De vivez et d'artillerye ;  
Car au premier vent qui souldra,  
En la mer bouter nous faudra  
Avec Loys, le roy douté.  
Nous sommes presque à l'esté :  
Il faict plaisant aler en guerre.

Fol. 95  
recto.

L'ADMIRAL DE LA MER.

Monseigneur, quant de vostre terre  
 Vous plaira partir, vous arez  
 Telz navez qu'avoir vous vourrez :  
 Il ne vous en fault point debatre.  
 Il en y a quarante iiij.  
 Qui sont toutez prestez au port,  
 Qui porteroient, je m'en fais fort,  
 ij<sup>e</sup>. mille hommes en bataille.

LE ROY DE CYPRE.

Aprestez tant que rien ne faille,  
 Il se faudra tantost mouvoir.

[Chascun s'arme.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Je puis de cy apercevoir  
 Le très-noble roy dez François ;  
 Saluer le vourray ainçois  
 Que j'entre dedens la navire.  
 — Dieu vous doint joye, très-cher sire,  
 Et vous preserve de peril !

SAINT LOYS.

Duc de Bourgoingne, sy faç-il  
 A vous ! je l'en pry doucement.  
 Vous estes venu droitement  
 A la droite heure de depart.  
 — Or tost ! avant qu'il soit plus tart,  
 Alons-[nous-]ent trestous de tire  
 Entrer chascun en sa navire :  
 Sy gaignerons pais avant.

LE ROY DE CYPRE.

Très-noble roy, marchez avant,  
 Et vous verrez chascun sortir.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Trompectez, trompez au partir,  
 Que chascun en oye le son.

[Ilz vont au port.]

FARCHADIN.

Marmot, nostre grant dieu Mahon  
 Sy vous gart ! Où est monseigneur ?

MARMOT.

Il est malade en grant langueur,  
 Et semble mort, ou autant vault.

Fol. 95  
 verso.

FARCHADIN.

Monseigneur, Mahomet vous sault !  
 Comment va ? avés quelque mal ?

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Ha oÿ ! gentil admiral,  
 Je suis miex atrapé qu'au piege.  
 Comment s'est porté vostre siege ?  
 Avés ne perte ne dommage ?

FARCHADIN.

Certez, monseigneur, lez messagez  
 Du calife commandement  
 Nous ont fait que hastivement  
 Du siege desemparrissonz,  
 Et que dire vous venissonz  
 Que le souldan, vostre adversaire,  
 A esté content de pais faire ;  
 Envers vous plus n'a maltalent,  
 Il est vostre amy maintenant :  
 Vous en debvez estre joyeux.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Je regracie tous nos dieux

De tout mon cuer entierement ;  
 Car j'en vivray plus longuement,  
 Et très cy à mes diex je veu  
 Que le roy des François receu  
 Sera à sez senglanz despens.  
 S'une fois en santé me sens,  
 Je ly feray bataille fiere.  
 — Faictes que j'aye ugne lectiere  
 Pour moy porter, qui soit bien faicte :  
 Je veil aler à Damiecte  
 Pour estre à plus grant assurance.  
 Je sçay bien que le roy de France  
 Y venrra faire grant tempeste.

RIFFAUT.

Vostre lectiere est toute preste ;  
 Monseigneur, quant il vous plaira,  
 Dedens on vous ordonnera  
 Tout à l'aise de vostre corps.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Se nous ne sommes pris ou mors  
 En chemin par quelque desroy,  
 Encore verray-je ce roy,  
 Loys de France, barbe à barbe.

CARCAHU.

Se contre ly ne me rebarbe,  
 Je puisse estre entré en mal an !

MALORTIE.

Il nous fault mectre le souldan  
 En la lectiere sans arrest.

MARMOT.

Or çà ! monseigneur, s'il vous plect,  
 En la lectiere vous mectrons

A l'aise, et puis [nous] partironz  
 Pour nous en aler.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Je le veil.

[Ilz le prengnent.]

Faictes doucement : je me dueil,  
 Je n'ay dessus moy membre entier.

MARMOT.

Fay tost, hay ! là-devant, chartier,  
 Et prens toujours le beau chemin.  
 A nostre grant dieu Apolin  
 Soyonz-nous commandez trestous !

[Ilz s'en vont.]

SAINT LOYS.

Avant, seigneurs ! delivrez-vous,  
 Chascun entre dedenz sez nefz,

LE PATRON.

Larronceau, tire fort cez trefz,  
 Tire, hay ! tire ceste hune.

GRIPART.

Je ne voy ne soleil ne lune ;  
 Malgré en ait si[re] Ypocras !

LE PATRON.

Filz de putain, entens au mas.  
 Qu'est-ce cy, dea ?

GRIPART.

Voulentiers, maistre.

Qu'à j. gibet vous puist-on mettre,  
 La hart au col, legerement !

LE PATRON.

Que dis-tu ?

GRIPART.

Vecy j. tel vent  
Qui nous fault pour mectre à chemin.

SAINT LOYS.

Patron, mon amy bon et fin,  
Mainne-nous par amour parfaicte  
Tout droit au port de Damiecte ;  
Lez aultrez nous venrront suivant.  
— Cardinal, en la nef devant  
Porterez, par digne memoire,  
L'estandart du hault Roy de gloire :  
C'est la crois en quoy il fut mis ;  
Et la baniere Saint-Denis  
Sera en la nef où seront  
Mez frerez, bien la garderont  
Et deffendront jusqu'à la mort.

LE CARDINAL.

Sire, à vostre bon acord  
Ge conssens liberalement.  
Je porteray joyeusement  
Devant voz champions trestous  
La sainte crois, que eux et vous  
Debvez avoir en reverence.

L'EVEQUE D'ORLEANS.

Cardinal, de vostre ordonnance  
Seront entre nous gens d'Esglise.

SAINT LOYS.

Mes gens frerez, que bien je prise,

Dessous vostre garde feale  
Je metz la baniere royale  
De saint Denis, le vray martir.

LE CONTE D'ARTOIS.

Monseigneur, de parfait desir  
Jusqu'à la mort la garderons ;  
Dessous nous mourrons et vivrons,  
Se fortune ne nous desvoye.

LE CONTE D'ANJO.

Monseigneur, se manoir debvoye  
En [la] bataille et perdre vie,  
Si sera, je vous certifie,  
La bataille bien soustenue  
Et d'entre nous tous maintenue ;  
Nous nous sçaronz bien ralier.

SAINT LOYS.

Fleur-de-liz, va-t'en publier  
Que tout l'ost vistement s'apreste  
Pour aler tout droit à Damiecte ;  
Car c'est la prochaine cité  
Que le mien cuer est exité  
D'assaillir.

FLEUR-DE-LIS.

Voulentiers, cher sire.  
— Oyez, trestous, que je veil dire.  
Je vous command de par le roy  
Que tous vous mectez en arroy,  
Et tirés chacun d'un acord  
A Damiecte prendre port :  
Le roy y veut aler de tire.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Nous sommes tous pretz, vire, vire !  
Desployez cez voiles au vent.

[Ilz nagent.]

LE DUC DE BRETAINGNE.

La nave va bien, je m'en vent.  
Tironz toujours la mer plus haute  
[Ilz vont à nage, et trompent lez trompettez.]  
Affin que n'arrestonz par faulte  
D'eaue, soyez-en diligent.

FARCHADIN.

J'aperçoy de cy plainnement  
Damiecte, la cité grant :  
Entrer nous y fault à garant,  
Mais que chascun soit en estat.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Or me saluez le postat  
Notablement, ne faillez mie,  
Et me portez, je vous em prie,  
En j. lieu où me puisse aiser  
A mon plaisir et reposer ;  
Car, certez, j'en ay grant besoing.\*

RIFFAUT.

Sire, je prendré de vous soing.  
— Sà ! Marmot, prenez monseigneur,  
Et sy le portonz sanz demeure  
Au logis.

MARMOT.

Riffaut, c'est bien dit ;      Sire postat, bien y convient

\* Le manuscrit porte *desir*.

Je n'y meectré jà contredit.  
Prenez-le de là doucement.

FARCHADIN.

Mahon, qui fit le firmament,  
Vous doint joye, postat vaillant !

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Bien veignez, admiral vaillant !  
Se Mahon vous mecte en bon an,  
Comment se porte le souldan ?  
Est-il sain et dru ? Dicter-moy.

FARCHADIN.

Nennin, monseigneur, par ma loy !  
Car il est de mal moult grefvé :  
Il est maintenant arrivé  
Tout dehaitié, dont il m'ennuie.

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Que je le voye, je vous prie ;  
Ce me poise s'il a nul mal,  
Car c'est le seigneur plus feal  
De toute la loy de Mahon.  
Il n'y a en nostre loy hom,  
Qui qu'il soit, c'on doye amer miex ;  
C'est le champion de nos diex  
Et cely qui la loy païenne  
Encontre la loy chrestienne  
Consserve : Mahomet le sault !  
— Sà ! que je le voye, il le fault,  
Sy sçaray pourquoy cy il vient.

FARCHADIN.

Fol. 97  
recto.

Qu'à ly voirement vous parlez ;  
Car il est demy afolez  
D'un cas c'on ly a raconté.

## LE POSTAT.

Je [vous] pry, n'y ait respité  
Que ne le voye sans arrester.  
— Souldan, nostre dieu Jupiter  
Vous doint santé !

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Aucy faç-il,  
Postat ! car je suis en peril  
De la mort, se je n'ay secours.

## LE POSTAT DE DAMIECTE.

Ayez à vos granz diex secours,  
Souldan, et ilz vous aideront ;  
Croyez que point ne vous lesront  
Au besoing, ayez-y fiance.  
Je suis à la vostre faisance,  
S'en rien vous povoye estre aidant.

## LE SOULDAN DE BABILLONNE.

Vostre mercy, postat vaillant.  
Aussy, certez, ay-je pris soing  
De venir cy à grant besoing ;  
Car on m'a pour vray raconté  
Que Loys, le roy redoubté  
Dez François, sy est sur la mer  
Et tout batant se vient fermer  
A vostre port : sy vous convient  
Mectre sus, affin, s'il avient  
Qu'il viengne, qu'il soit faistié.  
Se je puis estre j. peu haictié

Du gref mal qui m'a mis sy bas,  
Le fait sans moy ne sera pas :  
Car pour le cas j'ay admené  
Tout mon ost bien ordonné ;  
N'est demouré grant ne menu.

## LE POSTAT DE DAMIECTE.

Le calife estoit jà venu,  
Qui m'avoit la nouvelle dite ;  
Il est lassus, où il visite  
Se la ville est fortifiée  
A son droit et edifiée ;  
Mais mille fois je vous mercye  
Que, pour nous faire compaignie  
Et aide, venez devers nous.

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Se je ne muir, par nos diex tous !  
Le roy de France me verra  
En barbe, et rencontrera.  
J'enrage de dueil quant je pense  
Que ne suis en convalescence  
Pour faire encore j. horion.

*Hic nomina mille deum,  
Vatem deffendite vestrum.*

Mes diex Jupiter et Mahon,  
Mars, Venus, que tant je tien chers,  
Venez, diex, à cens et à millers,  
Venez trestous en ugne somme,  
Pour respiter de mort vostre homme.  
Vous le tenez malade trop.  
Feray-je point encor j. cop ?  
Postat, que vous semble de moy ?

## LE POSTAT DE DAMIECTE.

Vous n'avez garde, par ma foy !  
Ne faictez doubte de la mort.

LE SOULDAN DE BABILONNE,

Alez faire que vostre port  
Soit bien gardé, ne faillez pas.

Fol. 98  
recto.

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Souldan, nous yrons tout chau pas ;  
Mais pensés de vous garir viste.

LE PATRON.

J'aperçoy la terre d'Egipte,  
Nous aprochonz fort Damiecte.  
Que chacun en arroy se mecte ;  
A cop je vous y singleray.

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Ca, chevaliers ! je vous diray.  
Il nous fault pensser sans demeure  
A vous, car je ne garde l'eure  
Que Loys, le roy dez François,  
Viengne: sy nous faurra, ainçois  
Qu'il viengne, nostre port garnir,  
Affin que le puissonz tenir  
Et garder quant il descendra.

LE SENESCHAL DE DAMIECTE.

Sire postat, quant vous plaira,  
Vous nous verrez aux champs saillir ;  
Et se homme nous vient assaillir  
Ne par folie ne par sens,  
S'il avoit des testez .v.  
Et .c. daguez et .c. espées,  
Sy ly seroient-ilz dehachées  
Que menu que char à estal.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Par Mahon ! je ne prise j. ail  
François ne toute leur puissance.  
Mectons-nous tous en ordonnance

Sur le port pour lez recueillir,  
Quant ilz nous venrront assaillir ;  
Et je suis seur, quant ilz venrront,  
Que sy bien recueillis seront  
Qu'ilz seront trestous roupieux.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Se seront mon, par tous nos diex !  
Miex leur fust d'ailleurs chemin  
prendre.  
On puist cely trainer et pendre  
Qui demarchera jà pour homme !  
Saillonz dehors: on verra comme  
Chascun y fera beau besitre.

LE POSTAT.

Or nous alonz tenir au titre  
Aucy que le levrier au lievre.  
Miex leur valit avoir la fievre  
Qu'en ma terre avoir fait j. pas.  
Cà, ça, calife ! ysnel-le-pas  
Mectés-vous tantost en estat.

[ LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE. ]

Vesmelà trestout prest, postat,  
Et mes gens aucy comme moy,  
Mès que chascun soit en arroy ;  
Vous me verrez des premiers prestz,  
Marchés devant, g'iray après ;  
Car je suis prest, ou autant vault.  
Faictes monter j. guet là-hault  
Pour voir s'en la mer rien verra.

Fol. 98  
verso.

LE POSTAT DE DAMIECTE.

A cela pas il ne tenrra.  
— Gaugan, fais-moy tantost j. tour



Au sommet de la haulte tour,  
Et regarde bien, ne fail pas,  
Se tu verraz ne hault ne bas  
Dedens la mer nef ne navire.

LE GUET.

Je le feray volentiers, sire :  
Il n'y ara par moy deffault.

LE POSTAT.

Or çà ! Fachardin, il vous fault  
Assembler toute vostre gent,  
Car vous en estez le regent.  
Puisque le souldan est enferme,  
Qui ne sera armé sy s'arme ;  
Car le cuer me dit pour certain  
Qu'avant qu'il soit jamès demain  
Nous arons cy esbatement.

SAINT LOYS.

Maronniers, singlez rudement  
Tout droit à ce port que je voy :  
La mercy à Dieu, j'aperçoy  
La grant cité de Damiecte.

LE GUET.

Hau, hau, seigneurs ! chacun se mecte  
En estat : je voy, par Mahon !  
De vesseaulx ugne legion ;  
Onquez ne vy sy grant puissance.

LE POSTAT DE DAMIETE.

Par Mahon ! c'est le roy de France,  
Je m'en penssoye bien autant.

Alonz sur le port tout batant,  
Ains que leur puissance se ferme.

LE CALIFE.

Trompectez, trompectez, tost alarme !  
Chascun saille hors aprez moy.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Harou, harou ! qu'est-ce que j'oy ?  
Maugré Mahon, çà ma salade !

LE HERAULT DE BABILONNE.

Monseigneur, vous estez malade :  
Penssez de guerison aquerre.

Fol. 99  
recto.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Avant, compaignonz ! prenez terre  
Avant que ce bon vent s'acoise.  
Je voy la gent sarrazinoise  
Qui nous attend desur le port.  
L'assault sera aujourd'uy fort :  
Mecte-soy chascun en bon hait.

LE ROY DE CYPRE.

Avant, archers ! employez trait  
A l'aborder, nous le voulonz.

LE POSTAT.

Par Mahon ! se nous vous falonz,  
Tous nos diex nous puissent maudire !

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Avant ! prenez le port de Cypre,  
Il ne nous fault rien qu'entrer ens.

X

## LE CALIFE.

Fuiez, ribaux.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Dedens, dedens !  
Saillons à terre sans demeure.  
Saint-Denis !

## LE SENESCHAL DE DAMIECTE.

Mahon le meilleur !

## LE CONTE D'ANJO.

Vive, vive le roy françois !

## LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Vivent les souldans de nos loys  
Et trestous lez noblez vassaulx !  
A mort, à mort, à mort, ribaux !  
Par Mahon ! vous serez deffaiz.

## LE CONTE DE SAINT-POL.

Reculez-vous, tristes mauvais :  
Ycy vous faurra rendre ou pendre.

## LE CALIFE.

Postat, fraponz sur sans actendre  
Qu'ilz ne nous vieignent entamer.

## LE POSTAT DE DAMIECTE.

Faisons-les rebouter en mer,  
Encor est-ce le meilleur point.  
— Ribaux, vous ne descendrez point  
A terre sans estre pugniz.

## LE CONTE DE LA MARCHE.

A terre, à terre ! Saint-Denis !  
Combatons-lez de bonne serre.

## LE POSTAT.

Harou, Mahon ! ilz preignent terre :  
Reboutonz-lez à grant effort.  
— Arrierez tost !

Fol. 99  
verso.

## LE DUC DE BRETAINGNE.

A mort, à mort !  
Qui s'amera sy se deffende  
[Les sarrasinz en vesseaux sur le port combatent  
èsdits vesseaux main à main.]

## SAINT LOYS.

A painne est-ce fort c'on descende  
Maintenant ad ce port ycy ;  
Nous ne prenronz point terre ycy.  
Marinnier, à j. cop habille  
Fais-nous singler contre ceste isle :  
Ces gens nous font trop grant enhan.  
Le roy Jehan de Jherusalem  
Y a aultre fois terre prise.

## LE PATRON.

G'y vois singler de bonne guise,  
Car c'est seur lieu pour soy retraire.  
[Ilz se retrayent contre l'isle, et les trompettez  
sonnent tandis, et les archerz trayent.]

## LE ROY DE CYPRE.

Roy Loys, qu'avonz-nous à faire ?  
Nous avonz mestier, ce me semble,

De retraire nos gens ensemble,  
Affin que cez gens-là enterre,  
Et d'aler à cop prendre terre,  
A quelque pris que ce doye estre.  
Il y a en ce lieu bel estre ;  
Mais il n'est pas bien prouffitable.

SAINT LOYS.

Vous dictiez très-bien, roy notable.  
Se l'ost païen estoit plus fort,  
Sy nous faudra-il prendre fort  
Trestout le plus tost c'on pourra ;  
Plus tost le prendronz, miex vaurra,  
C'on ne nous cope le chemin.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Je pry à Dieu, le Roy divin,  
Qu'il nous doint au jour d'uy victoire.

LE CONNESTABLE DE OYPRE.

Amen, et ait de nous memoire ;  
Devotement je ly en prie.

LE CAPITAINNE DEZ ARCHERZ.

Je pry à la Virge Marie  
Qu'elle nous veille confforter.

L'AMIRAL DE LA MER.

Dieu nous y doint sy bien porter  
Que nous puissions la foy venger !

SAINT LOYS.

O glorieux roy droiturier  
Qui es du ciel hault emperier,

Donne-nous au jour d'uy victoire ;  
Veillez sous ton elle abrier  
Lez tienz, sy qu'ilz n'ayent encombrer  
Du faulx ennemy seductoire ;

Veillez avoir dez tienz memoire,  
Sire, qui lassus es en gloire  
Dessur tous lez ciex que tu feis.  
Aincy, sire, que il est voire  
Que tu es dieu que je veil croire,  
Veillez huy secourir ton fis.

Sire vray Dieu, qui desconfis  
Le duc Oloferne felon,  
Et de la vie le deffis  
Par Judit, la dame de non ;  
Je te prie, mon pere bon,  
Qu'encontre la perversse gent  
Sarrasine, que nous voulon  
Assaillir, tu nous sois regent.

Sire, dont la main regent  
L'arroy gent  
Du ciel, qui a grant ensainte,  
Nous voulonz de cuer sans fainte  
Doleur mainte  
Porter pour la soustenir,  
Tant qu'en sanc nostre char tainte  
Soit et painte.

Nous sans fainte  
Souffreront de mort l'emprainte  
Pour toujours la soustenir.

Veillez-nous garnir  
Et nous premunir  
De l'escu de foy,  
Sy que bref pugnir  
Puissonz et tenir  
Cez faulx chienz que voy ;  
Ou que sanz desroy  
A toy, sire Roy,

x 2

Fol. 100  
recto.

Fol. 100  
verso.

Tous lez ravoye,  
 Affin que ta loy  
 Croyent comme moy  
 Et tes sers lez voye.  
 — Or avant, seigneurs ! c'on s'avoye  
 De vaillant cuer, et c'on desvoye  
 Ceste chiennaille qui pourra.

## LE ROY DE CYPRE.

Sire roy, se Dieu nous doint joye,  
 Faictes singler navez en voye :  
 A ce point chascun y corra.

## LE DUC DE BRETAGNE.

Sus, avant, patronz ! il faurra  
 Fraper à ce port. On verra  
 Qui à ce cop fera debvoir.

## LE PATRON.

La nave tantost y sera.  
 Tirez trait tandis qu'on yra.  
 Velà le voile desployé.

[Ilz nagent à bort.]

## LE POSTAT DE DAMIECTE.

Est jà vostre trait employé ?  
 Archers, que deable faictes-vous ?  
 Rebendez ars, reengez-vous tous ;  
 Vecy venir vostre chiennaille.

## LE CONTE DE BLOIS.

Desplassez, faulce ribaudaille,  
 Ou ad ce cop nous vous arons.

## LE CALIFE.

Par Mahon ! nous nous deffendrons,  
 Se cuidez la meilleure avoir,  
 Aprouchez et nous venez voir :  
 On payra vostre bienvenue.

[Lez François viennent à bort, et le connestable  
 de France et lez archers de corpz saillent à terre  
 et tirent.]

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Puisque nous avonz obtenu  
 Terre, penssons de la garder,  
 Et saillonz sur eux sans tarder.  
 C'on les face petis varlez.

## LE SENESCHAL DE DAMIECTE.

Sus, compaignons ! recevonz-les  
 Hardiment et de grant vaillance.  
 Cà tost, hommes d'armes, à lance !  
 Gardez bien contre eux ce rivage,  
 Reboutonz-lez par grant outrage :  
 Ilz ont, malgré nous, pris le port.  
 Avant sur eux ! à mort, à mort !  
 A ce cop-cy les fault conquerre.

## SAINT LOYS.

Saint-Denis ! tout le monde à terre !  
 Nous les arons, je vous promet.

[Ilz combattent main à main fort et longuement,  
 et doit saint Loys commencer l'assault en  
 saillant hors de la navire, et chascun saulte a-  
 près ly.]

## LE POSTAT.

Reculonz ; malgré Mahomet,  
 Ilz sont à terre descenduz.

[Ilz reculent.]

Fol. 101  
recto.

LE CALIFE.

Par Mahon ! nous sommes perduez.  
Rassemblonz-nous, ou nous mourron.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Monjoye ! Saint-Deniz !

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Mahon  
Et Apolin, noz diex doubtez !  
Sur eux ! qu'ilz soyent rebouttez.  
Prenonz de lez grever envie.  
Par Mahon ! g'y perdray la vie  
A ce cop, ou je lez aray ;  
Ou ilz fuiront ou je fuiray.  
G'iray devant, qui m'amera.  
Sy me suye.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

On vous recevra,  
S'il plaist à Dieu de paradis.

LE POSTAT DE DAMIECTE.

Suyvez-moy tous, lierez maudiz ;  
C'on vous puisse le col sengler  
D'un grant licol et estrangler !  
Sur eux !

MARINART.

Fendez-lez jusqu'aus dens.  
A mort ! à mort !

LE CHANCELLIER DE FRANCE.

Dedenz, dedens !  
A ce cop sera le beau jeu.

NORGANT.

Seigneurs, pour Mahon, nostre dieu,  
Alons secourir le postat.

[Tous rassemblent, et à la retraite se doit laisser  
choir le postat comme mort.]

LE CALIFE.

Ha ! seigneurs, je voy mort tout plat  
Vostre postat,  
Le capitaine très-vaillant :  
Tout nostre fait et nostre estat  
Gatez est mat ;  
Tout nostre povair va faillant.  
— Ha ! postat, noble bataillant,  
Indefaillant,  
Mahon pardon vous veille faire !  
Trop nous va Fortune assaillant  
D'en bateillant

Perdre prince de tel affaire.  
En la cité nous fault retraire,  
Puisque nous vous avonz perdu.

Fol. 101  
verso.

SAINT LOYS.

Après eux !

FARCHADIN.

Il fault faire  
Passage, ou tout est perdu.  
[Ilz s'enfuient, et lez François les poursuivent.]

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Vous avés [cy] laissé estendre  
Vostre postat : vous estes mors,  
Sy hardiz de plus saillir hors.  
Nous vous tenrronz ycy estape.

## SAINT LOYS.

Or avant ! beaus seigneurs, c'on frape  
Et estende nos paveillons,  
A la fin que nous assaillonz  
La ville quant il nous plaira.

## LE CONTE.

Le siege partout mis sera  
Qu'ilz ne nous puissent entamer.  
Où est l'amiral de la mer ?  
Il faurra que le siege il tienne  
Par eaue, affin qu'il ne viegne  
Genz dessus nous c'on ne lez voye.

## L'AMIRAL DE LA MER.

Se voulez que sur la mer soye,  
Baillez-moy gent pour moy aidier,  
Et je me vente de garder  
Sy bien le passage marin,  
Que Turc, païen ne sarrasin,  
Sans estre estous n'y passera.

## SAINT LOYS.

Le conte de Saint-Pol yra  
Avec eux, jamais ne demarche,  
Et aucy cely de la Marche.  
Ce sont ij. noblez bateillanz ;  
Ilz ont dez champions vaillanz  
Pour très-bien garder leur party.

## LE CONTE DE SAINT-POL.

Sire, puisque g'y suis party  
Ad ce par le vostre consseil,  
G'i voy, puisque c'est vostre veil,

Et m'en employré sans meffaire,  
Comme bon champion doit faire :  
Je vous le prometz, sire roy.

## LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Aucy feray-je, sire roy ;  
Pour y mourir nous ne fuironz,  
Par eaue nous assegerons  
Ces païenz et leur feronz guerre.  
Assegez-lez aucy par terre,  
Qu'on ne nous puisse decevoir.

## SAINT LOYS.

Alez, faictez vostre devoir,  
Et nous feronz le nostre aucy.  
— Qu'on nous tende tantost ycy  
Nos tentez et nos paveillons,  
A celle fin que nous vellonz  
A conquerre nos ennemis.

## LE MAISTRE D'OSTEL.

Velà vostre paveillon mis :  
Sire roy, retrayez-vous-y  
Quant vous plaira ; je vous affy  
Que le siege bien garderons.

## SAINT LOYS.

Tandis que nous resposerons,  
Faictez aprester, je vous prie,  
Tantost toute l'artillerye ;  
Et vistement, comment qu'il aille,  
On gete contre la muraille,  
Qu'elle soit tantost arrasée.

## LE PREMIER ARCHER DE CORPS.

Je veil geter ugne fusée

Fol. 102  
recto.

De feu grejois dedens la ville.  
Je bruleray quelque bastille  
Aujourd'uy, je n'en doute rien.

SAINT LOYS.

Canonnier, avise-moy bien  
Ceste tour où est ce penon,  
Getes-y j. cop de canon :  
Je veil qu'elle soit arrasée.

LE CANONNIER DU ROY.

Ne fault que prendre ma visée ;  
Le canon est chargé et prest.  
— Arriere trestous-sans arrest !  
Vous verrez tantost beaux esbas.

[Met le feu.]

Va, fais du pis que tu pourras :  
— Il sont espanez lez ribaux.

SAINT LOYS.

Je lez aray, se je ne faulx,  
Et fust leur puissance plus forte.  
Mez-moy [bien] encontre leur porte  
La coulevrine ou le coulart,  
Batez-lez tant de toute part  
Qu'en la muraille on voye trou.  
Nous nous reposerons j. pou  
Ceste nuit jusquez au matin.

LE CANONNIER DU ROY.

Vous verrez tantost beau hutin,  
Mais que j'aye mez engins près.  
Reculez-vous trestous d'empres  
Moy, sy seray plus à mon aise.

— Très-noble roy, mais qu'il vous plaise,  
J'ay de mes engins prez beaucoup ;  
Je tireray tout cop sur cop :  
Ne fault que du feu on me donne.

SAINT LOYS.

Faictes tost, je vous habandonne  
La ville à vostre voulenté.

LE CANONNIER DU ROY.

C'est fait, le feu y est bouté.  
Va-t'en où tu peus, Malfaisant ;  
Après culevrine luisant,  
Va-t'en faire quelque desroy.

[Il gette ij. ou iij. canonz.]

LE CONTE DE BLOIS.

Vous avez dez michez du roy :  
Dietez grant mercy, s'il vous haicte,

LE CALIFE.

Cà ! seneschal de Damiecte,  
À nostre fait viser nous fault.  
Le roy Loys sy nous assault  
Et guerrie despitement ;  
Nous ne povonz pas longuement  
Tenir encontre sa personne :  
Sy fault adviser c'on ordonne  
Qu'il est de faire pour le miex.  
Lez François sont gens courageux  
Et très-bien sedillez en guerre ;  
Il n'a plus vaillans gens sur terre,  
Ilz le nous ont jà bien monstré.

LE SENESCHAL DE DAMIECTE.

Puisque le postat est oultré

Fol. 102  
verso.

Fol. 103  
recto.

Et mort, nostre fait va très-mal :  
C'estoit le plus vaillant vassal  
De nous, il valoit miex que vj.  
Sy tost que je le vy occis,  
Je commencé à m'esbayhir.  
Nous debvonz bien cely hayr  
Qui tua seigneur sy notable.

LE CALIFE.

Vous semble-il chose convenable  
Que nous puissions tenir la ville ?  
Nous ne sommes pas cy xx. mille  
Homme sedillé de la guerre.  
Se le roy Loys nous ensserre  
De tous costez, nous ne pourrons  
Saillir dehors quant nous vourrons ;  
Mais nous faurra, sans iij. ni iiij.  
Rendre à ly ou [bien] le combatre.  
Venir faurra à ceste fin.  
Que vous en semble, Farchadin ?  
Dietez-en ce que vous sçavez ?

FARCHADIN.

Sire calife, vous avez  
Bien dit, on ne pourroit miex dire.  
Je voy le roy Loys qui tire  
A voz enclorre de tous lez ;  
Sez mareschaulx sont jà alez  
Sur la mer pour nous prendre au piege ;  
Il y ont jà formé le siege,  
Car la mer est leur et à vous non.  
Advis m'est que, se nous tenon,  
Que nous ferons folye grande.

LE CALIFE.

Or avant ! donc je vous demande  
Que nous ferons.

LE SENESCHAL DE DAMIETTE.

Qui me croira,  
Secretement on s'en yra,  
Et mettrons le feu en la ville.

MARMOT.

Monseigneur, il dit que homme habille.  
Puisque nous ne povonz tenir,  
Il nous lez vault miex parvenir  
Qu'ilz nous tuassent cy-dedens.

LE CALIFE.

Vous dietez comme saigez gens.  
Il nous en faurra d'bnquez courre  
Jusqu'à la ville de Massourre ;  
Et puis, quant dedenz nous serons,  
Le filz du souldan manderons  
Qui est ès parties d'Orient :  
Je sçay qu'il sera diligent  
De venir à nous en bel ost.

Fol. 103  
verso.LE CALIFE (*sic*).

Oyez, Carcahu et Marmot :  
Il vous faurra conter la guise,  
Au souldan, de nostre entreprise,  
Puisque ne faisons aultre chose,  
A celle fin qu'il se dispose  
De s'en venir droit en Massoure.  
Miex nous y fault fuir que mourre  
Ycy, combien qu'il m'en desplaise.

CARCAHU.

L'estat du souldan est tout prest,  
Il ne le faut rien que bouter



En son char et nous en troter ;  
 Nous l'y aronz mis sans demeure.  
 — Comment vous est-il, monseigneur ?  
 Estez-vous point reconforté ?

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Ha ! seigneurs, comment s'est porté  
 Cest assault ? sont-ce ceux de France ?

MARMOT.

Ce sont vaillanz gens à oultrance,  
 Monseigneur, ilz ont bien monstre ;  
 Car il ont dessus nous entré  
 De plain saut et de tel effort  
 Que le postat sy y est mort,  
 Et de nos gens grant quantité.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Hahay ! que je suis despité,  
 Que je n'ay peu estre à l'assault !  
 Le cuer a peu de dueil me fault  
 Toutez lez fois qu'il m'en souvient.

MALORTIE.

Certez, monseigneur, il convient  
 Nous en partir legerement ;  
 Car on a generalmente  
 Conclu c'on habandonnera  
 La cité, et c'on boutera  
 Le feu partout, hault et baz.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Pour Mahon ! ne me tuez pas ;  
 Amenez-moy avecquez vous.

RIFFAUT.

Monseigneur, aucy ferons-nous,  
 Nous venonz pour ceste matiere.  
 Il vous fault en vostre lectiere  
 Reposer : sy vous en venrez.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Ha ! beaus seigneurs, quant vous  
 vourrez,  
 Faictes de moy à vostre bon.

FARCHADIN.

Souffrez que nous vous adoubon,  
 Car il fault partir tout en haste.  
 [Ilz descendent le souldan et le metent en ung  
 chariot.]

Or sus ! tost que chascun se haste  
 D'aler ains que le jour se hausse.  
 Saillonz par ugne porte faulse  
 Où le siege n'est point assis ;  
 Avant qu'il soit dez journées vj.  
 Nous leur jourrons d'un aultre bout.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Cà, cà ! boutonz le feu partout  
 Legerement sans sejourner,  
 Et puis penssonz de nous tourner  
 A Massourre.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Vous dictes bien ;  
 Brulonz trestout, n'espargnonz rien,  
 Affin que cez chrestienx glouz  
 Sy n'y treuvent rien aprez nous,  
 Quant chascun s'en sera party.

Y

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Boute le feu de ton party,  
Et je le bouteray du mien.  
Regardez-le jà esparty.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Boute, &c.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Le souldan s'est jà departy ;  
Suivonz-le, n'atendonz plus rien.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Boute le feu de ton party,  
Et je le bouteray du mien.

Fol. 104  
verso.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMIECTE.

Devant, compaignonz ! car je tien  
Que ces chrestiens nous orront.

LE CALIFE.

Fuyez devant ; car il venrront  
Aprez nous, s'ilz oyent nostre bruit.

[Ilz s'enfuient à la Massourre.]

LE CONTE DE SAINT-POL.

Admiral, je voy feu qui luit  
En Damiecte, ce m'est vis.  
Pieça sy grant clarté ne vis :  
Il fault sçavoir que c'est bientot.

L'ADMIRAL.

Vien çà, vien avant, matelot ;

Monte au sommet de ton mas,  
Et regarde bien hault et bas  
Quel feu c'est là qui luit sy fort.

GRIPART.

Monseigneur, j'en suis bien d'acord,  
Et eust de hault dez toisez vins.

[Il grimpe et dit:]

Sire, ce sont les sarrasins  
Qui ont mis, je le vous aveu,  
Tont parmy la ville le feu,  
Et s'enfuient à grant besoing.

L'ADMIRAL.

Les vois-tu bien ?

GRIPART.

Ilz sont jà loing,  
Ilz s'enfuient trestout de tire.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Il le fault au roy aler dire,  
Sy entrerons en la cité.

[Ilz vont au roy.]

— Sire, ce peuple despité  
S'en est de Damiecte yssu,  
Et a bouté partout le feu.  
Entronz dedenz, la ville est nostre.

SAINT LOYS.

Est-il vray ?

LE CONTE DE LA MARCHE.

Comme patenostre ;  
Il ne fault rien qu'entrer dedens.

SAINT LOYS.

Connestable, prenez vos gens  
Et y entrez de bout en bout ;  
Sy mettez garrison partout,  
Car j'ay d'y entrer grant desir.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sire roy, à vostre plaisir.  
— Crie : *Ville gagnée!* trompecte.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Velà la baniere de France,  
Qui sera fichée en apart  
Au sommet de ce boulevard,  
A celle fin qu'elle soit veue  
De la faulce gent mescréue  
Qui s'enfuit sy vilainement.

SAINT LOYS, aus seigneurs en cort.

Seigneurs, oyez mon parlement  
Et lez mos que je vous veil dire.  
Vous voyez que Dieu, nostre sire,  
Nous a ycy en bref tempoire  
Donnée très-belle victoire  
Sans grant efusion sanguine ;  
Car toute la gent sarrasine  
S'en est fuie, c'est verté,  
Et avonz la noble cité  
De Damiecte jà aqoise :  
Pour tant à vous, seigneurs d'Esglise,  
Je feray suplicacion  
Que tous en grant devocion  
Y alonz pour regracier  
Jhesus, le hault Roy droiturier,  
Qui nous a envoyé ce bien.

LE CARDINAL.

Noble roy, vous dictiez très-bien.  
Alonz-en dedenz la cité  
Trestous en grant joyeuseté  
En merciant le dous Jhesu,  
Qui par son plaisir a voulu  
Nous donner telle bienvenue.

L'ARCEVESQUE DE REINS.

La chose est très-bien venue,

Y 2

Fol. 105  
recto.

PARIS.

Oyez, oyez ! A Damiecte  
Entrez, la noble cité grande.  
Le roy le veut et le commande,  
Gardez que nul ne s'en departe.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Chevaliers, rompez ceste porte,  
Sy yrez trestous au butin.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRETAINGNE.

J'enrrage qu'il n'y a hutin  
Ne qui en deffensse se mecte.  
Ilz ont joué de la retraicte,  
Les ribaux ; mauldite soit leur pance !

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Je ne treuve homme qui s'avance  
De se deffendre : qu'est-ce cy ?  
Avonz-nous Damiecte aucy  
Sans cop ferir ? Fy dez ribaux !  
C'on les puit trainer à chevaux !  
A-il en eux aultre vaillance ?

Fol. 105  
verso.

La mercy au Roy divin  
 Qui n'a commencement ne fin :  
 Nous l'en debvonz tous bien de cuer  
 Regracier et main et suer,  
 Car il nous [a] grant grace faicte.

LE CARDINAL.

Cà mon ! pourtant s'à chascun haicte,  
 Je vous prie c'on s'esjouisse,  
 Et à Dieu, le Pere propice,  
 Nous chanteronz tous à hault son  
 La doulce angelique chançon  
 Que lez angez dient lassus.

SAINT LOYS.

Chantez, je vous suivré piez nus  
 En regraciant Dieu le Pere.  
 [Le cardinal se met en pontifical, et lez autres  
 evesques et archevesques.]

LE CARDINAL.

Or çà ! trestous à vois très-clere  
 Et entrons en celle cité.  
 Chascun soit de joye exité  
 Et de devotion esmus,  
 Chantans *Te Deum laudamus*.  
 — Vecy j. lieu lait et confus  
 Et plain de toute ydolatrie.

L'EVEQUE D'ORLEANS.

C'est, je croy, la mahommerie  
 De cez sarrasins enrrezagez ;  
 Vecy leur diex trestouz rengez,  
 D'or, d'argent, de bois ou de pierre.

Il fault trestout ruer par terre,  
 Sy que Dieu y soit honnouré.

LE CARDINAL.

Aincy qu'avez dit en feré,  
 Vaillant evesque d'Orleans.  
 Otons cez faulx diex de leans,  
 Et lez ruonz jus, je le veil.

L'EVEQUE DE LAN.

On en fera à vostre veil,  
 Cardinal, puisque l'avez dit.  
 — Mahon, simulacre maudit,  
 Plus ne serez ycy dressé.

SAINT LOYS.

Qu'ilz ayent tous le col cassé,  
 Seigneurs, c'on ne les voye plus.

L'ARCEVESQUE DE BOURGES.

Velezlà trestous ruez jus :  
 On ne leur fera plus hommage.

SAINT LOYS.

Je vous pry, dressez cy l'image  
 De nostre seigneur Jhesu-Crit,  
 Aincy qu'en la crois il pendit ;  
 Car j'ay de ly voir grant desir,  
 Et g'y mettray, au Dieu plaisir,  
 Gens d'Eglise, qui chanteront  
 Nuit et jour et Dieu serviront  
 Devotement, je vous affye.  
 Je leur fonderay pour leur vie,  
 S'il plaist à Dieu et se je vis.

LE CARDINAL.

Velà l'image Dieu le Filz,  
Aincy qu'il pendit en la crois.  
Autre fois, aincy que je crois,  
A esté ycy une eglise  
Où on faisoit le Dieu servise ;  
Mais nostre Seigneur a voulu  
Souffrir que chrestiens polu  
L'ayent : or est purifié  
Comme avant, et saintifié.  
Payens n'y feront plus desroy.

L'ARCEVESQUE DE REINZ.

Chantonz à Jhesu-Crit le roy  
j. motet doux et gracieux,  
En ce beau lieu devocieux,  
A Dieu, nostre doux createur.  
Commencerez-vous, monseigneur ?  
Tous lez aultres vous respondront.

LE CARDINAL.

*Vexilla regis prodeunt,*  
Etc.

[Lez prelas chantent tous le residu de l'himne  
autant et sy peu qu'ilz vellent.]

LE CARDINAL.

Sire, desormais je vous lo  
Qu'à vostre estat vous entendez,  
Et ceste cité bien gardez,  
Puisque Dieu si vous l'a donnée.

SAINT LOYS.

J'ay voulenté habandonnée

De la garder, s'on ne me nuit.  
Nous nous \* reposerons meshuit ;  
Et demain, au plaisir de Dieu,  
Nous aviserons en quel lieu  
Nous tendrons pour nostre meilleur.

PARIS.

Seigneurs et dames de valeur  
Qui estes en ce lieu ycy,  
Je vous remercy et gracy  
De la silence qu'avez faicte  
Tandis que nous avonz retraite  
De la vie saint Loys partye.  
Faictez, quant vous plect, departye,  
Car pour ce jour plus n'en ferons.  
Demain au matin nous venrronz  
En ce lieu moyenner l'istoire :  
Si voit chascun où vourra boire.

*Finis pro prima die.*

Saint Loys.  
La royne Blanche.  
Marguerite, royne.  
La contesse d'Artois.  
Lez damoisellez.  
Le conte de Potiers, } Frerez du roy  
Le conte d'Artoiz, } Loys.  
Le conte d'Anjo, }  
Le connestable de France.  
Le maistre d'ostel.  
Le chancelier.  
Le seigneur de Nesle.  
Le conte de Blois.  
Le seigneur de Coucy.  
Le seigneur de Chastillon.  
Le capitainne des archers.

\* *Nous ne*, MS.

Le premier, }  
 Le ij<sup>e</sup> } archer de corps.  
 Le iij<sup>e</sup> }  
 Le iiij<sup>e</sup> }

L'arcevesque de Reins.  
 L'arcevesque de Bourges.  
 L'evesque d'Orleans.  
 L'evesque de Laon.  
 Le cardinal p<sup>er</sup> }  
 Le cardinal ij<sup>e</sup> }  
 Le pape Innocent. }  
 Item certainz chapelainz.

Le duc de Bourgoigne.  
 iiij. chevaliers.

Le duc de Bretaingne.  
 iiij. chevaliers.

Le conte de Saint-Pol.  
 ij. chevaliers.

Le conte de la Marche.  
 ij. chevaliers.

Le patron de galere.  
 Gripart, matelot.

Le souldan de Babilonne.  
 Farchadin.

Riffaut }  
 Carcahu } chevaliers.  
 Marmot }  
 Malortie }

Le postat de Damiecte.  
 iiij. chevaliers.  
 Le seneschal de Damiecte.

Le calife.  
 Norgant.  
 Marinare.

Le souldan de Halape.  
 iiij. chevaliers.  
 Le capitainne de Chamelle.  
 Le regent de Chamelle.  
 Le mareschal du souldan de Halape.  
 Le guet.

Lucifer.  
 Pluton.  
 Penthagruel.  
 Titynilluz.

Le roy de Cypre.  
 Le connestable de Cypre.  
 Le mareschal de Cypre.  
 L'admiral de la mer.  
 j. homme d'armes.

Fol. 107  
 recto.

*Fleur-de-lis commence le deuxiesme jour.*

[FLEUR-DE-LIS.]

Seigneurs et damez, donnez-nous  
Silence, nous vous supplions ;  
Voyés l'esbat, asseez-vous,  
Affin que nous nous ralions :  
Car, certez, poursuivre voulons  
La matere qu'avonz emprise,  
Affin que lez fais revelons  
De saint Loys, que chascun prise

LE CONTE DE POTIERS.

Ma noble mere, qui premise  
Avés esté sur ce royaume,  
La grace à Dieu et Nostre-Dame,  
Le royaume avonz maintenu  
En prosperité et tenu  
Bien et deument une saison,  
C'on n'a contre nous traïson  
Ne quelque guerre machinée ;  
Pourtant se licencee donnée  
M'est de vostre noble personne,  
Et que vostre cuer s'y adonne,  
Je pourray bien j. temps prefis  
Aler voir le roy, vostre filz  
Et mon frere ; car je desire  
Le voir, s'il plaist à nostre sire,  
Qui m'en veille donner la grace.

LA ROYNE BLANCHE.

Beau fis, nous avonz ugne espace  
De temps tenu le resgne en pais :  
J'espere que desoremais  
Bien le maintiendrai à par moy ;

Car chascun, pour l'onneur du roy,  
M'obéit en tout bas et hault.

LE CONTE DE POTIERS.

Se c'est vostre gré, il me fault  
Aprester, affin que je voise  
Contre la gent sarrasinoise :  
Sy verray mon seigneur et frere.

LA ROYNE BLANCHE.

Le congé je vous en confere ;  
Vous partirez, quant prest serez.  
Au roy me recommanderez  
Cherement plus de mille fois.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

G'yray voir le conte d'Artois,  
S'il vous plaist ; car j'ay grant desir  
Que je le voye à mon plesir  
Encor ugne fois en ma vye.

Fol. 108  
verso.

LA ROYNE BLANCHE.

Belle fille, je vous l'ottrye :  
C'est vostre amy et vostre espous.  
Il n'y a point de mal que vous  
Y alez ly donner leesse ;  
N'eust esté pour vostre grossesse,  
Vous eussez esté avec ly.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

J'eus près le povre cuer faly,  
Quant je fus au port d'Aiguemorte ;  
Mais je suis maintenant plus forte,  
Dieu mercy, que n'estoye à l'eure.

## LE CONTE DE POTIERS.

Chastillon, il fault sans demeure  
Que nostre estat nous aprestons,  
A celle fin que nous mettons  
En chemin trestous d'un courage,  
Pour aler en pelerinage  
Après mon bon frere Loys.

## LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Monseigneur, je me resjouis  
Quant j'entenz à vostre parler  
Qu'outre la mer nous fault aler ;  
Car je vous jure en bonne foy  
Que j'ay grant fain de voir le roy :  
Je vourroye de ly estre près.  
— Vecy vostre seneschal prest,  
Qui est j. batellur d'onneur.

## LE SENESCHAL DE POETOU.

Vemelà tout prest, monseigneur.  
Toutefois que partir vourrez,  
De moy accompaingné serez  
Leaument, je vous certify.

## LE CONTE DE POTIERS.

Sont prez lez archers ?

## LE SENESCHAL DE POETOU.

Velezey,  
Monseigneur, en bel ordonnance ;  
Il y a mainte vaillant lance  
En vostre armée, point n'en doubte.  
Quant il vous plaira mettre en route,  
Je feray lez archers sortir.  
— Archers, il vous fault espartir,  
Il fault aus champz prendre le trac.

## LE PREMIER ARCHER DU CONTE DE POTIERS.

Sire, j'ay ma trouce et mon arc,  
Et l'espée çainte au costé :  
Se le baton ne m'est osté,  
Je me combatré contre ung aultre,  
Armet ou de fer ou de peautre,  
Voire, par Dieu ! encontre deux,  
Et fussent-ilz aucy curieux  
Que seroit j. oiseau sans plumez.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DU CONTE DE POTIERS.

Cest arc-cy genteroit enclumes,  
Tant chasse fort et radement.  
Il n'y a ceans garnement  
Sy afaitté ne sy habille  
Pour assaillir chasteau ou ville,  
Que je suis, c'est toute ma joye.  
Je vous pry c'on se mette en voye ;  
Sy en yrons joyeusement,  
Pour servir ce noble vassal.

[Ilz s'arment.]

## LE SOULDAN DE BABILONNE.

Harou, harou ! que j'ay de mal !  
J'enraige, je muir de courrous,  
J'ay trestous lez menbrez desrours :  
Me fault-il mourir ainicy flache  
Dedens mon lit comme ugne vache ?  
Las oue ! il en est sué.  
J'amasse miex estre tué  
D'un canon ou d'un cop de lance  
A combatre ce roy de France,  
Que de mourir comme j. paillart.  
J'estoye pendable comme lart,  
Passé dix ans, qu'en attendu  
C'on ne m'a au gibet pendu ;



Je le preisse en jeu trop plus beau  
Que de mourir cy comme j. veau,  
Tremblant de forte fièvre quarte.

LE CONTE DE POTIERS.

Cà ! seigneurs, il est temps c'on parte :  
Chascun est abillé et prest.

LE SENESCHAL DE POTIERS.

Sire, toutefois qu'il vous plect,  
Homme ne contredit vos dis.

LE CONTE DE POTIERS.

Madame, adieu je vous dis.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Adieu vous dis, ma noble dame.

LA ROYNE BLANCHE.

Recommandez-moy à mon fils.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Madame, adieu je vous dis.

LA ROYNE BLANCHE.

Je pry au Roy de paradis  
Qu'il vous gard trestous de diffame.

LE SENESCHAL DE POETOU.

Madame, adieu je vous dis.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Adieu vous dy, ma noble dame.

[Ilz s'en vont.]

LUCIFER.

Faulx enfer, pulent et infame,  
Qui es de toute ordure plain,  
Entens parler ton souverain  
Et chevetaine capital.

PLUTON.

Je viens de souffler le metal  
Où sont les avaricieux ;  
Je l'ay fait fondre dessous eux,  
Tant ay soufflé terryblement.  
Dites-moy bien legerement  
Qui vous meut d'aucy fort cuer ;  
Car je veil aler festier  
Le mauvais Riche et Judaz,  
Qui sont en ung fourneau là-bas  
Au feu jusque dessus la teste.

LUCIFER.

Où est Mulciber, qui tempeste,  
Et Neptunus, le dieu marin ?  
Fais-lez-moy tost venir, affin  
Que je leur dye leur leçon ;  
Car il fault qu'enfer nous lesson  
Garder à cez noirez deablesses  
Et à cez paillardes prestresses  
Qui vivent tous-jours en ordure.  
Où est la deesse Luxure,  
Venus, qu'el ne va sans arter  
En l'ost dez François se bouter ?  
Qu'elle ait froide joye du cuer !  
Je croy qu'el soit avec sa suer,  
Gloutonnie, la fausse gloute.  
Fais-lez-moy tantost mectre en bute,  
Car je lez veil envoyer hors.  
Saillez, deablez pulenz et ors ;  
C'on vous put estrangler et pendre !  
Il vous fault aler sans atendre  
Au trespas d'une grant personne :  
C'est du souldan de Babilonne ;  
Sy gardez, tresque sera mort,  
Que vous le me liez sy fort  
De grossez chaienne de fer,  
Affin qu'au plus parfont d'enfer

Z

Fol. 109  
verso.

Fol. 110  
recto.

Vous l'atrainnez à grant hure.  
 Alez, faictez bien labure  
 Et gardez qu'il ne vous eschape.

PLUTO.

Dan Lucifer, se je l'atrape,  
 Vous en arez ennuit, sans fable,  
 Ung present devant vostre table ;  
 Atendez-vous-y seurement.  
 — Deablez, venez legerement  
 Avecquez moy plus que le pas,  
 Affin que nous ne faillonz pas  
 A apporter ce faux souldan.  
 — Ça, Penthagrue ! en mal an  
 Soyez-tu ! entreque ne vienz-tu ?

PENTHAGRUEL.

Que, grant deable, tu ez testu !  
 Se tu sçavoyez dont je vien,  
 Tu me tenroyez homme de bien.  
 Je vien de la grande cité  
 De Paris, [et j']y ay esté  
 Toute nuit (onquez tel painne n'eu),  
 A cez galanz qui avoyent beu  
 Hier au suer jusqu'à Hebreoz.  
 Tandis qu'ilz estoyent au repos,  
 Je leur ay par soutilte touche  
 Bouté du sel dedens la bouche  
 Doucement sans lez esveiller ;  
 Mais, par ma foy ! au resveiller,  
 Ilz ont eu plus soef la mitié  
 Que devant.

PLUTO.

Tu es afaité  
 Plus que deable qui soit ceans.

TITYNILLUS.

Hau, hau ! Lucifer, je reviens ;  
 Vous ay-je point trop fait attendre ?

LUCIFER.

Faux mastin, je te feray pendre :  
 Pourquoi as-tu tant demouré ?

TITYNILLUS.

Lucifer, je le vous diré.  
 J'ay esté par tous cez monstiers,  
 Comme aux Carmez, aux Cordeliers,  
 Aux Augustins, aux Jacobinz,  
 Aux Bernadinz, aux xv<sup>xx</sup>,  
 Aux Blans-Manteaux et aux Billett ez,  
 Aux Filles-Dieu et aux Nonnettez,  
 Aux Recluses, aux Cordelieresz,  
 Et aucy aux Hospitalierez ;  
 Et puis j'ay adressé mes alez  
 En cez eglisez cathedralez,  
 Où il y a sy gras chanoinez.  
 J'ay esté après sur ces moynnez  
 Blans et noirz et sur cez hermitez,  
 Qui contrefont lez ypocritez,  
 Et ay mis en j. papier groz  
 En escript lez vers et lez mos  
 Qu'ilz ont laissé choir en disant  
 Leur heurez : g'y estoye duisant,  
 Qui m'eust laissé jusqu'à demain.  
 Vés-en cy j. grant sac tout plain :  
 Il y a au feillet premier  
 Les matinez d'un cordelier,  
 Qui laissa, j'en suis souvenant,  
 Le jour de karesme-prenant  
 Pour aler boire du meilleur.  
 Vezcy la prime d'un prescheur  
 Qui estoit apellé *dan Jaque*,  
 Qu'il oublia le jour de Pasque  
 Derrainnez, j'en suis assuré.  
 Vecy lez vesprez d'un curé,  
 Qu'il laissa, et lez kiriellez,

Pour aler souffler lez chandelles  
Qui ardoient trop longuement.

LUCIFER.

Tirez j. tref, franc garnement,  
Je t'ordonne leur commissaire.  
— Il vous fault aler sans retraire  
Tous ensemble, je vous l'ordonne,  
Au grant souldan de Babilonne,  
Qui va \* mourir, le chien infame ;  
Car il est nostre corps et ame,  
On ne nous en peut faire tort.  
Alez-y trestous d'un acord,  
Sonnanz tamburez et trompectez ;  
Je vous feray trancher lez testez,  
Se ne l'aportez avant vous.

PLUTO.

Lucifer, or apresterz tous  
Les tourmenz qui sont en enffer ;  
Car de cez grans chesnez de fer  
Le lironz dedenz ugne hoste,  
Et en jourrons à la pelote  
En enffer devant vostre face.

LUCIFER.

Alez, j'apresteray sa place,  
Je luy vois le feu alumer.

LE CONTE DE POTIERS.

Dame, il [vous] fault entrer en mer ;  
Plus ne sçarons chemin choisir  
Par terre.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

A vostre plaisir ;  
Sire, vostre gré le mien est.

\* *Veut*, MS.

LE SENESCHAL DE POETOU.

Je voy nave et harnaz [tout] prest,  
Je cuide c'on n'atent que nous.  
— Patron, enten ça, amy doulx ;  
Mainne-nous de cy, s'il te haicte,  
Tout droit au port de Damiecte ;  
Mais que tu ayez ton vent pris.  
Là est Loys, le roy de pris,  
Qui a grant pais conquesté.

RIPAUT, PATRON ij<sup>e</sup>.

Certez, sire, g'y ay esté,  
N'a pas encore dez mois quatre ;  
Maintes † navires j'ay veu batre  
Sarrasins outrageusement,  
Et François viguerusement  
Combatre par mer et par terre.  
Je ne vy onc plus belle guerre  
En place où je me trouvasse.

LE CONTE DE POTIERS.

Je te prie que sans espace  
Tu facez tost la nef mouvoir,  
Et tu feras à ton vouloir,  
S'à la vie n'en doubte rien.

RIPAUT, PATRON.

Entrés dedens, je le veil bien ;  
Je feray la nave vider.  
— Regardez le vesseau rider :  
Nous avonz le vent à plaisir.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Harou ! que j'ay de desplaisir  
D'estre cy aincy esterny !  
Mahon, Venus, je vous regny,  
Se vous me laissez cy mourir.

† *Meuez*, MS.

z 2

Fol. 111  
recto.

Fol. 111  
verso.

Helaz ! venez me secourir,  
Mes gens : je suis mort, autant vault.

FARCHADIN.

Monseigneur, adviser vous fault  
A vos besoingnez pour le miex,  
A celle fin que se nos dieux  
Vous vellent avec eux avoir,  
C'om peust vostre filz recevoir  
En souldan, comme il appartient.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Or ça ! beaus seigneurs, s'il avient  
Qu'il me faille morir brefment,  
Je vous diray mon testament :  
Escrisez-le par motz eslis.  
Tous premierement j'establis  
Farchadin, le grant admiral,  
Pour mon lieutenant general ;  
La seigneurie confermée  
Ly est sur toute mon armée.  
En aprez, vous tous, mez subgez,  
Que je voy devant moy rengés,  
Me jurez que foy vous tenrrez  
A mon filz et l'obéirez,  
Et par vous en acord fermé  
Sera en souldan conffermé,  
Sans ly pourchasser gref ne mal.  
Qui ly vourra estre leal,  
Face le serment devant moy.

FARCHADIN.

Sire, je vous jure ma loy,  
Quant vostre filz sera venu,  
Il sera à seigneur tenu

De moy ; très-bien l'obéiray  
Et en sa main me demettray  
De toute la chevalerie  
Dont me baillez la seigneurie ;  
Je l'obéiray tost et tart.

CARCAHU.

Sire, se Mahomet me gard,  
Je le tenrray pour mon seigneur.

MARMOT.

Nous le tenrronz pour le greigneur  
De toute la loy sarrasine.

RIFFAUT.

Sire, la main sur la poitrine,  
Jure que je l'obéiray.

MALORTIE.

Pour vray, seigneur, je le tenrray  
Tant que j'aray ou corps la vie.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

C'est bien dit. J'eusse grant envye,  
Avant qu'il me falut mourir,  
Que peusse ugne course courir  
Encontre ce roy chrestien.  
Il me souffisist. Je voy bien  
Qu'il me fault dire *peccavi*.  
J'en sens jà mon cuer tout hony ;  
Tantost mourray, vous le verrez.

RIPAUT.

Certez, beaus seigneurs, vous yrez

Fol. 112  
recto.

A Damiecte tout tantot.  
J'en aperçoy de cy le port,  
G'y tourneray par ce triangle.

LE SOULDAN DE BABILONNE.

Ha hay ! seigneurs, la mort m'estrange.  
Venez çà, trestous, aidez-moy.  
Je sçay bien que mourir m'en voy  
Tantost, il n'y a nul remede  
Ne medecine nul qui m'aide :  
Pour ce vous pry à mon trespas  
Que mon filz vous n'oubliez pas ;  
Car ma seigneurie et couronne  
Ly laisse comme la loy donne,  
Par tel qui'l sera adverssaire  
Dez chrestiens en tout affaire,  
Pour lez mettre à destruccion.  
Faictes-leur perssecucion  
Entre vous tous, granz et petiz,  
Et ayez toujours apetis  
D'espandre sur terre leur sanc.  
Estre ne puis de la mort franc,  
Je voy bien que mourir me fault.  
A toy, Mahon, mon Dieu plus hault,  
Me recommand premierement ;  
Aucy fais-je consequamment  
A Jupiter, qu'en son tempoire  
Mettoit son estude et sa gloire  
A corrompre fillez et famez  
Pour les ardanz et piquanz flamez  
De la grant deesse Luxure.  
A celle je command la cure  
De moy, car bien je l'ay servie  
Tant comme j'ay esté en vie.  
— Ha ! Mulciber, dieu de tempeste,  
Portez m'à ung cop, piez et teste,

Ou ciel ; bien y estes tenu.  
Toy, dieu de la mer, Neptunus,  
A quoy entenz-tu ? Vien avant.  
Que ne me vas-tu soustenant  
Au ciel, affin que je n'y faille ?  
Et toy, Marz, grant dieu de bataille,  
De qui j'ay esté souldoyer,  
Venez çà pour moy convoyer  
Lassus avec nos diex divinz.  
Cà ! Bachus, le grant dieu des vinz,  
Viens-y aucy, quant je te clame,  
Avec ta seur, la noble dame  
Venus, que je n'oublie paz.  
Venez trestous à mon trespaz,  
Affin que vous me conduisez  
Avecquez lez diex et posez.  
Faictes que g'y aye mon lieu ;  
Car je veil estre petit dieu,  
Quant je seray monté lassus.  
Venez bientost, je n'en puis plus :  
Vecy de ma vie la fin.

PLUTO.

Ha ha ! il est mort, le mastin ;  
Portonz-le bientost en enffer  
A nostre maistre Lucifer,  
Sy ly en ferons j. present.

PENTHAGRUEL.

Cà ! c'est bien dit, alonz-nous-ent.  
L'ame est nostre. Quiquenquette,  
Sonne le tabour, la trompette,  
Affin que Lucifer nous oye ;  
Et prenonz en enfer la voye,  
Chantant et danssant par acord.

[Ilz emportent l'ame.]

Fol. 112  
verso.

Fol. 113  
recto.

FARCHADIN.

Beaus seigneurs, le souldan est mort :  
 Sy fault aviser sans tarder  
 Comment on peust son fil mander,  
 Aincy qu'il nous a ordonné.

RIFFAUT.

Admiral, n'y ait sejourné ;  
 Envoyez-y, cest le plus beau,  
 Le gentil herault Caveteau,  
 A celle fin qu'il ly declere  
 Et die la mort de son pere,  
 Et comme il a dit et mandé  
 Que son reagne ly soit gardé,  
 Et qu'il viengne legerement.

MARMOT.

Il le fault mander vrayement ;  
 Car c'est necessité qu'il viengne,  
 Que l'ost dez François ne nous tiengne  
 Et mette en sa subjeccion.

FARCHADIN.

Vous avez bonne opinion,  
 Il sera fait incontinant.  
 — Où es-tu, Caveteau ? Vien avant.  
 Se Mahon te mette en bon an,  
 Va-t'en vers le filz du souldan  
 Qui est mort bien legerement ;  
 Et ly dy le trespasement  
 De son pere, affin qu'il viengne  
 A nous, pour rien ne s'en detiengne ;  
 Car son pere a ordonné  
 Qu'il soit de par nous couronné  
 A souldan comme successeur

De ly : sy t'en va sans demeure  
 Faire ton message tantot.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Monseigneur, j'entenz à ung mot  
 Ce que vous m'avez revellé.  
 Je seray à ung cop alé  
 Au lieu que vous me commandez ;  
 Tost y seray, je m'en fais fort.

LE PATRON.

Nous sommes arrivez au port  
 De Damiecte, Dieu mercy.  
 Il ne nous fault plus arter cy ;  
 Le vesseau est au port arté :  
 Alons-nous-en en la cité  
 Où le roy de France repaire.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Patron, velà vostre repaire ;  
 Venez à la court avec nous :  
 Nous vous ferons cez plaisirz tous,  
 Certez, que nous vous pourrons faire.

RIPAUT, PATRON.

Grant mercy, sire de bon aire ;  
 Raison est qu'à vous me submecte.

LE CONTE DE POTIERS.

Or entrons dedens Damiecte :  
 Que Dieu nous y mette en bon an !

LE HERAULT DE BABILONNE.

J'aperçoy le filz du souldan :

Je ly veil dire mon message.  
— Hault prince de noble parage,  
Jupiter vous gard de peril !

LE FILZ DU SOULDAN.

Bien veigne le herault gentil !  
Sa venue me reconfforte.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Certez, sire, je vous raporte  
Dez nouvelles, vous les orrez,  
Sy vous plaist, et escouterez ;  
Car je suis envoyé vers vous.

LE FILZ DU SOULDAN.

Dy-moy, Caveteau, amy doux,  
Comment le fait mon seigneur pere ;  
Est-il sain et haictié ? j'espere  
Qu'il ne sçaroit nul mal avoir.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Certez, sire, à dire voir,  
Mahon, nostre hault dieu et roy,  
Et lez aultrez dieux de la loy,  
Ont voulu vostre pere oster  
De ce monde pour le mener  
Avec eux en gloire infinale ;  
Et est mort de mort naturelle  
En son lit bien notablement ;  
Et a dit en son testament  
A tous sez gens et ordonné  
Qu'il veult que soyez couronné  
Souldan ; et en pris serement  
De tous sez gens que nullement  
Jamès ne vous contrediront,  
Mais toujours vous obéiront,

Comme bons vassaulx doyvent faire ;  
Sy m'ont devers vous fait retraire  
Pour vous le cas faire sçavoir,  
Car ilz ont trestous bon vouloir  
De vous obéir bonnement :  
Sy vous suplient doucement  
Que devers eux veillez venir  
Pour la souldenté obtenir  
Comme vostre propre herité.

LE FILZ DU SOULDAN.

Ha ! Mahon, mon dieu redoubté,  
Comment avez laissé mourir  
j. tel prince, qui secourir  
Povoit et garder vostre loy ?  
—Ha ! beaux seigneurs, confortez-moy ;  
Jamez, certez, joye n'espere,  
Puisque j'ay mon seigneur et pere  
Perdu.—Ha ! mon pere vaillant,  
Vous estiez le miex bateillant  
Qui se peust trouver en nul an  
Jusqu'en la terre Prebistre-Jehan.  
Estes-vous mort ?—Mort despitouse,  
Comment es-tu sy oultrageuse  
De te haper au plus hault prince  
C'on trovast en nulle province ?  
Tu es trop hastive en ton fait.  
Mort despitouse, qu'as-tu fait ?  
As-tu donc pris tasche à destruire,  
La loy Mahomet desconffire ?  
Non feras, j'en jure ma loy,  
Se tu ne te vieniz prendre à moy.  
Je ne suis pas encore mort.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Sire, ne vous troublez sy fort :

Fol. 114  
versc.

Pas ne seroit à vous sagesse.  
 Se vostre pere en sa viellesse  
 Est mort en son lit doucement,  
 Vous en debvriez vrayement  
 Estre bien joyeux ; car son temps  
 Il a vescu sans mal contens  
 De son peuple, il a deffendu  
 La loy des diex et maintenu  
 Auey bien que homme pourroit faire.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Ha ! très-faulse Mort deputaire,  
 Comment eus-tu la hardiesse  
 D'à prince de telle noblesse  
 Te prendre ? c'est à toy trop fait.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Monseigneur, s'il vous en desplait,  
 Aultre chose vous n'en arez.  
 Je vous diray que vous ferés.  
 Vous pensserez, à bref parler,  
 De vous mectre en voye pour aler  
 Au lieu où vous estez mandé ;  
 Car vostre pere a commandé  
 Qu'aprez sa mort vous soyez mis  
 En sa seigneurie. Submis  
 S'en sont en son commandement  
 Sez gens trestous entierement :  
 Se m'en croyez, n'y faillez point.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Mès que vous soyez mis en point,  
 Nous yrons tous, sans plus debatre ;  
 Et ne fust que pour moy combatre  
 A Loys, le roy dez François,

Qui leur mainne guerre, ainçois  
 Que la semaine soit outrée,  
 Je feray en Massourre entrée  
 A belle compaignie de gent.  
 Or tost ! que chascun soit en gent  
 Arroy ; sy yrons à Massourre,  
 Affin que s'il fault aler courre  
 Sur chrestiens, que soyonz pretz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Monseigneur, tantost nous verrez  
 Sy bien et sy à point armer,  
 Qu'il n'y ara de ça la mer  
 Sy bellez gens que nous serons.  
 Je sçay bien qu'honneur vous ferons,  
 Sy fault monstrier en seigneurie  
 Vostre noble chevalerie ;  
 Car nous sommes jà davantage  
 Esprouvez, nous ferons hontage  
 Chascun de nous encontre trois.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Fol. 115  
recto.

Sans plus jurer, je vous en crois.  
 Je vous ay pieça esprouvés  
 Et toujours vaillanz gens trouvés,  
 Bons, bateilleus et courageux :  
 Sy nous en alons, je le veulx,  
 Là où le mien desir pretend ;  
 Car je sçay bien c'on nous attend  
 De jour en jour.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Ce fait mon, sire.



LE FILZ DU SOULDAN.

Herault, tu t'en yras de tire  
Nuncer à ung noble satrape,  
Qui est grant souldan de Halape,  
Que tu le prie et le sermon  
Que pour voir ma creation  
Et mon noble couronnement,  
Il viengne cy legerement ;  
Car pour partir tout prest je suis.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Sire, d'y aler tout prest suis,  
Il n'y ara par moy deffault.  
Il n'y a jusqu'à ly qu'un sault :  
G'y seray coulé tout à cop.

LE FILZ DU SOULDAN.

J'ay peur que ne demouronz trop  
A entreprendre nostre voye.  
Tart m'est que Massourre je voye.  
Là sont les vassaulx feu mon pere  
Assemblez, aincy que j'espere,  
A qui ma venue plaira.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Monseigneur, joye leur souldra  
Quant ilz vous verront devant eux,  
Car cez chrestiens outrageux  
Sy leur font guerre trop diversse ;  
Mais ilz aront ugne renversse  
Par vous, de ce suis-je certain.

LE FILZ DU SOULDAN.

S'aront mon, se je lez atain,

Par Venus, la dame haultainne !  
C'est la cause qui plus m'y mainne  
En partye, jà soit qu'il faille  
Que g'y soye, affin qu'il me baille  
La couronne et ceptre royal,  
Comme à souldan emperial  
Et souldan de tous lez souldans.  
Ha ! tremblez, tremblez, chrestiens !  
Dent à dens, faulx chienz et despis !  
Car onc homme ne vous fit pis  
Que je vous feray, je le jure  
A nostre puissant dieu Mercure,  
Se je puis devers vous passer.  
Chrestiens, alez vous musser,  
Que la voye ne vous soit copée.  
Ostez-moy dez mains ceste espée,  
Car quant je la regarde bien,  
J'enrrage que je n'en fais rien ;  
Ostez-la, que plus ne la voye.

Fol. 115  
verso.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Sire, il nous fault [nous] mectre en voye  
D'aler où avez ordonné :  
Sy serez souldan couronné,  
Aincy que vostre pere bon  
Vous en a octroyé le don ;  
Car vos seigneurs, vos admiraulx  
Et vos souldoyers très-feaulx  
Vous en ont fait faire priere.

LE FILZ DU SOULDAN.

Je le veil, drecez ma baniere ;  
Mais que le souldan qu'ay mandé  
Viengne, n'y ara atardé  
Qu'incontinent nous ne parton.

## LE CONTE DE POTIERS.

Au roy Loys, mon frere bon,  
 Nous fault tous offrir j. salut.  
 — Monseigneur, Cely qui voulut  
 Mourir pour nous vous doint faveur !

## SAINT LOYS.

Bien veignez, frere. Lonc demeure  
 N'avez fait puis nostre depart.  
 Or nous dictiez, se Dieu vous gard,  
 Comment se porte nostre mere.

## LE CONTE DE POTIERS.

Très-bien, mon cher seigneur et frere ;  
 A vous se recommand cent fois.

## SAINT LOYS.

Fol. 116  
 recto.

Venez çà, contesse d'Artois ;  
 La bienvenue soyez-vous !  
 Alés voir Robert, vostre espoux :  
 Vostre face sera repeue.

## MARGUERITE.

Vous soyez la très-bien venue,  
 Très-belle seur, et vous aucy,  
 Conte de Potiers !

## LE CONTE DE POTIERS.

Grant mercy,  
 Noble dame, de vostre acueil.

## LA CONTESSE D'ARTOIS.

Mon leal espous, je vous veil  
 Baiser, à vostre bien trouvée.

## LE CONTE D'ARTOIS.

Vous soyez la très-bien trouvée,  
 Ma très-doulce espouse et amye !

## SAINT LOYS.

Or tost, seigneurs ! n'atargez mie  
 D'ordonner le disner en sale,  
 Car je veil tenir cour reale  
 A la venue de mon gent  
 Frere, et de toute sa gent.  
 Faictiez tost qu'il n'y ait deffault.

## LE SEIGNEUR DE COUCY.

Fait sera, prince noble et hault ;  
 Tantost feray mettre la nape.

## LE HERAULT DE BABILONNE.

Je voy le souldan de Halape,  
 Je ly veil dire mon message.  
 — Hault prince de noble parage,  
 Mahomet vous gard de peril !

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Bien veigne le herault gentil !  
 De quel país ?

## LE HERAULT DE BABILONNE.

Sire, je vien  
 Vers vous en message, et [je] tien  
 Que vostre corps joye en ara.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Dy trestout ce qu'il te plaira,  
 Amy, licence je t'en donne.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Fol. 116  
verso.

Le grant souldan de Babilonne  
Est depuis j. peu trespasé,  
Et a ung sien beau filz laissé  
Pour gouverner la soudenté,  
Lequel vous pry par amité  
Qu'à ly venez legerement  
Pour à son hault couronnement  
Estre en la ville de Massourre ;  
Et avec ce il yra courre  
Contre le roy Loys de France,  
Qui fait à nostre loy grevance,  
Au mains a jusquez à cy faicte.  
Il a jà prise Damiecte  
Et tient toute la region  
D'entour en sa subgicion,  
Et guerrie de jour en jour.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Par Mahon ! g'iray sans sejour  
A sez despenz, je le t'afye.  
Va-t'en et sy me remercy  
Le filz du souldan, ton seigneur,  
Quant veut qu'à son premier honneur  
Soye ; dy-ly que g'y seray  
En bel estat, point n'y faurray,  
Puisqu'il ly plest de m'en prier.  
Reprends devers ly le sentier,  
Et ly dy en parler courtois  
Qu'incontinent à ly je vois  
A grant puissance de genz d'armez  
Garnis d'espées et de guisermes  
Assez pour gaigner j. empire.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Mon cher seigneur, je ly vois dire  
Et raconter vostre responce.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sus ! beaus seigneurs, à la semonce  
Du filz du souldan nous convient  
Aler, affin que s'il advient  
Que nous ayonz de ly afaire  
Pour guerre ou pour quelque contraire,  
Qu'il soit de nous aider plus prest.

LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Monseigneur, aincy qu'il vous plest  
En faictez, ne vous fault que dire :  
Il n'a homme qui desdire  
Pour quelque chose vous vouldist,  
Ne qui pour mourir vous falit.  
Je m'en mettroye pour tous en plege ;  
Pour pluye, pour vent ne pour nesge,  
Nul de nous ne feroit refus  
De vous servir.

Fol. 117  
recto.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Onc je ne fus  
Lassé de vous servir, sire ;  
Je suis tout prest de faire et dire  
Ce que commander me vourrez.  
N'avez que dire, et vous verrez  
Comment chascun fera devoir.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Armez-vous trestous : je veil voir  
Se chascun est gentil vassault.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Nous sommez tous prestz, autant vault :  
A cela il ne tendra point.

Vous nous povez tous voir en point  
 Sy bel que chevalier peust estre.  
 On ne trouveroit en nul estre  
 Gens miex pris, comme il m'est advis.  
 Je feray encore, se je vis,  
 Fuir par lez champs mains vilainz.

LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Mais qu'aye mez gantellez ès mains,  
 Je seray prest pour le depart.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Faitez dreuer mon estandart  
 Tantost et sonner la trompette,  
 Affin que tout mon ost se mette  
 En chemin, comme je le vaulx.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Sus devant ! qui ara housseaulx,  
 Que nul ne demeure derriere.

SAINT LOYS.

Seigneurs, il fault trouver magniere  
 Que nous poursuivonz à la fille  
 La gent sarrasine inutile  
 Avant qu'ilz saillent contre nous.  
 Vous avez veu entre vous tous  
 Qu'en ceste egiptienne terre  
 Sommez entrez par bonne guerre,  
 Et avonz par abileté  
 Conquestée ceste cité,  
 Que Diex veille de mal garder !  
 Sy nous fault oultre proceder,  
 Selon que nostre bon verronz,  
 Et je cuide que nous pourrons  
 Bien grever le peuple payen.

Fol. 117  
 verso.

LE ROY DE CYPRE.

Sire roy, vous dictiez très-bien,  
 De ce ne vous sçaroye blasmer.  
 Il nous fault par terre et par mer  
 Mectre en arroy et aler courre  
 Contre la ville de Massoure ;  
 Car là est, par mauvais convine,  
 Assemblée la gent sarrasine  
 Pour nous brasser quelque meschef.

LE CONTE D'ARTOIS.

Vous dictiez très-bien, par mon chef !  
 Je me tenrray de vostre bende,  
 Mais que hastivement entende  
 A aler sur eux chaudement :  
 Vous verrez bon esbatement  
 Devant dix jours, je m'en fais fort.

LE CONTE D'ANJO.

Il fault aler tous d'un acord  
 Dessur eux, qui devoit morir,  
 Par eaue et par terre courir  
 Entand qu'ilz sont espoventez.  
 Ilz se sont de fraieur boutez  
 En Massoure comme esbahis :  
 On leur fera vuider pais,  
 Qui bien poursuivra la besoingne.

SAINT LOYS.

Qu'en dictiez-vous, duc de Bourgoingne ?  
 Et vous, Bretaingne ?

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Monseigneur,  
 Advis m'est que c'est le meilleur

D'aler desur eux chaudement,  
Car le barguigner longuement  
Ne vault rien. Ilz sont espourez :  
Maintenant pour tant lez arez  
Miex que jamez, bien l'ose dire.

LE DUC DE BRETAGNE.

Fol. 118  
recto

Certez, j'en dy autant, cher sire.  
Faitez tantost sans arrester  
Par eaue et par terre aprestre  
Vostre armée en bel arroy,  
Et je vous jure, sire roy,  
Que s'ilz estoient plus oultrageux,  
Sy venrra la perte sur eux,  
De ce ne fais-je nulle doubte.

SAINT LOYS.

Et nous concluonz, somme toute,  
Qu'en cest estat nous en serons.  
Faitez apeler lez patrons  
De galées.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sire, voulentiers.  
—Cà, tost ! patrons et mariniers,  
Parlez au hault roy, nostre sire.

LE PATRON.

Cher sire, que vous plest-il dire ?  
Nous velà prestz à vostre veil.

SAINT LOYS.

Or entendez, patrons. Je veil,  
Pour faire à sarrasins espaves,  
Que lez galées et les naves  
Soyent aprestées tantot.

LE PATRON.

Ce sera fait tout à ung mot,  
Sire, puisque vous l'ordonnez.  
Quant vous plaira, au port venez :  
Vous trouverez tout apresté,

RIPAUT, PATRON.

Sire, n'y ara arresté  
Que les naves prestes ne soyent,  
A celle fin qu'il vous convoyent  
Où il vous plaira, près ou loing.

SAINT LOYS.

Or tost ! que chacun preingne soing  
De se mectre en point qu'il n'y est,  
Car il nous fault sans lonc arrest  
Aler courir devant Massourre.  
Le Fils de la Vierge secourre  
Nous viengne par la sienne grace !

LE CONTE DE SAINT-POL.

Jhesu-Crit vrays victeurs nous face,  
Et nous preserve de meschef !

SAINT LOYS.

Roy de Cypre, vous serez chef  
De toute l'armée qui sera  
Par eaue.

Fol. 118  
verso.

LE ROY DE CYPRE.

Comme il vous plaira  
En ordonnez, roy de vaillance.  
Je feray toute ma puissance  
De faire à sarrasins vergoingne.

SAINT LOYS.

Vous avez le duc de Bourgoingne,  
 Qui est prince gent sans amer.  
 J'aray l'admiral de la mer ;  
 Et en lieu que le me lairez,  
 Le conte de Saint-Pol avez :  
 Il ne demarchera pour rien.

LE ROY DE CYPRE.

Sire, ilz sont vassaulx de bien ;  
 J'ay très-pieça bien aperceue  
 La vaillance d'eux et congneue,  
 Leur compaignie bien m'agrée.

SAINT LOYS.

Or tost ! sans longue demourée  
 Saillonz dehors de Damiecte,  
 Affin que chascun sy se mette  
 En voye, comme nous ferons.  
 Sonnez, trompectez et clérons,  
 Au departir que chascun l'oye.

[Ilz descendent à terre.]

— Roy de Cypre, prenez la voye  
 Pour aler tout droit à Massourre,  
 Affin que nous puissez secourre,  
 S'il nécessité en estoit.

LE ROY DE CYPRE.

Monseigneur, nous yrons tout droit ;  
 Puisque le voulez, je le los.  
 Au rivage de Thaneos,  
 De çà le fleuve de Nillus,  
 Nous trouverons, n'en doubte nulz,  
 A grand' quantité de vesseaux.

Folio 119  
recto.

SAINT LOYS.

Or alez à Dieu, bons vassaulx ;  
 Vous nous y verrez, je m'en vent.  
 [Il entrent ès navez.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Patron, single voilez au vent  
 Vers Massourre.

LE PATRON.

Voulentiers, sire.

SAINT LOYS.

Conte de la Marche, beau sire,  
 Alés mener nostre avant-garde.  
 Vous avez la premiere estrade,  
 S'il vient rien.

LE CONTE DE LA MARCHÉ.

Sire, bien me plaist.

— Sus ! archez, devant sans arrest !  
 Chascun soit d'aler diligent.

[Ilz vont et lez trompectez sonnent j. tand'. et  
 quant ilz fineront, le guet de Massoure trompe  
 fort.]

FARCHADIN.

Hau là ! hau là ! guet, vois-tu gent,  
 Que tu sonnez de si grant serre ?

LE GUET.

Vecy gent par eaue et par terre  
 Venir contre nous à grant force.

FARCHADIN.

Fol. 119  
verso.

Or avant ! que chacun s'efforce,  
Qui pourra, de lez rencontrer.  
Alez ès navirez entrer.  
— Capitain, prenez la querelle,  
Et sy faictez tant c'on se melle  
Ennuît parmy eux qui pourra.

LE CAPITAINNE DE MASSOURRE.

Par Mahon ! ma gent y mourra  
Aujourd'uy, ou nous lez arons.  
Baillez-moy tost gent : sy yrons  
Sur eux ains qu'ilz viengnent plus près.

FARCHADIN.

Par Mahomet ! vous en arez  
Tant qu'il vous plaira tout tantot.  
— Cà tost ! Malortie et Marmot,  
Carcahu avecquez Riffaut,  
Estez-vous armez ? il vous fault  
Aler trestous dessus la mer  
Sur lez chrestiens escumer,  
Qui viengnent devers Damiecte.

MARMOT.

Ne fault que sonner la trompecte :  
Chascun est prest, mon très-cher sire.

LE CAPITAINNE DE MASSOURRE.

Fuions, fuions à la navire ;  
Maugré Mahom, trop demourons.  
[Ilz vont à la navire, et y entrent et nagent.]

FARCHADIN.

Calife, vous et moy tenrrons  
Lez champs, hastez-vous, je vous prie.

LE CAPITAINNE DE MASSOURRE.

Nagez, ribaux ; malgré ma vie,  
Je voy venir nos ennemis.

[Ilz nagent.]

Qui vive ?

LE ROY DE CYPRE.

Dieu et saint Denis !  
Vous estez mors, faulce chiennaille.

MALORTIE.

Vous y mourrez tous, ribaudaille ;  
On vous fera faire le sault.

RIFFAUT.

Vous arez avant fier assault,  
Et fussez de gent plus grant somme.

CARCAHU.

Jà ne s'en retournera homme,  
Puisque sur vous avonz pris ferme.  
Dedens ! dedens !

LE CONTE DE SAINT-POL.

Alarme, alarme !  
Ilz seront nostres ad ce cop.  
[Ilz abordent et combattent fort.]

LE CAPITAINNE DE MASSOURRE.

Nagez oultre, nous sommez trop  
Grevés : nous n'y pouvons furnir.  
[Ilz reculent et retrayent.]

Fol. 120  
recto.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Encor n'y vouliez-vous venir ;  
Le deable bien vous y aporte.

LE CAPITAINE DE MASSOURRE.

Nous avons veu bataille forte :  
Ralons[-nous]-en pour toute fin.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Après ! ilz s'enfuient, les mastins ;  
On les ara à la poursuite.

[Lez chrestiens tirent.]

MARMOT.

Maugré Mahomet de la fuite !  
Ilz nous turont de leur raillons,  
Se contr'eux ne nous rebellons ;  
Ilz nous baillent trop fors assaulx.  
Dedens !

Fol. 120  
verso.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Joignez à cez ribaulx,  
Et entronz dedenz leur navire.  
A mort tuez trestout de tire,  
Sy en aront plustost le bout.

RIFAUT.

A mort ! à mort !

LE CONTE DE SAINT-POL.

A tout ! à tout !  
Que homme ne soit pris à rençon.  
[Ilz joignent et combattent fort, et en retrayant le  
capitaine de Massourre dit:]

LE CAPITAINE DE MASSOURRE.

A terre ! que, maugré Mahon,  
Nous sommez bateilleurs meschans !

[Ilz nagent à terre.]

LE GUET.

Hau ! calife, saillez aux champs ;  
Ou nos gens perdent leur navire.  
Alez les aider tout de tire,  
Je lez voy où ilz prengnent terre.

LE CALIFE.

Maugré Mahomet de la guerre,  
Ne quant onquez je m'en mesle !  
Alarme ! nous avonz vesle,  
Se nous ne secourons nos gens.

[Les sarrasins prennent terre et descendent, et les  
chrestiens aprochent, et le calife vient aucy de  
Massourre au secours.]

SAINT LOYS.

Avant ! chacun soit diligent  
De donner à nos gens secours.  
Sarrasins viennent à grant cours  
Sur eux : alons fraper dedens.

LE ROY DE CYPRE.

Avant, galanz ! vecy nos gens  
Qui viegnent pour nous secourir :  
Sur nos ennemis faut courir,  
Tandis qu'ilz sont esparpillez.

LE CALIFE.

Reculez, ribaux, reculez,  
A ce cop vous direz le mot.



SAINT LOYS.

Duc de Bretaingne, sur cest ost  
Frapons trestous de grant vaillance.

[FARCHADIN.]

Ribaut, trop vous estes hasté.  
— Gettez le corps en cez fossez.

Fol. 121  
recto.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Je le veil, sire.—France ! France !  
Saint-Denis !

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Lez sarrasins sont enchassez,  
Sy bien n'ont sceu trouver remede ;  
Mais une adventure trop laide  
Est advenue, au residu.  
— Ha ! sire, nous avonz perdu  
Le meilleur de nous, par mon ame !

FARCHADIN.

Vive Mahommet !

[Ilz se mectent trestous à terre et s'esparpillent.]

SAINT LOYS.

Et qui est-il, [par] Nostre-Dame ?  
Je vous prie qu'il nous apere.

LE SEIGNEUR DE COUCY.  
J'aperçoy nostre ost qui se met  
En desarroy : c'est mal venu.  
Cestuy-cy a cuit et moulu,  
Il ne nous fera plus d'ennoy.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Sire, c'est Robert, vostre frere ;  
Il est occis ou en peril.

LE CALIFE.

Leur ost est tout en desarroy,  
C'on lez pousse de bon pas.

SAINT LOYS.

Ha ! Robert, mon frere gentil,  
Par vostre dolereuse mort  
Toute ma vie va essil,  
Douleur et courroux trop me mort.  
Champion vigoureux et fort,  
Vous estes par vostre prouesse  
Mort par le très-felon effort  
Dez sarrasins, qui n'ont noblesse.\*

Fol. 121  
verso.

LE CONTE D'ARTOIS.

Aincy ne nous avez-vous pas ;  
On vous fera avant secourre  
En vostre ville de Massourre,  
Et fussez-vous plus courageux.  
— Avant, à la file, sur eux !  
Chascun y monstre sa prouesse.

— Sire, en qui tout pouvoir habonde  
Et redonde,

LE CALIFE.

Rentrons dedenz nostre forteresse,  
Ou nostre fait sera gasté.

Je te prie doucement  
Que l'ame qui part du monde  
Pure et monde,

[Il s'enfuit à Massourre, et le conte d'Artois  
entre au boulevard, et Farchadin le tue et dit:]

Tu reçoyses doucement,  
Et en ton saint firmament

\* *Meblese*, MS.

## Noblement

Ly veillez sa place faire.  
 Le corps a pris finement,  
 Vaillamment  
 Pour la foy, Roy debonnaire.

— A toy, Roïne des cieux,  
 Qui le Filz Dieu glorieux  
 Portas, c'est chose bien clere,  
 Par neuf mois entiers au mieux  
 En ton ventre gracieux,  
 Command l'ame de mon frere.  
 Souverainne tresoriere  
 De grace et vraye aumosniere,  
 Oy ma suplication ;  
 Prie ton Filz qu'il confere  
 A son serf, par ta priere,  
 Avec ly salvacion.

## LE ROY DE CYPRE.

Sire roy, sans dilacion  
 Fault adviser que nous veillonz  
 A tendre cy nos paveillonz,  
 Affin, se cez sarrasins fault  
 Nous vieignent faire aulcuns assaulx,  
 Que nous nous puissonz mieux deffendre.

## LE MARECHAL DE CYPRE.

Roy de Cypre, il y fault entendre,  
 Chascun tant au miex qu'il pourra.

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sire roy, loger nous faurra  
 En ce lieu et drezer nos tentes,  
 Affin que se [de leurs ententes]  
 Font pour nous venir guerroyer,  
 Que nous puissons miex obvier  
 A leur[s] desseins pernicieulx].

## LOYS.

Chascun se loge, je le veulx :  
 Si reposerons ceste nuit,  
 Entendis que nul ne nous nuit.  
 Il fault refociller nature,  
 Et prengne chascun en soy cure  
 De penser qu'on ne nous suprengne.

## LE CONTE DE BLOIS.

Sire, de peur que nul ne viengne,  
 On mettra guet dessus lez champs,  
 Qui yront toujours desluchans  
 Les passages plus dangereux.

## LOYS.

Conte de Saint-Pol noble et preux,  
 Qui en armes estes bien duit,  
 Vous ferés le guet ceste nuit  
 Tandis qu'on se fortifiera.

## LE CONTE DE SAINT-POL.

Monseigneur, mon corps en fera  
 Bon devoir, je le vous affi.  
 — Fortifiez à part ycy,  
 Affin que nous gardon de courre  
 Encontre nous ceulx de Massourre.  
 Je sçay bien qu'il font guet sur vous.

## LOYS.

Alez toute nuit entour nous ;  
 Et se vous oiez bas ne hault  
 Quelque bruit, criez : *A l'assault !*  
 A celle fin que chascun s'arme.

## LE CONTE DE SAINT-POL.

Oy, sire, je me faiz ferme  
 Que ne vous ne serés point supris.

LOYS.

Or alez, chevaliers de pris,  
Que Dieu vous mecte en très-bon an !

LE SOULDAN DE HALAPE.

J'aperçoy le filz du souldan,  
Au mandement duquel venons.  
— Les dieux de qui la loy tenons  
Vous tiennent en prospérité,  
Très-noble prince et redoubté,  
Et vous parfacent en tout bien !

Fol. 122  
verso.

LE FILZ DU SOULDAN.

Souldan de Halape, le bien  
Soyez en ma terre venu !  
Vous vous estes longtems tenu  
De venir visiter ma terre :  
Je croy que c'estoit pour la guerre  
Qu'estoit entre mon pere et vous.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sire, je prie à nos diex tous  
Qu'ilz luy octroient par leur grace  
Ou ciel avecquez eulx sa place,  
Car bien l'a deservi vers eulx.

LE FILZ DU SOULDAN.

Souldan, j'ay le cuer très-joieulx  
Qu'il vous a pleu au non de moy  
Venir, foy que à Mahon je doy !  
Bien le vous sauray revaloir.  
Mandé vous ay, car j'ay vouloir  
De moy vers Massourre retraire ;  
Car le roy Loys grant contraire  
A contre la gent sarrasine,

Et vourra y prendre saisine  
De la seigneurie notable  
Que mon feu pere venerable  
Obtenoit devant son trespas.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sire, je ne vous fauray pas  
De ce besoing, je le vous jure ;  
Car j'ay vouloir de faire injure  
A ces chrestiens plains d'envie,  
Tant que j'aray au corps la vie ;  
Ne tant que le monde durra,  
Le vouloir ne me changera.  
Je les hay naturellement.  
Quant vourés, volu[n]tairement  
Avec vous me mectray en voie ;  
Et se mon dieu Jupin me voie,  
Je feray trestout vostre aveu  
Soit de pendre ou de bouter feu.  
Homme vivant ne m'y vauldrect.

LE FILZ DU SOULDAN.

Vous estes gentil armeret,  
Je l'ay esprouvé depieça.  
— Chevaliers, or entendés ça.  
Se Mahomet nous gard de han,  
Puisque nous avons le souldan  
De Halape, aler nous faurra  
A Massourre : là on verra  
Par hault et par notable stille,  
Ainsi que de coustume il est.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Fol. 123  
recto.

Sire, partés quant il vous plaist,  
Chascun vous suivra [de cuers fermes].  
Vecy d'archiers et d'ommes d'armes  
Et de tous aultres gens de guerre

2 B 2

Assez pour conquerre la terre,  
Se mestier [il en] estoit.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Monseigneur, s'aler vous faloit  
En guerre jusqu'en Barbarie  
Ou en la terre de Faerie,  
Si ariez-vous, je vous affie,  
Preste vostre chevalerie,  
Comme aroit ung grant emperiere.

LE FILZ DU SOULDAN.

Faictes desployer ma baniere,  
Car nous partirons sans tarder.  
— Sire Lisar, pour la garder  
On vous delivrera la charge,  
Car vous estes homme à ce faire.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Sire souldan, jusqu'à dent traire  
Vaillamment je la deffendray ;  
Dessoubz son ombre je mourray,  
Ou je la garderay entiere,  
Ou je feray bataille fiere :  
Je le vous jure sur nos dieux ;  
Car, par ma loy, j'ameroye mieulx  
Estre en ung assault mort trouvé,  
Que d'estre pour couart prouvé,  
Car certes je ne suis pas lomme.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Monseigneur, se d'ici à Romme  
Alez, se Mahomet me gard,  
Je vous suivray et tost et tart  
Très-voulentiers, n'en faictes doubte,

Et tue le premier de la route.  
Je me mectray dessus la préee  
Et de matin et de vesprée :  
Il n'est mestier qui tant me haicte.

LE FILZ DU SOULDAN.

Or avant ! que chascun se mecte  
En voye sans faire long parler,  
Car force est qu'il nous fault aler  
En l'encontre de ce roy franc  
Qui espant le sarrasin sanc  
Parmy la terre egiptienne ;  
Et pourtant, vaillant gent païenne  
Qui avez par vos soubtilz ars  
Ces chrestiens brulés et ars  
Et faiz mourir de male mors,  
Si soiez tous de mes accors  
Pour la loy garder de perir,  
Et sur eulx nous alons ferir  
Et avengér par grans troupeaulx  
Comme loups dessus les agneaulx.  
Faisons-leur persecucion  
Si fiere qu'en destruccion  
On les mecte en briefve saison,  
Et par especial faisons  
A ce roy Loys telle guerre  
Qu'on le rechasse en sa terre  
A honte, qui ne le prendra.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Sire, à nul de nous ne tendra :  
Ne vous fault que devant marcher,  
Et vous nous verrés desmarcher ;  
Après vous n'y aura celi.  
Nous n'avons pas le cuer failli  
Encor.

Fol. 123  
verso.

LE FILZ DU SOULDAN.

C'est bien dit. C'on se mecte  
En voie, sonnés la trompecte  
Et que chascun se mecte avant.  
— Sire souldan, passez devant.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sauf vostre grace, monseigneur,  
Vous yrés contre le greigneur :  
L'onneur vous doit.

LE FILZ DU SOULDAN.

Puisqu'il vous plaist,  
Alons ensemble, raison est ;  
Car vous estes en seigneurie.  
A vous est l'onneur, ce me semble.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Monseigneur, nous yrons ensemble,  
En ce point nous accorderons.  
— Sonnés, trompectes et clérons,  
A ceste departie joïeuse.

MARGUERITE, ROYNE DE FRANCE.

Dames, je suis très-soucieuse  
Que nos gens sont si longuement  
Sus les champs. Veritablement  
Tart m'est que nouvelles j'en oie.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Dame, s'il plaist à sainte Avoye,  
On en orra bien brief nouvelles.  
La très-doulce Vierge pucelle  
Les gardera, je l'en supplie.

MARGUERITE.

Jamès ne feray chere lie  
Tant que nouvelles j'en orray,  
Tousjours en peine je seray.  
Dieu m'en envoit joye parfaicte !

SAINT LOYS.

Fleur-de-lis, va à Damiecte,  
La cité très-notable et grande,  
Et humblement me recommande  
A ma bonne espouse et amie  
Marguerite, n'y deffaulx mie,  
Et à ma seur au cuer courtois,  
La noble contesse d'Artois ;  
Ne ly dy point que son mary  
Ait cy esté mort ne pery,  
Je te deffens de mot en dire.  
Au surplus, charge la navire  
De vitaille trestoute plaine,  
Et en bref jour en l'ost l'amaine  
Pour sustenter moy et ma gent.

FLEUR-DE-LIS.

Sire, je seray diligent  
De ce faire sans sejourner.  
— Sus ! patron, il vous fault mener  
La nave au port de Damiecte.  
Il fault qu'el soit là toute preste  
Pour amener vivres à fort.

LE PATRON.

Il y a des naves au port  
Assez, à ce ne tenra pas.

FLEUR-DE-LIS.

Cà ! tost venez-vous-ent bon pas,  
À cop y serons devalés.

LOYS.

Admiral de la mer, alés  
A Damiecte pour là conduire  
Les biens, que sarrasin destruire  
Ne les puist.

L'ADMIRAL va.

Sire, voulentiers.  
Fleur-de-lis et moy, les sentiers  
Y prenrons comme vaillans hommes.

LOYS.

S'une fois advitaillez sommes,  
Sarrasins mourront à desroy.

L'ADMIRAL.

A vostre congié, sire roy,  
Nous alons vostre veil parfaire.  
— Sus ! galans, pensons de nous traire  
A Damiecte, la cité grant.

Fol. 124  
verso.

L'OMME D'ARMES DE L'ADMIRAL.

Sire, chascun en est engrant ;  
Marchez devant, on vous suivra.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Je suis en Massourre : il faudra  
Qu'aus seigneurs face mon message.  
— Mahomet, qui obtient haussage  
Sur le monde, sy grant qu'il est,  
Vous doint joye, seigneurs, sy luy plect !  
Je vous signifie pour vray

Qu'au filz du souldan parlé ay,  
Lequel vous mande qu'il sera  
Bien bref ycy, point n'en faurra,  
A noble compaignie et belle.

LE CALIFE.

Tu aportes bonnes nouvelles,  
Herault : on te donrra bon vin.  
Par mes dieux Mahon et Jupin !  
Mais que le grant tresorier viengne,  
Je te feray, quel que t'aviengne,  
Salarier.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Grant mercis, sire.

FLEUR-DE-LIS.

Je voy la royne, il lui fault dire  
Du roy Loys le mandement.  
— Dame, le hault Roy qui ne ment  
Vous gard d'ennuy et de courroux !  
Le roy se recommande à vous  
Mille foiz, sans en mentir point,  
Et vous mand qu'il est en bon point.  
De ly ne prenés nul soucy :  
Il nous a envoie ycy  
Pour en l'ost li mener bataille,  
Car il dout que vivre ne faille  
A ses gens ains jour et demy.

MARGUERITE.

Ha ! Fleur-de-lis, mon bon amy,  
Le très-bien venu soiez-vous,  
Puisque de mon loial espoux  
M'aportés nouvelle certaine !

Mis avez mon cuer hors de peine  
Et de soussi certainement.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Fleur-de-lis, dictes-moy comment  
Se porte mon espoux Robert.

FLEUR-DE-LIS.

Sy très-vaillamment qu'il y pert ;  
Car, certez, ly et tous lez sienz  
Sont en bon point, comme je tienz.  
Tous se recommandent à vous.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

J'en mercye nostre Sire d'ou  
Et ly suply, comme sa serve,  
Que de touz perilz les preserve,  
Et sains et saus nous lez ramainne.

L'ADMIRAL.

Sus ! patron, il faut c'on se painne  
Tost de jouer à l'abregé,  
Mais que le bateau soit chargé :  
Il y a peu vivrez en l'ost.

LE PATRON.

Chargeonz la navire bientost  
Sans faire cy sy longue vave.  
— Tien cy, Gripart, porte en la nave,  
Et vous aultres pareillement.

L'OMME D'ARMES DE L'ADMIRAL.

Chargeonz la nave abillement,  
Nous n'avonz mestier d'arter cy.

L'ADMIRAL.

Mectez d'une part ce vin-cy,  
Car c'est pour la bouche du roy.

LE PATRON.

Il sera bien en ce requoy  
Et seurement, j'en suis certain.  
— Nous avonz du vin et du pain,  
De cher freche et de cher salée  
A foison ; vogue la galée !  
Gripart, fais-nous oultre passer.

FLEUR-DE-LIS.

Je vois vostre venue nuncer  
Au roy, s'à le trouver ne fail.

LE PATRON.

Gripart, va ad ce gouvernail,  
Sy nage de façon abille.

FARCHADIN.

Calife, gardez bien la ville ;  
Car, par Mahon, c'on doit amer,  
Je m'en vois jouer sur la mer,  
Mais que j'aye ma gent sortie.  
— Cà tost ! Carcahu, Malortie,  
Riffaut et Marmot, nuz seronz :  
Il fault que yssue fassonz  
Par mer voir se nous gaigneronz  
Nostre escot.

CARCAHU.

Sire, nous yronz  
Partout où mener nous vourrez.

Fol. 125  
recto.

Fol. 125  
verso.

FARCHADIN.

Venez-vous-en, vous gagnerez  
Ennuît votre escot, se je puis.

RIFFAUT.

De gagner très-content je suis,  
Aultre chose je ne demande.

FARCHADIN.

Calife, je vous recommande  
La ville, que la gardez bien.

LE CALIFE.

De cela ne vous doubtez rien :  
Bien la tenray, je vous assure.  
Alez querre vostre aventure :  
Mahomet vous veille conduire !

FARCHADIN.

Cà ! compaignons, à la navire !  
Il nous fault aler escumer.

[Ilz entrent en la navire.]

MALORTIE.

Je vois au gouvernail muer,  
Mais que j'ay fermé ma salade.  
Virade ! virade ! virade !  
La nef va raide comme vent.

MARMOT.

Holà ! ho ! j'oy gens, je m'en vent,  
J'entenz le bruit ycy dessous.  
Nagez, il vient gent contre nous :

Ce sont vivrez qui vont en l'ost  
Du roy Loys.

FARCHADIN.

Nagez bientost ;  
Ilz sont nostres, comme je tien.

L'ADMIRAL.

Sus ! compaignonz, tenez-vous bien :  
Vecy gens qui viennent sur nous.

FARCHADIN.

Qui vive ? Au cort, rendez-vous ;  
Ribaudaille, vous estes mors.

L'OMME D'ARMES DE L'ADMIRAL.

Vecy gens orgueilleux et fors,  
Ilz viennent ferir sur nous fort.

LES SARRASINS.

A mort ! à mort !

L'ADMIRAL.

Mais vous, à mort !  
Se Dieu plaist, nous nous deffendrons.

[Ilz combatent.]

Nage tout oultre, ou nous mourrons ;  
Patron, je me sens fort blecé.

FARCHADIN.

Vous y arez le col cassé,  
Se vous ne le gaignez au fuire.

[Ilz combatent.]



Cà ! galans, dedens leur navire  
Ilz y mourront ad ce cop-cy.

[Gripart se despouille tout nu.]

Ha ! mon Dieu, je te pry mercy ;  
Despouler me fault sans debatre,  
Affin que je joue des .iiij.  
Fortune contre nous estrive.

[Il saut en la mer et nage.]

RIFFAUT.

Gettez cestuy-là à la rive :  
Il a prez tué Farchadin.

MALORTIE tumbé l'admiral en l'eau et  
dit :

Il est noyé, le faulx mastin :  
Tirez-le de ce bout-là.

MARMOT.

[Il gete l'omme d'armes de l'admiral en l'eau.]  
Oy, par Mahon ! velelà,  
Je l'ay sengentement saigné.

FARCHADIN.

Nous avonz gros butin gaigné :  
Loé soit le dieu Jupiter !

CARCAHU.

Il n'est pas bon de s'y arter,  
De peur qu'il ne surviengne gent.  
Soudainement alons-nous-ent :  
Il ne fera meshui bon courre.

FARCHADIN.

Ralonz-nous-ent droit en Massourre,  
Legerement boutez à nage.

[Ilz s'en vont.]

GRIPART.

Je suis arrivé au rivage,  
Loé soit Dieu de paradis !  
Les tristez sarrasins maudis  
Me cuidoyent avoir miz à mort ;  
Se n'eusse nagé, j'estoye mort,  
J'estoye à la fin de mes jours.  
Je vois au siege sans sejours,  
Quelqu'un me donrra à vestir.

FLEUR-DE-LIS.

Sire roy, je vis hier partir  
De Damiecte la navire :  
Elle venoit droit çà de tire,  
Pieça el deust estre venue.

GRIPART.

Cely qui fait courre la nue  
Vous doint honneur, très-noble roy !  
L'admiral est mort à desroy,  
Et sy nous est la nave ostée.  
Les sarrasins l'ont conquestée,  
Mais j'ay eschapé par la mer.

SAINT LOYS.

Helaz ! que vecy fait amer,  
Beaux seigneurs ! et que ferez[-nous] ?  
De fain nous fault mourir trestous,  
Car rien n'avonz que nous mengeon.  
Donnez à vestir au plu[n]gon :  
Bien sera employé en ly.

LE SENESCHAL DE POITOU.

Je suis de fain sy assailly,  
Que je ne me puis soustenir ;

Fol. 126  
verso.

Je sen mon povre cuer failly,  
Tant suis de famine assailly.  
Puisque le vivre m'est faly,  
A guerison ne puis venir.  
Je suis . . . . .  
Que, &c.

LE PREMIER ARCHER DE POTIERS.

Très-hault et puissant Roy divin,  
Il nous fault mourir de famine :  
Or n'avonz-nous ne pain ne vin.  
Très, &c.  
Mourir me fault à dure fin,  
Se n'ay à menger sans termine.  
Très . . . . .  
Il nous, &c.

LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Helaz ! famine nous assault  
Trop durement, ce poise moy ;  
De famine le cuer me fault.  
Helaz ! &c.

GRIPART.

Helaz ! famine nous assault.

LE ij<sup>e</sup> ARCHER DE POTIERS.

Souverain Roy qui es là-haut,  
Je mourray de fain, bien le voy.  
Helaz . . . . .  
Trop, &c.

L'EVESQUE DE LAN.

O famine, verge de Dieu,  
Qui tant es des humains doubtée,  
Cesse ta rigueur en ce lieu ;

Trop fort t'es parmy nous boutée ;  
Tu as mainte personne oultrée  
Par ta demoderée rigueur ;  
Ta fierté nous est sy monstrée  
Que plusieurs meurent en langueur.

LE PREMIER CHEVALIER DE BOUR-  
GOINGNE.

Helaz ! bonne gent, j'ay la boce,  
Je voy bien que mourir me fault :  
Mon cors ne quiert plus que la foye,  
La mort me point jà et assault.  
A Cely qui tout scet et vault  
Recommande mon esperit,  
Car je voy [bien] qu'en fier assault  
Mon cors se consomme et perit.

LE PREMIER CHEVALIER DE LA MARCHE.

Helaz ! j'ay la boce en la gorge,  
Que je soye tost confessé.  
Aide à Dieu et à saint George !  
Helaz, &c.  
La mort me bat jà et me forge,  
Je sens mon cuer de mal pressé.  
Helaz . . . . .  
Que, &c.

SAINT LOYS.

Fol. 127  
recto.

O Souverain du hault empire,  
Je voy mon ost qui fort empire :  
Mez gens se meurent tous affort,  
Onques n'eus adventure pire ;  
Je voy mon peuple qui expire  
Et meurt en piteux desconffort.  
Sire de tous aultrez le fort,  
Apaïse, s'il te plaist, l'effort  
De famine qui lez tiens bat ;

Sire, qui es mon seul confort,  
Donne à ton peuple reconfort  
Contre le mal qui le combat.

Puissance divine,  
Qui tout enlumine,  
Je voy que me baz  
Par ta main très-digne  
D'une verge trine,  
Dont me mez au baz.

J'aperçoy la guerre  
Et la mort, qui serre  
Mon peuple en tourment cruel.  
Famine l'aterre ;  
Secours ne sçay querre,  
Synon à toy, Roy du ciel.

O Roy bien euré,  
Tu soyez oré  
De ton serf indigne,  
Plus sans fortune  
Qu'onque homme né !  
Je voy par ton signe  
Que ma verge fine  
Par forte famine,  
Qui mon peuple mort.

O vierge benigne,  
Aux leaulx encline,  
Donne-nous confort !

Frerez, prenez en gré la mort :  
Le Roy du ciel le vous rendra.

Or tost, beaux seigneurs, il faudra  
Dez maladez prendre la cure,  
A celle fin que leur procure  
La santé le plus bref c'on pourra.

LE CONTE D'ANJO.

Certez, sire, on en fera  
Le miex que chascun pourra faire ;  
On leur donrra, pour lez refaire,  
De sy peu de biens comme Dieu  
Nous a otroyez en ce lieu ;  
Ilz n'aront faulte que de nous.

[On les met en la navire coucher.]

LE GUET.

Sire calife, metez-vous  
En estat. Je vois là devant  
Le filz du souldan : au-devant  
Fault aler pour le recevoir.

Fol. 127  
verso.

LE CALIFE.

Cà ! Farchadin, il fault pourvoir  
Que vostre maistre receu soit.

FARCHADIN.

Sire calife, il fault c'on voit  
En son encontre.

LE CALIFE.

Non feronz,  
A la porte nous l'attendronz  
Pour le recevoir noblement.

LE FILZ DU SOULDAN.

Souldan, or entronz liement  
En Massourre, nous et noz gens ;  
Lez admiraux et lez regens  
Sy nous attendent à la porte.  
Leur veue grant joye me raporte,  
En ma vie je n'eu greigneur.

FARCHADIN.

Bien soyez venu, monseigneur !  
 Nous avionz très-grant desir  
 De vous voir, à vostre plaisir.  
 Il n'y a ne petit ne grant  
 Qui ne fust de vous voir engrant,  
 Car chascun sy vous est feal.

LE FILZ DU SOULDAN.

Bien soyez trouvé, admiral !  
 J'ay de vous veoir très-grant joye.  
 — Calife, Mahomet vous voye !

LE CALIFE.

Sire, bien soyez-vous venu !  
 Tout le peuple, grant et menu,  
 Est joyeux de vostre venue.

[Ilz entrent enz.]

LE FILZ DU SOULDAN.

Nostre loy sera maintenue  
 Et gardée, s'il plaist aux dieux,  
 Tant que vivray, de bien en mieux.  
 Mon pere, dont Mahon ait l'ame !  
 L'a bien maintenue sans blasme,  
 Et, se je ne soye desconfis,  
 Encor la maintendra le filz  
 Tant qu'il sera vif en ce monde.

FARCHADIN.

Vous parlez de noble faconde,  
 Sire ; en vos diz n'a que honneur.  
 Or veillez ouir, monseigneur,  
 Ce que je diray, s'il vous plect.  
 Vostre feu pere, qui mort est,

Avant le sien trespasement  
 Nous fist à tous faire serment  
 Qu'à souldan vous recevriez  
 Et leaument obéirionz  
 Comme faisiez à sa personne,  
 Qui tant estoit notable et bonne :  
 Sy avonz, monseigneur très-doux,  
 Envoyé j. herault vers vous  
 Pour sçavoir se vostre vouloir  
 Est de couronne recevoir,  
 Aincy que de nous vous oyez,  
 Sy que constitué soyez  
 Nostre sire, l'espée au poing ;  
 Car nous avonz très-grant besoing  
 D'un chef qui soit de grant vaillance  
 Pour resister au roy de France,  
 Qu'en ce país est descendu.

LE FILZ DU SOULDAN.

Je vous ay très-bien entendu,  
 Admiral ; pour ce cas-ycy  
 Suis-je de mon país party,  
 Et suis tout prest de recevoir  
 La seigneurie, se vouloir  
 Avez de me servir leaument.  
 Je m'offre cy tout plainement  
 A faire ce que raison est.

FARCHADIN.

Sire calife, s'il vous plect,  
 Faictes-ly faire cy-endroit  
 Lez sermenz, comme il est de droit :  
 Sy ara couronne royale.  
 Vous estes de la loy totale  
 Chef, de vous plus grant je ne voy.

Fol. 128  
recto.

LE CALIFE.

Vous avez bien dit, par ma loy !  
Farchadin, et comme sage hom.  
Que j'aye l'estatue de Mahom,  
Sy que la besoingne j'apreste.

NORGANT.

Sire, velacy toute preste.

LE CALIFE.

Ce sera fait devant demain.  
Çà ! monseigneur, levez la main,  
Et ayez à nostre dieu l'ueil.

LE FILZ DU SOULDAN.

Sire calife, je le veil,  
A vostre vouloir me submet.

LE CALIFE.

Vous jurez devant Mahommet  
Qu'en tant que sçarez ne pourrez  
La loy payenne deffendrez  
Et garderez de toute injure.

LE FILZ DU SOULDAN.

Aincy le prometz-je et le jure.

LE CALIFE.

Apres vous jurez devant moy  
Qu'à Mahon, vostre dieu et roy,  
Et à trestous lez aultrez dieux,  
Ferez garder de bien en mieux  
Honneur, que nul ne lez injure.

LE FILZ DU SOULDAN.

Aincy le prometz-je et le jure.

LE CALIFE.

Vous jurez qu'en toute querelle  
Aux chrestiens guerre mortelle  
Ferez, et, quant les pourrez prendre,  
Vous lez ferez trainer et pendre.  
Respondez, je le vous adjure.

LE FILZ DU SOULDAN.

Aincy le prometz-je et le jure.

LE CALIFE.

Vous jurez par serment prefiz  
Que la loy de ce Crucifiz  
Destructuez ; et se ne le faictes,  
Très-maintenant content vous estez.

LE FILZ DU SOULDAN.

Aucy le prometz-je et le jure.

LE CALIFE.

Et vous arez, selon droiture,  
La couronne avant qu'elle m'eschape.  
— Çà, la main, souldan de Halape,  
Pour couronner ce seigneur-cy !  
— Venez prez, Farchadin, aucy ;  
Nous le couronneronz entiers.

FARCHADIN.

Sire calife, voulentiers,  
Puisque vostre vouloir l'ordonne.

LE CALIFE.

Souldan, recevez la couronne  
Soudentelle qui vous est deue.

LE FILZ DU SOULDAN.

Elle sera de moy receue,  
Puisque sy grant honneur me faictez.

[On le couronne.]

LE CALIFE.

Sonnez, menestrez et trompectez,  
Tant que le son partout redonde ;  
Faictez joye, tenez table ronde  
Et faictez j. cry de leesse ;  
Chantez, danssez, chascun s'ellesse,  
Menez trestous joye et deduit.

[Les trompectes, menestrez, tabours et tous in-  
strumenz c'on peut avoir doivent sonner, et  
mectre estandarz, banere sur leur muraille.]

LE DUC DE BRETAINGNE.

J'oy dedenz Massourre grant bruit :  
Ne sçay qu'ilz peuvent avoir trouvé.  
Bien vouldroye avoir esprouvé  
Le cas pourquoy ilz font tel feste.  
— Sire, je cuide par ma teste  
Que cez faulx sarrasins massours  
Ont eu de nouveau [du] secours.  
A folye cy nous tenons ;  
Je voy estandarz et pennons  
Que je n'ay point apris à voir.

SAINT LOYS.

Beau cousin, je cuide sçavoir

Le cas, se Dieu me gard d'enhan :  
N'y a que j. peu que le souldan  
De Babilonne est trespasé,  
Sy s'est j. sien filz avancé  
De venir en sa seigneurie  
A celle fin qu'il nous guerrie ;  
Mais Dieu, qui jamais n'a faly  
Aux siens, nous gardera de ly :  
Bien en est en ly le doux Sire.  
Metonz toujours en la navire  
Dez maladez ce que pourronz,  
Et puis, quant le besoing verronz,  
Nous desemparerons le lieu.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Vous dictez bien, sire, par Dieu !  
— Compaignonz, entendez à nous.  
Querez lez maladez trestous  
Et en navire les mectez,  
A celle fin qu'ilz soyent portez  
En Damiette pour guerir.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Sire, nous lez alons querir  
Partout où on lez trouvera,  
Jà j. tout seul n'en demourra  
Pour tant c'on le puisse trouver ;  
Chascun s'y vourra esprouver  
Tout au miex que faire on pourra.

[Ilz portent lez maladez en la navire.]

LE FILZ DU SOULDAN.

Cà ! beaux seigneurs, il convenra  
Joyeusement faire une yssue,  
S'il vous plaist, à ma bienvenue,

Pour voir qui honneur aquerra.  
 Mon corps en personne y sera,  
 Et là on verra, se je puis,  
 Aujourd'uy quel homme je suis ;  
 Ma prouesse se monstrella.  
 — Je fus dez dieux predestiné  
 D'estre fier et atayné  
 Contre cez chrestiens mauvaiz.  
 Onquez ne fut de mere né  
 Hom[me] en guerre miex fortuné  
 Que je suis, ne sera jamais.  
 — J'ay en mon temps mains assaux fais ;  
 Mais à l'aide que des dieux tien  
 Je suis toujours victorien.  
 Onquez je n'entrepris exploiz  
 De guerre que je n'aye fais  
 A mon honneur et à mon bien.

Fol. 129  
verso.

## LE CALIFE.

Sire souldan, nous sçavonz bien  
 Que jusqu'à cy noz puissans dieux  
 Sy vous ont fait victorieux,  
 Et encore esperonz-nous  
 Qu'à la bienvenue de vous  
 Nostre loy pourra miex valoir.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Au mainz, en ay-je le vouloir ;  
 Je ne sçay qu'il en avendra.  
 — Or tost, vassaulx ! il convendra  
 Que tost vous mettez en estat,  
 Affin que nous fazonz debat  
 Aux chrestiens qui ont empris  
 D'avoir par dessus nous le pris ;  
 Mais, par mon grant dieu Mahomet !  
 Ilz mourront tous se je m'y met,  
 S'au besoing vous ne me faillez.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Sire, nous sommes abillez  
 Trestous, je ne voy chevalier  
 Qui ne soit prest pour bateiller.  
 En ceste route qui est grande  
 N'y a homme qui ne demande  
 Le hutin et le bouhourdis.

## LE FILZ DU SOULDAN.

S'on veut obéir à mez diz,  
 Je vous diray que nous feronz :  
 Hors de Massourre nous saurronz  
 Et yronz donner j. effroy  
 A Loys, des François le roy,  
 Pour voir qui ara le meilleur ;  
 Et pour avoir plus grant vigueur  
 Et plus aise lez entamer,  
 Nous yronz par terre et par mer.  
 Afin que miex on lez ataque,  
 Ordonnez la grande carraque ;  
 Car se Mahon santé me donne,  
 Je seray dedenz en personne,  
 Tant que j'ay ce roy conquesté.

## FARCHADIN.

Sire, tout sera apresté  
 Tantost, quant de vous en ay loz ;  
 Les navez et lez galios  
 Seront armez suffisamment.

Fol. 130  
recto.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Or faictez bien legerement,  
 Sy yrons sur cez enragez.  
 [On apreste lez navirez, et y met-on lez banieres  
 et estandars, et Farchadin entre en l'une, ly et  
 sez gens.]

SAINT LOYS.

Seigneurs, nous ne pourrionz mie  
 Resister longuement ycy ;  
 Car vous sçavez, la Dieu mercy,  
 Que nous avonz perdu grant peuple.  
 Nostre armée est maintenant feble :  
 Le meilleur est, comme il me semble,  
 Qu'à Damiette tous ensemble  
 Retournonz ; car, quant là serons,  
 j. peu nous nous reposerons  
 Et enforcerons nostre armée.

LE ROY DE CYPRE.

Sire, ma volenté fermée  
 Est à la vostre vrayement.  
 A vostre bon commandement  
 Chascun sera, je vous plevis.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Nous ne sommes que demy-vifz,  
 Car nous avonz eu grant deffault  
 De vitaille et baz et hault,  
 Par quoy la force de noz gens,  
 Qui ont esté sy indigens,  
 Ne peut estre sy viguerouse.

LE CONTE DE SAINT-POL.

C'est une besoingne piteuse  
 Que par vivrez nostre armée faille.  
 Sire, c'est force c'on s'en aille ;  
 Car se lez sarrasins sçavoyent  
 Nostre fait, sur nous ilz saurroyent  
 Et nous feroient, comme moutonz,  
 A touz coper lez garguetonz :  
 Je vous dy cela pour mon mot.

Fol. 130  
 verso.

SAINT LOYS.

Fleur-de-liz, publie tantot  
 Que chascun sur la mer se mette  
 Pour retourner à Damiette :  
 Force est de desemparer.

FLEUR-DE-LIS.

Cher sire, je vais declarer  
 Le mand, tout asseuré soyez.  
 — Oyez, seigneurs ! oyez ! oyez !  
 Je vous command de par le roy  
 Que chascun se mette en arroy  
 Pour à Damiette raler ;  
 Car le roy veut, à bref parler,  
 Que l'ost ensemble se resserre.

LE CARDINAL.

Je m'en yray devant par terre,  
 Entendis que loisir en ay ;  
 Au plaisir de Dieu je seray  
 Tost eslongné, se mon corpz peut.  
 Viengne s'en qui venir s'en veut ;  
 En la garde Dieu me command.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Sire, j'ay entendu le mand  
 Du roy : on a fait publier  
 C'on pensse de se ralier  
 Vers Damiette la cité.  
 Le roy mesme est jà exité  
 Pour entrer dedenz sa navire.

SAINT LOYS.

Connestable, entendez, beau sire.



Je sens mon cuer tout deshaïté.  
Se ne prenez de moy pité,  
Aux champz demourer me fauldra.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Fol. 131  
recto.

Sire, l'on vous emportera  
En la navire, se Dieu plest.  
Tout sera incontinent prest,  
Ne faurra qu'entrer au bateau.

SAINT LOYS.

Que g'y soye couché bien et beau,  
Car plus ne me puis soustenir.

[On le porte coucher en une lectiere.]

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Sire, plus ne nous fault tenir  
Ycy, car le roy s'en repaire.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Il est force c'on desempare :  
Portez toute l'artillerie  
En la nave, ne faillez mie ;  
Car le roy en propre personne  
A commandé c'on abandonne  
L'ost : nostre povair est faly.

LE CONTE DE POTIERS.

En chemin tost ! n'y ait cely,  
Chascun à Damiecte tire.  
— Portonz le roy en la navire :  
Il est malade, bien le voy.

[Ilz le portent en sa navire, et y entrent trestouz.]

LE DUC DE BRETAINGNE.

Je m'en yray, mez genz et moy,  
Par terre : Dieu nous y convoye !  
—Compaignonz, mettonz-nous en voye,  
Penssons de jouer de l'escart :  
Il nous fault aler aultre part.  
Le roy par la mer s'en yra.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Monseigneur, quant il vous plaira,  
Aprez vous ne ferons demeure :  
Le demourer cy n'est pas seur.  
Quant est de moy, plus n'y seré.  
Le roy est jà desemparé,  
Tout à demy desconfforté ;  
On l'a tout malade porté  
En sa navire, je l'ay veu.

Fol. 131  
verso.

LE GUET DE MASSOURRE.

Hau, hau ! seigneurs, j'ay aperceü  
Desemparer lez chrestiens.  
Ilz sont vostre, comme je tienz :  
Alés leur tantost faire guerre.  
Il s'en vont par mer et par terre :  
Saillez desseure eux vistement.

LE FILZ DU SOULDAN.

Dis-tu vray, guet ?

LE GUET.

Certainement ;  
Sire, je vous ay dit verté.

LE FILZ DU SOULDAN.

Tost, seigneurs ! n'y ait respité,

Alons-leur tantost au-devant.  
 Farchadin, l'admiral sçavant,  
 Est alé preparer la nave.  
 J'aray aujourd'uy maint esclave,  
 Se mez gens ont courage en eux.  
 Cà ! saillonz aux champz, je le veux ;  
 Qui veut suir, suive-moy.

## LE CALIFE.

Nous yronz trestous, par ma loy !  
 Avec vous, puisque le voulez.  
 — Souldan de Halape, alez  
 Tenir lez champz, vous et vos genz.  
 Vous trouverez quelques meschans  
 Qui s'enfuient.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Sire, g'iray.

Fol. 132  
recto. Tout ce qu'[en] voye trouveray  
 Feray tuer sur la terrasse.  
 — Aux champz, galanz ! que chascun  
 face  
 Son devoir, comme je feray.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Monseigneur, pas ne vous suivray  
 Ad ce besoing, je vous prometz.  
 Le premier en chemin me metz  
 Pour faire ce qu'il vous plaira.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Saillonz aux champs, et là parra  
 Qui sera vaillant, je m'en vent.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Singlez-moy navirez au vent,  
 Et viengne que peut advenir.

## LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Je voy lez sarrasinz venir :  
 Vidonz païs legerement ;  
 Car ilz viennent diligemment  
 Aprez nous, ne sçay qui les meut.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Adviengne ce qu'advenir peut,  
 Nous y mourrons tous, si le fault.  
 S'il nous viengnent livrer assault,  
 Encontre eux nous nous deffendronz ;  
 Ilz y mourront ou nous mourrons,  
 S'ilz viengnent sur nous aborder.

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Il vous faurra à nous heurter ;  
 Ribaudaille, demourez là.

## LE DUC DE BRETAGNE.

Qui veut rien dire, nous velà,  
 Et sans aler n'en iij. n'en iiij.  
 Nous sommes tous prez de combatre.  
 Se nul dez mienz de cy desplace,  
 Devant que valoir il se face,  
 A tous jours mais je le banis.

Fol. 132  
verso.

## LEZ HALAPOIS.

Qui vive ?

## LEZ BRETONS.

Vive saint Denis !

## LE SOULDAN DE HALAPE.

Frapons desur sans long caquet.  
 [Ilz combatent et retrayent.]

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Il nous fault gaingner ce boquet,  
Ou ilz aront sur nous le pris.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Rendez-vous, car vous iestez pris ;  
Vous ne nous povez eschaper.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

C'est trop quaqueté sans fraper :  
Que vaut sy longuement baver ?

[Ilz combattent et retrayent.]

LE DUC DE BRETAINGNE.

Mez amis, qui se peut sauver  
Sauve-soy, il n'y a remede ;  
Morz sonmez, se Dieu ne nous aide :  
Gaingne-le, qui pourra, au cours.  
Nous ne povonz avoir secourz :  
Qui se peut sauver sy se sauve.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Duc breton à la barbe fauve,  
Je vous retienx mon prisonnier.  
Vous aurez honneur le premier ;  
Baillez l'espée sans atendre.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Je voy bien qu'il me convient rendre,  
Car contre vous trop feuble suy.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Par Mahomet ! j'aray cestuy.  
Le metray-je à mort ?

LE REGENT DE CHAMELLE.

Nenny non.

Le mieux est que nous le menon ;  
Car se tous ne croyent nos dieux,  
On leur fera crever les yeux,  
Ou aultrement, se bon nous semble.

Fol. 133  
recto.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Par Mahom ! j'en voy j. qui semble  
Aprez : prenonz-le qui pourra,  
Prens cestuy-là.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Mon corps mourra  
Ains que me rende, c'est la somme.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Rens-toy.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Tu n'ez pas gentil homme :  
A toy pas je ne me rendray,  
Jusqu'à la mort me deffendray ;  
Me rendray-je à j. vilain ?

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Maistre, je metz à vous la main :  
La bataille est pour vous perdue.  
— Pour Mahomet, que je le tue :  
Il m'appelle vilain.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Hau là !

G'y mez la main, ruez de là :  
Je vous deffens son corps très cy.  
[Ilz mainnent leurs prisonniers en prison, et re-  
viennent avec lez aultrez.]

## LE CONTE D'ANJO.

Cà ! seigneurs, entendez ycy.  
 Veez sarrasinz aborder  
 Desur nous : penssonz sans tarder  
 De nous deffendre. Ilz sont prez.  
 — Canonnier, sont les engins près ?  
 Il te fault jouer de tout jeu.

## LE CANONNIER.

Il n'y fault que bouter le feu.  
 Tresqu'on lez verra aprocher,  
 Vous me verrez tout delascher  
 A cop, pas n'en suiz aprentiz.  
 G'y feray plus grant abatis  
 Que je n'ay fait devant Massoure.

## LE FILZ DU SOULDAN.

Demoure, demoure, demoure !  
 Rendez sur vous sans fuir plus bas.

Fol. 133  
 verso.

## LE CONTE DE POTIERS.

Encor ne nous avez-vous pas ;  
 Il y ara avant hutin.

## LE CANONNIER.

Velà pour le premier tatin :  
 C'est d'assiette que je leur donne.

## SAINT LOYS.

Chapelain, il faut dire nonne.  
 Prionz Dieu, c'est le principal.  
 Mon corpz est si espris de mal,  
 Que tous lez membrez sont faillanz.

[Il se leve sur j. baton et dit:]

Or avant, chevaliers vaillanz !  
 Soyez d'un acord constamment,

Jusquez à la mort assaillanz  
 Cez faulx sarrasins vaillamment.  
 Se vous y mourrez à tourment  
 Comme vrays championz de Dieu,  
 Dieu vous [donra] en j. moment  
 De son saint paradis le lieu.

Mes amis beaux,  
 Qui estez vassaux  
 Du souverain Roy,  
 Livrez fors assaulx  
 A cez desleaulx  
 Ennemys de foy.

Vengez Dieu et moy  
 Et la sainte loy  
 Des bons chrestiens,  
 Et par bon arroy  
 Faictez à desroy  
 Mourir cez faulx chienz.

Chascun qui se soustenrra

Et tenrra

Ferme pour avoir victoire,  
 Paradis en aquerra,

Et ara,

Apres la mort transsitaire,  
 Jhesu-Crit, le Roy de gloire,

Qui memoire

A toujours de la gent sienne.

Œuvre n'est plus meritoire

Qu'ajutoire

Estre à la foy chrestienne.

Marie, estelle de mer,

Que famer

Je veil toujours et amer

En toute painne et destresse,

Ne nous laisse difamer

N'entamer

Fol. 134  
 recto.

Par ce mauvais peuple amer ;

Reclamer

Ne puis meilleur maistresse.

Ce peuple païen nous presse

Et oppresse :

Dame, de ta grace expresse,

Se fortune nous expresse

Qu'en la presse

Mors ou prisonniers soyonz,

Haulte dame de noblesse,

Ton humblesse

Visite nostre feblesse,

Et ou gref mal qui nous blesse

La largesse

De ta grace nous voyons.

Vous tous, sains chevaliers celestez,

Qui devant Dieu face à face estez,

Je vous command de nous la garde.

S'il faut que nos viez deffaictiez

Soyent d'avec lez corpz extraictiez,

Priez Dieu que lez amez garde.

LE CALIFE.

Vivade, vivade, vivade !

Cà mon espée et ma salade !

Et joygnons contre leur navire.

J'en feray maint mort ou malade.

Ennuit je n'ay point le cuer fade,

J'ay volenté de tout occire.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

A ly, canonnier ! tire

Tez engins, c'on ne nous accable.

LE CANONNIER.

Va-t'en pyer, de par le deable !

Est-ce bien joué sans varlet ?

LES SARRASINS.

Salamalet, salamalet !

Calc malt zin jonc am cam sab ly.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Sus, compagnons ! à ly, à ly !

Que lez ribaux soyez pugniz.

Dieu, Nostre-Dame, saint Denis,

Deffendez-nous, grans et menuz.

[Ilz joignent et combatent.]

LE FILZ DU SOULDAN.

Maugré la deesse Venuz,

Tuez tout, fualce larronnaille.

LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Sire souldan, il faut c'on aille

Se bouter en une navire,

Affin que nous alons de tire

Aider au souldan. Pas ne doubte

Qu'il n'ait rencontré en grant route

Les chrestiens, et les combat.

LE SOULDAN DE HALAPE.

A ce ne veil mectre debat,

G'y merray tous mes chevaliers.

— Brusac, gardez mez prisonniers,

Qu'il n'eschapent.

LE GUET DE MASSOURRE.

Oy, monseigneur ;

Estre en povez tout assésur :

Je lez garderay comme l'ueil.

Fol. 134  
verso.

LE SOULDAN DE HALAPE.

A la navire, je le veil !  
 Je gaigneray, se je ne dor,  
 Aujourd'uy v<sup>e</sup> besans d'or,  
 Ou vous arez trestous butin.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Devant menez-moy au hutin,  
 Car aultre chose ne querons.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Armez oultre, sy aiderons  
 Au souldan: il en a besoing.

NORGANT.

Seigneurs, je voy venir de loing  
 A nous le souldan de Halape :  
 Chrestiens seront mis sous trape,  
 Ilz ne nous peuvent eschaper.

MARMOT.

Ralonz à cop sur eux fraper  
 Fierement et de grant puissance.  
 Aide nous vient à plaisance :  
 Que demouronz-nous tant yey ?

LE FILZ DU SOULDAN.

Roy Loys, à ce cop-yey  
 T'aray, se je ne pers lez dens.  
 — Sus à l'assaut ! dedenz, dedenz !  
 Le premier qui entrer pourra  
 En leur navire, fait sera  
 Chevalier.

NORGANT.

Je le seray dont :  
 Je vois querir le premier bont ;

Et y deusse estre mehaingné,  
 Vive Mahon ! vesseau gaigné !

LE CONTE DE SAINT-POL.

Ribaut, vous y lesroyz la peau.

LE CALIFE.

Cestuy-là est mort sans rapeau,  
 S'il n'a secourz.

MARINARE.

Arriere, arriere

LE FILS DU SOULDAN.

A mort !

LE CONTE DE SAINT-POL en abat ung.

Metz cestuy-là en biere.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon ! tu le comparras.  
 Tuez tout.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Sy demourras ;

Rens-toy.

LE FILZ DU SOULDAN.

Non feray de cest an.

LE CALIFE.

Ha, seigneurs ! aidez le souldan.

FARCHADIN.

Par Mahon ! je le secourray.  
 — Recule, ribaut.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Non feray.

LE FILZ DU SOULDAN.

Dedenz qui mieux mieux, pelle melle !

LEZ HA[LA]POIS abordent et disent :

Halape, sus ! baille-ly belle.

[Ilz combattent longuement.]

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Patron, tire païs avant.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Avant, compaignons, au-devant !

Entendez qu'ilz sont desvoyez.

[Lez chrestiens tournent, et lez aultrez lez suivent  
sans fraper.]

LE SEIGNEUR DE COUCY.

Sire, le mieux est que soyez

Bouté en j. petit vessel :

Vous eschaperez bien et bel ;

Et se nous aultrez sommez pris,

Vous nous rarez par quelque pris :

Ce seroit nostre meilleur point.

SAINT LOYS.

Mez amis, je ne fuiray point ;

Car s'il advient que prisonniers

Soyez, moy et mez souldoyers,

Je vous delivreray trestous

Et tenrray la prison pour vous.

Lez sarrasins contens seront

De ma personne, quant l'aront,

Et sera très-bonne achoison

Pour vous delivrer de prison

Trestous.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

A vostre plaisir, sire.

Qui est cely qui osast dire

Que ce roy ne soit vray pasteur,

Et cely dont le Redempteur

Parle en l'Euvangile sainte ?

Car, sans \* avoir de la mort crainte,

Pour sez ouailles il delivre

Son corpz et en gage le livre,

Se nécessité en advient.

LE FILZ DU SOULDAN.

Cà, compaignonz ! il convient

Qu'à ce cop ilz soyent encloz.

— Souldan de Halape, je loz

Qu'aux ellez yey vous tenrrez ;

Et quant prendre vous nous verrez,

Faictes bien ce qu'on vous commet.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sire, par mon dieu Mahommet !

Je ne lez prise deux oingnonz.

LE CALIFE.

Or avant ! avant, compaignonz !

Il lez fault à ce cop avoir.

Dedenz ! dedenz ! faictes devoir,

Que prouesse soit cy monstrée.

FARCHADIN encre d'un croc sur eux.

Par Mahon ! j'ay leur nave encrée :

\* Car saint, MS.

Fol. 136  
recto.

Nous en aronz tantost le bout.  
— Tuez, maillez, abatez tout :  
Ilz mourront trestous à difame.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Aidez[-nous], Dieu et Nostre-Dame ;  
Deffendonz-nous : tout est perdu.  
— Cestuy-cy est mort estendu.

FARCHADIN.

Sy est cestuy-là, par ma loy !  
[Ilz combatent et retrayent.]

LE FILZ DU SOULDAN.

Cà ! rendez-vous, tristez, à moy,  
Je mez là main à vous, Bourgoigne.

LE CALIFE.

Aincy fais-je à vous, qui qu'en groigne,  
Ainz que plus nous entrebatonz.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Ostonz-leur espéez et batons,  
Qu'ilz ne se puissent rebeller.

LE FILZ DU SOULDAN.

Faictiez leur\* roy Loys parler  
Tantost, sans le me point nier.

SAINT LOYS.

Je me rens vostre prisonnier,  
Souldan ; prenez l'espée de moy.  
Je suis malade au lit tout quoy.  
Dieu sache quant je gariray.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par Mahomet ! je vous feray  
Garir par mez fisisiens ;  
Sain et sauf, puisque je vous tienz,  
Vous garderé, je vous asseur.  
Ne vous esmoyez, soyez seur ;  
Que s'il y a en nulle terre  
Nulz bonz medecins, pour vous querre  
Lez envoyray, et tant feray  
Qu'en santé je vous remectray.  
J'ose bien devant mez gens dire  
Que pas n'estez homme à occire.  
Il n'y a prince en vostre loy  
Plus grant de vous, comme je croy.  
Pas n'estez homme à mettre à mort.  
— Desployez voylez, nagez fort,  
Sy nous retrayonz vers Massourre  
Tost, que lez chrestiens rescourre  
Ne lez viengnent ; nous artonz trop.

Fol. 136  
verso.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Sire, nous y serons à cop,  
Car lez nefz vont très-fort à nage.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je vous cracheray au visage,  
Mauvaiz chrestiens enragez.  
Or sont noz diex de vous vengez :  
Plus n'a ni vertu ni puissance.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Roy de Cypre, en aparance  
Vous monstrez, saillez sur lez rens.

\* *Man*, MS.



LE SOULDAN DE HALAPE.

Rens mon prisonnier, je le pren.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Que je le tue de cest espieu.  
 Tuonz-lez, foulonz-lez au pié,  
 Que jamez ne partent ce lieu.  
 Velà en despit de son dieu  
 Qui en la crois pendu falut.

[Ilz s'en vont.]

LE CARDINAL.

Venu suis à port de salut,  
 La grace à la Vierge benigne.  
 Je voy saluer la roïne,  
 Sy ly conteray la nouvelle.  
 Quant suis cy, la chose m'est belle ;  
 G'iray tost la roïne vouer.  
 — Dame, Dieu vous veille pourvouer !  
 Vemecy de l'ost revenu.  
 Tout l'ost, certez, grant et menu,  
 Est pris, onc ne vy tel orreur.

MARGUERITE.

Ha, glorieulx Dieu, quel douleur  
 As-tu contre mon cuer sortie !  
 — Fame, que ne fons-tu en pleur  
 D'avoir telle douleur sentie ?  
 — Mon amy, ma doulce partie,  
 Pour vous je sens amer courroux.  
 Faictez-vous de moy departie  
 Si doulente, mon amy doux ?

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Helaz, ma dame, comme vous

Je dois bien mener mate chere,  
 Car mon amy et mon espoux  
 Et ma partie leale et chere  
 Pars comme vous, laz ! en mistere.  
 Sarrasins les feront mourir.  
 — Vrai Dieu, qui jamès ne desere  
 Les tiens, veille les secourir.

LE CARDINAL.

Noble roïne, reconfortes  
 Ung bien peu vostre cuer courtois,  
 Et à la contesse d'Artois  
 Veillez faire solacion ;  
 Car, certes, bien a action  
 De mener dueil de vous plus fort,  
 Car le conte d'Artoiz est mort,  
 Il a bien ung moiz, voir, avant.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Helaz ! vecy pis que devant,  
 Mon mal croist de plus fort en plus fort,  
 Le mal me va tousjours grevant,  
 Je sens double mon desconfort.  
 Laz ! où querré-je reconfort ?  
 Quant je pars mon espous leal,  
 Je ne desire que la mort,  
 Que plus ne sentisse de mal.

MARGUERITE.

Fortune, à toy je me complainz,  
 Mon parler vers toy je veil traire,  
 De ta rudesse je me plainz,  
 Tu m'es en tes fais trop contraire ;  
 Tu fais ma joye sustraire  
 Par ta roe, qui tant est diverse,

2 E

Qui à mon espoux debonaire  
A ung tour mis à la renversse.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Guerre, je te doiz bien maudire :  
Par toy voy mon soulaz miné,  
Par toy muir de courroux et d'ire,  
Par toy est mon espoux finé ;  
Tu l'as de ton glaive affiné  
Occiz par grand desleauté,  
Il est par ta main définé :  
C'est à toy trop grant cruauté.

MARGUERITE.

Fortune, mere perversse,  
Quel renversse  
As-tu à mon cuer livrée ?  
Ta perilleuse roe versse  
Et renversse  
Ma joye, de dueil enyvrée ;  
Ma plaisance as desevrée ;  
Recouvrée  
Ne sera jamez parmy ;  
De ta court m'est delivrée  
La livrée.  
Je suis seule sans amy.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Guerre felle et oultrageuse,  
Trop crueuse  
Et meurdreuse  
Es contre une pauvre dame,  
Quant de ta main sanguineuse,  
Dangereuse,  
Perilleuse,  
M'ostes ce que je tant clame.

Tritresse je te proclame.

De ta flame

As party son cuer parmy ;  
Tu me faiz chanter sans game,  
Dont te blasme.  
Laz ! il est mort mon amy.

MARGUERITE.

Se le mien amy fust mort  
Ou occiz en la bataille,  
Pas n'y eusse tel remort.  
Se le mien, &c.

Laz ! plus eusse desconfort,  
Je ne dy chose qui vaille,  
Se le mien amy fust mort  
Ou occiz en la bataille.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Le mien n'est pas en prison ;  
Il est mort par sa prouesse.  
Se pleure, j'ay bien raison.  
Le mien, &c.  
Il est mort, &c.

MARGUERITE.

Je ne scé laquelle a mieulx,  
De nous deux nulle n'a bon.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Se n'ay-je pas, se m'aist \* Dieux.

MARGUERITE.

Je ne scé laquelle a mieulx.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Dame, beaux vous sont les jeux,  
Car vif est vostre amy bon.

\* *Se mi*, MS.

MARGUERITE.

Je ne scé laquelle a mieulx,  
De nous deux nulle n'a bon.

LA CONTESSE D'ARTOIZ.

Las ! en quoy pourroye  
Trouver reconfort,  
Ne comment verroye  
Ma joye, mon confort ?  
Vray Dieu, qui es port  
De joyeux apport,  
Entens mes clamours.  
Je seroye d'acort  
D'endurer la mort  
Sans plus long demours :  
Si est-ce j. pas fort,  
On diroit au fort :  
Vecy beaulx amours.

MARGUERITE.

Mon amy Loys,  
Pieça tu n'oys  
De t'amy la vois.  
Se ne t'esjoys,  
Pas ne m'esbays,  
Car point ne me vois.  
Se ne te revois,  
Brefment je m'en vois  
Mourir sans retour.  
Adieu esbanoiz,  
Plaisances, tournoiz !  
Maintenant bien doiz  
Pleurer en destour.  
Plus ne veil entour  
Mon chef nul atour

Que osté il me soit,  
Car mon cuer perçoit  
Telz maulx et reçoit  
Qu'à joye n'a retour.  
Mon chef de gent tour  
Ne fera atour,  
Ne jour ne demy  
Plus n'en veil, hemy !  
Je veil mon amy,  
Qui est en la tour.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Helaz ! j'ay plus de vous matiere  
De pleurer, ma très-noble dame ;  
Car mon amy est mort en biere :  
Dieu en veille recevoir l'ame !  
Il est mort et froit soubz la lame  
Enfouy, point n'en partira :  
Chanter puis donc sanz c'on m'en  
blasme :  
“ Mon cuer de noir se vestira.”

MARGUERITE.

Fol. 138  
verso.

Ha ! le mien est plus en danger  
Que s'il fust de vie expiré ;  
Car il ne se peut revanger  
Contre ce fort peuple empiré.  
Il pourra estre detiré  
Par eulx sans raison, dont me dueil ;  
Et, pour ce, après vous je diré :  
“ C'est assés pour mourir de dueil.”

LE FILZ DU SOULDAN.

Roy de France, je ordonne et veil  
Que à vos serviteurs ordonnez

Pour le vostre estat, et tenez  
Leaulté sans estre faussaire.

LOYS.

S'il plaist à mon Dieu debonaire,  
Je tenray ce que j'ay promis ;  
Puisque à vous mon Dieu m'a soumis,  
Sans congé ne feray depart.

LE FILZ DU SOULDAN.

Mectez les princez d'une part  
Et tous les aultres soudoyers,  
Hommes d'armes et escuyers  
Mectez en prisons bien fermées ;  
Ilz n'iront de l'an en armées  
Pour faire à sarrasins debat.

FARCHADIN.

Loys, vecy pour vostre estat  
Et pour ceulx que vous eslirez ;  
Demandez ce que vous voudrés,

Par Mahon mon !

On ne vous refusera rien.  
Se vous avez mal ne mehen,  
Mandez les mires du souldan :  
Ilz vous secourront, c'est raison.

[On met le roy en prison, et ses freres, les ducs,  
contes et seigneurs.]

— Ça, seigneurs ! mectés en prison  
Ces menus gens d'aultre costé.  
Il me semble qu'on a osté  
Le principal.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Sire, il est vray.  
Es chartrez tantost lez merray,

Et y seront sy bien enclos  
Qu'ilz ne seront de l'an desclos,  
Se n'est pour les mectre à tourment.  
— Ça ! menons-les legerement  
Es prisons sans plus songer cy.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon, mon dieu ! vemecy  
Tout prest, ad ce ne fauldray pas.  
Faisons-les tost marcher bon pas,  
Si les alons bouter en mue.  
Les ribaulx ont la langue mue,  
Maintenant ilz ne disent mot.  
S'il en estoit à moy, tantot  
J'en despecheroye le pays.

Fol. 139  
recto.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Il soit de tous nos dieux hays,  
Qui leur fera plaisir n'amour !  
— Ça ! ça ! on fait trop long demour :  
A les enfermer menons-les.  
Ha ! les chiennallez, qu'ilz sont lès !  
Qui nous tient que ne les pendons ?

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGOINGNE.

Mon amy, nous nous attendons  
A Dieu, nostre pere haultain.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Quaquetez-vous, filz de putain ?  
C'on vous estrangle à ung lien.  
— Suz ! compaignons, tenons-les bien :  
Ilz quaquettent j. peu trop hault,  
Vecy les prisons : il les fault  
Bouter dedens comme pourceaulx.

LE PREMIER CHEVALIER DU SOULDAN  
DE HALAPE.

Entrez leans, chiens desloyaulx ;  
On vous fera juner maint jour.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU SOULDAN DE  
HALAPE.

Leans, leans ! sans lonc sejour,  
Allez voir s'il y fait bien cler.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Allez mon les paroiz racler,  
Puisque vous en estez si près.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Par Mahon ! vous yrés après,  
Ou on vous coupera le chef.  
— Fermez les huiz à bonne clef,  
Ilz sont mieulx tenus que soubz trape.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Je n'ay point peur que homme en  
eschape :  
Lessez-les-y là hardiement.  
[Ilz s'en vont.]

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Ha ! duc de Bretaingne, comment  
Vous va ?

LE DUC DE BRETAINGNE.

Seigneurs, ainssy qu'à vous.  
Moy et mes gens fusmez trestous  
Par terre tout-à-cop surpris.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE SAINT-POL.

Le roy et ses freres sont pris,  
Aussy est toute sa puissance.

Fol. 139  
verso.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Helas ! et j'avoye fiance,  
Se Dieu l'eust voulu preserver,  
Que encor me feroit sauver ;  
Mais tous deux sommes en peril.

DIDO.

Monseigneur, comment vous est-il ?  
Est point vostre cuer rafermy ?

LOYS.

Il m'est bien, Dido, mon amy ;  
Maintenant me puis bien porter.  
— Allons ung peu reconforter  
Nos frerez qui sont en prison.

DIDO.

Monseigneur, vous avez raison,  
Car il sont plus estrois que nous.  
[Il va aux prisonniers.]

LOYS.

La paix de Dieu soit avec vous !  
Mes bons amys, vous fault-il rien ?

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE SAINT-POL.

Ha ! cher sire, il nous est bien,  
Puisque voyons vostre presence.

LOYS.

Mes freres, ayez pacience,  
 Car nostre seigneur Jhesu-Crist  
 Jadis à ses disciplez dit  
 Ung exemple et leur monstra :  
*In paciencia vestra  
 Animam possidebitis.*  
 Mes amis, soyez ententis  
 Aux mos que cy je vous declere.  
 Jhesus, le filz Dieu le Pere,  
 Dit : Par Pacience, la dame,  
 On fait le salut de son ame.  
 Pacience est vertu eslite,  
 Comme l'apostre nous recite ;  
 En ung chapitre il dit et nomme  
 Que pacience parfait l'omme.  
 J'ai leu le pas où il le met :  
*Paciencia autem opus perfectum habet.*  
 Soyez donc, en dis et en fais,  
 En pacience très-parfais ;  
 Car l'Escript dit, pas ne m'en tais :  
*In nullo deficientes.*  
 Se de mal vous vient incidence,  
 Soyent parfais en pacience.  
 Homme pacient est victeur  
 En fin. Par nostre Redempteur,  
 Vous en peuz bailler l'exemplaïre.  
 Ne doutez paine ne contraire  
 Ne tourment nul que l'on vous face,  
 S'il avient or c'on vous deface.  
 Quant serés devant les souldans,  
 Devant les roys, les presidans,  
 Ne pensez point que vous dirés  
 Ne que devant eux respondrés ;  
 Le Saint-Esperit vous donra  
 Parole et en vous parlera ;

Et s'il advient que on vous detire  
 Ou expose à quelque martire,  
 Endurez si que vous soyez  
 Victeurs, affin que vous oyez  
 Dieu en son regne sideré.  
*Vincenti dabo edere  
 De ligno vite quod est in paradiso  
 Dei mei.*

Saint Jehan ad ce propos-ycy  
 En l'Apocalipse respont  
 Qu'à ceulx qui le monde vaincront  
 Jhesus-Crist, qui les mors ravye,  
 Donra du noble fruit de vye :  
 C'est la gloire perpetuelle.

Par une painne temporelle  
 Que l'omme en ce monde endurra,  
 La joye qui tousjours durra  
 Ara, qui jamez ne termine.  
 Escoutez de l'apostre digne  
 Les grandez consolacions.  
 Il nous dit que les passions  
 De ce monde-cy transsitoire  
 Ne sont rien au pris de la gloire  
 Celeste qus nous attendons,  
 A laquelle nous pretendons  
 Parvenir, comme vous sçavés.  
 Se quelque affliction avés,  
 Que soyez de paine confus,  
 Oyez la vois du doulx Jhesus,  
 Qui dit, affin que nul ne faille :  
 Mes amis, qui avez bataille  
 Et persecucions mondaines,  
 Venés à moy ; car de vos paines  
 Vous salariray sans termine.  
 Venés tous prendre la saisine  
 Du noble regne pur et monde  
 Qui très la naissance du monde

Fol. 140  
 recto.

Fol. 140  
verso.

Vous fut paré et establi,  
Lequel nous ottroye Celi  
Qui sans fin regne et regnera  
*In seculorum secula !*

LE DUC DE BRETAINGNE.

*Amen*, nostre bon prince et pere ;  
Grant joye avons qu'en ce repere  
Nous povez venir conforter.

LOYS.

Veillez paciemment porter  
Les paines où estes soumis.  
A Dieu vous commandz, mes amis ;  
Ayez bien à mes dis regart.

LE DUC DE BRETAINGNE.

A Dieu, monseigneur, qui vous gart,  
Chascun à vous se recomande.

LE FILZ DU SOULDAN.

Seigneurs, nous avons eue grande  
Victoire, la mercy nos dieux.  
Il ne nous pavoit venir mieux  
Qu'à ce cop nous est advenu.  
Le roy des François est tenu,  
Qui nous estoit grant adverssaire.  
Que vous semble à vous bon de faire ?  
Ly parleron de faire trefve,  
Affin que point il ne nous greffe,  
Ou s'on le mettra à finance  
Si grosse qu'il n'ait pas puissance  
De la payer ? Qu'en dictes-vous ?

LE CALIFE.

Sire souldan, par nos dieux tous !

Se, comme vous, je le tenoye,  
Pas je ne le delivreroye,  
S'il ne payoit toutes les mises  
Que pour sa venue on a mises,  
Et avec ce qu'il vous promecte  
Qu'il delivrera Damiecte  
En vos mains.

LE FILZ DU SOULDAN.

Vous avés bien dit ;  
Sire calife, vostre dit,  
Ce me semble, est bien convenable.  
Se le roy Loys agreable  
Vouloit avoir vostre propos,  
Nous arions fait à deux mos ;  
Tantost je le lerroye aler.

LE CALIFE.

Souldan, je ne vous quier celer  
Mon veil, car c'est pour vostre bien.

LE FILZ DU SOULDAN.

Se vous avés sur le cueur rien,  
Si le dictes, declarez tout.

LE CALIFE.

Fol. 141  
recto.

Il en venra ung très-ort bout,  
S'il part une foy de vos mains.

LE FILZ DU SOULDAN.

Quant de la doubte, c'est du moins ;  
Je ne ly donray pas congé  
Qu'il ne soit à moy obligé  
Et tenu mieux que par le doy.

— Farchadin, entendés à moy.  
 Vous irés dire au roy de France  
 Qu'il viengne à moy sans demourance  
 Et qu'il se gard de m'escondire.

FARCHADIN.

Mon seigneur cher, je ly vois dire,  
 Tantost me verrez revenir.  
 — Roy Loys, il vous fault venir  
 Parler au souldan sans arrest.

LOYS.

Très-voulentiers, puisqu'il luy plest ;  
 Puis ma prise je ne le vis.  
 — [Le] Roy du ciel vous doint advis,  
 Sire souldan, je l'en supplie !

LE FILZ DU SOULDAN.

Loys, faictes-vous chere lie ?  
 Vous ont bien panssé en mon lieu ?

LOYS.

Oy, sire, la mercy Dieu ;  
 Tous mes membrez haitiez je voy.

LE FILZ DU SOULDAN.

Seez-vous icy emprès moy,  
 Je vous veil faire une demande.  
 — Or, beau sire, je vous demande  
 S'acorder point vous vous pourrés  
 Faire ce que nostre loy mande,  
 Grant plaisir à nos dieux ferés ;  
 A vostre liberté feriés,  
 Comme moy, partout mon país ;

Aultrement l'amour n'aquerriés  
 De moy, mais en seriés hais.

LOYS.

Moyse, le profés notable,  
 Me baille bien aultre chançon,  
 Qui dit et nous monstre en sa table  
 Une especialle leçon.  
 Il dit que point nous ne façon  
 Tant de dieux c'on voit en maint lieu.  
 Aux ydolatres les lesson,  
 Et debvous croire ung tout seul dieu.

LE FILZ DU SOULDAN.

Mahon, Venus et Jupiter  
 Dois reputer  
 Dieux souverains, sans nul diffame.

LOYS.

Ce sont deables, qui emporter  
 Et tempester  
 Veullent au puis d'enfer ton ame.

Fol. 141  
verso.

LE FILZ DU SOULDAN.

Venus fust une vaillant fame,  
 Noble dame,  
 Sage, prudente outre mesure.

LOYS.

Pour ribaude je la te fame ;  
 Car comme infame  
 Vesquist tout son temps en luxure.

LE FILZ DU SOULDAN.

Tu ne sçaroye dire contre  
 Qu'on ne monstre



Que Jupiter soit dieu vray ;  
Car la dame Equo le monstre.

LOYS.

Contre  
Tantost je te respondray,  
Par beaulx dis je monstreyeray,  
Prouveray  
Et diray  
Qu'il fut corrupteur de fames.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon ! tant que vivray  
N'y croyray.

LOYS.

Croy de vray  
Que ses faiz furent infames.

LE FILZ DU SOULDAN.

Roy Loys, pourquoy infames ?  
Ne difames  
Nos dieux, qui si puissans sont.

LOYS.

Ilz sont dampnez, corps et ames,  
Es greffz flames  
Du puis d'enfer le parfont.

LE FILZ DU SOULDAN.

Ha ! que dis-tu, roy ? Ilz font  
Et defont  
Tout : il leur fait bon complaire.

LOYS.

Tous ceulx qui les serviront  
Mis seront  
En enfer pour tout salaire.

LE FILZ DU SOULDAN.

Loys, trop me faiz contraire,  
Que retraire  
Ne te puis à nostre loy.

LOYS.

Mieux veil mon sauvement faire  
Que deffaïre  
L'ame qui est dedens moy.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon ! mon dieu croy  
Et congnoy  
Nos dieux : si serons amis.

LOYS.

Tous tes dieux tresci renoy :  
En ennoy  
Trop grant en seroye soumis.

LE FILZ DU SOULDAN.

O Loys, noble hon,  
Au mains croy Mahon ;  
Je te don ta prise.

LOYS.

Je sçay de son non  
Et de son renon,

2 F

Fol. 142  
recto.

Tant que mains le prise.

Il trouva la guise  
Par faulce faintise  
Pour vous desvoyer.

LE FILZ DU SOULDAN.

Point ne le desprise :  
Ce seroit reprise  
Pour ton corps noyer.

LOYS.

Le faulx Mahomet,  
Que vostre loy met  
Dieu especial,  
A terre tummet,  
Je le te promet,  
Espris du hault mal ;  
Et le desleal  
Ung coulou dusoit,  
Lequel ne mengeoit  
Point qu'en son oreille,  
Alors qu'il cheoit :  
Lors croire faisoit  
Au peuple merveille.

LE FILZ DU SOULDAN.

Trop m'esmerveille,  
Roy, comment tu dis  
De nos dieux telz dis :  
Le cuer m'en adueille.

LOYS.

Jhesu-Crist te veille  
Faire doulx traité,  
Et ton cuer recueille  
D'incrudulité !

LE FILZ DU SOULDAN.

Ha ! c'est trop lité  
De ceste matiere,  
D'un aultre dité  
Fault que je t'enquiere.  
Avisé magniere  
De à moy faire pais,  
Ou de moy arriere  
Tu n'iras jamès.

Se ne te submès  
A trefvez donner,  
Paines te promès  
Grandes ordonner.  
Sans plus sermonner,  
Faisons fin de guerre,  
Si que retourner  
Puisse en ta terre.

LOYS.

Souldan, bien me plect  
Que nous façons trefve,  
Mais que point ne greffe  
La gent qui mienne est.

LE SOULDAN.

Aucy suis-je prest  
De les confermer  
Par foy, et fermer  
Icy sans arrest.

LE CALIFE.

Forment me desplest  
C'on veult trefve faire  
A Loys, qui est  
Tant nostre adversaire.

Fol. 142  
verso.

LOYS.

Dictez sans retraire  
Icy plainement  
Des trefvez l'affaire,  
Et j'orray comment.

LE FILZ DU SOULDAN.

Loys, je veil premierement  
Que vous me rendez Damiecte  
La cité, et que nettement  
De vostre main on la demecte,  
Et que vostre corps se submecte  
A tous les interez me rendre  
Qu'ay faiz puis que l'alastes prendre ;  
Je veulx que ce point on n'omecte.

Et affin que bien entendez  
Les mos, oultre cela je veil,  
Je veil que mes gens me rendez  
Qu'avez pris (itel est mon veil)  
Depuis le temps qu'en appareil  
D'armes entrastes en Egipte.

LOYS.

A tout bien faire m'apareil,  
Mès que la lettre soit escripte.

[LE FILZ DU SOULDAN.]

Au surplus, vous me livrerés  
Tous mes gens que puis certain an  
On a pris, comme vous sçavés,  
Ou regne de Jherusalem  
Puis le temps que le soudan  
Et Fedric, empereur roumain,  
Regnoient sans courroux ne hain :  
Vous le fault promectre en ma main.

LOYS.

Se Damiecte vous delivre,

Je proteste que vous mectrés  
Moy et mes gens tous à delivre,  
Qu'avez pris puis que fuis entrés  
En Egipte, et aucy rendrés  
Chrestiens de toutes provinces  
Qui en vos prisons sont entrés  
Puis les trefvez des susdis princes.

Aussy les terres que je tiens  
En Jherusalem et entour,  
Moy et les aultres chrestiens  
Seront en pais sans nul faulx tour ;  
Et si aray en mon retour  
De Damiecte, se la rens,  
Soit en apert ou en destour,  
Trestous les biens que j'ay dedens.

Quant à tous mes gens qui seront  
Maladez, à ceulx-là regarde :  
En Damiecte demourront  
Avec nos biens soubz vostre garde,  
Jusquez à tant que temps aront  
Opportun que vuider on puit,  
Et de ce de vous recevront  
Très-bon et leal sauf-conduit.

LE FILZ DU SOULDAN.

Loys, à mon advis, je cuit  
Que nous serons tantost d'accord.  
N'y a plus qu'un point que vous nuit ;  
Se le faictes, à ce m'accord.  
Vous me paires, soit droit, soit tort,  
Pour mes despens, qu'à cop je somme,  
viii.<sup>m</sup> besans d'or.

LOYS.

C'est fort  
D'avoir de finance tel somme.

2 F 2

Fol. 143  
recto.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par ma loy ! vous estes bien homme :  
Pour ce ne soyez refusant.

LOYS.

Je ne sçay, Dieu le sache, comme  
Ce sera ; la somme est pesant.

LE FILZ DU SOULDAN.

Cà ! sans aller plus devisant,  
Vous estes d'accort, bien le vois.

LOYS.

Je suis de vostre accort usant.

LE FILZ DU SOULDAN.

Or touchez là, prince courtois.

LOYS.

A mes barons parler je vois  
Leur dire l'accort, tel qu'il est.  
Vous me bauldrez, s'il vous plest,  
Le duc de Bretaingne.

LE FILZ DU SOULDAN.

Vous l'arés.

Fol. 143  
verso.

— Farchadin, avec luy irés,  
Et par luy livré luy sera  
Le prisonnier qu'il vourra ;  
Ilz veult à ses barons parler.

FARCHADIN.

Sire, j'y veil tantost aller,

Puisque c'est le vostre vouloir.  
— Quel homme voulez-vous avoir,  
Roy Loys, si que je l'ataingne ?

LOYS.

Appelez le duc de Bretaingne.

FARCHADIN.

Duc de Bretaingne, venez ça.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Vemelà, sire, vemelà.

FARCHADIN.

Allez avec le roy Loys.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Ha ! monseigneur, je m'esjoys  
Que je puis voir vostre Noblesse.

LOYS.

Enfans, ayés au cuer leessee,  
Car moy et les barons de France  
Allons traitier la delivrance  
De nous tous.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE SAINT-POL.

Dieu vous en doint grace,  
Monseigneur, et le fait parface,  
Si que joyeux en soyons tous !

LOYS.

Beaus seigneurs, je viens devers vous  
Pour vous reciter le traité  
Que le souldan et moy traité  
Avons : veillez-le, tous, entendre.  
Il me fault Damiecte rendre

Et luy bailler pour ses despens  
vij.<sup>m</sup> besans d'or contens,  
Qui est grant somme de deniers,  
Et delivrer ses prisonniers ;  
Et tous ces cas icy livrés,  
Nous serons trestous delivrés  
De prison : cela entendés.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Sire, est-il bon que vous rendés  
Damiecte ? Je cuideroye  
Que bon fust trouver aultre voye,  
Car ce seroit j. trop grant bout.

LE DUC DE BRETAGNE.

Quant bien advise partout,  
S'on ne fait gens d'armez venir,  
On ne la pourra pas tenir  
Longuement: si la vouldroit mieulx,  
Quant de l'avoir sont envieulx,  
Lesser perdre, s'à chascun plect,  
Que perdre le peuple qui est  
Dedens ; car je ne voy pas jour  
De là et tout alentour.  
Sarrasins sont et ça et là.

LE CONTE DE SAINT-POL.

Vous dictiez très-bien de cela.

LE CONTE DE LA MARCHE.

Ce fait mon.

LOYS.

Or donc, sans faire lonc sermon,

En baillant vij.<sup>m</sup> besans  
Nous avons trefves par x. ans,  
Et tous les biens saus nous seront  
Qui dedens Damiecte sont :  
Velà l'acord que nous faisons.

LE CONTE DE POTIERS.

Sire, l'accord est bel et bon.

LE CONTE D'ANJO.

Pas je ne le contrediray.

LOYS.

Venés o moy, frere : j'iray  
Fermer la chose bel et bien.  
— Souldan, devers vous je revien,  
J'accord et prometz de tenir  
Le traitié et entretenir  
Qu'entre nous deux a esté fait.

LE FILZ DU SOULDAN.

Par moy ne sera pas deffait ;  
Moy et les miens le maintenrons.  
Je voys disner, et puis yrons,  
Vous et moy, ensemble pour voir  
De Damiecte recevoir.  
Faictes venir vostre finance.

LOYS.

Sire, par la vostre ordonnance  
Je envoyray droit à Damiecte.  
Que j'aye sauf-conduit, si vous haicte,  
Pour les messagers, comme il fault.

LE FILZ DU SOULDAN.

Envoyez-moy vostre herault,  
Il l'ara en beaulx mos eslis.

LOYS.

Va-t'en au souldan, Fleur-de-lis,  
Et si reviens tantost icy.  
— Beau frere d'Anjo, et aussy  
Vous, seigneur de Nel, quant arés  
Le sauf-conduit, vous en irés  
A Damiecte pour pourvoir  
Grande finance et grant avoir,  
Qu'en ce lieu-cy m'aporterés ;  
Et ces lettres-cy porterés  
A Marguerite, mon espeuse,  
Qui pour moy est bien doloureuse :  
Ung peu la fault reconforter.

LE CONTE D'ANJO.

Son deul ayderons à porter,  
Sire, et n'y eust-il que moy.

LE FILZ DU SOULDAN.

Herault, porte cecy au roy  
Loys.

FLEUR-DE-LIS.

Sire, très-volentiers.  
— Noble roy, vecy des papiers  
Que le souldan si vous envoie.

LOYS.

Baille ça, affin que on les voye,  
Affin que mieux on s'i asseur.  
Le sauf-conduit est bon et seur.  
— Beau frere d'Anjo, allez-ent  
A Marguerite vistement,  
Et tant faictez à Damiecte

Que nostre finance soit faicte :  
Si serons delivrez de cy.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Certes, mon cher seigneur, aucy  
Férons, n'en ayez nulle doute.  
De cy nous nous mettons en route,  
Affin d'aller le fait produire.

LOYS.

Allez, Dieu vous veille conduire  
Et raconduire à sauveté !

LE CALIFE.

Par Mahon ! je suis despité  
Que le souldan a traité fait  
A Loys ; trop il m'en desplait,  
Car nous en arons grant ennoy.  
Il a assez fait, par ma loy !  
Pour le desmembrer piece à piece.  
Je pry Mahon que luy meschece,  
Quant oncques le traité penssa.  
— Farchadin sire, entendez ça.  
J'ay près le cuer de duel party.  
Comment vous estes consenty  
Que le souldan mist à finance  
Le roy Loys ?

FARCHADIN.

Pas n'ay puissance  
Par dessus luy, chacun le voit.  
Creez que s'à moy en estoit,  
Pas ne le mettroye à rençon.

LE CALIFE.

Il fault trouver quelque façon

Fol. 144  
verso.Fol. 145  
recto.

De rompre le traité, s'on peut.  
Je conseille, se chascun veult,  
Que sans attendre moiz ne an,  
Nous turons avant le souldan  
Qu'aincy le roy Loys s'en voise.

NORGANT.

Si s'en va aincy, ce me poise ;  
Mais par Mahon, qui me crea,  
En piecez on despiecera  
Celi qui le traité a fait.

MARINARE.

Il fault c'on le tue de fait ;  
Et puis quant tué nous l'arons,  
Se bon nous semble, nous tenrons  
Le traité.

FARCHADIN.

Faictes pour le mieux ;  
Mais je vous jure par nos dieux  
Que du traité il me desplest.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE CHA-  
MELLE.

Allons à luy, je suis tout prest  
De le tuer, s'il est besoing.  
J'ay jà mon espée nue au poing,  
Je suis tout prest de l'assallir.  
— Souldan, on vous fera sallir :  
Fait avez traité de malle heure  
A Loys.

LE FILZ DU SOULDAN.

Mahon me sequeure !  
Ces gens-cy sont yrés à moy.

LE ij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES DE CHAMELLE.

Vous serez occis, par ma loy !  
Vous ne nous povez eschaper.

LE iij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES DE DAMIECTE,

C'est trop sermonner sans fraper :  
Fendons-luy le corps tout parmy.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE CHA-  
MELLE.

Velelà mort et esterny,  
Je l'ay navré tout à oultrance.

LE CALIFE.

Fol. 145  
verso.

Or tenrons-nous le roy de France  
Maintenant à nostre plaisir :  
Allonz le fermement saisir,  
Et en prenons le tenement.

FARCHADIN.

Nous ne povons pas bonnement  
De nous rompre le compromis  
Que ly et le souldan promis  
Ont ensemble.

MARINARE.

Bien nous orrons  
Qu'il dira, et puis nous ferons  
Ce que bon nous semblera faire.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Par Mahon, mon dieu debonnaire !  
Vecy très-vilaine adventure.

Je vengeray la forfaiture  
 Une foiz, se je ne muir brefment.  
 — Estez-vous mort si meschamment,  
 Noble souldan ? Ce poise moy,  
 J'en suis desplaisans, par ma loy !  
 Et par tous nos grans dieux je jure  
 Que je vengeray vostre injure  
 Avant qu'il soit j. an de cy.  
 Mal me fait de vous voir icy  
 Mort aincy que une beste mue.

LE CONTE D'ANJO.

La royne voy : sans attendue  
 Saluer il la nous convient.  
 — Dame, le Dieu qui tout soustient  
 Vous veille garder de misere !

MARGUERITE.

Conte d'Anjo, mon très-cher frere,  
 Et vous, mon cher amy de Nesle,  
 Vostre venue m'est moult belle,  
 Mès que de Loys m'aportez  
 Nouvelles et me confortez.  
 Quant vous voy, ma douleur est nulle.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Il vous envoie ceste cedulle :  
 Dame, voyez sa signature.

MARGUERITE.

Helas ! que j'en oye la lecture :  
 Je suis de l'ouir envieuse.

[Le seigneur de Nesle lit la cedula.]

“ A ma compagne et vraye espeuse,  
 Marguerite, et chere amye,  
 Salut. Ne soyez soucieuse  
 De moy, dame, je vous emprise ;

Car pour certain je vous affye  
 Qu'à vous seus sy mon cuer lier,  
 Que pour prise ne maladie  
 Ne vous peut mon cuer oublier.  
 Ne prenez en vous desconfort,  
 Madame, je vous en supplie,  
 Mais vous armez de reconfort  
 Qui tous cueurs à pyé ralie ;  
 Car que[lque] paine qui me lie,  
 Par escript vous faiz publier :  
 Pour prison } &c.  
 Ne vous peut }

“ Brefment je vous iray revoir,  
 N'en doubtez pas, ma chere amye ;  
 Par escript le vous fais sçavoir,  
 Affin que plus ne vous ennuye.  
 Faictes joye, ne vous courceez mye,  
 Car je dis de cuer très-entier :  
 Pour prison } &c.  
 Ne vous peut }

“ Princesse, à chere très-lie  
 Je dis pour vous solacier :  
 Pour prison } &c.  
 Ne vous peut }  
 “ Le tout vostre espoux sans nul sy,  
 Loys, roy françois de Poissy.”

MARGUERITE.

Seigneurs, il m'apert par cecy  
 Que mon amy est à finance,  
 Et qu'il a faicte ordonnance  
 Si qu'il soit de prison getté.

LE CONTE D'ANJO.

Il est vray, dame, en verité.



Il a pour toute son armée  
Au souldan trefve confermée  
En baillant de besans viij. mille.

MARGUERITE.

Ha ! qu'il n'y ait chasteau ne ville  
C'on me vende, soit tort, soit droit,  
Avant que mon amy ne soit  
Delivre.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Dame, nous verrons  
Le grant tresor, et puis ferons  
Le fait comme il nous est commis.

MARGUERITE.

Je vous en prie, mes amis,  
Prenez partout or et argent.

LOYS.

Vecy venir cruelles gens,  
Les espées toutes senglentes :  
Je cuide bien que leur ententes  
Sont mauvaises : Dieu les advise !

Fol. 146  
verso.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMIECTE.

Roy Loys, à nostre devise  
Vous fault obéir desormais,  
Ou vous ne partirez jamais  
De cy : on vous fera deffaite.

LOYS.

Seigneurs, vous povez de moy faire  
Et parfaire  
Vos plaisirs et vos vouldoirs tous :

Point je ne yray au contraire ;  
Plus loin retraire  
Ne m'en verrés, ce sachiez-vous.  
Se par vos furieux triboux  
Quelque courroux  
Ne faictes, à vous m'en rapport.  
J'ay au souldan ung traité doulx  
Pour entre nous  
Fait, je monstrey le rapport.

LE CALIFE.

Querez le souldan ; il est mort,  
De li nous n'avons plus que faire.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DE  
CHAMELLE.

Roy Loys, creez que sa mort  
Vous tournera à grant contraire.

RIFFAUT.

Il le fault tuer sans retraire.

MALORTIE.

A ly ! le calife le veult.

LOYS.

Adieu : mon pere debonnaire  
M'attent : Cely garder me peult.

FARCHADIN.

Roy Loys, dictes à j. mot :  
Se vous voulez les trefvez faitez  
Tenir, confermez-les tantot,  
Ou qu'ilz soyent ycy deffaitez.

2 G

LOYS.

Ilz sont fermes et parfaites,  
Je n'ay de les casser vouloir.

LE CALIFE.

Cassez-les, et puis si en refaites  
Traitié qui vous puist mieux valoir.

LOYS.

Aultre traité ne veul avoir  
Que cely qu'ay fait devant vous.

FARCHADIN.

Vous le confermez.

LOYS.

Oy voir.

FARCHADIN.

Puisque aincy va, si faisons-nous.

LOYS.

C'on escrise les poins trestous  
Et tout ce que je doy baller ;  
Si seray de vos mains rescous,  
Car j'ay desir de m'en raller.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DAMIECTE.

Loys, faictes-moy chevalier,  
Car de l'estre bien digne suis ;  
Et je feray tant, se je puis,  
Que delivrer je vous feray.  
Je sçay que ce que je diray  
Seray fait, je n'en doute rien.

LOYS.

Se tu veulx estre chrestien,  
Par moy seras chevalier fait ;  
Et s'en mon royaume te plait  
Venir servir le Filz Marie,  
Je te donray grant seigneurie  
Pour vivre.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DAMIECTE.

Ostez-moy ce point.

LOYS.

Aultrement ne te feray point  
Chevalier : entens-tu cela ?

LE PREMIER HOMME D'ARMES DAMIECTE.

Ung aultre roy le me fera,  
Qui sera plus noble de toy.

LE CALIFE.

Roy Loys, je veil, par ma loy,  
Que vous diez cy en ce lieu  
Que vous regniez vostre dieu,  
Se de rien allez au contraire  
Du traité qu'avons voulu faire.  
Ditez-le cy, c'on le registre.

LOYS.

[Ostez cela de ce] chapitre :  
Je feroye trop grant erreur.  
J'ay de vous escouter orreur,  
Quant vous me ditez tel blason ;  
Vostre parler est sans raison,  
Je le vous di tout aultrement.

FARCHADIN.

Nous nous esmerveillons comment  
Encontre nous tu ne te tès,  
Veu que nostre prisonnier es.  
Il est à nous de secourir  
Ta vie, ou te faire mourir,  
Et feusses dix foiz plus hault sire.

LOYS.

Mon corps povez-vous bien occire ;  
Mais l'ame ne peut estre oultrée.  
Cely qui l'a faite et créée,  
Après ceste vie mortelle  
En la joye celestielle  
La mettra, se je le serfz bien ;  
Et se c'estoit le plaisir sien,  
Je m'offrireroie plainement  
A endurer paine et tourment.  
Je le feroye de cuer leal.

LE CALIFE.

Cà ! revenons au principal.  
Il fault que par vous delivrée  
Nous soit Damiecte et livrée,  
Et que reparez nos damages.

LOYS.

Lessez revenir mes messages,  
Et je feray toute raison.

LE CONTE D'ANJO.

Dame, il est temps et saison  
Que nous retournons vers le roy.  
Vecy la finance de quoy  
Sa finance nous payerons.

MARGUERITE.

Allés à Dieu, mes amis bons ;  
Je pry à Dieu qu'il vous conduye.  
Recommandez-moy, je vous prie,  
A Loys, mon leal espoux.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Certez, dame, si ferons-nous.  
Qu'il vous doint tousjours sauf aller !

LOYS.

Seigneurs, entendés-moy parler.  
Je sçay de vray et seurement  
Que ma rençon venra brefment :  
Si vous pri que vous disposez  
Aulcuns de vous et advisez,  
Qui iront la saisine prendre  
De Damiecte sans attendre ;  
Car le garde la livrera.

LE CALIFE.

Le souldan de Halape ira,  
Ou quelque aultre seigneur de non.

FARCHADIN.

Il me semble que sera bon  
Que g'y voise pour le meilleur,  
Car le souldan nous tient rigueur  
Pour l'occision du souldan ;  
Il a juré que dedens l'an  
Il en venra en une fin.

LE CALIFE.

Vous irés doncques, Farchadin,

2 G 2

Fol. 147  
verso.

Ou moy, et encor est-ce mieux  
Que g'y voise, par tous nos dieux !  
Je prendray la charge moy-mesme.

## LE CONTE D'ANJO.

Nous sommes venus à nostre esme :

Fol. 148  
recto.

Alons-nous tost sans arrester  
A nos maistrez représenter  
Bien et deument, comme devons.  
— Dieu gart ! seigneurs, nous revenons  
De rechef nous rendre en prison,  
Aincy comme il est de raison :  
Nous sommes en vostre teneur.

## LE CALIFE.

Vous faites comme gens d'onneur  
De bien faire vostre debvoir ;  
Venez le roy Loys veoir :  
Il n'atent que vostre venue.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Celuy qui fait courre la nue  
Vous doint joye, mon cher seigneur !  
Ma dame n'eut oncques greigneur  
Joye, en verité, qu'elle a eue  
Quant a vostre lettre receue ;  
Et de la finance grant somme  
Apportons, combien pas ne nomme ;  
Mais la dame très-gracieuse,  
Vostre amie et vostre espeuse,  
Cent mille salus vous envoie.

## LOYS.

Je pry à Dieu qu'il la resjoye  
Et la gart de tout desplaisir.

— Seigneurs, se c'est vostre plaisir,  
A Damiecte vous yrés  
Et ces deux seigneurs-cy menrés,  
A ce faire je les assigne ;  
Ilz vous en baudront la saisine  
Et la seigneurie totale.

## LE CALIFE.

C'est bien dit, il fault c'on y alle,  
Moy-mesmes en prendré les sentiers ;  
Pour y aller très-volentiers  
G'yray, se Mahomet me gare.  
— Venez ça, Norgant et Marinare,  
Et vous, vassaut que là je voy ;  
Venez-vous-ent avecques moy  
A Damiecte le repaire.

## LOYS.

Seigneur de Nesle, et vous, beau frere  
D'Anjo, allez avecques eux ;  
Si leur delivrez, je le veux,  
Damiecte, la cité bonne.  
A ce faire je vous ordonne ;  
Et puis, quant arez cela fait,  
Menez au chasteau de Jafait  
La royne, et dictes pour voir  
Que bien brefment l'iray voir,  
Si plaist au Roy du hault empire.

## LE CONTE D'ANJO.

Aucy ferons-nous, très-cher sire ;  
A vostre congé en allons.

## LOYS.

Ceste finance vous voullons

Fol. 148  
verso.

Pour sçavoir qu'elle peut monter.  
Il la nous fault j. peu conter  
Par magniere de passe-temps.  
Sarrasins debveront bien gens  
Estre de moy, quant ilz aront  
Damiecte et qu'ilz recevront  
Tel somme d'argent que vecy.

LE CONTE D'ANJO.

Vecy Damiecte, entrons-y  
Ensemble : c'est j. bel demaine.  
Je vois querir le capitaine,  
Si vous seront convenz tenus.  
— Dame, nous sommes revenus :  
Aller vous fault, le cas est tel,  
Dedens Japhet, le beau chastel ;  
Pensser vous fault du chemin prendre,  
Car il nous fault la ville rendre  
Aux sarrasins par traité fait.  
— Et vous, capitaine, au roy plaist  
Que nous baillez sans attendue  
Les clefz toutes, si que rendue  
La ville soit aux sarrasins.

HUE, LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Je m'acord à toutez vos fais,  
Soit bien, soit mal, vaille que vaille.  
Velà les clefz, je les vous baille,  
Envers vous deux je m'en descharge  
Et desur vous je mès la charge.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Nous feronz ce que le roy veult,  
N'en ayez ne soucy ne paine.

MARGUERITE.

Je vous suplie c'on me maine

En ce chastel la droite voye ;  
Car, se ces sarrasins veoye,  
Ilz me feroient grant frayeur.  
Je vous prie, vallant seigneur  
De Chastillon, que me menés  
Hors de cy ; plus ne m'y tenés :  
Point ne veil ces sarrasins voir.

HUE DE CHASTILLON.

Or penssons doncques de mouvoir  
Legerement, puisqu'il vous plest.  
En chemin, chascun qui est prest,  
Que ce lieu-cy soit estrangé !  
Beaulx seigneurs, à vostre congé,  
Quant vostre traité fait arez,  
En Japhet vous nous trouverez.  
La royne mener y vois.

LE CONTE D'ANJO.

Adieu, dame, devant j. mois  
Vous verray, se Dieu ne nous fault.  
— Calife, montez si en hault  
Et toutez vos gens, si vous plest.

Fol. 149  
recto.

LE CALIFE.

Je le veil: vemelà tout prest,  
Avecques moy maint combatant.

LE CONTE D'ANJO.

Je, Charles d'Anjo, presentant  
La personne du roy de France,  
Vous baille plaine delivrance  
De Damiecte la cité,  
Selon l'ordonnance et traité  
Qu'a esté fait, Dieu doint que vaille !

Et en vos mains les clefz je balle  
Dorenavant, riens n'y pretens.

LE CALIFE.

De cecy nous sommes contens,  
La saisine en retenons.  
— Rallons-nous-ent dont nous venons  
Pour au residu proceder.  
Norgant et Marinar, pour garder  
Damiecte chefz vous serés ;  
Gens assés largement arés,  
Faictes-en garde bonne et seure.

NORGANT.

Si ferons-nous, je vous assure,  
Sire, ne vous en doubtés pas.

LE CALIFE.

Rallons-nous-ent isnel-le-pas.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Allons, sire, très-bien nous plet.

HUE, LE SEIGNEUR DE CHASTILLON.

Nous serons tantost en Japhet,  
J'en aperçoy jà les dongeons.  
Il fault que dedens nous logeons  
Jusqu'à la venue du roy,  
Qui nous fera aulcun esroy.  
Nous nous tirerons, se mieux nous hecte,  
Ou en Acre ou en Asayete:  
Le roy bien trouver nous sara.

MARGUERITE.

Dieu, si luy plect, le ramerra ;  
De le voir bien joyeux serons.

LE CONTE D'ANJO, en l'ostel des  
sarrasins.

Calife, nous vous requerons  
Le roy et trestous ses sergens.

LE CALIFE.

C'est raison, vous arés vos gens,  
Refuser je ne le vous puis.  
— Cà, de par Mahon ! roy Loys,  
Qu'à avoir argent plus ne reste.

Fol. 149  
verso.

LOYS.

Tenez, velà finance preste ;  
Voyez le conte, s'il vous plect.

FARCHADIN.

Promectez-vous que tout y est ?  
Se aincy estoit, vous estes franc.

LOYS.

Il ne s'en fault j. tout seul blanc,  
Je [vous] l'aferme en verité.

LE CALIFE.

En vostre franche liberté  
Vous delivre, plus ne vous tien ;  
Si faiz-je le roy cyprien,  
Les ducs de Bourgoingne et Bretaingne.  
S'ilz ne sont cy, c'on les attingne.  
Avoir devés, c'est chose clere,  
Charles et Alfons, vostre frere,  
Des princes ne demourra nulz,  
Et bref tous les contes et dus  
Qui vos sugez se monstrentont ;

Les aultres delivrés seront  
Cy-après.

LOYS.

Je lerray des gens  
Icy, qui seront diligens,  
Qui recevront, se le traitiés,  
Les malades et les haittiés ;  
Car je n'ay pas pour le present  
Navie qui soit suffisant  
Pour mener si grant multitude.

FARCHADIN.

Lessez gens qui tout à estude  
En feront ce que ordonnerés.

LOYS.

Conte de Blois, vous demourrés  
En ce lieu pour faire debvoir  
De nos personnes recevoir ;  
Et, au plaisir de nostre Sire,  
Je vous feray venir navire  
Tout le plus tost que je pourray.

LE CONTE DE BLOIS.

Sire, volentiers demourray  
Partout où vostre corps voudra.

LOYS.

Mon connestable demourra  
Avecques vous, je luy ordonne.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Monseigneur, à vostre personne  
Je veil obéir sans mesprendre.

LOYS.

Or, mes freres, penssons de prendre  
Chemin, puisque plus prisonniers  
Ne sommez. Bons sont les deniers  
Qui pevent racheter leur maistre.

LE DUC DE BOURGOINGNE.

Sire, n'artons plus en cest estre,  
Puisque nous avons delivrance.

LOYS.

Je le veil, que chascun s'avance :  
D'en aller c'est trop prolongé.  
Beaulx seigneurs, en nostre congé  
En allons.

LE CALIFE.

A Mahon soyez !

Roy Loys, ne vous desvoyez ;  
Plus contre nous gardez la trefve.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Mon cuer est si enflé qu'il creve,  
Quant à part soy \* il se remort  
Du grant souldan qui a esté mort  
Si meschamment. Par tous mes dieux !  
Je vengeray ses envieux  
Une fois, se bref je ne muir.  
— Seigneurs, penssez de me suivre :  
Je veil retourner en ma terre,  
Armer mes gens pour faire guerre.

LE PREMIER CHEVALIER DE HALAPE.

Sire, nous vous suivrons bon erre,

Fol. 150  
recto.

\* "Apcoy," MS.

Puisque le voulez, n'en doutez :  
 Nous vey trestous aprestez,  
 Nul de nous tous ne vous lerra.

Le ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Monseigneur, quant il vous plaira,  
 De bon cuer irons avec vous.

Le iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE HALAPE.

Nous vey aprestez trestous,  
 Sire, pour faire vostre veil.

LE SOULDAN DE HALAPE.

Sà ! allons-nous-ent, je le veil,  
 Marchons avant de bonne tire.  
 Je ne daigneroye mot dire,  
 Au departir : on m'a courcé.

LOYS.

Tant avons pays trecassé,  
 Que nous sommes par bonne attainte  
 Arrivez en la terre sainte.  
 Je voy de Jafet le chastel,  
 Boutons-nous dedens : il n'est tel ;  
 Si verray ma compagne douce.  
 — Fleur-de-liz, va de bonne pouce  
 Là-dedens, si dis à m'ame  
 Marguerite, qui mout larmye  
 Pour moy, que bien bref me verra.

FLEUR-DE-LIS.

Sire, le mien corps en fera  
 Aincy que m'avez ordonné.

LOYS.

Ce chastel-là est bien tourné,

Il y a place bien plaisant :  
 Le lieu nous sera bien duisant  
 Pour nostre estat, comme je voy.

FLEUR-DE-LIS.

La royne d'icy aperçoy,  
 A sa personne parler vois.  
 — Noble royne, oyez ma vois.  
 Je vous viens nuncier grant leesce.  
 Vey le roy et sa noblesse  
 Delivrez, qui vous viengnent voir.

MARGUERITE.

Ha ! mon amy, me dis-tu voir ?

FLEUR-DE-LIS.

Sa venue je vous publi.

MARGUERITTE.

Ha ! je vois au-devant de ly,  
 Je ne m'en pourroye tenir.  
 — Veletà, je le voy venir  
 Encontre moy tout apité.  
*Leva ejus sub capite*  
*Meo, et illius dextra*  
*Palpabitur, &c.*  
 Que desur mon chef je voye estre  
 De mon espoux la main senestre,  
 Et sa main dextre si m'acolle  
 Doucement et me reconsolle :  
 C'est le Cantique Salomon,  
 Bien y puis fonder mon sermon  
 Et adrecer le mien propos :  
*Surgam, circuibo [civitatem ; per] vicos*  
*Et plateam queram quem diligit anima*  
*mea.*



Je me leveray sans espace  
Et circuiray mainte place,  
Et querray mon amy et sire,  
Que tant mon ame à voir desire.  
G'y vois, plus n'arestera cy.  
*Congratulamini michi,*  
*Omnes qui diligitis me.*

Tous ceux qui aront cuer fermé  
A moy par amour parfaiete,  
Esjouissés-vous, si vous haïete ;  
Car j'ay trouvé ycy-endroit  
Cil qui mon ame tant amoyt.  
Je le voy venir contre moy.  
— Mon amy, puisque je vous voy,  
J'ay recouvré toute leesse ;  
Je mercy Dieu, qui tel renvoy  
M'envoye qui me releesse.

LOYS.

M'amy et dame de noblesse,  
Vous soyez la très-bien trouvée !  
Quant vous puis voir, rien ne me blesse,  
J'ay toute joye recouvrée.  
M'amie, Cely qui mit hors  
Joseph des prisons Pharaon  
M'a delivré, je suis recors ;  
A luy en estoit, ce scet-on.  
Allons-nous-ent et si rendon  
Grace à la puissance divine.

MARGUERITE.

Mon amy, à vostre bandon  
Faire me submet et encline.

LE CALIFE.

Seigneurs, je sçay qu'en bref termine

Le roy Loys envoyra querre  
Ses gens qui sont en nostre terre  
Prisonniers, dont me desplaira ;  
Et pour tant dont, qui m'en croyra,  
Incontinent nous essayerons  
Se à nostre loy nous les pourrons  
Tourner.

FARCHADIN.

Sire, vous dictes bien :  
C'est le meilleur, comme je tien.  
Ilz les fault tuer, c'est le mieux,  
S'ilz ne veulent croire nos dieux ;  
Car on en a trop enduré.

LE CALIFE.

Par Mahon, mon dieu ! quant juré  
En ay, j'exploiteray le fait.  
— Chevaliers, allez de bon hait  
En nos prisons, ne faillez mie,  
Si m'amenez une partie  
De prisonniers qui dedens sont ;  
Car se sacrifice ilz ne font  
A nos dieux, ilz seront tenus.

RIFFAUT.

Sire calife, par Venus,  
La deesse de renommée,  
Mais que la prison deferinée  
Soit devant vous, vous les arés :  
Lors à eux parler vous pourrés  
Ainssy que vous semblera beau.

MALORTIE.

Tantost en verrés j. troupeau  
Devant vous, je le vous assure.

2 H

Fol. 151  
recto.

Fol. 151  
verso.

LE CALIFE.

Marinar, je veil sans demeure  
 Que vous me drecez j. autel  
 Tout au millieu de cest hostel  
 Pour drece Mahon et Venus  
 Et tous nos dieux, grans et menus ;  
 Car je les feray aourer  
 Aux chrestiens, ou detirer  
 Les feray ycy devant moy.

MARINAR.

Tantost sera fait, par ma loy !  
 De m'y employer tout prest suis.

CARCAHU.

Qui a la clef si ouvre l'uis,  
 Si attaindrons ces chrestiens.

MARINAR.

Faictes-moy place, je la tiens ;  
 Je feray tantost ouverture.  
 — Saille hors : la malle adventure,  
 Avant qu'il soit nuit, vous tenra.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Nous ferons ce qu'à Dieu plaira,  
 Nous sommes de tous bons accords.

MALORTIE.

Holà ! qu'il n'en saille plus hors,  
 Excepté celuy que je tiens.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Cà ! cà ! mareschal cyprien,  
 À la danse vous fault venir.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Cà ! cà ! on vous fera tenir  
 De rire, je n'en doubte pas.  
 Hay ! devant ! hay ! marchez bon pas,  
 On vous tenra bien de baster.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Frape sus, si les faiz haster :  
 On les attend ailleurs que cy.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Mon Createur, je vous mercy,  
 Et glorifie vostre non,  
 Quant voulez que nous soustenon  
 Paine pour vostre loy très-saincte.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN. Fol. 152  
recto.

On vous fera aultre sans faincte,  
 Encor ennuit marchés avant.

CARCAHU.

Frape sus. Que va-il bavant ?  
 S'il ne veult aller, si le boute.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Mes freres, je faiz bien grant doubte  
 Qu'à ceux que de cy on emmaine  
 On ne face tourment et paine :  
 Ce seroit j. fait trop cruel.  
 Je pry à Dieu, le roy du ciel,  
 Que leur doint bonne pacience.

MARINAR.

Messeigneurs, veez en presence  
Le present que nous vous faisons.

LE CALIFE.

Cà ! gallans, oyez mes raisons.  
Je, qui suis chef de nostre loy,  
La loy des dieux monstrar vous doy,  
Affin que puissiez eviter  
Les grez tourmens et respiter,  
C'on fait à ceux qui se rebellent  
A nos dieux, qui ne les vellent  
Servir aincy qu'il appartient.  
Vous serez, s'à vous il ne tient,  
Nos amis, n'y ara cely :  
Si n'ayez point le cuer faly ;  
Pensez du corps sauver la vie  
Et n'ayez de mourir envie.  
Se le roy estoit en nos mains,  
Encor il seroit des jours mains  
Qu'il eschapast, je vous promès.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Calife, croyez que jamès  
A vos di's nous n'acorderions.  
Mieux mourir icy amerions  
Que de faire chose sy folle  
Comme d'aourer une ydolle.  
J'ay veu le [livre] où il y a  
*Dii gencium demonia.*  
Cela dit, ce ne sont point fables,  
Que les dieux des hommes sont deables ;  
Car il est j. dieu seulement,  
Lequel crea le firmament  
Par sa sainte parole et digne.

LE CALIFE.

Tais-toy de cela et t'encline  
A servir nos redouttez dieux,  
Que tu vois là devant tes yeux.  
Se ne le faiz, je le t'afie,  
Je te feray oster la vie  
Et à tes compagnons aucy.

Fol. 152  
verso.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Mais que Dieu eust de nous mercy,  
Qui est en sa gloire là-hault,  
De tes menaces peu nous chault  
Ne de tous tes dieux decevables.  
Jà t'avons dit que ce sont deables.  
Pour mourir cy en ceste place  
Ne leur tournerons nostre face ;  
Pour neant vous en tiens parole.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

A ton Mahon n'à ton ydolle  
Pour mourir ne nous clinerons ;  
Leurs services declinerons :  
Homme ne s'y doit asservir.  
Nous voulons Jhesu-Crist servir ;  
Pour tourment que nous sachés faire,  
Ne nous sçaras de sa loy traire ;  
Pour neant à nous t'en debas.

LE CALIFE.

Je vous feray parler plus bas  
Avant que vous partiez ce lieu.  
— Admiral, pour nostre grant dieu  
Appellez vos chevaliers tous,  
Si faictes ces chrestiens glous  
Corriger de leur grant deffault.

Il parlent contre moy si hault,  
Que j'en suis demy enragé.

FARCHADIN.

Vous en serés tantost vengé,  
Sire, puisque j'ay des varlès.  
— Sus ! compaignons, despoulez-les,  
Si les liez à ces posteaux,  
Et tant leur escouez les peaux  
Que le sanc de toutes pars saille.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Admiral, Mahommet me faille,  
Se chascun d'eux n'est bien bastu.  
— Cà tost, Malortie, Carcahu !  
Acouplez-vous avecques moy.

CARCAHU.

Vemelà tout prest, par ma loy !  
Pendù soy-je se je te faux.  
Cà ! despoullons-les, les ribaux,  
Affin c'on les corrige j. peu.

MALORTIE.

Carcahu dit bien, je [le] vœu,  
Et que de bon hait on s'i couple.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Marmot, Riffaut et moy, la couple  
Férons à ceste estache-cy.  
Nous ferons, je vous certifi,  
De frans garnemens une paire.

MARMOT.

S'il i a dedens ce repaire

Homme qui mieulx de moy les housse,  
Que je n'en aye rien, qui qu'en grousse.  
— Maistre, vous serés bresillé  
Ycy, et si bien estrillé,  
Que j'en verray le sanc couler.

Fol. 153  
recto.

RIFFAUT.

Despoulez-vous sans plus parler,  
Affin c'on se mette en besongne.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ.

Tu dis bien, Riffaut, qui qu'en grongne :  
Despouille celuy d'emprès toy ;  
Et Marmot et moy, par ma foy !  
Despoullerons cest autre-ycy.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ.

Vous serés despoulez aucy,  
Par ma foy ! puisque je vous tien.  
Atendre vous en povés bien  
A moy, et en deusse estre las.  
— Vien ça, si m'aide tost, Philas,  
Affin que j'en aye plus tost fait.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ.

Aider ? par Mahon, il me plaist,  
Je m'y emploiray volentiers.  
Se nous eussions encor ung tiers  
Pour nous ayder à les escourre,  
Je pense c'on vist le sanc courre  
De toutes pars et ça et là.

NORGANT.

Ne vous souciez de cela,

Pas ne demourrez par deffault  
D'un tiers : g'iray.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ.

C'est ce qu'il fault  
Pour les bien battre jusque au sanc.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ.

Lez gallans sont armez à blanc,  
Mais que les armes fussent fortes.

FARCHADIN.

Liez-les devant moy par sortes  
A cez coulompnez, je le veulz,  
Et de grans fouez oultrageuz  
Me leur sequouez tant les peaulz  
Que je voye courre les ruisseaulz  
De sanc dessus ceste trace.

MALORTIE.

Si devoient faire la grimace,  
Si seront-ils, soit tort ou droit,  
Liez si bien et si estroit  
Que je croy qu'ils ne fuiront pas.

CARCAHU.

Lions-leur les piés par en bas  
Et les bras, que ne se rebellent.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ.

S'on leur fait grief, si en apellent,  
Car aultre chose n'en aront.  
Je croy que pas n'eschaperont  
Ceulz[-cy] : ilz sont bien bresillez.

MARMOT.

Par Mahon ! vous serés liés  
Aussy bien que les aultres sont.  
Tirez fort là.

RIFFAUT.

La corde ront ;  
Là-endroit fault j. neu coulant.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ.

Je leur feray le sanc boulant,  
Mais que j'aye lié leur bras.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Ces trois ribauz qui sont si gras,  
Les fault-il point lier à fait ?

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Par la mort Mahommet ! si fait.  
Liez les mains, nous lironz les piez.

NORGANT.

Cecy leur servira d'estriez,  
Quant aler vourront en la guerre.  
Tire fort, tire.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Et je serre  
Tant que je puis, ne vois-tu point ?

FARCHADIN.

Or sus ! chascun se mecte en point,  
Affin qu'il soyent à droit secous.

Fol. 153  
verso.

Je veul qu'ils ayent tant de cous,  
 Qu'il ne demeure sur leur dos  
 Peau qui puisse couvrir leurz os.  
 Batez-lez devant et derriere  
 Si bien et de telle magniere  
 Que je voye le sanc couler  
 Pariny ceste place et rouler.  
 Gardez bien de lez espargner.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
 SOULDAN.

Se je ne les fais rechner,  
 Je veul c'on me cope la teste.  
 En preu, j'ay commencé la feste:  
 Dancez, trestous, à ma chançon.

CARCAHU.

Et d'eux on a ouy le son  
 De mon escourgée au frapper.

MALORTIE.

Par Mahon! je m'y vois happer.  
 Ma foy! j'ay mis sus qui fait bon.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je vous pry que nous adoubon  
 Ceux-cy.

RIFFAUT.

A ly! c'on les assaille!  
 A quoy entens-tu, Marmot? maille.

MARMOT.

Je le veil.

RIFFAUT.

A ly!

Frappe fort.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN. Fol. 154  
 recto.

J'ay de son cuir levé la maille.  
 A quoy entens-tu, Marmot? maille.

MARMOT.

Regardez comme je esmaille  
 Sa peau.

RIFFAUT.

Je y fais tout mon effort.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

A quoy entens-tu, Marmot! maille.

MARMOT.

Je le veul.

RIFFAUT

A ly!

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Frappe fort.

NORGANT.

Il nous fault jouer par accord  
 Sur ces trois.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

C'est bien dit, Norgant.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

A ly!

NORGANT.	LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.	
Sur eulz !		Ce fait Malortie.
LE iij <sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.		MALORTIE.
Je m'y accord.		Tu as menti, par Mahommet ?
NORGANT.		CARCAHU.
Il nous fault jouer par accord.		Jouons sur eux à l'espartie.
LE iij <sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.		FARCHADIN.
Cestuy-cy frappe en des[a]cord,		Qui se faint ?
Je croy qu'il se fait le gogant.		
NORGANT.	CARCAHU.	Fol. 154 verso.
Il nous fault jouer par accord		Ce fait Malortie.
Sur ceux-cy.		
LE iiij <sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.	LE ij <sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.	
C'est bien dit, Norgant.	La piece est de ce cop sortie.	
	LE CALIFE.	
LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.	Frappez du pied jusque au sommet.	
Je leve plus large que ung gant	FARCHADIN.	
De la peau de ce gros paillard.	Qui se faint ?	
CARCAHU.	CARCAHU.	
Il seront à tour de billart	Ce fait Malortie.	
Battu.	MALORTIE.	
MALORTIE.	Tu as menti, par Mahommet !	
Velà [la] peau partie.	FARCHADIN.	
LE CALIFE.	Maintenant voye que se met	
Qui se faint ?	En besongne.	

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.    LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Ce fais-je, sire.

A tout.

RIFFAUT.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Si bien les bas, je vous promet,  
Que toute leur peau je dessire.

Frappez.

LE CALIFE.

MALORTIE.

Battez-le bien jusqu'à l'occire.

Maillez.

MARMOT.

CARCAHU.

Si fais-je, par mon dieu Jupin !

Hay ! j'ay ung bout.

Frappez, je ne vous puis ayder.

FARCHADIN.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Leur sanc coule comme la cire.

Le sanc sault noir comme le mout.

RIFFAUT.

RIFFAUT.

Encore aront-ils ce lopin.

Frappez.

LE CALIFE.

MARMOT.

Avant ! pour mon dieu Apolin,  
Chascun s'employe en son costé.

Maillez.

CARCAHU.

Fol. 155  
recto.

Hay ! j'ay ung bout.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Se mon fouet ne m'est osté,  
Je les mectré tantost à fin.

Tu te fains.

NORGANT.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Mon fouet est rout.

Pour Mahon ! aydez-nous, Ruffin,  
Si les secourons bien à bout.

Frappez.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

RIFFAUT.

J'ay fait le sanc wider.

Ha, tu te fains ! que tu es fins !  
Frappe de ton costé.

LE CALIFE.

Frappez.



FARCHADIN.

Maillez.

CARCAHU.

Hay ! j'ay ung bout.

LE CALIFE.

Frappez.

CARCAHU.

Je ne vous puis ayder.

FARCHADIN.

Sire calife, à mon cuider,  
Il debvroyent estre ravisez.  
Ung peu avecque euz devisez  
Pour voir se leur orgueil s'avale.

LE CALIFE.

Je veul qu'ilz ayent ung espringalle.  
Ençà avant, c'on parle à eulz !

MALORTIE.

Par Mahon ! il en aront deuz.  
Sur eux !

CARCAHU.

J'ai fait lever la gale.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Il ne furent oncque à tel gale.

RIFFAUT.

Il aront cela, non point mains.

NORGANT.

Mieulz leur eust valu estre en Gale  
Que d'estre cheu entre nos mains.

MARMOT.

Riffaut, tu te fains.

RIFFAUT.

Tu mens par ta gorge.

MARMOT.

Tes coups sont tous fains.

RIFFAUT.

Le sanc en regorge.

MARMOT.

Tu es à la forge:  
Frappe sur l'enclume.

RIFFAUT.

Tandis que je forge,  
Cy je me desjune.

MALORTIE.

Par ma loy ! je plume  
Bien à bout leur peau.

CARCAHU.

Se je me fains, tu-me  
Tantost d'un cousteau.

MALORTIE.

Regard le ruisseau  
De leur sanc courir.

21

Fol. 155  
verso.

NORGANT.

Jusques au mourir  
Le pourray secourre.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN

Laissons-les pourrir  
En ce lieu en poure.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Garde n'ont de courre,  
Dont il leur desplaist.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Viengne lez secourre  
Leur dieu, s'il luy plaist.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Sire, qui es sur tous parfait,  
Qui es de tout salut la porte,  
Voy le grief tourment c'on nous fait  
Et la painne angoisseuse et forte ;  
De ta grace nous reconfforte  
Et reffais, car à toy en est,  
Et nos amez en ton ciel porte  
Après ce tourment, s'il te plaist.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Sire, qui par pouvoir divin  
Muaz en vin  
L'eaue ou pays galileen,  
Conssenz que tantost prengnent fin  
Nos corps, affin

Que soyons hors de ce lien.  
Ce peuple-cy, pire que chien,  
Het le non tien ;  
Mais tu souffres l'oultrage d'eux.  
Sire, qui es nostre seul bien,  
Nous voulons bien  
Finer nos jours, se tu le veulz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

O Roy glorieuz  
Qui es ès sains cieulz  
De tous le plus hault,  
Voy de tez doulz yeuz  
Lez tourmens crueulz  
Qu'endurer nous fault.  
Las ! on nous assault  
En si dur sursault  
C'on n'en scet les sommes.  
Le sanc partout sault  
De nous bas et hault ;  
Demy-mors nous sommes.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon ! ils sont meschans hommes  
D'euz souffrir martirer ainsy.  
On les deust macerer de plommes  
Sans les laisser baver ycy.

Fol. 156  
recto.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Tant que je voye leur corps transsy,  
De les batre ne cesseré.

CARCAHU.

Par Mahon ! non feré-je aussy ;  
De plus en plus les haisséré.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Sire Dieu, qui es adoré  
De l'angelique dignité,  
Qui tant as l'omme desloié  
Par ta douce benignité,  
Que tu de ta divinité  
Pour nostre salut descendiz,  
Regarde l'inhumanité  
Que nous font ces faulz chiens  
mauldiz.

LE CALIFE.

Je ne puis escouter leurs diz :  
Maulgré Mahon, faites-les taire ;  
De plus parler les interdiz ;  
Rien n'avez fait, c'est à refaire.  
Batez-lez moy jusque au deffaire :  
Ilz m'ont courroucé, les larrons.

MARMOT.

Sire, pour vostre plaisir faire,  
Tout aultre nous y emploirons ;  
Nous lez estouronz  
Tous par tel enuy,  
Que nous leur ferons  
Dire *peccavi*.

RIFFAUT.

Sur eulz je ne vy  
Huyle saingner mieulz.

MALORTIE.

Mès sus.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je l'envy.

MALORTIE.

Velà coups joyeulz.

NORGANT.

Frappons.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je le veulz.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Velà pour entrée.

FARCHADIN.

Là je vous aveulz.

MALORTIE.

Frappons.

RIFFAUT.

Je le veulz.

Fol. 156  
verso.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Velà pour entrée.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Vray Dieu, de qui à voir est désirée  
Des sainz anges ta face glorieuse,  
Vois la painne rude, desmesurée,  
Que nous souffrons pour ta loy gracieuse ;  
Confortes-nous en la painne angoisseuse  
Et auz tourmens angoisseuz et divers  
Que nous livre ceste gent oultrageuse  
Par sa faulce mauvaistié envieuse,  
Qui veut ta foy faire aler à renvers ;

Tire nos amez en la gloire joyeuse,  
Fais-nous victeurs contre ces gens  
pervers.

LE ii<sup>j</sup><sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Sire, qui hors la charte egipcienne  
Mis hors Joseph, ton leal serviteur,  
Fais-nous confort contre la gent  
payenne ;  
Nous t'en prions, souverain Redempteur.  
Devant nous est nostre persecuteur,  
Qui nous griefve par ses tiranz adverz,  
Par l'ennoit du faulz deable seducteur,  
Qui est leur chef, leur prince, leur  
ducteur.

Cely leur monstre de ta foy le renvers :  
Si te prions, souverain Plasmateur,  
Fais-nous victeurs contre ces gens  
pervers.

LE iii<sup>j</sup><sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Visite-nous, souverain Roy du ciel,  
Delivre-nous de ceste gent felonne.  
Tu qui sauvaz le prophette Daniel,  
De lions fierz sa tressainte personne,  
Delivre-nous de cy, sire, et nous donne  
Qu'en ton saint ciel puissent estre  
convers

Nos esperis, et ayent la couronne  
De martire, qui tant est noble et bonne,  
Et d'immortel vestement lez convers ;  
Et pour trouver du ciel la droite bonne,  
Fais-nous victeurs contre ces gens  
pervers.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Prince du ciel, qui point ne relinquis

Ceulz que tu as par ton saint sanc acquis,  
Fais-nous du ciel lez huys plaisans  
ouvers ;  
Et comme nous t'avons trestous requis,  
Fais-nous victeurs contre ces gens  
pervers.

FARCHADIN.

Fol. 157  
recto.

Par Mahommet, mon dieu ! aux vers  
Et oyseaulz vous feray menger.

NORGANT.

J'ay ad cestuy ung tel revers  
Donné, que je l'ay fait changer.

LE CALIFE.

Il me feront vif errager,  
S'ilz vivent guere longuement.

MARMOT.

Sire, nous vous alons venger  
De leurs corps trestout prestement.

LE CALIFE.

Seigneurs, desliez promptement  
Ce capitaine que là voy.  
Il fera mon consentement,  
Ou tantost mourra, par ma loy !

LE ii<sup>j</sup><sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Voulentiers, sire. — Aide-moy,  
Norgant, deslie ceste corde.

NORGANT.

Devant monseigneur, que là voy,  
Le presentons.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je m'y accorde.

LE CALIFE.

Homme plain de faulce discorde,  
Se ta concorde  
Veulz avoir à nos puissans dieulz,  
Requier-leur tost misericorde

Et te raccorde  
A les servir de mieulz en mieulz.  
Demande-moy ce que tu veulz,  
Et je t'aveux  
Sur moy de te le donner ;  
Car, sinon, en tourmens crueulz  
Et oultrageuz  
Feray ton corps habandonner.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Calife, pour ton sermonner  
Tu souborner  
De ma loy tu ne me pouraz ;  
Fais le mien corps batre et pener,  
Prendre ou trayner,  
A la fin pas l'anme n'araz.  
Quant tu m'araz et hault et bas,  
Faiz tels debas  
Que le corps sera désiré,  
En paradis, que ne verras  
Ne \* n'acquerras,  
L'esperit sera couronné.

LE CALIFE.

Triste, as-tu sonné  
Contre moy tel mot ?

En la mort tantost  
En seras donné.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Dieu a ordonné  
Que son paradis  
Ne soit point orné  
Dez hommez mauldiz.

LE CALIFE.

Il semble à tes diz  
Que mauldit je soye.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Tu prens, je le diz,  
En enffer la voye.

LE CALIFE.

Que je ne le voye  
Plus, certez j'errage ;  
Son plet me desvoye  
Et trouble en courage.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

A gens plainz d'oultrage,  
Servanz des ydolez,  
Pert-on les parolez  
De Dieu.

LE CALIFE.

Il dit rage.  
— Cesse ton langage :  
Triste, il me desplaist.

\* Ja, MS.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Tu feissez que sage  
D'escouter mon plait.

LE CALIFE.

Par Mahon, mon dieu ! s'il vous plaist,  
Admiral, faictes-l'occire.

FARCHADIN.

Ce sera incontinent fait,  
Puis[que] c'est vostre plaisir, sire.

LE MARESCHAL.

Freres, s'on vous bat et detire,  
Recevez-le paciemment.

L'UN DES CHEVALIERS, soit LE ij<sup>e</sup> DE LA  
MARCHE, avecque qui il estoit lié.

Sire, toute painne et martire  
Soufrerons pour Dieu bonnement.

LE CALIFE.

Faictes taire ce garnement :  
Son parler m'est trop ennuyeuz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Nous louons Dieu joyeusement.

LE CALIFE.

Faictes taire ce garnement.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Assez nous peuz faire tourment,  
Car point nous ne croyons tes dieuz.

LE CALIFE.

Faictes tairo ce garnement :  
Ses parlens me sont ennuyeulz.

FARCHADIN.

Ce seroit le mieulz  
D'à mort les livrer  
Pour s'en depescher.

LE CALIFE.

J'en seroy joyeuz.

FARCHADIN.

J'espoir que par eulz  
Se raviseront  
Tous ces maleureuz.

LE CALIFE.

Vrayement non feront.

FARCHADIN.

Plus jour ne vivront,  
Les testes aront  
Ostez hors du corps ;  
La mort recevront  
Tantost, ou croyront  
Nos dieux.

LE CALIFE.

Je l'accords.

FARCHADIN.

Çà ! chevaliers fors,

Menez-moy dehors  
Cez iij. comme bestez,  
Et, soient drois ou tors,  
De vos glaivez tors  
Leur copez les testez.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Par toutes les festes  
De nos dieux priez,  
Nos espés sont prestes :  
Sire, advisez.  
Leurs corps divisez  
Des testes seront.  
Plus d'eux desprisés  
Nos dieux ne seront.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Lesquelz trois feront  
L'office ?

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Par foy !  
En faulte de moy  
Pas n'eschaperont ;  
De ma main mourront,  
Qui ne m'aydera.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Ou espez fauront,  
Ou on les tura.

Que sans nul demain  
Passez par ma main.  
Mal vous en venra.

LE MARESCHAL DE CYPRE.

Dieu me soustenra  
Jusques à mourir,  
Et le soing prenra  
De moy secourir.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Or je m'en vois querre  
Mon espé bon erre  
Pour faire courir  
Vostre sanc par terre.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Il fault que je serre  
Cestuy sans rapel,  
Et que luy dessere  
Le col de la pel.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Il n'y a apel  
Qui puisse deffendre  
Cestuy que mès tel  
Ne luy face prendre.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Tous iij., sans attendre,  
Agenouillez-vous.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Sur euz veul aprendre  
A ruer beaux coups.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Mon Createur, mon Dieu, mon Pere  
doulz,  
Qui ton saint sanc en la croix respandiz  
Pour restorer de mort lez humains tous  
Et leur donner la joye de paradis,  
Plais-toy, Sire, remembrer que tu diz :  
Que ceuz aront ta benediccion  
Qui pour justice garder soyent mauldiz,  
Et seroyent mis à persecucion :  
Si te prions nos anmes ne interdiz  
De ta gloire ; maiz selon les tiens diz  
Nous coloques en exultacion.  
Jadis tu diz de ta bouche dorée  
Ung mot plaisant, pas oublié ne l'ay :  
Ceulz qui pour moy aront painne en-  
durée,  
En paradis en remunereray ;  
Mon paradis à tous jours leur donray,  
Où il aront de moy la vision.  
Tu dis ces mos, Sire : pour ce y aray  
Espoir ferme sans dubitacion.  
Pour ce, Sire, humblement te pryay  
Que, quant de mort arons senty l'essay,  
Nous coloques en exultacion.

Sire, ne veulles tes serviteurs laisser  
Qui te requierent de cuer vray et leal.  
Si vray que tu pour eulz ton enfant  
cher  
Vouluz bailler à tourment crucial,  
Quant partirons du miserable val  
De ce monde plain de deception,

Gardes nos anmez du tourment infernal,  
Où jamès n'a nulle redempcion ;  
Mais en ton regne digne, saint et royal,  
Après le terme de nostre jour final  
Nous coloques en exultacion.

Prince du ciel, de tous le plus puis-  
sant,

Qui es en gloire sur les sains fleurissant,  
Nous te faisons tous supplicacion  
Que frans et quittez du deable ravissant  
Nous coloques en exultacion.

DIEU.

Mes anges, sans dilacion  
Entendez le commandement  
De celui qui premierement  
Vous crea par parole sainte.  
Point n'estes creature fainte ;  
Je vous ay fais telz que vous estes.  
A bon droit me rendez et faictes  
Chançons et louenges divinez,  
Dous sonners, resonnanz hympnez,  
En mon paradis fleurissant.

MICHEL.

Sire Dieu, en vous congnoissant  
Nostre souverain createur  
Et du monde vray plasmateur,  
Nous vous rendons à joyeux son  
Chascun une douce chansson  
Par melodieuse armonie ;  
Car nous avonz gloire infinie  
De par vous, et nous avez faiz  
Trestous bons et trestous parfaiz.  
Pas atribuer ne debvonz  
La grand gloire que nous avons



A nous ; car, certez, elle vient  
De vous, sire, et appartient  
Que vostre non magnifié  
Soit par nous et glorifié ;  
Car quant vostre non on apelle,  
Tout la court celestielle  
Doit cliner le genoul vers vous.  
Aussy font lez enfans trestous  
Et tous ceuz qui sur terre sont.

Fol. 159  
verso.

DIEU.

Sarasins mout grant tourment font  
Aus vraiz champions de ma foy,  
Lesquelz perseverer je voy  
En vraye pacience et bonne.  
Mon paradis trescy leur donne ;  
Et à vous, mes très-sains archanges,  
Cherubins, seraphins et anges,  
Je commande qu'alés en terre  
Les très-sainteiz amez querre  
Et en mon royaume celeste  
Les apportez à très-grant feste ;  
Car ilz ont vers moy desservy,  
Ilz ont leur corps d'euz asservy  
Pour moy à persecucion :  
Si veul remuneracion  
Leur faire ou regne sideré.

GABRIEL.

Sire, qui estez adoré  
Des sains anges de paradis,  
En optemperant à vos dis,  
Là-jus en terre descendrons  
Et vos ames conforterons  
Aussy que vous nous ordonnez.  
Quant du siecle seront finez,

Les ames seront apportez  
Ycy devant vous et posez,  
Aincy qu'ordonné vous avez.

DIEU.

Alés, je les ay esprovez  
Ainssy que l'or dans la fournaise ;  
Pour tourment nul ne pour mesaise  
Ne sont de ma loy devoyez :  
Si veul que vous vous avoyez  
D'aler à eulz, car tost mourront ;  
Leurs amez en vos mains rendront  
Après la fin de leur martire.

MICHEL.

Nous vous les presenterons, sire,  
En joye et jubilation.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Je feray sans dilacion  
Explecion,  
De ce plus doubter ne vous fault.

LE MARECHAL DE CYPRE.

Fol. 160  
recto.

Après ma persecucion  
Ta manssion  
Me veulles donner, Roy très-hault !

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Par Apolin, le sanc en sault.  
Plus bas ne hault  
Ne parleray : plus n'a de vie,  
Plus de chaperon ne ly fault.

2 K

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Cestuy l'assault  
Ara après, je vous affye.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHÉ.

Mon Createur, je vous mercye  
Et regracie  
De cuer, de corps parfaitement,  
Quant veuz que pour ta loy prisie  
Mon corps devie  
En ta creance bonnement.  
Si veulles qu'après le tourment  
Joyusement  
Mon ame en ton paradis vole.  
J'atens en ce lieu prestement  
Mon jugement  
Par ceste gent perverse et fole.

Ta douce parole  
Que tu proposas,  
Jadis me console,  
Car tu la tenras.  
Tu diz que donras  
Pardons aus infectz  
Pecheurs, que verras  
Penitens parfaits.

Sire Dieu, qui fais  
Trestout et defais,  
Soyes-nous confort,  
Apportes le fais  
Des pesans torfais  
C'on nous fait à tort.  
Après ceste mort,  
Mainnez à vray port  
De salut nos ames,  
Par ton doulz support,

Des mains hors le port  
Des deablez infamez.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Vous avez barbeté maint seaulme.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHÉ.

Je prie mon Dieu.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Il sont cuis :  
Il ne ly fault plus de heaulme.  
Velelà mort, tout seur en suis.

Fol. 160  
verso.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Cestuy-cy en ara, se je puis,  
Autant, puisqu'en ay le dessus.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHÉ.

Mon Createur, qui es lassus,  
Ayant des cieulz le pardessus,  
Je te supply  
Que quant mon corps sera failly  
Et de la mort aigre paly  
Et du monde mortel paly  
Par ce martire,  
Je [te] requier, mon Dieu, mon sire,  
Que ta grace mon ame tire  
Lassus en ton divin empire,  
Qui tant est digne ;  
Par ta grant puissance divine,  
Qui le ciel et enfer domine  
Et qui tout bon cuer enlumine,  
Veilles avoir  
L'ame de moy et recevoir

Et en gloire la pourveoir  
Sans ce que rien y puisse avoir  
L'ennemy faulz.  
Si vray que tout tu scez et vaulz,  
Ad ce besoing-cy ne me faulz,

Roy glorieulz,  
Et en ton resgne gracieulz  
Lassus ez cieulz  
Par toy soit mon lieu ordonné.  
*In manus tuas, Domine,*  
*Spiritum meum commendo.*  
Ancy quant te plaira, je lo  
Que mon corps soit par toy sené.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Par Mahon ! je l'ay assené  
Bien à prouffit : sa teste est jus.

MICHEL.

Gabriel, emportons lassus  
Les ames de ces chevaliers  
Qui ont esté vrays bateillers  
Pour la foy du hault Roy celeste.  
Emportons-les en joye et feste  
En la celeste mansion,  
Où ilz aront la vision  
Du haultain Empereur du ciel.

GABRIEL.

Ad ce faire m'accord, Michel,  
Je suis à vous bien consentant :  
Si chantons en les emportant  
Ung motet joyeulz et faitiz  
A Dieu, *Sanctorum meritis*.

[Ilz chantent *Sanctorum meritis* ij. ou iij. vers,  
jusquez à tant qu'ilz soyent en paradis.]

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN. Fol. 161  
recto.

Nous avons fait bel abatiz,  
Sire ; n'y a-il plus à faire ?

FARCHADIN.

Vous estes chevaliers gentiz :  
Aussy arez-vous bon salaire.

MICHEL.

Nostre Createur de bon aire,  
Les ames de vos bons servans  
Qui vers vous ont esté servans  
Aportons en vostre repaire.

DIEU.

Ilz ont desservi, sans meffaire,  
Ma gloire : si la leur otroye.  
A tous jours y seront en joye,  
Où ilz aront tous les desirs,  
Et la couronne des martirs  
Par moy leur sera conférée ;  
Car pour moy ont painne endurée :  
Si est droit, raison y est bonne,  
Que de leur labour les gardonne ;  
De leur fait suis bien souvenant.

LE CALIFE.

Farchadin, il fault maintenant  
Procéder ad ce remenant,  
Tandis que nous avons espace.

FARCHADIN.

Par Mahon, qu'au ciel est tonnante !

2 K 2

Si mal les yray atornant,  
 Que mourir les verrez en place.  
 — Galans, a-vous l'eschine lasse ?  
 Il fault que ces meschans on face  
 Lesser leur loy, ou qu'on les tue.

CARCAHU.

Mahomet, mon dieu, me defface,  
 Se sur eulz je ne fas tel trace  
 Que le sanc en fera yssue !

LE CALIFE.

O gent mescrue,  
 Nostre loy soit crue  
 De vous, je vous pry !

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

La loy que tenue  
 Avons, maintenue  
 Sera, je t'afy.

FARCHADIN.

Amez-vous mieulz cy  
 Mourir sans nul sy  
 Que servir nos dieuz ?

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Quant le corps ainssy  
 Si sera transsy,  
 L'ame en vauldra mieuz.

LE CALIFE.

Bien sont maleureuz  
 Qui ne sont peureuz  
 A la mort attendre.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Pour le lieu joyeulz  
 Acquerir dez cieulz,  
 La mort voulons prendre.

FARCHADIN.

Je feray estendre  
 Vos membres, et pendre  
 Les corps au gibet.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

En gré voulons prendre  
 Tous maulz sans mesprendre :  
 Faiz ce qu'il te plaist.

FARCHADIN.

A vous pers mon plait :  
 Donc il me desplait,  
 Mal vous en venra.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Pour le tout Parfait  
 Mourir bien nous plait,  
 Bien nous en prendra.

LE CALIFE.

Vostre corps mourra :  
 Lors on le donrra  
 Aus chiens à menger.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Quant le corps sera  
 Mort, l'ame sera  
 Ou ciel haberger.

LE CALIFE.

Ha hay ! veez pour enrager ;  
 Il me feront mourir, je croy.

FARCHADIN.

Tantost vous feray d'eux venger,  
Sire calife, par ma foy !  
— Avant ! chevaliers, prenez-moy,  
Chascun prengne une espé tranchant,  
Et ces faulz ribauz que là voy  
Batez et alez dettranchant.

MARMOT.

Je leur feray chanter tel chant  
Qui sera pire que bemol.  
J'ay commencé sur ce meschant,  
Je luy ay près copé le col.

RIFFAUT.

Je ne m'y suis faint.

MALORTIE.

Quel bricol !  
Tu ly as près fendu l'eschine.

Fol. 162  
recto.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

Je joue de cestuy-cy au sol :  
Regardez comment il rechigne.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Cestuy-cy avoit une bigne  
Au dos ; mais luy ay abatue.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Frappons fort sur eulz.

MARMOT.

C'on les tue,  
Sans prendre si grant paine d'euz.

MALORTIE.

J'ay leur peau à bout abatue.

CARCAHU.

Frappons sur eulz.

RIFFAUT.

C'on les tue.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
SOULDAN.

J'ay bien ma jonesse esbatue  
A les batre, les maleureuz.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Frappons sur eulz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

C'on les tue,  
Sans prendre si grant paine d'eulz.

DIEU.

Mes anges, descendez des cieulz,  
Alez chantant là-jus en terre  
Les ames de mes servans querre  
Que pour moy on met à tourment ;  
Et quant les corps definement  
Prendront, prenez les esperiz  
Et de tous tourmens et periz  
Delivrez à joye et à feste  
En ma sainte gloire celeste,  
Qui de joye toute redonde.

MICHEL.

Sire, qui formastes le monde,

De cuer joyeulz nous le ferons ;  
 Les ames vous apporterons  
 Dont les corps pour vous seuffrent  
 paine ;

En vostre gloire souveraine,  
 Où avez maint saint militant,  
 Les apporteronz en chantant,  
 Ainsy que vous nous l'avez dit.

GABRIEL.

Nous yrons sans nul contredit ;  
 Sire, n'y ara atardé.  
 Puisque de par vous commandé  
 Il nous est, point n'y ara faulte.

Fol. 162  
 verso.

DIEU.

Alez et en ma gloire haulte  
 En chantant tous les m'apportez.

LE CALIFE.

Or avant ! compaignons, batez  
 Ces ribauz jusques à la mort.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU  
 SOULDAN.

Se mon espée bien n'y mort,  
 A les batre aultre commetez.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

J'ay ces deux-cy ensanglantez,  
 Tant ay feru de mon espée.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Bras et jambes leur abatez.

RIFFAUT.

J'ay m'espée en leur corps boutée.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE LA MARCHE.

Sire, qui de la Vierge euré,  
 De virginité decorée,  
 Nasquis au saint jour de Noel,  
 Voiz la painne desmesurée  
 Que pour toy avons enduree,  
 Et l'orrible tourment cruel ;  
 Et te plaise, Roy d'Israel,  
 Qui es lassus ou ciel en gloire,  
 Noz ames recevoir au ciel  
 Après ceste mort transsitoire.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Sire, qui as de ceulz memoire  
 Qui te requerent doucement,  
 Veulles, Sire, qu'à purgatoire  
 Nous soit tourné cestuy torment,  
 Si qu'après nostre finement  
 Nos ames en paradis soyent  
 Couronnées glorieusement,  
 Où les anges ta face voyent.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Sire Dieu, qu'adorent lez anges  
 En la celeste mansion,  
 Trestous te referons louangez,  
 Honneur et jubilacion,  
 En te faisant peticion  
 Qu'après ce tourment ennuyeuz  
 Et ceste persecucion,  
 Nous donnes la gloire des cieulz.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BOURGONGNE.

Sire Dieu qui es adoré  
 Et reveré  
 De trestoute la court celeste,  
 S'à ton gré avonz endure,  
 Roy bien euré,  
 Assez de painne et de moleste,  
 Plaise-toy à nostre requeste  
 De la tempeste  
 Mondaine nous geter dehors,  
 Et en la souveraine feste  
 Lieu nous apreste ;  
 Car nos corps vallent comme mors.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Pourfendons-leur testez et corps.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Je le veul bien, par Mahommet !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Le sanc leur coule comme mors.

RIFFAUT.

Pourfendons, &amp;c.

MARMOT.

En velà qui ont le col tors ; \*  
 Ilz sont mors, je le vous promet.

CARCAHU.

Pourfendons-leur testez et corps.

MALORTIE.

Et ilz sont mors, par Mahommet !

\* Corps, MS.

MICHEL.

Gabriel, à Dieu qui submet  
 A ly toutes vertuz divines,  
 Emportons cez ames très-dignes,  
 Ainssy que nous est ordonné :  
 Paradis si leur † est donné  
 De par Dieu, qui sez amis gard  
 Le deable en euz n'a nulle part ;  
 Car ilz ont acquis par martire  
 Le royaulme de Nostre Sire,  
 Où sont tous sez leauz servans.

GABRIEL.

En sa foy ont esté fervanz :  
 Sil est bien raison que en soyent  
 Bien remuneréz, et que voyent  
 Le Filz de la Vierge reale  
 En sa majesté triumphale,  
 Avecques tous ses sains glorieuz.

MICHEL.

Emportons-les dessus lez cieuz  
 En la gloire qui point ne fault,  
 Et disons à son cler et hault  
 j. motet d'exaltacion :  
*Ceduntur gladiis more bulencium.*

LE CALIFE.

Nous avons expedicion,  
 Ce me semble, de ces meschans :  
 Il convient c'on les porte au champs,  
 Aus bestes sauvages menger.

LE PREMIER CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Sire, nous lez alons charger

† Sil lez, MS.

Fol. 163  
verso.

En ung cheriau tous à tas,  
Et les menerons tout champas,  
Aus champs nous en prendrons le soing.

FARCHADIN.

Faictes, si les menez bien loing,  
Car plus ne vault rien la heberge.

[Ilz les chargent sans mot dire, et les portent  
dehors en la caverne ; car on n'en a plus à faire  
pour le jour.]

MICHEL.

Sire, qui de la digne Vierge  
Naquistes virginalement,  
En vostre très-saint firmament  
Aportons en doulz chans espris  
De vos servans lez esperis,  
Qui sont mors par occision.

DIEU.

Je leur donne fruicion  
De ma gloire sainte et joyeuse,  
Et eternelle vision  
De ma personne glorieuse,  
Et en l'ordre victorieuse  
Des martirs les couronneray,  
Et la melodie gracieuse  
De sains anges leur donneray.

LOYS.

Entendez que je vous diray.  
Hue de Chastillon, beau sire,  
Faictes ordonner le navire  
Plus grande, je le vous ordonne ;  
Si en alez en Babilonne.  
Là trouverez mon conestable

Et le conte de Blois notable,  
Que j'ay là lessé ad ce jour ;  
Ilz attendent de jour en jour  
C'on leur voise vesseaulz mener,  
A celle fin de ramener  
Le residu des prisonniers.

HUE DE CHASTILLON.

Je le feray très-voulentiers,  
Sire roy, je le vous affye ;  
Ainz que soit sepmaine et demie,  
Seray là au plaisir de Dieu.

LOYS.

Or alez et de lieu en lieu  
Cherchez nos frerez crestiens,  
Si les cherchez ausy nos biens  
Que tous frans nous debvons ravoir.

HUE DE CHASTILLON.

Sire, je vois le fait pourvoir  
Pour disposer de mon alée.  
— Patron, mès à point la galée :  
Il nous fault sur la mer aler.

Fol. 164  
recto.

LE PATRON.

Sire, il ne [vous] fault point parler.  
Il ne fut de la sepmaine heure  
Que ne fust preste, je l'asseure ;  
Creez que pas ne suis perseuz.

LOYS.

Fleur-de-liz, va-t-en avecque eulz  
Au voyage.



FLEUR-DE-LIS.

Voulientiers, sire.  
— Ça ! seigneurs, alons tous de tire  
A la navie : le vent est bon.

HUE DE CHASTILLON.

Nous avons très-bon vent : singlon  
Vers la contrée de Babilonne.

LE PATRON.

Ad ce faire je m'abandonne,  
Velà le voile desployé.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Conte de Blois, mal employé  
Avons nostre temps, dont me poise ;  
Car la gent perverse et mauvaïse  
Sarasine si ont occiz  
De nos gens bien des mille vj.  
Je doubte fort du residu.

LE CONTE DE BLOIS.

Tout ne peut estre que perdu,  
Nous ne povons qu'endurer mort ;  
Mais quant le cuer bien remort  
De noz freres qu'on a occis,  
J'en ay les membres tous transsis,  
Quant bien leur mort je considere.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

En verté, si ay-je, beau frere ;  
Mais ad ce je me reconforte  
Qu'aprez leur painne dure et forte  
Ilz ont des martirs la couronne.

LE PATRON.

Venuz sommes en Babilonne,  
Plus ne [nous] fault avant aler.

HUE DE CHASTILLON.

Alonz aux sarasins parler  
Se nous rendront nos prisonniers.

LE HERAULT DE BABILONNE.

J'aperçoy des gens estrangers.  
— Beaus seigneurs, veuillez-le-moy dire.

HUE DE CHASTILLON.

Aus seigneurs voulons parler, sire.  
Venus ne sommes pour nul mal ;  
Vous avons sauf-conduit leal  
Des plus grans seigneurs de la loy.

Fol. 164  
verso.

LE HERAULT DE BABILONNE.

Venez-vous-ent avecques moy,  
A euz parleray voulientiers.  
— Seigneurs, vecy gens estrangers  
Qui viennent cy à sauf-conduit.

FARCHADIN.

Bien viengnés. Il a plus de huit  
Jours qu'atendus nous lez avons.

HUE DE CHASTILLON.

Or ça ! beaus seigneurs, nous sçavons  
Que cy avons mains prisonniers,  
Et par grant somme de deniers  
A esté nostre traité fait :  
Si venons requerir de fait

Que les prisonniers vous rendez  
Que dedens vos prisons gardez,  
Selon l'accord qu'a fait le roy.

LE CALIFE.

On vous les rendra, par ma loy !  
Sans leur faire ne tors n'outrages.  
Il y avoit tresjà messages.  
S'on charge beau cop plus valable,  
Appelez-moy ce connestable  
De France et cez aultres seigneurs

MAMISTRE.

Voulientiers, sire, sans demeure,  
Tout maintenant à peu de plais.  
— Connestable, conte de Blois,  
Venez au calife parler.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sire, bien nous plaist d'y aler :  
Ce bien à nostre plaisir est.  
— Sire calife, que vous plect ?  
Avez-vous de nous deux affaire ?

LE CALIFE.

Ouy. Vecy ung commissaire  
Qui de par les François m'y vient,  
Par quel rendre il me convient  
Des prisonniers le residu.

LE CONTE DE BLOIS.

Certes, on a trop attendu  
A des prisons les delivrer.

LE CALIFE.

Farchadin, alés les livrer.

FARCHADIN.

Sire calife, je m'y accordz,  
De vous obéir suis tenu.

LE CONTE DE BLOIS.

Le très-bien soyés-vous venu,  
Seigneur de Chastillon gentil !

HUE DE CHASTILLON.

Beaus seigneurs, comment vous est-il ?  
Estes-vous tous haïtiez et sains ?

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Oy, mercy Dieu et sez sains,  
Nous sommes drus et sains de corps.

FARCHADIN.

Cà ! crestiens, saillez dehors  
Tout hardiment sans nulle offense ;  
Vous serés huy, comme je pense,  
Mis hors de tous poins de ce lieu.

LE PREMIER CHEVALIER DE SAINT-POL.

Loué en soit le Filz de Dieu  
Et sa douce mere Marie !  
Nous doubtions beaucoup de la vie,  
Ou au moins d'endurer souffrance.

FARCHADIN.

Or çà ! commissaire de France,  
Pour besongner à peu de frais,  
Velà vos gens, recepvez-lais  
Et faictes d'ycy departie.

Fol. 165  
recto.

LE CONNESTABLE DE CYPRE.

Dieu en a eu une partie,  
Qui sont ou ciel frans chevaliers.  
Nous estions xiiij. milliers  
Estimez par nombre presis:  
Maintenant ne sommes pas sis.  
Vous en avez fait maint occire,  
Trainer et livrer à martire:  
C'est à vous trop grant trayson.

LE CALIFE.

Holà! lessez-nous ce blason,  
Alez-vous-ent, c'est vostre mieulz;  
Car je veu à mes puissans dieuz,  
Se le roy Loys ne craingnoye,  
Tout autant je vous en feroye  
Qu'auz aultrez, entendez-vous bien?  
Car par vous est mort maint payen  
Et pourry dedens vos prisons.

LE CONTE DE BLOIS.

Serment très-leal vous faisons  
Que nous n'avons retenu homme  
De vos prisonniers, dont grant somme  
Avions en subjeccion;  
Et contre la permission  
Qu'au roy Loys avez promise,  
Vous avez nostre gent occise  
Et mise à tourment ennuyeuz.  
Au fort le royaulme des cieulz  
En est réparé maulgré vous.

LE CALIFE.

Nous les vous avons renduz tous:  
Recevez-les, se vous voulez,

Et en vostre pays alez;  
Ne faictez cy plus demourée.

HUE DE CHASTILLON.

Si ferons-nous, s'à Dieu agréee.  
Très-bien departir nous voulons,  
A vostre congé en alons  
Vers le noble roy des François.

FARCHADIN.

Alez legerement, qu'ançois  
Par force on vous y fasse aler.

LOYS.

Mes frerez, oyez-moy parler.  
Vous sçavez, ainssy que je sois,  
Qu'il y a des ans plus de trois  
Que de France nous nous partismes,  
Ne oncques depuis nous ne vismes  
La Royne Blanche, nostre mere,  
Dont j'ay au cuer douleur amere:  
Si vouroye bien qu'alisiez  
En France et la confortissiez,  
Jusqu'à tant que vers elle voise.

LE CONTE DE POTIERS.

Certes, sire, point ne nous poise  
De vers elle prendre la voye.  
D'y aler arons très-grant joye;  
Car nous avons, à dire voir,  
Tous deux desir de la veoir:  
Avoir ne povons joye greigneur.

LE CONTE D'ANJO.

A vostre congé, monseigneur,

2 L 2

Nous retournerons devers France.  
Je pry à Dieu que de souffrance  
Nous puisse garder et deffendre.

LOYS.

Ainsy soit et vous veulle rendre  
En France con joye le doulz Sire !

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Maronnier, single la navire,  
Si tire pays tout affait  
Ou port d'Acre ou \* de Japhet :  
Là verrons-nous le roy Loys  
Et ses frerez, qui resjouiz  
Seront de nostre delivrance.

LE CONTE DE POTIERS.

Nous sommes ès parties de France,  
Nostre chemin tost fait arons ;  
Tout droit à Paris nous yrons,  
Si verrons nostre mere bonne.

LE CONTE D'ANJO.

Beau sire, ad ce je m'abandonne,  
Vostre dit me semble très-bel.

LE PATRON.

Vecy de Japhet le chastel,  
Qui est fait de très-plaisant pierre.  
Il nous convient descendre à terre,  
Si verrons le roy et son ost.

LE CONTE DE BLOIS.

Descendons à terre tantost,  
Si verrons le roy, nostre sire.

FLEUR-DE-LIS.

Je vois au roy conter et dire  
De ses chevaliers la venue.  
— Sire, le Dieu qui fist la nue  
Vous doint joye, je luy en prie !  
Vecy vostre chevalerie  
Et tous vos gens, grans et menus.

LOYS.

Loué en soit le doulz Jhesus  
Que de la prison sont hors mis !  
— Ça ! mes bons frerez et amis,  
J'ay très-grant joye, par ma foy !  
De ce que delivrez vous voy ;  
Je doubtoye que fussez deffaiz.

LE CONNESTABLE.

Sire, les sarasins mauvais  
Ont de vos gens grant quantité  
Livré à tourment despité ;  
vij. ou ix. mille en ont occiz,  
Detranchez, navrez et transsiz.  
De ce que contient le traité  
Ilz n'ont point tenu la moitié.  
En leurs trevez ne vous fiez ;  
Car, se vous vous y confiez,  
Selon que j'en ay veu et sceu,  
Vous vous en trouverez deceu.  
Faites-en ce qu'il vous plaira.

LOYS.

Ad ce que je voy, il faudra  
Qu'encor oultre la mer demeure,  
Si que la terre soit plus seure,  
Que tenons, contre sarasins.

\* Ou pont dasie et, MS.

Je cuidoye reprendre les fins  
De France ; mais, dont mariz suis,  
Et courcé, maintenant ne puis ;  
Sarrazins sont très-maisez gens.

LE CONTE DE POTIERS.

A Paris sommes tout dedens :  
Entrons dedens l'ostel du roy.  
Là verrons-nous en bel arroy  
La Royne Blanche, nostre mere.

LE CONTE D'ANJO.

Vous avez bien parlé, beau frere ;  
Saluons-la très-bien et bel.  
— Chere mere, le Roy du ciel  
Vous doint joye !

LA ROYNE BLANCHE.

Bien puissez-vous

Fol. 166  
verso.

Arriver, nos enfans très-douls !  
Onques ne fus si resjouie  
Que je suis, je le vous affye.  
Tous mes esprits sont esjouiz.  
Comment le fait mon filz Loys ?  
N'a-il eu jusqu'à cy que bien ?

LE CONTE DE POTIERS.

Chere mere, il se porte bien  
Maintenant ; maiz et ly et nous  
Fusmes des sarazins trestous  
Maintenus et \* fort assailiz.

LA ROYNE BLANCHE.

Et comment estes-vous sailliz  
De leurs mains ?

LE CONTE DE POTIERS.

Nous avons sur eux en [la] guerre  
Conquestée tresjà grant terre,  
Si a esté une paiz faicte.  
On leur a rendu Damiecte  
Et d'or une grant quantité  
Par quoy a nostre liberté.  
Ilz nous ont delivrez trestous.

LA ROYNE BLANCHE.

J'en loue nostre Createur douz,  
Certez, et si suis bien tenue ;  
Car à vostre bienvenue,  
Mes enfans, nous ferons grant chere.

LE CONTE D'ANJO.

A vostre gré, madame chere ;  
Trestous ce qu'il vous plect nous plect.

MARGUERITE en sa chambre dit :

Damoiselles, sans faire arest,  
Venez çà, car suis en malaise ;  
Je requier à Dieu que luy plaise  
Me delivrer de ma douleur.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Ma noble dame de valeur,  
Prenez cuer en vous, je vous prie ;  
Requerez la vierge Marie,  
Et aussy sainte Marguerite,  
Que vostre mal en vous visite :  
C'est l'aïde de toute femme.

MARGUERITE.

Je la mercy, la douce damme,  
Car je suis bien tenue à elle.

\* *Maintenant nous ont*, MS.

J'ay enfant ou male ou femelle :  
Mettez-le à point, si vous haitte.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

C'est une très-belle fillette,  
Qui est plus que le beau jour clere.

MARGUERITE.

Pour Dieu ! allez le dire au pere :  
Aussy grant joye ara que j'ay.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Dame, volentiers le feray  
De volenté habandonnée.  
— Cher sire, Dieu vous a donnée  
Une fille très-gente et belle.

LOYS.

J'en loe la Vierge pucelle  
C'on doit des vierges fleur clamer.  
Vous la ferez *Blanche* nommer  
Pour l'amour de ma mere bonne.

LA CONTESSE D'ARTOIS.

Comme vostre plaisir l'ordonne  
Le feron, sire ; soyés ferme.

LA ROYNE BLANCHE.

Mes amis, je me sens enferme  
Et de mal très-fort entachée :  
Pour Dieu ! que je soye couchée,  
Je ne trouve rien bon ne sade.

LE CONTE DE POTIERS.

Ha ! madame, estez-vous malade ?  
Pour Dieu ! reprenez cuer en vous.

LA ROYNE BLANCHE.

Je suis malade, mes très-doulz :  
Il convient sans dilacion  
Que je face confession,  
Car je suis de mal très-persée.

LE CONTE D'ANJO.

Dame, vous serés confessée,  
Puisque vous nous le requerez.  
— Ça ! chapelain, vous vous tenrez  
Ycy ung peu emprès ma dame.  
Elle est taillée de rendre l'ame,  
Car certes elle est bien malade ;  
El ne treuve viande sade,  
Son mal est fort, comme je croy.

LA ROYNE BLANCHE.

Mes amiz, entendez à moy.  
Si plaist à Dieu et nostre Dame,  
Je suis preste de rendre l'ame.  
Çà la chandelle ! je m'en vois.

LE CONTE DE POTIERS.

Certez, elle n'a plus de vois.  
Je la voy passer tout affort.  
Dieu ait l'ame ! le corps est mort.  
C'on pensse tost, sans differer,  
De la faire sepulterer :  
[C']est le meilleur, comme je croy.

LE CONTE D'ANJO.

Il convendra mander au roy,  
Nostre sire, ceste adventure.  
Bien croy qu'elle [lui] sera dure,  
Aussy bien qu'el sera à vous.

Fol. 167  
recto.

LE CONTE DE POTIERS.

Vous dictes bien, beau sire douz.  
Apelez tantost le herault ;  
Si luy manderon, il le fault,  
Combien que le cas soit grevant.

Folio 167  
verso.

LE CONTE D'ANJO.

Où es-tu, Paris? Vien avant.  
Il te fault la voye entamer  
Jusqu'à la terre d'oultramer ;  
Si diras au roy, nostre frere,  
Que la sienne et nostre mere  
A payé le treu de nature,  
Et que bon fust qu'on prist la cure  
D'en son royaume retourner.

PARIS.

Sire, g'y vois sans sejourner,  
N'arestera tant que g'y soye.

LE CONTE D'ANJO.

Or tost ! il se fault mettre en voye  
D'aler à Saint-Denis bientot.  
C'on tiengne \* tout prest le chanot  
Paré de paremens très-gens,  
Si bouterons le corps dedens  
Pour le mener à Saint-Denis.

LE CHARTIER.

Sire, velecqy ademis :  
Aportez le corps, tout est prest.

[Ilz mettent le corps en la charette, parée de noir  
et armoyée, et sont les seigneurs vestuz de noir.]

LE CONTE D'ANJO.

Or nous en alons, se Dieu plect ;  
Pour l'ame estre nette de vice  
Nous yrons faire le service,  
Ainsy qu'elle l'a ordonné.  
Sus devant ! n'y ait sejourné ;  
Cheminons comme il appartient.

[Il s'en vont hors de Paris comme s'ilz alassent à  
Saint-Denis, et ne reviennent plus.]

PARIS.

On m'a dit que le roy se tient  
Dedens le chastel de Japhet :  
Velelà joly et bien fet,  
Il m'y fault entrer sans sejour.  
—Noble roy, Dieu vous doint s'amour !  
Je vous aporte des nouvelles,  
Certes, qui ne vous seront belles ;  
Mais pardonnez-moy, je vous prie.  
Vostre chere mere et amye  
Sy est trespassee pour voir ;  
Vos freres le vous font sçavoir,  
Combien que bien peu leur en haïete.

SAINT LOYS.

Vray Dieu, ta volenté soit faïete,  
A toy est de faire ton bel.

Or je te requier, Roy du ciel,  
Qu'il te plaise la povre dame  
Garder de l'infenale flame.  
Doulcement te pry de ce point.

Fol. 168  
recto.

LE CARDINAL.

Sire, ne vous en courcez point,  
Synon, le main que vous pourrez.

\* 9 net, MS.

Se me croyez, vous pensserez,  
Puisque Dieu [ain]sy la voutl prendre,  
De vers France la voye enprendre  
Pour obvier à tous perilz.

SAINT LOYS.

Vous dictez bien, seigneur de pris ;  
D'y retourner très-bien je loz.  
— Ça les patronz et mateloz !  
Qu'ilz mettent à point la navire.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Elle est vout preste, très-cher sire,  
En ce n'y ara nul default.  
— Ça tost ! mateloz, il vous faut  
Les navires tost aprester.

LE PATRON.

Oy, monseigneur, sans arter  
Nous en alonz en estamines.

SAINT LOYS.

Messire Geffroy de Sargines,  
Je vous commetz très-maintenant  
Et ordonne mon lieutenant ;  
Car vous estes franc chevalier  
Et très-notable bateiller.  
Et à tous mes genz je commande,  
Sur pugnicion grosse et grande,  
Qu'ilz vous facent obéissance.

MESSIRE GEOFFROY DE SARGINES, CHE-  
VALIER.

Vostre mercy, bon roy de France,  
De vostre amitié et doulceur.

Vous me faictes trop grant honneur ;  
A moy, certes, n'appartient pas.

SAINT LOYS.

Acceptez-le, velà le cas :  
Vous le valez bien, ce nous semble.  
Tenez toujours vos gens ensemble  
Aliés sans division,  
Car temps est que nous avision  
Pour devers France repaier.  
Nous ne povons cy demourer,  
Force est de France tost nous traire.  
Sus en la nave, sans retraire !  
Qui s'en doit venir, sy s'en viengne ;  
Et qui doit demourer se tiengne  
Cy, ainey qu'on a ordonné.

Fol. 168  
verso.

LE CHANCELIER.

Entronz ens, n'y ait sejourné ;  
Commandonz-nous au Roy des roys.

MESSIRE GEFFROY DE SARGINES.

Adieu, noble roy des François,  
Champion noble de la foy ;  
Je pry à Jhesu-Crit le roy  
Qu'il vous conduie à sauveté.

[Ilz nagent.]

LE PATRON.

Ort, senglent, bastart despité,  
Nagez, que vous soyez pendu !  
— Je voy nostre voile fendu :  
Nostre besongne va très-mal.

GRIPART.

Nagez tost amont et aval :



Le vent nous mainne en haute mer,  
Je voy nostre maz entamer :  
Nous sommes en peril de mort.

LE PATRON.

Filz de putain, nagez très-fort :  
Nostre vie est en aventure.

SAINT LOYS.

Sire, qui de la Vierge pure  
Vos naistre sans corruption,  
Oultre les terme de nature,  
Entenz ma suppli[ca]cion.  
Garde-nous de turbacion,  
Que Fortune ne nous devoye ;  
Mais à port de salvacion  
Par ta grace tous nous convoye.

LE PATRON.

Ho ! tout quoy ! la mer est coie :  
Chascun s'arreste là tout quoy.  
Tout aucytost que le bon roy  
Fit à Dieu priere prisée,  
La mer, certes, s'est acoisée.  
De sa priere mex valons.  
Cà l'ancre ! sy regarderonz  
Se sommes en estrange terre.

Le vent nous fait très-forte guerre ;  
Nous sommes ycy, par mon ame !  
Tout au plus près du mont du Carme :  
Loué soit le souverain Dieu !

SAINT LOYS.

Nous yrons visiter le lieu  
Trestous en grant devocion :

C'est j. lieu de religion,  
Certez, et bien devocieux.  
Le saint prophete glorieux  
Helie sy y habitoit  
Ou temps qu'en ce monde il estoit.  
C'est, certez, ung [lieu] bien devot.  
Descendonz à terre bien tot,  
Sy y tirons trestout de tire.

LE PATRON.

Nous alons au rivage, sire :  
Velà nostre voile tourné.

SAINT LOYS.

Or ça tost ! n'y ait sejourné,  
Cheminons trestous de grant guise,  
Tant que soyonz en ceste eglise.  
Chascun soit d'aler diligent.

LE PRIEUR DES CARMES DU MONT DU  
CARME.

Mes freres, je voy gens venir  
Qui viennent cy diligemment :  
Je pry au Roy du firmament  
Que, se sont gens de bon affaire,  
Mal, deplaisir ne contraire,  
Ne nous facent.

LE SOUS-PRIEUR.

Aincy soit-il !  
Monseigneur, et de tout peril  
Nous preserve par sa douceur !  
Espoir est-ce quelque seigneur  
Qui vient ce saint lieu visiter.  
Nous vous deussions tous exiter

2 M

D'aler tost en l'encontre d'eux  
En apareil très-gracieux :  
Certes, ce seroit le meilleur.

## LE SECRETAIN.

Vous avez bien dit, sous-prieur :  
Homme sy ne poroit mieux dire,  
Car ce sont gens [tout] remplis d'ire  
Qui nous vinssent contrarier ;  
Quant nous verront humilier  
Vers eux, ilz se modereront.

Fol. 169  
verso.

## LE PITANCIER.

Pour certain, voirement feront.  
C'est le meilleur, comme il me semble,  
Que vers eux alonz tous ensemble  
Atout l'eau benoite et la croiz ;  
Car s'il y a prince courtois.  
Au mains ly ferons-nous honneur.

## LE PREMIER CARME.

C'est bien dit. Je vois sans demeure  
Querir la croiz et l'eau benite,  
A telle fin que je m'afite  
De l'office que je doy faire.

LE ij<sup>e</sup> CARME.

Alons au-devant sans retraire :  
Se Dieu plaist, ce sont gens de bien.  
Quant de moy, je ne doubte rien :  
Jà par eux mal ne vilenie  
N'arons, je le vous certifie.  
— Jà quelqu'un ne nous en venrra.

## LE PRIEUR.

Or alons : Dieu nous conduyra,  
N'e[n] faisons dubitacion.

## LE MAISTRE D'OSTEL.

Vecy gens de religion  
Venir en l'encontre de nous.

## SAINT LOYS.

Metons-nous à genoux trestous  
Devant la precieuse crois :  
C'est l'estandart du Roy des rois :  
De l'onnourer sommes tenus.

## LE PRIEUR.

Seigneurs, bien soyez-vous venus !  
Nous avonz de vous voir plaisance,  
Car bien voyez segnifiance  
Que vous estes bons chrestiens.

## SAINT LOYS.

Telz sommes-nous, comme je tiens,  
N'y a cely qui Dieu ne prise.  
— Pere, menez-nous à l'eglise,  
Si saluerons le Roy des rois.

## LE PRIEUR.

Mout volentiers, prince courtois.  
Alonz chantant en louant Dieu.

[Lez carmes chantent.]

## SAINT LOYS.

Vecy j. devocieux lieu :  
G'y ay devocion entiere.  
Or saluons Dieu et sa mere  
Trestous, comme nous debvonz faire.

[Ilz s'agenoillent.]

Ave, Royne de bon aire,

Fol. 170  
recto.

Qui portas le doux Jhesu-Crit,  
 Qui vint nostre sauvement faire  
 Par la pitié que de nous prit.  
 Dessous ta main rien ne perit,  
 Tu es de toute grace plainne.  
 A bon droit mon cuer sy te dit  
 Gloire et loange souverainne.  
 — Beaux seigneurs, je vous veil prier  
 De cuer parfait et suplier  
 Que pour vostre [fait] faire croistre  
 En France, dont roy je doy estre  
 Tant qu'il plaira au Roy du ciel,  
 Donnez-moy, sy vous semble bel,  
 Aulcuns de vos religieux ;  
 Car pour servir le Roy des cieux,  
 En France je lez enverray  
 Et j. ostel je leur feray  
 Et habitacionz honnestes.

LE PRIEUR.

Sire, la requeste que faictes  
 Est bien honneste et bien licite.  
 Des religieux je vous quite  
 v. ou vj., s'avoir les voulez ;  
 Car bien vous povez et valez  
 C'on face pour vous.

SAINT LOYS.

Grant mercy,  
 Beau pere. Or donquez très cy  
 Les me livrez, je vous requier ;  
 Car je vous [dy] que je ne quier  
 Fors qu'en mon país me retraire.

LE PRIEUR.

Voulientiers, prince de bon aire.

Je vous baille mon sous-prieur  
 Et cest aultre religieux.  
 Cez ij. ycy, qui jeunes sont,  
 Ancy avecques vous yront,  
 Car ce sont deux enfans de bien.  
 Cestuy-cy, qui est encien,  
 Ancy pareillement yra,  
 La rule \* aus aultres aprendra :  
 C'est j. bon chrestien et doux.  
 Je les vous recommand trestous,  
 Quant seront en vostre repaire.

Fol. 170  
verso.

SAINT LOYS.

Ilz sont tout recommandez, pere ;  
 Jamez d'eux vous n'arez soucy.  
 — Adieu vous dy : de ce lieu-cy  
 Nous fault partir legerement.

LE PRIEUR.

Cely qui ne fault ne ne ment  
 Vous veille à sauveté conduire,  
 Sy que mal ne vous puisse nuire  
 Ne faire quelque empeschement !

LE SEIGNEUR DE COUCY.

A la nave legerement !  
 Legerement, n'atargez point.  
 Sus, patronz ! mettés tout à point,  
 Levés les voilles, le cordage.

LE PATRON.

Il ne fault que bouter à nage :  
 Entrez ens, garnissez le lieu.

[Ilz entrent enz.]

Adieu, vous recommand à Dieu :

\* *La richle*, MS.

Le vent nous mainne de grant tire.

[Ilz nagent.]

Certes, [seigneurs,] je scé bien dire  
Que nous sommes prez de Beauquaïre.

A terre nous convient retraire ;  
Dieu mercy, nous ataignons France.

[Ilz nagent toujours.]

Marguerite, ma seur très-franche,  
La grace à Dieu, le roy très-cher,  
Nous sommes hors de tout danger :  
Il nous fault traire vers Paris.

MARGUERITE.

Voullentiers, mon seigneur de pris ;  
Tout vostre bon plaisir soit fait.

[Ilz descendent à pic.]

Fol. 171  
recto.

SAINT LOYS.

Vecy beau país à souhait :  
Mon cuer s'esjouit de le voir.  
— Maistre d'ostel, alés pourvoir  
A Paris pour nostre venue,  
Car bien croy qu'elle est incongneue :  
Certez, on ne nous atent pas.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Cher sire, nous yrons bon pas ;  
A vostre bon congé ce soit !

[Il va devant ly et ung aultre.]

LE CAPITAINNE DES ARCHERS.

Archers, devant, marchez tout droit  
Au long de ceste belle préee.

Il faict une belle vesprée :  
C'est plaisir de sur les champz estre.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Je voy de Paris le bel estre,  
Je m'en vois à l'ostel du roy.

LE CHANCELIER.

Pariz est bien prez ; j'aperçoy  
Les tours, les chasteaux, les dongeonz :  
Tart m'est que nous nous [y] plongeonz  
Et que dedens soyonz boutez.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Messeigneurs, princez [re]doubtez,  
Dieu vous gard de tout encombrier !  
Venu vous suis signefier  
La venue du roy, nostre prince ;  
Entrez est en ceste province,  
Je sçay bien qu'il me vient suivant.

LE CONTE DE POTIERS.

Il m'y fault aler au-devant,  
Beau frere, bien legerement,  
Pour le très-honnourablement  
Recevoir dedens sa cité.

LE CONTE D'ANJO.

Frere, vous avez dit verté ;  
Alons-y, comment qu'il en aille.  
— Ça tost ! que tout le monde saille  
A l'encontre du roy Loys.  
Nous debvons bien estre esjoys  
A sa venue [très-]eureuse.

Fol. 171  
verso.

SAINT LOYS.

Marguerite, seur gracieuse,  
Je vois le peuple qui s'avoye  
De vers nous venir en grant joye  
Et en grande joyeuseté.

LE CONTE DE POTIERS.

Nostre très-cher frere redoubté,  
Vous soyez le très-bien venu.

LE CONTE D'ANJO.

Mout avez esté absenté.  
Mon, &c.

SAINT LOYS.

Quelque mal que j'aye porté,  
Dieu mercy, j'en suis revenu.

LE CONTE DE POTIERS.

Mon très . . . . .  
Le très, &c.

SAINT LOYS.

Tout le peuple grant et menu  
A mon retour esjoy s'est ;  
Mais il luy vaudra, se vous plect.  
Alons tous ensemble à l'ostel  
Nous reposer ; puis bien et bel  
De vostre estat nous pensseronz.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sire roy, nous vous servironz  
Chascun de service notable.

Assees-vous à ceste table  
Pour prendre la reffeccion.

SAINT LOYS.

Faictes la benediccion,  
Seigneurs.

LE CARME PRIEUR.

Mout volentiers, cher sire.  
[Ilz disnent, et les menestriez cornent.]

SAINT LOYS.

Ostez de cy. Il doit sufire,  
Nous avonz aultre chose à faire.  
Venez avec moy sans retraire,  
Entrez vous tous, religieux  
Et vous aultres, cy, je le veux :  
Il fault que de vous debvoir face.

[Ilz vont où doivent estre les carmes.]

Maistre d'ostel, en ceste place  
Ferez une eglise construire  
Et hostel qui pourra sufire  
A ces religieux-yey  
Et à autres ; car je m'afy,  
Se Dieu plaist, que l'ordre croistra.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Certes, cher sire, on le fera,  
N'en ayez dubitacion.  
Il y [a] assez mansion  
Très maintenant pour les loger.  
De leur boire et de leur menger,  
De jour en jour je pensseray,  
Et leur hostel edifiray,  
Aincy que de vous ay aveu.

Fol. 172  
recto.

SAINT LOYS.

Mez amis, or servez bien Dieu,  
 Servir ne povez meilleur mestre ;  
 Car on vous fera cy bel estre  
 Pour y servir le Roy des roys.

LE ij<sup>e</sup> CARME.

Vostre merci, prince courtois,  
 Trestous graces vous en rendonz ;  
 Dieu de sy bon cuer servironz  
 Qu'il pourra valoir à vostre ame.  
 Dieu face croistre vostre fame  
 Et renommée en tout le monde !

SAINT LOYS.

A Dieu, de qui tout bien habonde,  
 Vous recommande bonnement.  
 Ralons-nous-ent legerement  
 En nostre palaiz, je le veil ;  
 Car je veil tenir j. conseil  
 Qui mès pieça ne fut tenu,  
 Au prouffit du peuple menu  
 Qui se resjouit haultement  
 A nostre bon advenement.  
 S'il plaist à Dieu et sainte Avoye,  
 Encor ly doubleray sa joye  
 Avant qu'il soit j. an de cy.

LE CHANCELIER.

Cher sire, ce royaume-cy  
 A esté bien longtemps sans vous :  
 Par quoy advis m'est, sire doux,  
 Que mestier avez d'y veiller  
 Et d'à vos gens vous consseiller  
 Que pour le mieux avez de faire.

SAINT LOYS.

Alons nous au palais retraire ;  
 Car, en verté, quant g'y seray,  
 A vous tous me consseilleray ;  
 Et qui bon conseil me donrra,  
 De moy retribué sera.  
 Je veil, sy plaist au Roy divin,  
 Maises coustumez mettre affin,  
 Comme taillez, exaccion,  
 Gabellez, imposicionz,  
 Que plus ceste [chose]. n'abunde :  
 Nous \* n'avonz que la vie au monde,  
 Tandis qu'y sommes viagiers.

[Il vont en l'eschauffaut.]

SAINT LOYS.

Seigneurs, barons et chevaliers,  
 Et vous, mes vaillans conseillers,  
 Qui de loiauté resplandissez,  
 Je vous pri que m'avertissez,  
 Chascun selon la seue office,  
 De mettre si bonne police  
 En tous les lieux de mon royaume,  
 Que le peuple point ne me blasme.  
 Nous possedons, la mercy Dieu,  
 De nostre royaume le lieu  
 En tranquillité et en paiz :  
 Si nous fault penser desormaiz  
 A nous gouverner si à point  
 Que nostre peuple ne soit point  
 Mengé ne defoulé soubz nous.

LE CONTE DE POTIERS.

Vous parlez bien, mon seigneur dous  
 Monseigneur, en ce que vous dictes  
 N'y a que parolez elites :

\* Nen, MS.

Fol. 172  
verso.Fol. 173  
recto.

Vous devez eviter par droit  
Que le vostre peuple ne soit  
Grevé de nulle extorcion.

## LE SEIGNEUR DE NESLE.

Sire, se de gravacion  
Voulez vostre peuple deffendre  
Et à le supporter entendre,  
Certainement vous faictes bien.  
Le peuple dira de vous bien,  
Et vous craindra et aymera.

## LOYS.

Je feray tant qu'il y parra,  
S'il plaist à Dieu de paradis.  
— Secretaire, oyez mes diz,  
Et escripsez de point en point  
Ce que diray, ne faillez point ;  
Car je vourray qui tiegne lieu.  
" Loys, par la grace de Dieu  
Roy de France, à tous noz feaulx  
Amis et subgez très-loiaux,  
Salut. Comme ainsy il soit  
Que nous veillons justice et droit  
Par tout nostre regne regner,  
Nous avons voulu ordonner  
Et diter cestuy mandement.

" Nous ordonnons premierement  
Que chascun qui office tient  
De nous, ainsy qu'il appartient,  
Face ce serment solemnel,  
Que leaument, c'est bien et bel,  
Qu'ilz feront justice à chascun  
Homme sans en excepter un,  
Sans accepcion de personne ;  
Et s'aucun faulz jugement donne,

Ou voise contre ce de rien,  
Pugni sera en corps et biens.

" Item, nous deffendons après,  
Par commandement très-exprès,  
Que nul officier ne reçoive  
Don ne present et ne perçoive  
Rien d'estrange ne de voisin,  
Se ce n'est fruit ou pain ou vin,  
Jusque à la somme de v. soubz.

" Item, à nos subgez trestous  
Deffendons que nul ne despise  
Dieu ne sa mere ; car qui vise  
D'aler au contraire sera,  
Soit tout seur c'on le pugnira.

" Nous ordenons consequemment  
Et par arrest de parlement,  
Que les jus des dés soient nulz  
Ne que on en face plus nulz.

" Après ordenons que les faimes  
Communes, qui tant sont difaimes,  
Soient boutez hors de leurs hostez,  
Et leur soient les logis ostez,  
Tant que leur vie s'amendera ;  
Et qui logis leur baillera,  
Le loyer de toute une année  
Sera pour l'amende ordonnée.\*

" Nous commandons par exprès mos  
A tous baillis, maires, prevos,  
Que ilz se gardent de tort faire  
Ne gref à nostre populaire ;  
Pour eviter à tout meschef,  
Nous leur deffendons de rechef  
Qu'eux aians donacion,  
Heritage, pocession,  
Qui soient en leur bailliage,  
N'achette[nt] nul aultre heritage.

\* *Sera pour l'arme desordonnée*, MS.

Fol. 174  
recto

Nous leur deffendons en après  
 Par commendement très-exprès  
 Qu'ilz ne marient filz ne fille  
 Ne personne de leur famille  
 Sans nostre congié, et aussy  
 Qu'il ne refusent par nul sy  
 Quelque office qu'en leur main tien-  
     gnent,  
 Se licence de nous n'obtiennent.  
 Nous deffendons communement  
 Par très-exprès [com]mandement  
 A tous qui ont de juge office,  
 Que ne contraignent par justice  
 Gens obligés à usuriers,  
 Ne pour mailles ne pour deniers,  
 Ne que emprisonnent personne  
 Pour debtes quelconques, hault preu-  
     homme,\*  
 Fors pour la nostre seulement,  
 Qui est pour le gouvernement  
 De nostre reaulme ordonnée.  
 Deffensse aussy est donnée  
 De par nous que sur painne grande  
 Quelque juge ne tosse admende  
 Pour malfaçon ne [pour] meffait,  
 Se le tant n'est tossé et fait  
 Par gens de bonne conscience,  
 Ayant en eulz sens et science.  
 Aussy voulons-nous que lesdiz  
 Juges, par menasses ne diz,  
 Ne reçoive[nt] amende aucune  
 Ne par amour ne par rancune,  
 Sy n'est jugé en plainne assise.  
 Nulle personne ne soit mise  
 En prison, aussy n'acusée,  
 S'il n'y a cause proposée

Prouvée que le delinquent.  
 Signez cest estat-ycy, quant  
 Ceulz-cy seront tous par tous leus.  
 Nous remedirons au surplus,  
 Mais que no voloir [il] parface.  
 Donné à Paris, l'an de grace  
 Mil ij<sup>ce</sup> lvj."  
 Faictes que le seel soit assis  
 Dessus, si les voise lire.

## LE SECRETAIRE.

A vostre volenté, cher sire,  
 Sera fait quant [vous] le voulés.

## LOYS.

Nostre chancelier appelez  
 Et luy dictes que je le mande.

## LE SECRETAIRE.

Chancelier, le roy vous demande ;  
 Venez devers luy sans retraire.

## LE CHANCELIER.

G'iray volentiers, secretaire,  
 Puisqu'il luy plaist, se Dieu me voye.  
 — Très-cher sire, Dieu vous doint joye !  
 Que vous plaist-il moy commander ?

## LOYS.

Nous vous avons çà fait mander  
 Pour ce mandement que je tien.  
 Lisez-le, regardez-le bien,  
 Et puis y atachez le sceau.

## LE CHANCELIER.

Très-cher sire, il est bien et beau,  
 Le sceau tantost y assairé.

Fol. 174  
verso.\* *Personne*, MS.



Plus la lecture n'en verray :  
Vecy tout prest pour le seller.

LOYS.

Seigneurs, faictes-nous apeler  
Nostre gent herault Fleur-de-lis ;  
Car je le commetz et l'eslis  
Pour aler partout haultement  
Publier cestuy mandement  
Pour esjouir nos subgès tous.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Vous l'arez tantost devant vous,  
Cher sire ; plus parler n'en fault.  
— Cà ! Fleur-de-lis, gentil herault,  
Vien tost parler à nostre sire ;  
Car il t'a quelque chose à dire  
Pour ton profit, je te l'asseur.

FLEUR-DE-LIS.

Vemelà tout prest, monseigneur,  
Pour faire le plaisir du roy.

LOYS.

Cà ! Fleur-de-lis, entens à moy.  
Je veul que tu voisies par tout  
Le reaulme de bout en bout,  
Devant le peuple clerement  
Publier cestuy mandement ;  
Et quant publié tu l'aras,  
Par devers nous tu revenras  
Et aras robe de livrée,  
Qui par l'argentier delivrée  
Te sera, et x. frans contans.

FLEUR-DE-LIS.

Cher sire, tandis que j'ay tans,

J'yray vostre mandement faire.  
Je vous command au Debonnaire  
Qui pour nous voulut souffrir mort.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Le peuple se resjouyra fort  
Quant les grans ordinacions  
Et nobles constitucions  
Orra publier en appert :  
C'est ung très-grant bien que appert  
Sur tout le reaulme de France.

LE CHANCELIER.

Le roy est sage homme à oultrance,  
En son royaulme n'a si saige  
Ne si prudent homs de son aage.  
Le vray Dieu le tienne en sa grace  
Et de bien en mieulz le parface,  
Si bien que puisse substenter  
Son populaire et regenter,  
Et tout ce ains [que vous] mourrez !

FLEUR-DE-LIS.

Oyés, seigneurs, oyés, oyés,  
Et si me donnés audience.  
De par Loys, le roy de France,  
C'on doit pour seigneur recevoir,  
Ce que s'ensuit vous fais sçavoir :  
Escoutés-le d'oreille encline.

[Le mandement.]

“ Loys, par la grace divine  
Roy de France, à tous nos amés  
Subgez et vassaulz renommez,  
Salut et vraye dileccion.  
Nous ayans recordacion

2 N

Fol. 175  
recto.

De nos predecesseurs vaillans,  
 Qui, sans estre en rien defaillans,  
 Ont le reaulme maintenu  
 En bonne pais et obtenu  
 Tout quanques en ont, ce nous samble,  
 Grace à Dieu et au monde ensamble,  
 Et en ont la gloire des cieulz :  
 Et pour ce nous de bien en mieulz,  
 Pour nostre peuple regenter  
 En bonne pais et substenter,  
 Sans estre foullé ne mengé  
 Ne de nos officiers rongé ;  
 Et pour garder l'onneur de Dieu  
 En toute place et en tout lieu,  
 Avons cest estatut nouvel  
 Fait et ordonné bien et bel  
 Par nostre court de parlement  
 Nous ordonnons premierement . . . .

[*Prout in primo continetur in 3<sup>a</sup> linea primi  
 folii hujus codicis, et derainne ligne.*]

S'il n'y a cause proposée  
 Soufisant, sans quelque falace.  
 Donné à Paris, l'an de grace  
 Mil ij<sup>e</sup> et lvj.  
 Present nostre conseil assis,  
 De nostre regne xx<sup>e</sup> an ;  
 Aussy signé à court *Tristan*,  
 A la relacion et veil  
 De tout nostre noble conseil,  
 Que Dieu en pays veulle garder !''  
 — Je revois au roy sans targer ;  
 J'aray, ce croy, robe nouvelle.

[*Pose.*]

Noble roy, la Vierge pucelle  
 Vous veille garder de contraire !  
 Je vieng de vostre command faire :  
 Le peuple s'est esjoui fort ;

Mais j'ay entendu ung discort  
 Que fait le menu populaire.  
 Il dit, cher sire de bon aire,  
 Que plusieurs de vos officiers,  
 Primo impositours entiers,  
 Leur font plusieurs extorcions  
 Et plusieurs gravacions  
 Pour payer argent et tréu  
 Que par chascun an vous est deu.  
 Les prevosts qui prevostez tiennent  
 La rigueur de justice tiennent  
 Et font à povre grant oultrage.  
 Aulcunes sont par leur lignage  
 Ou par soubstenir leurs parens.  
 Sire, ces cas sont apparans,  
 Tout le pouvre peuple en murmure.

LOYS.

Fol. 175  
 verso.

Raison est que vous prenés cure  
 D'y remedier que pourra.  
 Oyés, messeigneurs. Il fauldra  
 Aviser que sera affaire  
 De ce fait ; car le populaire  
 Est fort grevé, comme j'entens.  
 Il me desplaist que tant j'atens  
 A y pourvoir de bon remede.  
 Se la grace divine m'aide,  
 Je mettray jus coustume telle.  
 Est-il nul qui sache nouvelle  
 D'un homme de bonne prudence,  
 Qui eust en luy sens et science  
 De gouverner une police  
 Pour faire à ung chascun justice,  
 Autant au grant comme au petit ?

LE CHANCELIER DE FRANCE.

Cher sire, à mon appetit,

J'en cuyderoy bien trouver ung  
Qui, selon le dit du commun,  
Est preudomme bien renommé;  
*Estienne Boyleaue* est nommé.  
Quant il a [en] charge ou office  
Un fait qui touche à la justice,  
Jà ne par argent ne par don  
Ne fera à pecheur pardon;  
Selon les qualités des fais  
Il fait disposer les procès  
Si bien qu'on n'y scet que redire.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Certez, il vous dit vray, cher sire.  
Celuy *Estienne* qu'on vous nomme  
Est vray justicier et preudomme.  
Se vous ly baillez quelque charge  
Et il en accepte la charge,  
Je ne doute point que ne face  
Tant qu'il en aqestera grace;  
Je l'en oseroye pleger.

LOYS.

Faictes venir ung messenger,  
Qui tantost le voise querir.  
De luy ne veul plus enquerir,  
Faictes-le tost venir vers nous.

LE CHANCELIER.

Tost le verrez, cher sire doulz;  
De l'envoyer querir m'est bel.  
— *Fleur-de-lis*, va-t-en à l'ostel  
D'*Estienne Boyleaue*, et luy dy  
Qu'incontinent devant midy  
Viengne parler à nostre sire.

FLEUR-DE-LIS.

Très-volentiers je luy 'ray dire,  
*Monseigneur*, ains des heures quatre. Fol. 176  
recto.

UNG GALANT DE PARIS.

Je m'en voys ung petit esbatre  
Par la ville, si plaist à Dieu;  
Je trouveray en quelque lieu  
Quelque jeu, je ne doute mie;  
Puisque j'ay la bource garnie,  
Pas n'est rayson qu'en mue me tienne.

FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy là-endroit *Estienne*  
*Boyleaue*, que querir je dois:  
Je luy veul dire à haulte vois  
Le mand du roy, se Dieu me voye.  
— *Estienne*, Dieu vous octroye joye!  
Le roy, vostre sire et le mien,  
Vous mande que n'atargez rien  
Que ne venez par devers luy.

ESTIENNE BOYLEAUE.

*Fleur-de-lis*, mon amy joly,  
J'yray volentiers à son mand,  
Pour qu'aincy est que me demand;  
Car aussy se je refusoye,  
Je sçay bien que je mesprendroye:  
C'est mon haultain seigneur et maistre,  
A luy doy-je vray subgez estre  
Et obéyr en tous estas.

FLEUR-DE-LIS

Or venez tost, n'atargez pas,  
Je voys dire que vous venez.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Franquet, avecq moy vous tenez  
Tousjours pour compaignie me faire :  
Au roy Loys de très-bon aire  
Me fault aler hastivement.

FRANCQUET.

Si ferai-ge, sire, vrayement,  
Où que soyés, n'en doubtez pas.  
Ne vous eslongeray d'un pas,  
Et vous serviray bien et bel.

[Ilz s'en vont.]

UNG GALANT DE PARIS.

Je trouveray quelque hadel  
Pour galer avant que je dorme.  
S'on ne me puist pendre à j. orme,  
Il m'ennuye que ne m'esbas.  
Je chercheray tant hault et bas  
Que je trouveray quelque sorte.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Franquet, bucques à ceste porte,  
Affin que nous entrons dedens.

FRANCQUET.

Hau, hau !

LE SERGENT D'ARMES.

Qui est là ?

ESTIENNE BOYLEAUE.

Bonnes gens,  
Parleray-je au roy, amy doulz ?

LE SERGENT D'ARMES.

Le très-bien venu soyés-vous !  
Sire Estienne, en venez au roy.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Voulientiers, sire, par ma foy !  
Bien me plaist obéir à luy.

LE SERGENT D'ARMEZ.

Très-cher sire, vecy cely  
Notable homme qu'avez mandé.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Très-cher sire, on m'a mandé  
Que jour ne demi ne laisseasse  
Que vers vous ne me transportasse :  
Si suis venu à vostre veil.

LOYS.

Estienne, bien venés. Je veil,  
Pour la très-bonne renommée  
Dont vostre personne est nommée,  
Qu'en ung office vous soyés  
Affin que regard vous ayés  
Sur tout nostre peuple en commun,  
Et facez droit à j. chascun,  
Equipolant merite au vice.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Mon cher seigneur, en quelle office  
Me voulez-vous constituer ?  
Car se de mon estat muer  
Me faillloit pour prendre aultre fais,  
Je ne feroye pas mes f[r]ais

Fol. 176  
verso.

[Ne] la pais de ma conscience  
 Bien ; car pas n'a en moy science  
 Pour regenter j. populaire.

LOYS.

Prevost de Paris vous veul faire,  
 Pour l'onneur de vostre personne,  
 Trescy la prevosté vous donne :  
 Si vous pry que soyés engrant  
 De faire au petit comme au grant  
 Justice bonne et raisonnable,  
 Sans estre à homme favorable,  
 Emplus au povre qu'au puissant.  
 Je vous baille l'espée luisant  
 Pour en ferir à tous costez.  
 Les maulvais hors des bons ostez,  
 Les vicez et maulz pugnissez,  
 Les innocens en pais laissez,  
 Deffendez la cause du juste,  
 Pugnissez le pecheur injuste,  
 Et soustenés en bonnes finz  
 Fames, vefvez et orfelinz ;  
 Car c'est ung point que Dieu bien prise.  
 Et aussy l'estat de l'Eglise,  
 Qu'aujourd'uy on expresse fort,  
 Soubstenez-le jusque à la mort,  
 Voire suz le endroit gardant.  
 N'alez aux riches regardant,  
 Ne qu'aux povrez faictes rayson  
 En tout temps et toute sayson,  
 Sans accepcion de personne ;  
 Tout ce que le droit dit et sonne,  
 Faictes sus exeder le terme.  
 En l'office je vous conferme.  
 Besongnez bien, je vous supplie.  
 La prevosté jadis baillie  
 Fut à grande somme d'argent.

Lors les prevos la povre gent  
 Defouloyent mout et pilloyent,  
 Et les grans admendes prenoient,  
 Pour nous payer la prevosté.  
 Cest article est par nous osté  
 De la prevosté que venrrez :  
 De par nous rien vous ne payrés,  
 Pour ce que estes bien duisans ;  
 Mais aiés gages soufisans,  
 Affin que vous ne grevez point  
 Nostre peuple par quelque point,  
 Mais retenez paisiblement.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Je vous regracie humblement,  
 Très-cher sire, de vos bienfais.  
 Je feray tant desoremais  
 Que vous n'orrez de ma personne  
 Dire chose qui ne soit bonne.  
 Vostre justice garderay  
 Le mieulz que faire je pourray,  
 Sans encharger en rien mon ame.

LOYS.

Faictes que vous n'ayés nul blasme  
 Ne qu'on ne dye de vous lait.  
 Alez-vous-en au Chastelet,  
 Visiter s'on a fait justice  
 A j. chascun sans malefice,  
 Et revenés soumez à nous.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Puisque je ay congé de vous,  
 Mon très-cher sire, je m'en voys.  
 — Ça ! Francquet, mon gentil galloys,  
 N'artons plus cy, alons-nous-ent.

Je veul que tu soyes sergent,  
Puisque de Paris suis prevost.

FRANCQUET.

Sire, que je le soye tantost,  
Et je feray bien la besongne.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Mais qu'un peu à ton fait je songne,  
Croy de vray que tu le seras.  
Sers-moy leaulment, tu feras  
Bien brief comme sergent exploit.

UNG GALANT DE PARIS.

Je vien d'un lieu où on m'a fait  
Ung tour qui m'a esté estrange.  
Je ny Dieu se je ne m'en venge ;  
G'y mouray, ou je seray maistre.  
En despit de Dieu ce puist estre  
De l'ordonnance et de l'arroy !

ESTIENNE BOYLEAUE.

Je vous fais prisonnier du roy,  
Compaignon : en place n'en lieu  
Homme ne doit regnier Dieu.  
Qui le fait il fait mesprison.  
— Francquet, mainne-le en prison,  
Et puis à la court du roy vien.

FRANCQUET.

Sire, je luy menray très-bien,  
Puisque j'ay dessus luy la main.  
Où le mettray-je ? au puis Jourdain ?  
C'est une moyse personne.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Boutez-le en prison si bonne  
Que tu m'en sache rendre compte.

Fol. 177  
verso.

UNG GALANT DE PARIS.

Suis-je mené ainssy à honte  
En prison ? Il ne m'en plaist point.

FRANCQUET.

Obéyssés, vous estes point :  
Le hault language rien n'en vault.  
— Icy dedens entrer vous fault,  
S'en bas ne voulés avaler.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Huyssier, ne pourroy-je parler  
Ung peu au roy ?

LE SERGENT D'ARMES.

Si ferés, sire.

Vostre venue luy vois dire,  
Je revenray à vous tantost.  
— Cher sire, velà le prevost  
De Paris qui veult, je le tien,  
Parler à vous.

LOYS.

Il nous plaist bien ;  
A luy point ne nous recelez.

LE SERGENT D'ARMES.

Monseigneur le prevost, parlés  
A nostre sire sans demour.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Cher sire, Dieu vous doint s'amour !  
J'ay, de quoy bien joyeulz je suy,  
Pris j. malfaiteur aujourd'uy,  
Lequel avoit Dieu regnié.  
Je le tiens en prison lié:  
Quel pugnicion ara-il ?

LOYS.

Se Dieu nous garde de peril,  
Il en sera griefment pugny  
En sa personne, ou banny ;  
Jà n'en ara [-il nulle] grace.  
Je vous commant qu'en plaine place  
Des Halles, sur ung eschaffault,  
Luy facez percer d'un fer chault  
Les bauevres, comme homme infame.  
A-il le non Dieu [en] blafeme ?  
Alez-en pugnicion faire :  
Si sera à tous exemplaïre  
C'on doit priser le non de Dieu.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Sire, je n'arteray en lieu,  
Si l'aray fait de cuer courtois.  
A vostre congé je m'en vois :  
Jhesu-Crit vous ait en sa grace !  
— Francquet, n'arestes plus en place,  
Va-t'en dire au maistre de l'euvre  
Qu'il vengne à moy, affin qu'il euvre  
De son mestier ; n'atarge pas.

FRANCQUET.

Monseigneur, g'y vois [de] bon pas.  
Je le voy en son hostel là.  
— Hau, maistre Golu !

MAISTRE GOLU.

Qui est-ce là ?  
Me fault-il point en gaingne aler ?

FRANCQUET.

Vien-t'en tost au prevost parler ;  
Tu gaingneraz ennuit grans blans.

MAISTRE GOLU.

Fault-il mener jouer aux champs ?  
Quelque sort me fault-il armer ?

FRANCQUET.

Ouy, veulles tost delivrer,  
Vien au prevost en appareil.

MAISTRE GOLU.

Or çà, de par Dieu ! je le veul.  
Alons-nous-en, puisqu'ainsy est.  
Vecy non harnoys trestout prest,  
Pas n'ay oublyé à le prendre.  
S'il me fault quelque larron pendre,  
Vecy des cordes et cordeaulz  
Assés pour estrangler trois veaulz.  
Je ne vois pas sans mon outil ;  
Il n'y a maistre plus soutil  
Que je suis, en l'Ile de France.

FRANCQUET.

Maistre Golu, fais reverence  
Au prevost.

MAISTRE GOLU.

Soit mort, sy faye !  
— Bonjour, monseigneur. Gangne-  
raye ?  
Ya-il quelque malheureux ?

Fol. 178  
recto.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Oy. Je t'ordonne et si veux  
Que la sentence que jetter  
M'orras, vellez executer  
En plaine hale de Paris.

MAISTRE GOLU.

Il ne fault plus parler du pris :  
C'est trestout ce que je demande.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Or tost, Francquet ! je te commande  
Que le prisonnier voise querre  
Qu'au matin tu boutas en serre  
Par son peché et demerite.  
Il ne sera pas à moy quitte  
Sans estre pugny de son corps.

FRANCQUET.

Sire, je le vois mettre hors,  
Devant vous le verrez tantost.  
— Ça, galant ! venez au prevost,  
Il est pour vous en siege assis.

UNG GALANT DE PARIS.

Il y a des heures bien sis  
Que il m'ennuye cy-dedens.  
G'y ay eu très-grant froit aus dens,  
Je n'en ay mengé que pain sec.

FRANCQUET.

Il vous faudra avoir le bec,  
Quant devant le prevost serez.

Avisiez bien que vous direz,  
Car je ne doubte au contraire  
Que vous n'ayés bien à faire.  
Humiliez-vous devant luy.  
Vous avez grandement failly  
Et avez failly.

Fol. 178  
verso.

UNG GALANT DE PARIS.

C'est mon.  
Sans moy faire si long sermon,  
Menez-moy à luy : je l'orray.

FRANCQUET.

Çà venez, je vous y menrray,  
Vous orez qu'il vous voudra dire.  
— Vecy vostre prisonnier, sire,  
Bien honteux, je n'en doubte rien.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Or çà ! compaignon, tu scès bien  
Que contre l'estatut royal  
Tu as fait ung villain fait [mal]  
En tant que tu as despité  
Dieu, nostre pere redoubté ;  
Et requier que ton outrage  
Tu monstres que pas ne fus sage.  
Tu es digne de grant admende.

UNG GALANT DE PARIS.

Tanssez-la ou petite ou grande,  
Que j'en oye le tanssement.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Tu seras corporellement  
Pugny, le roy l'a ordonné.



Je te condampne estre mené  
 Es Halez et pour ton deffault  
 Avoir les levres d'un fer chault  
 Percées devant le commun,  
 Afin que le peuple j. et ung,  
 Qui te verra executer,  
 Se garde de Dieu despiter.  
 Celle painne dois-tu avoir.  
 — Maistre Golu, fais ton devoir  
 Legerement, sans plus t'en dire.

MAISTRE GOLU.

Je le feray volentiers, sire,  
 Je n'ay talent de sejourner.  
 Je le vois ez Halles mener,  
 En ce lieu-là l'escuterons.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Va avant, nous te conduirons,  
 Moy et mes gens en ordonnance.

MAISTRE GOLU.

Mon amy, ayes pascience :  
 Il fault que tu soyes pugny.  
 Tu devroyes estre bagný  
 Par long temps et par longue espace,  
 Se le roy ne te fist grace ;  
 Endure, n'en pleure ne cry.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Sus ! maistre Golu, fais ton cry,  
 Si c'on puisse son cas sçavoir.

MAISTRE GOLU.

Seigneurs, l'homme que povez voir

Ycy en la main de justice,  
 A regnié comme fol nice  
 Et despité le non de Dieu,  
 Parquoy le roy l'a en ce lieu  
 Jugé à les lefvres avoir  
 Percées ad fer chault, pour pourvoir  
 Qu'à tel faute nul ne s'accorde.  
 Je vous liray de ceste corde  
 Très-bien les mains, il le fault.  
 — Vecy mon fer qui est tout chault,  
 Vous en serés tantost flatri.  
 — Justice est faicte ; je vous pry  
 Que j'aye des clous, sy buray.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Après disner je te payray ;  
 Donne-luy congé hardiment.

MAISTRE GOLU.

Je vous delivre, aiez-vous-ent,  
 Plus n'ay sur vous correccion.

UNG GALANT DE PARIS.

J'ay eue grant pugnicion  
 Pour peu de chose, Dieu mercy.  
 Se tous les hommes qui sont cy  
 Estoyent pugniz par tel rigueur  
 Pour blas[phe]mer nostre Seigneur,  
 Je cuide qu'on s'en chastiroit.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Je voy l'ostel du roy tout droit,  
 J'yray mon exploit raconter.  
 — Sergent, vous plaist-il moy bouter  
 Ceans ? au roy j'ay à parler.

LE SERGENT D'ARMES.

Vous povez hault et bas aler  
A vostre gré, mon doulz seigneur,

ESTIENNE BOYLEAUE.

Noble roy, Dieu vous doint honneur,  
Et à vous, nobles barons, tous !

LOYS.

Le très-bien venu soyés-vous.  
— Prevost, avez justice faicte ?

ESTIENNE BOYLEAUE.

Oy, sire, que bien me haicte ;  
Mais en estant à la justice  
Où j'estoye pour mon office,  
J'ay oy plusieurs murmurer,  
Disans que fort et endurer  
Estoit l'exploit que faisoye faire.

LOYS.

Or pleust au vray Roy debonnaire  
Que sur moy eusse le contraire  
Qu'au malfaicteur avez fait faire,  
Me tournast à los et à blâme,  
Et jamais en nostre reaulme  
Le non Dieu, qui doit estre amé,  
Sy ne fust d'omme blas[phe]mé !  
Je ne cuide avoir fait que droit.

ESTIENNE BOYLEAUE.

Le reaulme mieulz en vauldroit,  
Se ce point estoit estrangé.

Cher sire, à vostre congé  
Je voys entendre à mon office.

LOYS.

Alez, gardez bien la police  
Leaument, ne variez mie.

[Estienne s'en va.]

Marguerite, ma doulce amie,  
Se Dieu, par sa grant providence,  
Nous donne de biens affluence,  
Nous en devons estre recors ;  
Mais employés et arme et corps  
Tousjours pour le regratier  
En jeusnez, ausmosnes veiller ;  
Car, chere dame et chere amye,  
Rien n'est de corporelle vye,  
Et est où plus nous nous fions ;  
Mais par trop nous nous decepvons,  
De nos yeulx clers ne voyons goute  
Par desir mondain qui esgoute  
Et opaque nostre penssée.  
La vie mondaine est passée  
Comme la fumée et le vent.  
Ambicion à mort nous vent,  
Car tousjours mettons nostre cure  
D'avoir chose dont Dieu n'a cure,  
Et laissons les biens souverains  
Pour les temporez et mondains.  
Mieuz vausist le corps macerer  
Que laisser la cher dominer ;  
Car beatitude perdons  
Par les maulz que nous perpetrions ;  
Pourtant de voulement honneste,  
Chere amye, vous ammoneste  
De Dieu servir parfaitement  
Et le servir devotement.  
Sans luy ne peut venir nul bien.

Fol. 179  
verso.

MARGUERITE, ROYNE DE FRANCE.

Certes, sire, vous dictiez bien.  
Je croy qu'il a grande science  
En luy qui tousjours à Dieu pensse :  
Si luy prie que puissions faire  
Tousjours chose qui luy puist plaire,  
Et nous doint tout vice eviter.

LOYS.

Je vousisse aler visiter  
Ces povres ladres, douce amy.  
Servons Dieu tandis qu'avons vie,  
Et penssons à pourvoir nostre ame.  
Faictes appeler, belle dame,  
Je vous pry, Philipe, nostre filz ;  
De ce matin je ne le vis.  
Ung [lonc] tans y a que je fis  
Les membres de Dieu visiter.  
Faictes nostre filz exiter,  
Et puis mon vouloir luy diray.

MARGUERITE.

Sire, voulentiers le feray,  
A vostre veul faire m'encline.  
— Entendez à moy, Katherine :  
Appelez le dauphin, m'amy.

KATHERINE, PREMIERE DAMOISELLE.

Madame, je n'y fauldray mie ;  
Maintenant l'ay layssé en sale.  
— Monsieur Philipe, venez bon hale  
Devers madame vostre mere.

PHILIPPE, FILZ DU ROY AISNÉ.

Voulentiers, gente face clere,

A tous hommes plaisant regard.  
— Madame, Dieu vous sault et gard !  
Que vous plaist-il à commander ?

Fol. 180  
recto.

MARGUERITE, ROYNE.

Vostre pere vous fait mander.

PHILIPPE.

Que vous plaist, mon cher pere bon ?

LOYS.

Philipe, beaulz filz, sans lonc sermon  
Alez tost querre l'aumosnier,  
Et luy dictes que sans targer  
Vienne cy.

PHILIPPE.

Voulentiers, cher pere.

La chose me seroit amere,  
Sire, de vous desobéir.  
J'acompliray vostre plaisir,  
Au vouloir de l'Omnipotent.

LOYS.

Avancez-vous legerement  
Et revenez sans longue espace.

LE PREMIER POVRE.

Je croy bien que l'eure se passe  
Pour aler demander aumosne.  
Foy que je doy à saint Antosne !  
Fol est qui se fait oublier.

PHILIPPE.

Dieu vous saut et gard, aumosnier !

Mon pere vous fait apeler  
Que vous vegnez à luy parler :  
Pour ce veuillez vous exploitier.

L'AUMOSNIER.

Je le feray de cuer entier,  
Sire, puisque le roy le mande :  
C'est tout ce que mon cuer demande  
Que de faire sa voulenté.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Je croy que j'ay trop aresté  
Pour aler l'aumosne querir.  
Le roy devroit tantost venir,  
Je crains que trop je ne demeure.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Partir me fault, car il est heure  
Que le roy doibt donner ses dons.  
Dieu le gard de mal, ly preudons,  
Car, certes, il fait mout d'aumosnes  
Et conforte plusieurs personnes  
Qui sont en grande povreté !  
Je pry la haulte Dêité,  
Messeigneurs, que vous gard trestous  
De tout ennuy.

LE PREMIER POVRE.

Si faç-il vous,  
Beau sire, et vous tiengne en sa grace !

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Il nous fault prendre ycy ma place  
Pour avoir l'aumosne à ce bout.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Dea, beau sire ! mais prenez tout ;  
Nous voulez-vous bouter dehors ?

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Ce ne sont qu'argus et discors  
Que de toy, et où que tu voyses  
Il n'y ara jamais que noyses.  
Chascun est assez adverty  
De ton fait.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Vous avez menti :  
C'est dommage que les premiers  
Vous ne mettez tous les derniers :  
Je vous affy que vous ferez.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Beau sire, je vous pry, souffrez  
Les povres gens vivre emprès vous.  
Tousjours avés la dent sur nous,  
Et à chascun cop nous mattez.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Par Dieu ! sire, vous mentez.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Mais vous.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Mais vous parmy les dens ;  
Et se ce n'estoit pour les gens,  
Je vous esterniroye tout plat.

LE PREMIER POVRE.

Qu'est-ce là, seigneurs ? quel estat ?

Fol. 180  
verso.

Je vous prie, mangez en pais.  
Certes, je ne vis oncques mais  
En mon vivant tel moquerie.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

C'est en povre cuer grant envie :  
Toujours se debat pour sa place.

LE PREMIER POVRE.

Tenez-vous en pais. S'aucun passe  
Et il vous voit de tel affaire,  
Il se traira de nous bien faire,  
Nostre gaingne sera perie.

PHILIPPE.

Très-cher pere, le fruit de vie  
Qui nasquit de la Vierge mere  
Pour nous oster hors de misere,  
Vous preserve de tous peris !

LOYS.

Vous soyés bienvenu, beau filz !  
Demouré avez longuement.

PHILIPPE.

Cher pere, du commandement  
De vous et de madame mere,  
Vous amaine, c'est chose clere,  
L'aumosnier que vien de querir.

LOYS.

Philippe, faictez-le cy venir :  
Je veul j. peu à ly parler.

PHILIPPE.

Cà ! aumosnier, sans reculer,  
Venez parler à monseigneur.

L'AUMOSNIER.

Je le feray du bon du cueur,  
Car j'y suis tenu par rayson.  
— Cely qui soffrit passion  
Pour préserver l'umain lignage  
De dampnement et de servage,  
Noble roy, vous gard de peril !

LOYS.

Bien vegnez, aumosnier gentil !  
Je vous veul conter mon affaire.  
Aus xv<sup>xx</sup> me veul retraire  
Ad ce matin et voir le lieu,  
Pour visiter les membres Dieu  
Et les povres reconforter.  
Disposez de faire porter  
De l'eau chaude et ung bacin,  
Si que je puisse mettre à fin  
M'entente et ce que je veul faire.

L'AUMOSNIER.

Je suis tout prest de vous complaire ;  
Je voys vers le maistre d'ostel,  
Et feray vostre fait autel  
Comme le vous plut commander.  
— Maistre d'ostel, sans plus tarder,  
Faictez avoir de l'eau nette  
En ung beau bacin toute preste,  
Et aus xv<sup>xx</sup> l'envoyés.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Aumosnier, ne vous souciés ;

Fol. 181  
recto.

Je le feray, puisqu'au roy plaist.  
 — Entens à moy, hau ! Triboulet.  
 Mès de l'eau nette d'une part  
 En ung bacin.

TRIBOULET, queux.

Le deable y ayt part !  
 Encor n'ay-je point desjunay.  
 Des plus malheureux ne fut né  
 De moy de cy en Aquitaine.

LE MAISTRE D'OTEL.

Delivre-toy.

TRIBOULET.

Ha hay ! quel paine !

LE MAISTRE D'OTEL.

As-tu fait ? dy.

TRIBOULET.

Il sont cuis, cuis.

LE MAISTRE D'OTEL.

Et vien avant, vien.

TRIBOULET.

Je ne puis  
 Plus tost, sans me rompre le col.

LE MAISTRE D'OTEL.

Venez avant, que d'un licol  
 Puissiez-vous huy estre estranglé !  
 Regardés-moy. Quel maistre enflé !  
 Il semble qu'il ne mengast huy.

TRIBOULET.

Aussy ne fis-je.

LE MAISTRE D'OTEL.

As-tu fait ?

TRIBOULET.

Oy ;

Mais que veuillez j. peu attendre.

LE MAISTRE D'OTEL.

Venez avant. Qu'on vous puist pendre  
 A une forche et le col mettre !  
 Qu'est-ce cy, dea ?

TRIBOULET.

C'est pour vous, maistre ; <sup>Fol. 181</sup>  
 Vous devez huer cest honneur. <sup>verso.</sup>

LE MAISTRE D'OTEL.

Que dis-tu ?

TRIBOULET.

Je dy, monseigneur,  
 Que tout est prest quant vous vouldrez.

LE MAISTRE D'OTEL.

Aumosnier, au roy vous direz  
 Qu'il parte, se c'est son plaisir.

L'AUMOSNIER.

Bien sçay qu'il en a grant desir  
 Et que joye grand ly ferez.

[Le maistre d'ostel porte l'eau au lieu où elle  
 doit estre, et s'en revient.]

Sire, partez quant vous vorrez :  
 Tout est prest, je le vous plevis.

LOYS.

Or venez avecque nous, beau filz,

Car je veil et si vous devise  
Que tousjours vous hantez l'esglise  
Et vous mettez à Dieu servir.

PHILIPPE.

Cher pere, c'est tout mon desir  
Que de conversser en ce lieu.

LOYS.

Or alons à la gard de Dieu ;  
Venez-y aussy, aumosnier.

L'AUMOSNIER.

Ad ce ne veul point obvier,  
Sire, quant est vostre vouloir.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Desormais est temps de pourvoir  
Que le disner du roy soyt prest.  
Triboulet !

TRIBOULET.

Sire, que vous plect ?  
Oncques à telz nopces ne fu.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Pensse de faire très-bon feu,  
Entens-tu ? si feras que saige.

TRIBOULET.

Bien, de par Dieu ! Si ferai-ge ;  
Mais mon ventre est de faim mati.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Tieng que cecy soit tost rosty :  
Il le fault avoir maintenant.

TRIBOULET.

Que de fatras !

LE MAISTRE D'OSTEL.

Tieng, passe avant.  
Fault-il hongne, maistre coquart ?

TRIBOULET.

Or ça ! que le deable y ayt part !  
Me fault-il desjeuner de rost ?

LE MAISTRE D'OSTEL.

Que dis-tu ?

TRIBOULET.

Vous l'arés tantost,  
Mais que la premiere heure sonne.

LE PREMIER POVRE.

Helas ! faictes cy vostre aumonsne  
Ou non de Dieu le droiturier.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Vaillant roy et bonne personne,  
Helas, &c.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Helas ! confortez ce povre homme,  
Qui jamais ne peut pain gaingner.

LE PREMIER POVRE.

Helas ! confortez, &c.  
En non, &c.  
Je ne me puis jamais aydier,  
Car je n'ay membre qui ne fonde.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

J'ay perdu la joye du monde,  
Mes os cheent en pouriture.

Fol. 182  
recto.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Et moy les tresors de nature,  
De force je suis mort au monde ;  
Si pry Dieu, où tout bien habonde,  
Que veuille ceulz de mal garder  
Qui nous viennent reconfforter  
En la povre adversité.

LOYS.

O povre et vil fragilité,  
Subgette à si très-aspres deul,  
Où rien n'a d'estabilité !  
Sur quoy fondons-nous nostre orgueil ?  
A chascun pent autant à l'euil.  
Que valent penssées haultainnes,  
Quant plus profite ung bienfaict seul  
Que toutes richesses mondainnes ?  
Cher filz, tu as illec miroir :  
Delaisse le mondain honneur  
Contre la grace Dieu avoir,  
Sans toy fier en ta vigueur.  
La fleur pert toute sa valeur,  
Quant sa beaulté chet en semence ;  
Beaulté se change en mains d'un soir,  
Comme vois par experience.

Mes amys, ayés pascience,  
Loués Dieu de ce qu'il envoie ;  
Car, certes, moult joyeulz seroye  
Se c'estoit de Dieu le plaisir  
Qu'en terre je puisse souffrir  
Chose qui puisse valoir à l'ame.

LE PREMIER POVRE.

Helas ! sire, la dure flamme  
Dont mon corps est brulez et ars,

Me tient si aspre en toutes pars,  
Certes, que je ne sçay que dire.

LOYS.

Aumosnier, baillez-moy, beau sire,  
Ma robe de noire couleur ;  
Car à servir son Createur  
Estre on ne peut trop humblement.

L'AUSMONIER.

Du bon du cuer certainement  
Le feray. Velà vos abis.

[Il se vest de noir.]

LOYS.

Or entendez, Philipe, beau filz :  
Ou non de Jhesus, ordonnez  
Ma robe aus povrez et donnez.  
Je vous en pry, ainssy me plaist.

PHILIPPE.

Fol. 182  
verso.

Que le face bien raison est,  
Monseigneur, quant vous plaist à dire.

LOYS.

Aumosnier, baillez-moy, beaux sire,  
Ung peu ceste eaue et ce bacin.

L'AUMOSNIER.

Je le feray de cuer enclin.  
Sire, vous en arez assés.  
Tenez, sire.

LOYS.

Beau filz, versés,



Et ce vous soit en exemplaire  
Ce que si vous me verrés faire :  
Je vous en pry par amittié.

[Au premier povre.]

Mon amy, mettez vostre pié  
Icy, je vous pry, à vostre aise.

LE PREMIER POVRE.

Helas ! sire, jà Dieu ne plaise  
Que vous touchez à telle ordure  
N'à si très-vile creature !  
Je vous pry, veuillez vous retraire.

LOYS.

Frere, je vous pry, lessés faire,  
De telz manieres ne tiens compte ;  
Car je ne doibz pas avoir honte  
De servir comme il appartient  
Le Seigneur de qui tout bien vient,  
Mès doy encore estre joyeulz.  
Envers Dieu je suis trop eureux  
Qu'à ces membres puisse toucher :  
Si veuillez vostre piet coucher,  
Je vous prie, dedens ce lieu.

LE PREMIER POVRE.

Ha ! sire, je requier à Dieu  
Qu'en gloire le vous veulle rendre  
Et en gré le service prendre  
Que luy faictes.

LOYS.

Or sus après,  
Doulz amis !

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Certes, non ferez ;  
Se Dieu plaist, il n'appartient mie.

LOYS.

Laissez-moy, frere, je vous prie,  
En l'onneur de Dieu qui souffry  
Mort en croys, que Longis fery.  
— Beau filz, versez pour accomplir  
Le surplus.

PHILIPPE.

A vostre plaisir  
Le feray plus tost que le pas.

LOYS.

Or çà, frere !

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Il n'appartient pas,  
Sire, que si noble personne  
Atouche à si vile charonne :  
Laissés-moy, pour Dieu, cher sire.

Fol. 183  
recto.

LOYS.

Noble est qui a noble cuer  
Et qui de servir Dieu s'efforce,  
Et met sa puissance et sa force  
A Dieu servir et honorer.  
— Çà la toualle pour essuyer !  
Avancez-vous.

L'AUMOSNIER.

Très-volentiers  
Nous [a]vons ad ce cuers entiers :  
On doit bien priser tel service.

LE PREMIER POVRE.

Ha, sire, pour Dieu vous suffice !  
Gardez que la cher ne touchés,  
Que maladie n'en prenés ;  
Car j'en seroye trop dolent.

2 P

LOYS.

Au plaisir de l'Omnipotent !  
 Et en signe d'umilité,  
 Sers tes membres, Roy de bonté ;  
 Si te pry qu'en gré le recueille.  
 — Ça, mon amy !

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Jà Dieu ne veuille,  
 Sire, qu'une si noble bouche  
 A si puant charongne touche !  
 Vous en pouriez mal acquerre.

LOYS.

Frere, nous sommes tous de terre  
 Formés et tous d'une semblance,  
 Et nous fist Dieu par sa puissance :  
 Sy ne debvons avoir orgueil.  
 Ça vostre piet ! baisser le veuil :  
 Si sera mon veil acomply.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Ha ! cher sire, pour Dieu mercy,  
 Ce n'est pas à moy que ce duit ;  
 Mais puisque c'est vostre deduit,  
 Soit faicte vostre voulenté.

LOYS.

O glorieuse Trinité,  
 Equité  
 En egale seignourie,  
 Une essence, une déité,  
 Verité  
 En troys personnez unie,  
 Humblement je te mercye  
 Et te pry  
 Que tu veuilles prendre en gré

Mon service ; je humilye

Et si lye

Monstrer vers toy, roy paré.

Aumosnier, soit conforté  
 A cez povrez entre vous deux,  
 A chascun viij. si je le veulx,  
 Affin qu'ilz ayent de moy memoire.

LE PREMIER POVRE.

Sire, je pry le Roy de gloire  
 Qu'il le vous rende en paradis.

L'AUMOSNIER.

Or tenez prieres pour Loys,  
 Que Dieu le tiengne en santé.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Je supplye à la Trinité  
 Que ly doint pais et bonne vie,  
 Et maintienne sa seigneurie  
 En prosperité.

L'AUMOSNIER.

Sustenez  
 Et en memoire retenez  
 Le roy qui vous donne la vie.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Je supply la vierge Marie,  
 Royne et dame du firmament,  
 Que ce soit à son sauvement  
 Et qu'en pais le veille tenir.

LOYS.

Aumosnier, faictes-les venir  
 A l'ostel, et n'y faillez pas :  
 Je veul qu'ilz ayent le repas  
 A l'ostel, puisque je le dis.

[Le roy s'en va.]

Fol. 183  
verso.

LE PREMIER POVRE.

Je pry à Dieu de paradis,  
Cher sire, que vous gard de mal.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

*Amen*, car c'est l'especial  
Qu'on vit oncque en France regner.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Dieu luy doint si bien gouverner  
Son royaulme paysiblement,  
Que ce soit à son sauvement !  
Oncques, je croy, ne fust veu tel.

MARGUERITE, ROYNE.

Appelez le maistre d'ostel,  
Katherine, que viegne à moy.

KATHERINE, DAMOISELLE.

Très-voulentiers, dame, j'y voy  
Par devers luy sans plus arter.  
— Maistre d'ostel, venez parler  
A madame, puisqu'il luy haïtte.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Voulentiers, ma doulce gorgette.  
Sainte Marie, cuer joyeulz !  
Il seroit bien mal gracieulz  
Qui n'aymeroit tel damoiselle.

KATHERINE, DAMOISELLE.

Or venez tost parler à elle.  
Laissez-moy. Dieu ! que de fratrias !

TRIBOULET.

Pleust ore au corps Saint Nicolas  
Que nous fussions . . . .

KATHERINE.

Quoy ?

TRIBOULET.

Et rien, rien.

Il soufist, vous m'entendés bien,  
Au plus près de vos deux costez.

KATHERINE.

Or alés, mon amy, alés ;  
Vous ne sçavés que vous regarde.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Je pry Dieu que de mal vous garde.  
— Dame, que vous plaist de nouvel ?

MARGUERITE, ROYNE.

Avancez-vous, maistre d'ostel.  
Que le disner soit apareillé.  
Bien sçay, le roy est travaillé :  
Je vous pry, faictes diligence.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Tout est prest, dame d'excellence :  
Viengne le roy quant il vouldra,  
Et se siée quant il venrra ;  
Aussy est-il temps de disner.

LOYS.

Dame, Dieu vous veille garder,  
Par sa grace, d'encombrement !

MARGUERITE, ROYNE.

Et vous aussy pareillement,  
Monseigneur, quant il vous plaira.  
Seez-vous, on vous servira  
Comme il appartient à ung roy.

2 P 2

Fol. 184  
recto.

LOYS.

Seez-vous ycy emprès moy,  
Je vous en prie, douce amye.

MARGUERITE, ROYNE.

Je le feray de chere lie,  
Puisque c'est vostre doulz plaisir.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Avance-toy tost de servir,  
Triboulet, baille çà le plat;  
Vien à moy.

TRIBOULET.

Passechat !

[De] male mort puisse-il mourir !  
Je n'y ay sceu sitost venir  
Que n'ait emporté ung lopin.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Ha, Triboulet, que tu es fin !  
Tu as ailleurs porté la bouge.  
Dieu, quel apostre !

TRIBOULET.

Ne te bouge,  
Fais le mort et atens-moy là.

PHILIPPE.

Maistre d'ostel, çà du vin ! çà !  
Pensses tantost du roy servir.

LOYS.

Philippe, fais ycy venir  
Cez povres disner avec nous.

PHILIPPE.

Très-volentiers.—Depeschés-vous,

Mes amis, venez sans targer  
Trestous à court boire et menger :  
Le roy le veut et le commande.  
Assez arés vin et viande ;  
Au roy tarde que n'estes sis.

LE PREMIER POVRE.

Monseigneur, la vostre mercis.  
Dieu le tiengne en prosperité !

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Puisque prince sy redoubté  
Le commande, il fault que alons.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Au contraire, plus ne parlons.  
Sire, nous vous alons suivant.

[Il vont devant le roy.]

LE PREMIER POVRE.

Noble roy, Dieu le tout-puissant  
Vous gard et vostre compaignie !  
Et nous pardonnez, je vous pryé,  
Que cy avant nous sommes mys.

LOYS.

Bien soyés venus, mes amys !  
Vostre venue me fait joyeulz.  
S'il plaist au vray Roy glorieulz,  
A ma table serés rengés.

[Il se lieve et lez amainne pour seoir.]

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

A, sire ! ne vous bougés ;  
Pour Dieu, ne vous desplaire.

Fol. 184  
verso.

LOYS.

Mon amy, or me laissés faire ;  
Sez-vous cy, vecy vostre lieu.

[Il lez assiet et met du pain sur la table, et de la viande, et leur met devant.]

LE PREMIER POVRE.

Vostre mercy, je pry à Dieu  
Que le vous rende, sire, en gloire.

LOYS.

Tenez, freres, vecy à boyre ;  
Chascun face bien son devoir.

MARGUERITE.

Monseigneur, venez-vous cy soir ;  
Les aultres bien le serviront,  
Et ce que leur fault bailleront  
Trestout à leur gré et desir.

LOYS.

Dame, certes je prens plaisir  
A servir les membres de Dieu,  
Car il n'est nul plus joyeulz lieu  
Que là où le corps Dieu repose.

MARGUERITE.

Certes, sire, c'est belle chose  
De son courage à moderer,  
A dieu servir et honorer.  
Je croy que n'est si bel estat.

TRIBOULET.

Harau ! que j'ay le ventre mat !  
Maulgré en puisse avoir le deable !  
Ces gens-cy tenront meshui table  
Aussy bien comme gens de bien.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Ce plat ne sert ycy de rien,  
Ilz n'en menjussent plus, je croy.

LOYS.

Apportez ce plat devant moy,  
Et portez cestuy en ce lieu  
Aux pauvres pour l'amour de Dieu,  
Qui sa digne grace nous doint !

MARGUERITE.

Fol. 185  
recto.

Pour Dieu, sire, n'en mangez point.  
Vous sçavez que ces povres gens  
Ont patroullé leur mains dedens :  
En verité, il y a danger.

LOYS.

M'amy, lassés-moy menger :  
Le menger est pieuz et sains.

EGLENTINE, ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

De l'eaue pour laver les mains !  
Maistre d'ostel, à cop, beau sire.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Vous me faictes tout le cuer rire,  
Quant voy visaigne si bien paint.

TRIBOULET.

Magister a le cuer au saint,  
Il ne quiert tousjours quelque arest.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Que dis-tu ?

TRIBOULET.

Que tout est prest.  
Sire, vez-cy les bacins plains.

PHILIPPE.

Or lavez, cher pere, vos mains,  
S'il vous plaist, de ceste eaue-cy.

[Ilz lavent, et Loys prent les mains des povres, et  
les fait laver avecque luy.]

MARGUERITE.

Philipe, faictez oster d'ycy,  
Je vous en pry, legerement.

[On oste tout, et le roy dit que s'ensuit.]

LOYS.

Gracié soit Dieu haultement  
De tous les biens qu'il nous envoie,  
Et mette les ames en joye  
De nos bons amis trespasés !  
— Mes amis, se n'avés assés,  
Pour Dieu, prenez-en pascience.

LE PREMIER POVRE.

Prince de noble conscience,  
Voulentiers je vous remercy  
Et pry le benoist Fruyt de vie  
Que le vous veulle à l'ame rendre.

LE ij<sup>e</sup> POVRE.

Sire, de franc vouloir et tendre  
Je vous remercy humblement.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Aussy fas-je pareillement,  
Cher sire, et à Dieu vous dis.

LOYS.

Or, prenez en gré, mes amys,  
Et si vous souvengne en tout lieu  
De servir devotement Dieu ;  
Car, selon que le servirez,  
Certes remeris en serez  
En paradis joyeusement.

LE iij<sup>e</sup> POVRE.

Dieu le vous mire haultement  
Lassus en son [saint] paradis !

FLEUR-DE-LIS.

Fol. 185  
verso.

Seigneurs, qui ès fais et en dis  
Avez veu du bon saint la vie,  
Pour meshui adieu je vous dis ;  
Plus n'en ferons, je vous affye.  
S'il plaist à la Vierge Marie,  
Nous venrrons demain en ce lieu,  
Et sera l'istoire assouvie  
De saint Loys, l'amy de Dieu.

Adieu vous dy jusqu'à midi ;  
Demain revenez, je vous prie ;  
A j. mot bref à tous je dy :  
Adieu jusqu'à demain midi.  
Cely qui sera plus hardi,  
Veille ycy toute la nuitie,  
Adieu, }  
Demain, } &c.

*Le iij<sup>e</sup> jour du Jeu saint Loys.*

Fol. 186  
recto.

LE GRANT CAN DE TARTARIE.

Entendez, trestous, à mes diz,  
Tartarins cruelx et hardis,  
Entreprenans et courageux,  
En tous fais de guerre outrageux,  
Qui voulez à bis et à blanc  
Tousjours effusion de sanc ;  
Je vous veil faire tous valoir,  
Se voulez faire mon vouloir.  
Il n'y a prince terrien  
En ce monde, je le tien,  
Qui osast atendre ma guerre  
Ne qui ait la mitié de terre  
Ne des gens que j'ay dessoubz moy.  
Les puissans diex de nostre loy  
M'ont, je croy, fait naistre de mere  
Pour faire mectre à mort amere  
Tous les servans du Crucifis.  
J'ay entrepris à jour prefis,  
Se je ne suis malade ou mort,  
De leur faire si grant effort  
Qu'il en sera parlé par tout  
Le monde tout de bout en bout.  
Je veu et prometz à nos diex  
Que je feray l'echec sur eux  
Avant qu'il soit un an de cy.  
Je me suis longtemps tenu cy  
Sans leur faire guerre n'assault,  
Pour ce que passer il me fault

Parmy la terre d'Armenie,  
Qui rencontre moy fort guerrie.  
Aucy fait, qui nuit à mon cas,  
Triple, Anthioche, Damas,  
Et aucy sont ceux de Halape ;  
Mais je les tenray tous sans trape,  
Se mes diex me vellent aidier.

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Sire grant can, à mon cuidier,  
S'une fois vous prenez chemin  
D'aler sur eux, par Apolin !  
Chascun devant vous s'enfuira.  
Je sçay de vray, quant on verra  
L'armée de vos Tartarins,  
Qu'il n'y ara ne sarasins  
Ne chrestiens en quelque place  
Qui vous osent tourner la face.  
Chascun fuira, je le sçay bien.

LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Monseigneur, je ne doubte rien  
Que païs vous ne conquetez  
Et que bien me supeditez  
Tous les païs que dis avez ;  
Car de vos gens tant vous sçavez  
Que, quant ilz entrent en bataille,  
Il n'i a si petit qu'il faille

Fol. 186  
verso.

Que vaillant devoir il ne face.  
Jamais ne partent de la place,  
Qu'ilz ne soyent maistrez ou varlez.

LE GRANT CAN, &c.

Il est vray, mareschal, je lez  
Congnois jusqu'à cela très-bien.  
De mes gens je ne doubte rien,  
Je les tien pour tous esprouvez;  
Car je lez ay vaillans trouvés  
En tous assaulx jusqu'au mourir.

LE PREMIER TARTARIN.

S'une fois nous alons courir  
Devant chastel ne devant ville,  
Nous y ouvrons par tel stille  
Que nous en arons la maistrise.  
Je sçay la façon et la guise  
Comment on se doit aprestier  
Pour sur la muraille monter,  
Quant ce vient au point d'assaillir.

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

S'on me voit au besoing faillir,  
Quant cest arc-cy sera tendu,  
Que je soye au gibet pendu  
En haut: sy me veront de loing;  
Car je sçay, s'il en est besoing,  
M'aidier j. peu de mau forbie,  
Et sy jeu de l'escrimie,  
Quant je voy que j'en ay afaire.

LE GRANT CAN.

Par Mahon ! j'ay hait de parfaire  
L'entencion que j'ay conceue

Encontre la gent malostrue  
Chrestienne, que je hay tant.  
Je seray contre eux combatant,  
Se d'enfer la grant deablerie  
Ne me greffe ou contrarie:  
J'ay de gens assez grant amas.

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Il nous fault aler à Damas;  
Sire, quant le passage arons,  
Tout oultre passer nous pourrons,  
Et sy trouverons, qui bien me haicte,  
La grant cité d'Acre subgecte,  
Par quoy nous supediterons  
Les chrestiens et greverons  
[Tant] que nous ne pourront durer.

Fol. 187  
recto.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Il faut ad cela procurer.  
Seigneurs, advis m'est, par nos diex,  
Qu'on ne pourroit adviser miex.  
Se cela avons conquesté,  
Nous tenrrons la chrestienté  
Subgecte à nous totalement,  
Et serez partout plainement  
Obéy, qui que die le contre.

LE GRANT CAN.

Se je n'ay fortuné rencontre,  
J'en aray lez echantillonz.  
Drecez estandars, paveillonz,  
Et vous mettez tous en arroy  
Et en point d'armes comme moy;  
Car quant chacun sera en armes,  
Sans plus querir ne jour ne termes,  
Nous yrons sur les champz jouer.



## LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

S'il vous plaist de moy avouer,  
 Monseigneur, en bataille fiere  
 Je porteray vostre baniere  
 Comme banneret chevalier  
 Que je suis, et franc bataillier,  
 Qui ne daigneroye fuir  
 D'une bataille pour mourir.  
 Je mourray dessous mon enseigne.

## LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Je m'armeray, quoy qu'il aveingne  
 Ou à quelque pris que doye estre ;  
 Car on doit pendre à ung chevestre  
 Tout homme qui peut porter barbe,  
 S'il ne se deffent et rebarbe,  
 Quant voit venir son adverssaire  
 Pour ly faire mal ou contraire.  
 On devroit huer les couars.

## LE PREMIER TARTARIN.

Nous avons saiettez et dars  
 A plenté, soyez-en certain.

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Tout ce qui cherra en ma main  
 Sera venoison, par ma loy !  
 Et fust-il empereur ou roy,  
 Pour promesse ne pour blason  
 Je ne prenray homme à rançon :  
 On s'en peut bien à moy attendre.  
 Il faurra ou mourir ou rendre,  
 Qui devant moy se trouvera.

## LE GRANT CAN.

En chemin devant il faurra

A ce matinet cheminer :

Devant chascun, sans sejourner !  
 Tout homme en arroy se mecte,  
 Et faictes sonner la trompecte,  
 Qu'à cheminer nul ne se faigne.

## LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Archers, devant sous vostre enseigne  
 Mectez-vous tous en ordonnance,  
 Et cheminez de grant puissance  
 Devers la cité de Damas.

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

De cheminer ne soyons mas.  
 Se Mahomet de mal nous garde,  
 Nous alons faire l'avant-garde,  
 Où nous nous tenrrons tous devant.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Beaux seigneurs, venez-nous suivant.  
 Nous serons, se Mahon nous gard,  
 Toujours dessous nostre estendart,  
 Sans trop eslongner la bataille.

## LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Marchés avant, vaille que vaille.  
 Se nous trouvons quelque rencontre,  
 Il nous faurra presenter contre  
 Et monstrier quelz gens nous serons.  
 Sonnez trompettez et clérons  
 Pour faire marcher l'assemblée.

[Ilz descendent tous et marchent, et les trompettes  
 sonnent.]

## LE GRANT CAN.

J'aperçoy la terre peuplée

2 q

Fol. 188  
recto.

De Tartarinz et de païens :  
S'à mon intencion je viens,  
Il n'y ara ne saradins  
Ne chrestiens ne sarrasins  
A qui ne face oster la teste,  
Affin que pais je conqueste,  
Villez et chasteux à amas.

## LE PREMIER TARTARIN.

Nous sommes bien prez de Damas,  
Monseigneur, je vous certify.  
Arrestonz en cest lieu-ycy  
Pour aviser que nous ferons.  
Qui vourra nous l'assegerons,  
Il n'y fault que lance et escu.  
Le souldan se rendra vaincu  
Bientost, je n'en fais nule doubte.

## LE GRANT CAN.

C'est bien dit, mectons-nous en route,  
Sy alons jusqu'en la muraille.

[Ilz aprochent de Damas, et le guet trompe.]

## LE SOULDAN DE DAMAS.

Le guet trompe, il fault c'on aille  
Voir s'il a quelque desarroy.  
Seroit-il bien prince ne roy  
Qui osast venir guerreier  
Mon pays ne contrarier ?  
Je croy, par ma loy, que nennin.  
Seigneurs, pour mon dieu Apolin  
Sachez legerement pourquoy  
Le guet sonne par tel effroy :  
Je cuide qu'il voit venir gent.

## LE PREMIER CHEVALIER DE DAMAS.

Sire, j'en seray diligent,

De le sçavoir je m'en fais fort.  
— Guet, pourquoy sonnes-tu sy fort ?  
Vois-tu venir ne prez ne loing  
Gens en armes ? Si c'est besoing,  
Dy-le, c'on leur voise au-devant.

## LE GUET.

Oy, oy, je voy là-devant  
Venir gens d'armez et grant route.  
La terre en est couverte toute,  
Je ne vy oncques telle armée.

## LE PREMIER CHEVALIER DE DAMAS.

Sire, ayez la teste armée  
Bientost : vecy nos ennemis,  
Qui en ce pais se sont mis  
Sans vostre congïé ne licence.  
Le guet dit qu'oncques tel puissance  
Ne vit puis l'eure qu'il fut né.

## LE SOULDAN DE DAMAS.

Je croy qu'homme plus fortuné  
Ne fut oncques mais que je suy.  
Ce n'est ne d'hier ne d'aujourd'uy  
Que chascun me vient faire guerre.  
Il me faurra, je croy, ma terre  
Laisser et m'enfuir au loing.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Monseigneur, nous avons besoing  
De nous mectre en bataille forte.  
Nos ennemis sont à la porte,  
Qui vellent mectre [le] siege ;  
Mais nous les prenrons mieux qu'au  
piege.

Fol. 188  
verso.

Se vous estes de mon accord,  
Sur eux saurons à grant effort  
Et leur baudrons, comment qu'il aille,  
De plaine assiette la bataille  
Pour lez esbayer de plain cop.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Saillons sur eux, nous preschons trop,  
Il n'y a pas guet à la porte,  
Ne garde qui soit assez forte  
Pour les rebouter de plain sault.  
Alons-leur tost livrer l'assault ;  
Car se tost nous ne leur livrons,  
En leurs mains nous nous delivrons :  
Sy se garde qui ara peur.

LE SOULDAN DE DAMAS.

Saillons sur eux : c'est le plus seur,  
Que point ne soyons cy encloz.  
Or parra qui ara le loz  
En la bataille d'aujourd'uy.  
Par les diex à qui subgez suy,  
S'il y a cy homme couart,  
Je le feray à male hart  
Estrangler à ung bon gibet.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMAS.

Monseigneur, chascun a bon het  
De se defendre, n'en doutez.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

S'en bataille vous vous boutez,  
Chascun vous sera vray vassault.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Saillons dessus eux, il le fault ;  
Nous songeons beacop, ce me semble.

LE SOULDAN DE DAMAS.

Saillons dessus eux tous ensemble,  
Sire, puisque [vous] le voulez.

[Ilz saillent sur les Tartarins en disant:]

Reculez, ribaux, reculez ;  
Aincy ne nous arez-vous pas.

LE GRANT CAN.

Recule, souldan de Damas,  
Ou, par Mahon ! je t'occiray  
Et ta cité assegeray  
Incontinent, moy et ma gent.

LE SOULDAN DE DAMAS.

Grant can, tu es trop diligent  
De t'estre bouté en ma terre :  
Tantost aras à moy la guerre,  
Se mon armée ne me fault.  
— Avant, compaignonz ! à l'assault !  
Boutez-les hors de la barriere.

[Ilz combattent et retrayent.]

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Arriere, Tartarins ! arriere !  
Fuiiez-vous-ent honteusement,  
Car de nous viguerousement  
Serez combatu tout en l'eure.  
— Sus, compaignons ! couronz-leur  
seure

Trestous ensemble d'un accord.  
— A mort, faux Tartarins ! à mort !  
Aincy ne nous arez-vous mie.

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ribaux, vous y perdrez la vie.  
— Dedens !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

A mort !

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Secourez-moy.

Ilz seront nostres, par ma loy !

Ilz se mettront tantost en fuite.

[Ilz combattent et retrayent.]

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Vecy adventure despite :

Je suis ypotequé d'un bras.

Fuions-nous-ent plus que le pas

En la ville : c'est le plus seur.

[Ilz rentrent en leur ville.]

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Haha ! les ribaux ont eu peur,

Ilz fuient comme calleteaux.

— Vous serez atrapez, ribaux.

Resistez tant que vous vourrez,

Car en la fin vous y mourrez.

Contre nous ne povez regner.

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Sire, il nous fault sejourner

Ycy, et y tenir le siege.

Les ribaux sont miex pris qu'au piege.

Qui leur vourra guetter le pas,

Je sçay qu'ilz n'eschaperont pas

De la ville par quelque trou

Que nous ne sachons bien par où,

Et fussent-ilz xl. mille.

LE GRANT CAN.

Connestable gent et abille,

C'est bien dit, par Mahon, mon dieu !

Fichons nos tentez en ce lieu,

Et puis aprez de chaut en chaut

On leur livrera j. assault

Pour leur donner esbaissance ;

Car ilz ne sont pas grant puissance,

On l'a bien peu apercevoir.

LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Monseigneur, vous avez dit voir.

Je cuide qu'en toute leur ville

Ne se sçaroyent trouver xx. mille,

Au mai[n]s xxx., que je ne mente.

Qui lez assauldra, je me vente

C'on lez ara tout de plain vol.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

C'on me puist pendre par le col,

S'une fois j'oy crier l'assault,

Et on ne me voit au plus hault

De la muraille des premiers !

Vecy archers et guisermiers

Qui n'atendent c'on lez assaille.

LE GRANT CAN.

Avant, trestous, à la muraille !

Chascun soit aujourd'uy vaillant.

LE SOULDAN DE DAMAZ.

Je voy c'on nous vient assaillant :

Besoing nous est de nous deffendre.

[Ilz montent à la muraille.]

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ad ce cop [il] vous faurra prendre,

Fol. 190  
recto.

Veillez ou non, Damastenois ;  
Nous ne vous prisons une nois,  
Vous serez nostrez ad ce cop.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMAS.

Recule, tu aproches trop ;  
Tu n'entreras point par ce trou ;  
Ançois y ara beau tribou  
Que tu ayes mestrise sur moy.

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Rendez-vous, ribaux.

LE PREMIER CHEVALIER DE DAMAS.

Mais rens-toy :  
Tu ne peus sur moy avoir force.  
[Il le rue à terre.]

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ha Mahon ! j'ay la jambe torce,  
Ce ribaut m'a rué à bas.

LE GRANT CAN.

Çà ! ne nous esbahissons pas  
Pour j. homme, s'il est blecé.  
Avant que l'assault soit cessé,  
Il y ara des galanz[tuez].  
— Sus, ribaudaille ! reculez-  
Vous en ce point honteusement ?  
Assaillez viguerusement,  
Tandis que vous estes en point.

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Par Mahon ! je n'y fauray point ;

On peut pendre cely qui fault.  
Je m'en vois monter au plus hault  
De celle tour-là, qui est belle.

[Il monte en haut et combat.]

LE SOULDAN DE DAMAS.

Ruez par terre son eschelle  
Et le ribaut qui est dessus.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Par Mahon ! nous sommes dessus,  
On nous assault d'aulture costé.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

Se mon baston ne m'est osté,  
Je les feray tantost descendre.  
— A mort, ribaud !

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Il vous fault rendre,  
Veillez ou non, ad ce cop-cy.  
Priez à nostre roy mercy,  
Ou vous mourrez à dures fins.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE DAMAS.

La figue pour les Tartarins  
Et pour trestoute leur puissance !  
Assez sommes gens de vaillance  
Pour resister encontre vous.

LE GRANT CAN.

Par ma loy ! vous y mourrez tous,  
Et finerez à male honte.

Fol. 190  
verso

A l'assault que tout homme monte  
Sur la muraille vistement.

[Ilz montent.]

LE SOULDAN DE DAMAS.

Deffendonz-nous legerement,  
Nous avonz male compaignie.

[Ilz combattent main à main longuement.]

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Ville gaingnée ! ville gaingnée !  
Boutez le feu, ne vous chaille où.

LE SOULDAN DE DAMAS.

Il me fault passer par ce trou  
Ou par la fenestre, c'est fort.

[Il s'enfuit.]

LE GRANT CAN.

Tuez tout, metez tout à mort,  
Faictes-leur sans eaue la barbe.

LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Ce ribaud encor se rebarbe,  
Et sy ne peut rien : frappez sus.

LE PREMIER TARTARIN, en le frappant.

Par Apolin ! velelà jus,  
Il ne se relevera pas.

LE GRANT CAN.

Nous avonz conquesté Damas,  
La mercy à nos puissans dieux :

Sy fault penser de bien en mieux  
De servir les terméz de guerre.  
Aler nous fault en aultre terre  
Pour conquerer pais nouveau.

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Certes, sire, c'est le plus beau  
Toujours de pais conquerer.  
Faictes-vous craindre et redoubter  
Par tout le monde universsel ;  
Et se voulez avoir vessel,  
Une barge ou une navire,  
Il ne fault seulement que dire :  
Vous trouverez vostre estat prest.

Fol. 191  
recto.

LE GRANT CAN.

Je croy, par Apolin, que c'est  
Le meilleur qu'aillonz escumer  
Et nous esbatre sur la mer,  
Pour donner à Acre j. assault.

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ces Templiers nous dorront j. sault,  
Se nous y alons, point n'en doubte.  
Aler nous y fault en grant route  
Et avoir vessel diligent ;  
Car vous sçavez, mon seigneur gent,  
Que Templiers sont chevalereux  
Et [en] armes hardiz et preux  
Autant que sont vos Tartarins.

LE GRANT CAN.

J'ay conquestez des sarrasins  
Et des chrestiens largement ;  
Mais je n'ay pas remembrement

Ne souvenance ne memoire  
Qu'onc[ques] homme eut sur moy  
victoire  
Que je ne ly aye fait visage.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Monseigneur, puisque le passage  
Avons pour jusqu'en Acre aler,  
Traire s'y fault sans plus parler.  
S'une fois y alons courir,  
Nous ferons chrestiens mourir  
Et finer miserablement.

LE GRANT CAN.

Je vous pry amiablement,  
Seigneurs, sans plus parler ne dire,  
Alons-nous-ent en la navire,  
Sy singlerons voilez au vent.

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Sire, c'est bien dit, je m'en vent,  
Que l'alée sera eueuse.

[Ilz vont en la navire.]

Vecy nave bien plantureuse,  
Et fut pour porter cent mille hommes.

LE GRANT CAN.

Mahon nous conduie ! nous sommes  
Belle gent, quant je nous regarde.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Virade ! virade ! virade !  
Par ma loy, nous avonz bon vent.  
[Ilz nagent et sonnent trompettes, et tantost le  
guet d'Acre trompe.]

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Hau, guet ! que vois-tu ?

LE GUET.

Je voy gent  
Qui sont en la mer en vesseaulx.  
Ilz ont estendarz, pennonceaux :  
C'est merveille que de leur monstre.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Se Dieu plaist, nous yrons encontre,  
Puissans gens, pour lez atraper.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Qu'est-ce que j'ay ouy tromper  
Sy fort ? Beaux seigneurs, je vous prie,  
Sachez-y, ne delayez mie,  
Affin qu'il nous soit revellé.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, j'ay au guet parlé ;  
Mais il m'a dit pour toutes fins  
Que ce sont Turez ou sarrasins  
Qui viegnent pour nous entamer.  
Ilz sont c. vesseaulx en la mer  
En puissance très-merveilleuse.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Se Dieu plaist et la Vierge eueuse,  
Sans hacher ne nous aront pas.  
Nous leur yrons coper le pas,  
Se nous n'avons d'armes deffault.  
Avant, mes frerez ! il nous fault  
Mectre en armez et en arroy,

Pour la loy Jhesu-Crit le roy  
Deffendre contre ces payens.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, tous bons chrestiens  
Se doyvent employer contr'eux  
Pour le non du haut Roy des cieux  
Honnourer et glorifier.  
Quant vous plaira les defier,  
Il n'y ara grant ne petit  
Qui de très-joyeux apetit  
Ne s'y employe avecques vous.

Fol. 192  
recto.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, nous yrons trestous  
De bon cueur, je le vous asseüre.  
Nous nous armerons sans demeure  
Et abillerons bel et bien,  
Et de par Dieu, où est tout bien,  
Nous leur yrons à chere lie  
Donner une belle estampie  
Pour tout à cop lez esbahir.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Sire, nous les debvonz hayr  
Que chrestiens ne vellent estre.  
Ilz tienent leur dieu et leur maistre  
j. meschant nommé *Mahomet*,  
Lequel, aincy que l'escript met,  
Se lessa menger aux pourceaulx.  
C'est, je croy, j. des fais plus beaulx  
Qu'il fit oncques desur la terre.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Çà ! tost alons leur livrer guerre,  
Alons monter en la navire.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Elle est trestoute preste, sire,  
Très hier le matin, je m'en vent.  
Se nous eussions éu bon vent,  
Nous eussions esté une couple  
De vesseaux jouer.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

C'on se couple,  
Et nous boutons en la navire.  
Je veil ces sarrasins occire,  
Se je puis sur eux aborder.

[Ilz entrent en la navire.]

Les voilez au vent, sans tarder,  
Trestout droit à ceste chiennaille !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Et veleslà, vaille que vaille,  
Dieu nous conduise bonnement,  
Et nous ramainne sauvement  
Dedenz Acre, nostre cité,  
En sy bonne prosperité  
Que nous sommez, ou en meilleur !  
Or avant, pour nostre Seigneur !  
Pensez chacun de bien tenir.

Fol. 192  
verso.

LE GRANT CAN.

Je voy nos ennemis venir  
Encontre nous : recevez-lez.  
Il nous feront petis varlez,  
Se nous ne nous tenons bien fermes

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

En verté j'aperçoy lez armes



De la nave, je vous affie  
Que c'est le roy de Tartarie.  
Qui ly a peu donner trespas ?

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, il a pris Damas  
Et Halape, aincy c'on dit :  
Aincy peut-il sans contredit  
Venir ycy tout à son bel.

LE iij<sup>e</sup> TARTARIN.

Avant ! frappons de cours ysnel  
Sur noz ennemis que je voy.

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Vous parlez très-bien, par ma loy !  
Mareschal, je le vous accorde.  
A mort ! à mort ! à mort ! à mort !  
Tuez tout, que rien ne demeure.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Qui se doubtera sy s'asseure.  
Quant est de moy, je ne vous doubte.  
J'ay des gens assez belle route  
Pour vous tenir pié, si le fault.  
Compaignons, livrons-leur l'assault  
Vaillamment et de bon courage.

LE PREMIER TARTARIN.

Abordons desur eux à nage  
De plain saut, ne flechissons mie.  
Tartarie ! Tartarie ! Tartarie !  
Vous estes jus, fuiez-vous-ent.

LES CROISEZ.

Dieu et Nostre[-Dame] et saint Jehan  
Reclamons-nous de cuer enclin.

LES TARTARINS.

Vive le grant can tartarin  
Et trestous ses Tartarinaz !

LE GRANT CAN DE TARTARIE.

Avant ! effondrons ces harnaz  
Vaillamment, homme ne se faigne.

[Ilz combattent longuement main à main.]

LE ij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ce triste ribaut me mehangne :  
Aidez-moy, ou je seray pris.

[Ilz retrayent.]

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Ribaus, vous y perdrez le pris,  
Se je puis, ou je ne pourray.  
Rendez-vous trestous.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Non feray,  
Je ne suis pas homme failly.  
[Ilz combattent.]  
Cestuy-là est en l'eau sailly ;  
S'il peut tout boire, il revenrra.

LE GRANT CAN.

Reculez-vous, qui ne vourra  
Encourir de son corps dommage.  
Ilz ont desur nous l'avantage ;  
Nous n'avons pas tenu bon stille.

LE iiij<sup>e</sup> TARTARIN.

Reculons-nous contre ceste ille,  
2 R

Fol 193  
recto.

Ains qu'il y ait plus grant meschef,  
Et puis nous venrrons de rechef  
Lez assaillir à nostre beau.

LE PREMIER TARTARIN.

Je vois tourner le gouvenau,  
Venez me farger pour le trait.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Grant can, grant can, tu t'es retrait ;  
Oses-tu bien fuir au loing ?  
Je n'ai de gent rien que plain poing ;  
Tu as mal ton fait poursuy.

LE GRANT CAN.

Tu le sçaras bien aujourd'uy  
Avant la nuit, je le t'afie.  
— Avant, compaignons ! je vous prie  
Ralonz encor j. cop sur eux.  
A ma plaisance, je le veux.  
Nous lez aronz à ce cop-cy.

Fol. 193  
verso.

LE CONNESTABLE DE TARTARIE.

Sçarons mon, je le vous affy ;  
Jà homme n'en eschapera.  
— Dedens ! dedens !

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Or y parra  
Qui sera ou maistre ou varlet.

LES TARTARINS.

Salamalet ! salamalet !

LES CROISIEZ.

Dieu et Nostre-Dame et saint Jehan !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Vecy j. mauvais caquehan :  
Ilz ont rompu nostre navire.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Que ferons-nous ?

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Reculons, sire,  
Radement jusqu'à nostre port.  
Endurer ne povons l'effort  
D'eux, car il sont trop puissant gent.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Rabessez nostre voile au vent,  
Puisque il n'y a meilleur point.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Sire, il ne nous aront point,  
Car le vent nous vient à plaisir.

[Ilz s'en vont.]

LE GRANT CAN.

Sus aprez ! alons les saisir,  
Les ribaux nous monstrent le dos.

LE MARESCHAL DE TARTARIE.

Certes, monseigneur, je vous los  
Que vers eux point nous ne tournons  
Et qu'en nostre lieu retournons,  
Car leur navire, je me vent,  
Va et vire comme le vent,  
Ne il n'est rien qu'el ne trebuche,  
Et puis s'il y avoit embuche,

Nous serions clos comme en j. bois,  
Nous revenrionz une aultre fois  
Plus puissans et mieux ordonnez.

Fol. 194  
recto.

LE GRANT CAN.

Or donc, je le veil ! retournez  
Le voille au vent devers Damaz,  
Car je vois que nous sommes maz.  
Il nous faut aler reposer  
j. mois ou deux pour nous aisier :  
Sy referons armée nouvelle.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

L'aventure nous est très-belle,  
Puisqu'en Acre sommes frappez.  
Se nous eussionz esté hapez,  
Nous eussions eu afaire fort.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Ilz nous eussent tous mis à mort  
Et occis, je n'en doubte point.

LE GRANT PRIEUR.

Alons-nous-ent, d'un aultre point  
Nous faurra pensser, se Dieu plest.  
Il est besoing d'à nostre fait  
Remedier, comme je tien.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, vous dictes très-bien ;  
A ce volentiers m'emploiray.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Çà, beaus seigneurs ! je vous diray.

Il fust grant besoing, ce me semble,  
Que nous advisissons ensemble  
Comment nous pourrions avoir  
Secours. Je cuide sçavoir,  
Puisque ces Tartarins cy tiengnent  
Ces parties-cy et qu'ilz viengnent  
Sur nous courir aincy souvent,  
Qu'ilz nous aront de quelque vent.  
Je le craing bien, à dire voir.

LE PREMIER CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, il y fault pourvoir  
Et tout le plustost c'on pourra ;  
Car qui ne leur resistera  
Puissamment, j'ay très-grant doubte  
Qu'ilz ne nous ayent, somme toute,  
Car ilz sont gent de belle guerre.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Il nous faurra en voye querre  
Gens en quelque lieu que ce soit,  
Affin que se on s'aperçoit  
Qu'ilz nous voulissent asseger,  
C'on se peust devant eux renger  
Et monstrier en belle bataille.  
Je ne doubte point qu'il ne faille  
Que nous heurtonz à eux bien bref.

Fol. 194  
recto.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER CROISÉ.

Monseigneur, ce seroit meschef,  
Par la loy ! s'il estoit aincy  
Qu'ilz nous assegeassent ycy ;  
Il vaurroit miex c'on envoyast  
Au pape et c'on ly demonstrest  
Le danger qui venir pourroit,

2 R 2

Se bref on ne nous secouroit.  
 Il est besoing c'on y envoie  
 Une lectre, affin qu'il voye  
 La declaracion des lieux  
 Que tiengnent ces chiens oultrageux  
 Ycy tout en l'entour de nous.

LE PRIEUR D'ACRE.

Sy ferons-nous, mon frere doux ;  
 Vostre conseil est bon et sage.  
 Nous y envoyrons j. message,  
 Qui par escript luy portera  
 Trestout ce que besoing sera.  
 G'y avoye pieça regardé.  
 — Où es-tu alé, Merquadé ?  
 Viens oir quel mon plaisir est.

MERQUADÉ, HERAULT DES CROISEZ.

Vemelà, sire ; que vous plest ?  
 Plest-il vous moy rien commander ?  
 Commandez-le, et sans tarder  
 J'obéyray à vostre veil.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Apreste-toy, car je te veil  
 Envoyer en pais lointain ;  
 Mais que j'aye escript de ma main  
 j. mot, que porter te fauldra.

MERQUADÉ.

Faictes tout ce qu'il vous plaira,  
 Je n'y vourray contredit mectre.

[Il escript.]

LE GRANT PRIEUR.

Il te fault porter ceste lectre

Au pape, nostre pere saint,  
 Et luy dy que de cuer non faint  
 Toute la religion grande  
 Des chrestiens se recommande  
 En la sienne grace très-bonne.  
 Ceste cedula-cy ly donne  
 En le saluant doulcement ;  
 Et sy ly conte bien comment  
 Nous sommes trestous en peril  
 D'estre brefment mis à essil,  
 Se sa grace n'y met remede.

MERQUADÉ.

Fol. 196  
recto.

Monseigneur, se Jhesu-Crit m'aide,  
 Vostre message bien feray ;  
 En place jamais n'arteray  
 Qu'une nuyt qu'à Romme ne soye.  
 Je m'en vois commencer ma voye,  
 Mais que j'aye de la pecune.

LE GRANT PRIEUR D'ACRE.

Va legerement: velà une  
 Bource très-bien fournye d'argent.  
 Soyés au chemin diligent,  
 Tu aras miex au retourner.

[Il s'en va.]

MERQUADÉ.

Je n'ay besoing de sejourner,  
 Car j'ay à faire grant chemin.  
 A la frescheur de ce matin  
 Vourray expedier ma voye.  
 Je pry à Dieu qu'il me convoye  
 Et reconvoye à sauveté.

LE ROY SAINT LOYS.

Confesseur, j'eusse voulenté

D'accéder à confession  
 Pour avoir absolucion  
 Des pechez qu'ay commis et fais.  
 Pechez est j. très-pesant fais,  
 Bon s'en doit descharger qui peut.

FRERE GEFFROY, CONFESSEUR DU ROY.

Puisque vostre bonté le veut,  
 Sire, ce soit à vostre gré.  
 Confessez-vous, je vous orré  
 Voulentiers, mon plaisir s'y trait.  
 Entrons ycy en ce retrait,  
 Puis vous direz vos pechez tous.

SAINT LOYS.

Je le veil, mon beau pere doux,  
 J'ay ad ce mon cuer exité.  
 — Beau pere, *benedicite*.

LE CONFESSEUR.

*Dominus*, le doux Roy de gloire,  
 T'euvre l'engin et la memoire  
 Pour dire de tes maulx la somme !

MERQUADÉ.

J'aperçoy la cité de Romme,  
 J'aray tantost faite ma voye ;  
 Mais que le saint pere je voye,  
 Je ly conteray mon message.

SAINT LOYS.

Beau pere, vous sçavez l'usage,  
 Que quant j'ay fait confession,  
 De vous reçoÿ correccion,

Et à bon droit g'y suis tenu.  
 Je m'en vois despouiller tout nu,  
 Et puis vostre devoir ferez.

[Il se desponille.]

De cecy me corrigez,  
 Je l'endurray de joyeux hait.

FRERE GEFFROY, LE CONFESSEUR.

Sire, vostre plaisir soit fait,  
 Mais bien m'en voulisse passer.

[Il le bat |

SAINT LOYS.

Vous avez peur de me casser,  
 Mon beau pere, vous m'espargnez ,  
 Frappez fort, point ne vous faignez :  
 Si le reçoÿ benignement.

LE CONFESSEUR.

Dieu le Pere, qui point ne ment,  
 Le vous rende par son plaisir !  
 Revestez-vous tout à loisir :  
 Sire, il fait [moult] froit en ce lieu.

SAINT LOYS.

Voulentiers, mon cher pere en Dieu,  
 Je le feray de cuer non faint.

[Il se revest.]

MERQUADÉ.

J'aperçoy là le pere saint,  
 Saluer le veil maintenant.  
 — Pere saint, de Dieu lieutenant,  
 Cil qui nasquit de Vierge pure

Maintienne vostre prelatüre  
Et voz ecclesiastes tous !  
Je suis venu par devers vous  
De bien loingtaine region.

LE PAPE.

Beau filz, la benediccion  
Des sains apostres je vous donne.  
Le parler on vous habandonne,  
Dictes-nous qui cy vous amainne.

MERQUADÉ.

Pere en Dieu, d'une ville plainne,  
Que greffe peuple renoyé,  
Je suis devers vous envoyé :  
C'est *Acre* la cité nommée.  
La religion renommée  
Chrestienne qui y demeure,  
Vous mande que fort leur queurt seure  
La gent despite sarrasine ;  
Et pour plus sçavoir du convine  
Du fait pour quoy je vienz ycy,  
On vous envoie ces lectres cy.  
Plaise-vous en voir la teneur.

LE PAPE.

Au plaisir de nostre Seigneur,  
La lecture nous en verrons  
Et de mot en mot la lirons  
Pour en estre miex informez.

[Il la lit.]

Vecy des poins beacop sonnez.  
Je perçoy par cestuy escript  
Que le can tartarin maudit  
A conquesté Triple, Damas

Et tout le païs hault et bas ;  
Sy a-il Halape, Anthioche,  
Et jà sur les chrestiens touche  
Qui sont en ces regions-là.  
Dieu le pere, qui consola  
Son peuple par Judit s'amie,  
Ad ce besoing n'oublira mie  
Les siens, sy ly plaist, le doux sire.  
—Çà, seigneurs ! que voulez-vous dire ?  
De ce cas que vous en semble-il ?  
Il nous fault pensser qu'à essil  
La terre sainte ne soit mise  
Par lez ennemis de l'Eglise,  
Qui heent et Dieu et sa mere.

LE CARDINAL.

Vous parlez mout bien, très-saint pere.  
Vous estes tenu d'y veiller,  
Et nous tous de vous consseiller  
Bien et deument, comme il est droit.  
Le doux Jhesus vous en octroït  
Et envoie nouvelle telle  
Qui à vous et à nous soit belle !  
Je l'en supplie doucement.

L'EVEQUE.

Pere saint, il fault vistement  
Aviser qu'il en est de faire,  
Affin que ces sarrasins traire  
Ne se puissent trop sur les rens  
Et les meetes des chrestiens :  
Peril s'en pourroit ensuir,  
Qu'aincy les lesroit poursuivre  
Sans resister à leur puissance.

LE PAPE.

J'entenz très-bien vostre loquence,

Fol. 196  
recto.

Fol. 196  
verso.

Seigneurs, et s'y accorde bien  
Qu'en voz dis il n'y a que bien.  
Chascun très-sagement propose.  
Ce seroit, certes, belle chose  
Qui y pourroit hastivement  
Remedier et chaudement,  
Aincy comme il en est besoing.

LE CARDINAL.

Sire, il [vous] en fault prendre soing  
Et cy en concille retraire  
Qu'il seroit pour le miex de faire,  
Ou qu'on envoyast souldoyers  
Ou qu'on fist sommes de deniers  
A quelque prince renommé  
Qui contre ce peuple infamé  
S'alast presenter en bataille.

LE PAPE.

Mais que j. prince ne me faille,  
Qui est champion de la foy,  
Sy plaist à Jhesu-Crit le roy,  
Avant qu'il soit deux ans de cy,  
Sans qu'on en ait trop grant soucy,  
Sarrasins aront gros meschef.

L'EVEQUE.

Il en fault venir à ung chef,  
Sire, sans faire atente nulle.  
Vous voyez par vostre cedulle  
Que ces desleaux sarrasins  
Sy ont penetrées les fins  
De la terre Jherosolime :  
Miex la vaudroit fondre en abisme  
Qu'ilz la tenissent en souffrance.

LE PAPE.

Se Loys, le bon roy de France,  
Ad ce besoing-cy ne nous fault,  
Les sarrasins aront l'assault  
Et bataille fiere et cruelle.  
Apeliez-nous Bonne-Nouvelle,  
Qu'il viengne à nous [et ne remaint].

LE CARDINAL.

Nous l'arez tantost, pere saint,  
Je le voy venir là-devant.  
— Bonne-Nouvelle, vien avant.  
Retray-toy tost en ce repaire.

BONNE-NOUVELLE, HERAULT DE ROMME.

Voulientiers. Que vous plest, saint  
pere ?  
Ce que commanderez feray.

LE PAPE.

Mon beau filz, je le vous diray.  
Alez-vous-ent, sans arrester,  
Tout ce qu'il vous faut aprester  
Pour aler loing : velà le cas.  
On vous dorra ij<sup>ee</sup> ducas :  
Ce sera assez pour aler,  
Et puis venez à nous parler.  
On vous envoyra en voyage.

BONNE-NOUVELLE, HERAULT DE ROMME.

Pere saint très-prudent et sage,  
Je feray tout vostre vouloir  
Très-voulientiers, sans moy doloir ;  
Il n'y ara par moy deffault.

Fol. 197  
recto.

LE PAPE.

Evesque de Seine, il fault  
j. mandement papal escripre.

L'EVESQUE.

Je le feray volentiers, sire.

LE PAPE.

Escripsez là ce que je veu.  
" Je, serf dez serfz de Dieu,  
A toy Loys, nostre beau filz  
En Dieu, qui oncques ne meffis  
A l'Eglise ne à la foy,  
Salut en Jhesu-Crit le roy.

" Comme ausy soit que sois cely  
Qui jamais ne nous as faly,  
Mais as aultrefois disposé  
Le tien et ton corps exposé  
Pour la sainte foy chrestienne  
Garder contre la gent païenne,  
Et t'y es sy très-bien porté  
Que le fais en as suporté  
A grant labeur et à grant painne,  
Qui en la gloire souverainne  
De Dieu te sera remery,  
Car nul bien fait sy n'est pery ;

" Sy t'envoyonz, roy noble et sage,  
Par nostre especial message  
La nouvelle et dure complainte  
Que la gent de la terre sainte  
Nous a faicte puis j. tandis.  
Il est certain, je le te dis,  
Que les Tartarins sy ont pris  
Chasteaulx et villes de hault pris,  
Comme Damas, Triple, Armenie,  
Anthioche ; et se garnie

Ne fust Acre et la region,  
Pieça à persecucion  
L'eussent comme lez aultres mise.

" Et pour tant, cher filz de l'Eglise,  
Qui es pour Jhesu-Crit le roy  
Dit le champion de la foy,

[Ce titre ont tous lez roys François].

Pour Dieu, je te requier, ainçois  
Que plus grant meschef y adviengne,  
Que pour Jhesus il te souviengne  
De tes vrayz freres chrestiens  
Que sarrasins en leurs liens  
Tienent en grant mendicité.  
Pour Dieu ! ton cuer soit exité  
A faire sans cessacions  
Priez et oracions  
Par ton royaume, qui est gent,  
Sy que nostre sire regent  
Soit aux champions de l'Eglise ;  
Et sy veilles faire entreprise  
De bons gens d'armes pour emprendre  
D'aler secourir et deffendre  
[La] sainte terre d'oultramer,  
Sy que sarrasins entamer  
Sy ne la puissent en nul lieu.

" La benediccion de Dieu,  
Qu'en toutez œuvres je recol,  
Et de saint Pierre et de saint Pol,  
Sy te puist estre conférée  
Tant qu'en ce monde aras durée !  
Aincy nostre mand se consomme.  
Escript à Saint-Pierre de Romme,  
L'an de grace ij<sup>ce</sup> xxvj." *vel* xlvj. *ad*

*nutum.*

Que le scel y soit tost assis,  
Sy yra le message en voye.

Fol. 198  
recto.

Folio 198  
verso



LE CARDINAL.

Ouy, sire, se Dieu me voye,  
Tout est apresté, ce vault fait.

[On scelle la bulle.]

Veey vostre vouloir parfait,  
Pere saint, quant il vous plaira.

LE PAPE.

Où est le herault ? Il faurra  
Qu'il pensse d'en chemin se mectre,  
Affin qu'il porte ceste lectre  
Au noble roy des fleurs-de-liz,  
Car ad ce faire je l'esliz :  
Il l'entreprendra sans falace.

BONNE-NOUVELLE.

Monseigneur, vemelà en place  
Pour obéir à vostre veil.  
Ce qu'il vous plaira faire veil,  
Sans y desobéir en rien.

LE PAPE.

Aproche-toy près de nous, vien.  
De cy tu te departiras  
Et ce mandement porteras  
A Loys, le bon roy de France,  
Et ly diras la gref souffrance  
Que les sarrasins souffrir font  
A ceux qui vrays serviteurs sont  
Du doux glorieux Jhesu-Crit.

BONNE-NOUVELLE.

Pere saint, comme l'avez dit  
Je le feray sans nul deffault.  
Le chemin que prendre me fault

Vois commencer, comme j'espere.  
A vostre congé, très-saint pere ;  
Vous orrez bref de moy nouvelle.  
— Par ceste plaine, qui est belle,  
Je me trayray vers Ytalie,  
Là buray-je du vin sur lie  
Sur ces gros Lombars plains d'usure.

MERQUADÉ.

Pere saint, desormais la cure  
Je prendray de m'en retourner  
A Acre, car plus sejourner  
Je ne pourroye pas en ce lieu.

LE PAPE.

Mon beau filz, or alez à Dieu.  
Dietez à tous bons chrestiens  
Hardiment qu'ilz ne doubtent riens ;  
Car ains que cest an preingne cours,  
Nous ferons qu'ilz aront secours,  
Se Dieu seurement le leur maint.

MERQUADÉ.

A vostre congé, pere saint ;  
Je me command en vostre grace.

[Il s'en va.]

BONNE-NOUVELLE.

J'ay jà cheminé grant espace,  
Où je suis pas bien ne congnoy.  
Ho ! sy fais. Dieu mercy, je voy  
Paris : j'ay parfaicte mon ale.  
C'est la noble cité royale  
De France, le roy s'y debvroit  
Tenir. Je m'y en vois tout droit  
Bouter dedens, il n'y a tel.

2 s

Fol. 199  
recto.

Fol. 199  
verso.

— Je voy paintez en cest hostel  
De France lez armes très-belles.  
On me dira leans nouvelles  
Se c'est l'ostel du roy, ou non.  
— Dieu gard le gentil compaignon  
De tout mal et de tout peril !

LE SERGENT D'ARMES.

Bien viegne le herault gentil !  
Que vous plaist-il ? Dictes-l'en somme.

BONNE-NOUVELLE.

Certes, sire, je vien de Romme,  
J'en partis il a des jours maint ;  
Je suis herault du pere saint,  
Qui viens vers le roy en message.

LE SERGENT D'ARMES.

Gentil herault, prudent et sage,  
Vous soyez le très-bien venu.  
Je vous ay ycy trop tenu,  
Je vois vostre fait dire au roy  
Et raconter par bon arroy ;  
Sy entrez ens sans demeur.

[Il va parler au roy.]

Noble roy, Dieu vous doint honneur !  
Velà le herault de l'Eglise  
De Romme, que partout on prise,  
Qui maintenant ceans arrive.  
Se vostre vouloir n'y estrive,  
On le fera venir vers vous.

SAINT LOYS.

Oy dea ! appelez-le-nous :  
Il nous fault sçavoir qui il est.

LE SERGENT D'ARMES.

Herault, entrez ens, s'il vous plect ;  
Parlez au roy, il ly est bel.

BONNE-NOUVELLE.

Noble roy, Dieu, le roy du ciel,  
Maintienne vostre grant value !  
Le pape par moy vous salue  
Et vous envoie cest escript  
Par moy, qui a esté escript  
Tout dedens la cité de Romme.

SAINT LOYS baise la lectre et dit :

Dieu le gard, le vaillant preudomme  
De tout mal et empeschement !  
— Çà des torches legerement !  
Car en reverence autentique  
On doit la bulle apostolique  
Deployer, je l'ose bien dire.

LE MAISTRE D'OSTEL.

On les va alumer, cher sire,  
Tost lez arez sans doubte nulle.

SAINT LOYS.

Chancelier, deployez la bulle  
Et la nous lisez en ce lieu.

LE CHANCELIER.

“ N. serf des serfz de Dieu. . . .

[Il la lit aincy qu'elle est devant, comme le pape  
l'a nommée, et est la derrainne ligne telle :  
“ L'an de grace ij<sup>ce</sup> xxvj. *vel* xlvj.”

SAINT LOYS.

Chrestiens sont donquez assiz

Fol. 200  
recto.

Fol. 200  
verso.

Des sarrasins? Ce poise moy.  
S'il plaist à Jhesu-Crit le roy,  
Qui ses servans conforte et aide,  
G'y pourvoyray bref de remede,  
Se ma vie ne va à fin.  
— Herault, velà pour vostre vin.  
Ceans à vostre gré serez ;  
Et quant departir vous vourrez,  
Recommandez-nous, s'il vous plect,  
A nostre saint pere, qui est  
Lieutenant de Dieu sur la terre ;  
Et ly dictes que bien bref guerre  
Je livreray aux sarrasinz,  
Et les bouteray hors des finz  
Où ilz sont, j'en ay grant desir.

BONNE-NOUVELLE.

Je feray tout vostre plaisir,  
Très-cher sire, bien volentiers.

[Il s'en va.]

SAINT LOYS.

Seigneurs, baronz et chevaliers,  
Vous avez ouy la lecture  
Yey, qui mout doit estre dure  
A tout vaillant cuer chrestien.  
Vous amez, je n'en doubte rien,  
L'onneur et augment de la foy,  
Trestous aucy bien comme moy :  
Sy vous pry que nous advisons  
Yey ensemble et devisons  
Qu'il est de faire pour le mieux  
La grace à Dieu, le roy des cieux.  
Nous tenonz assez aisement  
Nostre resgne passiblement  
En paix et en tra[n]quilité.

Nul n'a encontre nous lité  
Depuis que le roy d'Engleterre  
Se mit pour nous livrer la guerre ;  
Mais, Dieu mercy, paix en est faicte :  
Pourquoy me semble, s'il vous haicte,  
Que nous debvrions secourir  
Tous ensemble jusqu'au mourir  
Au profit de la terre sainte.

LE CONNESTABLE.

Monseigneur, je m'y veil sans fainte  
Employer, et n'en doubtez riens,  
Pour secourir les chrestiens  
Qui endurent douleur amere.

PHILIPPE, PREMIER FILZ DE FRANCE.

Pere, ce seroit chose amere  
De les lesser en tel peril,  
Car les sarrasinz à essil  
Mectent tous ceux qu'ilz peuvent  
prendre ;  
Ilz les font escorcher et pendre,  
Coper, trancher testes, braz, mainz,  
Et faire tormens inhumainz,  
Certes, qui est chose piteuse.

JEHAN, ij<sup>e</sup> FILZ DE FRANCE.

Pere, de volenté joyeuse  
A ce très-bien nous employrons,  
Et partout vous compaignerons  
Où vous yrez, soit loing, soit près.  
Vous avez des genz assez près,  
Quant vourrés faire mandement,  
Pour donner grant empeschement  
A ces sarrasins desleaux.

PIERRE, iij<sup>e</sup> FILZ DE FRANCE.

Cher pere, vous avez vassaulx

2 s 2

Fol. 201  
recto.

Fol. 201  
verso.

Assez pour entreprendre guerre,  
 Ou soit par eaeu ou soit par terre,  
 Contre ces sarrasins mauldis.  
 Par le vray Dieu de paradis,  
 Cely n'est pas bon chrestien  
 Qui ne [les] het tant comme j. chien ;  
 Pour rien je ne lez ameroye.

SAINT LOYS.

Mes beaux enfans, se je vouloye  
 Y aler, prendriez-vous la painne  
 D'en une contrée sy lointainne  
 Venir ? Mout vous y ennuyra.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Nous yrons où il vous plaira,  
 Cher pere, je le vous afie.

SAINT LOYS.

Le voyage dur vous sera.

JEHAN, ij<sup>e</sup> FILZ.

Nous, &c.

SAINT LOYS.

Vostre corps grant painne endurra  
 Et grant traveil, n'en doubtez mie.

PIERRE, iij<sup>e</sup> FILZ.

Nous, }  
 Cher, } &c.

SAINT LOYS.

Or, beaux seigneurs, je vous suplie,  
 Huchez lez heraus de ma court.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Vous lez arés en terme court,

Sire ; ilz sont jà tous eslis.  
 — Çà tost, Paris et Fleur-de-lis !  
 Venés parler à nostre sire.

FLEUR-DE-LIS.

Venons là.—Que vous plest-il, sire ?

SAINT LOYS.

Gentilz heraus, sans point atendre,  
 Il vous fault le chemin emprendre  
 Pour aler en lointaine terre.  
 — Fleur-de-lis, va-t'en en Naverre  
 Presenter au roy ceste lecture ;  
 De là pensse de toy transmectre  
 En Bretaingne, et [de] toy tourner  
 Dire au duc que sans sejourner  
 Il viengne à moy en bel estat.

FLEUR-DE-LIS.

Cher sire, sans plus long debat  
 Je m'y en vois le cours habille.

SAINT LOYS.

Et toy, sergent d'armes, Sourcille,  
 Va-t'en à mon frere Alphons dire  
 Qu'il viengne à Paris [tout] de tire ;  
 Et tu, Paris, quant beu aras,  
 En Flandres le chemin prendras  
 Et diras au conte qu'il viengne  
 Devers moy et ne s'en detiengne,  
 Pour comparer au parlement,  
 Lequel je vueil tenir briefment  
 En Paris, la cité de non.

PARIS, HERAULT.

Noble prince de hault renon,

Fol. 202  
 recto.

G'iray vostre vueil parfaire  
 Volontairement sans meffaïre,  
 Comme doit messenger vaillant.  
 Je m'en iray courant, saillant,  
 Ains que reviegne en mainte terre,  
 [Il s'en va.]

LE SERGENT D'ARMES.

Sire, vostre frere vois querre,  
 Aincy que m'avés ordonné ;  
 J'ay le mien plaisir adonné  
 A vous obéir soir et main.  
 Vostre frere dedens demain  
 Vous feray devant vous venir.

FLEUR-DE-LIS.

Il me fault ce chemin tenir,  
 Tenir ne puis chemin plus droit ;  
 Haster me vueil : le roy vouldroit  
 Que [je] fusse jà revenu.

PARIS.

Marcher me fault maint pas menu  
 Ains que mon voyage soit fait ;  
 Il me fault marcher de bon hait  
 A ceste belle matinée.  
 Je feray demain ma disnée  
 En Flandres, là fault que repere.

LE SERGENT D'ARMES.

Vecy le manoir, ou repere,  
 Où est de Potiers le grant conte :  
 Je m'y trairay, si que ly conte  
 Du hault roy Loys la nouvelle.  
 —Hau là !

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE Fol. 202  
 POTIERS. verso.

Qui est-ce qui appelle ?

LE SERGENT D'ARMES.

Ouvrés l'uis, si que le voyés.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
 NEVERS.

Gonffanon, bienvenu soyés !  
 Qui vous meut d'iceste heure aler ?

LE SERGENT D'ARMES.

Je vueil à monseigneur parler,  
 Mais qu'il ne luy vueille desplaire.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
 POTIERS.

Venés huy dire vostre affaire,  
 Il vous orra très-voulientiers.

LE SERGENT D'ARMES.

Monseigneur et prince très-cher,  
 Je pry Dieu qu'il vous croisse honneur.  
 Le roy, vostre frere et seigneur,  
 Par moy vous requiert et prie  
 Que vous ne l'escondissez mie  
 De venir tantost devers luy.  
 A vous trouver n'ay pas failly,  
 De quoy certes j'ay très-grant joye.

LE CONTE DE POTIERS.

Sergent d'armes, j'ay très-grant joye  
 Que tu es venu sy à point,  
 Qu'à moy trouver failly n'as point

Venir ne povoies en tel heure.  
 Reva au roy et luy assure  
 Que tantost vers luy me traïray,  
 Moy et mes gens, point n'y fauray ;  
 N'y a celuy qui n'y soit prest.

## LE SERGENT D'ARMES.

Je m'en revois, puisqu'il vous plect,  
 Pour vostre responce ly dire.

## LE CONTE DE POTIERS.

Beaulx seigneurs, il nous fault de tire  
 Aller vers le roy, mon cher frere,  
 Affin que sachons la matere  
 Pourquoi vers luy nous fait mander.  
 Alons devers luy sans tarder,  
 Sy sera plus content de nous.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE  
POTIERS.

Vous dictes bien, mon seigneur doulx,  
 Puisque vos gens avés ensemble.  
 D'y aler est bon ce me semble,  
 Car vous deveriés le premier  
 Y estre pour le conseiller ;  
 Car vous estes, c'est chose clere,  
 Trestous deux yssus d'une mere :  
 Sy devés mieulx l'un l'autre amer.  
 En ces dis n'y a point d'amer,  
 Monseigneur, je l'ose bien dire :  
 Si pensés d'aler tost de tire  
 En bel arroy au roy Loys.  
 Tous les siens seront esjoys  
 De vous voir, je le croy pour tel.  
 Il est maintenant à l'ostel  
 De Saint-Pol.

## LE CONTE.

Monseigneur, c'est mon.  
 Alons-y sans plus long sermon :  
 L'uissier si nous fera entrée.  
 [Ilz vont au roy.]

## FLEUR-DE-LIS.

J'ay cheminé mainte contrée,  
 Je suis au resgne de Naverre ;  
 Jamais ne partiray la terre  
 Tant que j'aray au roy parlé.

## PARIS.

J'ay bien cheminé le pelé,  
 Jamais je n'entreray en ville  
 Que ne me treuve dedens Lisle  
 En Flandres ; car là est le conte,  
 A qui il fault que mes dis conte,  
 Comme le roy m'a devisé.

## FLEUR-DE-LIS.

Je voy le noble roy prisé  
 De Naverre et ses gens [tres]tous ;  
 Par langaige courtoys et doulx  
 Luy vueil dire le mand du roy,  
 Aincy que faire je le doï ;  
 Il fault que mon exploit ly conte.

## PARIS.

Tost verray de Flandres le conte,  
 Penser fault devers luy me traire.

## FLEUR-DE-LIS.

Hault roy puissant et debonnaire,

Dieu vous tiengne en prosperité  
Et gard de toute adversité,  
Et vous maintiengne en pais sans guerre!

LA ROY DE NAVERRRE.

Herault, bien vegniés en ma terre !  
J'ay, certes, de te voir grant joye.  
Sy me conte, se Dieu te voye,  
Pourquoy devers moy tu viens ore.  
De ta personne point n'ignore:  
Tes armes me font demonstrance  
Que tu es à Loys de France,  
Le noble roy de grant renon.

FLEUR-DE-LIS.

Certes, noble roy, ce suis mon,  
A ly suis et à ses amis.  
Il m'a par devers vous transmis  
Pour vous supplier et vous dire  
Que vous vueillés venir de tire  
A Paris, la noble cité ;  
Et là vous sera recité  
Son vouloir, quant l'orrés parler.  
Je sçay qu'il veult en guerre aler  
Pour conquister la terre sainte.

LA ROY DE NAVERRRE.

Gentil herault, de cuer sans fainte,  
Se Dieu me doint joye et santé,  
G'iray vers luy à grant planté  
De chevaliers et de vassaulx  
Sus palefrois et sus chevaux,  
Aincy que hault prince doit faire.  
Penses devers ly te retraire ;  
Car, s'il plect à la Vierge belle,

Il orra bref de moy nouvelle,  
Se je n'ay en chemin ennoy.

FLEUR-DE-LIS.

A vostre congié, sire roy,  
Je vois ailleurs où j'ay affaire.

LE ROY DE NAVERRRE.

Çà, chevaliers de noble affaire !  
Vous avés ouy la nouvelle  
Du roy de France, qui est belle :  
Il me fait prier que je voise  
Vers luy en la terre françoise  
A grant armée de gens de guerre.

LE PREMIER CHEVALIER DE NAVERRRE.

Monseigneur, vous n'avés pas guerre  
En ce pais-cy à parler,  
Par quoy n'y puissés bien aler,  
Se vous en avés voulenté.  
Vous avés de gens grant planté  
Tous aprestés pour vostre estat,  
Qui ne demandent que l'esbat  
Des champs et le hutin dez armes.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRRE.

Nous sommes [trestous] assés fermes  
Pour entrer en toute province.  
Le roy de France est noble prince  
Et le plus noble roy qui soit.  
Se traire devers luy vous voit  
Sans que facés trop loing secours,  
Il vous prisera à tousjours  
Et aymera, j'en suis certain.

Fol. 204  
recto.

Fol. 203  
verso.

Partés avant huy que demain,  
Et jà mal ne vous en prendra.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Monseigneur, chascun vous suivra  
Toutes fois que partir vouldrés.  
Commandés-nous, et vous verrés  
Que nous nous mectrons en conroy  
Et estat pour servir ung roy :  
Ad ce ne faictes nulles doubtes ;  
Vous arés de gens telles routes  
Que vous arés joye de les voir.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Or que chascun face debvoir  
De s'armer, sy bien qu'il y pere.

LE CONTE DE POTIERS.

Je voy le roy Loys, mon frere :  
Je luy veil offrir j. salut.  
— Sire Dieu, qui mourir voulut  
Pour au monde rendre la vie,  
Vous doint honneur, je vous supplie,  
Et vous veille en bien maintenir !

SAINT LOYS.

Frere, bien puissez-vous venir !  
J'ay grant joye que je vous voy  
Sain et haicté par devant moy.  
Venez vous soir de costé nous,  
Et puis nous parlerons à vous,  
Tandis que nous avons loisir.

LE CONTE DE POTIERS.

Je veil faire vostre plaisir,  
Cher sire, je le vous prometz.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Il sera temps desoremais  
De nos armées assortir,  
Affin, quant on vourra partir,  
Que chascun se mecte en la voye ;  
Car il me tarde que je voye  
Tous mes gens eux faire valoir.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Fol. 204  
verso.

Sire roy, chascun a vouloir  
De vous servir, n'en doubtés pas,  
En tout et partout, hault et bas,  
S'il est besoing, jusqu'à la mort.  
Vous vous povés bien faire fort  
De nous ; car jusques au morir  
Vous ne nous verrés point fuir,  
Quelque chose qu'il en adviengne.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Se Dieu en santé me maintiengne,  
Je suis de vous seur et afferme.  
Qui ne sera armé si s'arme,  
Car je vous fais tous assavoir  
Que j'ay volenté de mouvoir  
Avant qu'il soit iij. jours passés.

LE PREMIER CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Monseigneur, nous serons assés  
Tost aprestés, je vous affye.  
Ains qu'il fust journée et demye,  
S'il vous plaisoit, nous serions près,  
Fust pour aler ou loing ou près,  
Ou là où il vous plairoit dire.  
Homme ne s'en veult escondire,  
Je m'ose faire fort pour tous.



LE ROY DE NAVERRRE.

Il sera temps desoremais  
De nos armées assortir,  
Affin, quant on vourra partir,  
Que chascun se mette en la voye ;  
Car il me tarde que je voye  
Tous mes gens eux faire valoir.

Fol. 204  
verso.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRRE.

Sire roy, chascun a vouloir  
De vous servir, n'en doubtés pas,  
En tout et partout, hault et bas,  
S'il est besoing, jusqu'à la mort.  
Vous vous povés bien faire fort  
De nous, car jusques au morir  
Vous ne nous verrés point fouir,  
Quelque chose qu'il en adviengne.

LE ROY DE NAVERRRE.

Se Dieu en santé me maintiengne,  
Je suis de vous seur et afferme.  
Qui ne sera armé si s'arme,  
Car je vous fais tous assavoir  
Que j'ay voulenté de mouvoir  
Avant qu'il soit iij. jours passés.

LE PREMIER CHEVALIER DE NAVERRRE.

Monseigneur, nous serons assés  
Tost aprestés, je vous affye.  
Ains qu'il fust journée et demye,  
S'il vous plaisoit, nous serions près,  
Feust pour aler ou loingz ou près,  
Ou là où il vous plairoit dire.  
Homme ne s'en veult escondire,  
Je m'ose faire fort pour tous.

LE ROY DE NAVERRRE.

Or sus ! tantost abillés-vous,  
Affin c'on se mette en chemin.  
[Chascun s'arme.]

PARIS.

Je mercye le Roy divin  
Qu'il a mis à fin mon voiaige.  
Je voy le conte noble et saige  
De Flandres, à qui parler voy.  
Dire ly vueil le mand du roy,  
Que par moy il n'y ait deffault.  
— Conte de Flandres, Dieu vous sault  
Et deffende de tout peril !

LE CONTE DE FLANDRES.

Bien viengne le herault gentil,  
Qui est sy habille et si gent !  
Je te pry, soies diligent  
De tantost me dire et retraire  
Se tu as vers moy riens affaire ;  
Voulentiers je t'escouteray.

PARIS.

Monseigneur, je le vous diray.  
Loys, le noble roy françois,  
M'a fait partir depuis ung mois  
De Paris, la cité jolye,  
Affin que de par luy vous dye  
Qu'à Paris vous plaise venir  
A ung parlement que tenir  
Il veult, comme il dit, en brefz termes ;  
Mais ordonnés vos gens en armes,  
Car je tien qu'on ira en guerre.

Fol. 205  
recto.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Gentil herault, sans terme querre  
 Mon estat je disposeray  
 Et vers le roy Loys yray,  
 Puisque moy appeller luy plest.

[Le herault s'en va.]

— Çà ! mes chevaliers, sans arrest  
 Qui ne sera prest si s'apreste,  
 Et sauve chascun corps et teste.  
 Il y ara, comme je croy,  
 Hutin ; car Loys, le bon roy,  
 Nous a mandés par son herault.

## LE PREMIER CHEVALIER DE FLANDRES.

Monsseigneur, je suis bas et hault  
 Armé bien et suffisamment.  
 De moy ne soiés nullement  
 En soucy, car vous voyés bien  
 Qu'en tout mon harnois ne fault rien.  
 J'ay harnois cler comme cristal :  
 Je ne priseroye trait ung ail  
 Ne d'archer ne d'arbestrier.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRES.

J'ay harnois de Millan entier  
 Reluisant contre le soleil.  
 S'il y a cy plus fin, je veil  
 Paier quarte de repentaille.  
 Et si ay espée de taille  
 Et d'estoc, qui est clere et fine ;  
 J'en copperay, ains que je fine,  
 Les gorges à ung cent d'Englois.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRES.

Monsseigneur, sans faire longs plais,

Porrés partir quant vous plaira ;  
 Toute vostre armée vous suivra  
 Joyeusement, je vous affy.  
 Il y a bien an et demy  
 Qu'aux champs nous n'alasmes esbatre  
 Pour à ung n'à aultre combatre :  
 Il nous en ennuye vrayement.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Nous yrons bien prochainement,  
 Compaignons, je le vous prometz.  
 Vous voyés bien que je me metz  
 En estat aussi bien que vous.  
 Aprestés trestout ce qui nous  
 Sera necessaire en chemin ;  
 Car, demain venu, le matin  
 Partirons sans aultre demeure.

LE PREMIER CHEVALIER DE FLANDRES. Fol. 205  
verso.

Aussi ferons-nous, monsseigneur,  
 Se Dieu santé nous maintiengne.

[Chascun s'arme.]

## FLEUR-DE-LIS.

J'aperçoy le duc de Brethaigne,  
 Mon message luy vueil conter.  
 Celui qui au ciel volt monter  
 Le saint jour de l'Ascencion,  
 Vous tiengne en exultacion,  
 Duc de Brethaigne noble et saige !

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Bien viengne le gentil message  
 Du noble roy des fleurs-de-lis,  
 Qui est si gay et si jolis !  
 J'ay grant plaisir quant je le voy.

## FLEUR-DE-LIS.

Sire, vers vous m'envoie le roy  
 Loys, que chascun prise mont,  
 Lequel vous prie et vous semont  
 Que vous [vous] trouvés devers luy,  
 Avant que ce mois soit faly,  
 A Paris, sa noble cité.

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Herault, puisque j'y suis cité,  
 Je m'y trouveray, je t'affie,  
 Atout belle chevalerie  
 Et belle route de gens d'armes.  
 Ains le mois, j'atendray les termes  
 Et les fins du resne de France,  
 Se je n'ay ennuy ou souffrance  
 Ou empeschement de mon corps.  
 J'ay gens assés puissans et fors  
 Pour combatre quant on vourra.  
 Retorne-t'en quant te plaira,  
 Et le roy Loys de value  
 De par moy humblement salue  
 En luy disant que je feray  
 Ce que par toy m'est déclaré,  
 Se mon vouloir ne m'est changé.

## FLEUR-DE-LIS.

Adieu, sire, à vostre congé  
 Ce que m'avés dit je feray.

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Mes chevaliers, je vous diray.  
 Vous avés cy veu le herault  
 Du roy de France noble et hault,  
 Lequel m'a dit, c'est chose vraye,  
 Que vers Paris je me retraye

Et que je mainnes avec moy  
 De gens d'armes très-grant arroy.  
 Je ne sçay pas bien pourquoy c'est ;  
 Mais je vous prie, s'il vous plaist,  
 Que chascun en estat se mette,  
 Affin qu'au son de la trompecte  
 Au chemin vous vous avoyés.  
 — Beau filz, je vueil que vous soiés  
 Fait chevalier à ceste armée,  
 Mais que la teste aiés armée.  
 Vous estes homme pour combatre  
 A j. ou à ij. voire à iiij.  
 Ou à viij. s'il en est besoing.

Fol. 206  
 recto.

## LE FILZ DE DUC DE BRETHAIGNE.

Pere, se j'ay l'espée au poing,  
 Je me combatray, s'il le fault,  
 [Et leur bauray ung fier assault,]  
 S'ilz ne sont grans comme Rolant.  
 J'ay le cuer joieux et volant,  
 Qui ne quiert richesse n'estat.  
 Je ne demande que l'esbat  
 Des armez ou des damoysselles,  
 Car je ne treuve meslées telles :  
 Ce sont batailles gracieuses.

## LE PREMIER CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Monseigneur, de pensées joyeuses  
 Chascun de nous vous servira  
 Et en tout vous obéyra,  
 Aincy qu'il est droit et raison ;  
 Car en ce point rien ne faisons.  
 Se nous estions sur les champs,  
 Nous escoutissons les doulx chants  
 De ces osillons gracieulx :  
 Nous n'en fussions que plus joyeux  
 Et plus resjouis au deduit.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Sire, chascun de nous est duit  
 Et instruit ès armez assés.  
 Ne doubtés que se vous passés  
 Par lieu où il [y] ait assault,  
 Vous nous verrés de chault en chault  
 Parmy la meslée lancier,  
 Qu'il n'y ara cotte d'acier  
 Qui ne soit fendue et desroute.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Sire, vous avés assés route  
 De bons gens d'armes pour conquerre  
 Du royaume toute la terre,  
 Voire bien d'un duc au besoing.  
 Se nous avons l'espée au poing,  
 Vous povés lever vostre enseingne  
 Et crier hault: Vive Brethaingne.  
 Ses armines gaingneront pris.

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Vous estes trestous gens bien pris,  
 Je vous ay esprouvés pieça.  
 — Mon beau filz Jehan, entendés çà.  
 Pour mieulz vous faire bateiller,  
 Je vueil que soiés chevalier.  
 Desormais telz s[er]ont vos drois;  
 Mais Loys, le bon roy françois,  
 Vous conferera la colée,  
 Quant devers luy ferons alée:  
 Vous en serés trop plus prisé.

## LE FILZ DU DUC DE BRETHAIGNE.

Pere, ce qu'avés devisé  
 Me plest bien, point n'y contredis.

J'obtempereray à vos dis  
 Sans y desobéir en rien;  
 Car vostre vray filz je me tien,  
 Sy vous doy obéir par droit.

## LE DUC DE BRETHAINGNE.

Or tost! que chascun armé soit,  
 Affin qu'à chemin on se mette.

## LE ROY DE NAVERRRE.

Or tost! qu'on sonne la trompette  
 Pour partir ad ce beau matin.  
 Je tien qu'on yra en hutin  
 Bien brief en quelque region:  
 Sy ne faisons plus dilacion,  
 Et prenons nostre depart court.  
 Nous deussions jà estre à la court  
 Vers le roy, nostre amy très-cher.

## LE PREMIER CHEVALIER DE NAVERRRE.

Monsseigneur, quant vourrés marcher,  
 Chascun vous tendra compaignye  
 Voulentiers, je n'en doute mye,  
 En tout païs et en tout estre.  
 Vous en povés tout asseur estre,  
 Sans en doubter de quelque rien;  
 Car nous sommes tous bel et bien  
 Abillés pour aler en guerre.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRRE.

Monsseigneur, quant de vostre terre  
 Vourrés partir, trestous vos gens  
 Seront apers et diligens  
 De vous suivre, n'en doubtés pas.

Partés, et plus tost que le pas  
 Nous verrés après vous aler.  
 Vous n'en verrés nul reculer,  
 Chascun veut servir loyaument.

Fol. 207  
 recto.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Ce saichés [bien] certainement  
 Que vous n'avés en Naverre homme  
 Qui jusqu'en la cité de Romme  
 Ne vous tint bien compaignye,  
 Voire plus loing, je vous affye.  
 Ne faictes de nous nulle doubte,  
 Nous nous mectrons trestous en route  
 Pour vous servir comme debvons.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Monseigneur, juré vous avons  
 Et promis leauté et hommage,  
 Soit pour profit ou pour dommage :  
 Sachés que tant que nous vivrons,  
 Nostre foy et serment tendrons,  
 Et sommes près, comment qu'il aille,  
 De morir pour vous en bataille,  
 S'il en estoit nécessité.

## LE ROY DE NAVERRÉ.

Vous estes gens plains de leauté :  
 Je feray de vous ung present  
 Au roy de France noble et gent,  
 Quant à Paris venus serons.  
 — Sonnés, trompectes et clérons,  
 Si nous delogeons de ce lieu  
 Et alons à la garde de Dieu,  
 Qui bonne fortune nous doint !  
 [Ilz s'en vont, les trompectes sonnent ung peu.]

## LE CONTE DE FLANDRES.

Chevaliers, estes-vous en point ?  
 Qui n'y sera, bientost s'i mecte ;  
 Sy feray sonner la trompecte  
 Pour signifier le depart.  
 Temps est de nous mectre à l'escart  
 Pour tirer ès parties de France.

## LE PREMIER CHEVALIER DE FLANDRES.

Il ne me fault mais que ma lance,  
 Que mon page est allé querir,  
 Que je seray prest pour partir  
 Et aler parmy toute terre.  
 Je ne fus pieça en la guerre,  
 J'en suis tout merancolyeux.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRE.

Monseigneur, chascun est joieux  
 Qu'il nous fault aler sur les champs :  
 Nous orrons des oyseaulx les chans  
 Et la joyeuse melodie.  
 Il n'est tel esbat, quoy qu'on die,  
 Que de hanter d'armes l'esbat :  
 On se rencontre, on se combat ;  
 Qui en peut avoir si en ait.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRES.

Fol. 207  
 verso.

Par mon serment, je suis en hait  
 Et en volenté de bien faire.  
 Se je trouvoye jà ma paire  
 Qui eust aussi legere teste  
 Comme j'ay, il n'y aroit feste  
 Dont l'en aroit petite joye.  
 — Monseigneur, mectons-nous en voye,  
 Si irons plus tost au hutin.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Cheminons ad ce beau matin,  
Tandis qu'on a temps à plaisir  
[Et que nous en avons loisir].  
La mercy à Dieu, nostre sire,  
Marchons avant de bonne tire ;  
Chascun en bon devoir se mecte.  
— Fais-nous une escampie, trompecte :  
Le depart sera plus joyeux.

[Ilz s'en vont.]

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Cà, mes gentilz Bretons, je veux  
Que vous vous mectés tous en voye,  
Affin que mieulx je saiche et voye  
Quelz gens avecques moy je maine.  
Qui ne sera prest, si se peine  
De l'estre pour son los et pris.  
Il nous fault tirer vers Paris  
Pour voir le noble roy françoys.

## LE PREMIER CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Nous serons aprestés ainçois  
Que les trompectes aient sonné,  
Mais que tout soit bien ordonné ;  
Il ne fault que marcher avant.  
Chascun de nous yra suivant  
L'estendart pour soy avoyer.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Il le fault faire deployer  
Au vent, si que chascun le voye ;  
Et puis on se mectra en voye,  
Chascun selon l'estat de luy.  
Nous n'avons pas le cuer faly

Encore, comme il m'est advis.  
Je sçay bien que se ung mois je vis,  
On parlera de moy en France.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Velà l'estendart et la lance  
Qui est deployé bien et bel :  
Sy m'est advis qu'il ne fust tel  
Que se mectre chascun en voye,  
Tandis que cele au soleil roye.  
Qui ne sera prest si s'apreste ;  
Mais qui me croira, par ma teste !  
On n'atendra pas le besoing.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETHAIGNE.

Fol. 208  
recto.

Mais que j'aye ma hache en mon poing.  
Je seray si prest c'on vourra.  
Je sçay que maint homme en morra.  
Se je me rencontre au vacarme,  
J'eusse bien grant besoing d'un carme,  
D'un cordelier ou augustin,  
Qui fust avecques moy au hutin  
Pour confesser ce que je tue.

## LE FILZ DU DUC DE BRETHAIGNE.

Marchons avant, l'eure est venue  
De partir, n'atargeons plus cy.  
— Monsseigneur pere, Dieu mercy,  
Nous avons le temps gracieux  
A nostre partement joyeux :  
J'en pars plus aise nostre lieu.

## LE DUC DE BRETHAIGNE.

Beau filz, j'en remercy Dieu,  
Qui en nos fais soit le devant !

— Trompectes, sonnés là-devant  
Tout à cop, que chacun se bende  
A se mettre dessoubz sa bende.  
Quant à vous, sire Durandart,  
Vous porterés mon estandart ;  
En vostre garde le descharge.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRE-  
THAIGNE.

J'en prendray volentiers la charge,  
Monseigneur, pas n'y obviray ;  
Jusqu'à la mort le garderay,  
Quelque chose que venir doye ;  
Et se dessoubz morir devoye,  
Je ne le soufferray abattre.

LE DUC DE BRETHAIGNE.

Aux champs!—aux champsalonsesbatre,  
Mectés-vous en chemin trestous.  
— Trompectes, rebaudissés-nous,  
Faictes une escampie joyeuse.

[Ilz s'en vont.]

LE ROY DE NAVERRÉ.

Je voy la cité plantureuse  
De Paris, qui tant est famée ;  
Dedens entreray en armée,  
Sy yray voir le roy Loys.  
— Compaignons, soiés esjouys,  
Vostre chemin est abregé ;  
Mectés-vous en estat rengé,  
Ainsy que vous sçavés qu'il fault.

LE PREMIER CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Sire, envoyés vostre herault,

Signifiés vostre venue  
Au roy Loys de grant value,  
Pour ce que vous venés en armes :  
Il fault garder les drois et termes  
De noblesse, bien le sçavés.

LE ROY DE FRANCE.

Oliffant, très-bien dit avés,  
Onques homme mieulx ne parla.  
Herault, où es-tu ?

LE HERAULT DE NAVERRÉ.

Vemela  
A vostre commendement, sire.  
Dictes ce que vous plaira dire,  
Je le feray, soit los ou pris.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Entre bientost dedens Paris,  
Et Loys, le très-noble roy,  
Me salue en noble arroy,  
En luy disant qu'en sa cité  
Vueil entrer, comme il m'a cité,  
Et mes gens, mais qu'il luy agréé.

LE HERAULT DE NAVERRÉ.

Sire, g'y vois sans demourée,  
Tantost vous en orrés nouvelle.  
Onques ne vi ville si belle  
Qu'est ceste-cy, en nulle terre :  
En nostre regne de Naverre  
N'y a ville de tel vaillance.  
— Je m'en vois voir l'onneur de France,  
Sy feray ce que faire doy.  
Velà, je croy, l'ostel du roy :

G'y vois, que je ne soye repris.  
— Dieu gard le compaignon de pris  
Et luy doint tout ce qu'il luy fault !

LE SERGENT D'ARMES.

Bien veignés-vous, gentil herault !  
Qui vous amainne en ceste terre ?

Fol. 309  
recto.

LE HERAULT DE NAVERRÉ.

Monsseigneur le roy de Naverre  
Est bien près de cy en la voye,  
Lequel au roy Loys m'envoye  
Pour luy sa venue nuncer.

LE SERGENT D'ARMES.

Pour mieulx vostre fait avancer,  
Venés avec moy, s'il vous plect.  
Au roy parlerés sans arrest ;  
Je me pense qu'il est là-hault.  
— Cher sire, vecy ung herault  
Qui est venu d'estrange terre ;  
Il est au hault roy de Naverre,  
Vous plaira-il à luy parler ?

LOYS.

Nous ne nous voulons pas celer  
A message qui de loing vient :  
Par raison pas il n'appartient,  
De venir luy donnons octroy.

LE SERGENT D'ARMES.

Herault, venés parler au roy,  
Il vous donne en sa salle entrée.

LE HERAULT DE NAVERRÉ.

Noble roy, la Vierge honorée  
Vous maintiengne en magnificence !  
Je viens à vous de la licence  
Du roy de Naverre, mon maistre,  
Lequel doit bien près de cy estre.  
Il vous fait nuncer sa venue.

LOYS.

Je pryé à Dieu qui fit la nue  
Qu'il puist estre le bienvenu.  
— Cher frere, n'y ait actendu ;  
Alés avec son poursuivant,  
Vous et les vostres, au-devant,  
Et l'amenés à tel honneur  
Qu'il appartient à tel seigneur ;  
Car j'ay grant desir de le voir.

LE CONTE DE POTIERS, FRERE DU ROY

LOYS.

Monsseigneur, nous ferons devoir  
D'y aler, quant le commandés ;  
A nous bien vous en actendés,  
Nous le ferons de cuer joyeux.

LE PREMIER CHEVALIER DU CONTE DE

POTIERS.

Ad ce bien employer me veulx.  
Monsseigneur, je vous certiffy,  
Bien y veulx aler, alons-y  
Avec ce gentil messenger.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU CONTE DE POITIERS.

C'est bien dit, sire, sans targer  
Y alons ; tart m'est que le voye.



LE HERAULT DE NAVERRÉ.

Seigneurs, vecy en ceste voye  
De Naverre le noble roy  
A tout son estat et arroy,  
Acompaigné de belles gens.

LE CONTE DE POTIERS.

Il nous fault estre diligens  
De le faire entrer en la ville.  
— Vaillant roy, puissant et nobile  
Vous soiés le très-bien venu !  
Quant le roy Loys a congneu  
Vostre venue, sire doux,  
Il nous a au-devant de vous  
Envoyés en ce lieu-yey.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Grant mercis, seigneurs, grant mercis  
A vous et Loys, mon seigneur.  
Vous me faites trop plus d'onneur  
De la moitié qu'il ne m'affiert.

LE CONTE DE POTIERS.

Monsseigneur, le roy vous requiert  
Qu'en Paris, sa très-noble ville,  
Descendés en son domicile :  
Vostre estat ordonné y est.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Trestout ce qui luy plect me plect ;  
Alons là où il vous plaira.

[Ilz vont.]

LE CONTE DE FLANDRES.

Nostre chemin tost fait sera,

J'aperçoy la cité notable  
De Paris, qui tant est loable.  
Je prens grant plaisir à la voir.  
Nostre estat y fault pourveoir  
Selon les gens que nous avons.

LE CONTE DE FLANDRES.

Fol. 210  
recto.

Sire, de certain nous sçavons  
Que vostre estat ordonné est.  
L'ostel si est garny et prest  
Bien et beau, trestout bien y sourt.

LE CONTE DE FLANDRES.

Nous yrons voir le roy à court  
Premierement, c'est bien raison.  
En la cité entrée faisons  
Gentement et en bel arroy.

LE CONTE DE POTIERS.

Sire, vecy l'ostel du roy,  
Où povés, comme en l'ostel vostre,  
Faire, par saint Pere l'apostre !  
Montés si que le roy voiés.

[Ilz entrent.]

LOYS.

Roy de Naverre, bien soiés  
Vous en nostre resgne venus !  
Estat royal sera tenus  
A vostre bienvenue joyeuse ;  
Et la court sera plantureuse  
A tous venans, pour vostre honneur.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Grant mercis, mon très-cher seigneur ;

Je suis, et derrier et devant,  
 En tous lieux le vostre servant.  
 J'ay de vous cedula repceue,  
 Par quoy de mon pays yssue  
 J'ay faite ; differé n'ay point.  
 La royne est-elle en bon point ?  
 J'ay très-grant desir de la voir.

LOYS.

Où est-elle ? qu'on face sçavoir  
 Où elle est.

MARGUERITE.

Monseigneur, je seoye  
 Cy-dedens, où je m'esbatoye  
 Avecques mes dames de chambre.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Dame clere comme bel ambre,  
 Comment se porte la santé ?

MARGUERITE.

Prince d'onneur et de leaulté,  
 Il m'est bien, ainsy vous soit-il !  
 Dieu vueille garder de peril  
 Vostre corps et de tout diffame !

Fol. 210  
 verso.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Aussi faç-il vous, noble dame,  
 Qui tant avés noble faconde !

LOYS.

Or tost c'on face table ronde  
 A tous venans, je le commande.

Habandonnés vin et viande  
 Au x povres aussi bien qu'au riche ;  
 Homme de ma court ne soit chiche,  
 Faictes tout plantureusement.

[On drece tables, et chascun boit, et doivent son-  
 ner les menestrelx.]

LE DUC DE BRETAGNE.

La mercy Dieu, qui point ne ment,  
 Tant avons marché à oultrance  
 Que sommes ès parties de France.  
 Nous aprochons de Paris près,  
 Et là buvrons-nous du vin frès  
 A la court du roy, nostre sire.

LE CONTE DE FLANDRES.

Tant avons cheminé de tire  
 Que sommes venus à Paris.  
 Alons veoir le roy de pris  
 De qui nous tenons la querelle.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Vecy chevalerie nouvelle ;  
 Dieu en leesse les maintiengne !  
 C'est Flandres, je congnoys l'enseingne,  
 Ilz ont trouvé le chemin court.

LE CONTE DE FLANDRES.

Dieu gard les seigneurs de la court  
 Qui la couronne maintenés !

LE MAISTRE D'OSTEL.

Conte de Flandres, bien venés.  
 Montés en sale, si verrés

Le roy et sy le saluerés,  
Car vous n'estes pas homme estrange.

LE CONTE DE FLANDRES.

Noble roy qui avés loange  
Sur tous aultres roys en noblesse,  
Dieu vous doint honneur et liesse  
Et vos leaux subgès trestous !

LOYS.

Conte flamant, bien venés-vous !  
Nous avons joye de vous voir.  
Nous tenons, pour vous dire voir,  
Table ronde à la bienvenue  
De ce noble roy de value.  
Seés-vous et faictes bonne chere.  
N'espargnés chose, tant soit chere,  
Vous ne vos gens, on vous en prie.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Monseigneur, entrons, je vous prie,  
Dedens ceste noble cité.  
Mon cuer est de joye exité  
Quant voy les tours et les chasteaux  
Qui y sont sy gens et sy beaux ;  
Onques je ne vy lieu si gent.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Alons voir le roy et sa gent,  
Si verrons le roy et sa court.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Vecy peuple qui vient et sourt  
Dru comme volent hanneltons.  
Je voy l'estandart des Bretons,  
Qui est drecé en aparance.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Dieu gart tous les vassaulx de France  
Et du roy tous les avoiez !

LE MAISTRE D'OSTEL.

Duc de Bretaingne, bien soiés  
Venu ! entrés ens, je vous prie ;  
Venés voir la chevalerie  
De France et de Naverre aussy.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Oy, sire, vostre mercy.  
— Noble roy, [Cil] qui tout forma,  
Qui sur le mont se transforma,  
Gard vous et les vostres de guerre,  
Et le noble roy de Naverre,  
Que je voy en vostre presence !

LOYS.

Duc de Bretaingne de vaillance,  
Vous soiés bienvenu ceans !  
J'aband[onn]e à vous et vos gens  
L'ostel de ceans sans nul sy.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Cher sire, la vostre mercy ;  
A vostre bon plaisir en soit !

LOYS.

Maistre d'ostel, comment qu'il soit,  
Alés leur faire très-bon hait.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Oy, sire, puisqu'il vous plaist ;  
Je n'en yray pas au contraire.  
[Ilz boivent et mengussent, et les menestrez cor-  
nent.]

2 U 2

Fol. 211  
recto.

Fol. 211  
verso.

LOYS.

Marguerite, seur debonnaire,  
 Escoutés mon entencion.  
 Vray est que j'ay intencion  
 D'aler jusqu'à Jherusalem  
 Avant qu'il soit de cy ung an :  
 Sy vueil penser de mon royaume  
 Et de vous, ma très-bonne femme.  
 Le pape, nostre pere saint,  
 Qui à Dieu n'a pas le cuer faint,  
 M'a mandé qu'il est grant besoing  
 Que je prengne la cure et soing  
 De secourre la terre sainte,  
 Qui est fort grevée et estrainte  
 Par la perverse gent païenne.  
 Pour la sainte foy chrestienne  
 Chascun exposer se debvroit  
 Jusqu'à la mort, si le faloit :  
 Si vous prie, ma suer très-chere,  
 Que vous ne facés mate chere,  
 S'absenter de vous il me fault :  
 Dieu, nostre sire de là-hault,  
 Sera garde de vous, m'amy.  
 Je vous pry, ne vous courcés mye :  
 Vous aurés nouvelles de moy  
 Souvent, s'il plaist à Dieu le roy,  
 Et ne vous merencoliés point.

MARGUERITE.

Ha, monsseigneur ! le cuer me point  
 De douleur et greffe pointure,  
 Quant il me souvient du dur point  
 De vostre departie dure.  
 Las ! que fera la creature  
 Veufvée de vostre depart ?  
 Ma leessee plus sy me dure,  
 Je n'ay que douleur pour ma part.

Monsseigneur, que j'ayme

Autant que mon ame,  
 Las ! me lairés-vous,  
 Une povre dame,  
 Une seule femme,  
 Mon amy très-doux ?

Mon leal espoux,  
 Departirons-nous  
 En si bref tempoire ?  
 Mes esbas trestous  
 Seront mis dessous  
 Et hors de memoire.

Mon leal amy,  
 Mon cuer part parmy  
 Quant vous oy retraire  
 Qu'il vous convient traire  
 Et partir de my.

Plus jour ne demy  
 Vivre ne pourray  
 Quant ne vous verray ;  
 Dieu, hélas ! emy !  
 Après vous morray.

LOYS.

Or je vous diray,  
 M'amy leale,  
 Ne menés fin male ;  
 Car je demorray  
 Encor et seray  
 Avec vous j. temps,  
 Et conforteray  
 Ung peu vos v. sens.

Très-bien je m'assens  
 Qu'avec vous demeure  
 Jusqu'au point et l'eure  
 Qu'il fault que mes gens

Fol. 212  
recto.

Soient diligens  
De se mectre en voye.

MARGUERITE.

Point ne vous offens,  
Sire, mais assens  
Vos dis et octroye.

LOYS.

Çà, seigneurs, certes, j'ay grant joye  
Que vous estes venus vers moy ;  
Car au plaisir de Dieu le roy  
J'ay conceue une volenté  
De m'alier jouer cest esté  
Sur les mescreans sarrasins,  
Lesquelz ont jà gasté les fins  
Et les lieuz de la terre sainte :  
Sy vous pry que n'aiés point fainte  
La volenté à moy aidier  
Pour ad ce fait remedier ;  
Car oye vostre responce,  
De quoy je vous fais cy semonce,  
J'ordonneray de mon royaume  
Et de Marguerite, ma famme ;  
Et comme pelerin leal,  
Sur ce faulx pueple desleal  
M'iray presenter en bataille :  
Si vous pry que nul ne me faille ;  
Au fait qui tant est bel et hault  
Chascun se monstre vray vassault  
De Dieu, nostre pere haultain.  
Je, premier, comme chevetain,  
Prendray l'escharpe et le bourdon.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Monssigneur, nous nous actendon,

Moy et les miens, de vous conduire  
Par toute contrée pour destruire  
Ce faulx pueple plain de desrois.  
Comme vous nous prendrons la crois  
Et promettrons, roy noble et doux,  
De vivre et morir avec vous  
Et de vous tenir leaulté bonne.

LOYS.

Vous dictes que bonne personne,  
Roy de Naverre très-gentil.  
— Duc de Bretaingne, vous plaist-il  
Y venir ? mieulx vous en sera ;  
Le conte de Flandre y vendra,  
Il n'y fault pas, ce me semble.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Sire, nous yrons tous ensemble,  
Je le vous prometz et afferme.  
Assignés le jour et le terme  
Que de Parisouldrés mouvoir,  
Et nous ferons nostre devoir  
De vous servir de franc corage.

LOYS.

Pour commencer nostre voyage,  
Jusqu'à Saint-Denis nous yrons,  
Et là la baniere prenrons  
De France, qui gardée y est.  
S'à chascun de vous tous il plaist,  
Ce sera le commencement,  
Et là prenrons devotement  
Chascun la crois, comme il affiert  
Et que la chose le requiert ;  
Ceste enseingne trestous arés.

Fol. 212  
verso.

Fol. 212  
recto.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Monseigneur, partout où vourrés  
 Nous mener, volentiers yrons  
 Et vostre bon plaisir ferons,  
 Comme bons vassaulz doivent faire.  
 Quant jusques-là vous vourrés traire,  
 Vous arés de nous compaignie,  
 Et de nostre chevalerie,  
 Aincy qu'il est droit et raison.

## LOYS.

Mes beaulx freres, plus ne faisons  
 De demeure, alons-nous-ent  
 A Saint-Denis joyeusement,  
 Affin que par bonne maniere  
 Nous prenons là la baniere  
 Du vaillant apostre de France  
 Saint Denis, qui de gref souffrance  
 Gard toute nostre compaignie !

## LE CONTE DE POTIERS.

Monseigneur, nous ne faurons mie  
 A faire ce qu'il vous plaira.  
 Quant partirés, on vous suivra  
 Très-honorablement et bien :  
 Chascun est vostre plus que sien  
 A faire vostre bon plaisir,  
 Nous n'avons vouloir ne desir  
 Que de faire vostre talent.

## LE DUC DE BRETAINGNE.

Monseigneur, alons tout alant  
 Jusques à Saint-Denis de ey,  
 Et là trouverons-nous Macy

De Vandosme, l'abbé loable,  
 Qui est homme bon et notable.  
 Je sçay bien qu'il vous recepvra  
 Honorablement et fera  
 Si bien que content en serés.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Fol. 213  
verso.

Très-bien acompaigné serés  
 De nous trestous, mon très-cher sire ;  
 Toutes fois que vous plaira dire,  
 Chascun se mettra en la voye.  
 C'est bien raison que vous convoye,  
 Quant en faictes commandement,  
 Et que chascun joyeusement  
 Face vos mandz imperiaux.

## LOYS.

Or tost en chemin, mes vassaulx !  
 Vers Saint-Denis chascun s'avoye.  
 Cely Dieu qui est vie et voye  
 Nous y mainne joyeusement !  
 — Vous, conte d'Eu, alés-vous-ent  
 D'ycy jusqu'au port d'Aiguemorte,  
 Et pourvoies pour nostre sorte  
 Barges, navires et bateaulx,  
 Carraques et aultres vaisseaulx,  
 Pour requueillir nostre puissance.

## LE CONTE D'EU.

Prince d'honneur et de vaillance,  
 Je feray vostre volenté,  
 Car j'ay le cuer entalenté  
 De vous obéir et complaire  
 En toutes choses, sans meffaire.  
 Jusques à Ayguemorte yray

Et navires ordonneray  
Suffisantes pour vostre armée ;  
Pour cent millers de gent armée  
Navires assés trouverés.

LOYS.

Alés et vous nous actendrés  
Ylà jusques à prefis jour  
Que nous serons là à sejour.  
De gens à pié et à cheval  
Y menrrons d'amont et d'aval  
Tant que nul n'en saura le nombre.

LE CONTE D'EU.

Sire, se Dieu me gard d'encombe,  
En moy n'y ara nul deffault.  
Adieu ; le Pere de là-hault  
Vous recommand jusqu'au revoir !

LOYS.

Pense tost chacun de mouvoir.  
Fol. 214 \* Chacun chemine, je vous prie,  
recto. Jusqu'à Saint-Denis l'abbaye ;  
Car quant revenus nous serons,  
Plus de demeure ne ferons  
Que ne nous mettrons en [la] voye.

LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Sus en chemin ! chacun s'avoye,  
Homme ne demeure derriere.

MARGUERITE.

Helas ! j'ay au cuer douleur fiere  
Quant je pense à la departie

De mon amoureuse partie,  
Qui m'est tant leale et entiere.

Helas ! je ne sçay où je quiere  
Plus nul soulas ; s'estoye en biere,  
Ce me seroit ung bien mèshault.  
Plus n'aray de liesse en tierre,  
Quant seule demeurer me fault.

Fortune, par son dur assault  
Me fera, je croy, fere ung sault  
Et muance de dueil en joye.  
C'est force, il n'y a deffault ;  
Sans mascher avaler me fault  
Ceste angoisse, dont il m'ennoye.

Mon amy especial,  
Ma seule joye, mon confort,  
Me laisse[re]z-vous ou val  
De tristesse et desconfort ?  
Vous me baillez courroux très-fort,  
Qu'a pou que n'en vois mourir.  
Las ! je le dy en pleurant.

Las ! s'il me vouloit mener  
Avec lui, je me reconfortasse ;  
Sans aincy mon cuer mal runjer,  
Ma douleur ung peu deportasse ;  
Mais il n'en fera riens, helasse !  
J'ay jeusnes enfans à nourrir.  
Que fussé-je en fosse basse,  
Et on me laissast là pourrir !

LA PREMIERE DAMOISELLE.

Dame, n'en prenez desplaisir  
Si parfont, je vous en supplie,  
Et d'un bien peu vous resjouer.  
Assez vous pourrez courroucer  
Et prendre avec[ques] vous plaisance.

\* En haut du feuillet, on lit: " iij<sup>e</sup> du iij<sup>e</sup> jour."

MARGUERITE.

Las ! je ne vous puis oïr,  
Tant ay au cuer de desplaisance.

Fol. 214  
verso.

LOYS.

Merci Dieu et la Dame franche,  
Nous sommes venus tout à point  
En l'abbaye par apoint ;  
Alons[-y] les corps visiter.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Bien voy qu'il me fault exiter  
Pour aler au roy à l'encontre.  
Je le voy venir en grant monstre  
Avec belle chevalerie.  
Alons au-devant, je vous prie ;  
Chascun de nous y est tenu.  
— Noble roy, bien soyez venu  
En Saint-Denis le monastere !  
Il n'a ceans moyne ne frere  
Qui n'en ait joye, je vous affy.

LOYS.

De vostre bonne [à vous] mercy  
Et à tout vostre bon convent !  
Je n'y viens pas si très-souvent  
Que je déusse à Dieu offrir.  
Veuillez-nous les tresors ouvrir,  
Et prendrons par noble ordonnance  
De vous la baniere de France,  
Que de vous voulons recevoir ;  
Car il nous fauldra brief mouvoir  
Pour en aler delà la mer  
Encontre le faulx peuple amer  
Qui a la loy Dieu en despit.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Je n'y meetz point de contredict  
Sans que [vous] ne la recevez  
En la forme que vous sçavez  
Que prendre ceans on la doit.  
Le conte Veuquesin par droit  
La doit, au partir notifié,  
Porter à cause de son fief.  
Or est vaccant celle conté :  
Par quoy, noble roy redoubté,  
Vous-mesmes si la devez prendre,  
Se raison ne voulez offendre ;  
Car la conté et le demain  
De Veuquesin avez en main,  
Qui est vaccant pour le present.

LOYS.

Sire abbé, ycy me present  
Pour de la vostre main la prendre.  
Baillez-la-moy, et sans actendre  
La recevray, comme je doy ;  
Et aucy mes freres et moy  
Et tout mon ost, sachez de vray,  
Vous requerons avoir la croix :  
Si commencerons nostre voye.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Vous l'arez, se Dieu me voye,  
A ce ne vueil pas obvier.  
Tenez-la, sire, le premier ;  
Je la vous baudray liement,  
Et aux autres consequemment.  
Sire conte, pelerin bon,  
Prenez l'escharpe et le bourdon  
Ou nom de Jhesu, nostre Dieu,

Fol. 215  
recto.



Qui vous puist conduire en tel lieu  
Qu'en vous n'aiés mal ne grevance !  
Tenez la baniere de France  
Comme vous devez, bonnement.

LOYS.

Je la reçoy benignement,  
Vaillant ami, je vous prometz ;  
Et à Dieu du tout me soubzmez,  
Aussi comme fere je doy.

Retournons-nous-en jusqu'au boys  
De Vinciennes, si prendrons  
Congié de la royne, et ferons  
Trestout ce que de bon fere est.  
Avec nous venrez, s'il vous plaist,  
Jusques-ylà avec[ques] nous.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Très-voulientiers, seigneur très-doux ;  
Car certes c'est bien mon desir  
Que de fere vostre plaisir,  
De vous obéir et complaire.

LOYS.

En chemin pensons de nous traire  
Jusques au boys, n'atargeonz pas.

LE CONNESTABLE.

Cheminez là devant bon pas  
Le chemin au boys trestout droit ;  
Le roy tresjà estre y vouldroit.  
Marchés trestous de bon arroy.

MARGUERITE.

Seigneur de Nesle, dictes-moy,

Loys, mon seigneur et espoux,  
Veult-il partir brief sans vous ?  
Dictes-le-moy à ma requeste.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Dame, la mere est toute preste ;  
Pour vray je le vous certiffie,  
Et croy qu'il ne demourra mye  
Deux jours qu'il ne se mette en voye.

MARGUERITE.

Or seray-je vefve de joye,  
Seigneur de Nesle, mon amy.  
Je n'aray soulas ne demy  
Après son depart, bien le voy.

LOYS.

Ore venez avecques moy,  
Je vueil à la royne parler.  
Face chascun ses gens aler  
Boire et repaistre, s'il luy haicte,  
Et qu'au sonner de la trompecte  
Chascun soit prest que je seray.

Fol. 215  
verso.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Triboulet, çà ! je te menray  
En la guerre, car il le fault.

TRIBOULET.

C'est bien dit. S'il y a assault,  
Croyez, je ne m'enfuiray mie.  
Vous samble-il doncques mocquerie  
D'avoir ung tel homme de fait ?  
Çà ! yrons-nous ?

2 x

LE MAISTRE D'OSTEL.

Il en est fait ;  
Mais garde bien de t'espargnier.

TRIBOULET.

Ne vous chault se je suis dernier,  
Au moins ne me chassérés pas.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Qu'est-ce que tu dis ?

TRIBOULET.

Pas à pas  
G'iray suivant vostre estandart.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Arme-toy ains qu'il soit plus tard.  
M'os-tu ? metz bons abillemens.

TRIBOULET.

J'ay les plus joliz instrumens  
De guerre qui soyent en aval.  
J'afuleray ung official  
Sur ma teste pour la salade,  
Mes cousteaulz tranchans pour l'espade ;  
Et en lieu de beau haubergeon,  
J'afuleray ung viel teschon,  
Qui est ainsi gras comme lart.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Or alons, que Dieu y ait part !  
J'ay ung sergent d'arme maintenant.

\* Le manuscrit présente ici une irrégularité plus choquante encore que les autres, qui s'y trouvent en si grand nombre : le copiste a répété, en commençant le feuillet 216 recto, les quinze premières lignes du folio 215 verso, depuis *Je veil*, &c., jusqu'à *Çà ! yrons-nous*, et les trois mots qui viennent ensuite.

TRIBOULET.

Touteffois vous yrez devant,  
Maistre : çà ! qui scet qui rue ?  
Mais quant venra en plaine rue,  
Très-voulentiers je vous suyvray.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Arme-toy et je te menray  
A la guerre, comment qu'il voyt.

LOYS.

Dame, bon jour donné vous soit !  
Comment va ? que dit le cueur ?

MARGUERITE.

Il me bat bien, monseigneur,  
Se Dieu plaist, et de corps et d'ame.

LOYS.

Or je vous diray, noble dame,  
Il est conclud par mes barons  
Que, se Dieu plaist, bien bref yrons  
Sur les sarrazins outre-mer.  
Pensez tousjours de Dieu amer.  
A ce bon abbé que vecy,  
Et au seigneur de Nesle aussy,  
Et à vous laisseray le royaume  
Entierement.

Fol. 216\*  
recto.

MARGUERITE.

Ha, par mon ame !

Seule je ne sauray que fere.  
 Monseigneur, s'il n'est necessaire,  
 N'emprenés le pelerinage.  
 Helas ! sire, et que feray-je,  
 Se toute seule me laissez ?

LOYS.

Belle sueur, ne vous souciez,  
 Car je vous laisseray compaignie.

MARGUERITE.

Helas ! à joinctes mains vous prie  
 Et supplie  
 Que vous vueillez deporter.  
 Se certes, sire, ma vie  
 Est transsie,  
 Riens ne me puet conforter ;  
 Car se vous passez la mer,  
 Nul amer  
 Si dur je ne trouveray.  
 Plus doubte le retourner  
 Que l'aler ;  
 Ne sçay quant vous reverray.  
 Voz gens povez envoyer  
 Pour venger,  
 Sire, la chrestienté,  
 Sans vous trouver en ce dangier,  
 Et pluynjer  
 En la mer d'instabilité.  
 Se c'est vostre voulenté,  
 Par bonté  
 Vueillez les barons commettre :  
 Assez ont abilité  
 Sans vous en ce danger mettre.

LOYS.

S'il plaist à Dieu, le haultain maistre,

Ma chiere amie, croyez, g'iray  
 A ceste foys et vengeray  
 Son sanc tout selon mon pouvoir.

MARGUERITE.

Puisque c'est donc vostre vouloir  
 Et qu'empescher je ne vous puis,  
 Pour m'oster du dueil où je suis,  
 Vueillez-moy avec vous mener.

Fol. 216  
verso.

LOYS.

Madame, l'odeur de la mer,  
 Certes, par trop vous greveroit ;  
 Vostre tendre cuer ne pourroit  
 Souffrir l'odeur de la marée.

MARGUERITE.

Hastée, dolente, explorée,  
 Me laisserez-vous ainsi derriere,  
 En desconfort seule esgarée ?  
 N'y vaudra donc riens ma priere ?  
 Je vous pri de pensée entiere,  
 Monseigneur mon amy très-doulx,  
 A mains joinctes, mon très-doubté sire,  
 Vueillez moy mener avec vous.

LA PREMIERE DAMOISELLE.

Ne vous chault, dame, car de nous  
 Aurez leale compaignie.  
 Bien bref ilz retourneront tous ;  
 Ne vous courroucez, je vous prie.  
 Je requier la vierge Marie  
 Que les gard tous de servage,  
 Et les ramainne à chere lie  
 Bien brief de leur pelerinage.

2 x 2

MARGUERITE.

Helas ! que feray-je,  
 Ne que devenray-je,  
 Quant seule me voy ?  
 Vivre ne pourray-je  
 Où je m'aperçoy.  
 Helas ! mene-moy,  
 Cher sire, avec toy :  
 Ma douleur sera mendre ;  
 Sinon, par ma foy !  
 En très-dur esmoy  
 Fault ma vie prendre.

ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

Je vous prie de vouloir tendre  
 Que contendre  
 Vous vueillez, dame très-chiere,  
 A tel douleur et pleur rendre,  
 Et entendre  
 Fere tousjours bonne chiere.

LOYS.

Tel maniere  
 Tenir vous abusez,  
 Car de quere  
 Vostre annuy en rappaisez.

MARGUERITE.

Las ! or ne sçay-je où vous yrez,  
 Helas ! ne quant vous revenrez ;  
 Seule seray, je le voy bien,  
 Je ne sçay tenir nul maintien.  
 Revenez tost, je vous en prie ;  
 Sinon, je fineray ma vie,  
 Je le sçay bien, en grant douleur.

LOYS.

Au plaisir de nostre Seigneur,  
 De moy orrez bonne nouvelle.  
 — Mon très-cher ami sieur de Nesle,  
 En qui j'ay fiance plus grande,  
 Marguerite vous recommande,  
 Que vous lui soyés amiable.  
 Et vous aussi, abbé notable  
 De Saint-Denis, nostre patron.  
 Le royaume vous commecton  
 A garder contre gent despite,  
 Et nostre seur Marguerite ;  
 Je vous pri, vueillez regarder  
 A son estat et la garder.  
 Soyez-lui loyaulx comme à moy,  
 Car j'ay en vous deux bonne foy.  
 Ayez, je vous pri, tous deux soing  
 De la garder à son besoing,  
 Aincy qu'en vous j'en ay fiance :  
 Gardes du royaume de France  
 Je vous commectz et en mon lieu.

LE SEIGNEUR DE NESLE.

Certes, sire, au plaisir de Dieu  
 Nous ferons le mieulx que pourrons  
 Et comme vous le garderons  
 Loyaument, je le vous affie.

MARGUERITE.

Messeigneurs, je vous [re]mercie,  
 Comme pers loyaulx vous ay mis.

LOYS.

Dame, je menray voz iij filz,  
 Qui compaignie me tenront.  
 Ces seigneurs vous conforteront.

Fol. 217  
 recto.

Soyez tousjours bien advisée,  
A Dieu soyez-vous commandée,  
Roïne de France et maistresse.

MARGUERITE.

Tout le cuer me font de tristesse,  
Tant m'est la departie amere.  
— Adieu, filz.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Adieu, chiere mere ;  
A vous me command humblement.

LE CONTE D'ANJO.\*

Adieu, dame.

MARGUERITE.

Adieu, frere ;  
Adieu, filz.

JEHAN, ij<sup>e</sup> FILZ.

Adieu, chiere mere.

MARGUERITE.

Pensez trestous de vostre pere  
Et me baisez à l'er[em]ent.  
— Adieu, filz.

PIERRE, iij<sup>e</sup> FILZ.

Adieu, chiere mere ;  
A vous me command humblement.

LE CONTE DE POTIERS.

Damoiselles, pareillement  
Baisez-moy, adieu vous vueil dire  
Au departir.

LA PREMIERE DAMOISELLE.

Adieu, beau sire ;  
Tenir ne me puis de pleurer.

LE CONTE, iij<sup>e</sup> FRERE.

Je vous vueil à Dieu commander,  
Katherine, ma chiere amie.  
Baisez-moy et je vous en prie  
A l'aler.

LA ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

Mon ami leal,  
Le departir me fait tant mal.  
Dieu doint que brief je vous revoye !

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Adieu, mon confort et ma joye,  
Ma très-chiere mere et maistresse.

[Ilz s'en vont.]

MARGUERITE.

Tout le cuer me fent de destresse ;  
Adieu mon confort, ma le[e]sse ;  
Adieu de ma joye l'adresse,  
Tant que j'amoye.  
Adieu, mon plaisir et ma joye.  
Fault-il que mon cuer vous convoye  
En larmes et pleurs, ou se noye  
En grief martire ?  
Adieu ; je ne sçay plus que dire  
Du grief courroux qui mon cuer tire.  
Adieu mon amour et mon sire.

La departie  
A ma presence departie,  
Et en très-angoisseuse vie

Fol. 217  
verso.

\* *Le conte deueuet*, MS.

Me sens comme morte et transie  
De desplaisir et de courroux.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Ha, dame ! pourquoy pleurez-vous ?  
Se Dieu plaist, tantost revendra.  
Gueres de là ne demourra :  
Pensez de vous confort donner.

LE CONTE DE POTIERS.

Faictes gent d'armes cheminer  
Par ces chemins et sentelettes,  
Et sonnez clerons et trompettes  
Tant que tout le pays resonne ;  
Chascun chief son estat ordonne  
Ainsi que scet qu'il est de fere.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Nous irons l'avant-garde fere,  
Moy et mes gens, s'au roy il plaist.  
— Sus, Breton, que chascun soit prest.  
Pensez de tirer à l'escart  
Et desployez mon estandart,  
Que je le voye voler au vent.

LE CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Aussi feray-je, je m'en vent,  
Monsseigneur, je le vous affye ;  
Et devant vostre compaignie  
Le porteray, quoy qu'il adviengne,  
Et si criray : Vive Bretaingne !  
Se je me treuve en bonhourdis,  
Je feray ce que je vous dis,  
Et encore plus [de] la moitié

LE CONTE D'EU.

Nostre chemin est exploicté,  
Nous sommes au port d'Aiguemorte.  
Il y a mainte nave forte :  
Il nous en fault fere abiller  
Et ordonner ung droit miller,  
Car le roy bien brief y venra.

LE CHEVALIER DU CONTE D'EU.

Monsseigneur, il vous en faudra  
Grant quantité, je vous affie ;  
Car le roy a grant compaignie  
De chevaliers et de barons.

LE CONTE D'EU.

Il me fault parler aux patrons  
Avant que voise nulle part.  
— Gentil compaignon, Dieu vous gart  
De dommage et de tout peril !

LE PREMIER PATRON.

Bien veigniez-vous, seigneur gentil !  
Se vous avez de nous affaire,  
Nous sommes tous prestz de parfere  
Tout ce que voulez commander.  
Se voulez en la mer vader  
Ou escumer, vecy navire  
Toute aprestée pour vous, sire ;  
Il ne fault que dire le mot.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Je vous en livreray tantost  
Dix ou xij toutes armées.  
Ilz sont cy à ce port fermées,

Fol. 218  
recto.

Garnies pour iij mois de vitaille.  
S'il y a chose qui vous faille,  
Gettez-nous le denier à Dieu ;  
Et ains que je parte ce lieu,  
J'aray à vous failly ou fait.

LE CONTE D'EU.

Pour deux cens mille hommes de fait  
Me baillerez-vous bien navire ?

LE PREMIER PATRON.

Nous vous fournirons très-bien, sire,  
Mais que saichez voz gens ainçois.

LE CONTE D'EU.

C'est Loys, le roy des François,  
Et autres seigneurs pelerins,  
Qui vuellent sur les sarrasins  
Aler quant à Dieu il plaira.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Chascun de nous le servira  
Voulentiers et de franc courage ;  
Car c'est ung seigneur noble et sage,  
Qui est renommé en tout bien  
Par tout le monde chrestien.  
Qui pour lui se travaillera,  
Je sçay qu'il le contentera.  
Je suis à luy, moy et les miens.

LE CONTE D'EU.

Il venra tost, comme je tiens :  
Apretez tout, n'atargez pas.

LE PREMIER PATRON.

Rigaut, va tost drece le mas,  
Et si metz les voiles à point.  
Tu seras, ne t'en doubte point,  
Fait chevalier en la bataille.

RIGAUT, MATELOT.

Maistre, voire, mais que j'y aille,  
Mais que vous vous mettez devant,  
Très-bien je vous yray suivant  
De loing, afin qu'on ne me praingne.

LE PREMIER PATRON.

Male mescheance vous aviengne !  
Estes-vous si couart ribault ?  
Movez legierement là-haut,  
Et vous garnissez bien de dars.

RIGAUT, MATELOT.

Par ma foy ! maistre, les couars  
Portent en terre les hardis.  
Je n'ayme point ces bouhourdis.

LE PREMIER PATRON.

Pourquoy ?

RIGAUT, MATELOT.

On y cope la gorge  
Aux petis galans, par saint George !  
Plus tost que vous n'ariez dit mie.  
[Je m'en vois fere une escampie,]  
Se je voy trou à me bouter.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Il fault tout tendre et garrater

Les cordes partout hault et bas,  
Et les gouvernaulx et les mas,  
Affin que le vent ne nous queille.

RIGAUT, MATELOT.

Yray-je emplire la bouteille ?  
Maistre, il est temps qu'on me soingne.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

On vous pende à cordes de teille !  
Garçon, faictes vostre besoingne.

LE PREMIER PATRON.

Les fievres quartes le tiennent !  
Garçon, prens-tu des fripes ?

RIGAUT, MATELOT.

On me doit pour ung blanc de tripes,  
Je les vouldroye bien aler querre.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Tien cy ceste corde et la serre  
Bien estroict, qu'el n'eschappe pas.

LE CONTE DE POTIERS.

Tant avons marché pas à pas  
Que sommes arrivez à port  
D'Aiguemorte. Je me fais fort  
Que les navires prestes sont ;  
Car je voy les patrons qui font,  
A mon advis, grant diligence.

LE CONTE D'EU.

Vecy le roy et sa puissance,

Tous les vesseaulx bien avoyez.  
— Noble roy, bien armez soyez !  
Vecy les naves aprestées,  
Bien guerdonnées et montées  
De ce qui y est necessaire.  
Vous povez vostre plaisir fere,  
Quant voudrez, à tous voz acors,  
Se ce y est pour vostre corps  
Et pour messeigneurs vos enfans.  
Voz iij. freres seront dedans  
Avant l'estat de vostre garde ;  
Ceste autre-là, que je regarde  
Cy, est pour le roy de Naverre ;  
Les autres yront Navers querre,  
S'au loing il y en a assez.

LOYS.

Les estas sont bien compassez :  
Vous avez bien fait la besoingne.  
Faictes tant que chascun besoingne  
D'entrer ès naves vistement.

LE CONTE D'EU.

A vostre bon commandement  
Sera tantost fait sans deffault.  
— Fleur-de-lis, crie à vois très-hault,  
De par le haut roy, nostre sire,  
Que chascun entre en sa navire ;  
Car au roy mon seigneur il plaist.

FLEUR-DE-LIS.

Il sera incontinent fait,  
Mon cher seigneur, ce saichez-vous.  
— Oyez, oyez, oyez, trestous.  
On fait à tous commandement



Que vous entrez legerement  
Es navires, comment qu'il soit ;  
Car le roy vult que tout prest soit  
Pour souffler à ce premier vent.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Je n'y fauldray pas, je m'en vent,  
Puisque le roy le nous commande.  
Vecy navire belle et grande  
Souffisante pour mon estat.

LE CONTE DE FLANDRES.

Chascun se boute sans debat  
Et entre dedens sa navire ;  
Car de par le roy, nostre sire,  
A esté ainsi publié.

[Ilz entrent ès navires.]

MARGUERITE.

Las ! comment seroit mon cuer lié  
Ne comment il s'esjouiroit,  
Quant il fault qu'il soit deslié  
De celui que tant il amoit ?  
Il me laisse seule, on le voit.  
Je prie à Dieu qu'il le guoye.  
Las ! je puis chanter, et par droit :  
Adieu tant que je le revoye.

Adieu te dis, mon bel amoureux,  
Adieu te dis diz mille foyz et plus.  
Pour toy sera le mien cuer langoureux  
Et desplaisant, quant ne te verray plus ;  
Pour toy sera mon povre cuer renduz  
En desplaisir et de tous maulx mehuz ;  
De nulz esbas ne sera revoisi.  
Adieu de joye et esbaz le surplus,

Adieu soyes-tu qui prodome me fus,  
Adieu celui que j'ay sur tous choisi.

Adieu le plus noble de France ;  
Adieu la fleur de toute gentillesse,  
Je prie à Dieu qu'il te gard de souffrance

Et te maintiengne en joye et en liesse.  
Adieu le chef de trestoute noblesse ;  
Adieu celui qui le mien cuer tant blesse.  
Plus ne te voy, hélas ! bien me pois-y.  
Tu me laisses demeure en tel soussy ;  
Mais mon cuer chante en pleurant de destresse :

Adieu, &c.

Or plaise à Dieu que plus guere ne vive,

Afin que n'aye plus de tel dueil remort ;  
Car tel douleur contre mon cuer estrive,  
Que je n'en puis plus endurer sans mort.

Se pour toy mur en mortel desconfort,  
Que je n'aye de te voir reconfort,  
Sur mon sepulcre ruineux et moisy,  
Fait de jayet, mabre ou albatre fort,  
Fera y escripre, puisqu'ainsi en fort :  
Adieu celui, &c.

Je ne pourroye demener  
Ne mener

Nulle joye, bien le voy,  
Tant que voye retourner  
Et tourner

Mon ami par devers moy.  
Il s'en va delà la mer :  
Celui Dieu qu'il doit amer,  
Le gard de la mer tout desray,  
Que ce maulvais peuple amer,

2 y

Fol. 219  
verso.

Fol. 220  
recto.

C'on doit hayr et blasmer,  
Contempner  
Ne le puist par nul effroy !

Adieu te dis, roy,  
Des aultres la fleur.  
Tant feras, je croy,  
Qu'acquerraz honneur.  
Seule je te pleur,  
De toy separée,  
Pour toy prie en pleur  
La Vierge honnorée.

Seule esgarée  
Et explorée  
Suis demourée  
Et sans amy.

De dueil fermée,  
De maulx semée,  
Comme tannée  
Suis tout parmy.

Toute esprouvée,  
Desesperée,  
Descolorée,  
Bien pert en my.

Vierge honnorée,  
Tu soies liée  
Que n'ay durée  
Jour ne demy !

PREMIERE DAMOISELLE.

Reconfortez-vous, je vous pri,  
Ma chiere dame, s'il vous plaist.

MARGUERITE.

Las ! à bon droit je pleureray.

ij<sup>e</sup> DAMOISELLE.

Reconfortez-vous, je vous pri.

MARGUERITE.

Helas ! j'ay au cuer tel estri  
Que toute joye me desplaist.

PREMIERE DAMOISELLE.

Reconfortez-vous, &c.  
Ma chiere, &c.

LE CONTE DE NEVERS.

Singlez-nous avant sans arrest :  
Nous serons avant des jours quatre,  
S'il plaist à Dieu, au chasteau Castre :  
Nous avons bon vent, ce me semble.

LE PREMIER PATRON.

Virad, virade tout ensemble !  
Boutons hors, amendons le lieu.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Fol. 220  
verso.

A nage, ribaux ! bon gré Dieu  
C'on vous puist pendre et estrangler !  
Voyez-vous pas le vent singler,  
Qui nous greve de ceste part ?

RIGAUT, MATELOT.

A ly ! à ly ! prenons l'escart :  
Nous avons le vent à plaisir.

[Ilz nagent tousjours.]

LOYS.

Çà, beaulx enfans ! j'ay grant desir

De vous dire deux motz courtois.  
 Seez-vous devant moy tous trois  
 Et m'escoutez paisiblement.  
 A toy, Philipe, principalement  
 Je vueil adrecer mon langage.  
 Tu vois que je suis de grant aage  
 Tresjà, et que j'ay autrefoys  
 Passé celle mer que tu vois,  
 Et me suis offert en maint lieu  
 Contre les ennemis de Dieu :  
 Ainsi vois-tu, mon enfant sage,  
 Que ta mere est jà de bon aage,  
 Et possedons, la Dieu mercy,  
 Nostre royaume sans soucy,  
 Et povons avoir des honneurs  
 Et des delices, des greigneurs,  
 Que gens qui soient soubz le ciel.  
 Filz, je n'ay pas le vouloir tel  
 Que tu vois, que, pour Dieu servir,  
 Je vueil cy mon corps asservir.  
 Je n'espargne point ma viellesse,  
 Ne le me monte en feiblesse  
 En quoy je suis tresjà bouté ;  
 Et sy n'ay mercy ne pitié  
 [Bien que ce me soit peine amere,]  
 De laisser [cy] seule ta mere,  
 Qui est en grant douleur pour moy.  
 J'ay fait tes deux freres et toy  
 Emprendre avec moy ce voyage :  
 Se le iij<sup>e</sup> fust en aage,  
 Laissé je ne l'eusse à nul feur  
 Emplus que j'ay ta douce seur,  
 Qui plus aise prent à repos.  
 Je t'ay voulu dire ces mos  
 Afin, quant tu seras fait roy  
 Après ma mort, que pour la loy  
 Et pour Dieu et pour sainte Eglise

Que chascun bon chrestien [prise],  
 A nul chose n'ayes remort,  
 Mais exposes ame et corps  
 A les garder et t'y contemple.  
 Je vous monstre à tous trois exemple,  
 Affin, quant je seray finé  
 Hors de ce monde et terminé,  
 Vous faciez ainsi que je fais ;  
 Et Dieu si conduira voz fais  
 En bonne foy, ce saichez-vous.

PHILIPPE.

Mon cher pere, si ferons-nous,  
 Nous le vous promectons tous iij.,  
 Et voz enseignemens courtoiz  
 Nous garderons pour grant mistere.

Fol. 221  
recto.

JEHAN, ij<sup>e</sup> FILZ.

Ce ferons mon, mon très-cher pere,  
 Je le vous prometz bonnement ;  
 Nous servirons Dieu leaulment,  
 Comme bons enfans doivent fere.

PIERRE, iij<sup>e</sup> FILZ.

Mon très-cher pere debonnaire,  
 A la vostre mocion  
 Je mectray mon intencion  
 Soir et matin de bon couraige.

LE PREMIER PATRON.

Je voy le chastel de Cartaigne,  
 Nous sommes près du port de Tunes.  
 Larronceaulx, serrez fort ces hunes,  
 Tendez-les roides, maugré m'ame.  
 Vecy le vent qui nous entame :  
 Tenez roides ces gouvernaulx.

2 y 2

LE CAPITAINE DE LA TOUR DU PORT DE TUNES. Mon cher seigneur, n'en aiez doubte ;  
De gens feray venir tel route  
Que vous aurez joye de les voir.

Je voy venir de loing vesseaulx  
Qui viennent vers çà à puissance :  
Par Mahon ! c'est le roy de France.  
En le manoir pieça [il] conte ;  
Je seroye cy [moult] à honte.  
Jamès plus beau jour ne verray.  
M'enfuiray-je ? oy ! non feray,  
Au fort en deusse perdre tout.  
Çà, çà ! je vendray à ung bout,  
Si fault qu'au vif je m'y applique.  
— Marçonnet, va au duc d'Afrique  
Bientost ceste nouvelle dire,  
Dis-ly que pour Mahon le sire  
Il se tiengne cy en bataille  
Pour rebouter celle chienaille,  
Qu'ilz ne prennent le port sur nous.

MARÇONNET, HERAULT.

Très-volentiers, monseigneur doulx,  
Je m'en iray selon les dunes.

LE CAPITAINE.

Va-t'en aussy au roy de Tunes  
Et lui conte ceste nouvelle,  
Affin qu'en armée grant et belle  
Il se trouve cy à ce port,  
Pour resister au grant effort  
De ceulx qui nous vourront mesfere.  
Tu n'as pas grant chemin à fere :  
Je te prie, ne va sejournant.

MARÇONNET.

Ce sera fait incontinant,

LE CAPITAINE DE LA TOUR.

Çà, galans ! il nous fault pourvoir Fol. 221  
verso.  
Que ces gens-là ne nous seurpreingnent,  
Et qu'en leurs las ilz ne nous teingnent ;  
Car je sçay bien, s'ilz nous tenoyent,  
Que tous mourir ilz nous feroient.  
Point ne nous prendroient à rançon.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DU CAPITAINE.

Je n'y voy meilleure façon  
Que de cy-dedens nous tenir  
Jusqu'à tant que voyons venir  
Quelqu'un qui nous confortera.  
Le roy de Tunes y vendra  
Ou envoyra, je le sçay bien ;  
Car il est prince de grant bien  
Et qui s'offreroit à mourir  
Pour la loy Mahon secourir,  
S'il en estoit besoin, demain.

LE ij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES.

Il vendra, j'en suis bien certain,  
Ou y envoyra ung souldart.  
Mais que voye son estandart,  
Je ne doubteray pluie ne vent  
Ne homme vivant, je me vent ;  
Car le roy de Tunes a gens  
En guerre fors et diligens.  
Jusqu'au mourir ne se faindront.

LE CAPITAINE.

S'ilz sont diligens, ilz vendront

D'eure, je ne m'en doubte point ;  
Car ceulx-là n'ont pas vent à point,  
Ilz sont ensemble en deserroy.

MARÇONNET.

J'aperçoy de Tunes le roy  
En sa grant majesté royale :  
Il est besoing qu'à lui je parle.  
Il estoit empereur deux fois.  
— Mahon vous gart, prince courtois !  
Le capitaine de la tour  
Du port de Tunes et d'entour  
Mande que soiez diligent  
De venir garder à grant gent  
Le port de Tunes, car vray est  
(De quoy, certes, à lui desplaist)  
Qu'il y a grans gens sur la mer  
Qui vuellent le lieu entamer ;  
Mais ne scet pas à quelle fin.

LE ROY DE TUNES.

Haro Mahon et Apollin !  
Que dis-tu ? qu'est-ce que tu dis ?  
Ces tristes chrestiens maudis  
Me viennent doncques mener guerre ?  
Se je les puis tenir en serre,  
Par Mahon ! mal leur en venra.  
Tout ce qui en ma main cherra  
Y demourra, par touz nos dieux !  
— Tunoiz hardis et oultrageux,  
Armez-vous tost, comment qu'il soit ;  
Car c'est force, il fault c'on voit  
Garder [de] mon regne le port ;  
Car chrestiens à grant effort  
I veulent tendre, comme on dit.  
Hay ! j'en ay au cuer tel despit

Qu'a bien peu ne creve de dueil.  
Armez-vous trestous, je le vueil,  
Et prenez lances et guisarmes ;  
Car sera besoing de fere armes  
Avant qu'à Tunes revenons.

LE MARESCHAL DE TUNES.

Monseigneur, nous nous ordonnons  
Trestous, point ne sommes failliz.  
Chrestiens seront assaillyz,  
S'une foys nous trouvons au lieu.  
Par Mahon, mon souverain dieu !  
Qui me donroit d'argent grant tas,  
Je ne me deporteroys pas  
Que des premiers je n'y alasse.

LE PREMIER CHEVALIER DE TUNES.

Puisque j'ay vestu ma curasse,  
Je ne demourray pas derriere  
Que je ne suive la baniere  
Des premiers, quoy qu'il en aviengne ;  
Je mourray dessoubz vostre ensseingne  
En vous servant bien et lealment.  
Qui me verra fere aultrement,  
C'on me face trancher la teste.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Il y ara sanglante feste,  
Se je me treuve en la meslée.  
Ou j'aray la teste affolée,  
Ou g'y feray telle tempeste  
Que n'y ara ne loing ne prest  
Homme d'arme qui m'ose atendre  
Je feray devant moy tout fendre  
Et enfuir, je m'en fais ferme.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Mais que j'aye ceste guiserme  
Et m'en verrés du cop premier  
Si fierement estrener,  
Qu'il n'y ara hom, par Mahon !  
Qui s'ose trouver devant moy,  
S'il n'a bien dure capeline.  
Je sçay l'espée dont Mellusine  
Tailla Atrodele, son filz.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Chrestiens seront desconfitz,  
Se nous les pouvons rencontrer.  
J'oseray bien entre eulx entrer,  
Tout nu, mon espée en ma main.  
Il me tarde qu'il soit demain,  
Affin que je les voye en barbe ;  
Car se nul à moy se rebarbe,  
Je ne le deporteray point.

Fol. 222  
verso.

## LE ROY DE TUNES.

Se vous estes trestous en point,  
Mectons-nous en voye d'un accord,  
Affin d'aler garder le port  
Et rentrer en nostre pays,  
Que ces chrestiens enhays  
Ne le gagnent par leur effort.  
Par Apollin ! ilz aront tort,  
Se je puis sur eulx aborder.

## LE MARESCHAL DE TUNES.

En chemin devant sans tarder  
Marchez, plus cy ne demourez ;  
Sonnez trompettes et clérons  
A note dextre [et] joyeuse.

Je pri Mahon qu'el soit heureuse.  
Aussi ser'-elle, à mon advis ;  
Car onc vainquus nus ne nous vis  
De prince qui soit sur la terre.

## MARÇONNET.

Plus ne me fault chercher ne querre  
Lieu ne pays, je le voy bien.  
J'aperçoy le franc duc de bien  
Devers qui mon maistre m'envoye.  
— Monseigneur, Mahon vous doint  
joye  
[Et tous les dieux c'on doit amer] !  
Le gent admiral de la mer,  
Qui estoit present en la tour  
Qui garde l'entrée et le tour  
Du port de Tunes, la grant ville,  
Se commant à vous dis foys mille,  
Et [vous] suplie que venir  
Vueillez devers ly, ou tenir  
Il ne sçaroit plus la contrée.  
Chrestiens y vuellent entrée  
Fere, il y a plusieurs jours  
Qu'ilz font dedens la mer sejours ;  
Ilz ne quierent qu'à prendre terre :  
C'est, certes, pour nous fere guerre,  
De quoy, certes, bien me desplaist.  
Le roy de Tunes jà y est  
Alé à belle compaignie.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Par les dieux ès quelz je m'afie,  
A cela ne fauray-je pas.  
Nous irons plus tost que le pas,  
Moy et mes gens, je le te jure ;  
Je vengeray des dieux l'injure.

Se sur ces chrestiens j'aborde,  
 Je les feray à une corde  
 Estrangler, se les puis tenir.  
 — Ça, galans ! il vous fault venir  
 Avecques moy trestous, c'est fort :  
 Il fault aler garder le port  
 De Tunes, si qu'il ne soit pris.  
 Se chrestiens l'avoient surpris,  
 Ilz aroient expedicion  
 De l'entrée de ma region :  
 Certes, il me desplairoit trop.

## LE PREMIER CHEVALIER D'AFRIQUE.

Monseigneur, alons-y à cop  
 Pour obvier à cest esclandre ;  
 Ce nous seroit perte trop grande  
 De perdre port de tel renon.  
 Alons-y tost, si le tenons  
 Contre chascun qui y vendra.  
 S'il est perdu, on nous tenra,  
 Ainsi que nos dieux, prisonniers.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Menez-y tost vos souldoyers,  
 Monseigneur, je vous en supplie ;  
 Car ilz yront à chere lie \*  
 Partout où mener les voulez,  
 Et si bien prouvez les verrez  
 Que vous en serez bien content.  
 Ilz sont tous presz, chascun n'atent  
 Que de vous veoir en chemin.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Ce sommes mon, par Apolin !

Voyez-nous tous près j. et ung.  
 Il n'y aura hanaps si brun  
 Qu'à reclarcir nous ne façons.  
 S'une foys aborder pouvons  
 Sur ces malheureux chrestiens,  
 Ilz mourront tous, se je les tiens ;  
 J'à homme n'en eschappera.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Par Mahon ! tout y demourra,  
 S'une foys nous venons sur eulx ;  
 Et s'on me voit fuir, je vueil  
 Estre pendu et estranglé  
 Et avoir le gosier sanglé  
 D'une corde et estranglé.  
 Ilz seront tous mors sans rappeau,  
 Je les tien desjà prisonniers.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Or tost advise les sentiers :  
 C'est trop pressé sur la vendange.  
 Il est besoing qu'on se revange,  
 Je l'ay bien oy au langage  
 Et au parlé de ce message :  
 Il m'a tresjà tout effrayé.  
 Devant advise le frayé,  
 Sonnez la trompette au partir.

## LE PREMIER CHEVALIER D'AFRIQUE.

Sus ! pensons de nous espartir  
 Tous ensemble de grant maniere ;  
 Homme ne demeure derriere.  
 Je porteray trestout devant  
 L'estandart, venez-moy suivant ;

\* *Chelerie*, MS.

De mon office il appartient :  
Le duc, qui à sa couronne tient,  
Si m'en a fait commandement.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Marçon, alons legerement :  
Nous avons bon chemin et ferme.  
Nous ne sçavons combien de terme  
Nous avons d'aler jusqu'au port  
De Tunes ; si n'est tenu fort,  
Nous le garderons nostre tour.  
Nous povons veoir de cy la tour  
Et de Cartage le chastel ;  
Nous irons veoir pour le plus bel  
Que nous dira le capitaine.  
Alons à lui par ceste plaine :  
Il y a bien joli herbage.

Fol. 223  
verso.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Cheminons tout droit vers Cartage,  
Et nous arons là des nouvelles  
Qui nous seront laides ou belles.  
Mahon vueille que bonnes soient,  
Afin que les chrestiens voient  
Nostre prouesse et nostre effort !

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU DUC D'AFRIQUE.

Si feront-ilz, je m'en fais fort,  
Avant qu'il soit devant ceste heure.  
S'il en vient ung qui me demeure,  
Je ne fus onques filz mon pere :  
J'en veul à chascun cop ma pere.  
Quant ce vient à ung bonhourdis,  
D'assiete je les estourdis  
Et assome d'ung cop de poing.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Nous ne sommes pas fors au loing  
De Cartage, ce beau sejours ;  
Nous y seronz ains de iij. jours,  
J'en rens à Jhesu-Crist mercy.  
Je cognois bien ce pays-cy ;  
Nous sommes bien, comme je croy.

## LOUYS.

Loés soit Jhesu-Crist le roy  
Et la Vierge très-souveraine !

## LE ROY DE TUNES.

Qui apelle le capitaine  
De leans, que je parle à luy ?

## LE PREMIER CHEVALIER DE TUNES.

Vous le verrez tantost sailly  
De là-dedens, je m'en fais fors.  
— Hau, capitaine ! saillez hors,  
Venez parler à nostre sire  
Le roy de Tunes, pour luy dire  
S'il est venu rien de nouveau.

## LE CAPITAINE DE LA TOUR DU PORT.

De parler à luy m'est mout beau,  
Car par raison je suis tenus.  
— Noble roy, bien soyés venus !  
J'ay de vostre venue grant feste,  
Car je vous jure sur ma teste  
Que il y a gent sur la mer  
Qui taschent [de] nous entamer  
Et prenre terre cy entour.

## LE ROY DE TUNES.

Ralés-vous-ent en vostre tour,



Et vous deffendés bien et fort.  
Nous en alons garder le port,  
Moy et mes gens, car il le fault.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Il fault envoyer j. herault  
Au duc d'Afrique cy qu'il viengne  
Avant que le besoing surviengne ;  
Car se longuement demouroit,  
Il peut estre qu'il trouveroit  
Le passage trop occupé :  
Il porroit bien estre happé,  
Si secretement ne venet.

Fol. 224  
recto.

LE ROY DE TUNES.

Où es-tu alé, Marçonnet ?  
Prends tes piés à ton col et trique  
Tost au devant du duc d'Afrique,  
Et le m'amainne par le dunne  
Tout le couvers au port de Tune ;  
Mais fais-le venir tout chaupas.

MARÇONNET, HERAULT.

Monsseigneur, je n'y faudray pas,  
A moy vous en povés attendre.

LOYS.

Avisons où nous pourrons prendre  
Terre pour le plus grant pourfit.  
Je prie à Cil qui trestout fit,  
Qu'il nous conduise en seure place.  
Nagez avant, affin c'on face  
Devoir de se frapper en terre.

RIFLART, ij<sup>e</sup> MATELOT.

Avant nagies de bonne serre :  
Il n'y a pas iij quarts de mille

Jusqu'au port ; chascun soit abille  
De singler, le vent nous anoye.

MARÇONNET, HERAULT.

Duc d'Afrique, je retournoye  
Devers vous pour vons avancer.  
Pensez de pays pourchasser ;  
Vous trouverez ame, je pense.  
Le roy de Tunes a puissance,  
Lequel tient les champs vers Cartage.  
Retrayés-vous vers le rivage  
Du port, il en tient les sentiers.

LE DUC D'AFRIQUE.

Je le feray très-volentiers,  
Gentil herault, foy que je doy.  
A tous les dieux de nostre loy  
Puisse-tu estre commandé !  
Ce que le roy m'a commandé  
Optemperray à bonne foy,  
[Ainsy qu'il est raison et loy.]  
— Avant marchons legerement  
Au port de Tunes, il le fault.  
Chrestiens ilz y aront de bault,  
S'ilz se viennent à nous offrir.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Sire, nous les ferons souffrir,  
S'ilz se trouvent où nous serons.  
Pour eulx ne nous esmay[er]ons ;  
Et fussent-ilz cccc. mille  
(Car chascun de nous est abille  
Et instruit ès armez assés),  
Chrestiens seront rechassés,  
S'ilz viennent, de ce m'en fais fort.

2 z

LE DUC D'AFRIQUE.

Cheminons fort jusques au port,  
Si nous tenrrons sur nostre garde.

Fol. 224  
verso.LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Vers le roy il fault regarder  
Comment nous pourrons terre prendre  
A point, que sarrasins surprendre  
Ne nous puissent en traïson.

LOYS.

C'est le meilleur que nous faïssion  
Yey maishui nostre demeure ;  
Et demain au matin, à heure  
Qui nous samblera convenable,  
A puissance belle et notable  
Nous prenrons terre qui pourra.

LE CONTE D'EU.

D'ainsi fere très-bon sera,  
Monsseigneur, s'a chascun bien dit.  
Nous reposerons ceste nuit.  
— Patrons, faictes lascher voz hunes.

[Ilz s'arrestent.]

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Assemblons-nous au roy de Tunes,  
S'il vous agrée, monsieur cher ;  
[Je le vois yey avancer]  
En bataille très-noble et belle.  
Nous avons très-bonne querelle ;  
Se nous nous assemblons ensemble  
Contre chrestiens, ce me semble,  
Nous arons le meilleur, je croy.

LE DUC D'AFRIQUE.

Je le vouldroye bien, par ma loy !

Apollin nous en doint la grace !

Je le voy s'avancer en face.

— Tous les dieux en qui nous croyons,  
Très-noble roy, vous doint honneur !

Je suis venu en grant chaleur  
D'Afrique, la contrée bougique.

LE ROY DE TUNES.

Bien soiez venu, duc d'Afrique !

Je n'atendoye rien que vous.

Alons nous arrester trestous  
Au port de Tunes sans attendre ;  
Car ilà-endroit doit descendre  
Loys, le grant [roy] des François.  
Pensons de le garder ainçois  
Que d'autres gens soit occupé.

LE DUC D'AFRIQUE.

Mon estandart sera frapé  
Incontinent d'une partie,  
Et toute ma gent assortie  
Pour à tous venans resister.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Monsieur, il nous fault arrester  
Et demourer à ce bout-cy ;  
Car chrestiens, je vous affy,  
Aborderont de ceste part.  
S'ilz viengnent, ayons regard.  
Or sont le droit port abondant  
Sans s'aler trufant ne bourdant :  
On ne scet qui rue par derriere.

Fol 225  
recto.

LE ROY DE TUNES.

Plantez-y doncques ma baniere ;  
Le duc d'Afrique gardera

Sa partie, pas ne fauldra.  
 Nous autres ceste garderons,  
 S'il plaist à nostre dieu Mahon  
 Nous donner ung peu de confort.

## LE ROY DE NAVERRÉ.

Patrons, il fault prendre le port  
 A ce cop-cy, s'il est possible.  
 Le vent ne nous est point nuisible ;  
 Il nous est à point, ce me semble :  
 [Advançons-nous trestous ensemble,]  
 Il est heure, ce m'est advis.

## LE PREMIER PATRON.

Nous l'arons avant, se je vis,  
 Mès que j'aye mes matelos.  
 — A nage trestous, je le los !  
 Velà le voile au vent d'en hault :  
 Verne la main, triste Rigault ;  
 Il nous est [de] nouveau venu.

## LE DUC DE BRETAGNE.

Sire roy, le port est tenu  
 A grant puissance de gens d'armes :  
 Adviser nous fault aultres termes.  
 Nous ne povons point aborder  
 A ceste heure sans regarder  
 Très-bien la maniere de faire.

## LOYS.

Cinglons droit au port sans retraire  
 Et le gaignons, vaille que vaille.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Resistons à ceste chiennaille,  
 Roy de Tunes, je vous en prie ;

Je feray tant de ma partie  
 Que je les feray reculer.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Çà ! galans, faisons très voler  
 Largement, ne l'espargnons pas.  
 — On vous gardera bien le pas,  
 Ribaudaille, par tous noz dieux !  
 Reculez, vous ne povez mieulx ;  
 Le port ainsi en pierez point.

## LE CHEVALIER DE BRETAGNE.

Fol. 225  
verso.

Ces chiennailles m'ont d'un traict point ;  
 Mais je soye par le col pendu  
 S'il ne leur est bien cher vendu.  
 Avant qu'il soit iij. jours inclus,  
 Je leur en rendray x. cops plus,  
 Se le cuer du corps ne me traict.  
 Targe-soy chascun pour le traict.

[Il vole très terriblement.]

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Nous prenrons le port franchement ;  
 S'il plaist à Dieu, le roy très-hault,  
 Nous sommes à terre, autant vault :  
 Il n'y fault qu'ung traict d'aviron.  
 A ce cop nous y entrerons.  
 Avant, patrons ! frappons dedens.

## LE MARESCHAL DE TUNES.

Ilz ont le port mauigré noz vens,  
 Chascun le voit, il est ainsy.  
 Tirons-nous en cest anglet-cy  
 Pour eviter à tout peril.  
 Velà peuple bel et gentil :

2 z 2

Je cuide par toutes nos armes,  
Que ce soient vaillant gens d'armes,  
Je croy qu'ilz nous feront souffrance.

LE PREMIER CHEVALIER DE DUC  
D'AFRIQUE.

Ce sont les banieres de France,  
J'ay bien cogneu les fleurs-de-lis.  
De France tous les plus eslis  
Y sont, puisque le roy y est.

LE ROY DE TUNES.

Çà ! tenons les champs, il me plaist,  
Pour voyr se nous pourrons ce roy  
Prendre n'avoir en desarroy.  
Nous tenrons l'anglet de ceste ylle :  
C'est une place très-gentille,  
Qui est droitement en destour.

LOYS.

Marchons jusques à ceste tour.  
Il me plaist que nous reveillions  
Ceux de dedens et assaillions,  
Pour voyr s'il y a gent vaillable.  
La tour nous seroit grievable,  
Tandis que nous sejournerions.

LE CONTE DE FLANDRES.

Mon [cher] seigneur, nous l'assaudrons  
Tout tantost, je le vous affye ;  
Avant qu'il soit heure et demye,  
Nous vous la rendrons à delivre.  
A l'assault chascun se delivre  
De ceste tour-là assaillir.

LE CAPITAINE.

Vous y oseriés bien faillir,  
Galans : ainsy ne nous ont pas.  
Nous sommes hault, vous estes bas :  
Nous avons sur vous l'avantage.  
Vous estes encore vellés.

LOYS.

Duc de Bretaingne, assailliez-les  
Le plus fierement qu'on pourra.  
Le conte de Flandres sera  
Avec vous pour vous conforter.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Sire, s'on m'en voit deporter,  
Je donne harnas et cheval.  
— Aval, ribaudaillez, aval !  
Qu'on ne nous ronge la cervelle.  
— Sus, galans ! chascun son eschielle !  
Montés amont avecques moy.

LE PREMIER HOMME D'ARMES DU CAPI-  
TAINE.

Vous descendrés jus, par ma loy !  
Ou tantost je vous occiray.  
— Devale, ribaut.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Non feray ;

Je te turay avant tout mort.  
— Avant, avant ! montons à fort :  
Les ribaux sont jà espavés.

LE ij<sup>e</sup> HOMME D'ARMES DU CAPITAINE.

Encore pas ne nous avés ;

Il y ara hutin avant.  
— Capitaine, gardés devant :  
On nous rassaut de cest costé.  
Se ce baston ne m'est osté,  
Je les feray bien reculer.

LE FILZ DU DUC DE BRETAINGNE.

Je ne m'en veul de cy aler  
Tant que j'aray d'eus la mestrise.  
Amont, amont de bonne guise !  
Que chascun se montre hardy.  
Onques bataille ne perdy :  
Seray-je maintenant vaincu ?

LE CHEVALIER DE FLANDRES.

Suyvez-moy, et de cest escu  
Je vous targeray en montant.

LE CONTE DE FLANDRES.

Tu es ung gentil combatant :  
Monte amont, quoy qu'avenir doye.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRES, entrant.

Ilz sont mors, Saint-Denis, Monjoye !  
Fy de sarrasine lignée !

LE DUC DE BRETAINGNE, entrant.

Ville gaignée ! ville gaignée !  
Tués tout, que nulz n'en rechape.

LE CAPITAINE DE CARTAGE.

Il est saison que je m'eschape,  
Se je ne veil estre hapé ;  
J'aroy le senglent col copé.  
Il me fault saillir ce fossé.

LE CONTE DE FLANDRES.

Or tost ! que tout soit escossé,  
Que jamez ne facent replique.

LE CAPITAINE DE CARTAGE.

Je trouveray le duc d'Afrique  
Et le roy de Tunes, qui tiegnent  
Les champz. Se sur chrestiens vie-  
gnent,  
Ilz feront beau marché de cher.

SAINT LOYS.

Faictes cy nos tentes ficher  
Et fortifier tout entour.  
Ceux-là garderont celle tour,  
Puisqu'ilz en ont gaigné l'onneur.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sy feronz-nous, mon cher seigneur ;  
Ne vous en soucyez de rien.

[Ilz tendent leurs tentez et se logent, et le duc de  
Bretaigne et le conte de Flandres tiennent la  
tour qu'ilz ont gaignée.]

LE CAPITAINE DE CARTAGE.

Nobles princez, à vous je vien  
Comme à secourz et à refuge.  
Il est advenu grant deluge  
Depuis hier main en surssault :  
Chrestiens ont prise d'assault  
La tour dont j'estoye capitaine.  
Je me suis eschapé à payne,  
Aincy que sçavoir vous pourez.  
Tous leurs gens y sont demourez  
Sur le champ, je vous asséure.

## LE ROY DE TUNES.

Maugré Mahon de l'aventure !  
M'est-elle ore [si] despitueuse ?  
C'estoit la garde avantageuse  
Du port de Tunes et d'Afrique.

## LE DUC D'AFRIQUE

C'est pour nous mauvaise replique,  
A paine la recouvrerons ;  
Mais qui me croira, nous ferons  
Au jour d'uy tel chace sur eux  
Qu'il n'y ara homme sy preux  
A qui le cuer ne tremble ou ventre.

## LE PREMIER CHEVALIER DE TUNES.

Alons-y tost ; car s'on y entre,  
Chaudement ilz s'esbayront  
Et les verrez qu'ilz s'enfuiron  
Laidement comme regnardeaux.

Fol. 227  
recto.

## LE ROY DE TUNES.

En chemin, souldoyers vassaulx !  
Et tirez droit à ceste tour  
Nous y livrerons maint estour,  
Ou nous en arons la maistrise.  
Fy de chrestiens ! je ne prise  
Trestoute leur puissance j. gros.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Aportez eschellez et crocz  
Pour lez assailir, sy le fault.  
Je veu à Mahon, le dieu hault,  
Que je ne m'en departiray  
Devant eux tant que lez aray ;  
Sy aray cent plaies mortelles.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Vecy des crocz et des eschelles  
Toute chargée une charette,  
Mais que chascun à cop s'apreste.  
Maintenant que lassez ilz sont,  
Nous lez assauronz de plain bont  
Et les aronz de très-beau tour.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Alons jusqu'à pié de la tour  
Nous presenter de franc corage,  
Et y faisons tel vasselage  
Qu'aux seigneurs il en soit parlé.  
Les maleureux aront vellé  
A ce cop-cy, vellent ou non ;  
Se nous les tenonz abandon,  
Ilz peuvent dire qu'ilz ont fait.

## LE ROY DE TUNES.

Or je vous prie, ayonz bon hait,  
Monstrez en vous puissance vive.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Vive le roy de Tunes, vive !  
Sire, tel sera nostre cry.

## LE ROY DE TUNES.

Sus ! marchez devant sans detry,  
C'on voye le voloir de vous.

## LE DUC DE BRETAINGNE.

Sarrasins viennent dessus nous ;  
Chascun se mette à la muraille,  
Pour la garder, comment qu'il aille.

Fol. 227  
verso.

Ilz viennent pour nous faire effroy.  
Je sçay de certain que le roy  
De Tunes y est en personne.

LE DUC D'AFRIQUE.

Or avant, compaignons ! c'on donne  
A ceste tour-là j. assault.  
Vous l'emporterez de plain sault,  
S'il n'y a puissance dedens.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Se g'y debvoye perdre les dens,  
Sy me trouveray-je en la feste.  
Vecy jà mon eschelle preste  
Pour monter le premier en hault.

LE ROY DE TUNES.

Avant, compaignonz ! à l'assault !  
Chascun se monstre vaillant homme.

LE CONTE DE FLANDRES.

Avant, galans ! c'on les assomme,  
Tuez-les, ne les prisez rien.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE monte et  
dit :

Rens-toy.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAGNE.

Me rendray-je à ung chien ?  
Nenni, se Jhesu-Crit me gard.

LE ROY DE TUNES.

Duc d'Afrique, de l'autre part  
Assaillez.

LE DUC D'AFRIQUE.

Oy, par ma loy !  
— Ribaux, rendez-vous tous à moy,  
Ou je feray, par tous mez diex,  
Passer mes gens jeusnez et viex,  
Et piller dessus vostre pance.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE FLANDRES.

Mout remaint de ce que fol pense,  
On le voit avenir souvent.

LE ROY DE TUNES.

Vous serez pendus, je m'en vent,  
Chascun de vous s'en tiene seur.  
— Assaillez, ribaux ; a-vous peur ?  
Les laisserez-vous aincy gras ?

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

A mort ! à mort !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE BRETAGNE.

A bas ! à bas !

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Par Mahomet ! nous vous arons.

[Ilz combattent par les creneaux.]

PARIS.

J'entenz trompectez et clérons  
Resonner merveilleusement :  
Dire le vois legerement  
Au roy, bien vois qu'il est besoing.  
— Noble roy, j'ay ouy de loing  
Bruit de gens d'armes cy entour.  
Voz genz qui gardent celle tour  
C'on a conquise, ont [moult] à faire.

Fol. 228  
recto.

SAINT LOYS.

Roy de Naverre, sans retraire  
Alons tost noz gens secourir ;  
Car les sarrasins sus courir  
Leur sont alez, comme on m'a dit.

LA ROY DE NAVERRÉ.

Prince d'honneur, sans contredit  
Suis prest pour vostre plaisir faire.

SAINT LOYS.

J'ay peur qu'ilz n'ayent grant contraire :  
Alons-leur bientost à secourz.

LE ROY DE TUNES.

Nous lez assaillerons iij. jourz,  
Pour neant ilz sont en chaleur.  
Assegeonz-les, c'est le meilleur ;  
Fichons nos tentes.

LE DUC D'AFRIQUE.

Je l'otroy.

MARÇONNET.

Alarme, alarme, sire roy !  
Vecy François venus à tas :  
Fuez-vous-ent.

LE ROY DE TUNES.

Non feray pas ;  
Nous serons d'eux avant vengez.

LE CONTE DE POTIERS.

J'aperçoy sarrasins regez  
Devant la tour où sont noz genz :

Je vous pry, soyonz diligens  
De lever le siege, s'on peut.

LE CONTE D'EU.

C'est bien dit, se le roy le veut.

SAINT LOYS.

Oÿ, c'est bien nostre vouloir.  
— Or sus ! or vous faictes valoir,  
Philipe, beau filz, il est heure.

PHILIPPE, PREMIER FILZ DE FRANCE.

Fol. 228  
verso.

Voulentiers, pere, sans demeure  
Yray entamer la bataille.  
— Dedenz, dedenz, fine chienaille !  
Vous estes mors à ce cop-cy.  
Criez au roy Loys mercy,  
Vous ne ly povez eschaper.  
— A vous, roy, me veil-je haper,  
Je veil faire sur vous chef d'armes.

LE ROY DE TUNES.

Compaignons, tenonz-nous tous fermes,  
Aux François nous mettronz à uignes.

LES FRANÇOIS.

Monjoie ! Saint-Denis !

LES SARRASINS.

Vive Tunes  
Et tous les servans Mahomet !  
[Ilz combatent longuement.]

LE ROY DE TUNES.

Ce josne chevalier me met  
Au bas : c'on sonne la retraicte.  
[Ilz retrayent.]



LE DUC DE BRETAGNE.

Il fault que une sallye soit faicte  
Sur ces sarrasins, sans tarder.  
Le roy nous est venuz garder,  
Nous sommes de tout danger hors.

LE CONTE DE FLANDRES.

Saillons, nous sommes les plus fors,  
Au premier assault qu'ils feront.

PHILIPPE, PREMIER FILZ DE FRANCE.

Et comment, seigneurs, s'enfuiront  
Ces chienailles-cy en ce point ?  
G'y frapera encor j. point  
Tout chaudement, vaille que vaille.  
— A mort, à mort, faulce chienaille !  
Je verray ennuit voz cervelles.  
— Cher pere, tenez-vous aux elles ;  
Je tenrray très-bien la bataille.  
Tuons tout.

LE CONTE DE FLANDRES.

Vuidons la muraille,

A ce cop-cy lez aronz-nous.

[Ilz combatent, et ceux de la tour saillent à l'aide.]

LE ROY DE TUNES.

En despit de mes diex trestous,  
Ribaux, je vous voy reculer :  
Si vous feray tous estrangler,  
Avant que je dorme de l'ueil.  
Harau, harau ! je muir de dueil,  
Quant aincy reculer vous voy.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER D'AFRIQUE.

Qui se peut sauver sauve soy,  
Nous avonz trop male conduite.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Lez ribaux se mectent en fuite :  
Nous eschaperont-ilz aincy ?  
Venez avec moi, je vous pry ;  
J'enrrage qu'ilz m'eschapent vis.

SAINT LOYS.

Philippe, arrestez, mon beau filz,  
Car l'embuche est [moult] dangereuse.  
Remercions la Vierge eueuse  
De la grace qu'el nous a faicte.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Pere, vostre plaisir me haicte,  
Je feray ce qu'il vous plaira.

SAINT LOYS.

Advis m'est que le miex sera  
Que nous soyonz cy à ce jour  
Toute nuit et demain le jour ;  
Chascun sy se loge en sa tente.

LE DUC D'AFRIQUE.

Marçonnet, va sans longue attente  
A Cartage, que voy l'aval,  
Et sy dis à mon mareschal  
Qu'il pense de garder le lieu.

MARÇONNET.

G'y vois, par Mahomet, mon dieu !  
Il n'y a de cy que deux pas.

LE PREMIER PATRON.

Noble [roy], entendez mon cas,

3 A

Fol. 229  
recto.

Je vous prometz en bref langage  
 Que je vous liveray Cartage  
 Se gens vous me voulez livrer ;  
 Je le vous prometz delivrer  
 Ains qu'il soit ij. jours et demy.

SAINT LOYS.

Assez en arez, mon amy,  
 Largement, je le vous plevis.  
 — Philipe, baillez-ly par devis  
 Dez archers et dez chevaliers.  
 J'espere que les maronniers  
 Mectront lez sarrasins à mort.

RIFLART, ije MATELOT.

Sire, vous vous tendrez au port,  
 Et les mateloz assauldront  
 Les sarrasins, qui s'enfuiront  
 Contre vous ; sy seront encloz  
 Entre vous et les mateloz.  
 Velà ce que j'ay devisé.

PHELIPE, PREMIER FILZ.

Certes, c'est très-bien devisé ;  
 Depeschés-vous legerement.

Fol. 229  
 verso

LE PREMIER PATRON.

Çà, çà ! mateloz, vistement  
 Pensez de vous mettre à l'ouvrage.  
 Il nous fault assaillir Cartage :  
 Mettez-vous trestous en arroy.

RIGAUT.

Je suis prest au vouloir du roy :  
 Avez-vous de moy rien à faire ?

Mais que je rencontre ma paire,  
 On me verra faire debvoir.

RIFLART.

Se devoye cent escus avoir  
 D'un homme, quant j'ay j. plançon,  
 Pas ne le prendroye à rençon ;  
 Je vous ose dire ce caz.

LE PREMIER PATRON.

Armez-vous très-bien hault et baz,  
 Car nous gaingneronz gros pillage.

MARÇONNET.

Gentil seneschal, preux et sage,  
 Mahomet vous gard de douleur !  
 Le duc d'Afrique, mon seigneur,  
 M'envoye vers vous pour vous dire  
 Que le roy de France plein d'ire  
 Chevauche ceste terre toute ;  
 Par quoy, monseigneur, il fait doubte  
 Qu'il ne veille chasteau ou ville  
 Prendre par maniere subtile :  
 Pour tant, monseigneur, pourvoyez  
 Qu'en desarroy pris ne soyez ;  
 Faictes bon guet et nuit et jour.

LE SENESCHAL D'AFRIQUE.

Herault, tant que cy à sejour  
 Je seray, je te fais sçavoir  
 Que je feray bien mon debvoir  
 De garder le lieu et la place.  
 Va-t'en au duc et à sa grace  
 Me recommande chèrement.

## MARÇONNET.

Je le feray joyeusement ;  
Et fust à la chose plus grande,  
A Mahomet vous recommande.  
Faictes bon guet, ne dormez point.

Fol. 230  
recto.

## LE SENESCHAL D'AFRIQUE.\*

Vous avez entendu le point  
Biaus seigneurs, que le duc d'Afrique  
M'a par son herault autentique  
Mandé, vous tous l'avez oy.  
Je ne suis pas trop resjoy,  
Je me tien certes bien de rire,  
J'ay grant peur d'en avoir du pire  
Avant qu'il soit ung an de cy.  
Vous savés que ce chasté-cy  
A renon par mainte sentelle  
Pour l'amour de Dido la belle,  
Qui jadis en fut fonderesse.  
Jadis des Romains la noblesse  
Mit, je l'ose bien reciter,  
xl. ans à le conquerer,  
Jà soit qu'il y ait belle ville  
Et bonne cité et utile,  
Qui très-vaillamment en garda.  
Dido la royne la fonda,  
Qui fust ugne deesse belle :  
Si vous prie, pour l'amour d'elle  
Et de son amoureuse face,  
Que nous veillions garder sa place  
Vaillamment comme bonnes gens.

## LE PREMIER CHEVALIER DE CARTAGE.

Sire, nous serons diligens

\* En haut du feuillet, on lit une ligne presqu'entièrement coupée par le couteau du relieur. Il semble qu'il y ait: "Partie iiij<sup>e</sup> du iij<sup>e</sup> jour."

D'y vellier, je le vous affie.  
S'il vient homme qni nous guerrie,  
Je vel estre reputé triste  
S'on ne me voit des premiers ystre  
Aus chans pour leur tenir estape.  
Je prens plaisir quant je me frape  
En ugne mellée, de bon hait.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Sire, nous sommes gens de fait,  
Assez pour bien garder la place,  
Mez que chascun bon devoir face  
De bien geter sur la muralle.  
Pour entrer en ugne bataille  
On ne me verroit jà fremir ;  
Je ne doubte que par dormir  
D'enblée nous ne soions pris.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Homme n'ara de nous le pris,  
S'il ne se lieve bien matin,  
Qui n'y ait debat ou hutin  
Et meslée fiere et despote.  
Chascun de nous est fort et viste  
Assez pour actendre son home  
Et vinsté encore ceulx de Rome  
Pour nous racheter de nouviau.

## LE SENESCHAL D'AFRIQUE.

Nous nous garderons bien et biau,  
Qui nous fera grief ne oultrage ;  
Car nous avons assez corage.  
Ce me samble, n'y a celuy,

Fol. 230  
verso.

Nul de nous n'a le cuer fallly,  
Je l'entens à vostre parler.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Connestable, il [vous] fault aler  
Avec ces gens, quoy qu'il adviengne,  
Et prenés le duc de Bretaingne.  
Le roy le commande et ordonne ;  
Moi[-me]smes yray en personne  
Et mes iij. oncles, si leur plaist.

LE CONNESTABLE.

Philippe monsieur, mon gré est  
De faire ce qu'au roy plaira ;  
J'yray partout où on voura  
Moy commander, je vous affie.  
— Duc de Bretaingne, je vous prie,  
Puisqu'il plaist au roy, nostre sire,  
Alonz à cest assault de tire.  
Les maronniers font leur enprise.

LE DUC DE BRETAINGNE.

Je verray volentiers la guise,  
Connestable, foy que vous doy !  
Je m'y veul, pour l'amour du roy,  
De tout mon pouvoir employer.

LE PREMIER PATRON.

Seigneurs, il nous fault avoier  
D'aler le chastel assalir.  
Je n'ay nulle peur d'y fallir,  
Se bien assalir le sçavons.

LE PREMIER CHEVALIER DE BRETAINGNE.

Marchés devant, nous vous suivrons,  
Metez devant vos matelos.

LE PREMIER MATELOT.

C'est bien dit, seigneurs, je le los.  
— Avant, galans, prenez chascun  
Ugne eschelle au col, ung et ung,  
Et ferons à ceste muralle.

LES MATELOS.

A ly ! à ly ! valle que valle,  
Adviengne que peult advenir.

LE SENESCHAL.

J'aperçoy gens d'armes venir  
De ceste part de champ en champ ;  
Je croy que nous arons l'assaut,  
Car grande artillerie ilz ont.

LE ROY DE TUNES.

Duc d'Afrique, alons voir que font  
Ces fauls chrestiens esragés.  
Se nous ne sommes d'eux vengés,  
J'erageray de male rage.

LE DUC D'AFRIQUE.

Je le vel, alons vers Cartage  
Pour sçavoir s'ilz font nule emprise.  
Cheminés devant de grant guise  
Devers Cartage le chastel.

LE SENESCHAL D'AFRIQUE.

Saillons à la porte et l'arest  
Pour leur montrer qué gens nous  
sommes.

LE PREMIER CHEVALIER DE CARTAGE.

Montrons-leur que nous sommes  
hommes  
De plain assite, c'est le mieulx.

Fol. 231  
recto.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Si ferons-nous, par tous nos dieux !  
Quant de moy, soyés tous séurs.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Alons fraper jusques aux murs,  
Monstrés tout ce que vous valés.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Reculés, ribaus, reculés,  
Metés en fuite qui est sage :  
On vous monstera bon visage.  
Par tous les dieux de nostre loy,  
Il n'y ara ne roc ne roy  
Qui viengne pour nous faire guerre,  
Que tout ne soit rué par terre  
Et bien sanglentemente pugniz.

LE PREMIER PATRON.

A l'assault ! Monjoie ! Saint-Denis !  
Qui s'amera si se deffende.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

Avant, matelos ! qu'on vous pende !  
Serrés-vous oy ung jour entier.  
Joués-moy de vostre mestier,  
Prenés tost chascun ugne eschelle.

REGNAULT, PREMIER MATELOT.

Velacy, par la Vierge belle !  
N'ayez peur qu'à cela on falle.  
— Riflart, vien tost à la muralle ;  
Cy sera nostre fait plus beau.

RIFLART, ij<sup>e</sup> MATELOT.

Je vous entre par ce creniau,  
Mais que j'aie eschelle qui valle.

LE SENESCHAL DE CARTAGE.

Alarme ! alarme ! à la muralle !  
Ceste gent est ragée et fiere,  
Si nous eschelle par derriere  
Et montent trestous aux creneaux.

LE PREMIER CHEVALIER DE CARTAGE.

Abatons-les jus comme veaux,  
Frapons et malons desur eulx.  
— Descendez, meschans maleureux !  
Renie-toy.

REGNAULT, PREMIER MATELOT.

Non fray.

LE PREMIER CHEVALIER DE [CARTAGE].

Sy feras.

Jerny Mahon, tu y morras.  
— Jus, ribaus !

REGNAULT, PREMIER MATELOT.

Vide le creneau.

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Qui est cestui-là comme ung veau ?  
Il est trop hardi et trop baut,  
Il vault jà que [je] monte en hault,  
Il fait bon marché de sa peau.

LE iij<sup>e</sup> CHEVALIER DE CARTAGE.

Aval, aval, trestre hardeau !  
Vous ne nous arés pas aincy.

Fol. 231  
verso.

## LE CONNESTABLE DE FRANCE.

Quel diable de gens sont-ce cy ?  
Il nous fault reposer ung peu.  
Ung aultre coup revient par cy.

## PARIS.

Sire roy, j'aperçoy d'ycy  
Venir sarasins à puissance.  
Se ne leur faictes resistance,  
Ilz feront ennuy et dommage  
A ceulx qui assallent Cartage.  
Veés-les venir tout courant.

## LOYS.

Çà, seigneurs ! à ce remenant  
Je vois gens vers nous acourir  
Pour Cartagiens secourir.  
Qui m'aime vienne moy suivant.  
Alons-leur bientost au-devant,  
Qu'ilz ne grevent nos assallans.

## LA ROY DE NAVERRÉ.

Monseigneur, ilz seront vallans,  
S'il nous reculte, ce me semble.  
Alons-leur au-devant ensemble  
Qu'ilz n'e[n]tre[nt] trop avant sur nous.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Vous dictes bien, mon seigneur douls.  
Sur la rive de ce boquet  
Leur gardons le pas, s'il vous plaist ;  
Et gardons bien qu'ilz ne nous fendent,  
Car je sçay de vray qu'ilz pretendent  
A aler secourir Cartage.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Nous leur guetterons le passage,  
Sire roy, comment qu'il en alle.  
Re[n]geons-nous ycy en bataille,  
Afin que le pas mieulx gardons.

## LOYS R.

Re[n]geons-nous et lez atendons,  
Et si leur monstrons bon visage.

## LE ROY DE TUNES.

François nous guettent le passage ;  
Mais s'il plaist à nos puissans dieux,  
Nous passerons [tout] malgré eulx,  
Se chascun est de mon acort.

## LE DUC D'AFRIQUE.

S'estre devoie mis à mort,  
Si ferai-je par my eulx trou.

## LE CONTE D'EU.

Il y ara tantost cabou :  
Pensons d'ensamble nous tenir.  
J'aperçoy sarasins venir  
En bataille belle et gentille.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE TUNES.

Avant ! donnons ugne castille  
A ces François que là je vois.

## LE ROY DE TUNES.

Vous avés bien dit, par ma loy !  
A ce coup nous lez arons tous.

Fol. 232  
recto.

LOUYS.

Avant, seigneurs ! deffendons-nous,  
Dedens lancez-leur bons tournois.

LE PREMIER CHEVALIER DE TUNES.

A mort ! à mort ! vive Tunnois !  
Frapons dedens tout à oultrance.

LE CONTE D'EU.

France le millour ! France ! France !  
Monjoie ! Saint-Denis ! Monjoie !

LE DUC D'AFRIQUE.

Reculons, prenons aultre voie,  
Nous ne passerons point par cy.

LE iiij<sup>e</sup> CHEVALIER DE NAVERRÉ.

Non tant que vous faciez aincy,  
Alez-vous-en pour vostre vie.

LE ROY DE TUNES.

Je vouroie, par tous mes dieulx !  
Estre maintenant en Cartage ;  
G'y feroie tel vasselage  
Que tous ceulx qui y mainnent guerre  
Ne porteroit jamais la terre,  
Que tous je ne les fisse pendre.

LE PREMIER PATRON.

Seigneurs, il se fault [tous] reprendre  
A cez eschelles et engens  
Pour rasalir Cartagiens,  
Aquerant sur eulx pris et los.

LE ij<sup>e</sup> PATRON.

A la muralle, matelos !  
Ne soions couars n'esperdus.

REGNAULT, PREMIER MATELOT.

Amont les aultres sont pendus.  
Suez-moy, mon eschelle est ferme.

LE PREMIER CHEVALIER DE CARTAGE.

Cartagiens, alarme, alarme !  
Deffendons-nous, tout est perdu.

LE SENESCHAL en gette ung par terre.

Aval velà ung estendu,  
Il est ou mort ou estourdi.

REGNAULT, PREMIER MATELOT.

Je ne seray que plus hardi,  
Vous le verrés bien maintenant.  
Çà dedens à ce remenant !  
G'y entreray ou tost ou tart.

LE SENESCHAL.

Faites descendre ce paillart  
Qui a ceste tour-là gagnée.

RIFLART, ij<sup>e</sup> MATELOT.

Dedens ! [dedens !] ville gagnée !  
Qu'ilz soient tous tués \* et destruis.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

Ville gagnée ! Saint-Denis !  
Tuons trestout, c'est la façon.

\* Qui sorte tues, MS.

Homme ne soit prins à renson,  
Le roy le mande expressement.

LE SENESCHAL D'AFRIQUE.

Je me rens.

PHILPE, PREMIER FILZ.

Fais donc le serment  
Que tu seras bon chrestien.

Fol. 232  
verso.

LE SENESCHAL D'AFRIQUE.

De cela je ne feray rien,  
Mais je pairay assés monnoie.

PHILPE, PREMIER FILZ.

Tue-le, que plus ne le voie,  
Et le jetes en ces fossés.

LE ije PATRON.

Il y en a dez aultres assés,  
Il n'y demourra pas tout seul ;  
Il est enterré sans linsel,  
Et occis sans jamais rapel.

PHILPE, PREMIER FILZ.

Nous avons gagné le chastel  
De Cartage, lequel fut ville  
Que Dido, la reine nobille,  
Fonda jadis par grant noblesse.  
Mon pere, en joie et en leesce  
Loés en soit nostre Seigneur !

LOYS.

Maronniers ont gaigné honneur,

Biaus seigneurs, à ce coup-ycy ;  
Ilz ont maint sarasin occis,  
[Et seront ycy remanant,]  
Car ilz ont gagné vallamment  
De Cartage le beau manoir.

LE ROY DE TUNES.

Force est de cy nous remouvoir :  
Alons sur les chans, il le fault ;  
Nous revenrrons faire ung assault  
De quelque heure, enuit ou demain.

PHILPE, PREMIER FILZ.

Patron, je lesse en vostre main  
Vostre fortresse, gardez-la ;  
A mon pere, que je voy là,  
Yray la nouvelle retraire.  
Pensés tousjours de bon guet faire :  
Le roy vous donra vostre vin.

LE PREMIER PATRON.

Je vous commande au Roy divin,  
Qui vous peust garder de dommage !

LE ROY DE TUNES.

Ha hay ! ha hay ! seigneurs, je rage  
Que Cartage est enuit perdu ;  
Je vourroie bien estre pendu  
Ou estranglé, quant me souvient.  
C'est male honte qui nous vient,  
Je n'y saroie dire aultre chose.  
J'y retournasse ; mais je n'ose :  
Dont je ne suis joieulx ne lié.  
— Ha, Mahon, m'as-tu oblié ?  
Je te reniray, par ma loy !  
S'aultrement ne penses de moy.



On peult bien  
Et ma vie dedens.\*  
Je suis des nobles fortunés.  
Ha hay ! J'erragerai ; tenés-  
Moy que [je] maugrée ma vie  
Et que peu que je ne devie,  
Quant me souvient de mon malheur.

LOYS.

Tandis que nous somes asseurs,  
Biaus seigneurs, il nous fault repaistre  
Et manger en ce joieulx estre.  
Drecés tables, je le commande,  
Et que on ait pain, vin et viande,  
Afin que on face joieulx hait.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sire, ce sera à coup fait :  
Seés-vous quant il vous plaira.  
— Çà, Triboulet, il te faudra  
Aler tost querir du vin frès.

TRIBOULET.

Sire, vecy les pos tous près :  
Faites seoir chascun à table,  
Et sy ait viande notable  
Largement, comme vous verrés.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sire roy, quant sir vous vorés,  
Service arés très-acceptable.

LOYS.

Or tost chascun se siée à table  
Legerement, sans faire actente.

FLEUR-DE-LIS.

Je vois au sommet de la tente  
Faire le guet, mon très-cher sire.

LOYS.

Va, je le te vouloie dire ;  
Mais boys ung coup, bien as espace.

PHILIPPE.

Ha, cher pere ! bon prou vous face !  
Nous vous sommes revenus voir.  
Maronniers ont bien fait devoir  
De ce qu'ilz vous avoient promis.

LOYS.

Sont mon ? je les tiens mes amis  
Et lez ame, sachez de voir.  
— Çà, chers freres ! venés vous soir,  
Et vous, mon gentil duc breton.  
Buvons et si nous esbatons :  
On fait guet, bien avons loisir.

LE CONTE D'EU ET LES iij FRERES.

Très-cher sire, à vostre plaisir  
Nous nous servons ycy trestous.  
— Duc de Bretagne, seés-vous.

LE DUC DE BRETAGNE.

Après vous, mon très-cher cousin.

PHILIPPE.

Boutellier, balliés-nous du vin :  
Il fault que chascun face feste.

\* Ces deux vers sont ainsi imparfaits dans le manuscrit.

## LE ROY DE TUNES.

Fol. 233  
verso.

Çà tost ! j'ay le deable en la teste,  
 Je suis à demy esragé.  
 Bref il fault que je soie vengé  
 De ces faux tristes chrestiens  
 Et que les tiengne à mes liens,  
 Ou je mouray [à moult grant honte].  
 — Mahon, ne tiens-tu de moy compte,  
 Qu'à eux me lesses mestrier ?  
 Velle-moy à ce coup ayder,  
 Ou jamais, il en est besoing.  
 Que n'ai-ge ugne espée au poing ?  
 Par tous mes dieux ! je me tuasse  
 Tout mort, afin que me vengeasse  
 De mes dieux, qui de moy n'ont cure.  
 Et Apolin, le dieu notable,  
 Venez m'ayder, de par le dyable !  
 Se vous avés pover en vous,  
 Ou à vos articles trestous  
 Renoncera à tout jamès,  
 Je le vous jure et promès :  
 Vostre loy en amendrira.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Certes, sire roy, mieux vouldra,  
 Tandis que les chrestiens sont  
 En Cartage [et] que leur bon font,  
 Que nous alions en bel aroy  
 Voir se pourons en desarroy  
 Prendre ceulx qui tiennent les chans.

## LE ROY DE TUNES.

Alons, nous sommes bien meschans  
 D'ainsi nous laisser mestrier.  
 Alons sur eux là sans crier,  
 A quelque pris : tel fert tel vente.

## LE MARESCHAL DE TUNES.

Le roys Loys est en sa tente  
 Maintenant où il se repose.  
 Ne faisons cy longe ne pose,  
 Prenons le chemin plus couvert :  
 Nous les prenrons à descouvert,  
 De ce ne fa-ghe nulle doubte.

## LE ROY DE TUNES.

Alons tost, metons-nous en route,  
 Mahomet nous veuille conduire !

## LE PREMIER CHEVALIER DE TUNES.

Je vois les pavillons reluire  
 Du roy Loys, ce m'est advis.  
 Pas ne sera aujourd'uy vif,  
 Se nous venons à nos atentes.

## LE DUC D'AFRIQUE.

Dedens alons fraper ès tentes,  
 Et bouter le feu baz et hault.

## FLEUR-DE-LIS.

A l'assault, François, à l'assault !  
 Vecy sarasins à ce bout.

## LE ROY DE TUNES.

Avant ! boutez le feu partout.

## LOYS.

Sus tost ! compagnons, en deffence !

## TUNES.

A mort !

Fol. 234  
cto.

AFRIQUE.

Tués.

LES FRANÇOIS.

Vive le roy !

TUNES.

Dedens !

AFRIQUE.

Qui vive ?

FRANÇOIS.

Saint-Denis !

LE DUC D'AFRIQUE dit à Philippe :

Rens-toy, ribault.

PHILIPPE, PREMIER FILZ.

A qui ? à toy ?

TUNES.

A mort !

AFRIQUE.

Tués.

PHILIPPE, tout parmy.

Vive le roy !

[Ilz bataillent.]

LE DUC D'AFRIQUE.

Retraite !

THUNES.

Rentrons, par ma loy !

A ce coup ilz seront peris.

A mort !

AFRIQUE.

Tués.

FRANÇOIS.

Vive le roy !

TUNES.

Dedens !

AFRIQUE.

Qui vive ?

FRANÇOIS.

Saint-Denis !

LE ROY DE TUNES.

Reculons, je vois esternis  
De mes gens très-grant quantité.  
— Mahon, tu soies despité !  
Tu me vas au besoing fallant.  
A, gentil mareschal vallant,  
Chevalier de haute noblesse,  
Renommé d'onneur et prouesse,  
Vous voie mort si laydement !  
A, home plain de hardement,  
Hardi et preus plus que nul homme,  
Helas ! hélas ! hélas ! et comme  
A-vous peu ainsy estre ocis ?  
Mieux amasse avoir perdu vj.  
Mille besans d'or et d'argent.  
J'emporteray vostre corps gent  
Sepulturé en noble lieu  
Tout devant Mahon, nostre dieu,  
Et mettray en noble paraphe  
Sur vostre corps ung epitaphe  
Escript sur belles pierres brunes :  
" Cy gist le seneschal de Tunes,

Fol. 234  
verso.

Par la permission des dieux  
 Envoïé ça-jus des sainz cieux,  
 Lequel fut avant qu'il fust né,  
 De deesse predestiné,  
 Par heur de la belle Medée  
 Et de Dido, par qui fondée  
 Fut de Cartage la grant ville,  
 Lequel en age puerile  
 A esté grant persecuteur  
 De chrestiens, et bellateur  
 De la loy de nos dieux hautains."  
 Ycy sont ses membres estains ;  
 Occis a esté et defait  
 Par François, qui sont gens de fait :  
 Si voulons qu'après Mars on l'alle  
 Honnourer com dieu de bataille,  
 A tabours, bassins et à cors.  
 — Or tost, seigneurs ! prenés le corps,  
 Si le portés, comment qu'il voit ;  
 Nous reculerons où que soit,  
 En ung bois pour estre à refuge.

## LE CONTE D'EU.

Sarasins sont mis à deluge,  
 Ilz se fuient en desarroy :  
 Fuirons-nous après, sire roy ?  
 Nous lez arons trestous à poinct.

## LOYS.

Nenni, ne dis[a]parez point  
 Pour pluie ne pour vent qui vente ;  
 Retrait-s'en chacun en sa tente,  
 Jamès ne vous puet desconfire.

## LE CONTE DE NEVERS.

Vous dites très-bien, très-cher sire ;  
 On leur a ballié belle estrade.

## LOYS.

Biau filz, je me sens mout malade,  
 Je suis de mal tout [al]armé,  
 Je ne treuve viande sade,  
 J'ay le ventre tout deffrumé ;  
 Je suis, ce cro[is]-ge, fortuné :  
 Quant bien me vient, le cueur me fault.  
 J'avoie desir qu'arivé  
 Fust ce païs au Dieu très-hault.  
 Du temps du docteur glorieux  
 Saint Augustin, que Dieu amoit,  
 Qui en la foy laborieux  
 Fut, la foy ycy fleurissoit :  
 Sy avoie joye, s'à Dieu plaisoit,  
 Que la foy refleurir i peust  
 Et l'idolatrie c'on y voit  
 De tout point depulssée en fust.  
 J'avoye bonne volenté  
 De la foy y mettre et planter ;  
 Mais je suis en enfermeté,  
 Plus ne puis bouger ne hober ;  
 Je sens fievre en moy enhanter,  
 Qui me tourmente durement.  
 Plus ne puis armes frequenter,  
 Je me sens afeblir forment.

Fol. 235  
recto.

## PHILIPPE.

Prenés bon resjoïssement  
 En vous, cher pere, je vous prie.  
 S'aviés mal, angoisseusement  
 M'en desplairoit, je vous affie.

## LOYS.

Filz, ne vous esbahissiés mie :  
 Ce sont des biens Dieu, mon amy.

Douleur me bat tant et fremye,  
Que le ventre me part parmy.  
Faites-me ung lit cy enemy  
Pour me coucher, besoing en est.

PHILIPPE.

Cher pere, velecye tout prest,  
Reposés-vous tout à vostre ayse.

LOYS.

Faites venir, mais qu'il vous plaise,  
Mon confesseur, je le veul voir.

PHILIPPE.

Je veul bien faire mon debvoir,  
Pere.—Çà tost, frere Geffroy !  
Venés bientost parler au roy,  
Entendés-vous ?

CONFESSEUR.

Volentiers, sire.  
— Cher sire, que vous plaist-il dire ?  
Estes-vous dont de mal pressé ?

LOYS.

Il me plaist estre confessé,  
Car il en est nécessité.  
Biau pere, *benedicite*.

CONFESSEUR.

*Dominus* soit avecque vous !  
Çà ! confessés vos pechez tous.  
Le don que Dieu abandonna

A la Magdalainne et donna,  
Vous [soit] donné par son otroy !

LOYS.

Fol. 235  
verso.

Ainsy soit-il, frere Geffroy !  
Autant en prié-ge pour vous.  
— Sy vous prie, mon enfès douls,  
Que j'aye de l'encre et du papier :  
Je veul ung peu estudier  
A ordonner mon testament.

PHILIPPE.

Vous en arés presentement,  
Cher pere ; vés-en-cy assés.  
— Maistre Dido, venés, pensés  
Du roy : il [luy] fault medicine.

DIDO, MEDECIN.

Çà ! que je voie son orine,  
Si remediray à son fait.  
— Çà, sire roy ! comment le fait ?  
[Dites,] comment vous portés-vous ?  
Que je taste ung peu vostre pous,  
Si que vous donne reconfort.  
Vous avés très-bon pous et fort,  
Monseigneur, je le vous aveue ;  
Mais que j'aye vostre orine veue,  
Je vous gariray, se Dieu plaist.

LOYS.

Dido amy, s'à Dieu en est,  
Nul ne peut avoir par raison  
Bonne ne vraye garison,  
Se de Dieu ne vient et procede.

DIDO.

Je vois penser vostre remede,

Cher sire, prenés cueur en vous.  
 — Messeigneurs, je vous dy à tous  
 Que du roy on se pregne garde,  
 Il est mestier qu'on y regarde :  
 Il a le pous tout endormy.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Dictes-vous, Dido, mon amy ?  
 Pensés bien de luy, je vous prie.

DIDO.

Vecy orine fort troublée,  
 Certes, et qui m'esbahit fort :  
 Le roy est en danger de mort,  
 Se Dieu n'y ayde à son profis.

LOYS.

Philipe, venés çà, mon beau filz.  
 Au plaisir du doulx Jhesu-Crit,  
 J'ay cy mon testament escript,  
 Car je sens que mon eure est breve.  
 La maladie trop me greffe,  
 [Et] tout dessus mon corps repaire.

PHILIPPE.

Helas ! prenés cueur, mon cher pere.  
 Estes[-vous] donques en mal ayse ?  
 Chose n'est qui plus me desplaie  
 Que quant je vous voy mal souffrir.

LOYS.

A, cher filz ! il fault tous mourir,  
 Car il n'est chose plus certaine  
 Que la mort, ne plus incertaine

Que l'eure : il [la] fault prendre en gré.  
 La seigneurie ne le degré  
 L'ome de la mort point ne garde.

PHILIPPE.

Au plaisir Dieu, vous n'avés garde :  
 Il regne beaucoup de maulx telz.

LOYS.

Biau filz, nous somes tous mortelz :  
 Ne nous fions point en la vie.  
 Mon très-cher enfès, je te prie  
 Que garde ces commandemens  
 Que je t'ay escript cy-dedens  
 Pour testament en ce papier.  
 Garde-les sans nul delescier,  
 Et les mès en ton cueur et pose.

Cher filz, la premiere chose  
 Que t'ensengne en mon testament,  
 Ayme Dieu de cueur fermement  
 Et l'ayes tousjours en memoire :  
 Sans ce ne peus avoir sa gloire.  
 Garde-toy de le couroucier,  
 Et sy te garde de pecher :  
 Mieulx vouldroit tourment corporal  
 Que par ung seul peché mortel  
 Offenser son Createur doulx.  
 Mon filz, de ce abstenez-vous,  
 Aincy que je t'ay cy ditté.  
 Se Dieu t'envoie prosperité,  
 Mercy-le, sy feras science ;  
 Et sy te vient adversité,  
 Si le reçoey en passience.  
 Prens confesseur qui Dieu bien prise,  
 Et à ly souvent te confesse.  
 Sers les pauvres, hante l'esglise,

Fol. 236  
verso.

Sers Dieu et oy chacun jour messe ;  
Aux membres Dieu soies piteux  
De bonne amour et amiable,  
Aus mesaisiés et diseteux  
Soyes large et charitable.  
Ton peuple menger ne te challe,  
Et fais à chacun equité ;  
Ne les charge jamès de talle,  
Se n'est en grant necessité.  
Prens tousjours en ta compaignie,  
Soit seculier ou soit d'Eglise,  
Home prudent de bonne vie,  
Qui n'ait cure de convoitise.  
Soies ferme à faire droiture ;  
Ayme justice, que t'ay dit,  
Sans pour rien tourner ta figure  
En plus au grant comme au petit ;  
Et mès hors de ta compaignie  
Traites usenses en telz vices.  
Ne soufre dire villenie  
A nul que tost ne le punisses.  
Se de l'autrui rien tu retiens,  
Si le rens tantost et remès,  
Et bones coutumes maintiens,  
Et tes subgès fais vivre en pais.  
Garde les drois de sainte Eglise,  
[Et] conseil à eux velle querre  
Et saintet conseil et grant devise.  
Garde-toy bien de mover guerre.  
Prens bien près garde à ta police,  
A tes baillis, à tes prevos ;  
S'ilz portent faveur en justice,  
Demès-les tantost et les ostes.  
Prefere à rigueur courtoysie,  
Ne souffre point villaine bouche.  
Abas faus, fermes heresies  
Et peché qui contre foy touche.

Soies tousjours frès et nouvel  
D'entendre à ton gouvernement,  
Et prens bien garde à ton hostel ;  
Sans grans delis vis sobrement.  
Mon très-cher filz, finablement  
Prie pour moy la haulte Dame,  
Et pour secourir ma pauvre ame  
En messes et en oresons,  
Aumosnes et oblacions.  
En especial, cher enfant,  
Ma pauvre ame participant  
Otroye estre en tous tes biens fais.  
Recommande-moy, je te prie,  
A ta mere, ma chere amie,  
En luy priant que son royaume  
Ait memore de ma pauvre ame.  
Mon très-cher enfant, je te dons  
Toutes les benedictions  
Que pere peut donner à filz.  
[De ce peues-tu estre fiz.]  
Mon filz, prie merchy pour moy.  
Adieu, mon filz ; mourir m'en vois.  
Je prie la sainte Trinité  
Qu'el te tiegne en prosperité,  
En bones meurs bien ordonné :  
Ce te soit de par Dieu doné,  
Sy qu'après la mortelle vie  
Puisses estre en sa compaignie  
En eternal repos divin,  
Pour tousjours le veoir sans fin  
En la joie c'on doit atendre !

Fol. 237  
recto.

PHILIPPE.

A, mon pere ! me faut-il prendre  
De vous congé sy doloureux ?  
Fausse Mort, prens-nous trestous deux  
Sans nous departir en ce point.

LOYS.

Taysiés-vous, filz, ne pleure point ;  
Ma douleur en croist plus parfonde.

PHILIPPE.

A, pere ! fault-il que je fonde  
En pleurs, en larmes et tourment,  
En douleur et gémissement ?  
Je ne pouroie plus souffrir,  
Je ne quiers à Dieu que morir.  
Pere, laisseras-tu ton filz ?  
S'onques te courcé ne mesfis,  
A jointes mains te cry mercy.

LOYS.

Biau filz, ne dictes plus ainsy :  
Ma douleur en est trop plus grande.  
Vostre mere vous recommande,  
Mon cher enfant, tant que je puis,  
Et pour Dieu soiez-luy vray filz,  
Et la servés dorenavant,  
Je vous en pri, mon cher enfant.  
Soyés à vos germains vrais frere.  
— A, chers enfans ! plus n'arés pere,  
Vous le verrés jà tantost mort.  
Plus de force en lui ne repere,  
Il le convient rendre à la mort ;  
Je sens jà où elle me mort :  
Il me fault à elle obéyr.

JEHAN, ij<sup>e</sup> FILZ.

Helas ! quel angoisseus remort !  
Triste Mort, bien te doibs hair.  
Vien-tu envaïr  
Mon pere doulx

Par ton fier hair ?  
Trop nous fais couroux.  
Nous laisserés-vous  
Nostre pere tendre ?  
Las ! où porons-nous  
Plus reconfort prendre ?

PIERRE, iij<sup>e</sup> FILZ.

Ne pouroie contrandre  
N'apasier mon pleur,  
Quant vous vois surprendre  
En telle douleur.  
Mon pere et seigneur,  
Helas ! faudra-il  
De France le greigneur  
Que la mort essil ?

LOYS.

Mes enfans, le Filz  
Dieu volut morir  
Pour hors de peril  
Les siens secourir.  
Je voy acourir  
La mort qui m'est seure,  
Pour mon corps sasir :  
Dieu me doint bonne heure !  
Mon ame est, se Dieu plaist, seure :  
J'ay les sacremens de l'Esglise  
Receu par très-devote guise,  
Ilz seront de moy seure garde.  
Dieu, si luy plaist, mon ame garde  
Et face son vouloir de moy,  
Et me doint mourir en sa foy !  
— Mes enfans, velliés mon corps  
prendre

Fol. 237  
verso.



Et metre sur ce lit de cendre,  
Très-humblement je vous en pri.

PHILIPPE.

Il vous sera fait, mon amy,  
Puisqu'y avez devocion.

DIEU.

Mes angles, sans dilaccion  
Vous convertira descendre en terre  
Pour une sainte ame aler querre  
Qui tantost partira du corps.  
Alez chantans par doulx acors  
Jusques au lieu où le corps est,  
Car il est ordonné et prest  
Pour en vos mains son ame rendre ;  
Alés-y tost sans plus actendre,  
Chantant par très-belle ordonnance :  
C'est Loys, le bon roy de France,  
Qui tant m'a servi et amé,  
Que je veil qu'il soit renommé  
Et prisé plus c'onques ne fust.

MICHEL.

Sire Dieu, qui morir au fust  
Volustes pour l'umain linage,  
Nous yrons tous de franc corage  
A vostre amy, point n'y faurons,  
Et l'ame vous apporterons  
En vostre paradis divin.

GABRIEL.

Sire Dieu, qui estes sans fin,  
Nous exploiterons sans retraire  
De vostre voulenté parfaire ;

Tantost nous y exploiterons ;  
L'ame du bon roy querre yrons,  
Que par vous est jà evoquée.  
Elle soit en jubilacion !

LOYS.

Vray Dieu qui souffris passion,  
Vellez-moy hui confort donner  
Et tous mes pechés pardonner,  
Si que l'enemy ne me crime.

A toy, haulte Dame,  
Je commans mon ame :  
Secours-moy, m'amy.  
Lez angles reclame,  
Les prophetes clame,  
En fin de ma vie ;  
Lez apostres prie  
Et la compaignie  
Des très-haulz martirs ;  
Les vierges n'oublie,  
La chevalerie  
Du hault paradis.

O saint Denis, ami de Dieu,  
Ce jour te requiers en ce lieu !  
Velles entendre ma priere.

O glorieuse tresoriere

Pure et entiere,  
Luisant com l'estelle du jour,  
Velles pour moy estre en priere,

Ma dame chere,  
Et donne à mon ame secours !  
Toy, qui les pecheurs secours

Des destours  
Du dyable, ayes de moy memoire,  
Et l'ame de moy atours  
En tes tours

3 c

De paradis la grant gloire.  
Adieu, enfans.

PHILIPPE.

Adieu, cher pere.

JEHAN.

La Vierge mere  
Vous soit desfens !

LOYS.

Tost serés orphans,  
C'est chose clere.  
Adieu, enfans.

LES iij. ENFANS.

Adieu, cher pere.

PIERRE.

En quelle amere  
Doleur je suis !  
Je pers tout sens,  
Je desespere.

LOYS.

Adieu, enfans.

LE iiij<sup>e</sup> ENFANT.

Adieu, cher pere.

PHILIPPE.

La Vierge mere  
Vous soit desfens !

LOYS.

A toy me rens,

Mon Createur.  
Mon ame prens,  
Doulx plasmateur ;  
Sois protecteur  
De la mienne ame,  
Que ne l'e[n]flame  
Le seducteur.  
O Vierge, fleur  
De paradis,  
Par ta valeur  
En tous mes dis  
Ne m'escondis  
De ma priere ;  
Mais rebaudis  
M'ame en lumiere,  
En court planniere.  
De la court digne  
Pour moy, indigne  
Et vil matiere,  
Faites en tere  
Priere à Dieu,  
Si que j'aquiere  
Du ciel le lieu.  
Adieu me vois,  
Plus n'ay de vois  
Ne de vigueur ;  
Es grans destrois  
De la mort trais,  
Et en langueur ;  
J'ay de douleur  
Ataint le cueur  
Et terminé,  
De mort suis seur.  
Terre est ma seur,  
J'y suis donné.  
*In manus tuas, Domine,  
Commendo spiritum meum.*

DIDO.

C'est fait, *emisit spiritum* :  
Dieu le mette en benoit repos !  
Priés pour lui de cuer devos,  
Car je n'y vois chose plus clere.

MICHEL.

Angles, à Jhesu, nostre pere,  
Qui le bien et le mal congnoit,  
Portons cest esperit benoit,  
Sy que soit au ciel sideré  
De ses bienfais remuneré  
Selon le cas de son merite.

GABRIEL.

Vous avés dit parole eslite,  
Michel ; bien m'agréé et me plaist  
Ce que par Dieu ordonné est.  
Portons, par le vouloir haultain  
De Dieu, le pere souverain,  
Là-sus ceste ame bienheureuse,  
Et à vois douce et gracieuse  
Ensamble nous acorderons,  
Ung plaisant motet chanterons  
Très-plaisamment.

MICHEL.

Je le vous lo.

*Nova regis preconio.*  
Roy du saint empire celeste,  
Nous vous aportons à grant feste  
L'ame de Loys, le bon roy,  
Lequel vous a sans nul desroy  
Servi tant qu'il au monde fut ;

De la foy a esté escut  
Et vray champion invincible  
Aux sarrasins, peuple terrible,  
Qui het la vostre loy divine.

DIEU.

En la joie qui point ne fine  
Salarié il en sera  
A tous jours mais, et sy ara  
La vision perpetuelle  
De la grant court celestielle  
Et le manoir de paradis ;  
Aus joieux chans et joieux dis  
Chanter orra en l'assemblée  
De ceulx qui ont ma foy gardée  
Pour le royaume corruptible.  
Pour le royaume temporel  
Royaume ara perpetuel,  
Et pour la richesse passable  
Richesse ara inestimable :  
C'est vision de Dieu, mon pere.  
Je luy ordonne et luy confere  
Au renc des confesseurs sa place,  
Affin qu'il voie face à face  
La glorieuse Trinité.

GABRIEL.

Sire vray Dieu plain de bonté,  
Sa place luy ordonnerons  
Où avés dit, et li dirons  
Dous motès et douces chansons.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Je vous dyray que nous ferons,  
Seigneurs, s'on est de mon acort :  
Il nous convient boullir le cors

Du noble roy Loys en huile,  
Affin que, selon le setille  
Qu'au testament a ordonné,  
Il puist estre en France mené  
Et sepulture ; il n'est tel.

LE CONTE D'EU.

Vous dictes bien, maistre d'ostel.  
Pourvoies-y par bonne voie,  
Si que Philippe ne le voie ;  
Car se il apercevoit faire,  
Le cueur luy pouroit trop mal faire.  
Aucun de nous l'e[n]me[n]e[ra]  
Quelque part et l'amusera,  
Sans c'on luy laisse le corps voir.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Conte d'Eu, vous avés dit voir ;  
A m'y employer me confere.

PHILIPPE.

A, Mort angoisseuse et amere,  
Mort desesperée, vilainne,  
M'as-tu tolut mon très-cher pere !  
Mort très-crueuse, Mort vilainne,  
Mort terrible et incertaine,  
Comme oses-tu mordre ung tel pere ?  
Je pri la Vierge souverainne  
Que elle luy soit debonnaire.

Mort très-deputaire,  
Je ne me puis taire  
D'arguer à toy ;  
Trop m'es adversaire  
De venir forfaire  
La joie de moy.  
As-tu prins le roy

Par si haut effroy,  
Mort aigre et terrible ?  
Tu as, je le crois,  
De France le roy  
Passé par ton crible.  
Las ! que ferons-nous,  
Mes freres très-doulx ?  
Plus n'avons de pere.

LE ROY DE NAVERRRE.

Reconfortés-vous,  
Monseigneur très-doulx ;  
Vostre sens s'apere.

PHILIPPE.

Mort faulce et amere,  
De tristesse mere,  
Trop nous fais de mal,  
Quant ton dart si apre  
Pour prendre s'apere  
A un corps real.

PIERE.

Helas ! qu'as-tu fait ?  
Mort, as-tu deffait  
Le chef de noblesse  
De ton dart infait ?  
Tu as trop meffait,  
Dont le cueur me blesse.

LE ROY DE NAVERRRE.

Enfans de haultesse,  
Pour Dieu, faites cesse :  
De vos cris me deul.

PIERE.

A, Mort, larronesse

Fiere et felonnesse,  
Trop nous livres deul !  
Vien à moy, je veul  
Morir de ton dart ;  
De vivre n'ay veul,  
Le cueur tout me part.  
Ta rigueur inpart  
A mon cueur tel guerre,  
Qui vouroit depart  
Faire desus terre.

JEHAN.

Mort, qui aux humains tiens serre,  
Vien, si serre  
Mon cueur et partir le fais ;  
La vie du corps me deserre  
Par tel serre  
Que je [ne] vive jamais,  
Quant par tes crueulx torfais  
Tu desfais  
Mon doux pere naturel.  
Fol. 240  
recto. Advis m'est que trop mesfais,  
Quant ung fais  
Tu nous bailles sy cruel.

LE ROY DE NAVERRÉ.

Monseigneur, le vostre plus bel  
Est d'apaisier vostre courage :  
Tous nous fault paier le treuage  
De la mort, c'est chose certaine.  
Se me croyés, tourment ne paine  
Ne prenés : c'est vostre mileur ;  
Mais si vous plaist, mon cher seigneur,  
Mais que tout soit en ordonnance,  
Nous conduirons le corps en France,  
Affin qu'à terre soit donné

Au lieu qu'à ce est ordonné  
Par luy, quant vivant il estoit.

PHILIPPE.

C'est bien dit, mais que tout prest soit ;  
Retourner en France bien veul.  
Que nous ayons habis de deul  
Telz comme il nous lez appartient  
Et qu'à tel affaire convient ;  
Chascun en face son devoir.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Sire, vecy habis de noir  
Que j'ay fait faire et ordoner.  
Quant il vous plaira atourner  
Pour mener en France le corps,  
Nous sommes tous de bons acors  
A faire ce qu'il vous plaira.

PHILIPPE.

Mon cuer de noir se vestira :  
Helas ! c'est ung habit piteux.

PIERE.

Puisque de joye en moy n'ara,  
Mon cuer de noir se vestira.

LE CONTE D'ESTAMPES.

Mon corps comme vous le prenra,  
Piere, mon frere gracieux.

JEHAN.

Mon cuer de noir se vestira :  
Helas ! c'est ung habit piteux.

## PHILIPPE.

Roy de Naverre sage et preus,  
Disposés, pour tenir la guerre  
Aus sarrasins, qu'en ceste terre  
Demeurent gens d'armes assés.

Fol. 240  
verso.

## LE ROY DE NAVERRRE.

Sire, à cela [point] ne pensés.  
Le conte flandrin se tenrra  
En ce pais et demourra ;  
De ma partie je le charge :  
Je luy bauray mes gens en charge  
Pour garder le gentil chastel  
De Cartage, qui tant est bel,  
Tant qu'il ayt nouvelles de nous.  
— Conte flandrin, entendez-vous ?  
Je vous laisse en garde mes gens.  
Je vous pri, soiés diligent  
D'à sarrasins faire visage ;  
Alez au chastel de Cartage  
Et gardez bien vostre querelle,  
Sans que de nous ayés nouvelle.  
Pensés de tousjours vous serrer :  
Il nous fault mener enterrer  
Le corps du roy Loys en France.

## LE CONTE DE FLANDRES.

Certes, sire roy, se sans fiance  
Je devoye sur eux morir  
Si yrai-ge sur eux courir  
Souvent, sachez-le tout de voir.

## PHILIPPE.

Alez, conte, faites debvoir,  
Vous arés bref de nous nouvelle.

## LE CONTE DE FLANDRE.

Adieu la compaignie belle,  
Qui ait l'ame de monseigneur !

## LE CONNESTABLE.

Or tost, biau seigneur ! sans demeure,  
Je vous prie, se vous volez,  
Que les chevaulx soient atelés.  
Vela[cy] la tumbé du roy  
Au chariot en bel arroy,  
Ne se fault que metre au depart.

## LE CHARTIER.

Hay avant ! trais fort, Grisart.  
Alons-en à Dieu bien et biau ;  
Huire ho là devant, Moriau !  
Tire fort, gagne ton avainne.

## L'AVUGLE.

Fol. 241  
recto.

Helas ! seigneurs, voiés la painne  
Que vostre povre frere a eue :  
J'ay perdu du monde la veue  
En la prison du roi tunois  
Pour la foy du bon Roy des rois.  
J'y fuis mys de lonc temps passé :  
Dieu ayt l'ame du trespasé !  
Las ! on devroit baisier la terre  
Par où il passe, car grant guerre  
A tousjours aus sarrasins faicte :  
Pour ce après sa vie deffaite  
Je baisera sa sepulture.

Ha, seigneurs ! quel belle adventure  
M'est advenue soudainement !  
Je voy maintenant clerement,  
La grace à Dieu et au bon roy.

Je cuide vraiment et crois  
Que c'est par l'intercession  
Et douce suplication  
Du corps qui cy-dedens repose.

LE DUC DE BRETAGNE.

Beaux seigneurs, vey belle chose :  
Ce saint corps qui cy est couvert  
A fait miracles en apert.  
Çà ! bien [je] l'ose desclairer,  
Pas ne devrions sa mort pleurer ;  
Mais debvrions estre bien joieulx  
Que l'ame en est là-sus ès cieulx  
En joye qui tousjours durera.

PHILIPPE.

Ma personne plus ne pleurra,  
Car j'ay cause de joye faire.

JEHAN.

Mon cuer très-grant joye merra,  
Ma personne plus ne pleurra.

PIERE.

En paradis ton lieu sera,  
Pere, bien en voy l'exemplaire.

LE CONTE DE POTIERS.

Ma personne plus ne pleurra,  
Car j'ay cause de joye faire.

L'AVUGLE.

Dieu tout-puissant et debonaire,  
Le tien non soit magnifié

De moy, quant tu m'as visité  
Par ton servant dous et courtois,  
Loys, le bon roy des François :  
Chascun l'a veu evidentement.  
Je t'en ren graces humblement  
Et Loys, ton servant, ycy.  
— Seigneurs, vostre bonne mercy  
De la bonté qu'ay ycy eue.  
Le bon roy m'a rendu la veue :  
Je le merceye et luy et vous.

LE CONFESSEUR.

Vien-t'en en France avecque nous,  
Affin que la chose tesmoigne  
Et la desclaires et enseigne  
Ou lieu où on metra le corps.

L'AVUGLE.

Je suis de tous vos bons acors,  
Biaus seigneurs ; j'yray volentiers.

PHILIPPE.

Je pri, biaux oncles de Potiers,  
Velliés aler de nostre aveu  
Devant vous et le conte d'Eu,  
Affin que par vous deus desclose  
Soit la verté de ceste chose  
A ma chere mere et m'amie.

LE CONTE DE POTIERS.

A ce, certes, ne fauray mie.  
— Çà ! conte d'Eu, alons-nous-ent.

LE CONTE D'EU ET DE POTIERS.

Cely qui fist le firmament,  
Chere dame, vous doint sa grace !

Fol. 241.  
verso.

MARGUERITE.

Biau frere, et à vous aussy face !  
 Qu'est-ce-là ? vous portés le noir :  
 Que a-yl de nouveau ?

LE CONTE DE POTIERS.

Pour voir,  
 Noble dame, il n'y a que bien.

MARGUERITE.

Helas ! sy a, je le voy bien.  
 Dites s'il y a riens [de] pris.  
 Vous estes courcé et mary,  
 Quelque chose [va] mal à point.

LE CONTE DE POTIERS.

Dame, ne vous couroucés point.  
 Ne prenés ne courous ne yre ;  
 Car certes le roy nostre sire  
 Est trespasé, je vous affie.

MARGUERITE.

Trespasé ! A, vierge Marie !  
 Quel joie m'est huy preparée !  
 Je suis fame desesperée,  
 Plus ne vivray jour ne demy.  
 Helas ! es-tu mort, mon amy ?  
 T'a dont pris la mort pour jamès,  
 Et ne te veray-ge jamais ?  
 Mon très-doux amy gracieulx,  
 Je requiers au doux Roy des cieulx  
 Qu'en paradis mette ton ame.

LE CONTE D'EU.

Ayez patience, madame,

Ne vous demenez point ainssy ;  
 Car le corps est bien près de cy  
 Avecques vos trois vaillans filz  
 Et plussieurs grans seigneurs de priz,  
 Qui l'amainent, pour enterrer,  
 A Saint-Denis, et enserrer  
 En ordonnance noble et belle.

MARGUERITE.

Las ! veycy piteuse nouvelle  
 Pour tous cuers de toute noblesse,  
 Quant la mort despiteuse et felle  
 A entrepris guerre mortelle  
 Au chef de toute gentillesse !

— Despiteuse Mort tristresse,  
 Qui t'a donné hardiesse  
 De te prendre à mon amy,  
 Sans dire mot ne demy ?  
 Est-tu donc si grand maistresse ?

Je te prie, pas ne cesse  
 La guerre, mais navre et presse  
 Mon cuer sy fort qu'il devie ;  
 De ton dart sy fort l'opresse  
 Que plus je n'aye de vye.

Je n'ay plus envie  
 De rien que je voye,  
 Quant tu as ravie  
 M'amour et ma joye.  
 Ce que plus j'amoye  
 En ce monde-cy  
 Et plus cher tenoye,  
 Ton dart a transsy.

Puisqu'il est aincey  
 Qu'osté tu le m'as,  
 Ne me lesse plus cy  
 Vivre, mais m'abas ;

Fol. 242  
 recto.\*

\* On lit en haut de la page : "v\* du iij<sup>e</sup> jour."



Car j'ay telz debas  
Et deul sy terrible,  
Qu'il m'est impossible  
De plus vivre, hélas !

PREMIERE DAMOISELLE.

Ne vous troublez pas,  
Ma très-noble dame.

MARGUERITE.

Ha ! j'ay corps et ame  
Marris hault et bas ;  
J'ay le cueur sy bas  
Et plain de courrous,  
Qu'il en est derrous.  
Plus n'en puis, hélas !  
Tu tiens en tes las  
Mon ami leal  
Mort et froit et las.  
Helaz ! tu fais mal.

Ton dart crucial,  
Plus pesant que plonc,  
Doit-il ferir dont  
Sur ung corps real ?

O mon amy especial,  
Bon, gentil corps avironné  
De beaulté amont et aval,  
Fault-il que soit aux vers donné ?  
Tu qui estoies couronné  
Le plus noble de tous les rois,  
Fault-il maintenant qu'ès destrois  
De terre soie abandonné ?

A, Mort despiteuse,  
Fiere et outrageuse,  
Horrible et crueuse,  
Las ! qu'en as-tu fait ?

Mort faulce et traiteuse,  
Perverse et hideuse,  
Aux humains douteuse,  
Tu m'as trop mal fait.

Pourquoy m'as-tu forsfait  
Ainssy, ne desfait  
Celuy plus parfait  
Qui fust sus la terre ?

Mon bien imparfait  
As mort et desfait  
De ton dart infait  
Par mortele guerre,  
Tu le tiens en serre  
Tout mort et verni.  
Ton dart, qui trop serre,  
A son vis terni ;  
Tu l'en as pugni  
Si fort et estroit,  
Qu'à terre esterni  
Tu l'as mort et froit.

LE CONTE DE POTIERS.

Certes, dame, pas n'avez droit  
De mener tel dueil et courroux,  
Car monseigneur le vostre espoux  
Est là-sus en gloire celeste,  
En jubilation et feste ;  
Il a ce bel manoir acquis.  
J'ay véu touchant son sarquis  
Ung avugle avoir sa véue :  
Sy est donc chose bien scéue  
Qu'il est là-sus en joye clere.

MARGUERITE.

Hélas ! Dieu le veuille, cher frere !  
Aultre chose ne desiroie.

[La royne se vest de noir, et ses demoiselles.]

3 D

## LE ROY DE NAVERRÉ.

Tant avons fait chemin et voye  
 Que sommes venuz à Paris,  
 La très-noble cité de pris.  
 Entrons-y tous par ordonnance.

Fol. 243  
 recto. [Ilz entrent, et les seigneurs sont après le char,  
 et lez gens armez après.]

FLEUR-DE-LIS, en alant devant le corps,  
 ly et Paris.

En grant habundance  
 De larmes d'outrance  
 Pleurez, fleurs-de-liz,  
 Ducz, contes de France,  
 Barons de puissance,  
 Chevaliers à lance,  
 Escuiers jolis.

Or pleurez, Paris,  
 Tours, Bourges, Senlis,  
 France de beliz,  
 Bien avez de quoy.  
 Pleurez, cerfz gentilz,  
 Gibiers volatiliz,  
 En lermes et cas,  
 Loys, vostre roy.

## PARIS.

Pleurez, bons bourgeois,  
 Humblez et courtois,  
 Qui selon les lois  
 Vivez de justice :  
 Le noble des rois  
 Qui gardoit vos drois  
 Et en tous endrois  
 Vous estoit propice,  
 Fault que du monde ysse  
 Et Mort le pugnisse,

Selon son office ;  
 Sy soyez ouys  
 En pleur qui fremisse,  
 Quant fault qui transsisse  
 La mort et occisse  
 Vostre roy Loys.

## FLEUR-DE-LIS.

De dures nouvelles  
 Pleurez, demoiselles  
 Qui tant estes belles,  
 Vestez-vous de noir.  
 Vous, garses pucelles,  
 En larmes cruelles  
 Pleurez bien vous et les  
 Dames de sçavoir ;  
 Pleurez main et soir,  
 Pleurez, je dy voir,  
 Pleurez le povoir  
 De France et l'arroy  
 Dont souliez valoir ;  
 Pleurez en dortoir  
 Ce que souliez veoir,  
 Loys, vostre roy.

## PARIS.

Menu populaire,  
 Qui tant as affaire  
 A ta vie atraire,  
 Bien t'esmeux en pleur :  
 La mort deputaire  
 T'est venu sustraire,  
 Oster et desfaire,  
 Ton roy de valeur.  
 De ton doulx seigneur,  
 Des roys le grigneur,  
 De meurs enseigneur,

Fol. 243  
 verso.

Plus ne t'esjouys ;  
Lamentez en pleur  
De noblesse l'eur,  
De France la fleur,  
Vostre roy Loys.

FLEUR-DE-LIS.

Pleurez, Jacobpins,  
[Pleurez,] cordeliers,  
Pleurez, Augustins,  
Pleurez, Mendiens,  
Carmes, Bernardins,  
Pleurez, Celestins,  
Pleurez, xv<sup>xx</sup>.  
Ce jour, il est temps,  
Faites-moy estans  
De pleurs habundans,  
Tristez et dolans,  
Pleurans avec moy.  
Or pleurez, enfans,  
Pleurez, petiz et grans,  
Pleurez, vrays servans,  
Loys, vostre roy.

PARIS.

Pleurez d'un accord  
Tendrement et fort  
En vostre ressort,  
Vrayes religieuses ;  
Pleurez le deport  
De vous et l'apport  
De qui le support  
Vous faisoit eueuses.  
Nonnez gracieuses  
Et devocieuses,  
Beguignes piteuses,

En chans resjouys,  
Seaulmes fructueuses  
Et devocieuses,  
Pleurez, vierges pieuses,  
Vostre roy Loys.

MARGUERITE.

Quelz gens sont-ce que j'ay ouys,  
Qui mainent ces si grans clameurs ?

LE CONTE DE POTIERS.

Madame, ce sont les seigneurs  
Qui arivent ycy devant.

MARGUERITE.

Ha ! je leur yray au-devant,  
Puisque j'en ay la congnoissance  
[Elle va au-devant.]

PHELIPE.

Vecy douloureuse plaisance  
Et bienvenue trop amere.

Fol. 244  
recto.

MARGUERITE.

Ha, mes enfans !

PHILIPPE.

Chere mere,  
Vecy ung douloureux trespas  
Et desplaisant.

MARGUERITE.

Helas ! helas !  
Vous avez dit vray, mon amy.  
Le cueur me partiroit parmy,

3 D 2

Tant de deul et de destresse sens.

Helas ! metez-moi là-dedens,  
Je vous en suplie à trestous,  
Que je tiengne mort mon espoux  
Tel qu'il est.

[Elle chet pasmée.]

LE ROY DE NAVARRE.

Prenez reconfort,  
Chere dame, vous avez tort,  
Et parlez à moy, je vous prie,  
S'il vous plaist.

MARGUERITE.

Ha, vierge Marie !  
Helas ! que m'est-il advenu ?  
Hé, mon amy, t'ay-je perdu ?  
Helas, douloureuse aventure !  
Ha, Mort, Mort, Mort fiere et très-dure,  
Et Mort fure,  
Mort vilainne, très-apre et dure,  
Mort outrageuse outre mesure,  
Laide hure,  
M'as-tu ostée ma liesse ?  
Mort plainne de pourriture,  
Angoisseuse outre mesure,  
Mort adversaire de nature,  
Quelle pasture  
Me donnes-tu par ta rudesse ?  
Mort outrageuse et felonnesse,  
Mort très-despiteuse et perverse,  
Quel rudesse,  
Quel tristesse,  
Quel renverse,  
Me donnes-tu, Mort douteuse ?  
Comment as-tu la hardiesse  
D'estre si crueuse et diverse

Que d'emporter toute noblesse ?

Fleur de prouesse,  
Quant tu diz *verse*,  
Tout tourne et verse ;  
Es-tu maistresse,  
Fausse Mort, vilainne et douteuse ?

LE DUC DE BRETAGNE.

Ha, dame de cuer angoisseuse,  
Prenez en vous ferme courage !

MARGUERITE.

Ha, beaux seigneurs ! et que ferai-ge ?  
Quel maintien pourray-je tenir ?

ij<sup>e</sup> DEMOISELLE.

Fol. 244  
verso.

Dame, sans vous sy fort martir,  
Pour Dieu ! aiez en vous confort.

MARGUERITE.

Ha ! que maudite soit la Mort !  
Vecy très-piteuses nouvelles.  
Pleurez, damez et demoiselles,  
Pleurez, vous avez bien de quoy,  
Mon amy, mon seigneur, mon roy.  
Que feray-ge, lasse, dolente ?

PREMIERE DEMOISELLE.

Noble dame, sage et prudente,  
Demonstrez-vous constante et sage.

MARGUERITE.

Helas, m'amie ! que ferai-ge,  
Quant j'ay perdu toute ma joye ?

Celuy qu'au monde mieux j'amo ye  
La mort est venue assaillir

LE ij<sup>e</sup> DEMOISELLE.

Ne vous laissez le cuer faillir,  
Ma chere dame, de bon ayre.

MARGUERITE.

M'amie, je ne sçay que faire,  
Je vouldroie bien mort souffrir ;  
A elle me veul bien offrir,  
Pour finer ma douleur amere.

PHILIPPE.

Prenez confort, ma chere mere.  
La volenté de Dieu soit faite !

MARGUERITE.

Ha, filz ! je suis toute deffaite ;  
En qui pourai-ge avoir fiance ?  
Helas ! quel dure desplaisance !  
Helas ! quel douloureux trespas !  
Or ay-ge perdu ma fiance,  
Or ay-ge perdu mon repas,  
Toute ma joye, mon soulas ;  
Car iceste destinée  
Mal eürée  
Et pleürée  
Et parée  
Mais en paine, Dieu, hélas !

PHILIPPE.

Dame, mon corps vous servira  
En tout temps et obéira,

Certes, tant que il sera en vie.  
Prenez en gré, je vous emprie :  
Dieu a faite sa volenté.

MARGUERITE.

Ha, cher filz ! vous dictes verté.  
Helas ! or fault-il, mon amy,  
Que me soyez filz et mary,  
Ou je ne sçay que je feray.

PHILIPPE.

Dame, tant que vif je seray,  
Pour l'onneur de vous et mon pere,  
Dont l'ame au paradis repere,  
Vous serviray, je l'ay promis.  
— Seigneurs, portons à Saint-Denis  
Le corps, sy en ordonnerons.

Fol. 245  
recto.

LE CONTE DE POTIERS.

De cuer dolant nous le ferons.  
— Roy de Naverre, prenez cy.

LE ROY DE NAVERRRE.

Portons-le, n'arestons plus cy,  
Cheminons trestous bonne alure,  
Sy le mettrons en sepulture,  
Ainssy qu'il nous a ordonné.

LE DUC DE BRETAGNE.

Je veul de cuer habandonné  
M'y employer, mon très-cher sire.

LE CONFESSEUR.

Fleur-de-lis, va à l'abbé dire

De Saint-Denis que tost s'apreste  
En pourcession très-honneste  
Pour mettre ce corps-cy en terre.

FLEUR-DE-LIS.

Sire, je m'y en vois bonne erre,  
Suivez-moy hardiment bon pas.

LE MAISTRE D'OSTEL.

Avant, seigneurs ! n'atarjons pas,  
Alons à Saint-Denis tout droit.  
Je voy la ville cy-endroit ;  
Alons trestous droit à l'église.

FLEUR-DE-LIS.

Abbé, Celuy qui les bons prise  
Vous doint honneur par sa bonté !  
Faictes que tout soit apresté  
Pour le roy Loys enterrer.  
Il [le] faudra sepulcher  
Emprès le sien pere vaillant.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Fleur-de-lis, en rien defaillant  
Ne seray en ce que m'as dit ;  
J'ordonneray sans contredit  
Ce que necessaire sera,  
Affin que, quant le corps venra,  
Nous en faisons nos devoirs tous.  
— Religieux, ordonnez-vous,  
Prenez l'eau benite, la croix ;  
S'alons au-devant, car je crois  
Que le corps est de cy bien près.

LE PRIEUR DE SAINT-DENIS.

Monseigneur, nous sommes tous prests ;  
Alons en voye, quant vous plaira.

LA FAME GROSSE.

Helas, vray Dieu ! et que fera  
Ceste povre fame des reins ?  
Glorieux saint Remy de Reins,  
Secours-moy, ou m'oste la vie.  
— Helas ! douce vierge Marie,  
Veillez-moy delivrer à joye.  
Helas, hélas ! pas ne cuidoye  
Que peu de bien deust tel mal faire.  
Jamais je ne le veil reffaïre,  
Pour sentir sy grefve douleur.

LA CHAMBERIERE.

Cuidez-vous avoir la douceur  
Sans endurer j. peu de mal ?  
Ne vous chaut cest mal general.

LA FAME GROSSE.

Helas, hélas ! et qui me grefve.

LA CHAMBERIERE.

C'est j. mal de quoy on relieve :  
Il vous fault tout en gré souffrir.

LA FAME GROSSE.

Je n'en puis plus jusqu'au morir ;  
Le cuer me fault, car très iij. jours  
Je suis en sy grefves doulours  
Que ne puis delivrer d'enfant.

LA CHAMBERIERE.

Je voy porter ycy devant  
Une chasse, ce m'est advis :  
G'y veil aler, tant que je puis,

Fol. 245  
verso.

Prier au saint qu'il vous delivre.  
Mout me deuil que je vous voy vivre  
En tel duel ; Dieu vous aidera.

LE PRIEUR DE SAINT-DENIS.

Vecy le corps : quant on vourra,  
Sire, vous pouvez commencer  
Le respont pour nous avancer ;  
Il m'est tart qu'il soit entonné.

[L'abbé chante *Libera me, Domine*, tant et sy peu  
c'on vent.]

LA FAME GROSSE.

Je loe Dieu, le roy couronné,  
Et la doulce vierge Marie,  
Qui m'a donné mon fruit en vie  
Et m'a delivrée de painne ;  
Car iij. jours de ceste sepmainne  
J'ay esté en ceste souffrecte.  
Regardez, m'amy Lucette ;  
Bien debvonz estre resjouys.  
— Je lo Dieu et son serf Loys  
Du miracle qu'il m'a monsté,  
Et je veue Dieu, s'en santé  
Me gart, que ma vie ne brise,  
De l'onnourer en sainte eglise ;  
Je m'en oblige maintenant,  
Car il m'a delivré d'enfant  
Ce jour d'uy à sa bienvenue.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Seigneurs, sans plus longue atendue,  
Se vous estes de mez accordz,  
Nous coloquerons le corpz  
Au plus près de son pere bon.

PHILIPPE.

Vaillant sire, nous l'acordon ;  
Car aincy nous l'ordonna-il,  
Quant la mort le mit à exil :  
Son testament le porte aincy.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Nous le coloquerons ycy,  
Puisqu'aincy est qu'ordonné l'a.

[Ilz chantent : *Hec requies mea et Memento  
Domine, David.*]

La mercy au souverain Dieu,  
Nous avonz posé en ce lieu  
Le corps du bon roy de vaillance ;  
Nous ly ferons son ordonnance  
Demain au matin, s'il vous plaist.

LE CONTE DE POTIERS OU JEHAN, j. DES  
FILZ.

Sire, chascun content en est.

L'ABBÉ DE SAINT-DENIS.

Vous dictes bien, monseigneur Jehan.  
*Requiescat in pace.*

TRESTOUS disent :

*Amen.*

[Chascun seigneur s'en va.]

LE PRIEUR DE SAINT-DENIS.

Que vient ce fol que voy ycy,  
Qui regarde les gens aincy ?  
Est-il yvre ou hors du sens ?  
Il ne parle ne dit aux gens :  
Fait-il ou le fol ou le lour ?  
— Parlez, mon amy. Il est sourt,  
Il n'ot goute : velà le point.

Fol. 246  
verso.

— Mon amy !— Il ne parle point.  
Que fait-il cy sy longue espace  
Agenoillé en ceste place ?  
Il ne fait qu'empescher le lieu.

LE MUET.

Très-glorieux amy de Dieu,  
Je te mercy à jointes mains.  
A ! digne, precieux corps sains,  
Humblement je te remercy :  
Maintenant m'as rendu l'oye,  
Et rendu la parole aussy  
Et donné en ce lieu ycy.  
Onques mais je n'avoye parlé.  
O corps saint, tu soyes loé,  
Qui m'as au jour d'uy fait tel grace  
Et tel bien en sy peu d'espace !  
Saint Loys, je me rens à toy  
Et sy te prometz, par ma foy !  
De te servir toute ma vie.  
J'ay devocion et envie  
De toy amer parfaictement ;  
Promesse te fais vrayement  
De te servir sans rapeller.  
[On sonne des cloches.]  
Hay ! qu'est-ce que j'oy marteller ?  
Onques mais ne fus à tels nopces.

LE PRIEUR.

Qu'avez-vous, compains ? Ce sont  
cloches.  
Comment estes-vous esbay ?

LE MUET.

Cloches, cloches, cloches.

LE PRIEUR.

Oy,  
N'en oys-tu onques parler ?

LE MUET.

Nennin. Qu'en fait-on ?

LE PRIEUR.

Pour aler  
Les gens tous lez jours à l'eglise.  
Tu es de merveilleuse guise,  
Contes-nous j. peu ta besoingne.

LE MUET.

Né et natif suis de Bourgoingne.  
Onques mais je n'avoye ouy,  
Par ma foy ! ne parlé aussy ;  
Car j'ay esté, par adventure,  
Sourt et muet tout de nature.  
Sy vy venir des gens grans sommes  
En ceste eglise où nous sommes,  
Et alors à genoux me mis  
Cy devant le corps saint Loys,  
Qui m'a rendu langue et oye,  
Ce que n'avoye eu en ma vie.  
Loé en soit le bon seigneur !  
Je ly promès porter honneur  
Toute ma vie, sans deffaulte.

Fol. 247  
recto.

LE PRIEUR.

Vecy belle vertu et haulte ;  
Je l'escripré, qu'on ne l'oublie.

DIDO.

Helas, douce vierge Marie !  
Helas, que je seuffre de painne !  
Je ne puis avoir poux n'alainne ;



La fievre me tient sy très-fort,  
Que je n'atenz rien que la mort ;  
Je n'y sçay remede trouver,  
Et sy me souloye prouver  
De longtemps medecin et maistre.  
Helaz ! je ne sçay où me mectre,  
Tant est ma douleur aigre et fiere.

SAINT LOYS.

Doux Dieu, qui estes la lumiere  
Dez anges, dez sains et la gloire,  
Je vous suply, ayez memoire  
De Dido, mon fisicien,  
Qui est, comme vous sçavez bien,  
En langueur d'une forte fievre,  
Qui sa santé fort ly dessevre :  
Sy vous prie, Roy segneury,  
Qu'il vous plaise qu'il soit guery  
De la maladie desirrée.

DIEU.

Loys, bien me plaist et agréé.  
Alez à ly, sy ly dorrez  
Guerison telle que vorrez.  
Povair vous en donne et aveu.

DIDO.

Il me fault dormir en ce lieu,

Affin que je me refocille.  
Je pry Dieu, qui les bons consille,  
Que le sompne soit prouffitable.

SAINT LOYS.

Dido, mon servant amiable,  
Puisqu'à Dieu plaist que vous guerisse,  
Sur vous exerceray l'office  
Qui conferée m'est de par ly.  
Mal est en vostre corps faly,  
Plus n'est feble ne maladis.  
Je m'en revois en paradis  
Avec Cely qui fit la nue.

DIDO.

O quel vision ay-je veue !  
Mes v. sens sont tous resjouis.  
O mon très-bon maistre Loys,  
Pas n'as oublié ton servant.  
Je t'ay veu venir cy-devant  
Me visiter begnignement ;  
Je te remercie humblement,  
Mon très-doux maistre especial.  
Tu as en moy guery tout mal :  
Pour tant, en recordant louanges  
A Dieu, le haut prince dez anges,  
Je chanteray à chans esmus,  
Bien haut, *Te Deum laudamus*.\*

Fol. 247  
verso.

\* A la suite de l'ouvrage, le copiste a écrit: "Explicite ce livre. Quant sera de my presté [*lisez* perdu], qui le trouvera que on le raporte à son maistre, en la rue de Galande, près de la plasse Maubart enprès la rue du Fare, allansegne des Pourselès, devant mestre Denis, desous le Four, medesain du roy, et il vous donra sy bon vin que vous serez contanps. En temoing mon signe cy mys le vi<sup>me</sup> jour du mois de mars, l'an mille quatre sans soissante et xij."

"Ce livre appartient à la Passyon de nostre sauveur Jhesu-Crist."

3 E



## ADDITIONS ET CORRECTIONS.

---

Préface, p. i, notes † et ‡, dernières lignes.—Placez une virgule après le millésime MDCCLXII, et enlevez celle qui se trouve dans la note suivante après p. 50.

Préface, p. iii, note.—Les exigences de la typographie nous ont forcé à rejeter à la fin du volume quelques renseignements, qui ne sont peut-être pas dénués d'intérêt, sur l'usage et la prononciation de notre langue par les Anglais, aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. En manière de préambule, nous rapporterons, après M. P. Collier (*The History of English dramatic Poetry*, t. II, p. 130, en note), un curieux passage d'un écrivain du xiv<sup>e</sup> siècle, qui signale et explique en ces termes l'altération qu'avait subie la langue nationale : "This apayringe of the birthe tonge is by cause of tweye thinges : oon is for children in scole, aȝens the usage and maner of alle other nacions, beth compelled for to leve her owne langage, and for to constrewe her lessouns and her thingis in Frensche, and haveth siththe that the Normans come first into England Also gentil mennes children beth ytauȝt for to speke Frensche from the tyme that thei beth rokked in her cradel, and cunneth speke, and play with a childe broоче. And uplondish men wole likne hemself to gentil men, and fondeth with grete bisynesse for to speke Frensche for to be the more ytold of." (R. Higden, *Polychronicon*, b. ix, l. 59.)

Nous ne nous arrêtons pas aux six feuillets in-4<sup>o</sup> intitulés : *Beso las Manos et point dictionis Gallicæ usus*, etc. imprimés à Londres en 1557, cet opuscule, signalé comme appartenant au King's College, Cambridge, ne s'étant pas retrouvé. Dans le dernier chapitre de son curieux traité intitulé *An Orthographie*, etc. (Imprinted at London, by William Seres, anno 1569, in-12, ch. VIII, folio 66 recto), John Hart a essayé de rendre la prononciation de l'Oraison dominicale en français et d'indiquer comment nos compatriotes débitaient la même prière en latin. Les curieux trouveront l'indication détaillée des autres ouvrages que les Anglais et nos compatriotes ont écrits, pour l'étude de notre langue chez nos voisins, depuis le xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'au xvi<sup>e</sup> inclusivement, dans l'introduction de F. Génin à *L'Éclaircissement de la langue française par Jean Palsgrave, suivi de la Grammaire de Giles du Guez*, &c. Paris, Imprimerie nationale, M DCCO LII, in-4<sup>o</sup>; et dans le Manuel de M. W. Carew Hazlitt (*Handbook to the popular, poetical*,

and dramatic Literature of Great Britain, etc. London, 1867, in-8°, p. 152, col. 1, p. 173, col. 2, p. 187, col. 1, p. 210, col. 1, p. 280, col. 2, et p. 673, col. 2, où on lit successivement, d'abord sans noms d'auteur, ces titres : *Here beginneth a lyttel treatise for to lerne Englysshe and Frensshe*. Westminster, Wynkyn de Worde, n. d. [circa 1498], in-4°, de 12 feuillets.—*Ere is a good boke to lerne to speke french* (vecy ung bon liure a apprendre a parler fraunchoyz, etc.). Lond. Richard Pinson, n. d. 11 feuillets in-4°; puis, sous les noms de Pierre du Floiche, de N. G. Delamothe et de John Wodroephe, les titres suivants : "*A Treatise in Englishe and Frenche, right necessarie and profitable for all young Children*, etc. 1578. Imprinted at London, by Iohn Kingston, for Gerard Dewes. 4to."—" *The French Alphabet, with the Treasure of the French Tung, containing the rarest Sentences, Proverbs*, etc. By G. D. L. M. N. Lond. 1595. 8vo. Dedicated to *Sieur Henry Wallope, chevalier*, and to *Madamoiselle Tasburgh*.—" 1. *The French Garden : for English Ladyes and Gentlewomen to walke in. Or, a Sommer dayes labour. Being an instruction for the attayning unto the knowledge of the French tongue : wherein for the practice thereof, are framed thirteene Dialogues in French and English, concerning divers matters from the rising in the morning till bed-time. Also the Historie of the Centurion mencioned in the Gospell : in French verses. Which is an easier and shorter Methode then hath beene yet set forth, to bring the lovers of the French tongue to the perfection of the same.* By Peter Erondel, Professor of the same language. London, Printed for Edward White, &c. 1605. 8vo.—2. (a) *The French Schoole-Maister. Wherein is most plainly shewed the true and perfect way of pronouncing the French tongue*, etc. First collected by M. C[laudius] H[ollyband], imprinted at London by William How, for Abraham Veale. 1573. 12mo], and now newly corrected and amended by P. Erondelle. Lond. 1612. 8vo. black letter.—(b) Lond. 1615. 8vo. black letter."—" (a) *The Spared Houres of a Souldier in h's Travel ; or, the True Marrowe of the French, with two Rare and Excellent Bookes of Dialogues*," &c. "Printed at Dort, by George Waters, 1623. Folio. Dedicated to Prince Charles in a double acrostic.—(b) Lond. 1625. Folio."

La même année, le libraire Billaine publiait à Paris, in-8°, une *Grammaire angloise, pour facilement et promptement apprendre la langue angloise, qui peut aussi aider aux Anglois à apprendre la langue françoise*, dédiée à Henriette d'Angleterre par C. L. Mais revenons à Giles du Guez.

La grammaire de notre compatriote, clerc des bibliothèques des rois Henry VII et Henry VIII, et instituteur pour la langue française, du prince Arthur et de Lady Mary, est dédiée à cette princesse ; il en est de même d'un volume qui renferme une conversation en français et en anglais (*a talk in French and English*) à la suite des noms de nombre dans les deux langues, depuis un jusqu'à dix mille. Voyez *The fyrst Boke of the Introduction of Knowledge. The whych dothe teache a Man to speake parte of all maner of*

*Languages, and to know the Usage and Fashion of all maner of Countreys . . . Made by Andrew Borde, &c.* Imprinted at London by William Copland, w. y. in-4°. L'édition récemment donnée par M. F. J. Furnivall est accompagnée de notes, qui la rendent précieuse.

Tout le monde connaît la scène 2 du cinquième acte du *King Henry V* de Shakspeare, dans laquelle la princesse Catherine s'entretient en français avec l'une de ses femmes. Ailleurs (*Monsieur Thomas* de Fletcher, act. I, sc. 2), on rencontre quelque bribes de français, horriblement défiguré dans les éditions antérieures à Alexander Dyce, et souillé par une grossièreté populaire jusqu'à nos jours. Dans d'autres pièces, telles que *The Faithful Friends*, act. I, sc. 2, *The Roaring Girl*, act. I, sc. 1, et *Summer's last Will and Testament*, il est fait mention d'un français de colporteur (*pedlar's French*); mais, par cette expression, il faut entendre l'argot des mendiants et des voleurs. Peut-être devrions-nous ajouter à ces classes dangereuses de la société, les colporteurs, pour la plupart des mauvais sujets,—un vieil écrivain cité par J. P. Collier (*A Select Collection of old Plays*, vol. VI, London, M DCCC XXV, in-8°, p. 91) en fait foi,—qui parlaient la langue narquoise, comme nous l'avons démontré dans nos *Études de philologie comparée sur l'argot*, etc. Hall, dans sa *Chronique d'Angleterre* (édition de Sir Henry Ellis, Londres, 1809, grand in-4°, p. 593), rapporte qu'à la suite des ambassadeurs français arrivés en 1518, il était venu un grand nombre de vauriens, colporteurs et marchands de bijoux, qui avaient profité de l'occasion pour introduire leur pacotille en franchise de droits.

Nous n'avons rien dit de la façon dont nos compatriotes prononçaient autrefois l'anglais, parce qu'il ne paraît pas qu'ils aient jamais fait la moindre attention à cette langue, qui devait leur sembler barbare. Citons toutefois, comme l'a fait M. Alexander Ellis (*On Early English Pronunciation, &c.* Part II. London, 1869, in-8°, p. 531), quelques mots anglais transcrits en français par Wace, v. 12473-76 de son *Roman de Rou*, (édit. de Fr. Pluquet, t. II, p. 184,) et une pièce de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, *The Wounds of Civil War*, act. III, sc. 1, où l'auteur, Thomas Lodge, place dans la bouche d'un Franc, qu'il appelle *Pedro*, un jargon barbare, pareil sans doute à celui que parlaient, à l'époque, les Français qui tentaient de se faire entendre des Anglais dans leur langue.

La note à laquelle se rapporte tout ce qui précède, se termine par la mention de deux morceaux en jargon *escosse-françois*; nous devons la compléter en renvoyant encore au "Testament d'un Ecossois," par le sieur de Sygognes, qui se trouve dans le *Cabinet satyrique*, édit. de Paris, M.DC.XXXIII. in-8°, p. 717.

Préface, p. xix, lig. 8.—Lisez : *le pape*.

Préface, p. xix, lig. 23 et 24.—Lisez : *Brandifer*.—Clément Marot, dans sa deuxième Epître du coq à l'âne, invoque "la foy de Billouart;" nous ignorons à quoi et à qui il fait allusion.

Préface, p. xxxviii, lig. 7.—Enlevez la virgule qui termine le vers.

Préface, p. xxxix, lig. 14.—Voyez sur le lieu de la naissance de saint Louis, deux extraits du *Mercur* de février et mars 1735, réimprimés par C. Leber dans sa *Collection des meilleurs dissertations*, &c. t. XVIII, p. 337-346.

P. 4, col. 1, dernière ligne.—Lisez : *Il face*.

P. 7, col. 2, v. 17.—*veritablement* doit être prononcé en quatre syllabes, comme si l'i n'existait point. De même, p. 12, v. 21, et p. 31, col. 1, avant-dernier vers, *verité* doit être prononcé comme s'il y avait *verté*, orthographe que nous avons adoptée, p. 61, col. 2, et plus loin.

P. 14, col. 1, avant-dernier vers.—Lisez *Sà* ou plutôt *Çà*.

P. 15, col. 2, lig. 12.—Lisez *tandis*, mot qui manque dans les glossaires de notre vieille langue et qui se retrouve cependant dans d'autres endroits de notre mystère et ailleurs :

Je sçay qu'estre youldrés toudis  
Quant aurez le lieu regardé ;  
Et se vous en partez *tandis*,  
Requerés qu'il vous soit gardé.

(*Le Champion des dames*, édit. de 1530, fo. cccxcviiij. verso.)

Même observation, p. 182, col. 2, lig. 19.

P. 16, col. 1, v. 1.—Le vers est faux ; il semble qu'il faille lire : *Et vous en prendrez*, etc.

P. 16, v. 19.—Autre vers faux ; on peut le rétablir ainsi : *Mais d'aage il est moult josnet*.

P. 17, col. 2, v. 10.—Peut-être vaudrait-il mieux écrire *chaupas* en un seul mot. Comme *tandis*, ce mot ne se trouve pas dans les glossaires de l'ancien français.—Même observation, p. 131, col. 2, v. 12, et p. 152, col. 1, v. 3.

P. 23, col. 2, v. 20.—Nous avons cru devoir employer un tréma pour *aïst* ; mais il est sûr que ce mot doit être prononcé comme s'il n'avait qu'une syllabe. Il n'est pas moins certain que le substantif *ayde* se prononçait fréquemment en trois :

. . . . . protestans

De toute *ayde* pour tous metz,

Concludz et demande despens.

(*Le Plaidoyer de Coquillart*, édit. de 1532, fol. 72 recto.)

Ce Brennus inhumain, sans espoir de subside,

Tenant le glaive en main, affin que par mort se *ayde*, &c.

(*Les Poesies de Guillaume Cretin*. A Paris, M.DCC.XXIII. in-8°, p. 130.)

C'est encore ainsi qu'*ayde* est prononcé par le peuple de la Flandre wallonne.

P. 24, col. 2, v. 4.—Lisez : *Qu'une en sçavonz de [grant] prudence.*

P. 26, col. 1, v. 12.—Même avec notre addition, ce vers est faux. Lisez : *Soit plus enclin ; [car il] le fault.*

P. 27, col. 2, v. 9.—Lisez : *buvrons.*

P. 28, col. 2, v. 7.—Terminez ce vers par une virgule.

P. 30, col. 1, v. 8.—Pour compléter le vers, lisez : *Ycy [pour] vous cest honneur faire.*

P. 33, col. 1, lig. 23.—Peut-être vaudrait-il mieux lire : *A ly, Morelot !*—Il y a lieu de s'étonner que l'auteur de notre mystère, faisant ici et ailleurs mention de chariots destinés à des personnes de condition, ne les ait jamais appelés *chariotz branlans*, à l'exemple de Coquillart (*Le Blason des armes et des dames*, édit. de 1533, fol. 113 verso), Juvénal des Ursins (*Histoire de Charles VI*, Paris, 1653, in-fol. p. 169), Jean Chartier (*Histoire de Charles VII*, Paris, 1661, in-fol. p. 296) et autres, qui désignent ainsi des chariots suspendus un peu au-dessus des essieux, à la mode en ce temps-là. Bullet a écrit sur l'origine des carosses une dissertation, publiée d'abord dans sa *Mythologie française*, puis réimprimée par C. Leber, dans sa *Collection des meilleurs dissertations, &c.* t. X, p. 481-508 ; mais il est loin d'être complet. Par exemple, il aurait dû faire remarquer la différence qu'aux <sup>xiii</sup>e et <sup>xiii</sup>e siècles l'opinion publique avait établie entre les chariots et les charettes : "A celui tamps, dit un vieux romancier, estoit si laide chose de carete, que nus ne seist dedens que toutes lois et toutes honors n'eust perdues ; et quant on voloit un homme tolir honor, si le faisoit-on monter en une charrete, et puis le faisoit-on mener par la vile," &c. (*Roman de Lancelot du Lac*. Brit. Mus. Addit. MS. n° 10,293, fol. 182 verso, col. 3.) Voyez encore p. 64, col. 2, v. 18, du présent volume.

P. 35, col. 2, v. 11.—*gracieuse* conviendrait mieux ici, ce nous semble, qu'*amoureuse*, en supposant toutefois que *gracieux* ne fût pas toujours de trois syllabes.

P. 35, col. 2, v. 17.—*ay* doit être retranché comme nuisant au sens et à la mesure.

P. 36, col. 1, v. 6.—Lisez : *Dez fleurs-de-lis*.—Même observation, p. 97, col. 1, v. 16.

P. 38, col. 1, v. 19.—Terminez ce vers par un point d'exclamation, aussi bien que le second de la colonne suivante.

P. 40, col. 1 et 2.—Les manières du seigneur de Couci suffisent pour donner une idée de la grossièreté du théâtre au <sup>xv</sup>e siècle. Plus raffiné, un poète du <sup>xvi</sup>e pouvait dire avec une grâce discrète imitée par Voltaire :

Quand on te voit, il vient à mains  
Une envie dedans les mains  
De te taster, de te tenir.

(Cl. Marot, *du beau Tetin*.)

P. 40, col. 2, v. 1.—Ce vers montre ce que nous savions déjà par le Grand d'Aussy (*Histoire de la vie privée des François*, Paris, 1815, in-8°, t. I, p. 156, 158, etc.), que le

chou était cultivé en France, tandis que longtemps encore après les Anglais tiraient ce légume de Hollande : Ben Jonson (*Volpone, or the Fox*, act. II, sc. 1) et Evelyn (*Acetaria: a Discourse of Sallets*, 1699, n° 11, v° *Cabbage*) sont positifs à cet égard ; autrement on pourrait douter du fait, quand on voit un voyageur du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle assurer que, de son temps, les Écossais se nourrissaient surtout de choux. (*An Itinerary written by Fynes Moryson, Gent. &c.* London, 1617, in-folio, part III, b. IV, c. III, p. 179.) Mais peut-être aussi les recevaient-ils du même pays. Si l'on en croit une communication faite au *Notes and Queries*, (cahier du 6 mai 1854, p. 424, col. 1,) l'acclimatation du chou en Écosse est due aux soldats d'Oliver Cromwell.

Dans une facétie intitulée *The Figure of Nine, containing these Nine Observations, Wits, Fits, and Fancies*, &c. et imprimée à Londres vers la même époque, les tailleurs sont cités comme aimant les choux. Or, il se trouve que l'Écosse était en possession, au XVII<sup>e</sup> siècle, de fournir à Londres ses tailleurs les plus en renom. Dans un curieux traité imprimé dans cette ville en 1623, in-4° (*Mysterie and Misery of Lending and Borrowing*, &c. p. 32), l'auteur, Thomas Powel, fait mention des tailleurs écossais de la cité, en même temps que des plumassiers anglais, des joailliers hollandais et des cordonniers français de la métropole. Dans une pièce de Fletcher, de la même époque (*The Fair Maid of the Inn*, act. IV, sc. 2), un tailleur dit qu'il avait causé avec un confrère qui était allé loin et avait été colporteur en Pologne. Un autre écrivain, du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Henry Peacham (*The Worth of a Penny, or a Caution to keep Money*, London, 1667, in-4°, p. 28), rapporte que, vingt ou trente ans auparavant, il y avait à Cambridge un tailleur nommé *Godfrey Colton*, joyeux compagnon, fort goûté dans la haute société pour son talent sur le tambourin et le fifre et son répertoire de chansons écossaises de toute espèce (*and for singing all manner of northern songs*). Ou ce tailleur était écossais, ou il avait vécu parmi ces hommes du nord.

P. 40, col. 2, lig. 18.—L'Orliennaise, aussi peu connue que l'empire d'Orléans, qui l'est seulement par une ballade de Clément Marot, était vraisemblablement la même danse que l'Orliance dont il est fait mention dans un vieux poème écossais :

This litill gaist did na mair ill  
But klok lyk a corn mill . . .  
And it wald sing, and it wald dance  
Oure fute, and Orliance.

*Ane Interlude of the Laying of a Gaist*, l. 80.

La sauterelle mentionnée au dernier vers de la colonne l'est encore dans *Les Vigilles de la mort du roy Charles VII*, par Martial d'Auvergne :

Vivent pastoureaux,  
Brebiz et aigneaux,  
Moutons à tropeaux,



Bergiers, pastourelles,  
A tout leurs gasteaulx,  
Farciz de beaulx aulx,  
Pastez de naveaulx  
Au lart et groiselles.  
Cornez challumelles,  
Danssez *sauterelles*,  
Filles et pucelles, etc.

(*Les Poésies de Martial de Paris*, etc. édit. de Constelier, Paris, M.DCC.XXIV. petit in-8°, part. I, p. 86.)

La sauterelle était sans doute une espèce de bourrée, analogue au *salterello* nommé dans les poésies de Francesco Redi (*Quartine al Sig<sup>r</sup> Marchese Pier Francesco Vitelli*) et peu différente de la bergère, mentionnée en ces termes dans les *Droits nouveaux* de Coquillart :

Dieu scet se leur robbe est legiere.  
S'on joue peut-estre la carriere,  
Petit rouen, le grant tourin,  
La gorgiasse, la *bergiere*,  
Ilz se courroucent au tabourin :  
Telles dances ne sont plus en train  
A noz mignons du commun cours, etc.

(*Œuvres de Coquillart*, etc. Paris, MDCCCLVII, in-12, t. I, p. 133.)

Peut-être faut-il rapporter à cette danse un passage de l'une des pièces de Shakspeare, *The Winter's Tale*, act. IV, sc. 3, où un domestique, succédant au colporteur-filou Autolycus, annonce ainsi l'entrée de nouveaux personnages : "Master, there is three carters, three shepherds, three neat-herds, three swine-herds, that have made themselves all men of hair : they call themselves *saltiers* ; and they have a dance which the wenches say is a gallimaufry of gambols," etc. Avant l'Eschyle anglais, un rimeur français, décrivant une fête, avait dit :

Tout va de hait, pastoureaux, pastourelles,  
Grans et petitz, *santereaux*, *sauterelles*,  
Ont du plaisir et lyesse habundance ;  
On chante, on rit, qui le corps a bon dance, etc.

(*Les Poésies de Guillaume Cretin*, p. 236.)

La sauterelle paraît avoir également été en usage en Écosse, si l'on peut, toutefois, reconnaître cette danse dans celle qu'un écrivain du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle appelle *soutra*.

Voyez *The Complaynt of Scotland*, etc. Edinburgh, 1801, in-4° et in-8°, p. 103. Ni l'éditeur, le docteur J. Leyden, ni Jamieson n'expliquent *soutra*.

P. 40, col. 2, lig. 20.—Voyez sur l'application du nom de *Jean* aux maris trompés, nos *Études de philologie comparée sur l'argot*, etc. p. 237.

P. 41, col. 1, v. 12.—Lisez : *lieu*.

P. 41, col. 1, v. 20.—Lisez : *Serre* (Sara).

P. 44, col. 1, v. 7.—Lisez : *Çà, çà !*

P. 46, col. 1, v. 1.—Lisez : *Oj, dont*.

P. 50, col. 1, v. 2.—*Je ne doute* vaudrait certainement mieux.

P. 53, col. 1, v. 4.—Nous proposons de lire : *desserre* (récompense).

P. 56, col. 1, v. 6.—Cette habitude des Anglais de blasphémer leur avait valu, chez nous, le nom de *Godons*. Voyez nos *Études de philologie comparée sur l'argot*, &c. p. 189, art. *Goddem*, et le dictionnaire de Cotgrave, qui donne à *godon* une signification peu flatteuse pour ses compatriotes.

P. 56, col. 1, v. 10.—On lit dans une " balade envoyée par les Anglois aux François, tenans le siege contre eux devant Pontoise, vers la fin du mois de juillet 1441 " :

De grand langage trop avez,  
Dont vous usez soir et matin,  
Et semble tousjours que devez  
Combatre l'amoralbaquin ;  
Mais c'est la mesnie Hanequin  
Que de vous à qui le cœur faut, &c.

(*Histoire de Charles VII, roy de France*, &c. Paris, M.DC.LXI. in-fol. p. 118.)

On trouvera une longue note sur la gent ou la mesnie Hellequin, dans notre *Théâtre français au moyen âge*, p. 73-76.

P. 56, col. 2, v. 9.—Placez un point après *Bin haut*.

P. 62, col. 2, v. 15.—Terminez ce vers par un point et virgule.

P. 64, col. 2, v. 22.—Lisez : *mes amys*.

P. 67, col. 1, v. 1.—Lisez : *Ilz*.

P. 76, col. 2, v. 8.—Nous proposons de lire *pous*, en conformité avec l'étymologie, le v. 17, p. 373, col. 3, et le v. 5, p. 374, col. 1.

P. 77, col. 2, v. 11.—Peut-être la virgule serait-elle mieux placée après *vourra*.

P. 85, col. 2, v. 27.—*Qui* conviendrait mieux au sens.

P. 91, col. 1, v. 16.—*Sarrasins* est ici et plus loin imprimé sans capitale : nous espérons que le lecteur ne s'arrêtera pas à ce détail de typographie, qui, comme quelques autres, n'affecte nullement le sens.

P. 91, col. 2, v. 20.—Pour que le vers soit sur ses pieds, lisez : *Metz ces lettres dedens ta boicte.*

P. 94, col. 1, v. 19.—Il faut un point après ce vers.

P. 95, col. 2, v. 11.—*Femenie*, pays fabuleux, que l'on disait habité par des Amazones, dont fait mention Martin Franc (*Le Champion des dames*, fo. cclxxviii. recto) et que John Lydgate, qui appelle Penthésilée *the hardy Quene of Femynye*, place entre l'Europe et l'Asie, *in the plage of the Oryent*. Voyez *The Hystorye, Sege, and Dystruccyon of Troye*. London, Richard Pynson, m.ccccc. and xiiij. in-folio, ch. xxxiiij. — Dans le *chandelier* qui précède, ne faut-il pas voir un *canelier*, ou Indien du pays de la canelle ?

P. 95, col. 2, v. 19.—Ogier le Danois, ou l'Ardenois, chevalier du cycle carolingien, célèbre pour sa bravoure :

Choisissez sans plus songer  
D'entre vous la fleur des belles  
Pour rembarer cest Oger.

(*Le Siege d'Amours*, à la suite de la *Légende de maistre P. Faifeu*, p. 131.)

Se le grant berger,  
Hardy comme Oger, &c.

(*L'A.B.C. Sauvage*.—*Ibid.* p. 139.)

P. 95, col. 2, v. 23.—Samson, l'un des juges d'Israël.

P. 102, col. 2, v. 17.—Lisez : *Que.*

P. 103, col. 2, v. 24.—Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'il faut lire : *Sarrasins despittez.*

P. 104, col. 2, v. 15.—Pour compléter la mesure du vers, il faut : *Mais [si] comme.*

P. 105, col. 2, v. 7.—Il est évident qu'il faut prononcer *elle* comme si ce mot n'avait qu'une syllabe.

P. 106, col. 1, v. 26.—Peut-être faut-il ici une capitale à *crucifis*, car on donnait ce nom à la personne de Jésus-Christ :

Prions le benoist *Crucifis*  
Que paix en France nous demeure.

(*Les Poésies de Guillaume Cretin*, p. 165.)

Même observation, p. 127, col. 2, v. 12.

P. 107, col. 2, v. 14.—Lisez : *Et [vous] aussy*, etc.

P. 109, col. 2, lig. 17.—Le vers n'étant complet qu'avec *Après*, qui précède, doit être rentré d'un cadratin.—Même observation, p. 116, col. 2, lig. 23.

P. 110, col. 1, v. 18.—Supprimez la virgule finale.

P. 111, col. 1, v. 13.—Nous ferons remarquer la plaisanterie qui consiste dans la transposition de deux syllabes. Autrement il faudrait lire : *Mainte teste en sera copée.*

P. 112, col. 1, v. 13.—Lisez : *dames* ; mais, plus loin, maintenez le singulier, sans élision.

P. 112, col. 2, avant-dernier vers.—*Voiterot* (voiturier) a déjà été employé comme nom propre. Voyez ci-dessus, p. 33, col. 1, lig. 5.

P. 115, col. 1, v. 12.—Les allusions au mal de mer, dans nos anciens écrivains, sont fort rares ; et, pour notre part, nous n'en connaissons que deux, celle-là, et une autre, indirecte, il est vrai, qui se trouve dans un passage du Roman d'Atis et de Prophelias. Voyez l'*Histoire de la guerre de Navarre en 1276 et 1277*, par Guillaume Anelier, de Toulouse. Paris, M DCCC LVI, in-4<sup>e</sup>, p. 359.

P. 117, col. 1, v. 16.—Terminez ce vers par un point.

P. 118, col. 1, lig. 23.—Lisez : *et que [nous] le voulonz.*

P. 119, col. 2, avant-dernier vers.—De même lisez : *Quant en la guerre [vous] mourrez.*

P. 120, col. 1, avant-dernier vers.—*ylà*, pendant d'*ycy*, devrait être en un seul mot.

P. 120, col. 2, v. 12.—Lisez : *ne*, et non pas *me faulrray*.

P. 121, col. 1, lig. 2.—Rentrez ce fragment de vers, qui fait partie du précédent.

P. 125, col. 1, lig. 18.—Le vers est ainsi incomplet dans le manuscrit.

P. 128, col. 2, v. 9.—Ne vaudrait-il pas mieux lire : *Nous ne sçaurions ?*

P. 131, col. 1, v. 1.—Lisez : *[De]vers*. Le MS. est assez mauvais sans qu'on lui prête de nouvelles incorrections.

P. 136, col. 1, lig. 9.—*Malortie*. Le nom de ce mécréant, qui signifie *mauvaise ortie*, s'est conservé dans une famille qui n'est plus française, si elle fut jamais. En janvier 1871, le *Progrès* de Saint-Malo, annonçant l'arrestation d'un sujet hanovrien, "M. de Malhortie, bien connu du monde parisien," le signalait comme parent de M. le comte de Bismarck-Schönhausen et de M. de Bismarck-Bohlen, "gouverneur de l'Alsace."

P. 140, col. 2, lig. 12.—Pour que le vers soit correct, il faudrait trois fois *harou*.

P. 140, col. 2, lig. 19.—Lisez *esmeu*.

P. 142, col. 1, v. 8.—Peut-être vaudrait-il mieux écrire *maltalant* en un seul mot.

P. 143, col. 2, lig. 22.—Il est clair qu'il faut lire *triste* ou *tritre*, comme plus haut et plus bas.

P. 144, col. 1, lig. 23.—Terminez le vers par un point et virgule.

P. 151, col. 2, v. 4.—Pour que le vers fût juste, il faudrait *[Tres]tout*.

P. 155, col. 1, v. 14, et col. 2, v. 1.—Nous avons suivi le MS. qui porte *au jour d'uy* en trois mots.

P. 157, col. 2, derniers vers.—Il serait peut-être préférable de placer un point et virgule après *mors*, et seulement une virgule après *hors*.

P. 166, col. 2.—On remarquera dans cette liste le nom de l'un des diables, *Pentha-gruel*, donné plus tard par Rabelais à l'un de ses héros.

P. 166, col. 1, v. 23.—Peut-être faudrait-il une *S* capitale à *sire*.

P. 170, col. 1, avant-dernier vers.—Il était de tradition, au moyen âge, que le diable n'apparaissait jamais sans rugir comme un lion :

Par ung beau soir le luttin contrefait . . .  
Aussi criant très-fort piteusement  
En tabourdant, &c.

(*La Légende de maistre Pierre Faifeu*, ch. XXXIII, p. 62.)

Alors Faifeu s'est mis tout en chemise.  
Et d'un habit de diable il s'est vestu . . .  
Luy accoustré en ce point, ne differe . . .  
Cryant, hurlant . . .  
Toutes cuydoient que ce fust le grant diable.

(*Ibid.* ch. XXXVI, p. 66.)

Reginald Scot, dans son traité *The Discovery of Witchcraft*, etc. (London, 1665, in-folio), ch. XV, p. 85, donne le portrait de l'ange des ténèbres, dont on effrayait les enfants, et lui prête la voix du roi des animaux, qu'il exprime par *bough*, exclamation qui n'est peut-être pas étrangère à l'origine du conte du moine bourru. Voyez nos *Études de philologie comparée sur l'argot*, &c. p. 77.

Dans les anciens mystères, où figure le prince de l'enfer ou quelqu'un de ses suppôts, l'acteur qui jouait ce rôle entraînait ordinairement en scène en criant : *hau ! hau !* ce qui fait dire à l'un des personnages d'une vieille comédie : "Did not the devill cry, ho, ho, ho ?" Et plus loin :

By the Masse, ich saw him of late call up a great blacke devill.  
O, the knave cried *ho, ho !* he roared and he thundered.

(*Gammer Gurton's Needle*, 1575, act. II, sc. 3; et act. III, sc. 2.)

Une autre (*The Devil is an Ass*) s'ouvre par huit *hoh*, que l'auteur, Ben Jonson, met dans la bouche de Satan.

Deux passages d'une pièce de 1606 (*Wily beguiled*) nous font connaître sous quel costume le diable lançait son *ho ! ho !* traditionnel : "Tush ! fear not the dodge. I'll

rather put on my flashing red nose and my flaming face, and come wrap'd in a calfs-skin, and cry, ho, ho!" etc. Et plus loin: "I'll put me on my great carnation nose, and wrap me in a rowsing calfs-skin suit, and come like some hobgoblin, or some devil ascended from the grisly pit of hell; and like a scarbabe make him take his legs: I'll play the devil, I warrant ye." (*The Origin of the English Drama*, etc. by Thomas Hawkins. Oxford, M.DCC.LXX.III. in-8°, vol. III, p. 319, 329.) Cette remarque sur la manière dont s'annonçait le diable n'a pas échappé à J. P. Collier, qui s'est contenté d'énoncer le fait dans son *Histoire de la poésie dramatique anglaise*, t. II, p. 263, sans alléguer aucune autorité ni même renvoyer à une ancienne moralité, qu'il cite cependant plus loin, p. 316, en note, et qui se trouve en entier au tome I de l'ouvrage de Hawkins. Voyez p. 132.

Le vieux Vice, personnage allégorique qui figure quelquefois, dans les anciennes moralités, avec le diable, hurlait de même, sûrement pour obéir au précepte qu'il faut hurler avec les loups. Dans le *Twelfth Night* de Shakspeare, acte IV, sc. 2, le clown chante:

I am gone, sir,  
And anon, sir,  
I'll be with you again,  
In a trice,  
Like to the old Vice,  
Your need to sustain;  
Who, with dagger of lath,  
In his rage and his wrath,  
Cries, *ha, ha!* to the devil, &c.

P. 173, col. 1, v. 13.—Lisez : *qu'il*.

P. 184, col. 2, v. 8 et 9.—*mesle* et *vesle*, pour le sens et la mesure, doivent prendre un accent aigu sur le dernier *e*.

P. 195, col. 1, v. 12 et 15.—Ces vers étant d'une mesure différente, devraient être reculés vers la marge intérieure.

P. 197, col. 1, v. 3.—Les deux *e* muets n'étaient pas et ne doivent point être prononcés.

P. 208, col. 2, v. 5.—Supprimez le point et virgule qui termine ce vers, ou plutôt reportez-le après *esmoyez*.

P. 209, col. 2, v. 8.—Placez un tréma sur l'*y* de *royne*, comme dans la colonne précédente.

P. 220, col. 2, lig. 19.—C'est par erreur que ce commencement de vers a été disposé comme si c'eût été un vers entier.

P. 225, col. 2, v. 6.—Ne faut-il pas lire : *Me faictes ?*

P. 238, col. 1 et 2.—Disposez ainsi le texte :

MARMOT.

Je le veil.

RIFFAUT.

A ly !

LE ij<sup>e</sup> CHEVALIER DU FILZ DU SOULDAN.

Frappe fort.

RIFFAUT.

J'ay de son cuir, etc.

P. 245, col. 2, v. 1.—Mieux vaudrait lire : *A la mort.*

P. 246, col. 1, v. 4.—Pour la mesure, il faudrait lire : *faites-le*, et prononcer le second *e*.

P. 249, col. 1, v. 6.—Lisez : *Toute*.

P. 249, col. 1, v. 18.—Le vers est faux ; on le compléterait en écrivant : [*pour*] *querre*.

P. 251, col. 1, v. 12.—Peut-être vaudrait-il mieux lire *Aucy*.

P. 255, col. 2, v. 6.—Terminez ce vers par un point.

P. 256, col. 1, v. 2.—Il faudrait *chaupas*.

P. 256, col. 2, v. 13.—Nous proposons de lire : *Et si cherchez*.

P. 261, col. 2, v. 5 et suivants.—Il vaut peut-être mieux lire :

On leur a rendu Damiecte  
Et d'or une grant quantité,  
Par quoy à nostre liberté  
Ilz nous ont delivrez trestous.

P. 261, col. 2, v. 13.—Lisez : *Trestout*.

P. 263, col. 1, v. 17.—D'après le jeu de scène qui vient ensuite, il est clair qu'au lieu de *chanot* il faut lire *chariot*.

P. 264, col. 1, v. 7.—Placez un accent grave sur *Ça*.

P. 265, col. 1, v. 8.—Ou retranchez le signe du pluriel dans *les*, ou ajoutez-le à *terme*.

P. 276, col. 1, v. 11.—Il ne nous semble pas hors de propos de mentionner ici que, dans un mémoire sur un ancien proverbe, *Attendez-moi sous l'orme*, mémoire publié à

Paris en 1868, dans un volume in-8° intitulé : *Mémoires lus à la Sorbonne*, etc. archéologie, nous avons rassemblé, p. 174, un grand nombre de faits relatifs à l'usage de pendre aux ormes.

P. 277, col. 1, v. 31.—Lisez : *Faictes sans exceder le terme.*

P. 277, col. 2, v. 6.—Peut-être vaudrait-il mieux remonter les deux points, c'est-à-dire les placer après *osté*.

P. 280, col. 2, v. 22.—Lisez : *Et requier que [de] ton oultrage.*

P. 282, col. 1, v. 10.—Lisez : *plusieurs.*

P. 283, col. 1, v. 12.—Il est évident qu'il faut prononcer *Phlipe*.—Même observation, col. 2, v. 6 ; p. 285, col. 1, avant-dernier vers, etc.

P. 284, col. 2, lig. 21.—Nous proposons de lire : *vous [y] mentez.*

P. 288, col. 2, lig. 8.—Lisez : *l'aumosnier.*

P. 292, col. 2, avant-dernier vers.—Lisez, pour rétablir la mesure : *A, Sire, [point] ne vous bougés.* Le vers suivant est également faux.

P. 296, col. 1, v. 23.—Ne faudrait-il pas *maufourbie* en un seul mot ?

P. 300, col. 1, lig. 22.—*Sire* doit être prononcé comme étant ici de deux syllabes, à moins que l'on ne préfère lire *faurra*, ou *fauldra*, au lieu de *fault*.

P. 301, col. 1, lig. 22.—Lisez *galanz [tuez]*, en deux mots.

P. 316, col. 2, v. 8, et p. 318, col. 2, lig. 8.—Tantôt l'auteur écrit *Navarre*, tantôt *Naverre* ; nous avons cru devoir nous en tenir à cette dernière orthographe, qui paraît avoir été plus employée. Martial d'Auvergne dit du château de Mauléon en Soule :

Le connestable de Navarre  
En avoit le gouvernement,  
Sous le nom du roy d'Angleterre,  
Duquel il tenoit nuement.

(*Les Vigilles de la mort du roy Charles VII*, part. II, p. 50.)

Et plus loin :

Le connestable de Navarre,  
Soliton, maire de Bayonne,  
Avoient la charge de la guerre, etc.

(*Ibid.* p. 81.)

Andrew Borde, qui consacre le vingt-deuxième chapitre de son *Introduction of Knowledge* au royaume de Navarre, l'appelle toujours *Naver*, si ce n'est à la fin, où on lit *Naverne* ; mais c'est peut-être une faute d'impression.

Nombre de mots qui s'écrivent aujourd'hui invariablement avec un *a* prenaient autrefois aussi un *e*, notamment *charme*, *charmer*, *harpe* et *larme* :



... leur disant : Nous *chermon*  
 Et sçavons bien par l'art de nigremance  
 Celui qui le a, et tout en evidence  
 Feignoit *chermer* la chambre en tout endroit, &c.

(*La Légende de maistre Pierre Faifeu*, édit. de 1723, p. 59, 60.)

Orpheus sa *herpe* accorda  
 Et devant celle gent mauvaise  
 Ses amourettes raconta . . .  
 L'on crie que chescun se taise  
 Et qu'on escoute le *harpeur*.  
 De son *harper* tous s'esmerveillent . . .  
 Tant *herpa* d'estrange fasson, &c.

(*Le Champion des dames*, édit. de 1530, fo. ccxvii. recto et verso.)

Là jouoit de sa douce *harpe*  
 Tercitoire sur les viviers  
 Si souef que brochet et carpe  
 Or venoient soubz les oliviers.

(*Ibid.* fo. ccv. verso.)

Foible me sens, qui fuz autresfois ferme,  
 Je fu[z] joyeux: or ay-je à l'œil la *lerme*, &c.

(Jehan Meschinot, *les Lunettes des princes*, &c. Rouen, 1530, in-16, fol. 9 recto et verso.)

Secourez-moy de voz *larmes* chacun.

(*Ibid.* feuillet signé O ii, verso.)

On prononçait aussi indifféremment le mot *char*, que nous avons retenu, *cher* et *cheir*, comme on le voit écrit dans les *Comptes de l'argenterie des rois de France au XIV<sup>e</sup> siècle*, publiés par L. Douët-d'Arcq. Paris, M DCCC LI, in-8°, p. 58, 59.

Il est probable qu'autrefois on prononçait *berbe* au lieu de *barbe*, comme encore aujourd'hui en Saintonge :

Sens abesti à tout sa barbe  
 De bouc et ses larges piedz d'ours,  
 Faisant à Dieu de feurre gerbe,  
 Est là le curé lait et lours  
 Qui ne devroit pas estre sours, &c.

(Martin Franc, *le Champion des dames*, &c. Paris, M D XXX, in-12, fol. xxvij. recto.)

En tous les cas, il est certain que notre ancienne langue avait *berberie*, recueilli par Roquefort, et nous avons conservé *imberbe*.

D'un autre côté, ainsi que Clément Marot l'a déjà fait observer, dans ses notes sur Villon, les Parisiens prononçaient l'*e* comme un *a* ; on le voit par ces vers du *grand Testament* du poète-voleur :

Princes à mort sont destinez,  
Et tous autres qui sont vivans ;  
S'ils en sont consez et tenez,  
Autant en emporte ly vens.  
(Envoi de la ballade en vieil françois.)

Pour le revoquer ne le dy,  
Et y courust toute ma terre ;  
De pitié en suys refroidy,  
Envers le bastard de la Barre :  
Parmy ses trois gluyons de foerre,  
Je luy donne mes vieilles nattes ;  
Bonnes seront pour tenir serre,  
Et moy soustenir sur ses pattes.  
(St. LXVII.)

Ceste ballade luy envoie,  
Qui se termine toute en R.  
Qui la portera ? que j'y voye :  
Ce sera Pernet de la Barre,  
Pourveu, s'il rencontre en son erre  
Ma damoyse au nez tortu,  
Il luy dira, sans plus enquerre :  
" Orde paillarde, d'où viens-tu ? "  
(St. LXXXIII.)

Item, je donne à mon barbier,  
Qui se nomme *Colin Galerne*,  
Près voysin d'Angelot l'herbier,  
Ung gros glasson ... Prins où ? En Marne,  
Affin qu'à son ayse s'yverne, &c.  
(St. CXLIV.)

Les *Droits nouveaux* nous fournissent aussi cet exemple :

De ceulx qui vivent de la menne  
Du ciel, qui mordent en la grappe ?  
Ce sont bons furons en garenne,  
Il n'y a rien qui leur eschappe.

(*Œuvres de Coquillart*, édit. de M. Charles d'Héricault, t. I, p. 102.)

Nous avons retenu quelque chose de cette ancienne prononciation dans tous les endroits où nous sommes obligés de prononcer l'*e* comme un *a*, dans *tempérament* et autres mots.

P. 325, col. 1, avant-dernier vers.—Nous ferons observer qu'il faut prononcer :  
*Et alons à la gard' de Dieu.*

P. 326, col. 1, v. 7.—*Estampie* ou *escampie*? On peut lire les deux.—Même observation, p. 327, col. 1, v. 16, et p. 343, col. 2, antépénultième vers.

Ce mot se retrouve dans un ouvrage de l'époque de notre mystère, et n'a point été expliqué d'une manière satisfaisante :

Par le corps bieu, c'est grant folie ;  
Car s'il devoit perdre la vie,  
Rompre barreaux, crier et braire,  
Saillir en bas par l'*estampie*,  
Sy est-il force de le faire.

(*Le Pluidoier de Coquillart*, parmi ses œuvres, édit. de Galiot du Pré, M.D.XXXII. in-16, folio 75 verso; édit. de M. Ch. d'Héricault, vol. II, p. 43.)

P. 335, col. 2, v. 5.—Lisez *mès hault*, en deux mots.

P. 335, col. 2, v. 8.—Terminez le vers par une virgule.

P. 335, col. 2, v. 18.—Nous proposons de lire :

Vous me baillez courroux fort  
Qu'a pou que n'en vois mourant.

P. 338, col. 1, lig. 22.—Ne vaudrait-il pas mieux lire *torchon* au lieu de *teschon*? Non, si l'on dérive ce dernier de *tache*. Villon emploie *tachon* dans le même sens :

Item, à Jehan Trouvé, bouchier,  
Laisse le mouton franc et tendre,  
Et ung *tachon* pour esmoucher  
Le bœuf couronné qu'on veult vendre,  
Et la vache qu'on ne peult prendre.

(*Le petit Testament*, st. XIII.—L'édition de 1723 porte *tahon*.)

Nos vieux auteurs écrivaient indifféremment *tesche*, *teche* et *tache*; à ceux que cite Roquefort, dans son *Glossaire de la langue romane*, nous n'en ajouterons qu'un, Martin Franc, qui fait aussi rimer *asgre* avec *mesgre* :

Se devient vile, pale et mesgre,  
Escoulée, ridée et seche,  
Le grant travail, le labeur asgre  
L'applatist, amortist et seiche  
Son jus, et son sang chescun lesche;  
On ne luy laisse que l'escorce ;  
Sur elle n'a de beaulté *teche*  
Que le petit enfant n'escorche.

(*Le Champion des dames*, édit. de 1530, fo. xcviii. recto et verso. Voyez encore fo. ccclxxxv. verso et ccclxxxvi. recto )

P. 338, dernier vers.—Pour la mesure, il faut confondre la dernière syllabe de *d'arme* avec la première du mot suivant.

P. 338, col. 2, dernier vers.—Lisez *lairay*, ou ne prononcez pas l'*e* de *laissez*.—Même observation, p. 339, col. 1, v. 7.

P. 339, col. 2, v. 18.—*Très* est de trop pour la mesure.

P. 339, col. 2, v. 25.—Lisez : *garde*.

P. 340, col. 2, v. 6.—Un point et virgule ferait mieux ici qu'un point.

P. 344, col. 1, v. 9.—Le vers est faux, et nous ne voyons guère comment le restituer.

P. 344, col. 2, v. 14.—Au lieu de *Navers* que porte le MS. lisez *naves*, *nefs*, *navires*.

P. 346, col. 1, v. 2.—*Condemner*, ce nous semble, vaudrait mieux.

P. 350, col. 1, v. 7 et 8.—Mélusine est bien connue comme héroïne de roman; mais nous ne sachons pas qu'elle ait eu un fils nommé *Atrodele*. De son mari, Raimondin, fils du comte de Forez, elle en avait eu huit, qui tous figurèrent "en grans personnaiges." avec leur mère, "en forme de serpente," en 1454, dans des fêtes décrites par Mathieu d'Escouchy (*Histoire de Charles VII*, &c. p. 680; ou édit. de G. du Fresne de Beaucourt, ch. cix et cx, t. II, p. 134 et 241), et dont le sixième, appelé *Geoffroy à la grand' dent*, laissa une réputation de bravoure égale à celle d'Hector. Voyez *les Lunettes des princes*, de Jehan Meschinot, fol. 16 verso.

Un autre rimeur de l'époque mentionne Mélusine comme un personnage réel :

Et se tu sembles tant habile

Ne à voisin ne à voisine

Et qui parles du trou Sybille

Et aussi de la Melusine ...

Ce n'est pas songe, ne doubtons.

(*Le Champion des dames*, édit. de 1530, fo. ccxcviii. verso.)

Bullet a publié dans sa *Mythologie françoise* une dissertation sur Mélusine, que M. C. Leber a réimprimée dans sa *Collection des meilleurs dissertations*, &c. t. XVIII, p. 117-139.

P. 353, col. 2, v. 18.—On remarquera que ce vers est sans rime.

P. 354, col. 1, v. 3.—Lisez : *il fault qu'on regarde*.

P. 354, col. 2, v. 3.—Ce vers est sans rime.

P. 364, col. 1, v. 9.—Si l'on prononce *Phlipe*, on peut maintenir *monseigneur*, que porte le MS.

P. 364, col. 2, v. 8.—Pour la rime, il faudrait *de chaut en chaut*; mais nous n'osons proposer cette correction.

P. 365, col. 1, v. 9.—*Roc, roy*, pièces du jeu des échecs, souvent mentionnées dans un sens figuré :

Ne voit-on pas communement  
A tous voz chappes et sarros  
Humer le brouet plainement  
Des princes, des roys et des rocs ?

(*Le Champion des dames*, édit. de 1530, fo. cclxvij. recto.)

Venez, amoureux champions,  
Venez servir à ines souldées ;  
Laissez roc̃z et meschans pions,  
Tours et bombardes eschauldées, &c.

(J. Molinet, *Le Siege d'amours*, à la suite de la *Légende de maistre Pierre Faifeu*, p. 120.)

Il perdit ses deux regnes,  
Se ne fut roy ne roc.

(*Recollection des merveilles advenuees en nostre temps*.—*Ibid.* p. 160.)

La dame prent souvent roc ou pion.

(*Le Siege d'amours*, avant-dernière stance.)

Voyez *Historical Remarks on the introduction of the game of chess into Europe*, &c. by Frederic Madden, Esq. (*Archæologia*, vol. XXIV, p. 239-242.)

P. 368, col. 1, lig. 15.—Lisez : *Il y a*.

P. 370, col. 1, v. 22.—Lisez : *mieux vaudra*.

P. 375, col. 1, v. 31.—La rime exige *prevostes*.

P. 387, col. 1, v. 7.—Ce vers est sans rime.

P. 391, col. 2, lig. 9.—Une virgule après *Memento*.

FIN.





























